3 1761 07935271 2

X212 bis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/souvenirssurmau00lumb

ALBERT LUMBROSO

SOUVENIRS SUR MAUPASSANT

SA DERNIÈRE MALADIE
SA MORT

AVEC DES LETTRES INÉDITES

COMMUNIQUÉES PAR

MADAME LAURE DE MAUPASSANT

ET DES NOTES RECUEILLIES PARMI LES AMIS

ET LES MÉDECINS DE L'ÉCRIVAIN

Portraits, autographes, instantanées

453745
14.11.46

ROME

BOCCA FRÈRES, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE SA MAJESTÉ

MDCCCCV

Printed in Italy

DERNIER PORTRAIT DE GUY DE MAUPASSANT (1891),
communiqué par Madame Laure de Maupassant
(Thiel Frères, peintres-photographes, Nice).

Pour bien connaître un écrivain ou un artiste, il ne suffit pas de méditer les livres de l'un et d'étudier les œuvres de l'autre; il faut les voir eux-mêmes, car le caractère se lit dans la physionomie. Dans un livre, c'est l'esprit qui parle; dans la physionomie, c'est l'âme qui se montre.

Victor Duruy.

Frontispice.

LF
M98a
Yb

ALBERT LUMBROSO

SOUVENIRS SUR MAUPASSANT

SA DERNIÈRE MALADIE
SA MORT

AVEC DES LETTRES INÉDITES

COMMUNIQUÉES PAR

MADAME LAURE DE MAUPASSANT

ET DES NOTES RECUEILLIES PARMI LES AMIS

ET LES MÉDECINS DE L'ÉCRIVAIN

Portraits, autographes, instantanées

453745
14.11.46

ROME
BOCCA FRÈRES, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE SA MAJESTÉ

MDCCCCV

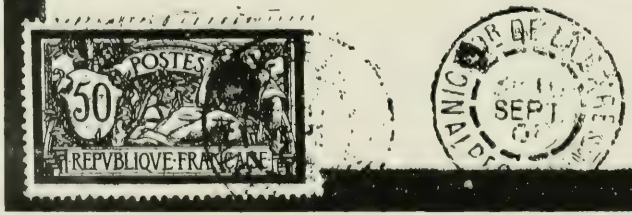
PQ
2353
L3

(Italie) recommandée

Monsieur le Baron Albert Lumbroso

123

Frascati



Villa Mange
avenue Villermont
Nice, 29 sep. 1901

Monsieur

Mon excellent ami le Dr Balestre m'a dit que vous seriez désireux de posséder quelques lignes tracées de ma main. Depuis long-temps déjà, je n'écris plus; ma vue est presque éteinte, et mes doigts tremblants laissent tomber ma plume; mais vous vous occupez de mon cher mort, et je ne saurais vous refuser. Vous serez indulgent pour une vieille femme qui n'appartient guère, aujourd'hui, au monde des vivants.

Je trouve d'ailleurs le moment propice pour vous remercier de toutes les choses flatteuses que contiennent vos lettres, à propos du pauvre

Maupassant, et pour vous dire que le livre si documenté que vous écrivez en ce moment, avec tant de conscience et de soin, sera, à mes yeux, un bien précieux hommage rendu à la mémoire du cher écrivain disparu.

Veuillez agréer, monsieur, la vive expression de ma haute et rare estime

Laure de Maupassant

A MADAME LÉO CLARETIE

HOMMAGE D'UNE PROFONDE ET RESPECTUEUSE ADMIRATION

Madame,

PENDANT *que vous vous rendiez avec mon ami Léo Claretie à Rouen, à l'inauguration du monument à Guy de Maupassant* (1), *je visitais, en mai 1900, à Passy, la chambre N° 15 de*

(1) Le Monument de Guy de Maupassant à Rouen (Rouen, 27 mai 1900).

« De nombreuses personnalités littéraires sont arrivées ce matin à Rouen: MM. Pol Neveux, représentant le Ministre de l'instruction publique, J.-M. de Heredia, Albert Sorel, Catulle Mendès, Henry Fouquier, qui furent des amis de Maupassant, Jacques Normand qui fut son collaborateur, Auguste Dorchain, quelques artistes. Dès leur réception à la gare, M. Le Breton, directeur des musées de Rouen, a convié les arrivants à visiter la ville. Et, après cette promenade très agréable, un déjeuner, offert par le Comité, a réuni Parisiens et Rouennais.

« La ville est en fête, et les curieux sont venus en foule des environs. On se presse dans le square où a lieu l'inauguration et on acclame vigoureusement les personnalités qui prennent place sur l'estrade.

« Placé à l'entrée du jardin Solférino, presque en face du beau marbre où Chapu a rappelé le souvenir de Gustave Flaubert, le monument de Guy de Maupassant, qui se détache sur un fond de verdure, consiste en une haute stèle quadrangulaire de granit rose supportant le buste

la maison du Docteur Blanche, où est mort, le 6 juillet 1893, le célèbre écrivain. C'est dans la pièce où le pauvre fou a fini de souffrir que j'ai lu, les larmes aux yeux, cette admi-

en bronze de l'écrivain normand. Portée sur un soubassement de granit gris, cette stèle, aux profils robustes et simples, aux moulurations sobres, est d'un excellent effet.

« Le buste en bronze florentin, d'une tonalité claire, rappelle avec précision la mâle et vigoureuse physionomie de Maupassant, déjà marquée cependant des signes de la maturité. Il a fort bonne allure, et le costume moderne, en ses draperies, étoffe avec ampleur le piédouche. Ce buste est l'œuvre du sculpteur Verlet, l'auteur du monument de Guy de Maupassant élevé dans le parc Monceau. Au-dessous du simple nom « Guy de Maupassant », gravé en lettres dorées, se détache, comme un hommage de la Normandie, une branche de pommier en fleurs.

« La musique du 24e de ligne exécute un premier morceau, puis les chœurs de l'orphéon et la musique municipale font entendre l'hymne triomphal de M. Ch. Lenepveu, un Rouennais.

Enfin le voile tombe, et M. Gaston Le Breton, membre correspondant de l'Institut, remet le monument à la ville au nom du Comité.

rable lettre de sa mère à Monsieur José-Maria de Heredia, de l'Académie Française, Président du Comité :

Villa Monge, Nice, 20 mai.

Monsieur le Président,

Si je n'étais forcée de reléguer parmi les chimères tout projet de voyage, je me serais déjà mise en route pour la vieille cité normande où je suis née, et je ne confierais pas à une petite feuille de papier la mission de vous exprimer toute ma profonde gratitude. Je trouverais beaucoup de douceur à serrer des mains amies, à me voir au milieu de ce Comité qui vous a si bien secondé dans les soins touchants que vous n'avez cessé de prodiguer à la mémoire de mon cher mort.

Mais la maladie et le chagrin, plus encore que les ans, m'ont terrassée et je ne dois plus quitter la retraite où je suis venue m'abriter.

De cœur et d'âme, je serai avec vous tous dimanche prochain, et je ne puis croire que quelques paroles des discours prononcés, quelques accords des morceaux exécutés n'arriveront pas jusqu'à moi, par un miracle bien dû à un pauvre cœur de mère.

Je compte sur vous, monsieur le Président, pour transmettre tous mes remerciements à MM. les Membres du Comité, en gardant pour vous-même la meilleure part, et j'y joins l'expression très-vive de ma haute et rare estime.

LAURE DE MAUPASSANT.

Ma vue est presque éteinte, mes mains sont tremblantes et j'écris avec une peine infinie. Vous pourrez vous en apercevoir, monsieur le Président, mais j'ai voulu vous répondre moi-même.

Il y avait longtemps que Guy de Maupassant m'intéressait. J'avais lu les belles pages sur lui, écrites par Émile Zola, par Gaston Deschamps et par Jules Lemaître, et j'avais beaucoup entendu parler de lui par notre ami commun le Comte Joseph Primoli, «l'ambassadeur des Lettres Françaises à Rome», comme on l'a fort spirituellement appelé. Primoli a connu très intimement Maupassant, et vous devriez bien le pousser, Madame, à publier ses souvenirs dans la Revue de Paris, *dans un article qui serait*

tout aussi charmant et nouveau, j'en suis sûr, que ses pages sur madame Eleonora Duse.

J'ai pensé de vous offrir, Madame, la bibliographie de Guy de Maupassant, en la faisant précéder, en guise de préface, d'un bel article de M. Henry Fouquier, qui fut l'ami le plus fidèle du romancier et qui a parlé à Rouen au nom de la Société des Gens de Lettres. Vous trouverez à la fin de cette brochure le récit de ce qui s'est passé à l'inauguration à laquelle vous et M. Claretie avez assisté, et les discours qui y furent prononcés. Quelques passages tirés des œuvres de Maupassant rappelleront au lecteur les différents genres qu'il a tentés avec un égal succès.

Permettez-moi pour finir de vous rappeler, Madame, la belle phrase que M. Gaston Le Breton, membre correspondant de l'Institut, a prononcée en remettant le monument à la ville au nom du Comité :

Ici, pour abriter ce buste de Guy de Maupassant, c'est l'arbre vigoureux de nos vergers que nous plan-

terons à la saison propice. C'est le pommier normand, dont les branches, au renouveau, jetteront sur le sol autour de lui la neige blanche et rose de leurs floraisons.

L'école à laquelle appartient Guy de Maupassant a dû lutter, aura à lutter dans l'avenir.

*Bourget opposa dès le début une nouvelle école à l'école naturaliste: il répudia, comme romancier, l'homme physiologique du naturalisme, pour lui substituer un homme psychologique, réduit au mécanisme du cerveau. Monsieur Marcel Prévost, dès son second roman (*Chonchette, *de 1888), déclare, en une retentissante préface, que le public est lassé d'une formule désormais stérile et que l'avenir appartient au* roman romanesque. *MM. Paul Hervieu, Alfred Capus, Maurice Barrès, Edouard Estaunié ne sont pas de vrais naturalistes* (1).

(1) Voir Pellissier, *Mouvement litt. contemp.*, pp. 85, 87, 91. Je me sers ici de cet ouvrage et d'une préface de M. Gaston Deschamps (celle à la 2e série de *la Vie et les Livres*, 1895).

Battu depuis longtemps, le naturalisme ne se soutenait guère que par le puissant génie de M. Zola, lorsque, en 1891, M. Jules Huret fit une Enquête sur l'évolution littéraire *en demandant à tous les grands écrivains ce qu'ils pensaient* de l'état présent de l'école naturaliste.

— Il me paraît de toute évidence que le naturalisme est mort, — répond l'auteur de Thaïs, *M. Anatole France.*

— Le naturalisme est fini, — répond Jules Lemaître.

— La littérature naturaliste a passé son heure, ne s'accorde plus aux besoins actuels, — répond Edouard Rod, le biographe si critiqué de Stendhal.

*Paul Alexis n'est pas de cet avis, mais des naturalistes comme Edmond de Goncourt disent qu'*il est en train de mourir.

Le naturalisme, dit M. Pellissier, devait étudier et reproduire l'existence tout entière. Le jour vint où son nom fut synonyme de crudité

dégoûtante, où l'on dit tel livre, tel épisode est naturaliste *pour dire que ce livre, que cet épisode était obscène.*

Maupassant apparaît à l'horizon littéraire au moment où une lassitude morne accable les uns; quelques rayons d'espoir réconfortent les autres. De toutes parts on est mécontent... Mais, comme dit M. Deschamps, cet état de frayeur ne durera pas longtemps. Nous avons en nous des ressources d'énergie que nous ne soupçonnons pas. Plusieurs fois déjà, l'allégresse, l'enthousiasme, la folie, le goût de l'aventure ont guéri des malaises qui semblaient plus incurables que celui dont nous souffrons. C'est à ces remèdes qu'il faut recourir: la poésie ne mourra pas tant qu'il y aura sur la terre un homme et une femme. Le romanesque et le merveilleux, qui furent les maîtres du monde, ne sont pas déchus de leur ministère sacré. L'art, qui sait si bien vaincre la mort en perpétuant les minutes bénies que nous voudrions éterniser, l'art peut encore

beaucoup, pour l'allègement et pour la joie des hommes (1).

Veuillez me rappeler, Madame, au bienveillant souvenir de mon cher confrère Léo Claretie et permettez-moi de vous remercier encore une fois: vous nous avez fait passer des heures bien charmantes et intellectuelles, à M. Jean Rameau et à moi, il y a quatre ans, par un beau jour de soleil, dans votre coquet et élégant petit appartement du Boulevard Malesherbes.

Je baise vos deux mains avec l'expression du plus profond respect avec lequel je suis,

Madame

Nice, le 13 avril 1904.

Votre très-dévoué et très-reconnaissant

ALBERT LUMBROSO.

(1) Voir la *Préface* citée, p. x. — GEORGE SAND a dit: « Le premier devoir d'un roman, c'est d'être romanesque ». Ce mot est la devise d'une nouvelle revue mensuelle, fondée à Paris en 1903 sous le titre, précisément, de *Roman romanesque*. Monsieur PRÉVOST n'a donc fait que répéter le mot de Madame Sand.

« ... *Nous nous imaginions volontiers que l'insomnie, la dyspepsie et certains troubles nerveux faisaient partie de la dignité de l'écrivain. Maupassant, le Maupassant d'alors [1876], n'avait aucunement la mine d'un névrosé. Son teint et sa peau semblaient d'un rustique fouetté par les brises, sa voix gardait l'allure traînante du parler campagnard. Il ne rêvait que courses au grand air, sport et dimanches de canotage. Il ne voulait habiter qu'au bord de la Seine. Chaque jour, il se levait dès l'aube, lavait sa yole, tirait quelques bordées en fumant des pipes, et sautait, le plus tard possible, dans un train, pour aller peiner et pester dans sa geôle administrative. Il buvait sec, mangeait comme quatre et dormait d'un somme ; le reste à l'avenant* ».

(Henry Roujon, *Souv. d'art et de litt.*, *G. de M.*, 1904).

LA STATUE DE MAUPASSANT

PAR

NESTOR

(Henry Fouquier).

Paris, 17 mai 1900.

DANS quelques jours, la ville de Rouen inaugurera le monument élevé par souscription à la mémoire de Guy de Maupassant. Le Président de la Société des gens de lettres étant, à son regret et au regret de tous, empêché d'assister à cette cérémonie et d'y représenter la Société dont Maupassant fit partie et qui lui a rendu déjà hommage, l'honneur m'a été confié de le suppléer. Mais il n'était pas besoin de cette circonstance pour évoquer en moi des souvenirs charmants et tristes. Maupassant fut mon ami. Nous avions, parfois, chassé ensemble sur les falaises d'où le bruit de la mer, caresse et menace, monte jusqu'à vous. J'étais souvent l'hôte du petit hôtel légendaire où il vécut les temps les plus heureux de sa vie de Paris, non loin de ce parc Monceau où il a aussi son monument. Place bien choisie, sous le poétique abri d'une sorte de bois sacré en plein Paris, dans un quartier d'élégance. Dans ce parc qui, à certaines heures du jour ou de la nuit, prend un aspect délicieux, les jeunes Parisiennes vont voir jouer leurs enfants, ou, qui sait? rencontrer, par hasard, un amoureux qui les attend. Nul endroit n'était mieux

désigné pour que Maupassant, le romancier si aimé des femmes et qui a parlé parfois d'elles avec une si rare émotion, eût son image dressée sur la colonne où une Parisienne symbolique s'appuie, d'un geste de grâce triste...

Mais il convenait que la gloire de Maupassant fût consacrée dans sa ville natale, dans la vieille et superbe capitale de cette Normandie dont il était si bien le fils. Il lui devait beaucoup. Son esprit, à la fois clair et subtil, une certaine rudesse atténuée de finesse exquise, étaient choses de sa province. Il avait encore pris de sa petite patrie cette robustesse de santé, ce teint haut en couleur, cette carrure d'épaules qui ne furent, hélas! que la trompeuse façade de la force. Il avait trop compté sur cette vigueur de sa race. Lamentablement, la lézarde se fit dans sa superbe organisation. Ses amis eurent la douleur de le voir mourir jeune, lentement et comme en deux fois.

Ce fils de la Normandie n'avait pas été, d'abord, un fils très respectueux. Son aventure fut celle de son maître et de son grand ami Flaubert et celle aussi, je crois, de presque tous les hommes qui, au début de la vie, quittent, pour venir chercher la gloire à Paris, le clocher natal. Ce clocher fût-il celui d'une glorieuse cathédrale, comme celui de Rouen, son ombre paraît mortelle aux jeunes ambitions. Paris, avec ses séductions, est mauvais conseiller, conseiller d'ingratitude envers la province natale. Il est presque sans exemple qu'un lettré se soit refusé à faire la satire et, parfois, à donner la caricature du milieu où il grandit, souvent con-

trarié en sa vocation incomprise. Ce fut le cas de Maupassant, imitant Flaubert en cela. Mais s'il est rare qu'un homme échappe à cette petite révolte contre la province où il est né, contre la ville de son enfance, qu'il tient toujours, si grande qu'elle soit, pour une petite ville, quand la surprise enchanteresse de Paris s'offre à lui, il est de règle aussi que plus tard (et quelquefois bientôt) il fasse amende honorable. Je ne connais guère d'écrivain qui, lassé des luttes ou des plaisirs de la vie de Paris, n'ait repris goût, parfois avec une extrême passion, aux joies plus tranquilles de la petite patrie (1). Les nombreuses sociétés qui se sont formées, depuis quelques années, de provinciaux habitant Paris (la Normandie a la sienne, qui s'appelle « la Pomme »), ne sont pas autre chose que l'expression de ce goût du retour à la terre natale, que nous avons tous. Maupassant le connut. Il avait raillé, parfois, ses Normands : il aimait revivre avec eux. Chaque homme a, dans son existence, le souvenir de quelque oasis où il a connu de douces heures. Cette oasis pourrait bien avoir été, pour Maupassant, le très modeste chalet d'Étretat où je le vis si souvent. Méprisant, à cette époque, les assujettissements de la mode, peu soucieux de tenir sa place parmi les « hommes du monde », — il en avait une autre et combien plus belle, — il vivait là en campagnard et en marin. En ses longues promenades de chasse, en ses aventureuses pêches en mer, il usait sans

(1) Monsieur Fouquier oublie Henry Beyle (*Stendhal*), qui n'a jamais cessé de détester cordialement Grenoble.

péril la force de son tempérament et l'ardeur de son sang. Mélange de rudesse et de grâce, sa Normandie était un cadre reposant et approprié à son esprit. Quand, plus tard, aux approches de la maladie qui devait le terrasser, je le revis dans le Midi, ce n'était plus, quoique la mer eût gardé son attirance pour lui, le même homme, menant la même vie. Notre bon bateau de pêche, où l'on était si mal sous l'humide caresse des embruns de la mer du Nord, était devenu un yacht trop élégant d'homme de sport. Maupassant n'était plus lui-même, chêne transplanté dans une terre trop légère. Matériellement et moralement, un changement d'atmosphère fut mortel pour lui. Son indépendance native, qui allait presque à la sauvagerie, s'abolit et s'humilia aux exigences de la vie mondaine. Ceci, a-t-on dit, fut sa maladie même. J'estime que le *processus* fut double et que ce qui nous apparut comme un résultat fut, pour une bonne part, une cause. Le vigoureux terrien qui eût su lutter contre l'adversité ne résista pas à la trop rapide caresse du succès.

Combien mélancolique, le souvenir de cette vie de Maupassant, dont le plus beau roman peut-être s'appelle *Une Vie*, où il a mis beaucoup de lui, mais pas tout! Et combien elle est pleine d'enseignements! Certes, les choses ne vont pas toujours, comme pour Maupassant, au tragique extrême: mais l'artiste qui se livre au monde, qui veut recevoir en menue monnaie d'éloges caressants la récompense de son mérite, se diminue toujours et, parfois, se perd. La haute société, en particulier, se venge instinctivement de ceux qui savent la regarder, la pénétrer et la dé-

crire, en faisant la conquête de leur esprit et en façonnant leurs caractères à ses petitesses. Maupassant n'est pas le seul de notre temps à qui le monde a plus pris qu'il n'a donné. Et combien irréparable fut la perte pour nos lettres de France!

Car Maupassant était, de nature, un grand écrivain. Dans le double hommage que lui ont rendu Paris et Rouen, il n'y a eu ni complaisance, ni camaraderie d'école et de coterie, ni amour-propre de province, heureuse de grossir la liste de ses enfants illustres. Qu'on le prenne à son volume de début, à son livre de la vingtième année, malencontreusement appelé: *Des vers!* et qu'on le suive jusqu'à ce roman terrible, le *Horla*, où, pour l'observateur inquiet, le génie de l'imagination versait déjà dans la folie, il est presque tout le temps égal à lui-même. Nul ne fut un meilleur écrivain français. Je crois, d'ailleurs, que l'art du style ne s'enseigne pas plus qu'il ne s'apprend. Tous les lettrés de notre temps, pour se faire un style, ont reçu le même enseignement: je veux dire qu'ils ont eu la même lecture. Seulement, de cette lecture semblable pour tous, il se fait, dans les cerveaux, ce qu'on pourrait appeler une digestion, inégale selon la santé des estomacs. Les uns savent et peuvent absorber l'enseignement des écrivains du passé, en profiter et s'en faire une langue où leur marque personnelle se mêle sans effort et comme à leur insu. Les autres vont à l'imitation et ne s'y dérobent que par la manière. Dans les deux cas, l'impuissance et l'effort n'échappent pas au critique. Maupassant ne connut ni l'un ni l'autre. Rien n'est plus franc que son parler et son procédé de composition. Il a vu

et il a décrit la vie avec une rare simplicité. Il fut, pour les âmes, une sorte de merveilleux paysagiste, si je puis ainsi dire, n'ayant pas besoin de rechercher les sites exceptionnels, se contentant, pour son tableau, du premier coin venu de la nature et faisant l'œuvre grande et superbe par le coup de soleil et de lumière que son pinceau y savait jeter. Tel le paysage du pays normand, dépourvu de pittoresques accidents, mais qui se fait plein de grâce ou de force à l'illumination du rayon qui déchire les nuages. Et ce coup de soleil du génie de Maupassant, même, surtout peut-être en ses plus courtes nouvelles, c'est l'émotion. Elle emporte tout, l'impassibilité parfois cherchée et l'ironie. Sous son rire, il y a de la tendresse, une tendresse qui garde je ne sais quelle pudeur à ne se laisser qu'entrevoir. Et qui sait si, en cela, il ne justifie pas, plus que quiconque en notre temps, ce dicton que « le style, c'est l'homme » ?

NESTOR,
de l'*Écho de Paris* et du *Journal*.

PS. Le Temps publiait le 28 cette lettre datée de Rouen, le 27 mai 1900 :

... M. J.-M. de Heredia prend la parole, puis c'est M. Henry Fouquier qui parle au nom de la Société des gens de lettres.

Après avoir excusé M. Paul Hervieu, Président de la Société des gens de lettres, M. Henry Fouquier commence ainsi:

La Société des gens de lettres m'a donc imposé le périlleux honneur, je ne dirai pas de remplacer son Prési-

dent, mais d'être à sa place. Et, ici, mon amitié a dû faire violence à ma modestie. J'étais, en effet, l'ami de votre illustre compatriote Guy de Maupassant. Et si la cérémonie d'aujourd'hui ravive et réveille en moi le souvenir douloureux de sa fin si prématurée et si triste, j'éprouve aussi cette joie, un peu mélancolique encore, mais noble et sereine, qu'on doit trouver à voir les morts qu'on a aimés ressusciter dans la gloire.

Le buste déjà élevé à Paris, au parc Monceau, ne suffisait pas: M. Henry Fouquier l'explique ensuite en ces termes:

Messieurs, nous avons tous deux patries: la petite et la grande. L'une est dans la province, dans la ville ou dans le village où nous sommes nés. L'autre, c'est la patrie française commune à nous tous et dont Paris, malgré ses fièvres ou ses erreurs, reste comme la rayonnante couronne. A double patrie double amour. Et à ce sentiment du culte d'un chacun pour la terre d'origine, – sentiment qui me semble s'être développé de nos jours, entretenu par des Sociétés comme celle de la « Pomme », que vous connaissez tous ici, comme celle de la « Cigale », qui rassemble, à Paris même, mes compatriotes de Provence, – à ce sentiment, il n'est nul péril, quoi qu'on en ait dit à tort! Plus doux, plus près des souvenirs de l'enfance, qui nous reviennent au cœur avec l'âge qui nous éloigne d'elle, roses remontantes de l'automne de la vie, l'amour de la petite patrie enseigne l'amour plus viril, plus raisonné, de la grande! C'est pour cela que vous avez voulu honorer Guy de Maupassant, à la fois comme un grand lettré qui appartient à la France et, plus particulièrement aujourd'hui, comme le fils aimé de votre terre normande: terre pleine de robustesse et de grâce, qui a eu le privilège de toutes les fécondités, et qui a donné à la grande patrie

tant d'hommes de génie, de talent et de vaillance, qui, – en tout temps et de nos jours, – l'ont bien servie ou ont eu ce bonheur suprême d'ajouter de la gloire nouvelle à sa gloire passée.

Maupassant fut un bon Normand, malgré quelques dissentiments d'apparence avec la terre natale. M. Henry Fouquier fait de l'écrivain un bel éloge:

C'est injustement qu'on a voulu faire de lui je ne sais quel artiste impassible, incapable de sensibilité et d'émotion. C'est à tort qu'on a voulu qu'il fût un écrivain seulement « objectif », c'est-à-dire, pour parler une langue moins abstraite, incapable de ressentir les sentiments de ses héros et de livrer quelque chose de lui-même dans son œuvre, fût-ce, comme disait Dumas, un lambeau douloureux de son cœur. Une œuvre ne vivrait pas, où l'artiste n'aurait rien mis de lui, de son âme et de sa vie! Ce qui est vrai, c'est que Guy de Maupassant se trouva être tout naturellement, dès la première heure, sans imitation, peut-être sans beaucoup d'étude, et d'instinct plus que de vouloir, de la grande école des écrivains classiques. Comme tel, il est de style clair, sobre; acceptant l'image quand elle s'offre à lui, ne la cherchant pas quand même, la gardant comme esclave et jamais comme maîtresse et source de la pensée. Il a l'horreur de la déclamation, qui est le mensonge de la vigueur, et de la sensiblerie, caricature de la sensibilité. En cela, il est très près de cet autre Normand illustre, Mérimée. Mais, à l'heure où l'immortalité du marbre et du bronze est assurée à un écrivain, il entre à la fois dans la légende et la légende doit disparaître pour lui. Au visage de Maupassant il faut ôter le masque d'insensibilité qu'on lui attribue trop aisément, quand bien même il aurait voulu lui-même l'attacher sur ses traits qu'il cache. Il faut sa-

voir ce que les hommes ont été, quand on a le document de leur œuvre, sans s'arrêter trop à ce que, parfois, ils ont voulu être. Eh bien! dans cette œuvre je trouve et l'émotion et l'idéal. Une émotion contenue, certes; un idéal qui s'arrête peut-être à une tristesse inquiète devant les douleurs de l'homme et à une aspiration hésitante à plus de bonheur pour lui. Mais ceci me suffit pour nier le bien fondé de la légende d'insensibilité, trop dédaigneuse et trop hautaine, qui a entouré Maupassant. Il disait dans ses premiers vers – dans ces premiers vers qui sont, pour les jeunes poètes, moins une promesse de talent qu'un aveu ingénu de leur âme:

> Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté,
> Quand, dans la brume, il entrevit un monde?

Ce tourment devant l'inconnu ne peut être sans émotion.

Le très beau discours de notre éminent collaborateur s'achève ainsi:

Telle est l'œuvre de Maupassant: forte sans effort, plaisante sans afféterie, faite de finesse, parfois d'ironie; mais où courut aussi ce rayon de soleil, ce coup de lumière qui éclaire et qui réchauffe, et qui est l'émotion de l'artiste devant les joies et les douleurs humaines! C'est ceci que j'ai voulu surtout dire de Maupassant, dans ce jour d'apothéose, et que, ayant peut-être souffert de la vie et plus qu'on ne pense – même avant d'avoir été frappé du coup qui le terrassa lentement et le fit mort avant la mort – il ne la dépeignit pas d'un cœur insensible à toute humaine douleur. Et il me plaît d'assurer que le grand écrivain admiré, et que l'ami regretté à qui, en ce jour de fête triomphale, j'apporte l'hommage des lettrés, ne diffère des autres hommes que par l'art

qui fut en lui, art supérieur et exquis de dépeindre la vie aussi bien, mieux parfois, que ses plus grands peintres, la vie où la joie se mêle aux tristesses, comme dans nos cœurs, aujourd'hui, devant ce monument qui dit nos regrets et qui dit sa gloire!

LA MALADIE ET LA MORT DE MAUPASSANT

(Détails inédits recueillis par Albert Lumbroso).

Quelqu'un s'étonnera, peut-être, de voir que c'est un Italien qui publie ce livre sur Guy de Maupassant. A celui-là parmi mes lecteurs, je répéterai un raisonnement très juste d'un célèbre écrivain allemand, qui soutient que la fameuse boutade *la postérité commence à la frontière* renferme un fond de verité. Cette postérité, qui ne sera probablement supérieure aux contemporains ni en compréhension, ni en goût, ni en justice absolue, sera pourtant et tout de même un tribunal suprême et cassera beaucoup des jugements de l'heure présente, parce que les questions de personnes n'ont plus de prise sur elle; quand on ne dîne pas avec ses justiciables, cela rend plus facile l'impartialité. C'est par ce côté, a dit Max Nordau, que l'étranger ressemble aux générations à venir. Il ne connaît pas les hommes dont il analyse la vie ou les œuvres, il ne subit pas l'impression de leur personnalité humaine, il n'est d'aucune coterie, il n'a aucune rancune à satisfaire, aucune réciprocité à solliciter. Il peut donc, sans effort, juger avec sérénité.

L'auteur de ces notes a écrit dans ces conditions-là: en voyant Maupassant « du dehors » il ne soutient pas que ce point d'orientation soit nécessairement plus juste que celui où se placent d'habitude les compatriotes. Mais il est autre. On découvre de là des aspects nouveaux. Et la multiplicité des points d'observation est une condition de la connaissance complète (1).

(1) Préface pour l'édition française de MAX NORDAU. *Vus du dehors, Essai de critique scientifique et philosophique sur quelques auteurs français contemporains*, traduit de l'allemand par AUGUSTE DIETRICH [bien connu par ses traductions de Barzellotti, de Mario Pilo, du baron R. Garofalo, de Sanz y Escartin, de Brooks Adams et de toutes les œuvres précédentes de Max Nordau], Paris, Félix Alcan, 1903, in-8°. M. MORELLO (*Rastignac*) a jugé très sévèrement ce livre dans un article: *Nell'Arte e nella Vita*, « *Nè fuori nè dentro* » de la *Tribuna* du 5 novembre 1902, mercredi. Comme il s'est déjà occupé, dans une Revue, de Balzac, M. Morello n'examine, dans tout le volume de Nordau, que les « dieci paginette sul Balzac », c'est-à-dire le premier chapitre de *Vus du dehors*. Il accuse surtout Max Nordau *de ne pas avoir lu Balzac*! Sur quoi se fonde-t-il? — Quant au livre dans son ensemble, M. Morello, qui, pourtant, n'a jamais rien écrit qui vaille les volumes de Nordau, dit avec violence:

« Max Nordau ha scritto parecchi libri che presso la gente mediocre e distratta hanno fama di originalità e fors'anche di profondità. Ma l'ultimo, quest'ultimo – *Vus du dehors* – del quale già si parla con tanta premura e benevolenza su pei giornali, mi pare fatto apposta per dimostrare tutta la leggerezza del procedimento critico

D'ailleurs on aura bientôt un travail d'ensemble sur *Maupassant*, tel que ceux de Larroumet sur *Marivaux*, de M. Boissier sur *Madame de Sévigné* et de M. Chuquet sur *Stendhal-Beyle*. C'est à un membre de l'École Française de Rome, M. Éd. Maynial, que nous le devrons. En effet, tout en s'occupant des travaux archéologiques que son Directeur, Mgr Duchesne, le pousse à faire, il n'oublie pas son

e tutta la superficialità della coltura del disinvolto autore delle *Menzogne convenzionali*.

« Quanto convenzionalismo, ahimè, certe volte nell'originalità! E quanta menzogna nella fortuna! Max Nordau ha troppo arguto l'ingegno per non ridere dentro di sè della stupidità del pubblico che lo applaude; ed ha troppo sviluppato l'istinto della sua razza per non speculare, giorno per giorno, sulla stupidità del pubblico. Ecco qua: egli intitola questa raccolta di recensioni mandate da Parigi alla *Neue Freie Presse*: « *Saggio di critica scientifica e filosofica* ».

« Un altro povero mortale si sarebbe contentato di non darle, modestamente, titolo, o di non darle pubblicità. Egli, invece, la presenta come un'opera di scienza e di filosofia, e ch'è più giocondo ancora, come un'opera di posterità. La posterità comincia dalla frontiera. Ed egli fingendo [???] di mettersi di là dalla frontiera e di guardare gli scrittori francesi dal di fuori, come uno straniero, dà anche a intendere che li giudica col disinteresse della posterità. Trovata graziosa per una prefazione. Ma, e poi, il libro? . . . . . .

« Si tratta di articoli e resoconti di occasione, che non hanno niente di *scientifico* e niente di *filosofico*. *Reportage* di letteratura giornalistica che muore col giorno che lo vide nascere – e a cui nessun lievito di verità o di originalità assicura un'ora di più nell'avvenire! »

cher projet d'écrire un livre sur l'auteur d'*Une Vie*. M. Maynial a voué à cet écrivain une admiration quasi de disciple, et il voudrait faire pour lui ce que d'autres ont fait pour des écrivains plus « classiques », mais qui n'ont pas eu une influence aussi décisive sur le mouvement de la littérature française. Une importante partie de son ouvrage est écrite, et la *Revue Bleue* la publie sous le titre: *La Composition dans les premiers romans de Maupassant: « Une Vie » et « Bel-Ami »*.

Pour tout ce qui concerne l'œuvre de Maupassant, la documentation de M. Maynial est suffisante: il arrivera donc, avec les renseignements qu'il possède, à expliquer la genèse des principaux livres de l'écrivain, à montrer ses procédés de composition et de style, à replacer ses œuvres dans le mouvement des idées de son temps, enfin à indiquer l'influence, considérable à son avis, qu'il a exercée sur toute la littérature contemporaine, sans compter sur... les plagiaires comme Gabriele D'Annunzio. Mais ce qui ne doit pas manquer au *Maupassant* de M. Maynial, ce qui donnerait à son ouvrage ce petit caractère d'intimité et de confidence que le public recherche aujourd'hui dans les livres de critique littéraire, ce sont des détails sur la vie de Maupassant. C'est, je le sais, un sujet fort délicat auquel il ne faut toucher qu'avec des mains sacerdotales. Trop de souvenirs encore douloureux sont restés vivants de cette existence rapide et accidentée; trop de témoins toujours existants doivent être respectés. Mais il est, cependant, des choses que l'on peut dire, surtout après les révélations *intimes* de M. Adolphe Brisson,

de M. Henri Amic et de Mme H. Lecomte du Nouy née Oudinot de Reggio (1).

(1) Je ne crois pas être indiscret en dévoilant le nom de l'auteur anonyme d'*Amitié amoureuse*, du collaborateur mystérieux de M. Henri Amic dans *En regardant passer la vie*..., car M. J. Bertaut l'a révélé, dans la *Revue hebdomadaire* du 21 février 1903 (*Chronique des livres*, p. 342): « Mme Lecomte du Nouy, qui, je ne sais pourquoi, persiste à signer du seul nom de « l'auteur d'*Amitié amoureuse* », est celle qui, l'an dernier, publia ce livre poignant et si tragiquement sentimental qui s'appelle *Mater dolorosa* et qui est bien l'une des plus admirables analyses d'une crise d'âme terrifiante... ».

Le secret n'a pas été mieux gardé par Ugo Ojetti; je reproduis ici le début de son article *Ricordi di Maupassant* (*La Giostra,* Catania, a. II, n. 2, septembre 1903):

« Se io potessi essere qualcosa o meglio qualcuno e mi si chiedesse chi, risponderei senza esitare: Guy de Maupassant. E accetterei lo spasimo della sua fine pur di aver scritto *Une vie*, *Notre Cœur* e la *Maison Tellier*. So tutta la sciocchezza di questa sfida inutilmente eroica: e mi adatto subito con tranquillità a scrivere soltanto un articolo, – sopra tutto perchè è un articolo in cui posso parlare di lui.

« Or sono due anni, in un pranzo, a Parigi, fui presentato a una signora bionda, non più snella e non più giovanissima, ma di una vivacità così impulsiva e così varia nella conversazione che mi fece pensare a Matilde Serao. Era la signora Lecomte de Nony [*sic*] nel 1898 arrivata d'un lampo alla celebrità con quelle delicate e squisite lettere d'*Amitié amoureuse* che tengono della sottile casistica di Stendhal e della profonda umanità di Maupassant, e che pure ella aveva pubblicate da Calmann Lévy, sotto il velo dell' anonimo. Per due ore la ascoltai massacrare con tutta una fucileria di definizioni

Il faut, d'un grand écrivain, ignorer le moins possible. Il faut s'adresser à tous ceux qui, de près ou de loin, ont pu connaître Maupassant ou des personnes qui avaient approché Maupassant. On peut glaner partout quelques souvenirs, quelques anecdotes, quelques documents inédits, des lettres, par exemple, qui peuvent consoler un peu M. Maynial

mortali e d'aneddoti mezza letteratura francese, morti e vivi; ma anche in due ore le udii ripetere cinque o sei volte il nome di Maupassant con un fervore di rispetto e un improvviso sguardo di devozione tanto più commoventi dopo tutta quell'altra strage. Alla fine, diradandosi gli invitati, in due o tre ci si raccolse in un angolo intorno a lei e la lasciammo parlare di quel suo dio così deliziosamente umano...

« Adesso trovo molti di quei ricordi su Maupassant fissati da lei in un volume *En regardant passer la vie,* pubblicato in collaborazione con Henri Amic, e anche vi ritrovo per la memoria del grande narratore tutta quella trepida religione che mi commosse quella sera.

« Di Maupassant che gli editori vendono come quand'era vivo ed attivo, i critici francesi, dopo la girandola di parole intorno al suo mediocre [??] monumento del Parc Monceau, parlano più poco. La sua prosa semplice, limpida, perfetta, la sua ostentata oggettività – che pure non ha ingannato Tolstoi e gli ha fatto dire esser Maupassant dei naturalisti francesi l'unico che riveli la sua grande bontà e la sua grande pietà, pur nelle sue pagine più crude –, la sua vita quasi tutta lontana dalle camarille letterarie parigine, la sua morte avvenuta in fondo a un manicomio dopo due anni d'agonia, quando già i giornalisti avevano celebrato i suoi funerali ed esaurite le storielle e gli aggettivi: tutto ha contribuito a sottrarlo

de n'avoir pas celles qu'on ne peut pas encore publier! Enfin, il doit y avoir, quelque part, la piste de quelques particularités curieuses, comme celles, bien humbles pourtant, qu'a révélées Mme Lecomte du Nouy dans son livre: *En regardant passer la vie*...

Quant à moi, j'ai pu recueillir quelques souvenirs personnels de Mme Laure de Maupassant – la mère

dalla memoria dei dieci *chroniqueurs* che fanno o rinnovano le rinomanze, lasciandolo intatto all'ammirazione del gran pubblico e alla devozione dei pochi amici. Si parla poco di lui come si parla poco di Flaubert: anche meno, perchè Flaubert nelle lettere o nella prefazione alle opere di Bonilhet [*sic*] ha fatto della critica ed emesso canoni estetici relativamente corrispondenti ai suoi libri, laddove Maupassant ha di critica scritto soltanto la prefazione a *Pierre et Jan* [*sic*]. Non si possono citare parole sue a difesa d'una disputa letteraria, bisognerebbe citare quel ch'egli ha fatto: è troppo, e troppo poco. La sua prosa è un sottile cristallo sulla realtà: quella degli altri, da Balzac a Zola, dai Goncourt a Daudet, è una lente che deforma e trascolora, poco o molto.

« Così la sua opera sembra pura e chiara come fosse antica e non fossero appena dieci anni trascorsi dalla morte di lui.

« La sua fantasia fu così originale che commediografi e romanzieri – primo il d'Annunzio nell'*Innocente* – seguitano a trarne temi come da un vivaio infinito si traggono a questi tepori di aprile propagini per tutti i campi e per tutti i giardini. Eppure essa fu sempre e soltanto la continuazione di un qualche dato reale anche minimo, e lo scrittore potè così mantenere quella logica fissa e definitiva che fa rassomigliare certe sue novelle alla dimostrazione d'un teorema geometrico euclidéo ».

désolée qui vient de mourir dix ans après Guy! – et de quelques amis de l'écrivain : MM. Auguste Dorchain, les docteurs Balestre, Glatz, Meuriot, Grout et Dejerine, Cahen, le comte Joseph Primoli, Pol Neveux... C'est surtout de la maladie et de la mort de Maupassant que toutes ces personnes ont bien voulu me parler. L'esprit s'arrête sur la période navrante et triste de cette existence; on oublie, presque, les « délices de glorifier enfin un des nôtres, un latin à la bonne tête limpide et solide, un constructeur de belles phrases, éclatantes comme de l'or, pures comme du diamant! » C'est Zola qui a écrit cet éloge de Maupassant...

C'est à Mme de Maupassant (1) même que j'ai demandé, il y a deux ans, quelques renseignements sur ses dernières relations avec son cher et regretté fils. Quoique atteinte d'une grave maladie de cœur, elle a bien voulu me faire connaître, par l'entremise du docteur Balestre, de Nice, tout ce que je désirais savoir. Lié avec elle d'une vieille et intime amitié, ayant lui-même beaucoup connu Guy de Maupassant, le docteur Balestre a eu la patience de m'écrire, au cours de ces deux années, un certain nombre de lettres où il expose fidèlement les dernières relations du fils et de la mère et les premières angoisses qu'elle a éprouvées lorsqu'elle a vu cette splendide intelligence s'envelopper de nuages. La plupart de mes renseignements est tirée de ma correspondance avec le bon et savant docteur niçois; tout le reste me vient des amis de l'écrivain, et j'inscris, au bas des pages, la source de chacune de mes notes.

(1) Morte à Nice le 8 décembre 1903.

Guy de Maupassant était venu se fixer à Cannes dans les derniers jours de septembre 1891. Sa mère habitant Nice, les visites de son fils étaient fréquentes, presque quotidiennes; la correspondance se bornait donc à quelques dépêches ou à quelques billets sans importance qui n'ont pas été conservés.

Mme de Maupassant a bien voulu me donner un de ces télégrammes, retrouvés par hasard; il est timbré du 30 septembre 1891:

MADAME DE MAUPASSANT

140, Rue de France. NICE.

Pour Nice, de Cannes, N. 418, 57 mots.
Dépôt le 30 sept. 91 à 10 h. 40 du matin.

Chère Mère,

Je me porte admirablement. N'ai plus peur Cannes. Fais délicieuses promenades en mer. Je reste jusqu'au 10 [octobre] *puis irai boire à Paris un coup de vie mondaine de trois semaines pour me préparer au travail. Contusion toujours douloureuse. Irai dîner chez toi dimanche.*

GUY DE MAUPASSANT.

Les lettres sont toujours signées « Guy », mais la dépêche est signée *in extenso.*

Les mots *n'ai plus peur Cannes* font allusion à des craintes qu'il avait éprouvées sur l'action que le climat pouvait exercer sur sa santé.

La *contusion toujours douloureuse* résultait d'une récente chute de tricycle.

Au physique, Guy de Maupassant avait la force et l'élégance d'un athlète grec: mais il abusait de

sa vigueur et de son endurance; il faisait facilement une course de 80 kilomètres; il a descendu la Seine de Paris à Rouen en ramant et en portant deux amis dans sa yole. C'est aussi de l'acharnement qu'il apportait à son travail intellectuel, poursuivant son œuvre sans repos ni trêve, ne s'arrêtant que lorsqu'il la jugeait achevée.

Dans l'été de 1891, pendant qu'il était à Divonne et à Champel, Guy de Maupassant avait éprouvé quelques symptômes pouvant faire craindre une affection mentale; ces symptômes, sur lesquels je n'ai pas de renseignements, mais qui paraissent avoir frappé le malade seul et avoir échappé à son entourage, s'étaient promptement et complètement dissipés; vers l'automne, notre malheureux écrivain se sentait dans la plénitude de sa puissance intellectuelle; il amassait à ce moment les matériaux d'une étude sur Tourguénieff; c'est à ce travail que font allusion les mots *pour me préparer* etc. de la dépêche du 30 septembre.

La *Correspondance de Tourguénieff*, récemment publiée dans la Bibliothèque Charpentier par Monsieur E. Halpérine-Kaminsky, prouve toute l'affectueuse amitié que le célèbre écrivain russe avait pour son confrère français.

Mme de Maupassant m'a envoyé en 1901 deux lettres qui sont parmi les dernières de celles qu'elle a reçues de lui; il serait bien difficile de retrouver la lettre qui clôture la correspondance. De ces deux lettres de Maupassant, aucune ne porte de date: elles sont timbrées à la poste, l'une du 14 mars 1891, l'autre du 27 juin ou juillet.

Musette va très bien.
Le théâtre fait le maximum.
Quatre troupes parisiennes
vont partir pour la
province. nous avons traité
spécialement avec Rouen
Lyon, Bordeaux, Lille.
à l'étranger nous allons
être joués à Bruxelles,
Berlin, Vienne. En Italie,
au Portugal, en Suède
au Danemark. à St
Pétersbourg
L'étranger ne donne pas
beaucoup d'argent, mais
quelle réclame!!
A bientôt ma bien chère
mère. Je t'embrasse de
tout mon cœur. J'embrasse
Simone. Mille amitiés
à Marie Thérèse
ton fils
Guy.
~~j'ai l'influenza~~
mais elle se guérit depuis deux jours. Je

Musotte va très bien.
Le théâtre fait le maximum
Quatre troupes parisiennes
vont partir pour la
Province. Nous avons traité
spécialement avec Rouen
Lyon, Bordeaux, Lille.
A l'étranger nous allons
être joués à Bruxelles,
Berlin, Vienne. En Italie,
au Portugal, en Suède
au Danemark. à St
Pétersbourg
L'étranger ne donne pas
beaucoup d'argent, mais
quelle réclame!!
A bientôt ma bien chère
mère. Je t'embrasse de
tout mon cœur. J'embrasse
Simone. Mille amitiés
à Marie Thérèse
ton fils
Guy

J'ai l'influenza
mais elle se guérit depuis deux jours. Elle a été très bénigne.

24 Rue Boccador

GM

Ma bien chère mère,
L'appartement que tu
me proposes me paraît
me convenir. Tu peux donc
l'arrêter pour avril. Veux
tu que je t'envoie de
l'argent.
Ne t'inquiète pas trop
de mon santé. Je crois tout
simplement que mes yeux
et ma tête sont très fati-
-gués, et que cet hiver
abominable a fait de
moi une plante gelée.
J'ai bonne mine. Je n'ai
plus du tout mal au
ventre. J'ai besoin d'air
et de calme avant tout.

Fac-simile de la dernière lettre de Guy à sa mère.

J'ai consulté sur mon état nerveux un homme qu'on dit très supérieur à Charcot Jeune et déjà professeur et médecin des hôpitaux; tous ses confrères le célèbrent.

Il m'a examiné pendant très longtemps, a écouté toute mon histoire, puis m'a dit vous avez eu tous les accidents de ce qu'on appelle la neurasthénie (style Charcot on disait autrefois hystérie) c'est du surmenage, ~~une~~ intellectuel, la moitié des hommes de lettres et de Bourse ~~est comme vous~~, en somme des nerfs, ~~sans~~ fatigués par le cancotage puis par vos travaux intellectuels. Rien que des nerfs qui troublent tout chez vous, mais la constitution physique est excellente, et vous mènera très loin, avec des embêtements.

De l'hygiène, des douches, un climat calmant et chaud en été, de longs repos, bien profonds, bien solitaires. Je n'ai pas d'inquiétudes sur vous. Il a répété les mêmes choses à Landolt et à Cazalis. Il s'appelle le Docteur Dejerine. Mais je suis perclus de névralgies dues à la Normandie, à la Seine, et à mes mauvaises installations. La chaleur seule en viendra à bout.

24 Rue Boccador

GM

Ma bien chère Mère,
L'appartement que tu me proposes me paraît me convenir. Je peux donc l'arrêter pour avril. Veux-tu que je t'envoie de l'argent.

Ne t'inquiète pas trop de mon santé. Je crois tout simplement que mes yeux et ma tête sont très fati-gués, et que cet hiver abominable a fait de moi une plante gelée. J'ai bonne mine. Je n'ai plus du tout mal au ventre. J'ai besoin d'air et de calme avant tout.

Elle a été très bienigne.

Fac-simile de la dernière lettre de Guy à sa mère.

Fac-simile de la dernière lettre de Guy à sa mère.

La première roule déjà sur sa santé, mais l'écriture est normale; c'est l'écriture ordinaire du romancier; on sent que si le physique est atteint, l'équilibre intellectuel est conservé. Dans la seconde, l'écriture est pâteuse et traduit de la fatigue. Les premières lignes tracées indiquent l'effort mental que l'auteur accomplit pour se mettre en train; une fois l'élan donné, il marche. Mme de Maupassant – la mère! – sent déjà dans cette lettre quelque chose de troublé.

Voici les lettres. Les initiales *G. M.* et l'adresse, *24, Rue Boccador*, appartiennent au papier à lettres:

24, Rue Boccador.

G. M.

Ma bien chère Mère.

L'appartement que tu me proposes me paraît me convenir. Tu peux donc l'arrêter pour avril. Veux-tu que je t'envoie de l'argent.

Ne t'inquiète pas trop de ma santé. Je crois tout simplement que mes yeux et ma tête sont très fatigués, et que cet hiver abominable a fait de moi une plante gelée. J'ai bonne mine. Je n'ai plus du tout mal au ventre. J'ai besoin d'air et de calme avant tout.

J'ai consulté sur mon état nerveux un homme qu'on dit très supérieur à Charcot. Jeune et déjà professeur et médecin des hôpitaux; tous ses confrères le célèbrent.

Il m'a examiné pendant très longtemps, a écouté toute mon histoire, puis m'a dit:

« Vous avez eu tous les accidents de ce qu'on ap-« pelle la neurasténie (style Charcot. on disait au-

« trefois hystérie). C'est du surmenage intellectuel : « la moitié des hommes de lettres et de Bourse est « comme vous. En somme des nerfs, fatigués par le « canotage, puis par vos travaux intellectuels, rien « que des nerfs qui troublent tout chez vous; mais « la constitution physique est excellente, et vous mè- « nera très loin, avec des embêtements.

« De l'hygiène, des douches, *un climat calmant « et chaud en été, de longs repos bien profonds, bien « solitaires. Je n'ai pas d'inquiétudes sur vous ».*

Il a répété les mêmes choses à Landolt et à Cazalis. Il s'appelle le Docteur Dejerine (1).

Mais je suis perclus de névralgies dues à la Normandie, à la Seine, et à mes mauvaises installations. La chaleur seule en vient à bout.

(1) *Landolt* est le docteur Edmond Landolt, officier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris ; je lui dois plusieurs renseignements. Il m'écrivait le 4 septembre 1901 de Spiez (Suisse): « C'est avec le plus sincère plaisir que je contribuerai à propager la gloire, à perpétuer la mémoire de mon vaillant ami de Maupassant... J'étais l'ami autant que le médecin du pauvre cher Guy. Nous nous voyons si facilement et si souvent que nous n'avions pas besoin de correspondre par écrit... Je n'ai conservé que des billets de lui... Quant au docteur Dejerine (bon Savoyard Français et nullement Russe ainsi que le nom pourrait le faire supposer) c'est également un de mes amis, un des neurologistes les plus émérites. Je lui ai adressé de Maupassant; mais il ne l'a pas vu souvent, et toujours comme médecin seulement. Le secret professionnel ne lui permettra, pas plus qu'à moi d'ailleurs, de vous donner des renseignements détaillés sur la santé du grand écri-

Musotte *va très bien. Le théâtre fait le maximum. Quatre troupes parisiennes vont partir pour la province. Nous avons traité spécialement avec Rouen, Lyon, Bordeaux, Lille. A l'étranger nous allons être joués à Bruxelles, Berlin, Vienne. En Italie, au Portugal, en Suède, au Danemark, à Saint-Pétersbourg.*

L'étranger ne donne pas beaucoup d'argent, mais quelle réclame ! !

A bientôt, ma bien chère Mère. Je t'embrasse de tout mon cœur. J'embrasse Simone. Mille amitiés à Marie-Thérèse.

Ton fils GUY.

J'ai l'Influenza, mais elle se guérit depuis deux jours. Elle a été très bénigne (1).

vain, et il n'en a pas d'autres. Ce ne sont d'ailleurs pas ceux-là que vous cherchez; je le sais bien. Et c'est pour cela précisément, que je me mets si volontiers à votre disposition . . . ».

Cazalis est M. Henry Cazalis, le docteur médecin bien connu, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant également à Paris. Son pseudonyme de poète est *Jean Lahor*. Il était en même temps l'ami de Taine et de Maupassant, chose rare.

Le docteur *J. Dejerine* est professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, médecin à la Salpêtrière: tout le Faubourg Saint-Germain connaît ce spécialiste qui est une vraie célébrité parisienne.

(1) *Adresse*: Madame Laure de Maupassant, Villa des Ravenelles, 140, rue de France, Nice, Alpes Maritimes. — *Sans date. Timbre postal : Paris 86, R. Clément-Marot, 2e, 14 mars 91.*

Voici la deuxième lettre, la dernière peut-être écrite par Guy à sa mère. Elle est sans date, mais l'enveloppe porte trois timbres que le fidèle ami de Madame Laure de Maupassant, Monsieur Balestre, n'a su déchiffrer d'une façon sûre. Avec un peu de patience et en me servant de la loupe, j'en suis venu à bout. Le timbre de départ est: *Divonne (Ain), 4e distribution, 27 juin 91*; celui d'arrivée est: *Nice (Alpes Maritimes), 3e distribution, 29 juin 91.*

L'écriture est changée; le mot *reviendrai*, au début, ne voulait pas sortir de la plume: Maupassant a écrit *revierai*, puis il a effacé cela et a écrit le mot exact. Au commencement, après avoir daté, en haut de la page, *Divonne*, il avait écrit cette phrase: *Quelques mots seulement, mais je ne vais pas loin*; en relisant, il a vu que la clarté manquait, et a arrangé sa lettre en y ajoutant une ligne au début. Enfin il avait écrit *touches* pour *douches*, *lide* pour *lire*, et *excellente idée*. Je note ces détails car ils révèlent les progrès de la maladie. Au fait, voici la lettre:

Divonne.

Je veux te dire que je quitte Divonne en quelques mots seulement, ma bien chère Mère, mais je ne vais pas loin et j'y reviendrai sans doute. Ma maison est exposée, comme l'établissement d'ailleurs, à tous les vents du lac et de tous les glaciers. Nous voici dans les averses et les souffles gelés des neiges qui m'ont redonné des tas d'accidents surtout à la tête. Mais les douches m'ont extraordinairement engraissé et musclé.

Madame de Maupassant
140 rue de France
Nice

Nivonne

Je veux te dire que je quitte d'une
en quelques mots seulement
ma bien chère mère, mais
je ne vais pas loin et
j'y ~~[illegible]~~ reviendrai
sans doute. Ma maison
est exposée, comme
l'établissement d'ailleurs
à tous les vents du
lac et de tous les glaciers.
Nous voici dans les
averses et les souffles
~~[illegible]~~ des neiges qui
m'ont redonné des tas
d'accidents surtout à
la tête. Mais les douches
m'ont extraordinairement
engraissé et musclé.
J'allais me sauver
je ne sais où, vers le
soleil, très hésitant
quand je reçus une
lettre de Zaine me-

me conseillant fort l'établissement rival de Divonne = Champel a dix minutes de Genève. Il y fut guéri l'an dernier en 40 jours d'une maladie toute pareille à la mienne = impossibilité de lire, d'écrire, de tout travail, de la mémoire. Il se crut perdu. Il fut guéri en 40 jours. Mais il revint cette année juste à temps.

Le poète Darchain y est en ce moment avec des mêmes accidents que moi. Il a retrouvé le sommeil, rien que ça.

Parbleu c'est tout, ça!

Cazalis m'a donné rendez vous à Genève. Il m'a trouvé si bonne mine l'air si fort qu'il

s'est écrié « vous êtes guéri ! » Je lui ai dit toutes mes misères nouvelles. X a répondu que un mot très sage = "pour vous tout est d'abord une question de climat sécheresse et soleil, puis de douche indispensable car elle vous a déjà métamorphosé, j'en suis sûr à vous voir

Alors nous avons parlé ensemble de Champel et il a trouvé cela une excellente idée d'autant plus que le médecin qui dirige cet établissement est un des meilleurs spécialistes de la Suisse

Champel est bien plus chaud que Divonne. C'est situé dans un large et beau vallon bien abrité en des collines boisées. J'y vais, mais

Le médecin de Divonne
m'a dit en riant.
« Vous resterez là quinze
jours, puis comme le
beau temps finira
par revenir, cette année
étant exceptionnelle,
vous aussi vous reviendrez
ici, avec le soleil.
Je l'ai quitté en
riant. Je pars demain.
adresse provisoire
Hotel Beauséjour
à Champel — Genève
Je t'embrasse de
tout mon cœur, ma
bien chère mère. Baisers
à Simone. Mille choses
à ma belle sœur
Ton fils
Eugène
Remarque comme ma
lettre est écrite d'une
main plus sûre, mais
les yeux ne sont pas
remis de l'action. Ils
ne peuvent supporter l'humidité.

J'allais me sauver je ne sais où, vers le soleil, très hésitant, quand je reçus une lettre de Taine me (1) *me conseillant fort l'Établissement rival de Divonne: Champel, à dix minutes de Genève. Il y fut guéri l'an dernier en 40 jours* (2) *d'une maladie toute pareille à la mienne — impossibilité de lire, d'écrire, de tout travail de la mémoire. Il se crut perdu. Il fut guéri en 40 jours. Mais il revint cette année juste à temps* (3).

Le poëte Darchoin [Dorchain!] *y est en ce moment avec les mêmes accidents que moi. Il a retrouvé le sommeil, rien que ça. Parbleu c'est tout, ça!*

Cazalis m'a donné rendez-vous à Genève. Il m'a trouvé si bonne mine, l'air si fort, qu'il s'est écrié: « Vous êtes guéri ».

Je lui ai dit toutes mes misères nouvelles. Il a répondu un un [sic] *mot très sage* (4) :

(1) Ce mot, qui est au bas de la première page, est répété au commencement de la seconde. Mais cela arrive souvent et à tout le monde.

(2) Maupassant avait d'abord écrit *25*; puis il corrigea: *40* ou *20*. Je lis plutôt 40.

(3) Madame Hippolyte Taine née Denuelle m'écrit en effet, de Menthon-Saint-Bernard, le 27 octobre 1903:

« Monsieur Taine est allé à Champel pendant plusieurs années consécutives, de 1888 à 1892; il y faisait surtout une cure de repos et prenait les douches comme reconstituant, sa santé ayant été très éprouvée par l'excès du travail ».

(4) Les mots *Il a répondu un* ajoutés en relisant la lettre. En écrivant, il sautait des bribes des phrases qu'il voulait mettre sur le papier.

« Pour vous tout est d'abord une question de climât, sécheresse et soleil, puis de douche indispensable car elle vous a déjà métamorphosé, j'en suis sûr à vous voir ».

Alors nous avons parlé ensemble de Champel et il a trouvé cela une excellente idée d'autant plus que le médecin qui dirige cet établissement [Glatz] *est un des meilleurs spécialistes de la Suisse.*

Champel est bien plus chaud que Divonne. C'est situé dans un large et beau vallon bien abrité en des collines boisées (1). *J'y vais; mais le médecin de Divonne m'a dit en riant:*

(1) Monsieur Hermann Burkard, directeur actuel du *Grand Hôtel Beau-Séjour* à Champel-les-Bains près Genève, m'envoie un des Albums de son établissement; j'y trouve, précisément, la mention de Taine et de Guy de Maupassant. Monsieur Burkard, propriétaire de l'*Hôtel Europe* de Lugano, ne gère que depuis quatre ans *Beau-séjour*; il n'a donc pas connu les deux écrivains; il m'apprend qu'au temps de Maupassant c'est le Docteur Glatz (de l'Établissement hydrothérapique du Boulevard Tzarévitch à Nice) qui dirigeait Beauséjour. Monsieur Jules Cougnard, l'un des Administrateurs de l'Établissement de Champel, a également connu Maupassant en 1891. Il m'écrit une lettre et m'envoie un article que les lecteurs seront heureux de trouver reproduits ici:

« Genève, le 3 octobre 1903.

« Monsieur,

« Notre Directeur me fait part du désir que vous auriez d'être renseigné sur les phases du séjour à Champel de M. Taine et de Guy de Maupassant (M. Saint-Saëns a été aussi l'un de nos fidèles clients).

« Les témoins directs de cette période sont devenus

« Vous resterez là quinze jours, puis comme le beau temps finira par revenir, cette année étant exceptionnelle, vous aussi vous reviendrez ici, avec le soleil ».

Je l'ai quitté en riant.

Je pars demain. Adresse provisoire Hôtel Beau-séjour *à Champel - Genève.*

Je t'embrasse de tout mon cœur, ma bien chère Mère. Baisers à Simone. Mille choses à ma belle-sœur.

Ton fils GUY.

Remarque comme ma lettre est écrite d'une main plus sûre. Mais les yeux ne sont pas remis de Luchon. Ils ne peuvent supporter l'humidité.

rares et je n'en vois guère qu'un aux souvenirs duquel je puisse faire appel, c'est notre docteur M. Glatz, en ce moment absent de Genève. Celui-ci m'a conté souvent les excentricités de Maupassant [*lire: Delpit*] allant de nuit frapper aux portes des dames, refusant de suivre les prescriptions de la Faculté et voulant à tout prix des douches glacées que le docteur lui refusait impitoyablement. Il m'a parlé aussi de Taine, taciturne et tranquille, s'isolant le plus qu'il pouvait et évitant d'être reconnu. Celui de nos Directeurs qui a le plus connu Taine est malheureusement mort l'année dernière.

« En attendant, je vous envoie sous bande un article où il est question de Taine à Champel et dont je suis moi-même l'auteur.

« Agréez, Monsieur, mes plus empressées salutations.

« JULES COUGNARD

« administrateur de la Soc. anon. de Champel-Beau-Sejour ». (Conseil d'adm[illegible]).

CAUSERIE D'ÉTÉ

A CHAMPEL-LES-BAINS

La nuit est splendide. Dans la triple allée des vieux marronniers dont les feuilles gémissent doucement, des

Maupassant parle, dans cette lettre, de Taine et d'Auguste Dorchain.

Je grouperai plus loin les renseignements que j'ai pu recueillir sur les relations de Maupassant avec

femmes se promènent, lentes et gracieuses. On dirait telle soirée florentine digne d'être peinte par Gabriele d'Annunzio. Contre la porcelaine des grands globes électriques, les phalènes et les noctuelles viennent lourdement se heurter ; sur la pelouse, dans les fauteuils de rotin, de jeunes hommes, de belles étrangères aux accents divers, des Françaises, des Russes, des Italiennes, tiennent un cercle rieur. Ferons-nous le rapprochement entre ces papillons attirés vers la lumière, et ces autres papillons en smoking et canotiers de paille qui, peut-être, eux aussi, sont en train de rôtir un peu le bout de leurs ailes sans qu'on s'en doute ? Non. Restons avec les philosophes, ceux qui, réfugiés dans une pénombre amie, berçant leur rêverie au bruit de la grondeuse rivière, l'Arve glacée que fait miroiter le clair de lune, laissent venir à eux par intervalles les musiques légères d'un petit orchestre italien installé là-bas, sous les balcons fleuris, dans la vérandah sonore.

« La nuit est splendide. On pourrait se croire dans le parc seigneurial d'une vieille demeure ; les balustrades blanches, à encorbellement, limitent les terrasses; ici, un Neptune de marbre brandit son trident sur une vasque aujourd'hui muette, mais où l'eau doit chanter et jaillir aux soirs de gala ; plus loin, un bois montre sa lisière, ses allées qui s'enfoncent dans l'ombre, comme si elles devaient conduire dans les campagnes lointaines.

« Qui se croirait aux portes d'une ville ? Qui supposerait que ce parc aristocratique, ces bois, ces statues, sont actuellement les appartenances d'une station balnéaire élégante, très connue à l'étranger, en Allemagne,

Taine, ainsi que la seule lettre de Guy que Madame Taine ait trouvé parmi les papiers du célèbre historien, papiers qu'elle conserve et classe pieusement dans la calme retraite de Menthon-Saint-Bernard.

en Amérique aussi bien qu'en France et dans la Grande-Bretagne ? Seuls, les Suisses en ignorent à peu près l'existence. Cela n'a rien d'étonnant. C'est chez eux.

« Mon intention, pourtant, n'est point de vous parler d'hydrothérapie à cette place; nous laisserons les douches de toutes les formes, les draps mouillés, les appareils d'électricité, les piscines et les baignoires sans nous en occuper plus que des maladies dont tout cela est l'antidote, des neurasthénies et des névroses à la mode.

« Aussi bien, sur cette terrasse merveilleuse, personne ne suppose qu'il y ait des souffrances et des angoisses, parmi cette foule de promeneurs élégants et paisibles. Il y en a pourtant; telle frêle jeune femme, étendue sur sa chaise longue, pâle dans les tulles et les mousselines d'un peignoir mauve, est venue demander à la rivière, fille des glaciers, le réconfort et la vaillance; plus d'un, parmi ces hommes, jeunes ou vieux, qui font craquer sous leur bottine vernie le sable des allées, plus d'un s'est, dans la journée, doucement soumis aux ordres de la Faculté, a passé de longs moments dans le maillot réparateur, a courbé son échine devant la lance de laiton ou sous la grille du doucheur.

« Mais l'heure du traitement est passée; on se repose; et par une belle nuit d'été, nulle part le repos ne peut être meilleur que sur les admirables terrasses de Beau-Séjour.

* *

« Plongeons-nous donc dans les délices du far-niente. Avouerons-nous qu'elles sont nécessaires après le mer-

dans la Haute Savoie. Quant au poète Auguste Dorchain, il m'envoie des renseignements qui complètent ceux de la lettre de Maupassant. Voici ce que l'aimable et illustre homme de lettres – le poète favori de notre commun ami Primoli – m'écrit sur la dernière maladie de Guy de Maupassant:

veilleux dîner que nous fîmes tout à l'heure, dans cette jolie salle de restaurant dont beaucoup de Genevois connaissent le chemin et où ils aiment à venir apprécier la cuisine savante de Maillard? Connaissez-vous Maillard? Un hôte justement de Champel, a voulu le chanter dans un « Rondel de gueule », que je vous demande la permission de vous servir:

Maillard, maître-queux de céans,
Est un artiste méritoire.
Autour de la table séants,
A sa santé nous allons boire.

Loin de nous ces mets malséants,
Opprobre de la rôtissoire :
Maillard, maître-queux de céans,
Est un artiste méritoire.

O turbot, fils des océans,
Dindonneau farci, truffe noire,
Perdreaux dodus, chapons géants,
Tous vous proclamez cette gloire:
Maillard, maître-queux de céans.

« Comme vous voyez, les rimes éclosent d'elles-mêmes, dans ces régions enchanteresses. L'aimable philosophe, en la compagnie duquel je me trouvais et qui, lui-même, est un hôte assidu de Champel depuis de longues années, me racontait avoir rencontré là plus d'un romancier, d'un poète, d'un littérateur en vue:

« M. Édouard Rod y venait souvent en voisin, me disait-il, alors qu'il professait à votre Université. Guy de

Mudaison, par Lansargues (Hérault), 5 septembre 1901.

Monsieur,

Votre honorée lettre est venue me rejoindre à la campagne, d'où mon petit retard à vous répondre. Notre ami Joseph Primoli a bien fait de penser

Maupassant fit un jour une apparition quelque peu tapageuse. Il voulait à tout prix, le pauvre garçon, que le docteur lui fît administrer des douches extraordinairement glacées, et comme celui-ci s'y refusait avec énergie sachant que ce traitement-là tuerait son malade, le pauvre auteur du *Horlà* et des *Contes de la bécasse* s'en fut porter ailleurs son inquiétude et ses tourments. Une autre fois, c'était M. Saint-Saëns qui, dans un incognito que tout le monde s'efforçait de respecter, fuyait du salon aussitôt que menaçait de sévir le fâcheux piano. Un jour, cependant, l'illustre compositeur s'amadoua. Une exquise cantatrice, Mme K..., avait dit – tenez, c'était par une belle soirée semblable à celle-ci – les strophes ardentes de « Dalila ». L'auteur n'y tint pas; il accourut avec effusion remercier la cantatrice.

« Marc-Monnier a placé ici le cadre d'une de ses plus exquises nouvelles, le *Dossier de Raimbaud*; je lisais celle-ci tout à l'heure. Vous y trouverez mainte jolie page décrivant les sites, les paysages des environs, les levers de soleil derrière le Salève, les couchants vers le Jura, où le soleil qui descend répand chaque jour et à chaque heure des prodigalités nouvelles; il le peint en or du haut en bas, le crépit en larges bandes noires et jaunes, allume au sommet des feux de joie, embrase la vallée de Monnetier qui ressemble à un cratère en éruption, puis éteint l'incendie, adoucit les escarpements, les caresse avec amour de cendre fine, et voilà dans les fentes,

que j'aurais plaisir à vous parler de Guy de Maupassant; mais il me donne le regret de n'avoir pas autant de choses à vous dire que je l'aurais voulu. En effet, je n'ai connu que très peu et très tard le

dans les gorges, dans les rochers qui tombent à pic, de grandes effusions d'ombre qui ont la solennité d'un immense apaisement.

« Sous ces grands chênes aux branches retombantes, combien de fois ai-je vu passer Mlle Aline Dudlay, promenant par les allées les douces cantilènes de Bérénice, les tendres reproches de Pauline, les fureurs d'Agrippine!

« Et mon aimable interlocuteur puisait dans les poches de son interminable redingote :

« — Puisque vous aimez les vers, je vais à mon tour vous en dire, et qui ne sont pas du premier venu. C'est Taine lui-même qui me les a donnés, un soir à cette place, où j'avais l'honneur de l'entretenir, et je vous prie de croire que l'illustre philosophe ne prodiguait pas à tout le monde ses petits papiers.

« Assurant son lorgnon, tenant avec respect le papier qu'il venait de puiser dans son portefeuille, il commença:

Poésie par M. Hippolyte Taine, adressée à ses chats : Puss, Ébène et Mitonne.

LE BONHEUR.

Dans votre cœur tranquille et dans vos larges yeux,
O vénérable chat, la sagesse est innée;
Votre ronet sans fin près de la cheminée
Est l'écho bourdonant d'un rêve harmonieux.
Quand vous voulez dormir comme dorment les Dieux,
Vous vous roulez en boule, âme prédestinée :
Vous laissez les soucis à la race damnée
Qui laboure la terre et qui sonde les cieux.
Tel qu'un brahme affranchi des misères du monde
Vous buvez le bonheur dans la coupe profonde

grand et malheureux écrivain. Je ne possède qu'une lettre de lui, qu'il m'écrivait en 1881 lorsque je lui envoyais mon premier ouvrage; elle est à Paris, d'où, à ma rentrée, je pourrai vous envoyer le texte; mais

Où l'homme ne boit plus que la fièvre et la mort.
Et de l'Eden perdu le mirage tragique
Apparaît évoqué par un miroir magique,
Dans la sérénité de vos prunelles d'or.

« Taine appréciait fort le calme de Champel; rarement même il montait jusque sur la colline, jaloux de demeurer solitaire, en tête-à-tête avec sa pensée, sous quelque tonnelle de la Roseraie...

*
* *

« L'orchestre italien s'est tu. Les violons et les basses ont repris le chemin de la ville. Les grandes lampes à incandescence se sont éteintes et on n'entend plus que le bruit sourd de la rivière, là-bas, se brisant contre la digue et s'en allant, écumeuse, joindre le Rhône aux vagues bleues.

« Baigneurs et baigneuses, belle dames et beaux messieurs, tout le monde est rentré dans ses appartements, car la cure a des exigences et il faut y être prêt demain, à la première heure.

« Le visiteur occasionnel à son tour regagne la cité proche en se demandant combien de ses concitoyens connaissent cette station thermale qui a nom Champel-les-Bains, l'une des plus belles, peut-être, l'une des plus confortables de la Suisse, qu'apprécient les médecins des deux mondes, ceux de New-York comme ceux de Paris ou de Londres, et dont le nom, pourtant, paraîtra peut-être pour la première fois sous les yeux de plus d'un des lecteurs de la *Patrie Suisse.*

« Jules Cougnard ».

elle n'a pas grand intérêt pour le sujet qui vous occupe, encore qu'elle me soit précieuse par l'appréciation qu'elle exprime sur « La Jeunesse Pensive » (1).

Quand et comment, beaucoup plus tard, nous nous sommes rencontrés, vous l'apprendrez, très exactement, par l'article ci-joint, que je viens de faire venir pour le relire, le vérifier et vous l'envoyer.

J'y fais remonter cette rencontre à 1892; mais si la lettre dont vous me parlez et où Maupassant me nomme, est de 1891, c'est moi qui me serai trompé; pourtant, il me semble bien que ce séjour à Champel-Genève n'est que de 1892.

Il y fut amené comme je le raconte dans les Annales (2). *Il arrivait alors de Divonne, une autre sta-*

(1) *La Jeunesse pensive*, poésies, avec une préface de SULLY-PRUDHOMME (1 vol. in-18, 3e éd., Paris, Lemerre, 1893). M. Dorchain a publié depuis une comédie en quatre actes en vers (*Conte d'Avril*, 3e éd., Paris, Lemerre, 1895) et un nouveau volume de poésies: *Vers la lumière* (1894). J'emprunte à M. GASTON DESCHAMPS (*La vie et les livres*, 2e série, 1895, p. 321) ce jugement tout à fait impartial:

« M. Dorchain... donna au public son premier recueil de vers, *La jeunesse pensive*, en un temps où l'enclume et la forge du naturalisme faisaient un tapage d'enfer... M. Dorchain est un poète... Il a fait son choix dans la vie et dans l'art. Il est idéaliste et ne craint pas de s'exposer, par sa naïveté sentimentale, aux risées de ceux qui confondent la vulgarité avec le bon sens. Il aura l'approbation, l'applaudissement, et, ce qui vaut mieux, la sympathie de tous ceux qui croient qu'une société, même démocratique, ne peut pas vivre sans idéal ».

(2) *Les Annales politiques et littéraires*, XVIIIe année, 1er semestre, N. 884.

tion (française) près du lac Léman, d'où il avait été chassé, disait-il, par une inondation qui avait envahi sa chambre, et par l'entêtement du médecin qui avait refusé de lui administrer la douche la plus dure, la plus froide, celle qu'on n'administre qu'aux forts, la « douche de Charcot ! » Et il menaçait déjà le médecin de Champel de s'en aller s'il ne consentait pas à lui donner la dite terrible douche. Son excitation était extrême, et il se refusait à tout traitement sédatif, ne recherchant que des excitations nouvelles. Dès les premières paroles, j'avais deviné quel était ce mal - mental ! - dont m'avait parlé le docteur Cazalis. Si je ne suis pas entré dans le détail de son état d'esprit, en racontant ces souvenirs, c'est qu'il valait mieux les laisser dans l'ombre. Il était fou déjà : folie de l'exagération en toutes choses et délire des grandeurs. Par exemple : « Voyez », nous disait-il, à ma femme et à moi, « voyez ce parapluie ! Il ne se trouve qu'à un seul endroit, par moi découvert, et j'en ai déjà fait acheter plus de trois cents pareils dans l'entourage de la Princesse Mathilde ! » Ou encore : « Avec cette canne, je me suis défendu un jour contre trois souteneurs par devant et trois chiens enragés par derrière ». - Et tout ce qu'il disait ressemblait à cela. Le lendemain de son arrivée, il me glissait à l'oreille la confidence d'un exploit... amoureux avec une belle Genevoise, en donnant des détails sur ses forces revenues... — Tout cela est triste... Vous comprendrez ainsi qu'il était trop tard pour espérer apprendre de lui, sur lui-même, quelque chose d'intéressant. Il n'eut guère que le moment de lucidité tragique dont je parle, en nous con-

tant son roman commencé. Ce soir-là, il s'était retrouvé tout entier, bien différent, toutefois, du Maupassant des années saines qui, paraît-il, ne parlait jamais de ses œuvres et ne souffrait pas qu'on en parlât. Cette soirée est un des souvenirs les plus profonds de ma vie. — A un autre moment, il m'affirma qu'il ne croyait à rien, qu'il niait la survie, qu'il était matérialiste, et que ses contes fantastiques, tels que Le Horla, *ne correspondaient à rien qu'il eût éprouvé, que c'étaient de pures imaginations à froid. — Peut-être voulait-il, ainsi, écarter le soupçon d'hallucinations. En revanche, il décrivait avec éloquence les délices de l'étheromanie, prétendant toutefois ne plus s'y livrer jamais : mais il nous montrait, sur sa table, une rangée de flacons à parfums, avec lesquels, disait-il, il se donnait des symphonies d'odeurs... Au bout de trois jours, n'ayant pu obtenir la « douche de Charcot », il partit, et nous ne nous sommes plus revus. — Je crois que M. Pol Neveux, aurait des choses intéressantes à vous communiquer. - Pour moi, je serais très heureux d'avoir copie du passage de la lettre où Maupassant parle de moi... Merci d'avance, Monsieur et éminent confrère. Excusez cette feuille coupée, le papier me manque, en ce village, et il ne me reste plus que la place de vous offrir l'expression de mes plus distingués et de mes plus dévoués sentiments.*

Vôtre

Auguste Dorchain.

Voilà la lettre de Maupassant, dont M. Dorchain vient de parler et dont veut bien me communiquer, en novembre 1903, la copie fidèle:

2 Avril (1881).

Mon cher Confrère,

Pardonnez-moi d'avoir été si longtemps à vous remercier de l'exquis recueil de vers que vous avez bien voulu m'envoyer. Je l'ai lu le jour même où il m'est parvenu, et je vous dois une sensation charmante analogue à celle qu'on éprouve quand on sort de bonne heure par les tièdes matins tout remplis de senteurs d'herbes et de fleurs.

Voilà de la poësie claire *et parfaite de forme, et attendrie, et vibrante, comme on n'en lit pas souvent.*

Recevez, mon cher confrère, avec mes bien vifs remerciements, l'expression de ma cordiale sympathie.

GUY DE MAUPASSANT.

Voici enfin l'article *Quelques normands*, dédié à M. Henri Allais, et dont la coupûre était jointe à la lettre de Monsieur Dorchain qu'on vient de lire:

Amis, c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brumes de la mer;

C'est Rouen qui vous a! Rouen qui vous enlève!...

« Ainsi, en mai 1830, il y a juste soixante-treize années, parlait Victor Hugo à un peintre et à un poète, à Louis Boulanger et à Sainte-Beuve, avec le

regret de n'avoir pu les suivre dans la capitale de cette Normandie qu'il ne connaissait pas encore, mais que tant de souvenirs heureux, puis tant de douleurs, devaient un jour lui rendre si chère. Et ces vers des *Feuilles d'Automne* nous revenaient à l'esprit dimanche 27 mai 1900, lorsque, en compagnie d'autres artistes, d'autres lettrés, non moins fervents que ceux d'alors, nous arrivions, pour célébrer Guy de Maupassant, dans l'illustre cité de Corneille.

« A la gare nous attendaient le président du Comité, Gaston Lebreton, membre correspondant de l'Institut, et le vice-président, Henri Allais, mon ami d'enfance, un éminent avocat doublé d'un exquis écrivain.

« Il y avait là les auteurs du monument: le sculpteur Verlet, l'architecte Bernier, le ferronnier Merrov, un émule rouennais du vieux Jean Lamour de Nancy; puis deux autres Rouennais: le maëstro Charles Lenepveu et le tragédien Albert Lambert: puis Henry Fouquier, délégué de la Société des gens de lettres, Pol Neveux, chef de Cabinet du Ministre de l'Instruction publique et délégué du Ministre des beaux-arts, Catulle Mendès, Émile Pouvillon, Léo Claretie, Jules Huret, Jacques Normand, le collaborateur de Maupassant pour cette *Musotte* qui fit verser tant de larmes au Gymnase; Mlle Moreno, qui dira délicieusement des vers; dix autres encore parmi lesquels ces deux maîtres de l'histoire et de la poésie: Albert Sorel et José-Maria de Heredia.

« Si ces deux académiciens ne pouvaient représenter officiellement, en ce jour, l'Académie Française, dont Maupassant n'était point, on peut dire qu'ils

la représentaient officieusement, car il n'aurait pas manqué d'en être, s'il eût vécu un peu davantage (1); mais ils représentaient encore autre chose: la Normandie.

« Le grand historien de l'*Europe et la Révolution française,* – un des livres capitaux de ce temps, – est un Normand de Honfleur. A sa taille, à sa carrure, à la couleur de ses yeux, qui lui donnent un air de famille avec Flaubert et Maupassant lui-même, on reconnaît le type de ces Wikings dont les premières barques, vers le neuvième siècle, apparurent dans l'estuaire de la Seine. Et, à l'amour de la grande patrie, il joint l'amour passionné de la petite, selon le conseil qu'Henry Fouquier, se souvenant de sa Provence natale, donnera si éloquemment tout à l'heure en son discours. C'est Albert Sorel qui, l'année dernière, au Théâtre des Arts, par une admirable conférence sur Maupassant et l'âme normande, a fait affluer les souscriptions et rendu possible la présente fête. Et personne plus que lui n'est dévot de Corneille. Dans son livre sur Montesquieu, il le cite à plusieurs reprises; et il ne faudrait pas le pousser bien loin pour lui faire avouer que la philosophie

(1) Quand Ludovic Halévy lui dit de poser sa candidature à l'Académie, où les Immortels ne pouvaient sans doute que l'accueillir triomphalement, Maupassant refusa:

— *Non, ce n'est pas pour moi... Plus tard, qui sait! Mais à présent je veux être libre.*

C'est sans doute d'Halévy lui-même que Diego Angeli tient ce propos, qu'il a publié en 1895 dans son bel article *Il cimitero di Maupassant.* [A. L.]

de *Grandeur et décadence des Romains* est tout entière dans *Cinna*, dans *Sertorius*, dans *Othon*, dans *Nicomède*. Un de ses plus beaux essais: l'*Action des hommes sur leur destinée*, est comme le développement de tant de vers écrits par Corneille pour l'exaltation de la volonté. Les Normands ont le sens de l'histoire, sans doute pour en avoir beaucoup fait par le monde. Mézeray et Saint-Évremond, Normands l'un et l'autre, le possédaient à un degré rare en leur siècle, et Corneille plus qu'eux encore. Albert Sorel est bien de cette race.

« Albert Sorel ne devant point parler aujourd'hui, quel autre académicien normand, ou presque, prendra donc la parole à son tour? – José-Maria de Heredia, de souche espagnole, il est vrai, par son ascendance paternelle, mais, ce qu'on ne sait point assez, Normand et vieux Normand par sa famille maternelle, lui, l'arrière-petit-fils de Gérard d'Onville, Président à mortier au Parlement de Normandie. Les conquérants de l'Angleterre et de la Sicile valaient bien les *conquistadores* du Mexique et du Pérou; et c'est peut-être grâce à ceux-là, non moins qu'à ceux-ci, que Heredia semble avoir vécu magnifiquement à travers les siècles pour y cueillir ces *Trophées* où, avec l'âme des vieux âges, il a fixé toute la pompe et l'allégresse de son inspiration héroïque. On dirait qu'en lui s'est comme confirmée, par le sang, cette singulière affinité du génie normand et du génie espagnol, dont au dix-septième siècle, notre histoire littéraire a donné déjà tant de preuves. Saint-Amand, un Rouennais, a, dans ses meilleurs vers, l'invention bouffonne et la verve drue des picaresques; Bense-

rade, son compatriote, gongorise, non sans grâce; Scudéry, du Havre, parle comme un capitan de comédie castillane; Brébeuf, un Normand encore, égale quelquefois, dans sa traduction de la *Pharsale*, trop oubliée, la poésie hispano-romaine de ce Lucain que Corneille avait tort de préférer à Virgile, mais dont la mâle éloquence et les vers-formules devaient tout naturellement plaire à son tempérament de poète dramatique. Il l'imitera dans *Pompée*, comme il a, dans *Médée*, imité Sénèque, un autre Latin de Cordoue, – Guilhem de Castro dans le *Cid*, Alarcon dans le *Menteur*, Lope de Vega dans *Don Sanche*. – Et savez-vous quels sont, dans le passé, les sonnets qui, par la fermeté de la langue, la profondeur ou la superbe de l'inspiration, font le mieux songer aux sonnets de Heredia? Ce sont moins ceux de Ronsard à Hélène que ceux de Corneille à la Reine régente, sur la mort de Louis XIII, ou celui de la sublime épitaphe d'Élisabeth Ranquet. On peut appliquer à Heredia ce qu'il va nous dire de Maupassant lui-même: « Il est de la grande lignée normande, de la race de Malherbe, de Corneille et de Flaubert. Comme eux, il a le goût sobre et classique, la belle ordonnance architecturale, et, sous cette apparence régulière et pratique, une âme audacieuse et tourmentée, aventureuse et inquiète ».

« Toutes ces épithètes, cependant, ne conviendraient point au poète des *Trophées*, dont l'âme a plus de sérénité, sinon plus d'optimisme. Le pessimisme de Maupassant, les autres orateurs nous l'ont aussi montré, chacun sous un jour un peu différent, celui peut-être qu'y projetait sa propre nature: Henry Fou-

quier, âme élégante et lumineuse d'ionien, l'atténuait plutôt. Pol Neveux, qui semble lui-même un pessimiste, en des pages magistrales dont la lecture nous a laissé à tous une impression profonde, l'aurait plutôt poussé au noir. Ici, l'orateur semblait encore sous le coup des terribles lettres intimes dont il nous citait quelques passages et qui ont été écrites dans les dernières années de la vie de Maupassant, dans les derniers mois peut-être.

« C'est alors que moi-même je l'ai rencontré. Oh! l'inoubliable et lugubre rencontre!

« En août 1892 (1), j'étais à Champel-les-Bains, près de Genève, pour demander aux eaux glacées de l'Arve et à l'air vivifiant des hauteurs, la guérison d'une fatigue nerveuse, quand un jour on m'annonça la visite de Guy de Maupassant, que le docteur Cazalis, – le poète Jean Lahor, – amenait à l'établissement thermal.

(1) C'est 1891 qu'il faut lire. En août 1892, Maupassant était déjà interné à la *Maison Blanche*! Le docteur de Champel était Monsieur Glatz, actuellement directeur à Nice, pendant l'hiver, de l'*Établissement hydrothérapique Belvédère*. « J'ai, en effet, soigné à Champel pendant huit années Monsieur Taine qui venait passer chaque été quelques semaines à notre Établissement hydrothérapique. J'ai vu Maupassant pendant *deux saisons* [*une?*] et m'efforçai de mon mieux mais en vain de calmer ses nerfs agités, et de prévenir la terrible maladie qui l'a emporté. Dorchain aussi, Delpit et bien d'autres personnalités de tout genre ont passé à Champel que j'ai créé il y a aujourd'hui ving-sept ans » (Lettre de Nice, 8 novembre 1903). [A. L.]

« — Je l'ai conduit ici, me dit à part l'ami commun, pour lui faire croire qu'il n'a, comme vous, qu'un peu de neurasthénie, et pour que vous lui disiez que ce traitement vous a déjà soulagé et fortifié beaucoup. Hélas! son mal n'est pas le vôtre, vous ne tarderez pas à le voir.

« Maupassant avait sous le bras une serviette d'avocat, pleine de papiers. Il l'ouvrit, me montra les feuilles:

« — Voici les cinquante premières pages de mon roman: l'*Angélus*. Depuis un an, je n'ai pu en écrire une seule autre. Si, dans trois mois, le livre n'est pas achevé, je me tue.

« Telles furent ses premières paroles. Dirai-je tout ce qu'il ajouta, tout ce que, dans une volubilité de langage et avec une fixité de regard également effrayantes, il me conta pendant les trois jours qu'on put le retenir à Champel? Non, certes! le souvenir m'en est trop cruel et ce n'est point celui qu'il doit laisser à personne. J'aime mieux me rappeler seulement une soirée admirable, où, pendant deux heures, je pus le croire guéri, sauvé, redevenu égal à lui-même. Nous l'avions, ma femme et moi, invité à dîner dans notre petit chalet, annexe de l'hôtel des bains: il apporta son manuscrit dont il ne se séparait qu'avec peine, ayant décidé que sa sentence était là, et il nous dit:

« — Je vais vous raconter l'*Angélus*.

« Il le conta, avec une lucidité, une logique, une éloquence, une émotion extraordinaires. C'était, si ma mémoire est fidèle, l'histoire d'une femme à la veille d'être mère, et que son mari, soldat, a laissée

seule dans le château de famille, pendant l'Année Terrible. Un soir d'hiver, le soir de Noël, les Prussiens envahissent la maison; sur une résistance ou une plainte, ils relèguent la malheureuse dans une étable, après l'avoir maltraitée et même blessée; et sur la paille, tandis qu'au loin sonnent les cloches de l'église, elle met au monde un fils, comme autrefois la Vierge Marie. Mais quel fils! un fils blessé, estropié à jamais par le coup qu'a reçu sa mère, un fils aux jambes brisées et qui jamais ne marchera, et qui jamais ne sera un homme pareil aux autres hommes. Les années passent sur lui, sans le guérir, mais en affinant son âme à l'amour infiniment tendre de sa mère, comme pour qu'il puisse souffrir encore davantage. Est-ce que, vraiment, Jésus est venu au monde pour y apporter de la joie?... Un jour, quand il est devenu un jeune homme, une jeune fille passe, et l'infirme l'adore, de son grand et tendre cœur, mais sans qu'il puisse le lui dire, et sans qu'elle puisse l'aimer. C'est son frère aîné, son frère valide et beau qu'elle aime, et tous deux donnent au misérable le torturant spectacle de leur bonheur.

« — Va, mon chéri, lui disait la mère en le berçant comme un petit enfant, je t'emmènerai dans de beaux pays, je te lirai de beaux livres, tu oublieras, tu seras heureux aussi, je le veux, je le veux...

« Et le pauvre enfant secouait la tête. Et l'on s'en allait; et partout, et toujours, il devait voir passer devant ses yeux, jusqu'au jour où il les fermerait à la lumière, ce fantôme charmant dont il n'approcherait jamais, jamais: une jeune fille.

« Et Maupassant pleurait en finissant son récit, qui dura deux heures, et nous aussi nous pleurâmes, voyant tout ce qui restait encore de génie, de tendresse et de pitié dans cette âme, qui jamais plus n'achèverait de s'exprimer pour se répandre sur les autres âmes...

« Le récit touchait au plus profond de la détresse humaine; mais on sentait que si, un jour, il pouvait l'écrire, le penseur frapperait ensuite d'un pied puissant et désespéré, comme un plongeur qui se noie, ce fond sinistre de sa pensée, et qu'il remonterait alors, d'un seul coup, vers la lumière et vers l'espérance... C'était certain, s'il guérissait : car cette fois, dans son accent, dans ses paroles, dans ses larmes, Maupassant avait je ne sais quoi de religieux qui dépassait l'horreur de la vie et la sombre terreur du néant...

« Mais il ne guérit point; l'*Angélus* n'avança plus d'une page; et quelques mois après, nous apprenions qu'à Nice, sur son yacht *Bel-Ami*, le grand écrivain avait tenté de s'ouvrir la gorge... (1).

« Je me remémorais, à Rouen, en 1900, toutes ces choses, dans la « ville aux cent clochers », à l'heure où carillonnaient les cloches de vêpres, devant ce buste de bronze, par un soleil splendide, tandis que les assistants se dispersaient au son d'une marche triomphale qui semblait nous jeter aux oreilles ce mot, le mot cruel et pourtant nécessaire de Gœthe:

« — En avant par delà les tombeaux! » (2).

(1) Ce n'est pas à bord de son *yacht* que le drame s'est déroulé. [A. L.]

(2) Nous reviendrons plus loin sur l'*Angélus*, dont le

⁂

J'arrive au dernier jour de la vie de famille. Je vais d'abord reproduire un passage de Madame H. Lecomte du Nouy (1); les détails qui le suivront, puisés à la meilleure source, et que je dois à l'aimable docteur des Maupassant, M. Balestre, rectifieront et compléteront la page intime de l'amie de Maupassant.

Madame Lecomte du Nouy et M. Henri Amic, l'auteur dramatique, causent d'Ibsen, des *Revenants* et du « dénouement génial » de ce drame sur l'hérédité. « On ne sait ce que fera la mère » dit Madame du Nouy. (Ce n'est pas mon avis. Au baisser du rideau, nous comprenons bien qu'Antoine ayant perdu

fragment a paru dans la *Revue de Paris* et dont Maupassant fit lire à Madame Lecomte du Nouy des chapitres qu'on ne retrouva pas.

Quand on songe qu'il a suffi de dix années à Maupassant pour écrire plus de vingt volumes, sans compter des fragments de romans comme celui-ci; qnand on pense que le cerveau qui enfanta une œuvre comme l'*Angélus*, l'esprit qui conçut ces pages admirables sur le Christ, était à la veille de tomber pour ne plus se relever, on se sent frissonner d'épouvante. Hélas! hélas! cette grande injustice est faite pour aller augmenter ce que Maupassant (c'est M. Amic qui nous a conservé le mot) appelait: *Le dossier de Dieu!*

Qu'on lise, sur l'*Angélus*, les pages 50-62 du livre de M. Amic et de Madame L. du Nouy. [A. L.]

(1) Dans le volume *En regardant passer la vie...* tout ce qui se réfère à Maupassant est de l'auteur d'*Amitié amoureuse*; les pages sur *George Sand*, en revanche, sont de M. Henri Amic.

le jugement, sa mère vivra à côté de lui et ne se résoudra jamais à respecter son serment de verser à son fils le poison, de mettre un terme à la misérable existence qui lui pèse).

En tout cas, sur ce dénouement, Madame Lecomte du Nouy n'a pas d'opinion. Elle a été trop émue, aux *Revenants*, pour émettre sur cette œuvre un avis équitable. Elle secoua ses nerfs douloureusement en sonnant le glas des souvenirs.

— Vous avez pensé à notre ami Guy de Maupassant? questionna l'auteur de *Renée* et de *Mme de Karnel.*

— Oui; bien que, si loin que l'on remonte dans la lignée de ses aïeux, on ne trouve en eux aucune tare héréditaire. Tous ces Marquis de Maupassant furent des esprits sains dans des corps robustes. Même force dans l'ascendance maternelle, les Le Poittevin.

— Comment donc survint la crise qui devait emporter notre ami?

— Dès les premiers jours du mois de décembre 1891 qui précéda la catastrophe, Maupassant, malade depuis longtemps, commença à sortir de son calme. Il avait la fièvre: il marchait et parlait nerveusement: cela ne lui était pas habituel. A partir de ce moment son domestique, le fidèle François, commença à s'inquiéter. Un soir le brave garçon fut réveillé par des détonations; il courut aussitôt à la chambre de son maître et le trouva tranquillement installé à sa fenêtre, en train de tirer des coups de révolver dans le noir de la nuit. Il tirait ainsi, sans viser, au hasard, croyant avoir entendu escalader

le mur du jardin. Le lendemain, François ayant peur que pareil incident ne se renouvelât et qu'un malheur ne se produisît, crut prudent d'enlever les balles du pistolet, puis il remit l'arme dans le tiroir où son maître avait coutume de la ranger.

Le 1er janvier 1892 arriva. Maupassant se sentit, ce matin-là, assez malade pour ne pas vouloir sortir. Son domestique pensa bien faire en l'encourageant à aller souhaiter la bonne année à Mme de Maupassant mère qui habitait Nice. Durant le déjeuner (1), Guy eut des absences : à plusieurs reprises il parla sans suite. Déjà le fil de ses idées semblait rompu. Cependant on ne s'inquiéta pas autour de lui, et bien qu'il fût dans un état évident de surexcitation nerveuse on le laissa retourner à Cannes.

Dès ce moment François qui l'avait accompagné eut la sensation très nette que le mal empirait. A peine arrivé chez lui, Maupassant se sentant faible voulut immédiatement se coucher : son domestique, malgré le désir qu'il avait de le veiller, ne put rester auprès de lui, Guy le renvoya. Qu'advint-il pendant la nuit ? Hélas ! il n'est pas difficile de le deviner. Quelques mois auparavant Maupassant avait dit au Dr Frémy : « Ne croyez-vous pas que je m'achemine vers la folie ? » Le docteur m'avoua plus tard que, dès cette époque, il avait constaté le progrès de la paralysie générale ; pourtant, il protesta : « Si cela était, mon cher », reprit Maupassant, « il faudrait me le dire. Entre la folie et la mort, il n'y a

(1) Ce fût au dîner. [A. L.]

pas à hésiter, d'avance mon choix est fait ». Je suis donc convaincue que, durant la nuit du 1er au 2 janvier, Guy eut une heure d'absolue lucidité : il comprit que sa raison lui échappait ; dès lors il voulut se tuer. Sa première idée fut de se servir de son révolver. Le tiroir qui le contenait, resté ouvert, en témoigna. Il fit feu, mais les balles étaient retirées et les bourres lui noircirent la tempe sans résultat. Le pistolet fut retrouvé sur son bureau. Le malheureux voyant ce genre de mort lui échapper chercha un autre moyen d'en finir. Il avisa sur sa table un coupe-papier, le prit, et tenta vainement de se trancher l'artère carotide. Le stylet glissa du cou sur le visage, y fit une entaille profonde et le sang coula: alors Maupassant poussa de terribles hurlements de douleur. En entendant ses cris François accourut. Il comprit très vite qu'étant seul il serait impuissant à défendre son maître contre lui-même, il appela à son aide les deux marins du *Bel-Ami*, le yacht de Guy. Vous avez connu Bernard et Raymond : ils adoraient Maupassant. C'est à grand'peine qu'ils parvinrent à s'emparer de lui et à le maintenir sur son lit jusqu'à l'arrivée du docteur. Ils n'y seraient parvenus que très difficilement sans la force herculéenne de Raymond.

Hélas ! mon ami, quelle misère ! N'eût-il pas mieux valu cent fois laisser mourir ce grand malheureux ? Avait-on le droit de lui imposer cette longue agonie ? Car longtemps, par intermittence, il est resté conscient de son état.

— C'est, en effet, mal aimer ceux qu'on aime que de désirer les voir se survivre physiquement.

— Quelle horrible fin ! Et, ce qui m'exaspère, ce sont les sottises que j'entends dire sur Maupassant.

— Il s'en serait moqué.

— Ses amis ne peuvent pas s'en moquer. Il est triste de voir des gens assez dénués de délicatesse pour travestir le caractère de l'homme qui leur a ouvert sa porte avec une bienveillance généreuse. Surprendre les secrets n'est déjà pas bien joli, mais mentir jésuitiquement en s'abritant derrière un prétendu respect de la vérité, cela est tout bonnement odieux. Dernièrement un de ces « aimables et chers confrères » a écrit un article sur Maupassant, dans un journal du matin. Il a présenté notre ami comme un être maladivement entaché de snobisme et grisé par la fréquentation des Altesses. C'est là une traîtrise et un mensonge; Guy a pu se complaire un instant à une sorte de recherche délicate de la vie; qui de nous n'a pas eu cette heure de faiblesse? Tout le secret n'en tient-il pas dans le désir de plaire? Cette soif de luxe, c'était la passion de la féminiinité qui l'avait fait naître chez Maupassant. La meilleure preuve que je puisse vous en donner, la voici : lisez ce passage de ce que Pierre (1) appelle pompeusement « les mémoires de maman ».

La Malaribba, mars 1886.

Visite de Guy.

Il travaille. Il fait une histoire de passion très exaltée, très ardente et très poétique (2). Ça le

(1) Pierre Lecomte du Nouy, le jeune fils de l'auteur. [A. L.]

(2) « Mont-Oriol ».

change... et l'embarrasse. Il m'avoue : « Les chapi-
« tres de sentiment sont beaucoup plus raturés que
« les autres. Enfin ça vient tout de même. On se plie
« à tout, ma chère, avec de la patience ; mais je ris
« souvent des idées sentimentales, très sentimentales
« et tendres que je trouve, en cherchant bien ! J'ai
« peur que ça ne me convertisse au genre amoureux,
« pas seulement dans les livres, mais aussi dans la
« vie. Quand l'esprit prend un pli, il le garde ; et vrai-
« ment il m'arrive quelquefois en me promenant sur
« ce cap d'Antibes, – un cap solitaire comme une
« lande de Bretagne, – en préparant un chapitre poé-
« tique au clair de lune, de m'imaginer que ces histoi-
« res-là ne sont pas si bêtes qu'on le croirait ».

Je lui demande s'il est à ce point converti qu'il ait renoncé à toute fréquentation mondaine. Il sourit: « Non ; je vais assez souvent à Cannes qui est aujour-
« d'hui une cour ou plutôt une basse-cour de Rois.
« Rien que des Altesses. Et tout ça règne dans les sa-
« lons de leurs nobles sujets. Moi je ne veux plus ren-
« contrer un prince, plus un seul, parce que je n'aime
« pas rester debout des soirées entières, et ces rustres-
« là ne s'asseyant jamais, laissent non seulement les
« hommes mais aussi toutes les femmes perchées sur
« leurs pattes de dindes, de neuf heures à minuit par
« respect pour l'Altesse royale. C'est le prince de X
« qui serait fort beau avec la blouse bleue du marchand
« de porcs normand. C'est le comte de Z, un vrai serru-
« rier, qui règne sur un peuple de nobles, faux ou vrais.

« Ici, les Anglais l'emportent de beaucoup sur les
« Français, en nombre et en fortune. Dans dix ans
« Cannes sera anglaise ou ne sera pas.

« A côté de ces deux princes, on voit au moins cent « Altesses : roi de V..., grand-duc de M... Bourbons « de N..., duc de B..., etc., etc. La société cannoise « en est devenue folle. Il est facile de constater que ce « n'est pas par la noblesse des idées que périra la no- « blesse d'aujourd'hui, comme son aînée de 89 ».

Il me conte encore que de temps en temps tous ces princes vont rendre visite à leur cousin de Monaco. Alors la scène change dès la gare. Les Altesses qui daignaient à peine tendre un doigt, la veille, à leurs fidèles et très nobles serviteurs inclinés jusqu'à leurs genoux, sont bousculés par les commissionnaires, coudoyés et poussés par des commis-voyageurs, entassés dans des wagons avec les hommes les plus communs, les plus grossiers et les plus mal appris... Et la parole de Guy devient mordante : « Si on n'était prévenu, on s'apercevrait avec « stupeur qu'il est impossible de reconnaître la distinc- « tion royale et la vulgarité bourgeoise. C'est là une « comédie admirable, admirable... admirable... que « j'aurais un plaisir infini, – vous entendez *infini* – « à raconter, si je n'avais des amis, de très charmants « amis, parmi les fidèles de ces grotesques ». Et il ajoute : « Le duc de Chartres lui-même est si gentil « à mon égard que vraiment je ne peux pas : mais ça « me tente, ça me démange... En tous cas, cela m'a « servi à formuler ce principe, qui est plus vrai, « soyez-en convaincue, que l'existence de Dieu : Tout « homme qui veut garder l'intégrité de sa pensée, « l'indépendance de son jugement, voir la vie, l'hu- « manité et le monde en observateur libre, au-dessus « de tout préjugé, de toute croyance préconçue et de

« toute religion, doit s'écarter absolument de ce qu'on « appelle les relations mondaines, car la bêtise uni- « verselle est si contagieuse, qu'il ne pourra fré- « quenter ses semblables, les voir et les écouter, sans « être malgré lui entamé par leurs convictions, leurs « idées et leur morale d'imbéciles. Enseignez cela à « votre fils au lieu de catéchisme ».

. . . . . .

Et toutes ses conversations pieusement recueillies sont, pour ainsi dire, imprégnées d'un pareil détachement mondain. Nul mieux que lui ne jugeait les snobs pour ce qu'ils valent, et s'il gravita dans leur orbite vers la fin de sa vie, avec quelle ironie il les dépeignait ! Ces femmes, dont il semblait l'esclave, n'étaient pas aussi haut dans sa pensée qu'elles l'ont pu croire. Il ne fut dupe de rien ; leur passé plana sur leur présent, et ce passé s'éclaira jusqu'à l'éblouir. Il me les décrivit corps et âme, il me les fit connaître, il me les fit juger. Et quand je lui demandais : « Vous pouvez les aimer après avoir ana- « lysé leurs sentiments mesquins, leur pose à l'érudi- « tion philosophique, les bassesses de leur âme, les « vilenies de leurs mœurs ? »

Il répondait :

« — Je ne les aime pas, mais elles m'amusent. « Je trouve ça très farce de leur faire croire que je « suis sous le charme... et comme elles se renouvel- « lent pour m'y maintenir ! L'une d'elles en arrive à « ne plus manger, devant moi, que des pétales de « roses ».

Et il riait bas, presque sourdement, vous savez, de ce rire ironique qui révélait tout un état d'âme.

Mais le vrai Guy, le grand Guy simple et bon, tenez, trouvez-le ici encore dans le pages de ce livre où je garde tous les souvenirs qui me le rappellent.

. . . . . .

« Guy vit comme moi dans une solitude absolue. Il travaille et il navigue, voilà toute son existence. Il ne voit personne, personne, ni le jour, ni le soir. Il vit dans un bain de repos, de silence, dans un bain d'adieu. Il ne sait pas du tout quand il reviendra à Paris. Il voudrait bien travailler tout l'hiver pour être un peu libre tout l'été. Paris ne lui dit rien d'ailleurs.

« Il me propose si je vais à Villefranche, d'aller m'y voir avec son yacht.

« Il désire savoir jusqu'à quelle époque je resterai à Paris, pour faire coïncider son apparition dans cette ville avec le séjour que j'y ferai, et il me remercie de mes lettres, de toutes les nouvelles que je lui donne. Puis il me demande pardon de me répondre si courtement. Il prétend qu'il n'y voit plus, tant il a fatigué ses yeux.

Janvier.

. . . . . .

« L'épingle que j'ai envoyée à Maupassant lui a fait plaisir. Il m'écrit que je vais recevoir à mon tour un bracelet. Il s'excuse parce que le bracelet n'est pas neuf; voici l'histoire de ce bijou :

« Une femme qui fut belle, riche et heureuse, aujourd'hui vieille, ruinée et cruellement frappée de toutes façons, restée d'ailleurs fort honorable, lui a écrit pour lui demander un entretien. Elle habite

Nice, et a prié Guy de la protéger pour lui faire obtenir un petit emploi.

« Comme Maupassant l'interrogeait avec beaucoup d'intérêt, elle se mit à parler avec confiance, lui conta sa vie et sa profonde misère, son abominable misère.

« Il lui offrit de l'argent qu'elle refusa ; alors elle dit : « Avez-vous une amie assez intime pour lui donner un bracelet que j'ai porté, en lui disant d'où il vient, sans me nommer, bien entendu, et en lui répétant surtout qu'il a appartenu à une honnête femme, à une très malheureuse et très honnête femme ? Dans ce cas, je veux bien vous vendre ma gourmette en or ».

« Guy a acheté cette gourmette à laquelle la pauvre femme voulut ajouter un très vilain petit médaillon, et il m'a envoyé le tout, pensant que cela ne me déplairait pas ».

. . . . . .

La preuve est faite. Il est inutile d'en lire davantage. J'ai des centaines de lettres de Guy qui attestent à la fois la bonté de sa nature, l'extrême loyauté de son esprit et la charmante simplicité de son cœur. Mais revenons à la question qui nous occupe, à l'hérédité.

— C'est une étrange loi, vous le voyez, mon amie : ici elle est visible, là mystérieuse. Souvent les frères ne se ressemblent ni physiquement, ni moralement. Nés des mêmes parents, élevés dans des conditions identiques, ils ont des penchants différents.

— D'où vient cette différence des natures ?

— Des influences ancestrales, et peut-être aussi des influences astrologiques »...

*
* *

Voici d'autres détails plus précis sur la fin du sombre drame. C'est avec une grande émotion que l'on pensera, en lisant ces pages, à la Mère qui, là-bas, à Nice, dans son musée de souvenirs, a soulevé un instant, en 1901, deux ans avant de mourir, le voile qui protégeait ses reliques pour nous raconter, grâce à la plume de « son secrétaire » – M. Balestre, à qui elle dictait ces notes – sa dernière entrevue avec « son Guy, l'orgueil et la joie de sa vie... »

Le 1er janvier 1892, Guy de Maupassant dînait chez sa mère avec quelques parents.

Dans le cours du dîner, sans que rien ne le fît prévoir, il tint des propos réellement délirants ; il raconta qu'il avait été prévenu par une pilule qu'il avait prise d'un événement qui l'intéressait. Devant l'étonnement de l'auditoire, il se ressaisit ; à partir de ce moment, il fut triste et le dîner s'acheva dans un silence soucieux.

Sitôt que le repas fut fini, Guy de Maupassant demanda sa voiture et repartit pour Cannes.

Sa mère ne le revit plus. Dans la nuit du 1er au 2 janvier, il tentait de ne pas survivre au naufrage qu'il sentait prochain.

Dans le cours de sa maladie, soit qu'ils conservassent quelque espérance, soit que l'état très menaçant de Madame de Maupassant suggérât la pensée qu'elle mourrait sans connaître la triste vérité, les amis et les parents qui entouraient Guy de Maupassant créèrent et entretinrent les illusions de sa mère, qui eut la douleur immense de ne pas être présente

MADAME LAURE ET MADEMOISELLE SIMONE DE MAUPASSANT

Ce portrait de Madame de Maupassant est le seul qui existe d'elle, si on en excepte les très anciennes photographies qui ne lui ont jamais ressemblé. Ce groupe est la reproduction d'un portrait fait par Guy lui-même. La petite Simone, sa petite-fille, qui est aujourd'hui une superbe jeune-fille de 17 ou 18 ans, est représentée ici à peu près à deux ans. Cette circonstance fixe la date du portrait aux environs de 1889.

au lit de mort de ce fils qui avait été, nous venons de le dire, l'orgueil et la joie de sa vie. Elle ne s'en est jamais consolée.

Sur ce triste sujet, Mme de Maupassant a toujorus hésité à divulguer ces intimes détails: elle pensait à sa petite-fille, la fille d'Hervé de Maupassant, et elle redoutait, en l'avenir, l'effet que cette foudroyante révélation pourrait produire sur cette enfant. Hélas! Mme Lecomte du Nouy n'a pas pensé que ces appréhensions fussent de mise, elle a déchiré le voile sur ces douloureuses confidences mises avec confiance par Mme de Maupassant entre ses mains, elle a oublié les scrupules de la mère et de l'aïeule. En écrivant, l'auteur d'*Amitié amoureuse* n'a pas pensé à cette pauvre enfant (1). Après l'apparition en librairie du livre *En regardant passer la vie...*, il n'y a plus aucune raison de garder le mystère. Et bien avant Mme du Nouy et M. Amic, le *Journal des Goncourt* avait raconté tout au long ce que Joseph Primoli, Albert Cahen d'Anvers, Auguste Dorchain et taut d'autres avaient tenu secret avec un pieux respect pour la mémoire de leur malheureux ami!

Entre la tentative de suicide et la réclusion dans

(1) Cette réserve de Mme de Maupassant était inspirée par la crainte qu'elle éprouvait toujours en présence de ces publications; elle redoutait que sa petite-fille pourrait penser un jour que le mal qui a emporté son oncle fût héréditaire. C'est cette idée d'hérédité qu'elle ne voulait pas voir éveillée. Du reste, ce serait une idée absurde. Nous verrons plus loin que l'hérédité n'entre pour rien dans la mort de Maupassant. Quant aux *faits*, ils sont tellement connus qu'il est inutile d'en dissimuler un détail quelconque.

la Maison Blanche, se place une anecdote qu'il faut pourtant ne pas laisser se perdre. Elle est d'une poésie navrante.

Ses amis savaient que Maupassant adorait son yacht. Il lui avait donné le nom d'un de ses plus célèbres romans: *Bel-Ami*. Ils pensèrent que la vue de son cher yacht aurait peut-être réveillé sa mémoire éteinte, qu'elle aurait donné un coup de fouet à sa pauvre intelligence naguère si limpide, disparue maintenant!

Ligotté, les bras maintenus par la camisole de force, le malheureux fut conduit sur le rivage. *Bel-Ami* se balançait doucement sur la mer... Le ciel bleu, l'air limpide, la ligne élégante de son yacht chéri, tout cela parut le calmer. Son regard devint doux... Il contempla longuement son navire, d'un œil mélancolique et tendre... Il remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche. On l'emmena. Il se retourna plusieurs fois pour revoir *Bel-Ami*. Ceux qui entouraient Guy avaient, tous, les larmes aux yeux. Et c'est les larmes aux yeux qu'un fidèle ami, Joseph Primoli, m'a conté ce navrant épisode de la dernière maladie de son pauvre Maupassant!

... Il s'est écoulé très-peu de jours entre la tentative de suicide et le départ pour Paris: cinq ou six jours suivant les souvenirs d'un ami de la famille, le docteur Balestre.

Mais la plus triste, la plus terrible période de sa dernière maladie était passée. Ce qu'il y eut de plus tragique, ce fut le temps que la raison était encore là, sous son crâne, mais qu'il *sentait* qu'elle allait s'échapper. C'est alors que les médecins n'ont

pas su devenir des philosophes, ni calmer ses transes mortelles, ses angoisses fiévreuses, ses cauchemars continuels qui ne s'interrompaient, au réveil, que pour faire place à des soupçons, à des doutes plus horribles encore que le rêve!

Il eût fallu à Guy de Maupassant un médecin comme *le docteur Mordac* de Maurice Paléologue, ce docteur qui se disait : « Quelle mystification que la thérapeutique ! Combien nous faudra-t-il donc épuiser de théories et de systèmes avant de comprendre que nous ne pouvons pas guérir ?... Pourquoi ne nous suffirait-il pas d'apaiser les souffrances de l'homme, d'abréger son agonie, d'anesthésier ses dernières heures, de lui faciliter le passage au néant, à ce néant qui l'épouvante et qu'il devrait tant désirer ? » Ou bien, se rappelant Hégésias, ce philosophe de Cyrène, surnommé *Peisithanatos*, « le Persuadeur de Mort » et dont Plutarque affirme qu'il était si persuasif que nombre de ses auditeurs mirent fin à leurs jours, le docteur Mordac songeait: « La voilà, notre vraie mission!... Dire au veillard, à l'infirme, au dégénéré: ton mal est incurable; l'âge, la diathèse, l'hérédité t'accablent; tu ne peux désormais que traîner une existence précaire : douloureuse à toi, répugnante aux autres; - disparais. En voici les moyens; je te garantis l'insensibilité parfaite... *Peisithanatos*! quel beau titre ! » (1).

Au lieu que cela, cette misérable existence que Maupassant avait vainement tenté de quitter, que

(1) Maurice Paléologue, *La Cravache* (*Revue des Deux Mondes,* 15 septembre 1901, p. 272).

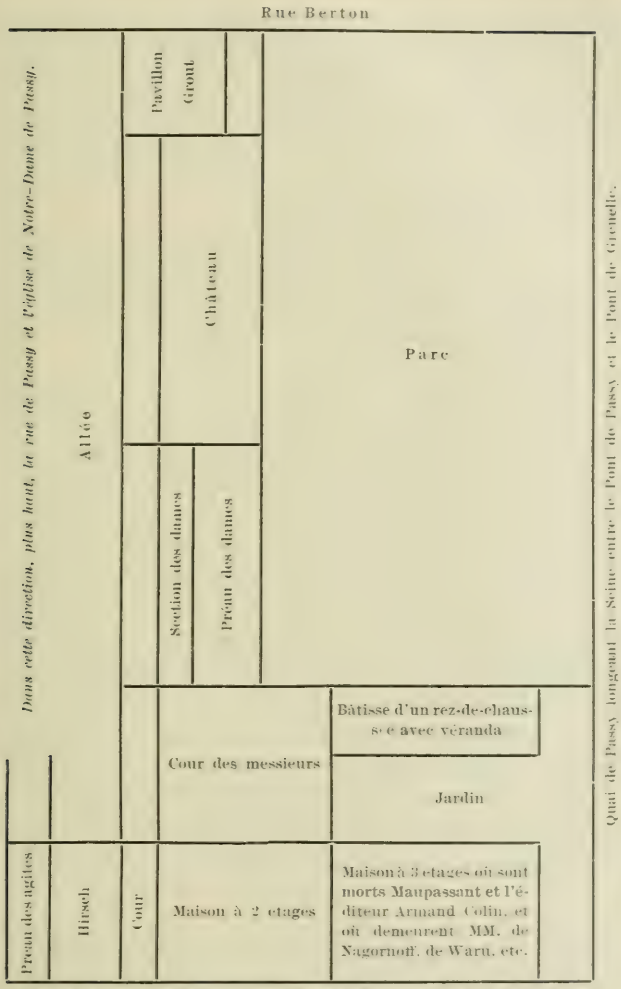
d'attention mit-on à la lui conserver religieusement, à la lui prolonger artificiellement avec des soins qu'on trouverait ridicules si on ne les trouvait pas touchants !

***

C'est avec un sentiment de douloureuse curiosité que nous nous laissons guider vers la maison ci-devant du docteur Blanche où Guy de Maupassant a vécu son an et demi de folie (1). Nous allons visiter le parc où il s'est promené, tous les jours, d'une heure à trois, inconscient, au milieu de la verdure et des fleurs qu'il a foulés sans les apercevoir, dans le merveilleux épanouissement de la nature qui ne le touchait pas; nous allons causer avec ceux qui avaient pour devoir de combattre son mal et qui, sans doute, durent plus d'une fois, en le contemplant, ressentir l'amer désespoir de leur impuissance.

Le parc se déploie en pente douce vers la Seine. C'est par la ville et non par les quais que nous arrivons. On nous indique un escalier minuscule où le couple le plus étroitement enlacé ne pourrait descendre sans heurter les murailles. En bas la rue n'est guère plus large, encaissée comme l'escalier entre de hautes murailles, mais pittoresque, imprévue, avec son pavage grossier, ses tournants brusques, sa couleur

(1) Monsieur Albert de Lapeyrouse a fait le pieux pèlerinage au lendemain de la mort de l'écrivain. J'emprunte à son récit plusieurs détails en y ajoutant tout ce que j'ai appris en refaisant la visite de M. de Lapeyrouse sept ans après lui.


Rue Berton
Dans cette direction, plus haut, la rue de Passy et l'église de Notre-Dame de Passy.
Allée
Pavillon Girout
Château
Section des dames
Préau des dames
Parc
Cour des messieurs
Bâtisse d'un rez-de-chaussée avec véranda
Jardin
Préau des agités
Hirsch
Cour
Maison à 2 étages
Maison à 3 étages où sont morts Maupassant et l'éditeur Armand Colin, et où demeurent MM. de Nagorniff, de Waru, etc.
Quai de Passy longeant la Seine entre le Pont de Passy et le Pont de Grenelle.
Voie du chemin de fer, réunissant Passy à Grenelle, au-delà de la Seine.

grise et violette de vieille masure à l'ombre. C'est une sorte de chemin creux entre des clôtures centenaires.

Cependant, par dessus ces murs décrépits, des arbres penchent leur tête de feuillage, faisant deviner les pelouses étalées à leurs pieds, les massifs, les coins d'ombre, tout le renouveau germé et épanoui entre les pierres du passé.

Tout à coup la rue tourne à angle droit, puis, d'une haleine, doucement, descend vers la Seine. Mais inutile de la suivre. La Maison Blanche est là, rue Berton, près de nous, derrière cette belle grille en fer forgé, du plus pur style Louis XV.

La porte s'ouvre toute grande sur une allée ombragée de grands arbres. Nous pénétrons, après avoir salué un rébarbatif cerbère, à qui, maintenant, Jean Bouthière, l'ancien maître d'hôtel du docteur Meuriot, a succédé. Accordons un regard aux élégants cartouches rocaille qui ornent les fenêtres.

Le salon dans lequel on nous introduit est vaste et sévère quoique d'une grande distinction. C'est là que Mademoiselle Barbot, secrétaire de la maison, accueille les visiteurs et leur fait les honneurs du triste hôtel. Dans ce salon, qui donne sur le parc, nous remarquons un gracieux portrait de femme signé Jacques Blanche.

C'est M. Jacques-Émile Blanche, le fils du docteur, l'artiste peintre qui a épousé Mademoiselle John-Lemoinne (1). Le portrait est celui de sa femme.

(1) Signalons une curiosité. Il demeure à Paris, dans le XVIe arrondissement, dans une rue qui s'appelle *rue du Docteur Blanche*, au n. 19.

Quant au célèbre aliéniste, il est mort un mois après Maupassant. Nous ne l'avons pas connu. M. de Lapeyrouse, qui l'a vu dans ses derniers jours, en juillet 1893, nous le décrit « grand et digne dans sa redingote noire, le menton rasé encadré dans un col premier Empire ».

Un écrivain ayant demandé à l'aliéniste de visiter l'établissement dans lequel a été soigné Guy de Maupassant, de voir, s'il se pouvait, la chambre dans laquelle il était mort, et de prendre des croquis de la maison et du parc, le docteur Blanche lui répondit:

— « Pour ce qui est de la chambre mortuaire, je n'ai aucun pouvoir pour vous y introduire. C'est à la famille du défunt qu'il faut s'adresser et la famille refuse de laisser approcher qui que ce soit de ce qui touche de trop près au mort. Plusieurs journaux illustrés ont déjà fait la même demande et ont obtenu un même refus. Mais en ce qui concerne cette maison, je vais vous présenter tout de suite au directeur de l'établissement, mon collègue, qui se chargera de vous conduire. Au reste, la chambre de M. Guy de Maupassant n'est plus en l'état que vous espériez la trouver. Quand un de nos malades s'en va on refait son appartement complètement. En ce moment les ouvriers travaillent à changer le papier et les tentures ». [Cela n'est pas exact: il n'y a pas de tentures ni de rideaux dans la Maison de Santé; il n'y a qu'un grillage qui ne permet pas aux malades de s'accouder à la fenêtre. Les chambres ne communiquent pas entre elles, elles n'ont qu'une fenêtre donnant sur le parc; elles donnent toutes sur un long corridor; chaque chambre est précédée d'un

petit cabinet qui divise le corridor de la chambre du malade et qui sert de chambrette au gardien; le malade doit la traverser pour sortir de chez lui; les malades dînent chez eux ou au réfectoire, qui est au rez-de-chaussée tout près du billard; ils ne sortent de leur chambre *sous aucun prétexte*, ce qui, soit dit entre parenthèses, n'est guere hygiénique; leur valet de chambre, qu'on appelle ainsi mais qui est en réalité un gardien, les accompagne toujours et ne les perd pas de vue].

Le docteur Meuriot, qui soignait le maître en même temps que les docteurs Blanche et Franklin Grout (1), contrastait un peu avec son célèbre collègue, par son aspect et par sa tenue. Bien portant, de traits réguliers, avec ses favoris blonds encore en 1893 et devenus blancs lorsque je l'ai vu en 1900, avec son chapeau de paille et son gilet blanc, il réalise favorablement le type dont le nom de docteur éveille tout de suite l'image dans le commun des esprits. En 1893, l'asthme ne le tourmentait pas encore. Quant au docteur Grout, il est maigre et osseux, très mielleux, je dirais presque aulique. Son regard est très doux.

Conduits par M. Meuriot, nous quittons le cabinet du Directeur, qui donne sur le grand salon (le cabinet du docteur Grout est tout près de l'entrée, mais il loge hors de l'établissement, rue Alboni). M. Meuriot ouvre devant nous une porte vitrée et nous voici sur le perron d'un magnifique escalier

(1) Celui-ci vient d'épouser la nièce de Cuvillier-Fleury, de l'Académie Française.

d'où l'on domine tout le parc, qui se déploie en pente douce vers le fleuve. La rue Berton est à gauche.

En descendant, nous admirons le travail de la rampe, du même style que la grille et également en fer forgé.

Maintenant nous promenons sur une terrasse finement sablée. A notre droite, un mur nous sépare de la dépendance où Maupassant est mort. La porte est fermée à clef. Le docteur lui-même ne peut entrer; il sonne, et un deuxième cerbère vient chaque fois, avec son trousseau de clefs, ouvrir aux visiteurs. Pour aller du bâtiment principal à la dépendance, on longe le préau des folles ; on les entrevoit à travers les fissures d'une palissade. Quelques cris arrivent jusqu'à nous. Tout cela est navrant. C'est plus morne qu'une prison. Le sourire intéressé du docteur ne parvient pas à nous dérider. C'est son côté le plus triste que l'humanité nous montre là. On se demande si tout ce que nous admirons dans ces gardiens fidèles et dévoués de la folie est de la philanthropie ou de la spéculation, et si tous ces fous ne sont pas enfermés là par une famille peu soucieuse de se charger de la garde d'un malade et d'affronter les émotions que donne le voisinage d'un exalté ou d'un nerveux (1).

Du parc, nous regardons encore la maison ou

(1) On connaît la belle bataille d'un aliéniste, le docteur Toulouse, contre certains cas d'internement dans les Maisons d'aliénés, livrée dans le *Journal des Débats* de 1900-1901. Mais tant qu'il y aura des Lombroso et des Mingazzini, à quoi donc cette campagne peut-elle aboutir?

mieux le château princier dans son élégance de lignes, relique précieuse du plus précieux des siècles. De la terrasse la pelouse se déroule vers la Seine, bordée de toutes parts de grands arbres et d'épais massifs où vont se perdre les allées. On ne sait pas où le parc se termine. Le regard cherche en vain, derrière les rideaux de feuilles, une clôture, un mur. Mais ce mur existe: les internés ne le savent que trop.

Non, certes, on ne se croirait point dans Paris, n'était cependant cet échafaudage de fer qui se dresse sur la gauche, par dessus les plus hautes branches, géant et grêle à la fois; la tour Eiffel, qu'une amie à moi a spirituellement appelée « le squelette d'une tour », et pour laquelle Maupassant démontre, au début d'un volume de voyages, tant d'antipathie. Il n'avait pas tort de préférer la tour penchée de Pise, chère à Paul et à Victor Margueritte...

Quand M. de Lapeyrouse prit la vue photographique que nous reproduisons dans ce volume, le docteur Meuriot, qui lui montrait le parc, lui recommanda:

— Evitez de prendre la tour!...

Il indiquait, par cette phrase, qu'il sentait comme Maupassant le goût douteux de ce squelette aérien à côté de la pure demeure et de cet autre monument de grand style aussi: la nature, qui étale ici toutes les ressources de sa coquetterie, toute la force de sa beauté, sur les fleurs, sur les gazons, dans les arbres.

Deux vaches laitières, tranquillement, paissent dans le fond. Le docteur Meuriot nous arrête devant une aubépine géante et devant un autre arbre de su-

perbe taille, au tronc hérissé d'épines. C'est le triacanthos, avec les épines duquel on tressa la couronne du Christ. C'est un des premiers transportés à Paris. Maupassant, montant au Calvaire, l'a vu! Et il a vu, aussi, ce canon jeté au milieu de la pelouse... Il est là depuis le siège de Paris; on ne l'a plus touché. Maupassant, qui a placé tant d'épisodes de l'Année terrible dans son œuvre, l'a frôlé souvent, dans ses promenades quotidiennes, sans le voir!...

En causant avec le docteur Meuriot, nous voilà sous l'impression du douloureux souvenir de la Princesse de Lamballe, qui n'a certes jamais pu soupçonner que sa demeure serait devenue, un jour, un asile d'aliénés! Malgré nous, nous rapprochons de la mémoire de Guy de Maupassant celle de la belle Princesse. Les bourreaux qui l'ont saisie brutalement ne lui ont point seulement ôté la vie, mais, morte, ils ont profané sa beauté, mutilé son sexe (1). Elle était coupable de dévouement à une Reine.

Lui, qui avait, après elle, erré dans cette même maison, promené ses regards du haut du même perron d'où elle avait vu passer Louis XVI ramené à Paris, en de sombres pressentiments, — n'avait-il point, lui aussi, subi une profanation dans sa beauté: l'intelligence! Et son crime n'était-il point aussi un amour royal: le dévouement à l'Art!

Quoi qu'on en dise, c'est surtout *le surmenage* qui a tué Maupassant. Je m'en rapporte, sur cela,

(1) Voir les horribles détails dans les livres de Michelet, d'Edmond Biré et de G. Lenôtre.

à trois pages du docteur « Sylvius », parues lors de la nouvelle de la mort de Maupassant:

« La *fatigue* est un mot qui n'a pas besoin de définition, exprimant à la fois une cause de troubles fonctionnels et matériels, et la sensation produite par cette cause.

« Ce mot, a écrit le professeur Revilliod (de Genève), représente l'épuisement de la force ou des forces tenues en réserve pour le fonctionnement normal, épuisement qui se traduit d'une manière spéciale pour chaque appareil et se manifeste différemment selon la tolérance ou le degré de résistance de chaque individu.

« Il y a une fatigue générale de tout l'organisme et des fatigues locales, une fatigue physique et une fatigue psychique. Il y a une fatigue suraiguë, une fatigue prolongée et une fatigue chronique, selon la durée et l'intensité d'action, d'où lassitude à laquelle correspondent des désordres purement fonctionnels, épuisement qui produit des lésions permanentes.

« Exercice musculaire et travail de l'esprit n'offrent de différences qu'en apparence. Prenons l'analogie: une fatigue corporelle anéantit la puissance intellectuelle, de même un excès de travail psychique, une secousse morale, une fatigue nerveuse sidère les forces physiques. En somme, affaire de quantité plutôt que de qualité, ou conséquences identiques alors que l'on arrive à l'excès, quel que soit le procédé par lequel la fatigue est survenue.

« On peut considérer la fatigue à deux points de vue: *au point de vue subjectif*, elle est le résultat d'un fonctionnement exagéré au delà des limites

physiologiques, et se révèle par des sensations particulières, individuelles; – *au point de vue objectif*, elle laisse des traces appréciables en rapport avec l'activité du mouvement de désassimilation qui la constitue, selon la technique de Revilliod.

« Suivez la filière symptomatologique: un exercice modéré provoque une sensation salutaire; – la première sensation de fatigue donne lieu à un trouble d'abord purement dynamique: – ce trouble s'accompagnera d'une altération du sang, si l'action fatigante se prolonge intense et durable: – les tissus eux-mêmes de l'organisme vont s'altérer si l'élément fatigué est toujours en action.

« En d'autres termes, un muscle exercé dans la mesure physiologique prend de la force, – un muscle fatigué perd de ses éléments nerveux en acquérant du développement contre nature; – un muscle épuisé, surmené, dégénère et disparaît.

« Et n'allez pas croire que toujours le sommeil sera réparateur chez l'homme éreinté, surmené. Non, pas toujours: témoin les angoisses, les sentiments de lassitude souvent plus prononcés que pendant la veille. Le corps n'est plus seul endolori: pensée, mémoire, parole faiblissent; la voix s'éteint. Nous ne sommes plus éloignés du sommeil.... éternel!!!

« Le symptôme « fatigue » n'est pas à signaler seulement chez les marcheurs, chez les portefaix, non pas seulement, en un mot, chez ceux qui dépensent en excès de leurs forces vitales, – matérielles. – L'exercice musculaire n'est pas toujours en jeu dans la présence du phénomène en question, je le répète sous une autre forme, afin d'être bien ou

mieux compris. Ainsi, les hommes de cabinet, les personnes qui ont des peines, celles qui supportent des soucis aigus ou prolongés, les malades eux-mêmes etc. accusent de la fatigue; – à cette deuxième classe j'ajoute les oisifs, les paresseux, les immobiles, bref ceux qui commettent des excès de repos.

« La contradiction peut paraître étrange de prime saut: "l'excès en tout est un défaut"; et dans les trois classes nous constatons mêmes lésions, notons mêmes résultats.

« Il est reconnu aujourd'hui que la pathologie de la fatigue est, en grande partie, liée à l'accumulation dans le sang des matériaux de déchet. Par l'excès de travail, il y a cumul d'éléments nuisibles à l'économie, – et par le manque d'exercice, il y a défaut d'élimination de ces mêmes éléments, d'où conclusion finale identique dans les deux cas.

« *Toute fatigue aboutit au cœur.* Or, le cœur est un muscle qui reçoit des fibres nerveuses de deux sources, du cerveau et de la moelle: les premières sont des filets nerveux *d'arrêt*, les secondes sont des filets nerveux *accélérateurs.*

« Continuez la fatigue et vous arriverez à la dernière période qui a nom *surmenage*, – et du cœur au cerveau. Le cher Guy de Maupassant en est un triste exemple qui servira... si l'expérience (ou la leçon) des autres sert jamais!... ».

Guy de Maupassant est entré dans la maison du docteur Émile-Antoine Blanche (1) au commencement de 1892.

(1) Décédé, à Auteuil, le 15 août 1893, dans sa 73e année,

ENTRÉE DE LA MAISON DE SANTÉ
où Guy fut interné le 7 janvier 1892, 17 Rue Berton à Passy.

La villa où se trouve la maison de santé du docteur Blanche à Passy, 17, rue Berton, tout au bord de la Seine, avait appartenu à la Princesse de Lamballe. Construite sous Louis XV, au commencement du XVIIIe siècle (1), pour sa maîtresse, par Antoine Caumont Duc de Lauzun (2), elle arpartint, après, à Madame de Lamballe (3), et, après son horrible mort (4),

d'après ce que me dit son fils, M. Jacques-Émile Blanche, le peintre bien connu, gendre de John Lemoinne de l'Académie Française.

(1) Et non en 1610, ainsi que l'imprime M. de Lapeyrouse. C'est sans doute 1710 qu'il faut lire.

(2) Voir le livre de M. GASTON MAUGRAS sur le Duc de Biron et le Duc de Lauzun pour la généalogie de la famille du général de Biron mort sur l'échafaud. Au-dessus de la porte de la maison de santé (du côté du parc) on remarque un écusson où sont enlacées deux lettres, un A et un C, qu'on a prises longtemps pour les initiales d'Adélaïde de Carignan. En réalité ce sont les initiales de Lauzun, qui s'appelait de son vrai nom Antoine Caumont.

(3) Le docteur CABANÈS prépare un livre sur la Princesse de Lamballe. Il devrait y reproduire la photographie du palais que la Princesse habitait dans Paris et celle du château qu'elle possédait à Passy. Il devrait, surtout, se rappeler les conseils justement sévères que vient de lui donner la *Revue historique*, 1903.

Quand le Dr. Blanche montrait sa villa à quelqu'un, il aimait à causer de la Princesse de Lamballe. Il racontait qu'elle avait habité cette maison. Du perron qui domine la route de Versailles, elle avait vu ramener Louis XVI qui rentrait dans Paris pour n'en plus sortir. « C'est ici qu'on est venu la chercher pour bientôt lui trancher la tête », disait à M. Lapeyrouse, en juillet 1893, le célèbre aliéniste.

(4) On l'a traînée de la Force (cette prison s'appelait

elle a été vendue comme *bien national* à quelqu'un dont j'oublie le nom, et dont les héritiers louèrent la villa depuis 1848 jusqu'en 1872 au docteur Blanche, le célèbre aliéniste. En 1872 son successeur, le docteur Meuriot, acheta pour deux millions le tout, dont récemment les spéculateurs de l'Exposition Universelle de 1900 lui ont inutilement offert trois millions!...

L'ancienne grille du parc de la Princesse de Lamballe (1) qui conduisait directement du dehors à l'entrée du château – le perron en est très beau – est maintenant abolie. C'est par là qu'a dû passer bien des fois Marie Antoinette quand elle venait voir celle qui fut malheureusement pour la femme de Louis XVI l'*amie du cœur*, et dont la légèreté est si bien décrite par un ami de l'Italie, M. P. de Nolhac, le conservateur du château de Versailles, dans ses livres sur la Dauphine et sur la Reine de France.

Le château était habité en 1900 par le docteur Meuriot (2), par ses filles et par son fils, docteur en

ainsi parce que c'était l'ancien palais du Duc de la Force) à travers Paris, puis on l'a ramenée au Temple, où l'on a montré par la fenêtre à son infortunée royale amie, sa tête coupée et plantée sur une pique. Voir LENÔTRE, *La captivité et la mort de Marie-Antoinette*, Paris, Perrin, Librairie Académique, in-8° (Mémoires de témoins oculaires).

(1) Au salon qui donne sur le parc, et où l'on dit pour les fous la messe le dimanche (c'est le chanoine Paoli, un corse, un descendant de Pasquale Paoli, qui la dit avec un très pur accent latin), mademoiselle Barbot montre aux visiteurs l'« espagnolette historique » dont la Princesse de Lamballe se servait pour ouvrir la croisée.

(2) Mort le 1er mai 1901.

MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR BLANCHE A PASSY

médecine. Quelques folles et un fou, M. de Marsay, y habitent également. Quant à Guy de Maupassant, il logeait dans une dépendance; il est mort en effet dans un bâtiment construit il y a une vingtaine d'années, et ayant tout l'aspect d'un triste et sombre couvent.

C'est là que Guy de Maupassant finit de souffrir, et qu'après être entré vivant dans la mort il entra enfin mort dans la paix éternelle, le 6 juillet 1893, dans une chambre du deuxième et dernier étage (1), au numéro 15.

Le vénérable docteur Meuriot a bien voulu me donner sur son pauvre malade quelques autres détails qui me permettent d'écrire ces pages sur le malheureux et grand écrivain auquel on doit *Bel-Ami*, *La Maison Tellier* et *Boule-de-Suif*.

Même avant d'être interné à Passy, Guy de Maupassant était un original. « C'était un ours », me dit le Docteur, « et dans le monde il lui arrivait souvent, le soir, de passer des heures sans rien dire et de ne même pas parler à la maîtresse de maison qui l'avait invité à dîner et l'avait naturellement placé à sa droite avec l'espoir d'écrire une page de plus dans l'histoire des *dîners intellectuels* (2). Il buvait de

(1) Deuxième au-dessus du rez-de-chaussée. En juillet 1893, Monsieur Albert de Lapeyrouse, rédacteur en chef de la *Chronique de Paris* (la revue hebdomadaire fondée par Honoré de Balzac !), a inutilement tenté de visiter la chambre mortuaire. Le docteur Blanche s'y est opposé au nom de la famille.

(2) Madame Rosalie Parisi, qui a vu Maupassant lors de son excursion en Sicile, qu'il décrivit depuis dans un de ses volumes de voyages, me disait à Frascati le 22 août

l'éther, de la cocaïne, de l'haschisch, il se morphinisait (1): bref, il a couru toute sa vie après des jouissances qu'il n'a jamais pu atteindre.

« Le Comte Joseph Primoli a fait demander de ses nouvelles de la part de Son Altesse Impériale la Princesse Mathilde, mais il n'est jamais venu voir le romancier (2). Maupassant avait en horreur tous ses

1901 qu'elle a passé une soirée avec le romancier, à l'*Hôtel des Palmes* à Palerme, où Maupassant était descendu et où le propriétaire, M. Ragusa, avait convié quelques amis pour leur faire connaître son hôte. Maupassant n'apparut guère un grand homme; il fut « amusant » et se limita à montrer à l'assistance ébahie qu'en passant un peigne dans ses cheveux à l'obscurité, ceux-ci laissaient échapper des lueurs phosphorescentes. Le Comte Primoli me répète que Maupassant faisait souvent cette expérience.

(1) Le Comte Joseph Primoli, arrière-petit-fils du Prince Lucien Bonaparte de Canino et du Roi Joseph, arrière-petit-neveu de Napoléon Ier, soutient que Maupassant ne se grisait jamais: « Je ne l'ai jamais vu gris. Pourtant, j'ai voyagé avec lui. Nous sommes allés ensemble en Angleterre ». A qui croire? Le docteur de Fleury soutient le contraire. Pourtant, Primoli me semble en mesure d'être bien informé.

(2) Mon cher Primoli, qui vient de lire les épreuves de ce passage (je les lui ai envoyées à Paris où il était allé soigner sa tante, S. A. I. la Princesse Mathilde), m'a écrit à ce propos:

« Paris, 5 novembre 1903.

« Mon cher ami, je vous renvoie l'extrait de votre travail sur Maupassant que j'ai lu avec intérêt et dont je vous remercie.

« Ce n'est certes pas par indifférence que je n'ai pas

amis et ne demandait jamais de les recevoir. Il ne tenait qu'à voir son domestique, son unique et fidèle ami, qui venait *tous les jours.*

« Il habitait la chambre n. 15 où demeure maintenant M. Adrien Monthiers, fils d'un ancien boursier, propriétaire de l'avenue de l'Opéra: M. Adrien Monthiers est beau-frère de l'architecte Laloux, prix de Rome et auteur de la gare d'Orléans. Mme Laloux, sœur de M. Adrien, est une belle dame blonde, élancée et élégante ».

C'est Léon Bispalié qui a été, à Passy, le gardien et le domestique de Guy de Maupassant jusqu'au 6 juillet 1893. Bispalié était aidé par un autre domestique appelé Baron. Léon accompagnait souvent le poète à la promenade dans le parc, ainsi qu'un autre domestique, le vieux Joseph Giraud (1).

été voir mon pauvre ami à sa maison de santé! J'avais continuellement de ses nouvelles par le Dr. Blanche qui était un des familiers de la Princesse Mathilde et c'est même cet excellent docteur qui m'avait dissuadé d'aller rendre visite au cher malade; dans certaines cruelles circonstances où l'on ne peut, hélas! alléger les souffrances physiques ou morales, la seule marque d'affection sincère que l'on puisse donner à un ami infirme ou malheureux c'est la discrétion.

« Je suis toujours très tourmenté pour la santé de la Princesse Mathilde dont les forces déclinent de jour en jour, mais qui conserve toute sa présence d'esprit et toute la tendresse de son cœur.

« Bien cordialement à vous

« PRIMOLI ».

(1) Né à la frontière suisse, en Franche Comté, Joseph

Guy de Maupassant disait à Bispalié après avoir planté une branche dans la terre, au parc: « Plantons cela ici; nous y retrouverons l'an prochain des petits Maupassant ».

M. Manuel Hirsch, qui est depuis quinze ans dans cette maison, et qui se croit le fils un jour de Victor Hugo, et le lendemain du Duc de Choiseul-Praslin et parent de Victor-Emmanuel, - mais dont certains souvenirs sont clairs et bien fixés dans la mémoire, m'a raconté que Maupassant se promenait toujours dans la cour du premier préau et criait continuellement après un ennemi invisible avec lequel il voulait se battre. Il criait *un, deux, trois* comme dans un duel, et la nuit il parlait de millions et de pédérastie.

Joseph Giraud me dit qu'il est mort calme, vers 3 h. $^1/_2$ de l'après-midi du 6 juillet (1). « Il s'est éteint comme une lampe qui manque d'huile », me dit le bon vieux, et il me raconte que c'est MM. Albert Cahen, « un juif fort riche », l'éditeur Ollendorff et Henry Fouquier (2) (Cahen surtout), qui venaient le plus souvent voir le poète.

avait en 1900 soixante ans. Il était depuis douze ans le domestique du jeune Marquis de Cazeaux, qui l'aimait beaucoup et qui n'obéissait qu'à lui.

(1) L'acte de décès nous donne une autre heure: *9 heures du matin.* Je crois plutôt à l'exactitude des details donnés par Joseph Giraud.

(2) Le spirituel auteur des chroniques théâtrales du *Figaro*, qui signe parfois *Nestor* ailleurs, et qui a prononcé un discours à Rouen à l'inauguration du monument élevé à son ami.

Guy de Maupassant aimait beaucoup le docteur Blanche et ses directeurs MM. Meuriot et Grout. Le docteur Franklin Grout est Normand comme Maupassant, et ils s'aimaient beaucoup entre eux. Des fois, M. Grout s'éloignait de son malade les larmes aux yeux.

C'est le docteur Franklin Grout lui-même qui m'a raconté à Passy en juin 1900 qu'après la mort du poète un américain écrivit au docteur Blanche pour lui demander la plume dont Guy de Maupassant s'était servi, mais les docteurs n'ont jamais pu la retrouver.

Le domestique Baron a donné à M. Monthiers des vues de Florence que Guy de Maupassant avait dans sa chambre: c'est moi qui les possède aujourd'hui.

« Le romancier a été malade à Passy environ un an: tout le temps on lui donnait des douches et des bains, et on a fait de tout pour adoucir ses maux. Du reste, il ne souffrait pas du tout.

« Sa mère n'est jamais venue, et son père n'est venu que pour l'enterrement (1). Le père et la mère du poète n'étaient pas divorcés, mais séparés à l'amiable; ils étaient très riches [?] et avaient une villa à Nice. Le père est mort depuis, mais la mère vit encore dans sa belle villa de la Riviera ».

Dans les derniers jours, Guy de Maupassant a lancé une bille de billard à la tête d'un autre malade. Joseph Giraud a souvent joué au billard avec

(1) D'après le docteur Balestre, ce détail n'est pas exact. Le père n'est pas plus venu que la mère.

lui et il me dit que Maupassant était un très bon joueur. Il me raconte qu'il fermait de temps à autre les yeux pour chercher des rimes et composer des vers. Jean Bouthière, alors maître d'hôtel du docteur Meuriot au château de la Princesse de Lamballe, me dit qu'il n'a jamais parlé avec Guy de Maupassant, mais qu'il l'a souvent vu, et que le portrait gravé par Le Rat, publié dans *Des Vers*, n'est point du tout ressemblant au malade qu'il a vu. Guy de Maupassant, quand il est arrivé à Passy, portait toute sa barbe (le portrait nous le montre rasé) et ne l'a jamais quittée jusqu'à sa mort.

C'est à un autre pensionnaire de la Maison Blanche, à un Portugais poliglotte, aimable et instruit, Don Luiz Pinto Leite, que je dois la copie de l'acte de décès de l'écrivain. Il a bien voulu le faire copier pour moi à la Mairie de Passy. Voici cette pièce textuellement reproduite:

N. 2667. Décès de Maupassant.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.
EXTRAIT DES MINUTES DES ACTES DE DÉCÈS.
MAIRIE DU XVIe ARRONDISSEMENT.

L'an mil-huit-cent-quatre-vingt-treize, le sept juillet, à neuf heures du matin. Acte de décès de Henri-René-Albert Guy de Maupassant, âgé de quarante-trois ans, homme de lettres, né à Sotteville près Yvetot (Seine-Inférieure), domicilié à Paris, rue Boccador, 24, décédé le six juillet courant à neuf heures du matin; fils de François-Albert-Gustave de Maupassant, sans profession, demeurant à Saint-Maxime (Var) et de Laure-Marie-Geneviève

Le Poittevin, son épouse, sans profession, demeurant à Nice (Alpes-Maritimes). — Célibataire. — Dressé par nous, Victor Bidault, adjoint au Maire, officier de l'état civil du seizième arrondissement de Paris, sur la déclaration de Gustave George, âgé de quarante ans, employé, demeurant à Paris, rue de Passy, 63, et de Édouard Henry, âgé de quarante ans, employé, demeurant à Paris, rue de la Pompe, 69, qui ont signé avec nous après lecture.

(Suivent les signatures).

Pour copie conforme.

Paris, le quatre septembre mil-neuf-cent-un.

Le Maire
D. Marmottan.

Le surlendemain matin, 9 juillet, c'est l'enterrement. Émile Zola a prononcé un célèbre discours sur la tombe de son regretté ami (1). Nous lui empruntons ces passages qui nous semblent être l'expression du meilleur jugement porté sur l'écrivain :

« Ce qui nous frappait, nous qui suivions Maupassant de toute notre sympathie, c'était cette conquête si prompte des cœurs. Il n'avait eu qu'à paraître et qu'à conter ses histoires, les tendresses du

(1) Madame Alexandrine Zola, avec laquelle j'ai beaucoup parlé de Zola et de Maupassant au cours d'un petit séjour qu'elle vient de faire à Rome en 1903, a eu plusieurs fois l'occasion de me dire toute l'affection que le célèbre et grand romancier avait pour son disciple. « Il a beaucoup et vivement regretté ce pauvre garçon », me disait Madame Zola.

grand public étaient aussitôt allées vers lui. Célèbre du jour au lendemain, il ne fut même pas discuté, le bonheur souriant semblait l'avoir pris par la main pour le conduire aussi haut qu'il lui plairait de monter. Je ne connais certainement pas un autre exemple de débuts si heureux, de succès plus rapides et plus unanimes. On acceptait tout de lui; ce qui aurait choqué sous la plume d'un autre, passait dans un sourire. Il satisfaisait toutes les intelligences, il touchait toutes les sensibilités, et nous avions ce spectacle extraordinaire d'un talent robuste et franc, sans concession aucune, qui s'imposait d'un coup à l'admiration, à l'affection même de ce public lettré, de ce public moyen qui, d'ordinaire, fait payer si chèrement aux artistes originaux le droit de grandir à part.

« Tout le génie propre de Maupassant est dans l'explication de ce phénomène. S'il a été, dès la première heure, compris et aimé, c'était qu'il apportait l'âme française, les dons et les qualités qui ont fait le meilleur de la race. On le comprenait, parce qu'il était la clarté, la simplicité, la mesure et la force. On l'aimait, parce qu'il avait la bonté rieuse, la satire profonde qui, par un miracle, n'est point méchante, la gaieté brave qui persiste quand même sous les larmes. Il était de la grande lignée que l'on peut suivre depuis les balbutiements de notre langue jusqu'à nos jours. Il avait pour aïeux Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine, les forts et les clairs, ceux qui sont la raison et la lumière de notre littérature. Les lecteurs, les admirateurs ne s'y trompaient pas; ils allaient d'instinct à cette source limpide et jaillissante, à cette belle humeur de la pensée

et du style, qui contenait leur besoin. Et ils étaient reconnaissants à un écrivain même pessimiste, de leur donner cette heureuse sensation d'équilibre et de vigueur, dans la parfaite clarté des œuvres.

« Ah! la clarté, quelle fontaine de grâce, où je voudrais voir toutes les générations se désaltérer! J'ai beaucoup aimé Maupassant, parce qu'il était vraiment, celui-là, de notre sang latin, et qu'il appartenait à la famille des grandes honnêtetés littéraires. Certes, il ne faut point borner l'art, il faut accepter les compliqués, les raffinés et les obscurs, mais il me semble que ceux-ci ne sont que la débauche ou, si l'on veut, le régal d'un moment, et qu'il faut bien en revenir toujours aux simples et aux clairs, comme on revient au pain quotidien qui nourrit, sans lasser jamais. La santé est là, dans ce bain de soleil, dans cette onde qui vous enveloppe de toutes parts. Peut-être la page de Maupassant, que nous admirons, lui a-t-elle coûté un effort. Qu'importe si cette fatigue n'apparaît pas, si nous sommes réconfortés par le naturel parfait, la tranquille vigueur qui en déborde! On sort de cette page comme ragaillardi soi-même, avec l'allégresse morale et physique que donne une promenade sous la pleine lumière du jour ».

. . . . . .

« Lui, grand Dieu! lui frappé de démence! Tout ce bonheur, toute cette santé coulant d'un coup dans cette abomination! Il y avait là un tournant de vie si brusque, un abîme si inattendu, que les cœurs qui l'ont aimé, ses milliers des lecteurs, en ont gardé une sorte de fraternité douloureuse, une tendresse

décuplée et toute saignante. Je ne veux pas dire que sa gloire avait besoin de cette fin tragique, d'un retentissement profond dans les intelligences; mais son souvenir, depuis qu'il a souffert cette passion affreuse de la douleur de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste qui le hausse à la légende des martyrs de la pensée. En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes qui ont été les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu, au milieu des larmes.

« Et, d'ailleurs, qui peut dire si la douleur et la mort ne savent pas ce qu'elles font? Certes Maupassant, qui, en quinze années, avait publié près de vingt volumes, pouvait vivre et tripler ce nombre et remplir à lui seul tout un rayon de bibliothèque. Mais, le dirai-je? Je suis parfois pris d'une inquiétude mélancolique devant les grosses productions de notre époque. Oui, ce sont de longues et consciencieuses besognes, beaucoup de livres accumulés, un bel exemple d'obstination au travail. Seulement, ce sont là aussi des bagages bien lourds pour la gloire, et la mémoire des hommes n'aime pas à se charger d'un pareil poids. De ces grandes œuvres cycliques il n'est jamais resté que quelques pages. Qui sait si l'immortalité n'est pas plutôt une nouvelle en trois cents lignes, la fable ou le conte que les écoliers des siècles futurs se transmettront, comme l'exemple inattaquable de la perfection classique?

« Et, Messieurs, ce serait là la gloire de Maupassant, que ce serait encore la plus certaine et la plus

SOCIÉTÉ
DES
GENS DE LETTRES
Reconnue comme Établissement d'Utilité publique
47, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN

Délégué du Comité
EDOUARD MONTAGNE

Paris, le 22 juillet 188-4

Monsieur,

Le Comité de la Société des Gens de Lettres ayant ouvert une souscription pour élever un monument à Guy de Maupassant, a l'honneur de solliciter personnellement votre concours.

Il espère que vous voudrez bien honorer ainsi la mémoire d'un de ceux qui, à notre époque, ont le plus contribué à illustrer les Lettres

Françaises, et il vous prie d'agréer, avec ses remerciements, l'expression de ses sentiments les plus distingués.

Le Président du Comité

Emile Zola

solide des gloires. Qu'il dorme donc son bon sommeil, si chèrement acheté, confiant dans la santé triomphante de l'œuvre qu'il laisse! Elle vivra, elle le fera vivre. Nous qui l'avons connu, nous resterons le cœur plein de sa robuste et douloureuse image. Et, dans la suite des temps, ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres l'aimeront pour l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la vie ».

C'est ainsi que cette « bonne tête limpide et solide » (les mots sont de M. Émile Zola) s'est éteinte dans une maison d'aliénés. Mais Maupassant était-il né malade d'esprit, comme le soutient le docteur Max Nordau? Nous ne saurions accorder notre confiance à cette conclusion du célèbre écrivain allemand, que l'« aliénation mentale notoire dans laquelle Maupassant finit, ne fut que le chapitre final d'un sombre roman pathologique dont le début remonte dans son hérédité ».

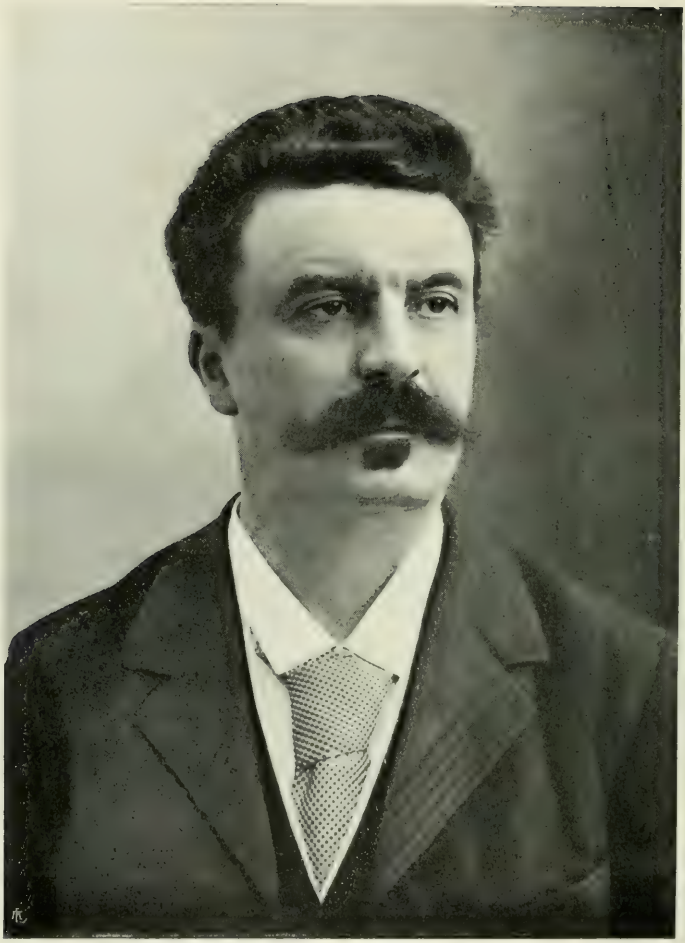
Tous les documents recueillis, tous les témoignages groupés, tous les faits rassemblés, me prouvent que c'est le professeur Morselli qui a raison lorsqu'il m'écrit que Maupassant est né parfaitement sain. Il était digne de l'éloge qu'en fit Zola: *Maupassant est la santé, la force même de la race.* Sa folie n'est que la conséquence d'une maladie que tout autre eût pu avoir à sa place. L'hérédité est hors de cause (1).

(1) Le tort de Maupassant est d'avoir empiré son sort, d'avoir accéléré sa folie, par son genre de vie. Dois-je rappeler la belle pièce de M. Brieux, *les Avariés*, si sottement interdite par la censure théâtrale à Paris, et toute la série de bonnes doctrines qu'elle proclame? Il est cer-

taines maladies « spécifiques » qu'il ne faut pas négliger, mais au contraire soigner attentivement. Si l'on a eu le malheur de les gagner, on ne doit pas désespérer et se regarder comme perdu. Le mal est curable...

« En 1845, il s'était formé à Paris le *Club des Haschidins*, fréquenté par des littérateurs à la recherche des hallucinations. M. le docteur M. DE FLEURY, qui a personnellement connu Guy de Maupassant, nous apprend que ce romancier s'était livré longtemps à l'abus des excitants artificiels de la pensée, alors que plus que tout autre il aurait dû s'en abstenir, ayant plusieurs aliénés parmi ses ascendants (*Introduction à la médecine de l'esprit*, p. 138, Paris, F. Alcan). Le docteur l'ayant félicité du talent avec lequel il avait décrit la jalousie dans son roman *Pierre et Jean*, l'écrivain lui répondit qu'il n'en avait pas écrit une ligne sans s'enivrer avec de l'éther. Maupassant a utilisé ses hallucinations de l'ouïe dans *Sur l'eau*, et ses hallucinations de la vue dans *Horla* » (LOUIS PROAL, *Le crime et le suicide passionnels*, Paris, Alcan, 1900, p. 396). Mon ami l'aliéniste Jacoli me dit que M. A. G. Bianchi s'est livré à une étude médicale sur le génie et sur la mort de Maupassant, en demandant l'avis de tous les aliénistes italiens, depuis Morselli jusqu'au dernier de ses adversaires. Nous reviendrons sur la brochure de M. Bianchi, qui est introuvable, mais dont mon cher ancien professeur Della Giovanna a pu me prêter un exemplaire.

Au Comte Joseph Primoli
son ami
Guy de Maupassant
BENQUE & Cie
26 RUE BOISSY D'ANGLAS
PARIS



PORTRAIT DE GUY DE MAUPASSANT
(Photographie NADAR, Paris).

NOTES SUR LA MÈRE

DE

GUY DE MAUPASSANT

(Souvenirs de Mademoiselle Ray, des Docteurs Balestre et Douvre et de MM. Brisson et Lemaître).

Voici d'abord l'article publié par l'*Éclaireur* de Nice du 12 décembre 1903, samedi. Il contient les souvenirs de Madame Renée d'Ulmès (c'est le pseudonyme de Mademoiselle Ray) sur la mère de Guy :

« Elle vient de s'éteindre à Nice, le mardi 8 décembre 1904 dans sa quatre-vingt-troisième année.

« De l'ombre dont elle s'est volontairement entourée, elle requiert notre attention, inconsciente intermédiaire que la destinée choisit pour créer un artiste merveilleux.

« Mère douloureuse, elle avait survécu au fils tant aimé et son deuil s'accroissait du regret immense de l'œuvre pas encore terminée.

« Mme de Maupassant appartenait à la haute bourgeoisie normande. Elle était né en 1821 (1) à Rouen, du mariage de Paul Le Poittevin et de Mlle Turin. Laure et Alfred Le Poittevin furent les compagnons de jeux et d'études de Gustave Flaubert et de sa sœur Caroline. Le docteur Flaubert alors chirur-

(1) Madame d'Ulmès s'était trompée de date; je rétablis la vraie ici, d'après les indications de M. le docteur Albert Balestre. [A. L.].

gien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et sa femme, amie d'enfance de Mme Le Poittevin, se réjouissaient de l'intimité des enfants, dont ils tiraient un double bénéfice; les filles évitaient la coquetterie, les garçons ne devenaient point batailleurs ou grossiers.

« Laure, chez les Flaubert, fut, dès l'enfance, familiarisée avec la maladie et la mort, et sa sensibilité s'en augmenta. Nul ne fut plus pitoyable qu'elle pour les souffrants. Son frère Alfred, de cinq ans son aîné, devenu son professeur, lui donna une culture intellectuelle raffinée, toute jeune la familiarisa avec les classiques, lui apprit l'anglais assez parfaitement pour qu'elle lût Shakespeare dans le texte.

« Très belle, très riche, elle avait été souvent recherchée en mariage. A vingt-quatre ans elle se décida à accepter la demande de Gustave de Maupassant qui descendait d'une ancienne famille lorraine installée en France au moment du mariage de Marie Leczinska; l'ancêtre portait le titre de marquis, titre à brevet que les descendants ne conservèrent point, malgré que leurs armes fussent surmontées d'une couronne.

« Gustave de Maupassant était très séduisant, Laure Le Poittevin d'une grande beauté et ce fut un mariage d'amour. Mais ces deux êtres n'étaient point faits pour se comprendre, la jeune femme d'âme grave et loyale, le mari voilant sous des dehors charmants sa médiocrité intellectuelle et sa faiblesse de caractère qui l'entraînaient d'aventures en aventures.

« La maternité consola Mme de Maupassant de ses tristesses d'épouse ; le 5 août 1850, son fils Guy venait au monde, puis Hervé naissait.

« Cependant la jeune femme jugea de sa dignité de quitter ce mari dont la légèreté de conduite s'aggravait. La séparation eut lieu, élégamment, sans débats judiciaires. Laure de Maupassant se retira dans sa propriété d'Étretat, et y fit la première éducation de ses fils.

« Elle pensait que l'aîné serait un écrivain non par mystérieuse prescience, mais par déduction. L'enfant avait des similitudes d'esprit avec son oncle Alfred, un délicat poète mort dès l'aube de son talent. Guy, joueur et turbulent, aimait la lecture avec passion. La mère fut comme un bon jardinier qui, voyant naître la frêle plante rare, la dégage des mauvaises herbes et la soigne avec précaution. Elle tourna vers l'art, le soleil du talent, les germes d'idées mis dans l'âme du petit, lui épargna les luttes qui gaspillent tant d'énergies, permit enfin qu'il employât chaque minute de sa brève existence à édifier l'œuvre.

« Mme de Maupassant pria d'abord Louis Bouilhet, puis Gustave Flaubert de donner des conseils à Guy. Elle avait peur d'en faire un *raté* et ce ne fut qu'après qu'il eut écrit la *Vénus Rustique* et *Boule de Suif* qu'elle l'engagea à se vouer aux lettres.

« Alors, entre la mère et le fils, ce fut non pas une de ces affections où l'un donne, l'autre reçoit, mais une tendresse réciproque. L'écrivain, à qui on a fait une réputation d'égoïste, renonçait à un voyage avec Huysmans pour tenir compagnie à sa mère. Plus tard, quand, souffrante, elle dut s'installer dans

le Midi, Guy abandonnait Paris, les amitiés littéraires, pour suivre à Antibes et à Cannes Mme de Maupassant, qui devint la confidente jamais lasse, ne se bornant pas à admirer, mais se pénétrant de l'œuvre qu'elle critiquait sagement. A elle seule était confiée la tâche délicate de corriger les épreuves; sa forte éducation littéraire lui permettait de le faire.

« Deux grandes douleurs devaient briser la vie de Mme de Maupassant: d'abord la fin de son second fils Hervé, puis la maladie de l'aîné, surprenante pour tous ceux qui connurent la robuste santé physique et morale de l'écrivain. Elle assista à l'agonie de cette âme géniale, et dut accueillir la mort définitive de Guy comme une presque délivrance. Alors elle se retira à Nice (1), dans ce val Saint-Maurice qu'endeuillent les montagnes voilées de cyprès.

« La villa Monge, qu'occupait Mme de Maupassant, se dresse (2) au fond d'un jardin étroit où des palmiers agitaient leurs feuilles comme des éventails mus par d'invisibles mains.

« En 1899, Mme Juliette Adam voulut bien me donner une lettre d'introduction pour Mme de Maupassant; je fus reçue avec bienveillance.

« De ma première visite, je garde une impression inoubliable. On m'introduisit dans une pièce aux volets clos. La lueur d'une bougie soulignait l'obscurité, des meubles anciens s'estompaient, on eût dit

(1) Non. Madame de Maupassant demeurait déjà à Nice avant la dernière maladie de Guy. [A. L.].

(2) La Villa Monge, où Madame de Maupassant est morte, est Avenue Villermont. [A. L.].

quelque chambre de rêve aux murs de ténèbres qui se distendaient suivant les oscillations de la flamme. Mme de Maupassant était étendue dans son lit, atteinte d'une maladie de cœur; elle se levait rarement. On devinait plutôt qu'on ne voyait ses traits encore fort beaux. Des bandeaux de cheveux souples et blancs encadraient le front intelligent.

« Je revins souvent; une sympathie première se transforma, de part et d'autre, en profonde affection. Mme de Maupassant parlait d'une voix d'abord basse, comme enveloppée de crêpes, qui peu à peu s'animait quand elle évoquait le souvenir de son fils. Parfois, voulant montrer une relique, elle appelait sa femme de chambre :

« "Apportez-moi tel portrait, tel livre de M. Guy". M. Guy: ces deux petits mots montraient que l'enfant gardait sa place au foyer maternel.

« Dans un secrétaire se rangeaient des lettres de Guy dont, parfois, la mère lisait quelque passage. Ces lettres éloquentes révélaient une tendresse filiale ardente.

« La vie de Mme de Maupassant s'écoulait toute prise par le cher passé. Son intelligence restait intacte. Elle s'occupait de l'œuvre de son fils; pas une étude sur lui ne paraissait sans qu'elle ne se la fit lire. Ce fut elle qui décida la publication de ces recueils posthumes *Le Père Milon*, *Le Colporteur*, survie d'un artiste merveilleux: s'il était impossible d'augmenter la gloire de Maupassant, du moins elle sut lui conserver son intégrité.

« De rares élus pénétraient chez elle. Sa belle-fille, Mme Hervé de Maupassant, et sa petite-fille Simone;

Mme Juliette Adam qui, passant deux jours à Nice, allait chez sa vieille amie, toujours si heureuse de revoir celle qui avait accueilli les premières œuvres de Guy, son fils, à la *Nouvelle Revue*; Mme Mariéton et Paul Mariéton (1), Mme Franklin Grout (2), Mme Boissière, la fille du poète Roumanille l'ami fidèle; le docteur Balestre, Louis Bertrand, Mlle Azinière.

« Un peu raide au premier abord, Mme de Maupassant avait, pour ceux avec qui elle sympathisait, de précieuses attentions. Et dans la fréquence des causeries je pus apprécier son noble caractère.

« Maintenant la petite maison blanche est définitivement close. Dans la chambre familière l'ombre s'est épaissie, comme pour voiler le vide que laisse la chère silhouette disparue. Mais dans l'étroit jardin, les grands iris blancs et violets renaîtront en leurs teintes de deuil, et leur parfum léger semblera la survie d'une âme émouvante ».

*
* *

Grâce à l'amabilité d'un Rouennais, M. Lemaître, dont la famille eut des relations avec celle de Guy de Maupassant, nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs la reproduction d'une lettre

(1) L'auteur d'un livre fort médiocre sur *G. Sand et Alfred de Musset*. Monsieur CHARLES MAURRAS a expliqué aux lecteurs du *Gaulois* les défauts de l'ouvrage de M. MARIÉTON. [A. L.].

(2) La femme de l'aliéniste, sous-directeur de la Maison de Passy où Guy de Maupassant a passé ses derniers mois. [A. L.].

écrite par lui à sa mère, Mme Laure de Maupassant, qui vient de s'éteindre il y a quelque temps (1).

Ce document nous avait été communiqué il y a deux ans environ; mais nous n'avions pas cru devoir le publier du vivant de Mme de Maupassant, dont la disparition vient de lever nos scrupules.

Cette lettre, non datée, doit être rapportée à l'année 1876 ou 1877 (probablement à l'été 1877). Elle porte l'en-tête du Ministère de la Marine et des Colonies que Maupassant quitta pour devenir, en 1878, secrétaire de Bardoux, ministre de l'Instruction publique dans le Ministère Dufaure.

Hervé, le frère de Maupassant, à la nomination duquel celui-ci a fait allusion, était sous-officier de cavalerie, en Bretagne, en 1877.

Enfin, c'est également vers cette époque que le jeune employé du Ministère fit la connaissance de Suzanne Lagier, chanteuse en vogue, chez qui il rencontra le professeur Duplay, alors jeune agrégé, et avec laquelle ses relations durèrent peu.

Quant au roman auquel Guy travaillait avec tant d'acharnement, il est probable qu'il s'agit d'une de ces productions que Maupassant ne publia jamais. *Boule-de-Suif* n'est qu'une nouvelle écrite dans les quelques mois qui ont précédé l'apparition des *Soi-*

(1) Nous tenons à remercier notre excellent confrère M. Douvre, cousin germain de Gustave de Maupassant père de Guy, M. le Docteur P. D.... et M. Robert Pinchon, ami intime de l'auteur de *Boule-de-Suif*, qui ont eu l'amabilité de nous communiquer quelques renseignements sur la vie de ce dernier.

rées de Médan, en 1880. D'autre part, le premier roman, *Une Vie*, fut édité en 1883, cinq ans après la date présumée de cette lettre. Selon toute vraisemblance, Maupassant abandonna ce travail comme il abandonnait également, un peu plus tard, un drame en vers resté inédit.

MINISTÈRE DE LA MARINE
ET DES COLONIES *Paris ce samedi.*

Deux mots seulement, ma chère mère, pour te raconter une conversation que j'ai eue hier soir. Je venais de voir mon père qui m'avait parlé de la visite du Docteur Lacronique et de ce qu'il lui avait dit. Comme j'avais à parler à Suzanne Lagier j'ai été chez elle et j'y ai rencontré le Docteur Duplay. Je lui ai parlé de toi et raconté avec tous les détails possibles chaque symptôme de ta maladie. Il m'a dit : « Je ne vois là dedans rien qui indique une maladie organique grave, cependant il faut aviser à enrayer immédiatement parce qu'il pourrait se produire des accidents qu'on ne pourrait plus combattre ensuite. Le sulfate de quinine ne pourra qu'apporter du soulagement, mais l'idée qu'a eue le docteur Lacronique me semble fort logique et, jusqu'à preuve du contraire, je crois à la présence du ténia. Lorsqu'il est placé de certaines façons on n'en rend jamais parce que les anneaux qui se détachent sont digérés par l'estomac. Mais il peut être fort long à déloger ». — J'ai fini par partager cette croyance, d'autant plus qu'Hervé l'a eu et qu'il pouvait le

tenir de toi chez qui il existerait depuis fort longtemps.

Le ténia, dont, cinq fois snr dix, on ne voit aucune trace, affecte les formes de toutes les maladies et spécialement des maladies nerveuses, *de l'estomac* et du cœur. *Les symptômes sont si divers et si changeants qu'ils déroutent tous les médecins. — Ces changements de symptômes sont dus aux déplacements de l'animal. L'appétit au lieu d'être excessif, comme on le prétend, est souvent nul. Les apparences si incompréhensibles de ta maladie indiquent presque sûrement pour les deux médecins sus-nommés l'existence de cette bête qui jusqu'ici aurait dissimulé sa présence. Parle de cela à Paul Fidelin, je t'en prie. On a quelquefois traité pendant dix ou quinze ans des malades dont les médecins ne reconnaissaient pas l'affection, ou ne voulaient pas la voir, qu'on a guéris en trois mois avec des vermifuges énergiques.*

Je suis joliment content qu'Hervé soit enfin sous-officier. Sa vie va être toute changée et fort supportable maintenant. C'est pour lui une différence du tout au tout.

Je travaille en ce moment beaucoup à mon Roman. Mais c'est rudement difficile : surtout pour la mise en place de chaque chose et les transitions. Enfin dans quatre ou cinq mois je serai bien avancé. Je ne vais pas mal en ce moment; je crois que c'est l'effet des bains à vapeur que je continue à prendre tous les deux jours sans qu'ils me fatiguent le moins du monde. Dans ma dernière lettre à Flaubert je lui ai demandé s'il pourrait venir à Étretat, mais je n'ai pas encore eu de réponse.

Adieu, ma bien chère mère, je t'embrasse de toute ma force et de tout mon cœur. Bien des choses à Cramoysan et aux bonnes.

Ton fils

Guy de Maupassant.

Heureusement pour la littérature, Maupassant a brillé davantage dans le roman et la poésie que dans l'étude des vers... solitaires, en particulier, et de la parasitologie, en général.

Le ver solitaire, siégeant dans l'estomac qui le digère sans produire de ladrerie, peut sembler aux médecins une pure fantaisie, et nous doutons fort que l'excellent docteur Paul Fidelin ait souscrit sans réserves au diagnostic de son ami.

Un mot encore: Cramoysan, dont parle Maupassant, était alors homme de confiance de Mme de Maupassant, aux Verguies: bien connu des Étretatais, le père Cramoysan remplit aujourd'hui les mêmes fonctions dans la propriété d'un médecin parisien.

***

A Nice, dans la grande maison silencieuse où son mal la clouait, Mme de Maupassant, l'été de 1902, faisant fléchir, pour l'admirable tragédienne, sa règle de solitude, reçut E. Duse (1). Madame Eleonora Duse

(1) « C'est moi qui ai conduit la Duse chez Madame de Maupassant », m'écrit M. Balestre le 3 août 1904, « et j'ai assisté à toute leur entrevue. Jamais je n'ai rien vu d'émouvant comme la rencontre de ces deux femmes su-

est une grande admiratrice de l'écrivain de *Notre Cœur*. Peut-être est-ce de Gabriele d'Annunzio qu'elle tient cette sympathie... Au moment de se séparer, Mme de Maupassant dit à l'actrice: « Vous avez le génie et la renommée; que puis-je souhaiter pour vous ? » — « Le repos », lui répondit simplement l'illustre actrice. Mme de Maupassant répliqua: « En retour, souhaitez-le à celle qui n'aura de repos que dans la mort ».

C'était le cri d'un corps blessé et d'une âme plaintive. Une hypertrophie du cœur, durant vingt ans, a fait de l'existence de cette femme qui vient de mourir un intolérable supplice. Condamnée à la réclusion, elle s'était fait une société choisie de fidèles qui ne l'obsédaient pas et pour lesquels son affection n'était pas une tyrannie. C'étaient les livres de ses préférés,

périeures, la majesté sereine et triste de la vieille mère devant la grâce affectueuse de l'artiste qui faisait sortir de son âme les trésors de tendresse respectueuse qu'elle avait comme accumulés. Madame de Maupassant entendait l'italien, le parlait au besoin; dans la conversation, elle parla français comme elle le parlait avec la pureté classique la plus parfaite et la simplicité la plus élégante. La Duse parla italien, ajoutant le charme de la langue au charme de sa personne, la chaleur de l'expression à la chaleur du sentiment, et lorsque Madame de Maupassant demanda à la grande artiste ce qu'elle pouvait lui souhaiter, à elle qui avait la gloire et le génie, c'est en italien qu'elle lui répondit: " La pace ! "

« Et de quel ton, cher ami ! Dans ce seul mot se dévoilèrent toutes les douleurs de cette âme sublime ». [A. L.].

lus souvent et relus, où la place d'honneur revient à Flaubert, dont Mme de Maupassant fut la sœur intellectuelle.

Elle eut sa très large part dans l'éducation de ce fils illustre qui lui donna tant d'alarmes et tant de joie. Elle était la confidente de son œuvre, sa conseillère, sa collaboratrice.

Quoique vagabond, épris des horizons vastes, sur l'eau, loin des foules, il revenait vers cette villa ensoleillée où l'amour maternel lui ménageait tant de douceurs. « Mère, — lui disait-il de son roman inachevé, l'*Angélus*, — je marche dans mon livre comme dans ma chambre; c'est mon chef-d'œuvre ». Il l'interrompit pour *Musotte*: après la première, il vint à Cannes et pour s'entraîner se mit à une étude sur Tourgueneff: « Maman, tu vas relire au galop les principaux romans de Tourgueneff; et de chacun, à mesure, envoie-moi, en vingt-cinq ou trente lignes, le résumé. Pour te récompenser, je te promets de venir réveillonner et passer le jour de Noël, villa des Ravenelles ». Tout à coup, la veille de Noël, une dépêche. Changement de programme: « Obligé de réveillonner aux îles Sainte-Marguerite avec Mmes..., mais je viendrai finir l'année et passer mon jour de l'an avec toi ».

Que faisait peine la douleur de la mère, racontant cette scène:

« Que s'est-il passé?... Je me le demande encore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après ce réveillon maudit, dès le lendemain, par le premier train, ces femmes du meilleur monde... deux sœurs, l'une mariée et l'autre veuve, repartirent pour Paris sans dire pourquoi. Bien qu'en visite avec moi, elles n'ont plus

jamais donné signe de vie... pas même une carte après la catastrophe... La mort même ne semble pas les avoir désarmées. Le jour de l'an, en arrivant, Guy, les yeux pleins de larmes, m'embrassa avec une effusion extraordinaire. Toute l'après-midi, nous causâmes de mille choses; je ne remarquai en lui rien d'anormal, qu'une certaine exaltation. Ce ne fut que plus tard, à table, au milieu de notre dîner, en tête-à-tête, que je m'aperçus qu'il divaguait. Malgré mes supplications, mes larmes, au lieu de se coucher, il voulut tout de suite repartir pour Cannes... Enfermée, clouée ici par la maladie: « Ne pars pas, mon fils! lui criai-je, ne pars pas...! » Je m'attachai à lui, je le suppliai, je traînai à ses genoux ma vieillesse impotente. Il suivit sa vision obstinée. Et je vis s'enfoncer dans la nuit... exalté, fou, divaguant, allant je ne sais où, mon pauvre enfant...! »

Mme de Maupassant ne devait plus le revoir jamais. Un jour, une amie prépara doucement à la terrible nouvelle l'infortunée recluse.

Ce même jour, à Saint-Maxime-sur-Mer, petit pays de la côte méditerranéenne, un vieillard, aux façons aristocratiques, portant beau, se promenait dans le village. De sa poche sortait son journal, dont il n'avait pas défait la bande. On le regardait avec une commisération stupéfaite. Il s'étonnait de cette curiosité, dont il éprouvait une gêne exaspérante qui lui fit hâter son retour. Chez lui, il tira le journal de sa poche, l'ouvrit..., pâlit..., appela ses gens, sa petite-fille: « Simone... ma pauvre Simone, il n'est plus! »

C'était le père: on avait oublié de le prévenir de la mort de son fils: les journaux la lui apprenaient.

On avait oublié que, dans cette famille, où les nerfs sont si facilement à nu, les divisions étaient profondes.

Deux fils étaient nés de cette union qui connut les orages: l'un, Hervé de Maupassant, devait n'être que la loque humaine que la terre a dissoute dans le cimetière de Bron (1); l'autre, appelé à finir de même, devait être d'abord le fils illustre et glorieux. Celui-là, comme on se disputait sa tendresse, comme on se disputait son souvenir! Vous la rappelez-vous la révolte de la mère, lorsque courut cette sotte invention d'un prétendu frère de lait de Maupassant, gardien au square Solférino? C'était, il y a à peine trois ans... Mme de Maupassant protesta:

« J'ai été la nourrice de mon fils Guy et je ne permettrai à personne d'usurper ce titre. Je ne suppose pas, en effet, qu'une personne étrangère puisse s'arroger un pareil droit, pour avoir, pendant quatre ou cinq jours, à peine, allaité mon enfant. Je me trouvais à Fécamp, chez ma mère, lorsque je fus atteinte d'une indisposition assez légère. C'est alors qu'une femme Cavalier, fille d'un fermier voisin, fut appelée pour me venir en aide; c'est là tout: la semaine n'était point écoulée que je reprenais possession entière de mon cher nourrisson qui ne fut sevré qu'à l'âge de vingt mois... ».

(1) On parle trop peu d'Hervé. Sa mère l'estimait beaucoup aussi. Son esprit était tourné vers les sciences et il serait arrivé à une certaine réputation comme botaniste. M. Balestre m'apprend (3 août 1904) qu'il a laissé un herbier de grande valeur qui a été détruit dans un incendie qui, il y a un an, a dévoré les collections de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes. [A. L.].

Qu'est-ce qui pourrait, mieux que cette intransigeance farouche, peindre le sentiment de cette mère pour son fils, qui souffre, à tant d'années de distance, de la prétention d'une autre femme à lui avoir donné du lait... C'est son sein qui l'a abreuvé, comme son cerveau, comme son cœur... Ce grand homme fut, en ses bras, le petit enfant qu'elle ne permit à nul autre, de nourrir et d'éduquer.

Mais le génie du romancier s'alimenta à d'autres sources moins pures. Il faut aimer pour chanter l'amour. Ses héroïnes étaient la peinture de modèles qui avaient vécu. Elle en avait une profonde rancune. Lorsque la douleur physique eut terrassé l'homme et jugulé sa volonté, elle écarta d'un geste impérieux ces étrangères. Elle ordonna que la porte de l'asile demeurât close pour elles... Une femme écrivain que son fils avait aimée, qui avait partagé sa besogne intellectuelle, réuni les épis de son œuvre éparse, dont elle avait fait une des gerbes, Madame H. Lecomte du Nouy, vint souvent suppliante chez le docteur Blanche; elle n'obtint point de faire fléchir la consigne maternelle. A quoi bon, au demeurant, puisqu'il ne se la rappelait plus, et que des raisins dorés qu'elle faisait offrir à sa soif, il ne savait que dire, avec un rire bestial: « Ils sont en cuivre », en refusant d'y toucher.

C'était le mot d'un fou; il aurait pu être celui d'un sage. Avant que son cerveau ne délirât, uni deux fois en illégitimes noces, il avait repoussé l'or des raisins, et flairé, dans son souci d'indépendance, qu'ils n'étaient que du cuivre. Il avait échappé à la femme par la fuite.

Mais trop tard, dit-on. On cite dans une charmante petite ville de l'Yonne, trois adolescents qui le disent leur père. L'aîné, est employé de banque; la cadette est modiste; Marguerite, la dernière, attend l'âge d'apprendre un état.

Cette révélation, assez récente, trouva la mère incrédule. Un intime lui en parla. La fière grande dame qui ne s'arrachait plus de son fauteuil, tourna ses yeux vers sa bibliothèque et, de sa maigre main aux ongles aigus, lui désignant de beaux volumes pieusement habillés: « Des enfants, mon vieil ami, je ne lui connais que ceux-là! » (1).

***

Madame de Maupassant et *Boule-de-Suif.*

A propos de la pièce jouée en 1902 et tirée par M. Méténier de la nouvelle de Maupassant (2), M. Adolphe Brisson a raconté cette anecdote:

(1) L'auteur de ces notes semble fort bien informé. Cfr. l'article anonyme de l'*Éclair* de Paris, numéro de vendredi, 11 décembre 1903. Mais le Docteur Balestre m'écrit à ce propos: « Je n'ai jamais entendu parler de ces trois enfants qui sont dans l'Yonne; jamais Madame de Maupassant n'y a fait allusion devant moi.

« Maupassant a bien laissé un fils, mais vous savez quelles considérations de délicatesse empêchent de le nommer. Cependant, c'est le secret de Polichinelle ». [A. L.].

(2) Voici un jugement fort sensé de M. Guillemot (*Messager de Paris*, feuilleton du 11 mai 1902):

« Guy de Maupassant, l'auteur de ce petit chef-d'œuvre, la nouvelle de *Boule-de-Suif*, restera comme l'une des

« On a joué une pièce tirée de *Boule-de-Suif.* Vous n'êtes pas, je suppose, sans avoir lu ce chef-d'œuvre. Il rendit Maupassant célèbre, du jour au lendemain. Vous savez dans quelles circonstances il fut composé. L'écrivain venait de quitter Rouen pour Paris, où il avait trouvé une place de surnuméraire

figures marquantes du dix-neuvième siècle. D'abord, il a une force, que les contemporains n'apprécient pas toujours à sa valeur, mais qui est le passeport indispensable pour aller à la postérité : la forme littéraire. Cette qualité d'écrivain, jamais il ne l'a mieux montrée peut-être que dans cette nouvelle, qu'on dirait, dans son récit alerte et fin, échappée à une plume du dix-huitième siècle, et qui prendra place dans la bibliothèque des lettrés non loin de la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost.

« C'est surtout par ses nouvelles que vivra Maupassant, c'est par ses nouvelles qu'il peut plaire. Je ne dis pas que plus tard ses romans ne trouveront pas encore des lecteurs, curieux de fouiller l'âme des hommes de la fin du dix-neuvième siècle, qu'il incarna mieux que personne ; mais les livres de longue haleine de l'écrivain sont trop amers pour conquérir jamais l'âme des foules. Sans foi, sans boussole, sans idées morales arrêtées, Maupassant est trop profondément sceptique, trop cruellement désabusé pour plaire à tous dans les œuvres suivies où sa pensée se montre à fond. Il lui faut ces récits alertes, ces œuvres légères, où une raillerie aimable, un scepticisme qu'on peut croire à fleur de peau, donnent au narrateur élégant et spirituel un charme tout particulier de grâce et de désinvolture. C'est par ces qualités mêmes, c'est — qu'on me passe le mot — par ce joli ton de *blague* parisienne, que *Boule-de-Suif* est un chef-d'œuvre.

« On se rappelle la donnée, un *tantinet* risquée ; mais

au ministère de la marine. Il exerçait ses fonctions administratives avec régularité et utilisait les nombreux loisirs qu'elles lui laissaient à rimer des poèmes. Le dimanche, il soumettait à son grand ami Gustave Flaubert ses élucubrations de la semaine.

« Ah ! les bonnes matinées, les merveilleuses le-

Maupassant est un homme du monde, qui sait traiter ces choses sans brutalité. Une diligence chemine de Rouen au Havre, au moment de la guerre, avec autorisation des Prussiens, maîtres du pays. C'est tout un microcosme, un abrégé de la société et de ses diverses classes, que le personnel des voyageurs, si bien mis en lumière par le récit de l'écrivain. Dans la voiture une fille de mauvaise vie s'est glissée sans bruit, — car elle se sent méprisée de tous ceux qui exercent une profession avouable ou tiennent un rang honorable dans la société, c'est-à-dire de tous. C'est Boule-de-Suif. Nobles, marchands, fonctionnaires, tous causent entre eux ; et la nécéssité, le rapprochement forcé aidant, des gens qui se disputeraient ailleur, trompent l'ennui de la route en devisant comme camarades. Mais l'entente est complète aussi pour ne pas adresser la parole à Boule-de-Suif : on la tient à l'écart.

« Le comique, pour notre écrivain sceptique, c'est de forcer tous ces gens-là à faire la cour à Boule-de-Suif à l'heure où ils auront besoin d'elle. Vous sentez tout de suite ce qu'il y a, au fond, d'antisocial, de révolutionnaire, chez notre romancier, que l'idée morale préoccupe faiblement ; mais aucun principe essentiel n'étant en jeu, il nous est permis de rire un peu avec lui et d'avouer que la situation est drôle. Je glisse sur un premier incident où la glace se rompt : on est bloqué par la neige dans une petite ville sans ressources ; et l'ingénieuse Boule-

çons ! Flaubert se transforme en pédagogue. Il honore la poésie, mais il pense que la prose est plus difficile et qu'il est salutaire de s'y essayer. Il secoue Maupassant comme Napoléon remuait les grenadiers à qui il voulait du bien :

de-Suif est la seule qui ait songé à prendre des provisions et qui porte un panier bien garni. La faim, qui fait sortir les loups du bois, fait aussi sortir nos bourgeois et nos hobereaux de leur caractère et de leur dignité. On essaie de frayer avec la pestiférée de tantôt ; on tourne autour d'elle : et, comme c'est une bonne fille, la voilà qui partage son panier avec tout le monde.

« Mais voici le nœud de la situation. L'officier allemand, qui commande dans la petite ville, refuse de viser les passeports et de laisser partir la diligence, si la belle fille, dont les charmes l'ont frappé, ne vient le lui demander elle-même, dans sa chambre. Indignation de Boule-de-Suif, qui a cependant les amours faciles, mais pas internationales, et qui a horreur des Prussiens. Cette indignation est partagée d'abord par l'honnête assistance. Et puis, on se dit qu'il faut partir : on s'étonne qu'il en coûte tant à Boule-de-Suif d'accorder à cet Allemand ce qu'elle donne libéralement à tant de Français tous les jours. Le comte de Bréville lui-même est délégué vers elle, et lui fait comprendre que, dans l'intérêt commun, elle ne doit pas créer une crise qui paraît sans issue : on lui en saura gré. Les dames s'en mêlent, et interviennent, si bien qu'elle se décide à monter l'escalier qui mène à la chambre du Prussien. Quand elle redescend, la voiture s'attelle, on part. Boule-de-Suif, qui a vu la glace se rompre après l'affaire du panier, et qui la croit rompue tout à fait, s'avance vers ces dames et ces messieurs la main tendue... Mais chacun lui tourne le dos ; on ne la

« — Allons, clampin, avance à l'ordre et exécute mes prescriptions. Demain matin, tu marcheras dans la rue jusqu'à ce que tu aperçoives un concierge s'appliquant à balayer le trottoir devant sa maison. Alors tu t'arrêteras, tu contempleras ce spectacle,

connaît plus ; et, après le service qu'elle vient de rendre, moins que jamais : fi ! fi !

« Racontée avec tact et discrétion, et sans appuyer, comme l'esprit de Maupassant lui permet de le faire, cette histoire scabreuse est amusante. La moralité de cette immoralité se ramène à peu près au proverbe italien : *Passato il pericolo, gabbato il santo*, passé le péril on se moque du saint ; si, toutefois, il peut s'établir une comparaison entre un saint et Boule-de-Suif.

« Le malheur, c'est que là où le livre a le droit de *glisser*, la scène *appuie* ; c'est aussi qu'elle demande des développements, qui alourdissent cette donnée légère. Il eût fallu, pour mettre en scène *Boule-de-Suif*, un auteur dramatique aussi adroit que Guy de Maupassant était adroit écrivain. M. Oscar Méténier a sa *manière* et son public ; mais l'auteur de *Lui !* et du *Poteau* est le dernier auquel j'aurais cru qu'on pût confier le soin de porter cette nouvelle à la scène.

« D'ailleurs, cette légère nouvelle ne pouvait guère fournir trois actes même courts. La nécessité où l'auteur se trouve de *corser* sa pièce, ôte alors au récit son charme et sa couleur. Dirai-je qu'on s'ennuie ? Non : on est surpris plutôt. D'ailleurs, l'exécution excellente de la troupe Antoine sauve l'ensemble médiocre par les détails amusants. MM. Dumény, Matrat, Numès, Kemm, Degeorge sont très bons ; Mme Luce Collas tient convenablement le personnage assez difficile de Boule-de-Suif. Bien, MMmes Ellen Andrée, Délia, Mièris, Miller ».

tu t'en pénétreras et tu consigneras fidèlement les sensations de tout ordre qu'il aura suggérées à ton imagination. Vite à l'ouvrage ! et soigne ton pipelet ! Que je le reconnaisse si jamais je le rencontre.

« Guy se soumettait docilement à cette discipline. Il observait à la lettre les instructions de son maître et lui remettait la page sur laquelle il avait peiné. Flaubert l'examinait à la loupe, pour ainsi dire. Un physicien dans son laboratoire n'eût pas été plus attentif.

« — Mon fils, tu vas me couper ces épithètes... Et ce verbe ? Que vient faire ici ce verbe ?

« Il se fâchait lorsque deux phrases se suivant avaient le même destin et le même rythme. Pas une bagatelle n'échappait à sa critique méticuleuse. Le futur romancier en tirait un réel profit. Il apprenait à cette excellente école l'art d'écrire sans emphase et sans afféterie. Les avis de Flaubert contribuèrent à donner à son style cette plénitude et cette odeur de santé qui sont si remarquables chez Maupassant et lui assurent une place parmi les classiques.

« Pendant six ans, il besoigna à l'ombre des cartons verts, multipliant les essais et les gardant inédits, car il n'osait encourir les foudres de Flaubert, qui lui avait défendu de rien publier. Quelquefois seulement, il glissait des vers, en se cachant sous le pseudonyme de Guy de Valmont, dans un petit journal de théâtre. Et il ne souffrait pas de cette longue attente où Flaubert l'obligeait à languir. Il montrait une patience que n'auraient pas les débutants d'aujourd'hui, avides d'argent, pressés de conquérir la renommée.

« Enfin, *Boule-de-Suif* parut. C'était une nouvelle de cinquante pages qui composait, avec d'autres morceaux de Zola, de Céard, d'Hennique, d'Alexis, le volume intitulé *Les Soirées de Médan.* On ne vit qu'elle. Elle éclipsa ses voisines. Les critiques, si durs à ce moment pour Zola, la portèrent aux nues. Ce fut comme l'illumination d'un rayon de gloire. Un nouveau soleil se levait. Flaubert enthousiasmé écrivait à Madame de Maupassant:

« — Le petit est lancé. Il ira plus loin que nous!

« A quelle source le jeune romancier avait-il puisé le sujet de son récit? Il en avait connu l'héroïne. Vous savez que Maupassant fréquentait d'assez mauvais lieux; il ne haïssait pas la société des femmes légères; sa jeunesse était fort dissipée, comme devait l'être son âge mûr. Au cours de ses bordées dans les vieilles rues de Rouen (1), il avait rencontré la pauvre fille qu'il allait bientôt rendre immortelle. Elle disparut quelques années plus tard. Et Madame de Maupassant m'a raconté sa fin lamentable.

« — L'infortunée est morte dernièrement, sans ressources. J'ai été informée trop tard de sa situation, sans quoi je lui eusse porté secours...

(1) Ailleurs, M. Brisson a écrit: « Guy marcha contre les Prussiens... Il rencontra en chemin l'héroïne de *Boule-de-Suif* et *Mlle Fifi* ». M. Brisson a fait une seule et même personne de *Boule-de-Suif* et de *Rachel* qui est l'héroïne de la nouvelle *Mlle Fifi.* Voir plus loin mes notes à l'article de M. Brisson. [A. L.].

GUY DE MAUPASSANT ET SON THÉATRE

SOUVENIRS PERSONNELS

(Lettre d'un camarade de jeunesse et ami, M. Robert Pinchon, au Baron Albert Lumbroso, 12 juin 1901).

CHATEAU DE MIROMESNIL
(Commune de Tourville-sur-Arques, à 8 km. de Dieppe)
où est né Guy de Maupassant.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
DE ROUEN

12 juin 1901.

Monsieur,

Vous avez dû recevoir une vue du château de Miromesnil, où est né Guy de Maupassant, et qui est situé dans la commune de Tourville-sur-Arques, à 8 kilomètres de Dieppe, département de la Seine Inférieure.

Beaucoup d'erreurs ont été commises dans les dictionnaires biographiques sur le lieu de naissance de Maupassant. Vous pouvez, avec ce renseignement précis, contribuer à rétablir la vérité. Je vous mets en garde aussi contre l'erreur des mêmes ouvrages, qui le donnent comme neveu ou filleul de Gustave Flaubert. C'est faux. Flaubert était seulement l'ami de ses parents et devint plus tard son maître.

Voici une vue du monument du parc Monceau, que j'ai prise l'année dernière; j'y joins une vue de la maison de campagne *La Guillette* que Guy avait fait construire à Étretat et qu'il habitait pendant l'été.

Notre amitié datait de notre jeunesse, du temps du lycée de Rouen. Plus tard, nous devions nous retrouver à Paris, et dans sa jolie nouvelle *Mouche*, publiée dans le volume portant le titre *L'Inutile beauté*, en 1890, Maupassant a raconté un épisode de nos relations d'alors en une intimité qu'il définit ainsi lui-même: « Quelle vie gaie avec les camarades, une bande, aujourd'hui des hommes graves ». Devenu un homme grave, j'ai gardé néanmoins le meilleur souvenir de ce temps heureux où, dans la bande, je portais le surnom de La Tôque, quand Guy de Maupassant répondait à celui de Joseph Prunier (1).

C'était l'époque où il faisait, en des études sévèrement dirigées par Flaubert, cette longue préparation à sa carrière d'homme de lettres, qui lui a permis, dès sa première publication, *Boule de suif*, de montrer un talent déjà mûr et bien maitre de lui.

Il composait alors ses poésies, réunies plus tard dans son volume *Des Vers*, mais il travaillait surtout en vue du théâtre. Ce genre l'attirait, et nous préludions tous les deux à nos travaux dramatiques en nous exerçant à jouer la comédie à Étretat, dans la villa des Verguies, que Mme de Maupassant, sa mère, savait rendre si agréablement hospitalière.

« Il faudrait que les pièces – m'écrivait-il un jour d'Étretat – fussent à trois, quatre ou cinq personnages, pas plus, et farces autant que possible ».

(1) Ce passage de la lettre de M. Pinchon offre un grand intérêt à nos lecteurs en leur révélant le pseudonyme de Guy de Maupassant, *Joseph Prunier*, sous lequel il publia en 1875 sa première nouvelle. [A. L.].

LA GUILETTE

Maison de campagne que Guy avait fait construire à Étretat et qu'il habitait pendant l'été. (Phot. de M. R. Pinchon).

Guy tenait bien sa place parmi les artistes de la troupe; mais s'il brillait comme acteur, il éprouvait comme auteur tous les déboires du débutant et m'écrivait en 1876: « Quant à moi, je ne m'occupe pas de théâtre en ce moment. Décidément les directeurs ne valent pas la peine qu'on travaille pour eux! Ils trouvent, il est vrai, nos pièces charmantes, mais ils ne les jouent pas, et pour moi, j'aimerais mieux qu'ils les trouvassent mauvaises et qu'ils les fissent représenter. C'est assez de dire que Raymond Deslandes juge ma *Répétition* trop fine pour le Vaudeville ».

En même temps, il faisait un grand drame en vers, resté inédit, dont l'élaboration lui donnait beaucoup de mal sans le satisfaire, car il m'écrivait en 1878 à ce sujet: « J'ai perdu presque tout mon hiver à refaire mon drame qui ne me plaît pas ». Et il jure, dans cette lettre, de ne plus faire du théâtre.

Ce serment d'auteur déçu ne le fit pas renoncer à l'espoir de voir jouer son drame, qu'il me chargea de présenter à Ballande, avec lequel j'étais en relation. Il trouva dans le drame de Maupassant de grandes qualités; mais, car il y a toujours un mais en ces sortes d'affaires, cela exigeait une mise en scène, que les faibles ressources de son théâtre ne lui permettaient pas de risquer. *Que votre ami*, me dit-il, *me donne une pièce que je puisse jouer sans frais et je la monterai immédiatement.*

Je rapportai la réponse à Maupassant qui se mit à écrire l'*Histoire du vieux temps*, simple comédie à deux personnages, dans un décor qui n'exige pour

tout mobilier que deux fauteuils et une cheminée, avec une bûche comme accessoire; je crois même qu'on supprima la bûche aux répétitions. Car l'*Histoire du vieux temps*, selon la promesse de Ballande, fut jouée sans retard, le 19 février 1879. Ce n'était pas tout à fait le début de Guy comme auteur. Quelques années auparavant, nous avions fait en collaboration une pièce, sur le sujet de laquelle je n'insisterai pas (1) puisque je suis devenu un homme grave, mais qui, pour sa nature, aurait peut-être découragé Antoine lui-même, si son théâtre eût existé en ce temps-là.

Nous l'avions jouée avec quelques amis devant un parterre de princes, princes des lettres s'entend,

(1) Peut-être est-ce la pièce dont parle l'*Illustré parisien* du 23 février 1903 dans l'entrefilet suivant:

« M. L. Le Poittevin, le cousin de Maupassant, vient de retrouver, au milieu de vieux manuscrits inédits, une pièce en un acte de Guy de Maupassant. Cette pièce a pour titre: *La Maison Turque à la feuille de Rose.* Le manuscrit est illustré de nombreux dessins du peintre L..., son ami. Elle n'est pas signée, et nous le comprenons, de reste, car elle est d'un leste à faire rougir un sapeur. Elle a été jouée, en 1885, chez B..., et la plupart des amateurs qui tenaient les rôles de la *Maison Turque* existent encore, les trois odalisques étaient représentées par trois demi-Castors qui ont fait grand bruit à Étretat. C'était Maupassant qui jouait le rôle du propriétaire de la *Maison Turque* ».

Le *peintre L...* est probablement Louis Le Poittevin lui-même, désigné par le *Tout-Paris* de 1903 comme artiste-peintre. Son *studio* est situé à Paris, Rue Aumont-Thiéville, N. 2.

LA GUILETTE
(Photographie de M. R. Pinchon, ami de Guys).

Flaubert, Tourguéneff et d'autres; malgré ce succès intime et celui qu'obtint devant le vrai public son *Histoire du vieux temps*, il renonça cependant à écrire pour le théâtre. Son talent s'était porté vers un autre genre, et les nouvelles ainsi que les romans où il se fit une si rapide et si grande réputation, le détournèrent de ses premières tentatives dans l'art dramatique.

Je crois qu'après cette évolution il serait revenu au théâtre. Il m'en parlait quelquefois comme d'un projet lointain, et pour lequel il ne se sentait pas encore assez préparé.

On ne peut donc pas le juger comme auteur dramatique sur les quelques pièces tirées de ses nouvelles et dont la dernière, représentée avec l'intention touchante d'honorer l'écrivain si prématurément frappé, avait été abandonnée par lui depuis quelques années.

Il voulait faire plus tard des pièces originales, écrites spécialement en vue de la scène. Projet irréalisé et qui sera toujours le regret de ceux qui comptaient bien lui voir apporter dans la comédie les qualités d'observation et de style qu'il a si hautement affirmées dans le roman.

Mais ce qui lui avait longtemps manqué pour cela, et il s'en rendait bien compte, c'était la fréquentation du théâtre, sans laquelle l'expérience scénique ne pouvait lui venir. Or, les salles de spectacle lui semblaient incommodes, et c'était un supplice pour lui que d'y passer une soirée.

... Un dernier écho de nos plaisirs d'autrefois m'est arrivé dans un bien cruel moment. Le jour

même de la mort de son fils, Mme de Maupassant, répondant à l'envoi de mon drame *Jeanne d'Arc*, m'écrivait de Nice ce billet qui ne me parvenait qu'à mon retour de l'inhumation:

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes meilleurs remercîments et mes plus chaleureuses félicitations. J'ai lu votre drame avec un vif intérêt, et je vous sais aussi un gré infini de ne m'avoir point oubliée, et d'être venu me chercher au fond de ma solitude, où le souvenir des jours écoulés ne me quitte pas. C'était un heureux temps que celui où l'on jouait la comédie dans la maison d'Étretat. Hélas! Comme c'est loin! L'état de votre pauvre camarade s'était beaucoup amélioré, mais les grandes chaleurs le fatiguent. Tout espoir n'est pas perdu, et les docteurs ne peuvent encore se prononcer en aucune manière. Il faut attendre.

Agréez, cher Monsieur, mes meilleures pensées.

LAURE DE MAUPASSANT.

Ainsi la malheureuse mère a pu conserver jusqu'au dernier jour l'espoir en une guérison sur laquelle nous ne comptions plus. Pour moi, je garde comme elle un culte pieux de ce temps passé en une douce et profonde amitié...

C'est avec plaisir que je m'associe à ceux qui rendent hommage à la mémoire de mon cher compagnon de jeunesse; je serai très heureux, Monsieur, de connaître votre appréciation sur son œuvre.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations respectueuses.

R. PINCHON
Bibliothécaire-adjoint de la ville de Rouen.

GUY DE MAUPASSANT A DIX ANS
(Portrait communiqué par Madame L. DE MAUPASSANT).

L'ENFANCE
ET LA JEUNESSE DE MAUPASSANT

PAR

ADOLPHE BRISSON

(Vers inédits de Guy de Maupassant. — Extrait du Journal "le Temps" du 7 Décembre 1897).

Nice, novembre [1897].

Mme Laure de Maupassant a bien voulu me faire l'honneur de me recevoir. J'y ai été d'autant plus sensible que je la savais fort souffrante depuis quelques mois. J'étais partagé entre le désir de causer avec elle de son fils et la crainte d'abuser de sa complaisance. Je résolus d'abréger ma visite pour ne pas lui imposer la fatigue d'un trop long entretien. C'est dans ces dispositions que je me dirigeai vers la villa Monge qui lui sert de résidence. Elle est située dans les hauts quartiers de Nice, à une assez grande distance de la mer (1). Un jardinet l'entoure où croissent des palmiers, des orangers et d'épais arbustes qui protègent l'intimité de la demeure contre les regards indiscrets. On n'aperçoit de la route que son toit en terrasse et ses murs peints à la chaux. D'ailleurs, la plupart de ses fenêtres sont closes. Une impression de tristesse et d'isolement sort de cette maison silencieuse. Ceux qui l'habitent sont à demi-retirés du monde (1).

(1) Madame de Maupassant a habité longtemps la « Villa des Ravenelles », au N. 140 de la Rue de France, parallèle à la Promenade des Anglais qui longe le bord de la mer. C'est dans cette modeste et gracieuse maison

Un bruit de pas a répondu à mon coup de cloche. La femme de chambre pousse devant moi la porte d'un petit salon décoré de tapisseries et d'étoffes orientales. Et je m'incline devant Mme de Maupassant. J'ai quelque peine, dans la pénombre, à discerner les traits de son visage qui me paraissent avoir de la ressemblance avec ceux de George Sand; elle a le teint coloré; ses cheveux gris sont relevés en bandeaux à la mode d'autrefois. Elle me montre, tout de suite, une bienveillance dont je suis touché.

— Vous voyez une malade qui n'a plus beaucoup de force. Mais vous êtes des amis de Guy... Soyez le bienvenu...

Elle s'exprime sur un ton d'extrême franchise, d'une voix cordiale, où résonne comme un lointain écho du parler normand. Quoiqu'elle se soit fixée, sans esprit de retour, dans le Midi, elle a gardé l'empreinte de sa province natale.

— Je vis ici, me dit-elle, parmi les souvenirs...

Et, en effet, les murs sont couverts de portraits: un dessin à la plume, de Jeanniot, très ressemblant, des photographies de l'écrivain à tous les âges. Maupassant jeune, bien portant, ayant un cou de taureau et des muscles d'Hercule; puis le type s'affine, la figure maigrit, l'œil devient fiévreux. La maladie a fait ses ravages; la fatale crise va éclater... Cette dernière image de l'écrivain est d'une rare noblesse (1). Dans

qu'elle a appris la terrible nouvelle de la mort de son fils. Un an après, environ, elle est allée à la Villa Monge où elle est morte. [A. L.].

(1) Le portrait de Maupassant que sa mère a bien voulu m'offrir, a été fait en 1891; il est reproduit dans ce vo-

Samedi

Monsieur,

Me voici de retour à Sèvres depuis trois jours, et je vous serais fort obligé si vous pouviez me dire quand madame votre mère doit y venir, parce que j'ai l'intention de repartir presque immédiatement. J'attends uniquement l'arrivée de madame Picard pour m'en aller.

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Guy de Maupassant

une bibliothèque, la mère a placé les reliques de son fils, les livres que sa main a touchés, les menus objets qu'il avait sur son bureau et enfin ses propres œuvres reliées en maroquin. Elle me désigne toutes ces choses du bout du doigt: « Je ne puis me tenir longtemps debout, mon pauvre cœur me donne des suffocations ». Je me confonds encore en excuses. Elle sourit d'un sourire navré, d'où toute joie est absente, elle reprend avec bonté en m'indiquant un siège:

— Mettez-vous là, et parlons de *lui*...

***

Je souhaitais obtenir de Mme de Maupassant des détails sur l'enfance du romancier, sur son développement intellectuel. Il y a profit à connaître dans quelles conditions s'est formé l'esprit des hommes célèbres, et les premières influences qu'ils ont subies.

— Je puis d'autant mieux vous renseigner à ce sujet que Guy a été élevé auprès de moi et qu'il ne m'a quittée qu'à treize ans pour entrer au collège (1).

lume; c'est le dernier qu'on ait de lui. Il est très beau, très ressemblant. Le lecteur jugera sans doute comme nous, que le portrait ne justifie pas ce que dit M. Brisson: « la figure maigrit, l'œil devient fiévreux... ». Il est vrai que, quelques années avant, Guy de Maupassant était doué d'une musculature exceptionnelle et que dans les portraits d'alors la force nuit un peu à l'élégance. [A. L.].

(1) M. Balestre m'écrit à ce propos, le 27 août 1901:

« Jusqu'à l'âge de treize ans, Guy a été uniquement élevé par sa mère. Il n'a jamais eu de gouvernante. Il était bon latiniste, mais il ne possédait aucune langue

Il naquit au château de Miromesnil qui n'appartenait pas à sa famille, mais que Mme de Maupassant avait pris en location. Après ses couches, elle alla s'installer à Étretat, et c'est dans ce village, si mondain durant l'été, mais en toute autre saison si solitaire, que Guy passa ses jeunes années. Il y vivait en honnête commerce avec les pêcheurs, s'embarquant sur leurs bateaux, bravant le mauvais temps, escaladant les falaises, s'élargissant les poumons à respirer les brises salines. Il acquit, à ces exercices, une vigueur physique incomparable. Et sans doute les préférait-il aux leçons de grammaire et d'arithmétique que lui donnait le curé d'Étretat, aidé de

moderne ; il parlait couramment le patois normand et cette connaissance du langage l'a certainement aidé à pénétrer l'âme de ce peuple de pêcheurs et de paysans qui lui a inspiré tant de belles œuvres ; une bonne part de son étude de l'âme humaine, il l'a faite sur ces sujets simples où les sentiments ne savent pas se masquer. Sa mère lui apprenait à regarder. La nature, comme les hommes, se prêtait admirablement à développer la qualité supérieure qu'il avait de voir et de sentir ; les prairies normandes, la mer, les falaises créaient dans cet esprit un fond de perceptions qu'il devait retrouver par la suite ; peu à peu, pour ainsi dire, la palette se chargeait des plus riches couleurs, et Flaubert, plus tard, devait lui apprendre à les mettre en œuvre. La Normandie et sa mère ont été ses premiers éducateurs ; c'est à elles qu'il pouvait dire :

> Tu sei lo mio maestro e lo mio autore,
> Tu sei solo colui da cui io tolsi
> Lo bello stile che m'ha fatto onore ».

[A. L.].

son excellente mère. « Vous n'imaginez pas quel gentil enfant il était à cette époque! Il avait l'air d'un poulain échappé ». Mme de Maupassant aurait pu le conduire assez loin dans ses études. Elle avait reçu, à côté de Gustave Flaubert qui était son compagnon de jeux et qu'elle considérait comme son frère, une solide culture. Elle aimait les belles-lettres et tenait à ce que Guy en prît aussi le goût. Elle l'arracha à ses galets, à ses poissons, et l'envoya à Yvetot dans une institution religieuse. Il s'y trouva d'abord très malheureux et s'ingénia à tomber malade pour obtenir des congés supplémentaires. A peine était-il revenu à Étretat qu'il recouvrait la santé. La ruse fut éventée. Alors, il se consola en composant des vers. Et dans le nombre, il en fit quelques-uns qui ne manquent pas de grâce et qui trahissent une étonnante précocité.

— Je juge à leur valeur ces productions d'écolier, me dit Mme de Maupassant. Et pourtant je vous assure qu'il y a, là-dedans, des qualités de poète. Tenez, voici une courte pièce intitulée *La Vie*. N'est-il pas étrange qu'elle ait pu être écrite par un gamin de treize ans?

Mme de Maupassant cherche au fond de sa mémoire et module ces vers auxquels elle donne un accent religieux:

La vie est le sillon du vaisseau qui s'éloigne,
C'est l'éphémère fleur qui croît sur la montagne,
C'est l'ombre de l'oiseau qui traverse l'éther,
C'est le cri du marin englouti par la mer...
La vie est un brouillard qui se change en lumière,
C'est l'unique moment donné pour la prière.

Il est certain que ce morceau révèle, à défaut d'un génie original, une curieuse facilité d'assimilation. Guy accumula de la sorte des monceaux de rimes que sa mère a découvertes au fond d'un tiroir et qu'elle conserve précieusement. Il versa dans ce travail les trésors d'énergie qui n'avaient plus la ressource de s'épancher au dehors. Et ce lui fut une façon de s'évader, par l'imagination, de la vie claustrale. Mais sa turbulence refoulée avait de terribles révoltes. Un jour, il s'amusa à parodier devant ses camarades le cours du professeur de théologie qui leur avait peint les tourments de l'enfer; ses railleries excitèrent leur hilarité. Et le supérieur, instruit de ce scandale, lui annonça qu'il serait impitoyablement expulsé, en cas de récidive. L'écolier fut secrètement réjoui de cette menace. Pour en accélerer les effets il laissa traîner dès le lendemain, une épître dédiée à sa cousine et légèrement empreinte de libertinage...

— Attendez! Si je pouvais aussi me rappeler celle-là! Il envoyait à cette jeune épousée l'expression de ses regrets amoureux.

Comment relégué loin du monde,
Privé de l'air, des champs, des bois,
Dans la tristesse qui m'inonde
Faire entendre une douce voix?

Vous m'avez dit: « Chantez des fêtes
Où, les fleurs et les diamants
S'enlacent sur de blondes têtes,
Chantez le bonheur des amants ».

Mais dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis,

Nous ne connaissons sur la terre
Que soutanes et que surplis.

Pauvres exilés que nous sommes
Il faut chanter des biens si doux
Et du bonheur des autres hommes
Ne jamais nous montrer jaloux !

Un poète est donc insensible?
Pour lui l'amour n'a point d'appâs?
Non, voyez-vous, c'est impossible!
Oh! ne vous imaginez pas

Que, dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis,
Nous n'aspirions plus sur la terre
Qu'aux soutanes et qu'aux surplis!

Finissons, de peur de déplaire,
En vous parlant de mon malheur...
L'avenir que pour vous j'espère
Est plaisir, amour et bonheur.

Gardez bien cette heureuse ivresse
Et cueillez les fleurs du chemin;
Mais parfois plaignez ma jeunesse
En vous disant que le chagrin

Reste en ce cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis.
Et que l'on n'y voit sur la terre
Que soutanes et que surplis.

C'en était trop! Le portier du séminaire fut chargé de reconduire à son foyer la brebis égarée. « Monsieur Guy est pourtant un bien bon sujet », déclara le brave homme. Mme de Maupassant lui fit verser

un verre de cidre pour le remercier de cette parole. Puis elle gronda son garnement de fils, puis elle lui ouvrit ses bras. Guy s'y jeta en pleurant d'un œil, en riant de l'autre, heureux d'avoir reconquis sa liberté. Quand leurs effusions furent terminées, sa mère lui dit: « Maintenant, mon garçon, tu vas entrer comme pensionnaire au lycée de Rouen ». Il n'était pas libéré, mais il changeait de prison. Il n'en demandait pas davantage.

***

A Rouen, Guy fut un écolier consciencieux. Louis Bouilhet, à qui Mme de Maupassant l'avait recommandé, veilla sur lui avec tendresse. Il se garda de le détourner de la vocation lyrique, il l'y affermit, au contraire; il lui prodigua les conseils de sa vieille expérience et lui apprit les plus subtils secrets de la versification. Ces exhortations donnèrent naissance à un copieux discours en deux cents alexandrins que Maupassant improvisa pour la Saint-Charlemagne et qui eut l'honneur d'être déclamé au dessert devant les professeurs assemblés. La même année Maupassant affronta avec succès les épreuves du baccalauréat. S'il n'avait écouté que son plaisir il eût versifié les sujets de composition. Louis Bouilhet avait lieu d'être fier de ce disciple, qui lui semblait destiné à composer dans l'avenir une nouvelle *Conjuration d'Amboise*. La guerre de 1870 les arracha à ces occupations pacifiques. La ville fut envahie, Guy s'enrôla et marcha contre les Prussiens. Et il recueillit, pendant la campagne, les impressions dont il devait, plus tard, tirer un merveilleux parti. Il rencontra

en chemin l'héroïne de *Boule-de-Suif* et *Mlle Fifi* qui n'étaient qu'une seule et même personne. Mme de Maupassant m'a raconté sa fin lamentable:

— L'infortunée est morte dernièrement, sans ressources. Il y en a qui prétendent qu'elle s'est tuée, n'ayant plus le courage d'endurer la misère. J'ai été trop tard informée de sa situation, sans quoi je lui eusse porté secours. Certaines gens m'auraient blâmé de m'entremettre auprès d'une créature de son espèce. Mais j'aurais accompli mon devoir. En somme, cette fille a eu dans sa vie, une heure sublime. Et mon fils lui devait bien quelque chose!

Pauvre Fifi! Avoir eu tant de réputation, et s'éteindre obscurément! Se peut-il que la chaleur d'âme, la gaieté dans la bravoure, ces qualités françaises soient si mal récompensées! Les stupides bourgeois que la malheureuse fille avait sauvés se sont engraissés dans les richesses et elle a roulé au ruisseau, sans qu'une main compatissante l'ait aidée. Quel dénouement, quel épilogue pour le chef-d'œuvre de Maupassant! Ceci prouve combien l'art de Maupassant est proche voisin de la vie, puisque la vie se confond avec lui et le complète... (1).

(1) M. Brisson donne *Fifi* et *Boule-de-Suif* comme la même personne; ce ne peut être qu'un *lapsus*; *Fifi* est un officier prussien. Si *Boule-de-Suif* reparaît sous un autre nom dans *Mademoiselle Fifi*, ce ne peut être que sous le nom de Rachel, la fille qui tue *Fifi*. L'erreur est grave et a vivement contrarié Madame de Maupassant. Elle m'a fait prier de la rectifier dans mon ouvrage. [A. L.].

***

La paix est rétablie. Le bachelier débarque à Paris et accepte, pour augmenter ses ressources, une place de 1500 francs au ministère de la marine. Il frappe à la porte de Flaubert, qui a promis à sa chère Laure d'être son Mentor, et qui s'acquitte volontiers de cette tâche, car l'adolescent l'a conquis par sa simplicité et sa modestie. Guy s'installe en son emploi; et il utilise les loisirs que lui accorde l'administration et le papier qu'elle lui confie à griffonner des sonnets. Il soumet le dimanche à son grand ami ses élucubrations de la semaine. Et le grand ami se transforme en pédagogue...

Son humeur était des plus sereines. Il se divertissait à faire des farces à ses collègues du ministère et, pour se délasser, il s'en allait tirer l'aviron entre Chatou et Maisons-Laffitte.

— Je ne sais pourquoi on a prétendu que mon fils était pessimiste. On s'est obstiné à le contempler à travers ses œuvres, dont quelques-unes respirent, en effet, la tristesse et le dégoût de l'humanité. Mais jusqu'aux dernières années de sa vie, c'était le plus joyeux garçon du monde, expansif, jovial, ardent à s'amuser. Son meilleur compagnon, son frère en canotage, M. Léon Fontaine, qui lui fut si dévoué, vous dira, comme moi, qu'aucun symptôme n'annonçait la catastrophe où sa raison a sombré. Il jouissait, au physique et au moral, d'un admirable équilibre. Et cela, voyez-vous, on ne saurait trop le répéter, dans l'intérêt de la vérité d'abord, et pour détruire une légende qui atteindrait ma chère Simone, le nièce

de Guy, une ravissante enfant, la seule consolation qui me reste en ce monde...

***

Quand donc l'intelligence du romancier a-t-elle commencé à s'altérer ? J'hésite à engager Mme de Maupassant dans ces confidences trop douloureuses. Mais elle va au devant de ma question : et quoique ces souvenirs la déchirent, elle me les livre sans restriction. Elle tient à dissiper toute équivoque.

— Je vous jure que Guy n'a ressenti aucun trouble avant la maladie de son frère Hervé. Hervé avait été frappé d'une insolation qui détermina, chez lui, des désordres cérébraux. Guy suivit les progrès de cette affection purement accidentelle. Et lorsque Hervé mourut il fut très impressionné. Il tomba dans un sombre découragement. On a voulu voir dans le *Horla* comme une première manifestation de la folie. C'est encore une erreur, le *Horla* n'est que la fantaisie d'une puissante imagination. Et Guy était en pleine santé quand il l'a écrite. Au contraire, son volume *Sur l'eau*, qui suivit la maladie de son frère, trahit une grande inquiétude...

Un soir, la mère et le fils dînaient ensemble dans leur petite maison de Cannes (1) et devisaient paisible-

(1) Ce n'est pas à Cannes qu'a eu lieu le dernier dîner de famille, le 1er janvier 1892, mais à Nice, chez Madame de Maupassant, à la Villa des Ravenelles, 140, Rue de France. Quand il comprit l'épouvantable vérité, Guy de Maupassant *ne remonta pas dans sa chambre* ; il appela son valet

ment. Soudain, il se mit à prononcer des paroles incohérentes, et que sa volonté ne semblait plus gouverner. Mme de Maupassant dissimula, du mieux qu'elle put, l'angoisse mortelle qu'elle éprouvait. Mais Guy s'était arrêté brusquement. Il venait de prendre conscience de son état. Il devint très pâle et remonta dans sa chambre (1). Quelques heures plus tard, il tentait de s'ouvrir la gorge avec un rasoir. Quelle nuit pour ce fils, qui ne voulait pas survivre au naufrage qu'il devinait prochain de sa raison, et pour cette mère, agitée de pressentiments, et qui attendait, frémissante, le dénouement inévitable! (2).

Mme de Maupassant ne peut retenir ses larmes en évoquant ces scènes tragiques. Et maintenant elle s'épanche, et je sens qu'elle éprouve comme une douceur à parler (3). Les mots se pressent sur ses lèvres,

de chambre, François, l'envoya chercher une voiture et partit pour aller prendre le train de Cannes C'est à Cannes, au chalet de l'Isère, que le drame commençait dans la nuit. Madame de Maupassant était restée chez elle, à Nice, et si, dans cette triste soirée, elle éprouva les premières angoisses, le coup de rasoir qu'elle ignorait, qu'elle n'apprit que le lendemain, y était étranger.

Sauf ces réserves, M. Balestre, l'ami fidèle des Maupassant, déclare que l'article de M. Brisson est exact, qu'il a été écrit à la suite d'une conversation de l'auteur avec Madame de Maupassant, et que les erreurs ne s'expliquent que par une distraction, un moment d'inattention. [A. L.].

(1) Ceci est inexact. [A. L.].

(2) Également inexact. [A. L.].

(3) « La mémoire de Guy de Maupassant est l'unique

CHALET DE L'ISÈRE, ROUTE DE GRASSE (CANNES)
où Guy tenta de se suicider la nuit du 1er au 2 janvier 1892.
(Phot. du Baron LUMBROSO).

des mots infiniment tendres et dont je suis ému. Elle me dit ce qu'était son fils, sa générosité, sa fierté, sa bonté, ses vertus que les indifférents ignoraient, car il avait la pudeur de ne les pas étaler. « Nous nous adorions tous deux. Il avait pour moi d'exquises délicatesses ». Il se proposait de visiter, avec Huysmans, les musées de Hollande. Il apprend que sa mère est seule, à Étretat, attristée par un chagrin domestique. Il renonce à son voyage, mais il lui laisse croire que ce voyage a manqué par la faute de Huysmans, ne voulant pas avoir l'air de se priver d'un plaisir et l'affliger par l'idée de ce sacrifice. « Je pourrais vous citer mille traits semblables ». Guy vivait avec sa mère dans une complète intimité de cœur et d'esprit. Elle s'intéressait passionnément à ses travaux. Elle lui trouvait des sujets. La plupart de ses histoires normandes, qui ont si forte saveur de terroir, lui ont été suggérées par elle. C'étaient des anecdotes, des racontars qu'elle recueillait et dont il retenait la substance. Il méditait longtemps sur ses romans et ses contes. Lorsqu'il prenait la plume, l'œuvre était achevée dans son cerveau. Sa production paraissait aisée, mais elle était précédée d'une préparation laborieuse.

« Je le vois encore, descendant tout heureux, se frottant les mains: — Je viens de gagner 500 francs! »

Il avait mis trois heures à écrire *Mouche,* une

pensée de sa mère et, quand elle revit de souvenir les jours lointains de bonheur, son cœur est distrait un moment du deuil sans pareil qui l'accable », m'écrit le docteur Balestre (27 août 1901). [A. L.].

de ses jolies nouvelles. Il l'avait ruminée pendant des mois. Ses ouvrages étaient des fruits qui ne se détachaient de l'arbre qu'au moment de leur complète maturité.

***

Les heures s'écoulent. Plusieurs fois, j'ai voulu prendre congé et l'affectueuse insistance de Mme de Maupassant m'a retenu. En parlant, elle s'ast animée; un rayon de jeunesse brille sur son visage. Cette causerie a fait revivre les jours lointains où son cher Guy lui donna tant de bonheur et de gloire.

— Voulez-vous feuilleter ses manuscrits?

Elle m'amène devant un secrétaire d'acajou et me place sous les yeux des pages jaunies. Ce sont des lettres qui ne seront jamais publiées, des cahiers de vers calligraphiés par une plume enfantine. Je n'ose lire les lettres, mais je jette sur les vers un regard empressé. Nous les parcourons ensemble. Mme de Maupassant les explique, les commente; chaque pièce éveille en sa mémoire une foule d'impressions anciennes, qu'elle traduit avec une charmante vivacité. Il y a dans ses propos de l'enjouement, de la verve, une belle humeur qui me montre ce que dut être, avant ses malheurs, l'amie de Bouilhet et de Flaubert. Que ne puis-je prendre copie de ces morceaux, premiers essais d'un talent qui vient de naître! Mme de Maupassant devine ma pensée. Elle ramasse les feuilles éparses et me les remet:

— Emportez tout cela. Vous me le rendrez lorsque vous aurez fini de vous en servir.

Et comme je la remercie, tout pénétré de sa bonne grâce, elle ajoute, en me reconduisant au seuil du salon:

— Surtout ne tardez pas! Je suis bien vieille, bien malade! Et le médecin m'assure que je serai bientôt délivrée!...

En même temps qu'elle me confiait les vers manuscrits dont je viens de parler, Mme de Maupassant me conseillait d'aller voir, dès mon retour à Paris, M. Léon Fontaine, qui fut le grand ami de son fils. Je me suis empressé de suivre cet obligeant avis. M. Léon Fontaine a bien voulu me communiquer les papiers que Guy de Maupassant lui a remis à diverses reprises et qui constituent pour lui le plus précieux des souvenirs. Ce sont des œuvres de jeunesse. M. Léon Fontaine vivait alors dans une grande intimité avec l'écrivain qui s'occupait beaucoup moins de littérature que de canotage. Ils possédaient en commun la *Feuille à l'envers*, embarcation qui naviguait le dimanche entre Maisons-Laffitte et Chatou. Guy de Maupassant s'appelait à bord Joseph Prunier et M. Léon Fontaine portait le nom coquet et sans prétention de Petit-Bleu. Une aimable personne, Mlle Mouche, tenait la barre : elle égayait par son babil les matelots de l'équipage et s'efforçait de les rendre tous heureux. Le soir venu, on s'installait dans une auberge riveraine. La chère était médiocre, les lits détestables, mais à vingt ans, la gaieté et le plaisir remplacent toutes choses et il n'est pas un dîner qui paraisse maussade avec de tels assaisonnements. M. Léon Fontaine qui est aujourd'hui un grave officier minis-

tériel ne peut s'empêcher de sourire à l'évocation de ces folies. Il me trace un portrait qui concorde absolument avec les indications que Mme de Maupassant m'avait données:

« Ceux qui n'ont connu Guy que sur la fin de sa vie n'ont aucune idée du fond de son caractère et de son tempérament. Son humeur s'était assombrie. Il s'était laissé prendre par le monde où il ne goûtait point d'amusement véritable, mais dont les hommages lui étaient sensibles. De 1871 à 1880, c'était le plus joyeux et le meilleur garçon. Il avait l'insouciance et la turbulence d'un enfant: il aimait les grosses farces, les exercices violents où se déploie la force physique. Avec lui on n'avait pas la sensation de l'homme de lettres qui ne vit que par les nerfs et le cerveau. Du moins n'ai-je eu cette impression que beaucoup plus tard quand il commença d'être célèbre ».

M. Fontaine m'a cité une infinité de traits qui complètent la physionomie de l'auteur de *Bel Ami*, comme il est permis de le concevoir à cette époque. Il haïssait les discussions d'esthétique et sauf sur la poésie où il s'étendait plus volontiers, jamais on ne surprenait chez Maupassant ces accès de nervosité par où se manifeste le tourment du romancier en quête de développements ou d'idées. Cependant un travail intérieur se faisait en lui, mais on eût dit qu'il s'accomplissait à son insu, comme par la sourde poussée d'un instinct obscur. Il avait conservé une sorte de sauvagerie qu'il tenait peut-être de son éducation première et de la libre existence qu'il avait menée parmi les pêcheurs d'Étretat. Il adorait la

nature, mais il souhaitait qu'elle fût un peu sauvage. Il fuyait les endroits trop civilisés. Tandis que quelques-uns de ses compagnons fréquentaient chez la mère Fournaise, auprès de Croissy, il allait camper avec Petit-Bleu dans un cabaret isolé à Sartrouville, considérant que ce lieu, moins « élégant » que l'île de la Grenouillère lui donnait davantage l'illusion d'une existence champêtre. C'est là sur une méchante table de cuisine qu'il écrivit ses derniers vers et ses premières pages de prose. M. Léon Fontaine a gardé pieusement les essais, les brouillons que Petit-Bleu ramassa jadis dans la chambrette de Sartrouville et d'autres manuscrits que Maupassant avait soumis à son jugement, deux pièces de théâtre inédites, la *Demande,* comédie en un acte, la *Comtesse de Béthune,* drame en trois actes, qui ne sont que d'informes élucubrations d'écolier, et un recueil que le jeune poète méditait de publier, un cahier tout entier, recopié da sa main et renfermant une sélection des poésies qu'il composa pendant son enfance et son adolescence de 1863 à 1873. Ces morceaux ont été choisis parmi ceux qu'il pensait être les meilleurs. En les réunissant aux pièces que Mme de Maupassant a eu la gracieuseté de me remettre, j'ai sous les yeux un tableau assez exact du labeur accompli par l'écrivain durant la période des tâtonnements et des débuts. Essayons de tirer de ces documents quelques éclaircissements sur ses états d'âme successifs et la formation de son génie.

Le cahier porte sur sa couverture « Vers » sans autre indication: il est formé de feuilles grand in-

octavo cousues ensemble : à chaque page sont des annotations au crayon, des épithètes biffées, des points d'interrogation rageusement jetés dans les marges. Ces corrections sont dues, selon toute probabilité, à Gustave Flaubert, qui surveillait d'un œil sévère les travaux de son élève et ne lui ménageait pas les conseils. Sur le faux-titre en manière de préambule, sont déposés six alexandrins :

Je laisse s'*écouler* ma pensée ingénue:
Telle qu'elle me vient je l'*écris* toute nue,
Elle est naïve et simple ainsi qu'un front sans fard
Et les cheveux aux vents elle *vole* au hasard
Après un moucheron, un sourire, un nuage,
Un baiser suffirait pour la rendre sauvage.

Les mots en italique sont soulignés. Gustave Flaubert n'avait pas manqué de faire observer à Maupassant qu'une même pensée ne peut pas, tout ensemble, s'écouler et s'envoler les cheveux aux vents, et sans doute lui avait reproché, avec son habituelle vivacité, l'incohérence de cette image. Les pièces qui suivent sont celles qui remontent aux dates les plus anciennes, car dans le cahier, l'ordre chronologique est assez fidèlement suivi. Tous les vers composés par Maupassant, entre 13 et 17 ans, ont le même accent. Ils respirent un naïf amour du pays natal et des beautés par lesquelles son cœur a été touché. Mais l'enfant n'exalte pas ces beautés au moment où il en peut jouir ; il s'attendrit sur elles, alors qu'il les a perdues, quand il a passé du vagabondage d'Étretat à la captivité du collège d'Yvetot. Enfermé dans la funèbre salle d'études, il aspire aux

délices qui lui sont ravies. Il s'émeut et pour la première fois il chante:

Oui certes le pays est un bien doux remède,
On n'entend plus parler des calculs d'Archimède,
On y met de côté Virgile et Cicéron.
On passe tout le jour couché sur le gazon,
On boit, on mange, on dort, sans souci, sans tristesse,
On a le cœur rempli de joie et d'allégresse.
Fait-il beau? — Tout de suite on va se promener.
Avez vous faim? — Eh! bien vous allez déjeuner
Et quel plaisir de voir dans les belles campagnes
Les épis déjà mûrs et du haut des montagnes
De suivre un frêle esquif qui glisse sur les eaux.

On retrouve dans cette effusion puérile la parfaite ressemblance du petit « poulain échappé » que la tendresse maternelle de Mme de Maupassant me dépeignait l'autre jour. Le poulain s'ennuie: il a la nostalgie des pommiers en fleurs. Et lorsqu'il s'en va le jeudi se promener avec ses camarades aux environs d'Yvetot sa tristesse en est accrue. Il rapporte de ces excursions un sentiment plus aigu de sa misère. Et il s'adresse, comme Mme Deshoulières, aux moutons, aux innocents moutons qu'il a rencontrés:

Paissez, moutons, paissez sur les vertes prairies,
Suivez en bondissant les bords d'un clair ruisseau,
Broutez le vert gazon des campagnes fleuries
Et le bourgeon naissant du fragile arbrisseau.
Vous regardez courir vos timides agneaux
Au milieu des bouquets tout remplis de verdure,
Vous êtes les enfants chéris de la nature,
Ses plaisirs sont pour vous toujours doux et nouveaux.

Cependant Guy arrive à 18 ans. Les moutons ne lui inspirent plus que de l'indifférence. Il s'intéresse à d'autres aspects de la nature. L'éternel féminin s'est emparé de son imagination. Il rime toute la journée durant des madrigaux, des fadeurs, des déclarations, une longue épître à Mme X... qui « le trouvait sauvage ». Il se compare au farouche Hippolyte qui méprisait « l'amour et ses chaînes »:

Tantôt debout sur un roc solitaire
Il se penchait sur les flots écumeux
Et sa pensée, abandonnant la terre
Semblait percer les mystères des cieux
Tantot courant sur la varre marine
Et poursuivant les grands oiseaux de mer
S'imaginant sentir dans sa poitrine
La liberté pénétrer avec l'air.

Il ne tarde pas à devenir sérieusement amoureux. Dans un morceau daté d'octobre 1868, il exprime, en traits de feu, son extase. Tous les potaches qui ont éprouvé les désordres de l'amour naissant se reconnaîtront en ces discours passionnés:

Rien ne peut contenir cet immense bonheur,
Elle m'aime et je vis et je sais qu'elle m'aime!
Qu'on est heureux d'aimer pour la première fois!
Pourtant elle est partie et n'est pas revenue.

Ce dernier vers renferme un avertissement sinistre. En effet, l'infidèle s'éloigne, elle consent à accorder une suprême entrevue. Et Guy de Maupassant fixe aussitôt dans une *Nuit* composée à l'exemple de Musset, l'émotion de cet instant douloureux. Les amants se perdent dans la campagne; ils regardent

les étoiles, ils écoutent les murmures de la brise, leurs mains s'étreignent, leurs yeux s'emplissent de pleurs:

Tout vivait, tout tremblait, tout parlait dans les bois
Et le grillon sous l'herbe et la brise plaintive
Et l'arbuste et le flot qui caresse la rive
Et tous ces bruits divers ne formaient qu'une voix.
Tous deux nous écoutions et nous versions des larmes,
Quand on va se quitter l'amour à tant de charmes.
Mais de cette belle soirée
Et de ma maîtresse adorée
Que restait-il le lendemain?
Seul le pâtre de grand matin
En conduisant au pâturage
Son grand troupeau, vit sur l'herbage
Les quelques gouttes de nos pleurs
Seules marques de nos douleurs,
Mais il les prit pour la rosée
« L'herbe n'est pas encore séchée ».
Se dit-il en pressant le pas,
Hélas il ne soupçonna pas
Que de chagrins et de misères
Cachait cette eau sur les bruyères
Et ses brebis qui le suivaient
Broutaient les herbes et buvaient
Nos pleurs sans arrêter leur course,
Mais rien n'en a tari la source.

Ces vers candides ne sont pas dépourvus de charme. Ils arrivent à la grâce, par leur ingénuité. En les écrivant, Maupassant se croyait le plus malheureux des rhétoriciens. Il se consola - aucune douleur n'est éternelle - en se ruant la plume à la main sur d'innombrables sujets. Tout lui était matière à

poésie. Il dépêche à ses amis de Paris des narrations descriptives; il broche une dissertation sur l'existence de Dieu qui est inscrite au cahier d'honneur du lycée de Rouen et qui contient des périodes animées d'un souffle puissant. Sur un mode moins sévère, il improvise en quelques heures pour le banquet de la Saint-Charlemagne une sorte de récit tourné au grotesque que sa longueur ne me permet pas de reproduire et qui n'est pas sans agrément, quoique la verve en soit trop verbeuse. Guy de Maupassant se partage entre la bouffonnerie et l'élégie. Il n'a pas encore la délicatesse de la pensée et de l'expression. Une seule pièce écrite à dix-neuf ans se détache sur cet ensemble un peu gros; il y flotte comme de vagues réminiscences : elle est empreinte d'une douceur caressante qui fait songer à la discrète sensibilité de M. Sully Prudhomme. Elle vaut la peine d'être citée:

JEUNESSE.

Libre et levant le front, l'orgueilleuse jeunesse
Sent l'avenir entier qui germe dans son cœur,
Elle connaît sa force et dans ses jours d'ivresse
Regarde le ciel même avec un ris moqueur.
Il est pourtant des jours où l'avenir est sombre,
Où l'on pleure, où l'on doute, où l'homme le plus fort
Voyant tout son espoir s'enfuir ainsi qu'une ombre
Sent passer sur son cœur comme un souffle de mort.
Quand soudain agonise en nous la confiance
Nous cherchons éperdus quelques régards émus
Un cœur qui nous soutienne en notre défaillance
Devant qui notre orgueil tombe et reste soumis.
La pitié d'un ami nous irrite et nous blesse,

Il frappe pour guérir; l'homme est toujours brutal
Il faut la main légère et douce, sans faiblesse
Qui jusqu'à la racine, aille chercher le mal;
L'amitié d'une mère est trop haute et trop sainte
On garde son amour pour les plus grands malheurs
Il faut le médecin auquel on dit sans crainte
La secrète blessure où germent « nos douleurs ».
Heureux, heureux celui qui peut verser son âme
Ses inspirations, esprits, rêves joyeux,
Chagrins et pleurs enfin dans le sein d'une femme
Fleuve où l'on boit des maux l'oubli mystérieux.

Je ne puis dire si celle à qui s'adressait cette prière en fut émue et si elle consentit à panser la blessure du poète. Maupassant n'ignorait pas que la mélancolie réussit auprès des femmes, bien qu'il usât généralement pour les séduire d'autres moyens.

Après la guerre, ayant été pourvu d'un emploi au Ministère de la marine, il vient se fixer à Paris. Nous touchons ici à l'évolution définitive de ses idées et de son talent. Il apportait de sa province ainsi que la plupart des jeunes gens qui cherchent leur fortune dans les lettres, une malle toute pleine de poèmes; il caressait le rêve de conquérir l'admiration de M. Lemerre, éditeur du Parnasse. Fort heureusement il rencontra en chemin la sollicitude de Flaubert: le rude professeur l'arracha à la contemplation des étoiles, le ramena sur la terre; il pénétra la vocation de ce gars normand qui n'était pas fait pour soupirer des romances; il le nourrit de ses théories, ce qui était un moyen plus efficace; il agit sur lui par l'exemple, il lui communiqua ses scrupules et lui apprit l'art d'observer la vie et d'en fixer les nuances. Maupas-

sant devait joindre à ces qualités acquises ce don qui lui appartint en propre d'exciter l'émotion par la seule peinture des choses réelles en les imprégnant d'un frisson d'humanité. Si l'on parcourt les vers qu'il a produits pendant cette période on suit, pour ainsi dire, pas à pas sa transformation intellectuelle. Il renonce aux colifichets, aux bagatelles où se divertissait son adolescence; il se dirige vers le réalisme, mais il passe par une phase intermédiaire qui est l'ironie hautaine et le mépris. Ce sonnet de 1872 est un modèle assez réussi de ce genre déclamatoire:

Quand on a contemplé l'insensible splendeur
Des astres scintillant dans la nuit infinie,
Quand on a su combien peut tenir de malheur
Du jour de la naissance au jour de l'agonie,
Quand on n'a pas trouvé le Dieu consolateur
Que la tendresse appelle et que la raison nie,
Quand on a reconnu le néant du génie,
Le néant de l'amour, ce mensonge enchanteur,
Quand on n'attend plus rien que la terre profonde,
Quand on a pénétré les coulisses du monde
Et vu le carton peint de ses illusions
Quand ce dégoût vous prend, qu'on appelle le doute
On se couche épuisé sur le bord de la route,
« Passez votre chemin, les joyeux compagnons ».

Bientôt il glisse du dégoût à l'invective, il cherche la vigueur et atteint la violence. Il se déchaîne contre Paris, contre les turpitudes qu'il y découvre, contre le vice qui s'y étale impudemment. Il est très vertueux, du moins dans l'intention, car ses peintures sont plutôt immodestes. Elles sont même en de certains endroits terrifiantes:

CHOSE VUE HIER SOIR DANS LA RUE

Sa joue était gluante et suait sous le fard,
Son œil glauque s'ouvrait stupide et sans regard,
Sa mamelle ballait et tombait sur son ventre,
Sa mâchoire édentée et noire comme un antre
Hideuse s'entr'ouvrait, foyer d'infections
Qui vous sautaient au nez avec chaque parole,
On sentait clapoter sous la chair flasque et molle
Le liquide visqueux des putréfactions.

Quelquefois il trouve dans cette note des vers d'un emportement superbe. Ceux-ci égalent s'ils ne les dépassent par la plénitude de l'énergie, les Iambes d'Auguste Barbier:

A l'heure où l'ombre vient et couvre la cité
On voit grouiller l'essaim des femmes demi-nues,
Légion de vermines, on ne sait d'où venues,
Flot abject et rampant par la nuit apporté.
Nul œil vivant n'en peut compter la multitude,
Leur nombre va croissant sur le trottoir obscur,
C'est la larve qui vient dans sa décrépitude
Ronger le vieux Paris, ainsi qu'un fruit trop mûr,
C'est le ver qui s'attache à toute pourriture,
Car la jeunesse est morte et leur sert de pâture.

Enfin, après ces hésitations, Guy de Maupassant arrive à saisir son équilibre. Il n'est plus fade, il n'est plus bouffon, il n'est plus brutal, il est moins amer. Il se borne à rendre ce qu'il aperçoit autour de lui et ce qu'il ressent lui-même. Une ironie tranquille et un peu triste sort de ce qu'il écrit. Cela est comique et cela ne prête pas à rire car cela recouvre l'abîme des médiocrités et des détresses hu-

maines. Le cahier de M. Léon Fontaine se termine par un morceau qui serait exquis si l'on pouvait le raccourcir des trois quarts. Maupassant y raconte tout bonnement sa dernière partie de canotage :

Des larmes de la nuit la plaine était humide
Une brume légère au loin flottait encor
Les gais oiseaux chantaient. Et le beau soleil d'or
Jetait son étincelle à l'eau fraîche et limpide.
Oh! quand la sève monte et que le bois verdit
Quand de tous les côtés la grande vie éclate
Quand au soleil levant tout chante et resplendit,
L'esprit ouvre son aile et le cœur se dilate.
Aussi notre héros fut-il très étonné
De se sentir bientôt moins triste qu'à la ville,
Le regard plus serein et l'âme plus tranquille,
Quand au courant du fleuve il se vit entraîné
Le canot lentement allait à la dérive,
Un vent léger faisait murmurer les roseaux,
Peuple frêle et charmant qui grandit sur la rive
Et qui puise son âme au sein calme des eaux.

La yole du poète croise une autre embarcation. Il discerne à la poupe une femme en qui il reconnaît, à son grand étonnement, une chaste jeune fille qu'il avait coutume de rencontrer, le matin, en se rendant à son bureau. Cette vierge n'était qu'une canotière. Il se lance à sa poursuite. Il la rattrape. On descend à la même guinguette. Que vous dirai-je? Le dénouement se devine :

Poète au cœur naïf, il cherchait une perle,
Trouvant un bijou faux, il le prit et fit bien.
J'approuve, quant à moi, ce dicton très ancien
« Quand on n'a pas de grive, il faut manger un merle ».

Nous sommes en 1875. Guy de Maupassant est introduit par son maître dans un cercle d'écrivains déjà éminents ou appelés à le devenir. Émile Zola, Alphonse Daudet l'accueillent. Il est le camarade de Huysmans, de Léon Hennique, de Henry Céard. Il est emporté par l'émulation et l'ambition. Il se mesure à la prose qui devient entre ses doigts un outil incomparable. En abandonnant les muses, c'est à la jeunesse qu'il dit adieu. La gloire lui apporte son tribut ordinaire d'inquiétudes. Guy de Maupassant a cessé d'être heureux, le jour où il a été complètement un homme de lettres. Et c'est pourquoi j'ai éprouvé une vive satisfaction à feuilleter ces cahiers jaunis où s'épanouit, en gerbes odorantes, l'insouciance de ses premières années.

GUY DE MAUPASSANT

PAR

G. PELLISSIER

De tous nos romanciers, un seul peut-être, mérite pleinement le nom de naturaliste: Maupassant (1). Quoique Maupassant ait, tout au début, subi quelque peu l'influence de M. Zola, son vrai maître fut Gustave Flaubert. Or Flaubert est sans conteste un imitateur de la nature beaucoup plus fidèle que M. Zola.

... Mais Flaubert n'était pas pourtant un vrai naturaliste... Il ne put s'affranchir du romantisme... Chez Guy de Maupassant, nulle trace de romantisme. Entièrement naturaliste, il n'a fait pour ainsi dire que mirer la nature. Lui-même se peint sous le nom d'un de ses personnages, le romancier La Marthe, « armé d'un œil qui cueillait les images, les attitudes et les gestes avec la précision d'un appareil photographique » (2).

(1) Monsieur, je suis très honoré de la demande que vous me faites de reproduire les pages de mon dernier livre (*Le mouvement littéraire contemporain*. Paris, Libr. Hachette, 1901) sur Guy de Maupassant, et je vous en donne bien volontiers l'autorisation. Veuillez, etc.

Paris, 75, rue de l'Assomption, 9 juillet 1901.

GEORGES PELLISSIER.

(2) *Notre cœur*, par GUY DE MAUPASSANT.

Peut-être Maupassant est-il, par son art de composer, moins naturaliste que certains autres romanciers contemporains, que les Goncourt notamment, si ce que leurs livres ont de discontinu ou même d'incohérent nous donne mieux l'impression de la réalité, fertile en accidents et en caprices. Mais distinguons du moins entre ses romans et ses contes.

L'unité de ses romans n'est jamais tellement étroite : il ne s'y impose pas la logique et la symétrie qui caractérisent ceux de Flaubert et de M. Émile Zola; parfois même il laisse au développement une aisance un peu lâche. Et si ses contes, d'autre part, sont en général mieux ordonnés, leur courte étendue, la simplicité de leur « fable », le petit nombre de leurs personnages, comportaient, à vrai dire, ou même commandaient cette cohésion et cette teneur. Du reste il y a, comme disent les naturalistes, des *tranches* de vie humaine; il y a tels « morceaux » qui, se séparant des choses contiguës, font corps à part, ont leur unité propre et distincte. Ce qu'on loue chez Maupassant comme art de composition, pourrait bien n'être qu'un don inné de reconnaître ces morceaux, auxquels la nature a fixé un cadre précis. Et, de la sorte, il ferait, là encore, œuvre de naturaliste.

Toutes les conditions du naturalisme, Maupassant les remplit mieux que nul autre de ses contemporains... Point de philosophie. Ou, pour mieux dire, sa philosophie, purement naturelle, ne se préoccupe pas de ce qui dépasse le monde sensible. A quoi bon penser ? La pensée de l'homme « tourne comme une mouche dans une bouteille »; ne constatant que des phénomènes, peut-être illusoires, et dont, tout aut

moins, la raison d'être nous échappe, il nous est impossible de rien savoir, de rien expliquer. Aussi bien, ce nihilisme intellectuel n'inquiète point Maupassant, qui s'en arrange le mieux du monde. Si son œuvre, étalant à nos yeux la bestialité primitive de l'homme, peut faire sur nous une impression de tristesse, nulle tristesse n'est en lui...

Aucun souci de moralité. Ni de moralité sociale .. ni de moralité individuelle... Il considère évidemment la morale comme inventée par des esprits chagrins qu'avait dépravés une civilisation corruptrice. A la morale il oppose la nature...

L'amour, tel qu'il le représente, c'est l'instinct du sexe. Lui-même, après avoir tâté, sur le tard, des mondaines, revint bien vite aux bonnes filles, qui ne font point de simagrées. Rien de pervers en ses peintures amoureuses. Il peint l'amour comme il le sent, dépourvu de toute exaltation factice, réduit à un besoin naturel.

... L'art semble laisser Maupassant insensible. Nous savons du moins qu'il ne consentait jamais à parler de littérature, qu'il refusait tout entretien sur ses livres ou sur ceux des autres, qu'il restait obstinément en dehors des discussions esthétiques. Une seule fois, dans *Pierre et Jean*, il s'avisa d'écrire une sorte de manifeste (1). Nous y voyons d'abord en quel mépris il tenait la critique ; et nous y voyons aussi que sa doctrine littéraire consiste à proscrire

(1) Il y a aussi l'étude sur le roman au XIXe siècle, dans la *Revue de l'Exposit. Univ. de 1889*, numéro de novembre. [A. L.].

toute espèce de théorie. Maupassant prétendait n'écrire que pour vivre.

... Comme les autres naturalistes, Maupassant peint toujours ce qu'il a vu. D'abord, la Normandie natale : ensuite, Paris et le monde des employés de ministère, celui de la littérature et des journaux, celui de la galanterie ; puis, à la fin, le grand monde ; par intervalles, ce qu'il put observer dans quelques villégiatures, dans ses voyages en Algérie et en Italie... Il n'invente presque rien, il ne fait que traduire. Nous savons comment s'appelait de son vrai nom tel des personnages qu'il nous présente, en quel lieu s'est passée telle histoire qu'il nous raconte... Passif et neutre, Maupassant *représente* les choses vues avec une parfaite exactitude.

... Il est absolument impersonnel... Nul autre sentiment chez lui que le plaisir de retracer les êtres qui passent dans le champ de sa vision. Il les retrace, exempt d'amour et de haine, avec une fidélité tout objective, sans que leurs peines ou leurs joies l'émeuvent, sans qu'aucune platitude l'écœure, sans qu'aucune vilénie l'indigne.

... Le style de Maupassant est la perfection même. Mais cette perfection n'a rien que de naturel et d'aisé... Aucune trace chez lui de ce qu'on appelle l'écriture artiste... Rien de rare, rien d'exquis, – rien de « particulier » – ... Ne disons pas seulement qu'il est net ; il est transparent.

Quelques années avant sa mort, une maladie lui troubla d'abord la raison, et, bientôt, la lui fit perdre. Nous venons de peindre un homme sain et robuste. Pour être naturaliste, il faut avoir tous les organes

en bon état. Dès que Maupassant sentit les atteintes du mal qui devait l'emporter, son naturalisme s'altéra. Et l'on connut alors un Maupassant qui n'est plus le même, celui des derniers romans, un Maupassant tendre, triste, accessible aux inquiétudes de la pensée, voire aux préoccupations morales. Mais, quoique ses romans aient par eux-mêmes beaucoup de valeur, c'est par ses contes qu'il restera. Or, leur originalité consiste surtout dans l'exactitude avec laquelle ils imitent la nature. Tel apparaît le trait essentiel de Maupassant. Et même, sa vision des formes est si exacte qu'elle supplée à la faculté d'analyse psychologique. La vie intime se manifeste par des signes extérieurs; ces signes – les gestes, les jeux de physionomie, les paroles – il excelle à les rendre. Certes, Maupassant n'est point ce qu'on nomme un psychologue. Mais, si nous admettons avec lui que « l'appareil physique contient toute la nature morale », il ne nous reste plus que d'admirer son extraordinaire aptitude à exprimer le dedans par le dehors (1).

(1) Op. cit., p. 18.

GUY DE MAUPASSANT

(Notes extraites du Journal des Goncourt, t. VI-IX, 1880-1895).

Journal des Goncourt, t. VI, 1878-1884 (1).

Dimanche de Pâques, 28 mars 1880: « Nous partons, Daudet, Zola, Charpentier et moi, pour aller dîner et coucher chez Flaubert, à Croisset.

« Maupassant vient nous chercher, en voiture, à la gare de Rouen, et nous voici reçus par Flaubert... La soirée se passe à conter de grasses histoires, qui font éclater Flaubert, en ces rires qui ont le *pouffant* des rires de l'enfance ».

Samedi 9 avril 1881: « Aujourd'hui, à la sortie de la séance pour l'érection d'un monument à Flaubert, je vais dîner avec Tourguéneff et Maupassant, chez une vieille amie de Flaubert, la belle Mme Brainne. Après dîner, on cause de l'amour, et du goût singulier des femmes en amour ».

Vendredi 17 février 1882: « Ah! la sale hypocrisie de certains critiques. Un de ces critiques ne disait-il

(1) Les Goncourt ont légué à la Bibliothèque Nationale l'ensemble de leur correspondance littéraire de 1851 à 1896 et le manuscrit de leur journal, qui forment soixante cartons ou liasses. Ces documents ne pourront être communiqués au public, d'après M. Henri Omont membre de l'Institut, qu'à partir du 16 juillet 1916.

pas à propos de *La Faustin* que *les devoirs de son métier* l'avaient forcé à lire les œuvres du Marquis de Sade? Et ces jours-ci, Guy de Maupassant me racontait que ce même critique l'avait prié de solliciter pour lui de Kistemaeckers et autres éditeurs belges, un envoi de la série des livres obscènes, publiés de l'autre côté de la frontière ».

Mercredi 24 décembre 1884: « Aujourd'hui, Maupassant, qui est venu me voir, à propos du buste de Flaubert, me raconte des choses typiques de la grande mondanité.

« A l'heure présente, les jeunes gens du monde *chic* apprennent d'un maître d'écriture *ad hoc* l'écriture de la dernière heure, une écriture dépouillée de toute personnalité et qui a l'air d'un chapelet d'*m*. Autre *chic*: Comme les Rothschild ont épuisé tous les genres de chasse, et qu'il n'y a plus de bête sur la terre, qui les intéresse à chasser, on promène, le matin, une peau de cerf dans le bois, et avec des chiens au nez tout particulier, on chasse, tout l'après-midi, cette odeur de bête absente dans une sorte de poursuite d'une ombre. Et Mme Alph. de R. sautant très bien, on prépare d'avance des obstacles, et l'on arrose l'herbe, pour que, dans le cas où tomberait la chasseresse, elle ne se fasse pas de mal.

« Maupassant m'avoue que Cannes est un endroit merveilleux pour la documentation de la vie élégante ».

Journal des Goncourt, t. VII, 1885-1888.

Dimanche 15 novembre 1885: « Du monde, beaucoup de monde dans mon grenier, Daudet, Mau-

passant, de Bonnières, Céard, Bonnetain, Robert Caze, Jules Vidal, Paul Alexis, Toudouze, Charpentier etc. etc. ».

Lundi 3 janvier 1887: « Le 1er janvier, il a paru, dans le *Gil Blas*, un article de Santillane au sujet de la représentation donnée par moi à Porel, pour compléter la souscription pour le monument de Flaubert: article me reprochant la mendicité de la chose, et me faisant un crime de ne pas compléter à moi seul, les trois mille francs qui manquent. Aujourd'hui quelle a été ma surprise, un mois à peine s'étant écoulé, depuis l'aimable lettre que Maupassant m'avait adressée après la première de *Renée Mauperin*, de lire dans le *Gil Blas*, une lettre de Maupassant, où il appuie, de l'autorité de son nom, l'article de Santillane. Je lui envoie du coup ma démission, dans cette lettre:

« 3 janvier 1887.

« Mon cher Maupassant,

« Votre lettre, imprimée dans le *Gil Blas* de ce matin, apportant l'autorité de votre nom au dernier article de Santillane, ne me laisse qu'une chose à faire, c'est de vous envoyer ma démission de Président et de membre de la Société du monument de Flaubert.

« Vous n'ignorez pas ma répulsion pour les Sociétés et leurs honneurs, et vous devez vous rappeler que je n'ai accepté que sur vos instances cette présidence qui m'a causé mille ennuis...

« ... Je tiens à la disposition de la Société la somme de 500 fr. pour laquelle j'avais annoncé vou-

loir contribuer au monument de Flaubert, regrettant, mon cher Maupassant, que vous ne m'ayez pas écrit directement, enchanté que j'aurais été de me décharger, en ces affaires délicates – où je n'ai été que l'instrument de vouloirs et de désirs qui n'étaient pas toujours les miens – de toute initiative personnelle.

« Agréez quand même, mon cher Maupassant, l'assurance de mes sentiments affectueux ».

Mercredi 2 février 1887: « Visite de Maupassant, qui me décide à reprendre ma démission de membre de la Société du monument de Flaubert, par veulerie, par lâcheté de ma personne, et l'ennui d'occuper le public de cette affaire. C'est raide tout de même, le fait de cet article qu'il a appuyé, " sans, me dit-il, l'avoir lu! " ».

Dimanche 27 mars 1887: « A propos de mon *Journal*, quelques-uns s'étonnent que cette œuvre ait pu sortir d'un homme considéré comme un simple *gentleman*. Et pourquoi, aux yeux de certaines gens, Edm. de Goncourt est un gentleman, un amateur, un aristocrate qui fait joujou avec la littérature, et pourquoi Guy de Maupassant, lui, est-il un véritable homme de lettres? Pourquoi, je voudrais bien le savoir ? »

Mardi 10 janvier 1888: « Dans la préface de son nouveau roman, Maupassant attaquant l'*écriture artiste*, m'a visé, sans me nommer (1). Déjà, à propos de la souscription Flaubert, je l'avais trouvé d'une franchise qui laisse à désirer. Aujourd'hui, l'attaque

(1) C'est la *Préface* au roman *Pierre et Jean*. [A. L.].

m'arrive, en même temps qu'une lettre, où il m'envoie par la poste son admiration et son attachement. Il me met ainsi dans la nécessité de le croire un Normand, très normand ».

Journal des Goncourt, t. VIII, 1889-1891.

Mercredi 6 mars 1889: « Maupassant, de retour de son excursion en Afrique, et qui dîne chez la Princesse [*Mathilde Napoléon*], déclare qu'il est en parfait état de santé. En effet, il est animé, vivant, loquace, et sous l'amaigrissement de la figure et le reflet basané du voyage, moins commun d'aspect qu'à l'ordinaire ».

Samedi 15 juin 1889: « Octave Mirbeau, de retour de Menton, dîne à côté de moi [*au Dîner de la Banlieue*]. Un causeur verveux, spirituel, doublé d'un *potinier* amusant. Il parle curieusement de la peur de la mort qui hante Maupassant, et qui est la cause de cette vie de locomotion perpétuelle sur terre et sur mer, pour échapper à cette idée fixe. Et Mirbeau raconte que, dans une des descentes de Maupassant à terre, à la Spezia, si je me rappelle bien, il apprend qu'il y a un cas de scarlatine, abandonne le déjeuner commandé à l'hôtel, et remonte dans son bateau. Il raconte encore qu'un homme de lettres, blessé par un mot écrit par Maupassant, et devant dîner avec lui, avait pendant les jours précédant ce dîner, mis le nez dans de forts bouquins de médecine, et au dîner lui avait servi tous les cas de mort amenés par les maladies des yeux: ce qui avait fait tomber littéralement le nez de Maupassant dans son assiette ».

Vendredi 10 janvier 1890: « Oh! le bruit, le bruit, c'est la désolation de tous les nerveux dans les centres modernes! Mercredi dernier, Maupassant qui vient de louer un appartement avenue de Victor-Hugo, me disait qu'il cherchait une chambre pour dormir, à cause du passage devant chez lui des omnibus et des camions ».

Dimanche 23 novembre 1890: « Par un temps à ne pas mettre un chien dehors, me voici à 5 h. en bas de mon lit, et bientôt dans le chemin de fer de Rouen, avec Zola, Maupassant, etc. etc. Je suis frappé, ce matin, de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère *marqué*, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même de la fixité maladive de son regard. Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os. En passant sur la Seine, au moment d'arriver à Rouen, étendant la main vers le fleuve couvert de brouillard, il s'écrie: *C'est mon canotage là-dedans, le matin, auquel je dois ce que j'ai aujourd'hui* [*Ils allaient à Rouen où Goncourt devait lire un discours devant le médaillon de Flaubert.*]

«... Dîner amusant par le vagabondage de la conversation, qui va... du voyageur Bonvalot au vidangeur de la pièce pornographique de Maupassant: *Feuille de rose*, jouée dans l'atélier Becker ».

Samedi 25 avril 1891: « La Comtesse de Greffulhe me dit hier... que je devrais bien faire dans un roman une femme de la société, une femme de la grande société, la femme qui n'a encore été faite par personne, ni par Feuillet, ni par Maupassant,

ni par qui que ce soit, et que moi seul – c'est la Comtesse qui parle – je pourrais faire, et que je n'ai pas faite dans *Chérie* »...

Mardi 9 décembre 1891: « Maupassant serait attaqué de la folie des grandeurs, il croirait qu'il a été nommé Comte, et exigerait qu'on l'appelât *Monsieur le Comte.*

« Popelin, prévenu qu'il y avait un commencement de bégayement chez Maupassant, ne remarquait pas, cet été, ce bégayement chez le romancier, à Saint-Gratien [le château où demeurait S. A. I. la Pⁿˢˢᵉ Mathilde], mais était frappé du grossissement invraisemblable de ses récits. En effet, Maupassant parlait d'une visite faite par lui à l'amiral Duperré, sur l'escadre de la Méditerranée, et d'un nombre de coups de canon à mélénite, tirés en son nom et pour son plaisir, coups de canon allant à des centaines de mille francs, si bien que Popelin ne pouvait s'empêcher de lui faire remarquer l'énormité de la somme. L'extraordinaire de ce récit, c'est que Duperré, à quelque temps de là, disait à Popelin qu'il n'avait pas vu Maupassant ».

Journal des Goncourt, t. IX, 1892-95.

Jeudi 7 janvier 1892: « Chez Maupassant, ne dit-on pas, qu'il n'y avait qu'un seul livre sur la table du salon: le Gotha? C'était un symptôme du commencement de la folie des grandeurs! »

Samedi 9 janvier: « Maupassant est un très remarquable *novelliere*, un très charmant conteur de nouvelles, mais un styliste, un grand écrivain, non, non! »

Jeudi 24 janvier: « Un *petit-bleu* d'un journal, où l'on me reproche très sérieusement, comme manque de toute sensibilité, d'être encore vivant à l'heure présente, et au moins, si je vis, de n'être pas devenu fou, à l'instar de Maupassant ».

Mercredi 3 février: « Ce soir, chez la Princesse [*Mathilde*] mauvaises nouvelles de Maupassant. Toujours la croyance d'être salé. – Abattement ou irritation. – Se croit en butte à des persécutions des médecins, qui l'attendent dans le corridor, pour lui seringuer de la morphine, dont les gouttelettes lui font des trous dans le cerveau. — Obstination chez lui de l'idée qu'on le vole, que son domestique lui a soustrait six mille francs: six mille francs qui, au bout de quelques jours, se changent en soixante mille francs ».

Mercredi 17 août: « Dans le chemin de fer pour Saint-Gratien au moment où les journaux annoncent un mieux dans l'état de Maupassant, Yriarte me fait part d'une causerie qu'il vient d'avoir, ces temps-ci, avec le docteur Blanche.

« Maupassant colloquerait, toute la journée, avec des personnages imaginaires, et uniquement des banquiers, des courtiers de bourse, des hommes d'argent. Le Dr Blanche ajoutait: " Il ne me reconnaît plus, il m'appelle docteur, mais pour lui, je suis le docteur n'importe qui, je ne suis plus le Dr Blanche ". Et il faisait un triste portrait de sa tête, disant qu'à l'heure présente, il a la physionomie d'un vrai fou, avec le regard hagard et la bouche sans ressort ».

Lundi 30 janvier 1893: « Le Dr Blanche, qui fait, ce soir, une visite rue de Berri [*chez la princesse Ma-*

thilde, à Paris] vient causer avec moi de Maupassant, et nous laisse entendre qu'il est en train de *s'animaliser* ».

Samedi 8 juillet: « Enterrement de Maupassant (1), dans cette église de Chaillot, où j'ai assisté au mariage de Louise L... que j'ai eu, un moment, l'idée d'épouser. Mme Commanville, que je coudoie, m'annonce qu'elle part le lendemain pour Nice, avec le pieux désir de voir, de consoler la mère de Maupassant, qui est dans un état inquiétant de chagrin ».

Jeudi 20 juillet: « Au dîner... Céard nous entretient de Maupassant, déclare que chez lui, la littérature était toute d'instinct, et non réfléchie, affirme que c'est l'homme qu'il a connu le plus indifférent à tout, et qu'au moment où il paraissait le plus passionné pour une chose, il en était déjà détaché ».

Dimanche 10 juin 1894: « Au sujet de la *Maison Tellier*, Toudouze contait qu'à l'enterrement de Maupassant, se trouvant dans la même voiture que Hector Malot, celui-ci lui avait appris que c'était lui, qui avait donné l'épisode de la chose à Maupassant, mais qu'il avait gâté ce qu'il lui avait raconté, en terminant la nouvelle par une fête, tandis que la matrulle avait dit à ses femmes: *Et ce soir, dodo toute seule!* »

Mercredi 17 juillet 1895: « Je reviens de Saint-Gratien, avec l'oculiste Landolt... Nous causons des yeux de Maupassant, qu'il dit avoir été de très bons yeux, mais semblables à deux chevaux qu'on ne

(1) Mort le jeudi 6 juillet. [A. L.].

pourrait mener et conduire ensemble – et que le mal était derrière les yeux » (1).

(1) Au moment où je donne un regain d'actualité à ces passages du *Journal des* GONCOURT, il faut pourtant que je rappelle au lecteur que ce sont des ennemis de Guy de Maupassant, et que pour l'incident Flaubert il ne faut pas seulement entendre les Goncourt; dans sa correspondance et dans ses conversations, d'après Monsieur Balestre, docteur de la famille Maupassant, Guy avait exposé autrement l'affaire. [A. L.].

MONUMENT DE GUY DE MAUPASSANT A ROUEN
(Bernier Architecte, Verlet Statuaire, Petiton Photographe).

L'INAUGURATION DU MONUMENT DE ROUEN

Le dimanche 27 mai 1900, le rapide amenait à Rouen, à 9 h. 52 du matin, les invités du Comité d'inauguration du monument de Maupassant. A la gare, MM. Gaston Le Breton, membre correspondant de l'Institut, directeur du Musée d'antiquités, président, Pinchon, secrétaire, et Henri Allais, les recevaient, et aussitôt commençait à travers la ville une promenade pour la visite des monuments rouennais.

Sous la conduite de M. Le Breton qui, avec sa grande connaissance de ces monuments, avec son érudition consommée, était un guide parfait, les hôtes se sont rendus tout d'abord rue Saint-Romain pour y voir la vieille maison du XVe siècle, menacée de destruction. C'était un véritable cortège que formaient ces littérateurs, ces artistes enchantés de parcourir ainsi la ville, par le temps le plus merveilleux qu'on pût rêver; on y remarquait MM. de Heredia et Albert Sorel, de l'Académie Française; Henry Fouquier, délégué de la Société des Gens de lettres; le poète Auguste Dorchain, le critique d'art Pouvillon, Bernier, de l'Institut, architecte du monument, Raoul Verlet, l'éminent sculpteur, auteur du buste de Maupassant; M. et Mme Léo Claretie, M. Le Goffic, et de nombreux journalistes.

De la rue Saint-Romain, on gagne l'aître Saint-Maclou, l'église ensuite, où l'on admire les portes de Jean Goujon, et après un coup d'œil admiratif sur l'église Saint-Ouen, on se rend chez M. Le Breton, qui fait à ses hôtes les honneurs de ses splendides collections.

Quelques instants plus tard, on se trouvait réunis à l'Hôtel de France, où le Comité offrait un déjeuner.

M. Pol Neveux, délégué du Ministre de l'Instruction publique, y assiste, et nous y trouvons aussi M. Catulle Mendès, MM. Mastier, préfet de la Seine-Inférieure, le Maire de Rouen et son adjoint aux beaux-arts, Zévort, recteur de l'Académie de Caen, Jacques Normand, le collaborateur de Maupassant dans *Musotte*, les éditeurs Fasquelle et Ollendorff, MM. Marqueste, inspecteur des beaux-arts, Chanoine-Davranches, Henri Allais, les docteurs Aubé et Pennetier, membres du Comité, etc.

Ce déjeuner est rapidement servi, et à deux heures, on se rend au Jardin Solférino.

La fête d'inauguration.

Déjà, le jardin est abondamment garni : dans la partie réservée au public, on se presse, on se pousse, on envahit les pelouses, au grand désespoir de M. Leleu, le directeur des jardins, qui orne avec un soin jaloux son jardin Solférino et voit déjà ses gazons arrachés sous le piétinement des spectateurs.

Les chaises rangées devant le monument pour les personnes munies de cartes sont rapidement prises.

Dans la tribune d'honneur, dressée perpendiculairement au Musée, et qui est occupée par les personnages officiels et de nombreuses dames aux claires et élégantes toilettes, on supporte stoïquement les rayons d'un soleil brûlant : à peine y peut-on respirer, tant il y fait chaud ; mais on ne bronche cependant pas, pour ne pas perdre un mot des discours qui vont être prononcés.

Voici les membres du Comité qui s'avancent et qui vont prendre place dans la petite tribune élevée à leur intention au bas du grand escalier du Musée. C'est un brouhaha général dans la foule qui se lève pour voir les académiciens.

D'aucuns, qui s'attendaient à voir les membres de l'Institut revêtus de l'habit à palmes, sont un peu déçus. Mais on leur explique que Maupassant n'ayant pas été de l'Académie, ces messieurs, qui ne sont d'ailleurs pas délégués officiels de l'illustre compagnie, ont dû se contenter de l'habit noir, certains d'entre eux portant au côté la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur, des brochettes de décorations, voire même des grands cordons d'ordres étrangers.

La cérémonie commence. La musique du 24e régiment d'infanterie, sous la direction de son chef distingué, M. Bonnelle, joue l'ouverture des *Deux Nuits*, de Boïeldieu, puis on entend l'*Hymne Triomphal* de Ch. Lenepveu, que la musique militaire, la musique municipale et le Cercle orphéonique exécutent sous la direction de l'auteur. Cet hymne fut, on le sait, composé pour l'inauguration du monument élevé au Cimetière monumental, à la mémoire

des soldats morts pour la patrie ; depuis, il a été plusieurs fois exécuté dans la ville ; il produit cette fois encore grand effet sur la foule qui applaudit chaleureusement les dernières strophes qu'accompagnaient, on s'en souvient, quelques mesures de la *Marseillaise.*

Le silence se fait peu à peu et M. Gaston Le Breton s'avance au bord de la tribune.

Discours de M. Gaston Le Breton.

Le Président du Comité va, au nom de celui-ci, remettre le nouveau monument à la ville de Rouen.

Mais, avant tout, en quelques phrases dites avec ampleur, d'une voix qui porte au loin, M. Gaston Le Breton salue courtoisement le délégué du Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, et les représentants illustres de la littérature et de la presse françaises venus pour honorer la mémoire de Maupassant. Il rappelle la belle fête donnée l'année dernière, au Théâtre-des-Arts, pour préparer celle-ci, les hommes éminents qui y prêtèrent leur précieux concours, M. Albert Sorel et M. Gustave Larroumet, avec les premiers artistes de la Comédie-Française, aux côtés desquels était la gracieuse Mlle Moreno, qui va dire tout à l'heure des vers de Maupassant.

Avec infiniment de tact, il dit combien aujourd'hui le Comité est redevable pour leur présence: à M. de Heredia, de l'Académie Française, l'exquis poète « dont les sonnets si célèbres semblent ciselés dans l'or le plus pur, comme une garde d'épée de

la Renaissance », l'ami de Flaubert, le témoin des essais littéraires de Maupassant, le conseiller des premières heures de sa trop rapide carrière; à M. Henry Fouquier, le critique autorisé, le brillant écrivain, chroniqueur et conférencier, délégué de la Société des Gens de lettres.

Personne n'est oublié dans ces remerciements publics que le Comité devait aux illustrations qui avaient répondu à son appel, comme à tous les participants de la solennité: artistes, interprètes, exécutants, tout le monde a eu sa part.

Cette mission remplie, et il s'en est acquitté en maître, M. Gaston Le Breton fait la remise du monument au Maire de Rouen.

Voici le texte complet de son discours, d'après une copie que M. Le Breton a bien voulu me communiquer en 1903:

« Mesdames, Messieurs,

« Prendre aujourd'hui la parole devant une Assemblée d'élite comme la vôtre, c'est un grand honneur, dont je sens tout le prix.

« Je ne l'aurais certes pas ambitionné, si les circonstances ne me faisaient un devoir, au nom de mes Collègues du Comité, d'acquitter ici une dette de reconnaissance envers vous.

« J'exprime donc nos sentiments de vive gratitude et j'adresse nos plus respectueux hommages à M. Pol Neveux, délégué officiellement par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, aux illustres représentants de la littérature et de la presse fran-

çaise, venus pour honorer la mémoire de notre cher Maupassant.

« Déjà plusieurs de vos confrères les plus éminents nous avaient apporté le précieux concours de leur talent, lors de la représentation de gala du 12 mars 1899; rappeler ici que l'initiative en revient à celui dont nous n'avons fait que continuer l'œuvre, est pour moi un devoir de délicatesse et de justice.

« Vous aviez goûté tout le charme du magnifique discours où M. Albert Sorel, dans un langage si élevé et si pur, vous dépeignait le génie normand, aux différentes époques de son histoire.

« M. Gustave Larroumet, le maître conférencier, vous fit ressortir, avec son art habituel, la part importante de la Normandie dans la littérature française et les mérites de l'œuvre de Guy de Maupassant (1), tandis que par l'intéressante causerie de M. Jacques Normand, son collaborateur et ami, vous pénétriez davantage dans son intimité.

« Mme Pierson et M. Leloir furent incomparables dans l'*Histoire du vieux temps*; sous leur maîtrise, les rôles du comte et de la marquise prirent un caractère d'aristocratique vérité.

« MM. Leitner et Georges Beer, par une diction

(1) M. Éd. Maynial, qui a là-dessus une autorité spéciale, m'écrit dans sa lettre du 2 novembre 1903 : « Une des appréciations les plus réussies sur l'œuvre et le caractère de Maupassant est, à mon avis, dûe à la plume de votre ami Gustave Larroumet: Conférence publiée dans la *Revue Bleue* du 18 mars 1899 ». [A. L.].

impeccable et des qualités différentes, nous firent apprécier encore davantage les œuvres de l'écrivain.

« Dans cette même fête littéraire, nous applaudissions M. Jacques Fenoux, ainsi que Mlle Moreno, qui veut bien encore cette fois nous apporter, avec sa grâce habituelle, le concours de son talent si souple et si varié. A ces écrivains, à ces artistes, nous exprimons nos plus cordiales félicitations et nos plus vifs remercîments.

« Les mêmes hommages sont dus à notre éminent concitoyen, M. Charles Lenepveu, de l'Institut, pour la part importante qu'il prend à cette fête en dirigeant lui-même son œuvre. Je ne saurais oublier ses fidèles interprètes, l'Harmonie municipale et le Cercle Orphéonique de Rouen, ainsi que la Musique du 24e de Ligne, qui nous a fait entendre aussi le menuet de M. Frédéric Le Rey, un compatriote de talent.

« Une joie nous était réservée: la venue de M. de Heredia, de l'Académie Française, dont les sonnets si célèbres semblent ciselés dans l'or le plus pur, comme une garde d'épée de la Renaissance.

« Pour célébrer ici Maupassant, M. de Heredia n'était-il pas tout désigné, lui qui fut témoin de ses débuts pendant une de ses villégiatures à Croisset et assista, chez Flaubert, à la lecture d'essais littéraires que l'élève soumettait alors au sévère examen du Maître?

« N'a-t-il pas été aussi le conseiller des premières heures, dans cette carrière de Maupassant, si rapide et si féconde, jusqu'au jour où il pressentit, avec une profonde tristesse, les symptômes d'un mal qui

devait nous le ravir au printemps de la vie, et déjà dans tout l'épanouissement de son talent, comme une plante en pleine fleur?

« Arrière-petit-fils, par sa mère, de Girard d'Ouville, président au Parlement de Normandie, M. de Heredia se rattache ainsi à notre vieille province; aussi pouvons-nous presque dire, de lui, qu'il est de chez nous.

« Une autre faveur nous est échue, celle d'entendre, aujourd'hui, M. Henry Fouquier. La Société des Gens de lettres qui l'a délégué officiellement ne pouvait faire un meilleur choix; l'autorité du critique et de l'écrivain, la finesse du chroniqueur et du conférencier devaient contribuer à donner un charme varié à cette fête.

« Aussi, Messieurs, devant de tels orateurs, aurais-je mauvaise grâce à retarder plus longtemps le plaisir de les entendre. Je viens donc, M. le Maire, au nom du Comité, vous remettre officiellement ce monument, élevé à la mémoire de Guy de Maupassant et que nous avons l'honneur d'offrir à la Ville de Rouen.

« Nous souhaitons que cet exemple se perpétue dans l'avenir et que ce square Solférino s'enrichisse peu à peu de statues et de bustes, comme le jardin céramique à Athènes, en devenant le sanctuaire de nos célébrités rouennaises.

« Est-il d'ailleurs une plus belle harmonie que celle des œuvres d'art au milieu des fleurs? Ne réalise-t-on pas alors l'idée *inter artes et naturam* qu'un peintre illustre, Puvis de Chavannes, a voulu traduire ici même, sur la belle fresque intérieure du Musée de peinture?

MONUMENT DE GUY DE MAUPASSANT AU PARC MONCEAU À PARIS
(Phot. de M. R. Pinchon).

« Pourrai-je ne pas exprimer publiquement notre reconnaissance à M. Louis Bernier de l'Institut et à M. Raoul Verlet ? Ils nous ont offert si gracieusement leur précieux concours: l'un pour l'architecture du monument, dont la silhouette et les profils sont si purs et se détachent si élégamment dans ce décor de verdure, l'autre pour le caractère élevé et l'allure distinguée qu'il a su donner à la figure comme au buste. Nous applaudissons au succès de M. Raoul Verlet, qui vient d'obtenir au Salon de cette année la médaille d'honneur pour la sculpture.

« Peut-être ce monument semblera-t-il au premier aspect de dimensions modestes; mais nous avons pensé que, placé vis-à-vis de celui de Flaubert, il ne devait pas le dépasser comme proportions. C'est aussi ce qui nous a guidé pour le choix de son emplacement; n'était-il pas naturel que, par un sentiment filial, l'élève fût rapproché du maître?

« La figure de la Liseuse, qui accompagne la stèle du monument élevé à Maupassant, au parc Monceau, par la Société des Gens de lettres, n'apparaît pas à vos yeux, il est vrai; mais nous avons du moins, aujourd'hui, une Muse, gracieuse et vivante, dont les accents délicats feront chanter les vers du poète.

« La stèle qui supporte le buste est de granit rose sorti de la terre normande. C'est la première fois que cette belle matière est employée dans notre région.

« "Granit rose!" Ces mots n'évoquent-ils pas le souvenir des Sphinx et des temples de l'antique Égypte?

« Ne font-ils pas songer aux fleurs de lotus et à ces scarabées sacrés symboles de l'éternelle vie, ou du printemps qui doit renaître?

« Nos pères, il est vrai, n'eurent pas cette impérissable matière si colorée d'aspect; mais ils n'en construisirent pas moins les admirables monuments qui font de notre vieille cité rouennaise la Ville-Musée par excellence, où la flore normande s'épanouit partout en sculptures exquises.

« Il existe cependant, chez nous, un arbre dont la fleur nous est plus chère et plus précieuse que toutes les autres; c'est celle du pommier, Messieurs, véritable symbole de la vie, joie des périodiques printemps.

« C'était bien aussi l'arbre préféré de notre cher Maupassant, car son image apparaît dans chacun de ses livres, comme une évocation de la terre normande.

« C'est pourquoi nous avons placé, sur la stèle, cette branche de pommier en fleurs. Elle est due au talent de notre habile ferronnier, M. Ferdinand Marrou, un maître dans l'art du métal égal à ceux du Moyen-âge et de la Renaissance.

« De tout temps, les poètes ont eu leurs arbres ou leurs fleurs préférées; pour Alfred de Musset, génie désabusé de la vie, ce fut le saule, l'arbre des mélancolies et des tristesses; les vers où il l'a chanté sont encore dans vos mémoires:

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

« Ici, pour abriter ce buste de Guy de Maupassant, c'est l'arbre vigoureux de nos vergers que nous planterons à la saison propice. C'est le pommier normand, dont les branches, au renouveau, jetteront sur le sol autour de lui la neige blanche et rose de leurs floraisons ».

La péroraison de l'orateur, dite d'une voix vibrante, soulève les applaudissements de l'assistance qui n'a pas perdu un mot de ce discours. A ce moment, on enlève le voile qui recouvre le monument de Guy de Maupassant, dont nous donnons ici la reproduction. La foule se lève et applaudit longuement à l'œuvre de MM. Verlet, Bernier et Ferdinand Marrou.

Discours de M. de Heredia.

A son tour, M. J.-M. de Heredia prend la parole. L'éminent académicien a malheureusement la voix très faible, et seules les personnes placées au pied de la tribune peuvent entendre son remarquable discours. C'est grand dommage. Voici ce discours. M. de Heredia a bien voulu en corriger les épreuves, à mon intention, en 1903. Il me fait observer qu'il n'a pas été « désigné par l'Académie Française pour la représenter à la cérémonie », ainsi que le *Journal* l'a laissé croire à ses lecteurs: « *Ce n'est pas par l'Académie Française que j'ai été choisi pour présider à l'inauguration du monument de Guy de Maupassant. C'est la ville de Rouen qui m'a fait cet honneur. Je suis par ma mère d'origine normande* ».

« Messieurs,

« Celui qui sort de Rouen par la barrière du Havre et suit, le long des prairies de Bapaume, bordées de petits saules, l'ancienne route de Croisset, au pied de la côte où se dresse l'église de Canteleu, laisse derrière lui votre noble ville, métropole de l'art gothique, et la masse de ses toits d'ardoise qu'illuminent ou que voilent le soleil et les nuées; masse énorme et vivante d'où s'élancent, parmi la foule des clochers et des tours, Saint-Ouen, reine de l'art rayonnant, avec sa couronne de fleurs de lys, Saint-Maclou aux belles portes, et votre Cathédrale géante, dont la flèche est l'une des plus hautes du monde. Au fond, dominant tout, le Cimetière monumental.

« Sur la rive gauche, Saint-Sever, les mille cheminées des usines, la Foudre et Malétra s'empanachent de fumées noires. Au-dessus s'élève, presque en face, la pieuse colline de Bonsecour, où les morts aimés sont plus proches du ciel.

« Et au fond de la large vallée qui s'élargit toujours, la Seine, à travers la magnificence des vergers et des herbages, descendant majestueusement en d'immenses méandres, charrie vers son vaste estuaire et déverse dans la mer, et de là sur le monde, la richesse de la France.

« Voici Croisset. Là vécut, travailla et mourut le plus grand écrivain qui soit né dans votre ville depuis le grand Corneille. Séparée de la Seine par la route, la maison de Gustave Flaubert, ancienne habitation de campagne des moines de Saint-Ouen, s'adossait, blanche et basse, à un beau jardin qui grimpait

aux parois de la côte abrupte de Canteleu. Au bord de l'eau, une longue terrasse plantée de tilleuls. C'était l'allée docte, comme disait Flaubert, où l'on peut se promener sans regarder à ses pieds, en combinant, au rythme de la marche, des phrases cadencées. Et seul, au milieu du parterre, bien plus haut que les grands toits, montait un gigantesque tulipier. Ses racines plongeaient dans la terre plus fraîche. Le fleuve et le ciel se mêlaient à travers sa verdure mouvante ; et le poète de *Salammbô* se plaisait à voir, aux fins d'automne, les larges feuilles d'or voler, tourbillonner et s'amonceler sur la berge, éclatantes et nombreuses comme les statères, les sicles et les mines du trésor d'Hamilcar Barca.

« C'est là, dans le vaste cabinet de travail aux cinq fenêtres ouvertes sur les jardins et sur la Seine, que je vis, en pleine lumière, pour la première fois, le hardi jeune homme dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Ses yeux d'un brun clair brillaient dans sa face colorée. Sa bouche, sous la moustache fauve, riait. De taille moyenne, à la carrure athlétique, il était d'aspect vigoureux et sain. Et je crus voir un de ces beaux étalons qui foulent d'un sabot solide l'herbage normand.

« Guy de Maupassant était né au château de Miromesnil, près de Dieppe, le 5 août 1850, au lever du soleil. Il passa son enfance à Grainville et à Étretat, commença ses études au collège d'Yvetot et les vint achever au lycée de Rouen. Son oncle, Alfred Le Poittevin, avait été l'ami bien-aimé de Flaubert, qui lui a dédié la *Tentation de Saint-Antoine*. Le jeune Guy hérita de cette amitié qui lia

jusqu'à la fin le disciple et le maître. Sept années durant, l'élève fut astreint à la plus étroite discipline. Dans la belle préface des *Lettres à George Sand*, Maupassant a fixé quelques-uns des principes d'art que lui avait inculqués le maître de Croisset. Cet enseignement ne fut pas vain. La volonté évocatrice, l'extériorisation, comme on dit aujourd'hui barbarement, et l'impassibilité, ces deux qualités maîtresses de l'artiste créateur, Maupassant, après Flaubert, les eut au plus haut degré. Ce n'est qu'en ses dernières œuvres qu'il nous apparaît plus sensible, et, pour cela peut-être, moins touchant.

« Le 8 mai 1880, le grand Flaubert meurt.

« La terre normande est féconde. A peine la mort a-t-elle abattu le vieil arbre, que repousse un surgeon vigoureux. En cette même année, Guy de Maupassant publia *Boule-de-Suif* et *Des Vers*. Ce titre fut judicieusement choisi. Ce sont en effet des vers, d'excellents vers que ceux d'*Au bord de l'eau* et de *Vénus rustique*, d'une allure aisée, construits solidement et exactement rimés; mais ce ne sont point des vers de poète. Ce jugement, qui peut paraître sévère, est celui que Maupassant lui-même a porté sur cet unique essai. Il avait en littérature le sens critique le plus juste et le plus délicat sentiment. *Boule-de-Suif* est un chef-d'œuvre. L'artiste, pour son coup d'essai, sans qu'on puisse soupçonner l'effort, atteint à la maîtrise de son art. Et, coup sur coup, il donne la *Maison Tellier*, l'admirable *Histoire d'une Fille de ferme*, *Mademoiselle Fifi*, les *Contes de la Bécasse*, *Une vie*, celui de ses grands romans où il a mis le plus de lui-même, tout en gardant sa belle imper-

sonnalité. Je ne poursuivrai point le dénombrement de ces ouvrages fameux. Vous les avez tous lus. Le bon Flaubert eût été fier de ce disciple qui avait hérité de ses vertus magistrales. Maupassant procède évidemment de *Madame Bovary* et de l'*Éducation sentimentale.* Le comique profond, l'épique retourné de « Bouvard et Pécuchet » apparaissent dans ses études d'employés. Il les avait longuement pratiqués au Ministère de la marine et à l'Instruction publique. Il les a dessinés avec une précision pour ainsi dire chronométrique dans l'*Héritage.*

« Mais il est un côté original de son génie que je ne dois pas négliger de vous signaler.

« Les écrivains de la seconde moitié du dix-huitième siècle, par un raffinement de philanthropie, s'étaient fait un idéal singulier de l'humanité inférieure : ils se sont efforcés, dans leurs histoires et dans leurs romans, d'élever au-dessus même des hommes les plus civilisés le sauvage et le nègre. Ils leur ont prêté les qualités les plus rares. Nos pères ont connu le Natchez philosophe et le Caraïbe bienfaisant. Plus tard, les romantiques ont orné les assassins et les forçats de la pourpre de leurs métaphores et tenté l'apothéose de la courtisane. Tout au rebours, les romanciers de notre temps, curieux d'étudier les êtres instinctifs, exotiques ou populaires, ont essayé de se mettre à leur niveau et de descendre jusqu'à eux, afin de les mieux pénétrer. De tous ces explorateurs de régions morales ignorées ou mal connues, nul aussi profondément que Maupassant n'aura scruté ces âmes obscures : la fille et le paysan.

« Chaque livre nouveau le faisait plus grand. C'était la gloire. Et tous nous admirions en lui ce merveilleux excès de vie qui, par un miracle de la nature, mêlait à toutes les fleurs de printemps les fruits plus savoureux de la maturité, sans que rien pût tarir l'exubérance de la sève qui montait à ce cerveau puissant.

« Quant à lui, il semblait qu'il ne sût comment se dépenser. Les exercices violents le passionnaient. Il se plaisait à remonter, à force de rames, le cours des fleuves. Né près de la mer, il l'aimait. Elle exaltait, elle berçait son âme joyeuse et morose. Poussé par un vieil instinct de race, il descendit au sud, vers le soleil. Il a, sous la proue de son yacht, en tous sens, fait écumer la Méditerranée, que les Vikings, ses ancêtres, eussent écumée. Mais Guy de Maupassant était né trop tard, en cette fin de siècle où il faut traverser l'Afrique entière, si l'on veut pirater à l'aise. Il dut se contenter d'exercer ses muscles et d'écrire de beaux contes.

« Il en écrivit d'admirables, d'innombrables. Sa production fut prodigieuse. En moins de douze ans, il a donné plus de vingt-cinq volumes, sans compter les récits oubliés, les articles épars. Ce n'est, a-t-on dit, que la monnaie de Flaubert. Certes. Mais une telle monnaie n'est assurément ni de billon, ni même d'argent; car, s'il est permis de jouer hardiment sur les mots, quel amas du métal le plus précieux ne faut-il pas pour monnayer un talent d'or ?

« La vie de Maupassant n'est plus, semble-t-il, qu'un voyage marqué par des étapes triomphales. Il a l'inquiétude des lieux nouveaux. Sa fantaisie

errante le mène des brumes du Nord aux Colonnes d'Hercule. Il est capable d'accomplir tous les travaux. Il dompte la fatigue, il asservit la douleur. Mais il a, pareil au demi-dieu, vêtu la tunique de Déjanire. Après avoir héroïquement usé de sa vigueur corporelle et de sa force cérébrale, il en abuse, il les use. Et alors commence le lent détraquement de ce superbe animal humain.

« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixe-« ment ». Lui qui l'avait tant aimée, la lumière parfois l'éblouissait ou le fuyait. Ses yeux d'un brun clair, si vifs, si perçants, s'étaient comme dépolis. Il avait écrit le *Horla*. L'horreur de la mort le hantait. « La mort frappe sans cesse, chaque jour, partout, féroce, aveugle, fatale ». Écoutez ce cri de terreur qui lui échappe dès 1884 : « Il mourra bientôt à son tour. Il disparaîtra et ce sera fini... Quelle affreuse chose ! D'autres gens vivront, riront, s'aimeront... Est-ce étrange qu'on puisse rire, s'amuser, être joyeux, sous cette certitude éternelle de la mort ! Si elle était seulement probable, cette mort, on pourrait encore espérer ; mais non, elle est inévitable, aussi inévitable que la nuit après le jour ». Et il se sent repris d'un amour attendri et désespéré, presque bestial, pour cette terre où il frémissait de devoir rentrer. « Il est des coins du monde délicieux qui ont pour les yeux un charme sensuel ; on les aime d'un amour physique ». Personne n'a plus amèrement compris que ce sensitif exaspéré le fini de la sensation dans l'infini de la nature, dont l'éternel recommencement est la pire des ironies pour l'homme éphémère.

« Il était célèbre, riche et fort. Il paraissait heureux. On l'enviait. Nul ne fut plus vraiment misérable.

« La dernière fois que je le vis, il me dit longuement sa mélancolie, l'ennui de la vie, la maladie grandissante, les défaillances de sa vision et de sa mémoire, ses yeux cessant tout à coup de voir, la nuit totale, l'aveuglement persistant un quart d'heure, une demi-heure, une heure... Puis, la vision revenue, dans la hâte, la fièvre du travail repris, un arrêt subit de la mémoire et - quel supplice pour un tel écrivain ! - l'impuissance à trouver le mot juste, sa recherche acharnée, la rage, le désespoir. Il ne prenait plus plaisir à rien, même à faire le bien. Il me disait encore l'angoisse où le tenait le dédoublement maladif de sa personnalité. Où qu'il fût, quoi qu'il fit, partout, toujours, l'obsession constante, odieuse de cet autre soi-même qui assiste à tous vos actes, à toutes vos pensées, et qui vous souffle à l'oreille : « Jouis de la vie ; bois, mange, dors, aime, travaille, voyage, regarde, admire. A quoi bon ? Tu mourras ! »

« Effrayé de ces aveux, j'essayai vainement de le réconforter.

« — Adieu, — me dit-il.

« — Au revoir.

« — Non, adieu.

« Et il ajouta avec une sorte d'emphase stoïque d'autant plus étrange que son langage était habituellement très simple:

« — Ma résolution est prise. Je ne traînerai pas. Je ne veux pas me survivre. Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore; j'en sortirai par un coup de foudre !

« Il partit. Le temps courut; quelques semaines passèrent. Et, brusquement, survint la tragique nouvelle. Un jour, il avait senti le souffle terrible. Il prit l'arme choisie pour la mort foudroyante qu'il souhaitait. Une main pieuse l'avait faite inoffensive. Le fer aussi lui manqua. Il ne pouvait, il ne savait plus vouloir. Il vécut donc, hélas! ou plutôt il se survécut durant de longs mois. Il était, peut-on dire en renversant un vers célèbre, entré vivant dans la mort.

« Enfin, le 6 juillet 1893, Guy de Maupassant fut libéré de la vie.

« Mais l'homme n'est rien, l'œuvre est tout. Et son œuvre est vivant.

« Il est de la grande lignée normande, de la race de Malherbe, de Corneille et de Flaubert. Comme eux, il a le goût sobre et classique, la belle ordonnance architecturale et, sous cette apparence régulière et pratique, une âme audacieuse et tourmentée, aventureuse et inquiète. Il a aussi le style gras, la large verve bouffonne et somptueusement populacière d'un autre Rouennais moins illustre, Saint-Amant. De Bernardin de Saint-Pierre lui est peut-être venu le sens de l'exotisme. Enfin, il en est un autre qui vous tient de moins près et que néanmoins je ne saurais oublier dans cette énumération glorieuse, le seul qui lui puisse disputer la royauté de la nouvelle: Prosper Mérimée.

« Guy de Maupassant fut un vrai Normand. Suivant le vieux dicton du pays de sapience, il a voulu « gaigner », lui aussi. Vous savez à quel prix il a gagné son immortalité.

« Je joindrai donc à la branche de pommier symbolique qui fleurit ce monument une palme, une de

Ces belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir,

une de ces palmes qui s'épanouissent aux pays du soleil et qui demeurent, païennes ou chrétiennes, l'emblème immortel du martyre et de la gloire ».

***

Ce discours de M. de Heredia a été vivement commenté.

On lisait en effet dans l'*Illustration* du 2 juin 1900:

« Dimanche 27 mai, une fraction du Tout-Paris était à Rouen, invitée à assister à l'inauguration du monument de Guy de Maupassant. Il y avait là des académiciens, des poètes, des journalistes, des artistes; on prononça des discours, on déclama des vers, on fit de la musique, on banqueta, bref, la fête fut complète et fort réussie. Le soleil en était, un soleil généreux, dont le concours importait d'autant plus que la cérémonie proprement dite se célébrait en plein air. De l'aveu des Rouennais eux-mêmes, la clémence de leur ciel est une rare bonne fortune; aussi n'ont-il pas manqué d'accueillir galamment leurs hôtes parisiens par le vieux compliment de circonstance: « Vous nous apportez le beau temps ».

« En retour, nous avons rapporté de là-bas des impressions très réconfortantes.

« Au centre de la pittoresque cité, si riche encore en merveilles architecturales, dans ce délicieux jar-

din du Musée et de la Bibliothèque, où le buste de Maupassant voisinera désormais avec le médaillon de Flaubert, son maître, les orateurs du jour exaltèrent comme il convenait le génie du " Pays de sapience " affirmé de longue date par tant de gloires à la fois locales et nationales. Et une question se posait: était-il toujours aussi vivace, ce génie? La sève du pommier séculaire conservait-elle toute sa vigueur, la fleur tout son éclat, le fruit toute sa saveur? Or, comment en douter après une journée passée au contact d'une élite d'hommes ayant conservé les solides et précieuses qualités du terroir ?

« N'était-ce pas, d'ailleurs, une malice d'une finesse bien normande, l'idée de convier un académicien à prononcer le panégyrique solennel d'un grand écrivain qui ne fut pas des Quarante ? Bien que sans caractère officiel, ce discours devait être forcément une amende honorable de l'Académie, une paraphrase du

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

« Non, non ! Notre Normandie n'est pas près de dégénérer ».

***

On applaudit ce discours de M. de Heredia, pendant qu'en regagnant sa place l'auteur de *Trophées* est vivement félicité par les membres du Comité et par les hommes de lettres qui l'entourent. C'est au tour de M. Henry Fouquier de prendre la parole.

Discours de M. Henry Fouquier.

Délégué de la Société des Gens de lettres, M. Henry Fouquier rappelle que cette Association a eu Maupassant pour compagnon pendant dix ans, de 1884 à l'heure de sa mort.

Et nous entendons alors l'orateur tracer ce joli portrait littéraire de l'auteur de *Notre cœur*:

« Maupassant était Normand et bon Normand! De la forte race que vous êtes il avait l'effigie et la marque franchement accusées. Il montrait cette vigueur du corps, cet air de santé joyeuse et saine qui vous sont ordinaires et qui ne furent hélas! chez lui, que d'apparence et de façade trompeuses. Et il aimait cette terre où il était né. Oh! j'entends bien qu'il y eut peut-être quelques petits malentendus, et que ce fils passionné ne fut pas toujours un fils entièrement respectueux. Comme Flaubert, dont il fut le compatriote, l'ami et le libre disciple, il railla quelquefois ceux de la terre natale, traçant d'un crayon satirique le portrait des premiers modèles humains qu'il avait eus sous les yeux. Jeu d'enfant qui mord le sein de sa mère-nourrice qui, pour cela, ne cesse pas de lui sourire! L'aventure est ordinaire et commune. L'homme de lettres, l'artiste, aujourd'hui encore, connaissent souvent quelque résistance à leur vocation dans le milieu où ils sont nés. Il est, certes, trop absolu de dire que nul n'est prophète en son pays: le soin pieux que vous montrez aujourd'hui à consacrer la gloire d'un fils de Normandie dément assez l'adage ancien. Mais il arrive souvent qu'on n'est prophète en sa ville qu'en revenant de la

Mecque – de ce Paris qui reste la Cité sainte pour l'ardente imagination des jeunes gens de la province, et les fait, parfois, un moment injustes ou sévères pour leur berceau. Mais comme on y revient, à ce berceau aimé! Comme on y revient avec joie, avec utilité aussi pour la santé de l'âme et du corps! Comme on s'y reprend et comme on s'y fortifie!

« Laissez-moi, Messieurs, dire ici toute ma pensée. Certes, la vie de Maupassant, à Paris, fut brillante et put être enviée. Jeune encore, il avait conquis l'estime des lettrés, par son labeur qui fut grand, et leur admiration par son talent qui s'affirma supérieur au premier essai de sa plume. Mais cette femme, cette Parisienne que le sculpteur du parc Monceau a assise à côté de son image, peut représenter symboliquement la vie de Paris, telle qu'elle fut pour Maupassant. C'est une sirène aux yeux prometteurs, mais perfide et dévoratrice comme la sirène antique! Il me semble, et j'en puis témoigner, que les heures les meilleures de la vie de Maupassant furent ses heures de Normandie, les heures en pleine nature réconfortante, sur la falaise à l'air salé, dans le bateau aventureux de la mer d'Étretat, et dans cette solitude de Croisset, où, parmi le silence de la nuit, éclatait parfois la voix de Flaubert lisant à son disciple, qu'il consultait ayant reconnu sa maîtrise, quelque page de son œuvre consciencieuse et superbe! Et, comme vous le disait tantôt M. de Heredia, d'une si exquise façon, si Maupassant pouvait assister vivant à son apothéose, certes, il éprouverait un légitime orgueil à recevoir le laurier de Paris; mais c'est devant la branche de pommier que lui offrent

ses compatriotes que ses yeux s'empliraient des douces larmes de la joie et de la reconnaissance attendrie!

« Car – et j'arrive ici au fond même de l'âme de Maupassant, et à l'essence même de son talent d'écrivain – c'est injustement qu'on a voulu faire de lui je ne sais quel artiste impassible, incapable de sensibilité et d'émotion. C'est à tort qu'on a voulu qu'il fût un écrivain seulement « objectif », c'est-à-dire, pour parler une langue moins abstraite, incapable de ressentir les sentiments de ses héros et de livrer quelque chose de lui-même dans son œuvre, fût-ce, comme disait Dumas, un lambeau douloureux de son cœur. Une œuvre ne vivrait pas, où l'artiste n'aurait rien mis de lui, de son âme et de sa vie! Ce qui est vrai, c'est que Guy de Maupassant se trouva être tout naturellement, dès la première heure, sans imitation, peut-être sans beaucoup d'étude, et d'instinct plus que de vouloir, de la grande école des écrivains classiques. Comme tel, il est de style clair, sobre; acceptant l'image quand elle s'offre à lui, ne la cherchant pas quand même, la gardant comme esclave et jamais comme maîtresse et source de la pensée. Il a l'horreur de la déclamation, qui est le mensonge de la vigueur, et de la sensiblerie, caricature de la sensibilité. En cela, il est très près de cet autre Normand illustre, Mérimée.

« Mais, à l'heure où l'immortalité du marbre et du bronze est assurée à un écrivain, il entre à la fois dans la légende et la légende doit disparaître pour lui. Au visage de Maupassant, il faut ôter le masque d'insensibilité qu'on lui attribue trop aisé-

ment, quand bien même il aurait voulu lui-même l'attacher sur ses traits qu'il cache. Il faut savoir ce que les hommes ont été, quand on a le document de leur œuvre, sans s'arrêter trop à ce que, parfois, ils ont voulu être. Eh bien! dans cette œuvre, je trouve et l'émotion et l'idéal. Une émotion contenue, certes; un idéal qui s'arrête peut-être à une tristesse inquiète devant les douleurs de l'homme, et à une aspiration hésitante à plus de bonheur pour lui. Mais ceci me suffit pour nier le bien fondé de la légende d'insensibilité, trop dédaigneuse et trop hautaine, qui a entouré Maupassant. Il disait dans ses premiers vers – dans ces premiers vers qui sont, pour les jeunes poètes, moins une promesse de talent qu'un aveu ingénu de leur âme:

Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté,
Quand, dans la brume, il entrevit un monde?

« Ce tourment devant l'inconnu ne peut être sans émotion. Et l'émotion de Maupassant, je la retrouve encore dans la plupart de ses *Nouvelles*, qui furent ses chefs-d'œuvre, et où, même aux créatures les plus abaissées, il ne refuse pas le rachat des larmes. Les plus viles — que vous me permettrez d'appeler aussi les plus malheureuses – les héroïnes de *Boule-de-Suif*, de la *Maison Tellier*, de *Mademoiselle Fifi*, ont la résignation, la foi naïve, la sainte colère de la patrie outragée, qui les éclaire et les purifie d'une illumination d'idéal.

« Maupassant – j'ai risqué le mot un peu hardi – fut surtout un grand paysagiste d'âmes. Et, comme s'il était vrai que le talent de l'artiste peut être une

sorte d'émanation du pays où il est né, il me semble retrouver en son œuvre admirable le paysage normand. Ici, pas de grandes forêts mystérieuses et obscures, pas de montagnes inaccessibles, de rochers pittoresquement romantiques, et le ciel n'a pas les éblouissements du Midi. Pourtant, lorsque, fût-ce entre les nuages, un coup de lumière jaillit et court sur cette terre, que de force, que de grâce se montrent en elle, sous la caresse du soleil!... Telle est l'œuvre de Maupassant; forte sans effort, plaisante sans afféterie, faite de finesse, parfois d'ironie; mais où courut aussi ce rayon de soleil, ce coup de lumière qui éclaire et qui réchauffe, et qui est l'émotion de l'artiste devant les joies et les douleurs humaines! C'est ceci que j'ai voulu surtout dire de Maupassant, dans ce jour d'apothéose, et que, ayant peut-être souffert de la vie et plus qu'on ne pense – même avant d'avoir été frappé du coup qui le terrassa lentement et le fit mort avant la mort – il ne la dépeignit pas d'un cœur insensible à toute humaine douleur. Et il me plaît d'assurer que le grand écrivain admiré, et que l'ami regretté à qui, en ce jour de fête triomphale, j'apporte l'hommage des lettrés, ne diffère des autres hommes que par l'art qui fut en lui, art supérieur et exquis de dépeindre la vie aussi bien, mieux parfois, que ses plus grands peintres, la vie où la joie se mêle aux tristesses, comme dans nos cœurs aujourd'hui, devant ce monument qui dit nos regrets et qui dit sa gloire! »

— M. Henri Fouquier n'est pas seulement un lettré, c'est également un orateur; aussi son discours, si bien dit et si superbement écrit, produit-il grande

impression. A maintes reprises, les bravos viennent interrompre l'éminent critique, et ce sont de chaudes acclamations qui accueillent ses dernières paroles.

Mlle Moreno.

L'éloquence fait un istant place à la musique: on entend avec plaisir le menuet de la *Mégère apprivoisée*, de Fr. Le Rey, qu'exécute très délicatement la musique du 24e de ligne, puis tous les regards se tournent vers la tribune, au bord de laquelle vient de s'avancer Mlle Moreno, de la Comédie-Française.

La délicieuse artiste dit successivement trois pièces de Maupassant, l'*Oiseleur*, *Découverte*, les *Oies sauvages*.

Avec ces belles attitudes, cette voix merveilleuse qu'admirent tous ceux qui l'ont entendue, soit à la Comédie-Française, soit au Théâtre-des-Arts — où elle vint, en 1899, déclamer, en l'honneur de Maupassant, avec son camarade Fenoux, la *Nuit d'Octobre* de Musset, — Mlle Moreno séduit rapidement l'assistance. Les beaux vers de Guy de Maupassant s'égrènent sous ses lèvres, tendres et légers dans l'*Oiseleur*, mélancoliques dans *Découverte*, larges et profondément empoignants dans les *Oies sauvages*. Les derniers vers de cette dernière pièce sont dits avec un tel art, que le public, absolument emballé, éclate en bravos répétés, en applaudissements frénétiques: pour un peu on crierait *bis*; on acclame la belle artiste, et les applaudissements redoublent lorsque M. Le Breton lui remet, au nom du Comité, une superbe gerbe de fleurs.

Discours de M. Cartier, Maire de Rouen.

Il reste au Maire de Rouen à prendre acte de la remise du monument. Il le fait en remerciant et en félicitant le président et les membres du Comité, en adressant aussi le salut de la ville à ses hôtes illustres, aux amis et admirateurs de Maupassant, enfin aux auteurs du monument.

Tournant ses regards vers l'avenir, M. Cartier se demande « si la famille littéraire de la Normandie est éteinte, si ce n'est pas le chant du cygne que son dernier rejeton nous a fait entendre ? » Il a, au contraire, l'invincible espérance que « de ce même sol que l'effort exalte sans l'épuiser, une lignée surgira, qui sera digne de son ascendance ».

« Et c'est ici peut-être, Messieurs, (dit-il en terminant), non loin de la statue et du Lycée dédiés à Corneille, proche de la tour où Jeanne Darc eut la vision première de son dernier supplice, en face de ce Musée où l'art, sous toutes ses formes, peut se réclamer de maîtres éminents, à côté de ces monuments élevés par la piété littéraire à Maupassant, à Flaubert, à Bouilhet, dans ce jardin Solférino, enfin, dont le nom triomphal, gage de nos patriotiques espérances, fait vibrer dans tous les cœurs l'amour de notre vaillante armée, oui, Messieurs, c'est ici sans doute que nos arrière-neveux viendront à leur tour tresser des couronnes et chanter des hymnes aux gloires de leurs générations.

« Pour les fils de Normandie que tenterait l'élyséen plaisir de voisiner avec des ombres si fameuses,

il est encore des asiles verts sous les grands arbres de notre jardin ».

M. Pol Neveux, délégué du Ministre de l'Instruction publique (1), termine la série des discours.

Discours de M. Pol Neveux.

Le représentant du Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, dans un exorde d'un tour très littéraire, trouve moyen de rappeler avec esprit que Guy de Maupassant a été quelque temps, lui aussi, un fonctionnaire du Ministère :

« Il y aura dix ans bientôt, quelques maîtres illustres et de trop rares admirateurs étaient venus inaugurer ici le monument du plus merveilleux écrivain de ce siècle, le monument de Gustave Flaubert. Et pour la première fois de ma vie j'ai compris, au petit nombre des fidèles, ce que pèsent les reconnaissances et les piétés littéraires. C'était un dimanche de novembre, au ciel bas, inquiet, traversé par des souffles marins qui secouaient comme ceux d'un navire les agrès de la tribune officielle. Et j'entends la parole grave, religieuse de M. de Goncourt: je

(1) M. Pol-Louis Neveux, homme de lettres, inspecteur général des bibliothèques, chevalier de la Légion d'honneur, fils de M. Neveux, notaire honoraire, chevalier de la Légion d'honneur, a épousé en juillet 1904 Mlle Céline-Mathilde-Antoinette Pellet, fille de M. Pellet, ministre plénipotentiaire, officier de la Légion d'honneur et auteur de plusieurs volumes sur la Révolution et d'une étude sur *Napoléon à l'île d'Elbe.* [A. L.].

revois sa figure hautaine dans l'envolée blanche de ses cheveux, de son foulard. Maupassant était là, un Maupassant maigri, grelottant, à la face diminuée, que j'hésitais à reconnaître. Nous passâmes quelques heures ensemble, et jamais plus je ne le revis. Il mourut peu après, et l'annonce de sa mort accrut encore dans ma mémoire la mélancolie de cette suprême rencontre.

« Ces souvenirs se sont réveillés, douloureux et précis, quand, avant-hier, M. le Ministre de l'Instruction publique qui, depuis de longues semaines, avait promis d'inaugurer aujourd'hui la statue de Victor Duruy, m'a délégué l'honneur de porter ici la parole en son nom. La tâche était périlleuse, et je l'ai jugée, comme je la juge encore, supérieure à mes forces. Vous subirez, Messieurs, les hasards de la vie officielle qui m'imposent le devoir de louer un écrivain qui n'est justiciable que de ses pairs. Et j'ai encore besoin de me rappeler, pour me trouver une excuse, que jadis Maupassant pratiqua mes besognes habituelles, qu'il fut quelque temps, lui aussi, l'hôte de cette vieille maison de la rue de Grenelle, et que, lui aussi, accoudé à la fenêtre du jardin, a suivi les vols des corbeaux familiers au sommet des grands platanes.

« Sans doute, pour se résigner à l'idée d'un hommage posthume, Maupassant eût exigé, dans sa rude probité, la promesse d'un jugement véridique et sans apprêts. Mais ce jugement, comment le dégager aujourd'hui avec quelque sûreté de la diversité des avis qui ont essayé d'expliquer les raisons d'une gloire universellement acclamée ? Chacun l'ayant

aimé, chacun s'est appliqué à pénétrer la philosophie de son œuvre, à découvrir le secret de sa maîtrise. Ne s'est-il pas rencontré un critique, et non des moindres (1), pour affirmer qu'il avait été grand précisément parce qu'il n'avait eu ni idées ni style! A entendre cet esprit ingénieux, la passion de la réalité à laquelle son tempérament l'asservissait lui aurait enlevé la faculté de juger la vie et de l'exprimer dans une forme personnelle. Ce sont là de brillants paradoxes.

« De ce que toute rhétorique, au moins dans ses œuvres maîtresses, paraît bannie de son style, ne serait-on pas plutôt en droit d'en conclure qu'il a

(1) Il me semble que M. Pol Neveux a dû songer ici à M. Jules Lemaître, de l'Académie française.

Mme Lecomte du Nouy cite, dans son volume *En regardant passer la vie...*, un « cher et aimable confrère » auteur d'un mauvais article sur Maupassant; à vrai dire, je crains qu'il n'y en ait beaucoup. Peu de physionomies ont été travesties d'une façon aussi éhontée que celle de l'auteur de *Bel-Ami*. C'est un esprit qui a presque toujours échappé à l'intelligence de ses contemporains. On sait que Jules Lemaître lui-même n'a pas su se soustraire à l'erreur d'appréciation commune à presque tous les critiques qui se sont occupés de Maupassant; deux fois, il s'est rétracté et a fait amende honorable de ses premiers jugements. Dans le genre *mauvais*, ce qu'il y a de plus réussi, c'est un article de M. Fern. Gregh sur les *Œuvres posthumes de Maupassant*, dans la *Revue Bleue* du 13 avril 1901. S'il s'agissait d'une revue et non d'un « journal du matin », dans le texte de Mme Lecomte, on pourrait croire assez que c'est cet article qui est visé. [A. L.].

possédé la meilleure de toutes? Et pourtant, comme tous les artistes de sa génération, son esprit a dû subir la tyrannie de la grande école littéraire du siècle. A son tour, il s'était engagé dans la forêt romantique, mais, au lieu de céder, comme la plupart de ses compagnons de voyage, à l'ensorcellement de son mystère et de s'y enfoncer plus avant, il avait rebroussé chemin, remonté l'avenue frayée par ses devanciers illustres. Au long de la route, il avait écouté à son tour les fastueuses orchestrations de Flaubert, les lamentations sonores de Chateaubriand; elles le ravirent sans l'enchaîner. Il s'éloigna encore et ne s'arrêta qu'en plein soleil, devant l'horizon large et clair des siècles classiques. Il renouait la vieille tradition française, donnait à la vision naturaliste la netteté des contours, la précision des lignes, la dégageait des déformations lyriques léguées par le Romantisme.

« A-t-il cédé simplement et sans réflexion aux facultés objectives de sa nature en pratiquant cette amputation hardie, ou fut-elle le fruit d'une préférence méditée que lui dictait sa fréquentation des vieux maîtres? Il n'importe. Ce qui est certain, c'est que, grâce à cette réforme, à ces qualités retrouvées, à ces clartés renaissantes, il put conquérir du premier coup la faveur de tous. Le lecteur français, épris de lumière, satisfait par les belles ordonnances — jardins de curés ou parcs du grand roi, — se trouva tout de suite à l'aise et de plain-pied dans des sujets qui ne différaient pas sensiblement de ceux qu'on lui avait offerts jusqu'alors, mais qu'il sentait traités avec un art invisible et si solidement

construits qu'ils avaient la souplesse d'organismes vivants.

« Tout son succès est là. Cependant ce succès, si grand qu'il soit, ne suffirait pas à justifier sa gloire, à notre époque surtout où la littérature ne saurait se réduire à un exercice d'adresse pour le conteur, à une récréation pour le public.

« Mais il y eut autre chose qu'un jet spontané, une abondance de verbe, dans l'œuvre de Maupassant. Il y eut une philosophie, une conception de l'humanité et du monde, conception discutable à la vérité, mais qui éclate à chaque page de ses livres : Maupassant est pessimiste, le pessimiste le plus déterminé peut-être de la littérature française. Et comme il n'est jamais le héros de ce pessimisme, il l'a porté plus haut que Chateaubriand lui-même, dont le lyrisme se berçait à la musique de sa douleur. Pour lui la nature, la grande mère aveugle, est inéquitable, féroce et perfide. L'homme est toujours à l'état de fauve. La civilisation, masque illusoire de sa barbarie, craque à chaque instant sous la poussée bestiale de l'instinct. Maupassant excelle à montrer la bête mal enchaînée qui gronde et qui s'insurge au fond de la geôle où l'emprisonnent les conventions et les lois.

« Dans l'homme d'aujourd'hui, paysan ou citadin, noble ou bourgeois, il retrouve l'homme éternel qui, dans la ferme, le bureau ou le salon, se souvient toujours de la caverne et des bois. Le problème de la liberté morale ne se pose pas pour lui et, de nos jours comme aux temps antiques, l'inexorable fatalité opprime le troupeau des humains. C'est l'éter-

nelle misère de tout dont avait parlé Flaubert. Dans son appétit du néant, Maupassant a été jusqu'à nier son propre effort. Je retrouve ces lignes dans une lettre ignorée : « Moi, je suis incapable d'aimer vrai-« ment mon art. Je le juge trop, je l'analyse trop. « Je sens trop combien est relative la valeur des « idées, des mots et de l'intelligence la plus puis-« sante. Je ne puis m'empêcher de mépriser la pen-« sée, tant elle est faible, et la forme, tant elle est « incomplète. J'ai vraiment d'une façon aiguë, in-« guérissable, la notion de l'impuissance humaine et « le mépris de l'effort qui n'aboutit qu'à de pauvres « à peu près ».

« Tel a été dans ses livres, dans ses lettres, dans ses propos, Guy de Maupassant. Comment une vision aussi noire, une thèse aussi pénible, - disons le mot, - n'a-t-elle pu toucher la sensibilité moyenne du public ? C'est qu'à travers l'appareil logique, à travers le concept imposé par la raison, l'émotivité personnelle de l'écrivain, étrangère, souvent même contradictoire à ses idées, se fait jour, se révèle malgré lui. Et dans des mots, dans des nuances, le lecteur clairvoyant avait senti, avait deviné que Maupassant était le premier à souffrir de ce malheur de la vie, qu'il semblait se complaire à dépeindre.

« Voici une confession inédite que je trouve dans des notes intimes :

« Si jamais je pouvais parler devant quelqu'un « et non devant une barrière, je laisserais sortir « peut-être tout ce que je sens au fond de moi de « pensées inexplorées, refoulées, désolées. Je les sens « qui me gonflent et m'empoisonnent comme la bile

« chez les bilieux. Mais si je pouvais un jour les « expectorer, alors elles s'évaporeraient peut-être, et « je ne trouverais plus rien en moi qu'un cœur léger, « joyeux, qui sait ? Penser devient un tourment abomi- « nable quand toute la cervelle n'est qu'une plaie. « J'ai tant de meurtrissures dans la tête que mes « idées ne peuvent remuer sans me donner envie de « crier: Pourquoi ? Pourquoi ? Dumas dirait que j'ai « un mauvais estomac. Je crois plutôt que j'ai un « pauvre cœur honteux et orgueilleux, un cœur hu- « main, ce vieux cœur humain dont on rit, mais « qui s'émeut et fait mal, et dans la tête aussi, j'ai « l'âme des latins, qui est très usée. Et puis, il y a « des jours où je ne pense pas comme ça, mais je « souffre tout de même, car je suis de la famille « des écorchés. Mais cela, je ne le dis pas, je ne le « montre pas, je le dissimule même très bien, je « crois. On me pense sans aucun doute un des hom- « mes les plus indifférents du monde. Je suis scep- « tique, ce qui n'est pas la même chose, sceptique « parce que j'ai les yeux clairs. Et mes yeux disent « à mon cœur : « Cache-toi, vieux, tu es grotesque! « Et il se cache ».

« Il est possible qu'au début de sa carrière, dans l'élan de sa jeunesse robuste, ce pessimiste ait trouvé de la joie dans la seule conquête de la vérité : mais à mesure qu'il avançait dans la vie – et n'est-ce pas avancer aussi dans la souffrance – son impassibilité perdait de sa raideur, le marbre s'amollissait peu à peu. Le narrateur alerte, intrépide des *Contes de la Bécasse*, finit dans le romancier troublé, pathétique, de *Fort comme la Mort*. Quelle que soit

la synthèse où l'être humain essaie de se résumer, il ne peut échapper aux conditions nécessaires du « vouloir vivre »: au fond du pessimisme, Maupassant avait trouvé la pitié... ».

« A mesure qu'on pénètre dans son œuvre, on discerne mieux cette compassion pour tous ceux que domestiquent et accablent les fatalités physiques, les cruautés humaines ou les criminels hasards de l'existence. C'est une tendresse contenue, une tendresse égalitaire, niveleuse, qui ne demande ses papiers à personne, qui ne s'enquiert ni de l'origine des misères, ni de leur qualité, une tendresse aussi secourable pour le vagabond *Jacques Ravenel* que pour *Olivier Bertin*, secourable à *Boule-de-Suif* comme à *Mme de Guilleroy*.

« Et il plaindra toutes les douleurs, douleurs morales et douleurs physiques, la pauvreté et les abandons, les adieux et la maladie: il se penchera sur le cœur des mères déchirées par l'ingratitude des enfants, sur le supplice des réprouvés et des infâmes; il s'apitoiera sur la blessure des trahisons, sur la mélancolie des vieillesses et l'amertume des existences manquées.

« Et cette charité parfois hautaine ne s'inspirera d'aucune religion, d'aucun mysticisme: elle sera simplement et largement humaine. C'est l'être universel qui émeut Maupassant; plus la victime est humble, plus elle est inconsciente, et plus généreusement il épouse sa souffrance; sa fraternité embrasse les bêtes et les gens. Il écrit quelques années avant sa mort: "Je suis très près de la nature, j'aime l'être, l'être qui "vit misérablement, qui pleure, qui souffre, qui se "débat sans comprendre. J'aime la bête, l'homme

" et l'animal, profondément. Le poil du chien et la " plume des oiseaux attirent ma main: leur existence " me passionne ". Rappelez-vous, Messieurs, l'épisode de l'âne dans *Mont-Oriol*, et, dans un de ses récits de chasse, la mort volontaire, si déchirante, de la sarcelle argentée. A de certaines heures, même les arbres unissent leurs plaintes à la lamentation universelle: souvenez-vous des grandes larmes que pleurent à l'automne les grands hêtres tristes sur l'âme, la petite âme de *la petite Roque*!

« Mais tant de pitié n'allégeait pas sa rancœur. Vainement, fuyant sa misère, il essaya de la dépayser, de jeter entre lui et sa vision des hommes le spectacle changeant de la terre, de cette terre qu'il plaignait d'être trop petite. Après sa province natale, après la prairie et la mer normande, il se donna au charme du fleuve, au glissement de la barque qui interrompt la vie heureuse des reflets; puis ce fut l'Auvergne, la pastorale des burons enveloppés des plis de l'herbe acide sous les basaltes noirs; le Midi enfin, la Méditerranée, l'Esterel, l'Italie, l'Afrique, des journées arrosées de soleil où l'air est comme une caresse qui donne à la fois l'illusion et le regret du bonheur... Et chaque étape était une nouvelle déception.

« Entre les mensonges charmants de la nature, il essaya de s'intéresser aux artifices de la vie parisienne, éprouva le néant des bavardages littéraires et des caquets esthétiques. Il fréquenta le monde et, moins indulgent que certains confrères, il le pesa à sa valeur: " Il fait, déclarait-il à un ami, des ratés " de tous les savants, de tous les artistes, de tous les

" intelligents qu'il accapare. Il fait avorter tout sen-
" timent sincère par sa façon d'éparpiller le goût, la
" curiosité, le désir, le peu de flamme qui brûle en
" nous ".

« Lassé, déçu par tant d'expériences, Guy de Maupassant ne devait trouver sa guérison que dans la mort. Elle vint à lui sournoise, barbare, et après un drame qui nous tint pendant de longs mois angoissés et haletants, elle le prit à notre admiration fervente.

« Le voici maintenant tranquille et glorieux, fixé dans sa dernière halte, auprès de son vieux maître. " Je songe toujours, écrivait-il, à mon pauvre Flaubert, " et je me dis que je voudrais être mort si j'étais sûr " que quelqu'un penserait à moi de cette façon ". Son vœu sera exaucé, Messieurs, j'en atteste les amis qui m'écoutent – et les autres, tous ceux qui écrivent, tous ceux qui lisent.

« Votre pensée fut heureuse, Messieurs, – et laissez-moi vous en remercier au nom des lettres françaises – d'avoir dressé côte à côte dans la gloire, comme ils le furent dans la vie, le maître et le disciple, de les avoir réunis à l'ombre de vos chefs-d'œuvre, non loin de cette terrasse de Croisset d'où ils regardaient tous deux monter dans la douceur des crépuscules, comme au fond d'un tableau de Van Eyck, les nobles architectures de leur ville natale, de la Florence gothique ! ».

Ce discours, si différent des habituelles harangues officielles, est un régal pour les lettrés ; maints jolis

passages, très délicatement dits, soulèvent des bravos, et lorsqu'il a fini, pendant que dans l'assistance éclatent les applaudissements, M. Pol Neveux reçoit les félicitations de tous ceux qui sont auprès de lui (1).

La cérémonie est terminée. Aux sons d'une *Marche solennelle*, d'une heureuse inspiration, composée pour la circonstance par M. Ch. Lenepveu, la foule s'écoule à travers les allées, et après un dernier salut au monument que l'on vient d'inaugurer, quitte le jardin Solférino, emportant le souvenir, qu'elle gardera précieusement, de cette cérémonie si bien organisée, et de tous points si bien réussie.

(1) Qu'il me soit permis de remercier ici le fidèle ami de Maupassant de l'aimable communication, qu'il a bien voulu me faire en 1903, du texte complet de son discours: *Discours prononcé à Rouen, le 27 mai 1900, par* M. Pol Neveux, *délégué du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à l'inauguration du monument de Guy de Maupassant* (Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCC, brochure de 12 pages, dont 9 numérotées). [A. L.].

BIBLIOGRAPHIE

DE

GUY DE MAUPASSANT (1)

« Voi mi perdonerete, spero, ch'io tenti risparmiarvi, ordinando un po' artifiziosamente il mio discorso, l'aridità d'un catalogo, che, se può essere utilissimo a consultare, non è delle cose più piacevoli a leggere o a sentir leggere... E lo farò con brevità: ricordando queste opere con una scrittura che deve andare innanzi al volume... Fare altrimenti sarebbe stoltezza o vanità di retore; nè io per me ho aspirato mai alla gloria di quel tale che *con di molti lumi*, come canta un proverbio, *faceva buio* ».

CARDUCCI, I. 346-359. *Relazioni di Storia Patria.*

(1) C'est à MM. Pougeois, Pinchon, de Heredia et Pol-Neveux, ainsi qu'à MM. les docteurs Meuriot (mort le 1er mai 1901) et Franklin-Grout, qui ont soigné Guy de Maupassant dans la maison du Dr Blanche pendant sa dernière maladie, que je dois d'avoir pu réunir les données de cette bibliographie. Je prie le Dr Franklin-Grout de recevoir ici l'expression de ma respectueuse et amicale gratitude. Je n'oublierai jamais sa bonté à mon égard.

ŒUVRES DE GUY DE MAUPASSANT (1)

1. *Les soirées de Médan*, en collaboration avec Zola, Huysmans, etc.: *Boule-de-Suif.*
2. *Miss Harriet*, Paris, 1884. 11e éd., Paris, Victor Havard, 1885, 3 fr. 50.
3. *La maison Tellier*, 12e éd., 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Havard; nouv. éd., Ollendorff. Éd. in-18, 1891; éd. in-16, 1899.

(1) Je n'ose affirmer que ces deux volumes, achetés par moi en 1903 à la librairie Dorbon aîné à Paris, soient effectivement de Maupassant. Voici en tout cas les indications du catalogue Dorbon, n° 21, d'oct.-nov. 1903:

5254 MAUPASSANT (G. de). *Les cousines de la colonelle*, Par la Vicomtesse de Cœur-Brulant. *Lisbonne, chez Antonio da Boa-Vista, s. d. (Bruxelles, Gay et Doucé,* 1880), in-12, br., couv. . . . . 30 francs.

Édition originale avec le frontispice de FEL. ROPS, *tirée à* 500 *ex. numérotés à la presse (n.* 40) *de ce petit ouvrage libre maintes fois contrefait dans les imprimeries clandestines de Hollande, et que l'on attribue à Guy de Maupassant.*

4. *Mlle Fifi*, Nouveaux Contes (1). Éd. orig., 1883, [*8° Y² 5849*]. 10e éd., 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Paris, Victor Havard, 1883, 319 pages; nouv. éd., Ollendorff, 1892.
5. *Une vie*, Paris, Havard, 1883, 337 pages, in-18, 25e éd., 1 vol. in-18, 3 fr. 50, nouvelle édition revue, Paul Ollendorff, 1893.
6. *Au Soleil*, 10e éd., 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Victor Havard. 11e éd., 1888. [*L K⁸ 1468*].
7. *La Paix du ménage*, deux actes en prose, joués à la Comédie Française le 6 mars 1893, 1 vol. in-18, 3 fr. 50. 5e éd., Paris, 1893, Ollendorff, 219 p.
8. *Des Vers*, avec un portrait de Guy de Maupassant, gravé à l'eau-forte, par Le Rat. Paris, Havard, in-12, typ. Ch. Unsiger, 209 pages. Petite édition de luxe, 6 fr. Éd. in-12, Charpentier, 1884.
9. *Musotte*, pièce en trois actes, en prose, jouée au Gymnase le 4 mars 1891. En collaboration avec Jacques Normand. 3 fr. 50. 4e édit., Paris, 1891, 207 p. in-18.
10. *Yvette*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (2).
11. *Les sœurs Rondoli*, 25e éd., 3 fr. 50.

(1) Contenant: *Mademoiselle Fifi, Madame Baptiste, La bûche, La relique, Le lit, Fou, Réveil, Une ruse, A cheval, La rouille, Marroca, Un réveillon, Mots d'amour, Une aventure parisienne, Deux amis, Le voleur, Nuit de Noël, Le remplaçant.*

(2) Éd. originale, Paris, V. Havard, 1885, 291 p. in-18, typ. Ch. Unsinger. Contenant: *Yvette, Le retour, L'abandonnée, Les idées du colonel, Promenade, Mohammed-Fripouille, Le garde, Berthe.*

12. *L'inutile beauté*, 16e éd., Paris, Havard, 1890. In-18. [8° *Y² 43543*].
13. *Monsieur Parent*, Paris, Paul Ollendorff, 1886, 24e éd., 1 vol. de 320 p. in-18, 3 fr. 50 (1).
14. *Bel-Ami*, 60e éd., 1 vol., Victor Havard éditeur, et édition illustrée Ollendorff, (Paris, 1885, in-18). [8° *Y² 8046*].
15. *La main gauche*, Paris, 1889, in-12. [8° *Y² 42519*]. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.
16. *Mont-Oriol*, 40e éd., 1 vol., Victor Havard. Écrit à Antibes, Villa Muterse, 1886. Éd. originale, 1887, 1 vol. de 367 p. in-18.
17. *Le Horla*, 30e éd., 1 vol., 3 fr. 50. Paris, P. Ollendorff, 1887, 354 pages, imprimerie Chamerot, in-18. [8° *Y² 40242*] (2).
18. *La Petite Roque*, 18e éd., 1 vol. de 324 p. in-18, Paris, V. Havard, 1886.
19. *La Vie errante, Souvenirs de voyage*, couv. ill. par Riou, 18e éd., Ollendorff, 1890, 233 p. in-16.
20. *Contes de la Bécasse*. 13e éd., 1 vol. – 7e éd., Paris, 1883, in-18, [8° *Y² 6568*]. Éd. 1887, in-18. [8° *Y² 40829*].

(1) Contenant : *Monsieur Parent, La bête à Maît' Belhomme, A vendre, L'inconnue, La confidence, Le baptême, Imprudence, Un fou, Tribunaux rustiques, L'épingle, Les bécasses, En wagon, Ça ira, Découverte, Solitude, Au bord du lit, Petit soldat.*

(2) Contenant : *Le Horla, Amour, Le trou, Sauvée, Clochette, Le marquis de Fumerol, Le signe, Le diable, Les rois, Au bois, Une famille, Joseph, L'auberge, Le vagabond.*

21. *Clair de Lune*, 6e éd., 1888, 1 vol. de 316 p. in-18, 3 fr. 50. [*8° Y² 48662*]. Éd. 1884, in-8°. [*8° Y² 7212*].
22. *Pierre et Jean*, 49e éd. 1 vol. de 277 p. in-12, typographie Chamerot, 3 fr. 50; Ollendorff, avec préface de sept. 1887 sur « Le Roman ». Paris, 1888. Éd. de *Pierre et Jean*, illustrée par Duez et Lynch. En-tête et cul-de-lampe de chacun des chapitres d'après les aquarelles de Duez, gravures hors texte d'après les aquarelles de A. Lynch; photogravures de Goupil et Cie, Paris, Boussod et Valadon, 1888, 170 p. in-f°. [*Bibliothèque Nationale, Réserve g. Y² 10*].
23. *Fort comme la mort*, 71e éd., 1 vol., 3 fr. 50, Ollendorff, Paris, 1889, 353 p. in-18, typ. Chamerot. [*8° Y² 42702*].
24. *Notre Cœur*, 66e éd., 3 fr. 50. Paris, P. Ollendorff, 300 p. in-18, typographie Chamerot, 1890, in-18.
25. *Contes choisis*. Paris, 1891-92, gr. in-8°. [*Bibliothèque Nationale, Réserve, m. Y² 27*].

    Allouma, Le champ d'oliviers, L'Épave, Hautot père et fils, Le loup (*histoire de chasse*), *Mademoiselle Fifi, La Maison Tellier, Mouche* (*souvenirs d'un canotier*), *Un soir, Une partie de campagne.*
26. *Contes du jour et de la nuit*. Paris, Marpon et Flammarion, 1885, 354 p. in-12. [*8° Y² 7818*] (1).

(1) Contenant: *Le crime du père Boniface, Rose, Le père, L'aveu, La parure, Le bonheur, Le vieux, Un lâche, L'ivrogne, Une vendetta, Coco, La main, Le gueux, Un parricide, Le petit, La roche aux Guillemots, Tombouctou, Histoire vraie, Adieu, Souvenir, La confession.*

27. *Contes et nouvelles.* Paris, 1885, in-12, Charpentier. [*8° Y² 8058*].
28. *Émile Zola.* Paris, Quantin, 1883, 32 p. in-16. [*L n² 547*].
29. *Étude sur Flaubert,* in-8° et in-12, Paris, 1889, [*8° Z 2892*].
30. *Notes sur A. C. Swinburne.* Paris, 1891, in-18. [*8° Y K 311*].
31. *Préface de l'« Histoire de Manon Lescaut » de l'abbé Prévost.* Paris, 1889, gr. in-8°. [*4° Y² 1584*]. Id. [*Réserve, 8° g. Y² 10*].
32. *Le rosier de Madame Husson.* Paris, 1888, in-4°. [*4° Y² pièce 219*]. Id. Paris, Quantin, 1888, 310 p. in-16. [*8° Y² 41846*] (1).
33. *Toine.* Paris, 1886, in-12. [*8° Y² 8893*].
34. Préface à *La Guerre* de GARCHINE. [*8° Y² 43367*].
35. Préface à *L'Amour à trois* de P. GINISTY. [*8° Y² 7208*].
36. Préface à *Celui qui vient* de R. MAIZEROY. [*8° Y² 6509*].
37. Préface à *La Grande Bleue* de R. MAIZEROY. [*8° I 5748*].
38. Préface aux *Tireurs au pistolet,* du BARON DE VAUX. [*8° G 1290*].
39. *L'Héritage; Une fille de ferme.* [*8° Y² 40971*].
40. *Trois contes.* (Bibliothèque populaire). [*8° Z 10658*].

(1) Contenant : *Le rosier de Madame Husson, Enragée, Le modèle, La baronne, Une vente, L'assassin, La Martine, Un échec, Une soirée, La confession, Divorce, La revanche, L'odyssée d'une fille, La fenêtre.*

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Clair de lune. Illustré par divers. Paris, éd. Monnier, 1884, in-8°. Corbeil, typ. Crété, 117 p. [*Y² 7212*].

Clair de lune, Un coup d'État, Le loup, L'enfant, Conte de Noël, La reine Hortense, Le pardon, La légende du Mont-St-Michel, Une veuve, Mlle Carotte, Les bijoux, Apparition.

Bel-Ami. 103 illustrations de Ferdinand Bac. Paris, Ollendorff, 1895, in-8°, 444 p., typ. Chamerot. [*8° Y² 49537*].

Boule-de-Suif, compositions de Fr. Thévenot, gravures sur bois de A. Romagnol. Paris, A. Magnier, 1897, g. 8°. [*Réserve Y² 34 m*].

Le faux-titre porte : « Collection des Dix ».

Contes choisis. Illustrations de Jeanniot. Paris, Librairie illustrée, 1886, in-18, 273 p. Paris, imprimerie Ch. Unsinger. [*Y² 40017*].

Mademoiselle Perle, Deux amis, Menuet, Le petit fut, La peur, La Mère sauvage, A cheval, Pierrot, La ficelle, Denis, En mer, La bête à Mait' Belhomme, La folle, Mon oncle Jules, Aux champs, L'épave, L'Aventure de Walter Schnaffs, Sur l'eau.

Toine... Illustrations de Mesplès. Paris, Marpon et Flammarion, 1886, in-12. Paris, imprimerie Marpon et Flammarion. [*Y² 8893*].

Toine, L'ami Patience, La dot, Rencontre, Le lit, Le protecteur, Bombard, La chevelure, Le père Mongilet, L'armoire, La chambre, Les prisonniers, Nos Anglais, Le Moyen de Roger, La

confession. La mère aux monstres. La confession de Théodule Sabot.

Sur l'eau. Dessins de Riou, gravures de Guillaume frères. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12, 246 p. Paris, imprimerie Marpon et Flammarion. [*Z. 11.105*].

La maison Tellier. Illustrations de Pierre Vidal, gravures en relief de Ruekert, presses à bras de Quantin. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 44 p. Paris, imprimerie Quantin. [*Réserve M Y² 27*].

Un soir. Illustrations de Georges Scott, gravures sur bois de Quesnel et Duplessis, presses à bras de Quantin. Paris, Société des bibliophiles contemporains, grand in-8°, 27 p. Paris, Quantin. [*Réserve M Y² 27*].

Allouma. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 30 p. Paris, imp. Quantin. [*Réserve M Y² 27*].

Le Champ d'oliviers. Illustrations de Paul Gervais. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 34 p. Paris, imp. Quantin. [*Reserve M Y² 27*].

L'épave. Lithographié, presses à bras. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 17 p. Paris, impr. Quantin. [*Réserve M Y² 27*].

Hautot père et fils. Illustrations de Gustave Jeanniot, eaux-fortes de Henri Manesse, presses à bras. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 20 p. [*Réserve M Y² 27*].

Le loup. Eaux-fortes de Evert Van Huyden, texte gravé au burin par Leclère, presses à bras. Paris,

Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 12 pages. Paris, Quantin. [*Réserve MY² 27*].

Mouche. Illustrations de Ferdinand Gueldry, gravure sur acier par Fillon. Texte buriné par Leclère, tirage en taille-douce. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 20 p. Paris, impr. Lemercier. [*Réserve MY² 27*].

Une partie de campagne. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 18 p. Paris, impr. Quantin.

Le lit. Avant-propos de H. Lavedan. Évreux, Société normande du livre illustré, 1895, in-4°, 60 p. Évreux, même imprimerie. [*Réserve Y² 33*].

Boule-de-Suif. Collection des Dix. Compositions de François Thévenot, gravures sur bois de Romagnol. Paris, A. Magnier, 1897, in-8°, 110 p. Paris, typ. Chamerot. [*Réserve Y² 34*].

Imprudence. Texte et croquis d'Henriot. Paris, aux dépens d'un ami des livres, 1899, grand in-8°, 31 p. Paris, imp. Lemercier. [*Réserve PY² 298*].

Les dimanches d'un bourgeois de Paris. Dessins de Dupuis. Paris, P. Ollendorff, 1901, in-18°, 188 p. Évreux, impr. Ch. Herissey.

Boule-de-Suif, illustrations de Jeanniot, gravures sur bois de G. Lemoine. Paris, Ollendorff, 1902, in-16, 336 p., fig. [*8° Y² 53147*].

Contes de la Bécasse, illustrations de Lucien Barbut, gravures sur bois par G. Lemoine. Paris, Ollendorff, 1901, in-16, 302 p. [*8° Y² 52995*].

Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris, dessins de Géo-Dupuis, gravures sur bois de G. Lemoine.

Paris, Ollendorff, 1900, in-16, 188 p. [*8° Y² 52545*].

Imprudence, croquis de Henriot. Paris, aux dépens d'un ami des livres, 1899, in-8°, 31 p. [*Réserve p. Y² 298*].

Le lit, avant-propos de Henri Lavedan (15 mars 1895). Évreux, Société normande des livres illustrés, 1895, in-4°. [*Réserve m. Y² 33*].

Mademoiselle Fifi. Illustrations de L. Vallet, gravées sur bois par G. Lemoine. Paris, Ollendorff, 1902, in-16, 286 p., fig. [*8° Y² 53576*].

Mademoiselle Fifi. Illustrations de A. Girardin et Charles Morel, gravures sur bois de J. Tinayre, presses à bras de Quantin. Paris, Société des bibliophiles contemporains, 1892, grand in-8°, 22 p. Paris, imprimé par la même Société. [*Réserve M Y² 27*].

Miss Harriet, illustrations de Ch. Morel, gravures sur bois de G. Lemoine. Paris, Ollendorff, 1901, in-16, 339 p. [*8° Y² 52994*].

Mont-Oriol, dessins de F. Bac, gravés sur bois par G. Lemoine. Paris, Ollendorff, 1901, in-16, 390 p. [*8° Y² 53041*].

Notre Cœur, illustrations de René Lelong, gravées sur bois par G. Lemoine. Paris, 1902, Ollendorff, in-16, 303 p., fig. [*8° Y² 53446*].

Le rosier de Madame Husson, illustrations de V. Rottembourg, gravures sur bois par G. Lemoine. Paris, P. Ollendorff, 1902, in-16, 308 p., fig. [*8° Y² 53577*]. La nouvelle *Le rosier de Madame Husson*, illustrations par Habert Dys, eaux-fortes de E. Abot d'après Desprès, imprimée en taille-

douce, existe à la Nationale. [*Y² 219*]. Paris, Quantin, 1888, 38 p. in-12, imprimée par Quantin.

Une vie, illustrations de A. Leroux, gravures sur bois de G. Lemoine. Paris, Ollendorff, 1901, in-16, 335 p., typ. Chamerot. [*8° Y² 52670*].

Yvette, illustrations de Cortazza, gravures sur bois par G. Lemoine. Paris, Ollendorff, 1902, in-16, 314 p., fig. [*8° Y² 53575*] etc. etc.

ŒUVRES POSTHUMES

1. *Le Père Milon*, Paris, Ollendorff, 1899.
2. *Le Colporteur*, Paris, Ollendorff, 1900, 28e éd.
3. *Sur l'Eau*, nouvelle édition, Ollendorff. Cette éd. posthume est bien différente de celle de 1888 in-12 et de celle de 1899 in-18.
4. *Histoire du Vieux Temps, Scène en vers*, nouvelle édition, Ollendorff (1) etc. etc.

NOTES À LA BIBLIOGRAPHIE

Au Soleil (2e éd. 1884, 297 p. in-18, Paris, Victor Havard). Dédié à « Pol Arnault ». C'est un homme de lettres fort connu, qui habite à Paris l'hiver et à Cannes l'été.

(1) Comédie en 1 acte en vers représentée pour la première fois au Théâtre français le 19 février 1879. (Paris, 1889, pièce de 22 p. in-12, *Bibl. Nat., gth. 28996*).

Au Soleil, La Mer, Alger, Oran, Bou-Amama, Province d'Alger, la Kabylie, Bougie. Constantine.

Fragments: *Aux Eaux, En Bretagne, Le Creusot.*

Ce volume a été imprimé à Corbeil chez B. Renaudet.

Le début d'*Au Soleil* est d'un pessimisme qui rappelle celui de Schopenhauer et de Hartmann, et quelques passages de Leopardi: « La vie si courte, si longue, devient parfois insupportable. Elle se déroule, toujours pareille, avec la mort au bout. On ne peut ni l'arrêter, ni la changer, ni la comprendre. Et souvent une révolte indignée vous saisit devant l'impuissance de notre effort. Quoi que nous fassions, nous mourrons! Quoi que nous croyions, quoi que nous pensions, quoi que nous tentions, nous mourrons. Et il semble qu'on va mourir demain sans rien connaître encore, bien que dégoûté de tout ce qu'on connaît. Alors on se sent écrasé sous le sentiment de l'*éternelle misère de tout*, de l'impuissance humaine et de la monotonie des actions »...

L'écrivain nous donne la date exacte de son départ (p. 5): « Je quittai Paris le 6 juillet 1881 ». Après avoir décrit la traversée de Marseille à Alger (p. 7-11), il nous raconte ses impressions de voyage en Algérie (p. 12 et suivantes). *La Province d'Oran* est un des meilleurs chapitres du livre (p. 19-38); après cela il nous parle de *Bou-Amama* (p. 39-53), « cet insaisissable farceur qui, après avoir affolé notre armée d'Afrique, a disparu si complètement qu'on commence à supposer qu'il n'a jamais existé ». Il faut comparer ces pages avec les si vivants *Mémoi-*

res du Général Du Barail dictés par le vieux soldat à Jules Cornély. *La Province d'Alger* occupe un des plus longs chapitres du livre (p. 54-91); ensuite Maupassant nous décrit une mission de deux jeunes lieutenants sur les territoires des cercles de Boghar, Dielfa et Bou Saada, mission à laquelle l'écrivain demanda l'autorisation de se joindre (*Le Zar'ez*, pp. 92-180). Nous voici (p. 181-214) dans la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Algérie: le pays des Kabyles, montagneux, couvert de forêts et de champs. Cette excursion en Afrique finit avec un chapitre sur Constantine, « la cité phénomène, Constantine l'étrange » qui, disent les Arabes, a l'air d'un bournous étendu. Le premier des *fragments* est *Aux eaux*. C'est un prétendu *Journal du Marquis de Rosveyre*. Le chapitre sur la Bretagne est un journal de voyage écrit en juillet 1882. On y trouve, p. 277, un curieux *Cantique breton*. Le *Creusot* aux « cent cheminées géantes » est admirablement décrit dans le dernier chapitre, p. 287-297.

Bel-Ami [nom que Maupassant donna, depuis, à son *yacht*]. Édit. originale, V. Havard, 1885, 441 p. in-18, typ. Ch. Unsinger. 4e éd. 1885, 441 p. Autre édition Ollendorff illustrée.

Contes du jour et de la nuit. Illustrés par Paul Cousturier (Paris, gravure Guillaume, édition Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18; cinquante exemplaires ont été tirés sur papier de Hollande et numérotés à la presse). [Il y a eu une édition à 5 fr. et une à 3 fr. 50].

Gustave Flaubert, étude (de LXXXVI pages) dans le volume *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand, précédées d'une Étude* par GUY DE MAUPASSANT (Paris, 2e mille, G. Charpentier, 289 p., 1884).

Cette préface finit ainsi: « Ne suffit-il pas, pour aimer la vie, d'une longue et puissante passion? Il l'eut, cette passion, jusqu'à sa mort. Il avait donné, dès sa jeunesse, tout son cœur aux lettres, et il ne le reprit jamais. Il usa son existence dans cette tendresse immodérée, exaltée, passant des nuits fiévreuses, comme les amants, frémissant d'ardeur, défaillant de fatigue après ces heures d'amour épuisant et violent, et repris, chaque matin, dès le réveil, par le besoin de la bien-aimée.

« Un jour enfin, il tomba, foudroyé, contre le pied de sa table à travail, tué par elle, la littérature, tué comme tous les grands passionnés que dévore toujours leur passion... ».

Le Horla. Nouvelles. (1 vol. gr. in-18 jésus, Paris, Ollendorff).

H. C. M. écrivait dans l'*Intermédiaire* du 10 août 1901: « Comme tous ceux qui l'ont lu, j'ai été fort impressionné par le récit fantastique de Maupassant, *Le Horla*, mais je le considérais comme un jeu d'esprit admirablement réussi, d'ailleurs, non comme une hallucination d'un cerveau déjà malade. Au surplus, ce n'est pas de cela qu'il s'agit en l'état. Eh bien, quoi qu'il en soit, jeu d'esprit ou hallucination, il m'est impossible d'admettre les déductions

trop ingénieuses, selon moi, du collaborateur de l'*Intermédiaire*, M. Mansuy (*Interm.*, XLIV, 54, 143), et voici mes raisons:

« A supposer que l'auteur de *Bel-Ami* eût déjà la piqûre de la folie, quand il écrivit *Le Horla*, il faut bien reconnaître que l'écrivain était toujours maître de son esprit et de sa plume. Or, il est évident pour moi qu'ayant à nommer un être mystérieux, d'essence et de formes inconnues, il a dû chercher une combinaison de syllabes sonore, étrange, mais ne correspondant à aucune idée, à aucune appellation connues.

« On sait avec quel soin, quelle peine souvent, les romanciers choisissent plutôt qu'ils ne créent les noms de leurs héros, et il y a au sujet d'un roman de Balzac, *Z. Marcas*, une anecdote devenue classique. Eh bien, autant un réaliste comme Maupassant cherchera la vérité pour les noms des personnages et poussera le souci de la vraisemblance jusqu'à les prendre tout faits, de même pour un être fantastique il s'exterminera à en composer un qui ne ressemble à rien de réel. Je conclus donc que le nom de *Horla* est une création réussie, non l'adaptation d'une forme existente ».

Un anonyme (B.-F.) écrivait dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, n. 941, 2 août 1901, p. 256: « Je me suis toujours émerveillé des interprétations inouïes, fabuleuses, qu'ont coutume de donner les étymologistes pour expliquer les plus simples choses.

« Très logique, le mot créé par Maupassant pour exprimer son idée.

« Il n'y a qu'à lire la nouvelle du *Horla* pour voir que l'auteur a voulu rendre, par ce terme, l'impression que produit au sujet le fantastique dont il se sent entouré: *Le hors là* » (1).

Fort comme la Mort (2) (1889). 1 vol. de 353 p. in-18, 105 ex. de luxe, 5 sur Japon (1 à 5), 100 sur Hollande (6 à 105).

Finit avec ces mots: «... Il était étendu, impassible, inanimé, indifférent à toute misère, apaisé soudain par l'Éternel Oubli ».

(1) Lire, à propos du *Horla*, *Les phénomènes d'autoscopie*, par le Docteur Paul Sollier, médecin au Sanatorium de Boulogne-sur-Seine, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (Félix Alcan, Paris, 1903). Il a beaucoup étudié ces singulières illusions. Il raconte que, comme Musset, Guy de Maupassant aussi a vu son ombre. Un des amis du romancier a raconté à M. Sollier la scène suivante, que M. Henri de Parville a reproduit dans les *Débats* du 18 février 1904:

« Étant à sa table de travail dans son cabinet, où son domestique avait ordre de ne jamais entrer pendant qu'il écrivait, il sembla à Maupassant d'entendre sa porte s'ouvrir; il se retourna et ne fut pas peu surpris de voir entrer sa propre personne qui vint s'asseoir en face de lui la tête dans la main et se mit à dicter tout ce qu'il écrivait. Quand il eut fini et se leva, l'hallucination disparut. Dans le *Horla* de Maupassant on retrouve l'ébauche de l'illusion cénesthésique que nous venons de citer ».

(2) Ce titre a été emprunté en 1903 par Enrico Panzacchi pour son drame, joué à Bologne et imprimé dans la *Rivista d'Italia* de 1904. Madame Lecomte du Nouy

Page 125 : «... Oh! comme il aurait décidément voulu être le mari de cette femme, et non son amant! Jadis il désirait l'enlever, la prendre à cet homme, la lui voler complètement. Aujourd'hui il le jalousait, ce mari trompé qui était installé près d'elle pour toujours, dans les habitudes de sa maison et dans le câlinement de son contact. En la regardant, il se sentait le cœur tout rempli de choses anciennes revenues qu'il aurait voulu lui dire. Vraiment il l'aimait bien encore, même un peu plus, beaucoup plus aujourd'hui qu'il n'avait fait depuis longtemps... ».

Publié d'abord par la *Revue illustrée* éditée par la librairie Baschet, Paris, in-4°, avec de magnifiques gravures.

L'inutile beauté, 16e éd. Paris, V. Havard, 338 p in-12, impr. Ch. Unsinger, 1890. Contenant : *L'inutile beauté, Le champ d'oliviers, Mouche, Le noyé, L'épreuve, Le masque, Un portrait, L'infirme, Les 25 francs de la Supérieure, Un cas de divorce, Qui sait?*

A propos de *Mouche*, rappelons un charmant article d'Henri Ceard : *La Toque et Prunier*, paru dans l'*Événement* de Paris, 22 août 1896, peu de jours après la nomination du nouvel officier d'Académie M. Robert Pinchon, bibliothécaire de la ville de Rouen, nomination annoncée par l'*Officiel* :

née Oudinot l'a imité pour donner un titre à son roman : *Amour plus fort que la Mort*, et Monsieur Riccardo Pierantoni pour son *Il più forte* (1904).

« Pinchon, qui ça Pinchon ? Un littérateur connu par sa seule conscience et sa seule discrétion : mauvais moyens de gloire à l'époque présente. Pour bien se faire entendre, l'*Officiel* aurait dû ajouter Pinchon dit la Toque, et d'un bout à l'autre du monde littéraire, on aurait immédiatement su de qui il était question.

« Oui, la Toque.

« La Toque, n'était-ce pas le sobriquet porté par Robert Pinchon dans les parties de canotage qu'il faisait jadis en compagnie de son ami Guy de Maupassant ? La Toque, ce sobriquet, Guy de Maupassant ne l'a-t-il pas rendu célèbre par cette nouvelle de *Mouche* qui, lors de sa publication dans Paris cependant guère facile à l'enthousiasme, souleva une vaste clameur d'admiration ? Les plus sceptiques et les plus blasés sur les succès de l'art ou de la littérature, s'arrêtaient ce jour-là et se demandaient entre eux, sur le boulevard : " Avez-vous vu la *Mouche*? "

« Elle est restée à jamais célèbre l'équipe de ce canot de réalité et de fantaisie. Personne n'a oublié Petit Bleu, N'a qu'un œil et la Toque. Il serait aisé de dire aujourd'hui quel officier ministériel porta le nom de « Petit Bleu », et quelle haute fonction dans l'état-major d'une compagnie de chemins de fer occupe actuellement " N'a qu'un œil ", un œil qui est devenu l'œil du maître. Mais à quoi bon donner au bourgeoisisme de ce temps le régal d'une indiscrétion où de braves compagnons dont je fus l'hôte trouveraient peut-être du discrédit ?

« Si donc il est permis de révéler que sur ce bateau si comiquement armé pour les mers, Robert

Pinchon s'est appelé la Toque, c'est que dans la préface de son théâtre, préface point secrète, puisqu'elle est insérée en tête d'un volume publié à Rouen en 1894, il n'a point dissimulé l'état civil nouveau que lui avaient créé l'amitié et sa belle humeur.

« Et quelle vie gaie, avec les camarades », écrit-il en citant une phrase de Maupassant. « Nous étions « cinq, une bande, aujourd'hui des hommes graves ; et « comme nous étions tous très pauvres, nous avions « fondé, dans une affreuse gargote d'Argenteuil, une « colonie inexprimable qui ne possédait qu'une cham- « bre-dortoir où j'ai passé les plus folles soirées « de mon existence ».

« Si l'aventure de Mouche », ajoute Robert Pinchon, « a été beaucoup exagérée pour les besoins du conteur, elle peut cependant donner une idée de " la vie gaie " dont il parle.

« Devenu un homme grave, j'ai gardé néanmoins le meilleur souvenir de ce temps heureux où, *dans la bande, je portais le surnom de la Toque*, quand Maupassant répondait à celui de Joseph Prunier.

« Maupassant, même malade et déjà défaillant de mémoire, pourtant n'oublia jamais son cher la Toque, et c'est comme un brevet de survivance qu'il lui décerne, quand il lui écrit, au milieu de ses souffrances :

« Mon cher la Toque,

« Peux-tu me rendre les services suivants : me « trouver dans un bon hôtel de Rouen, une bonne « chambre au soleil avec une bonne cheminée. J'arri- « verai vendredi soir. Je vais assister à la première

« représentation de *Vénitien*, œuvre d'un de mes bons « amis. Je veux de plus séduire la presse rouennaise « pour cet opéra. Aide-moi. Renseigne-moi. Tu dois « connaître tout le monde.

« Dis-moi si tu as trouvé une bonne chambre. Je « suis malade, atteint d'une influenza inguérissable et « de névralgies affreuses. Il me faut une chaleur tro- « picale. Je suis enchanté de te voir un jour avec des « heures de liberté devant moi.

« Je te serre affectueusement les mains.

« MAUPASSANT ».

« La lettre est de 1890, la représentation du *Vénitien*, de M. Albert Cahen ayant eu lieu, cette année là, au mois d'avril. Pauvre Maupassant ! C'est l'époque où ces douleurs qu'il prend pour de l'influenza commencent à se définitivement aggraver vers la mort. Déjà l'illusion n'est plus permise qu'à lui seul. Un spécialiste qui l'a rencontré à Cannes en chemin de fer, et un de ses amis, a déclaré au mois de janvier que le mal dont souffre l'écrivain est un mal de marche très déterminée, et que dans deux ans, cette intelligence de génie ne deviendra plus qu'un numéro sans conscience dans une maison de santé.

« Finies désormais les belles parties de nage et de plaisanteries organisées jadis par le patron Joseph Prunier à Argenteuil. Ni de Maupassant, ni de Joseph Prunier, un même être de libre vie, sous les deux espèces, rien ne restera plus bientôt qu'un souvenir.

« Souvenir ces comédies jouées jadis à Étretat et pour lesquelles Maupassant écrivait à son fidèle Pin-

chon : « A la demande générale, je me suis décidé « d'ouvrir dans le salon d'Étretat un théâtre de so- « ciété où nous réunirons la plus brillante compagnie. « Il ne me manque que la pièce à jouer ; si tu as dans « tes bouquins trois ou quatre comédies, apporte-les. « Nous monterons cela grandement : et tu te réjoui- « ras, ô régisseur-né.

« Car Pinchon la Toque était l'impresario, le metteur en scène, l'avertisseur, le souffleur de ces spectacles intimes où se plaisait Maupassant, l'homme le plus réfractaire au théâtre public, à ce point que la Toque en témoigne : « On ne peut le juger « comme auteur dramatique sur les quelques pièces « tirées de ses nouvelles et dont la dernière, représentée « avec l'intention touchante d'honorer l'écrivain si pré- « maturément frappé, avait été abandonnée par lui « depuis quelques années ».

« Au Théâtre-Français où il fut joué après sa mort, car c'était la mort que la vie végétative qu'il menait quand on se décida à mettre sur l'affiche la *Paix du Ménage* - au Théâtre-Français, au Gymnase même où les répétitions de *Musotte* n'attirent point sans colère de sa part, Maupassant préférait les pièces à spectateurs restreints que, à côté de son ami la Toque, il signait de son nom de Joseph Prunier.

« Mon cher la Toque », écrit-il le 28 mars 1877, « nous avons pour notre pièce un très bel atelier chez « un peintre dont je ne sais plus le nom. Huit fem- « mes masquées assisteront à cette représentation. Tu « m'enverras aussitôt après Pâques le manuscrit par « la poste, pour que je copie et fasse copier les rôles. « L'époque de ton arrivée me semble cependant bien

« tardive. Flaubert devant quitter Paris de très bonne « heure, il faut que la pièce soit jouée avant le 3 mai.

« A toi,

« JOSEPH PRUNIER ».

« Quelle était cette pièce? Je n'en dirai pas même le titre, imitant en ceci la réserve de M. Robert Pinchon, qui la rappelle en ces termes: « Nous avions « fait en collaboration une pièce sur le sujet de la- « quelle je n'insisterai pas, puisque je suis devenu un « homme grave, mais qui, par sa nature, aurait peut- « être découragé Antoine lui-même, si le Théâtre-Libre « avait existé en ce temps-là ».

« La représentation en eut lieu quelques jours avant le 16 mai 1877, dans l'atelier de Becker, le peintre dont Maupassant n'a jamais su le nom, et là, devant le grand tableau de Bessika et de ses enfants déchirés par les aigles on vit, dans le public, Suzanne Lasser sortir, tant elle était offusquée dans la délicatesse de ses sentiments, Tourguéneff applaudir, Zola demeurer grave, et Flaubert s'enthousiasmer du « rafraîchissement » que lui causait cette violente aventure d'amour, dont le personnage principal était tenu en habit bleu à boutons d'or, par un des plus notables académiciens de l'Académie des Goncourt.

« Mais le succès, le vrai succès de la soirée fut pour la Toque, la Toque jouant un bossu à passion sournoise et frénétique, imitant de sa mimique expressive la puissance de vérité et de finesse d'un Got et d'un Saint-Germain.

« Bibliothécaire, oui; littérateur et journaliste, d'accord; canotier, à qui le dites-vous? Tout de même, j'en sais qui, à part eux, pensent que les palmes

académiques au travers de toutes les discrétions de leur titulaire, sont allées aussi au comédien délicat et spirituel qui se cache en lui. Un comédien de premier ordre, si bien que la Toque, l'acteur fantaisiste, aurait suffi à faire réussir les pièces de Robert Pinchon, « devenu homme grave »; et de l'ami Prunier devenu homme célèbre ».

La Vie errante. Paris, Paul Ollendorff, 1890. (Il a été tiré à part 105 exemplaires sur papier de luxe numérotés à la presse, 5 sur Japon, 1 à 5; 100 sur Hollande, 6 à 105). 1 vol. in-16 carré, imprimé par la maison Quantin, 235 pages.

1-9 : I, *Lassitude.*
10-24 : II, *La Nuit.*
25-52 : III, *La côte italienne.*
53-126 : *La Sicile.*
127-140 : I, *D'Alger à Tunis.*
141-168 : II, *Tunis.*
169-233 : *Vers Kairhouan.*

Comme le volume *Au Soleil*, la *Vie Errante* débute par une page pleine de tristesse. Le titre même, *Lassitude*, indique les raisons du voyage. Maupassant a « quitté Paris et même la France, parce que la tour Eiffel finissait par l'ennuyer trop ». Il ajoute:

« Ce n'est pas elle uniquement d'ailleurs qui m'a donné une irrésistible envie de vivre seul pendant quelque temps, mais tout ce qu'on a fait autour d'elle, dedans, dessus, aux environs ».

Et il compare, en une page charmante, la monstrueuse tour Eiffel à la gracieuse tour Pisane.

« L'idée de construire cette gentille tour à huit étages de colonnes de marbre, penchée comme si elle allait toujours tomber, de prouver à la postérité stupéfaite que le centre de gravité n'est qu'un préjugé inutile d'ingénieur et que les monuments peuvent s'en passer, être charmants tout de même, et faire venir après sept siècles plus de visiteurs surpris que la tour Eiffel n'en attirera dans sept mois, constitue, certes, un problème – puisque problème il y a – plus original que celui de cette géante chaudronnerie, badigeonnée pour des yeux d'Indiens. Je sais qu'une autre version veut que le Campanile se soit penché tout seul. Qui le sait? Le joli monument garde son secret toujours discuté et impénétrable... ».

Il conclut: « J'ai senti qu'il me serait agréable de revoir Florence, et je suis parti ».

Il en a rapporté cet *album* de photographies que son successeur dans la chambre n. 15 de la Maison Blanche, monsieur Adrien Monthiers, a bien voulu me donner en souvenir de ma visite dans ce sanctuaire.

La nuit, en mer, à bord, est décrite admirablement dans son 2e chapitre, où il donne « le célèbre sonnet d'Arthur Rimbaud (dont on a beaucoup parlé en 1901 à propos du monument qu'on a voulu lui élever) qui raconte les nuances des voyelles, vraie déclaration de foi, adoptée par l'école symboliste ».

« A-t-il tort, a-t-il raison?» se demande Maupassant. « Pour beaucoup de nos grands hommes, ce poète est un fou ou un fumiste. Pour d'autres, il a découvert et exprimé une absolue vérité... S'il est reconnu par la science – du jour – que les notes de musique agissant sur certains organismes font appa-

raître des colorations, si *sol* peut être rouge, *fa* lilas ou vert, pourquoi ces mêmes sons ne provoqueraient-ils pas aussi des saveurs dans la bouche et des senteurs dans l'odorat?... C'est là une simple question de pathologie artistique bien plus que de véritable esthétique ».

Le chapitre III décrit la *Côte italienne*; de là, Maupassant nous transporte en Sicile, où il fit un long séjour, et qu'il examina sous tous ses aspects.

Une observation curieuse à faire est celle-ci. Maupassant est allé à Rome, il y a séjourné: pourtant il n'en fit jamais la description dans ses livres. Cela est inexplicable, car il était enthousiaste de la Ville Éternelle, où il comptait de nombreux amis, notamment Joseph Primoli avec lequel il était très lié.

Le voyage *d'Alger à Tunis* est une page merveilleuse sur cette ville animée, toute vivante, avec ses mosquées où « tout est simple, tout est nu, tout est blanc, tout est doux, tout est paisible en ces asiles de foi, si différents de nos églises décoratives, agitées quand elles sont pleines... et, quand elles sont vides, devenues si tristes, si douloureuses, qu'elles serrent le cœur, qu'elles on l'air d'une chambre de mourant, de la froide chambre de pierre où le Crucifié agonise encore ».

Il y a tout un chapitre sur *Tunis*: « A peine distingue-t-on, à peine imagine-t-on que ce sont là des maisons, tant cette plaque blanche (vue du haut d'une colline voisine) est compacte, continue et rampante... ».

Vers Kairhouan, c'est la dernière étape du voyage, faite au mois de décembre. Maupassant em-

porte le souvenir de ces « femmes belles et ardentes, ignorantes de nos tendresses. Leur âme simple reste étrangère aux émotions sentimentales, et leurs baisers, dit-on, n'enfantent point le rêve ».

Mlle Fifi, nouveaux contes, 2e éd. 1885. Contenant : *Mlle Fifi, Mme Baptiste, La rouille, Marroca, La bûche, La relique, Le lit, Fou? Réveil, Une ruse, A cheval, Un réveillon, Mots d'amour, Une aventure parisienne, Deux amis, Le voleur, Nuit de Noël, Le remplaçant.* Un de ces contes, *Le lit*, a été publié séparément, à Évreux, par *La Société normande du livre illustré*, en 1895, avec une préface de M. Lavedan, de l'Académie Française. La voici :

« Tout ce qu'on a pu dire ou écrire sur le lit depuis des centaines d'années n'empêchera pas qu'on le répète dans les siècles futurs et ce sera un sujet de dissertations ou de rêveries toujours neuf quoique aussi vieux que la mer du déluge, les monts Himalaya ou les steppes du pôle.

« Les écrivains et les poètes qui dans mille ans prendront pour thème de leur rhétorique ou de leurs rimes ce bienfaisant et beau meuble seront toujours excusés et écoutés de la foule aussi bien que des raffinés, rien n'étant plus populaire dans l'éternelle histoire de la vie humaine – depuis que l'homme souffre, se couche et meurt – que cette pauvre chose de toile et de bois, triste bateau de nos sommeils (1).

(1) Cfr. la célèbre comparaison du lit avec la vie dans Manzoni et dans Leopardi, et le chapitre écrit là-dessus par Luigi Morandi. [A. L.].

« Et ce que je voudrais pouvoir sans prétention aucune jeter en ces quelques pages, c'est une série de menues sensations, d'impressions tout à fait intimes : ces spéciales minutes du lit si fugitives que même après qu'elles sont tombées dans l'éternité, ne sont pourtant point mortes et subsistent perpétuellement dans le cœur de n'importe quel être d'ici, d'en face ou de l'autre bout du globe. Bonheurs ou chagrins du lit, petits sourires ou petites larmes ; parfums d'une seconde évaporés avant même d'avoir été respirés, mille riens discrets, subtils et délicats qu'un autre rien fait envoler mais qui ne manquent jamais après un plus ou moins long tire-d'aile, de venir se reposer un soir sur le cher arbrisseau des souvenirs où leur branche est marquée. Qui de nous n'a en lui des essaims de ces oiseaux-mouches ?

« C'est au lit que sous la caresse des mains maternelles, nous découvrons la douceur d'être enfants et de vivre. Sommeil pur et profond de ces premiers âges, battements paisibles et légers du cœur, on a bien vite fait de vous perdre, et l'insomnie arrive à nos chevets avant la vieillesse.

« Tout était joie et confiance au temps béni de vos nuits protégées. Oh ! l'hiver ! après avoir feuilleté sous la lampe l'album d'images plein d'histoires de châteaux forts et de princesses verrouillées dans des tours, passer sa grande chemise, embrasser sa médaille et s'assoupir en chuchotant sous ses boucles blondes la strophe naïve qui ravissait ma mère :

Cher petit oreiller doux et chaud sous ma tête
Plein de plumes choisies et blanc et fait pour moi
Quand on a peur du loup, du vent, de la tempête
Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi.

« Et l'on y dormait délicieusement en effet aux lueurs mourantes de la grosse bûche à demi consumée.

« Plus tard ce n'est pas le loup, ni le vent, ni la tempête qui nous ont tenu éveillés sous nos draps parfois jusqu'à l'aube. Qu'était-ce donc ? Ah ! l'énumérer serait folie et mieux vaut décidément ne pas tisonner ces vieilles cendres. Mais ce qu'on doit dire à la louange du lit, c'est qu'à tout prendre et malgré ce qu'il peut avoir à se reprocher, il n'est pourtant pas un conseiller funeste. Sans doute on n'y échafaude pas toujours de candides projets et la vertu ne vient souvent sous son ciel que pour y tomber avec grâce, néanmoins il est rare que de pervers et sanglants desseins aient été tramés à l'ombre de ses rideaux et c'est par exception que le crime sort tout armé de l'alcôve.

« Quand il prend à la fin du jour nos membres harassés, le lit réparateur, ami plutôt grave et méditatif, ne nous suggère que de sérieuses pensées et si nous ne sommes pas tenus par l'amour il ne nous parle invariablement que de sa sœur la mort et de l'inanité de nos journées perdues. Au milieu des ténèbres silencieuses, presque nus, dans l'attitude modeste que nous aurons au cercueil sous le bénitier ou le rameau de buis auquel nous ne croyons pourtant presque plus, nous tremblons et nous frissonnons en écoutant les reproches de la conscience qui parle haut et comme chez elle, qui dit les fautes commises à nouveau, la récidive des vilenies quotidiennes et le temps qui va son chemin et la dernière heure qui tintera sans nous consulter, tout d'un coup, peut-être demain, cette nuit même.

« Repens-toi donc et fais mieux : alors les mains se joignent sous les couvertures ; le cœur bat la petite angoisse, les lèvres rattrapent un lambeau de prière du temps où on priait et on s'endort plus calme en songeant que Dieu est bon... L'aube nouvelle vient le matin rire aux carreaux et l'homme insolent lavé de frais, sort et retourne en sifflant à ses ornières. Mais le lit le rattrapera le soir et aura le dernier mot.

« Oui, c'est encore là que nous descendons le mieux en nous-mêmes, que nous retrouvons la raison et l'humilité, que nous endurons le remords et que nous promettons presque sincèrement tout ce que nous ne tenons jamais. Les pires scélératesses, les plus noires infamies sont-elles conçues en plein air dans les fossés des bois, sous l'arche gluante des ponts par les pauvres hères affamés qui n'ont pas de lit et qui en souffrent jusqu'au crime? Neuf fois sur dix, l'assassin ne verrait pas rouge, s'il avait des draps blancs.

« Et voilà que je pense alors à tous les lits de misère et de souffrance encore plus nombreux que les lits de joie et d'amour, lits de fer des hôpitaux où se pose la cornette des filles de charité, saintes hirondelles de la douleur, lits des fiévreux et des impotents, lits de boucherie des blêmes opérés, lits anonymes de la guerre et du naufrage, sillon de Beauce où le petit soldat garance a été enfoui pour que le blé prochain fût plus fort, buisson de corail du fond des mers où le corps du vieux pilote est descendu lentement s'accrocher.

« Et que dire du lit dans l'histoire? Quel chapitre pour un Michelet! Évoquer les couches méro-

vingiennes, les vieux lits gothiques, le grabat de Jeanne d'Arc et de Louis XVII, les lits de drapeaux de victoire fleurdelisés, les baldaquins de la Renaissance et des Valois, les lits des papes et des courtisanes, les lits du vieux Louvre et des Tuileries, les lits de la Pompadour et de la Dubarry, les lits de Trianon et les lits du Temple, le lit breton de la chouannerie, la baignoire de Marat, la chaise longue de Mme Récamier, le lit de Joséphine et le lit de Sainte-Hélène. Croyez que j'en passe et des meilleurs.

« Enfin les tombeaux sont des lits tout comme nos lits sont de petits tombeaux provisoires et mesquins où nous venons chaque soir nous déposer et faire les morts. Une fois au cercueil, c'est-à-dire dans notre dernier lit, nous attendrons que nos âmes aient gagné la résurrection de nos corps. Nous patienterons le temps qu'il faudra. Mais nous aimons à penser que durant cette lente nuit qui menace de ne pas finir, nous retrouverons peut-être pour nous tenir compagnie ces anciens anges gardiens de notre enfance qui se courbaient à nos chevets les ailes carguées. Puissent-ils veiller sur notre chair morte jusqu'au *Benedicamus* du Réveil.

« Mars 1895.

« Henri Lavedan ».

Lettre d'envoi de la Préface.

« Messieurs,

« Vous souvenant avec la plus aimable des bienveillances que j'étais l'auteur d'un livre paru sous

le même titre que la nouvelle de votre illustre compatriote, vous m'avez prié d'écrire une préface pour le petit chef-d'œuvre de Maupassant que vous présentez avec un goût si luxueux à quelques confrères en bibliophilie. J'ai d'abord accepté avec joie le grand honneur que vous me faisiez. Mais aussitôt la plume à la main, je sentais toute mon impuissance à parler comme il l'aurait fallu de ce glorieux mort, qui a bien voulu me compter au nombre restreint de ses amis. Vous me pardonnerez donc si mon admiration par scrupule a hésité devant la tâche trop lourde que mon amitié avait cru pouvoir remplir.

« Je vous envoie quelques pages de sensations qui paraîtront bien fades à côté de la belle et charmante prose de l'auteur d'*Une Vie*, et je vous prie, en m'accordant votre indulgence, de recevoir tous mes remercîments.

« Paris, 15 mars 1895.

« Henri Lavedan » (1).

La Maison Tellier, 11e éd., 1884, 308 p. L'édition de 1891 de Paul Ollendorff est de 256 p. in-18, imprimée par Chamerot. [Il y en a une édition illustrée]. « A Ivan Tourgueneff | hommage d'une affection profonde | et | d'une grande admiration | Guy de Maupassant | ». Ce volume contient: *La Maison Tellier, Les Tombales, Sur l'eau, His-*

(1) *Le lit* par Henri Lavedan, in-18, 1893 [*Bibl. Nat.*, *8°*, *Y²*, *48046*]. — *Le lit* par Guy de Maupassant [*4°*, *Y²*, *33*].

toire d'une fille de ferme, En famille, Le papa de Simon, Une partie de campagne, Au printemps, La femme de Paul.

L'idée de *la Maison Tellier* a été donnée à Maupassant par Hector Malot. C'est le *Journal des Goncourt* qui nous apprend cela.

Miss Harriet. Éd. originale 1884, V. Havard, 348 p. in-18, typ. Ch. Unsinger. 11e édit. 1885 (et une édit. illustrée).

1. *Miss Harriet,* dédicace « A Madame ... ».
2. *L'héritage.* « A Catulle Mendès ».
3. *Denis.* « A Léon Chapron ».
4. *L'Ane.* « A Louis Le Poittevin ».
5. *Idylle.* « A Maurice Leloir » (du *Figaro*).
6. *La ficelle.* « A Harry Alis ».
7. *Garçon, un bock!* « A José Maria de Heredia ».
8. *Le baptême.* « A Guillemet ».
9. *Regret.* « A Léon Dierx ».
10. *Mon oncle Jules.* « A M. Achille Bénouville ».
11. *En voyage.* « A Gustave Toudouze ». [Gustave Toudouze est mort en juillet 1904] (1).

(1) Voici, sur Toudouze, un petit article de M. Marcel Prévost (*Figaro* du 3 juillet 1904) :

« La Société des Gens de lettres et les romanciers ont fait hier une perte cruelle. Gustave Toudouze est mort, dans la nuit du vendredi 2 au samedi 3 juillet 1904, à la suite d'une opération chirurgicale qu'avait commandée l'évolution soudainement menaçante d'une maladie d'intestins. Il n'était âgé que de cinquante-sept ans... Voilà encore, parmi les hommes de lettres, un exemple de ces fins prématurées qui semblent plus douloureuses parce qu'au

12. *La Mère sauvage.* « A Georges Pouchet ».

P. 333: « Il est des coins du monde délicieux qui ont pour les yeux un charme sensuel. On les aime d'un amour physique. Nous gardons, nous autres que séduit la terre, des souvenirs tendres pour certaines sources, certains bois, certains étangs, certai-

moment où elles surviennent, le cerveau est intact, et pense comme en pleine santé. J'ai entre les mains le billet que notre confrère m'adressa lundi dernier pour s'excuser de ne pas assister au Comité dont il faisait partie. Le ton est enjoué ; l'écriture (une admirable écriture de manuscrit ancien) n'a pas un fléchissement.

« La vie littéraire de Gustave Toudouze et son œuvre furent considérables. Il avait eu, très jeune, l'honneur et la joie d'être admis dans l'intimité de Flaubert. L'ardente et pittoresque causerie du maître avait éveillé et encouragé son goût d'artiste. Lorsqu'il publia son premier roman, *Madame Lambelle*, Flaubert lui écrivit une lettre de chaleureux assentiment dont Toudouze était fier à juste titre, car elle avait consacré dès le premier effort son talent d'écrivain.

« Chez Flaubert, il rencontra Edmond de Goncourt, Zola, Alphonse Daudet. Tant que ces princes du roman vécurent, il demeura leur familier et leur ami. Tous l'aimaient ; tous estimaient son probe talent d'observateur et d'artiste. Sans réclame, sans fracas, il édifiait son œuvre année par année, ne passant pas une seule journée sans écrire, donnant, par la régularité, la sérénité, l'égalité de son travail, un rare exemple aux hommes de sa génération. Il a groupé, sous des titres de série, cette abondante et solide production : *la Vie passionnelle, la Vie familiale, la Vie sociale, les Visions antiques.* Beau-

nes collines, vus souvent et qui nous ont attendris à la façon des événements heureux... ».

Monsieur Parent, 2e éd., 1886. Contenant : *Monsieur Parent, La Bête à Maît' Belhomme, A vendre, L'Inconnue, La Confidence, Le Baptême, Imprudence, Un fou, Tribunaux rustiques, L'Épingle,*

coup connurent un vif succès parmi les lettrés et le public. L'Académie française les couronna plusieurs fois.

« Un si constant labeur s'alliait chez Gustave Toudouze avec le plus généreux souci des intérêts de ses confrères. De bonne heure, il fit partie du Comité de la Société des Gens de lettres ; il en fut deux fois le vice-président. Quels services il a rendus là, par son assiduité, sa connaissance des traditions, son affabilité, son dévouement à la cause de tous ceux qui font profession d'écrire, — seuls pourront en témoigner les collègues qui le virent à l'œuvre, et qui mesurent aujourd'hui le vide soudainement creusé par sa mort.

« Ce romancier fécond et ingénieux, ce confrère dévoué était en même temps un sûr ami, un homme dont la vie discrète et digne méritait l'admiration de tous. Sa conversation nourrie et solide n'excluait pas, certes, le sourire : mais si je l'ai entendu juger des choses littéraires avec discernement et finesse, — jamais, que je sache, une méchanceté ironique n'est tombée de sa bouche. Amis et confrères étaient en parfaite sûreté avec lui.

« Le voilà enlevé en pleine force de labeur et de talent. Tout ceux qui l'ont connu, comme tous ceux qui ont goûté son œuvre, s'uniront aux membres de la Société des Gens de lettres pour compatir au deuil de ses proches — la veuve et le fils — qu'il aima tant, et qui l'adoraient ».

Les Bécasses, En Wagon, Ça ira, Découverte (qui finit: « Tu ne te figures pas comme ça peut être bête quelquefois, une femme »), *Solitude, Au fond du lit, Petit soldat.*

P. 175. *Un fou.* «... Un être? Qu'est-ce qu'un être? Cette chose animée qui porte en elle le principe du mouvement et une volonté réglant ce mouvement! Elle ne tient à rien, cette chose. Ses pieds ne communiquent pas au sol. C'est un grain de vie qui remue sur la terre; et ce grain de vie, venu je ne sais d'où, on peut le détruire comme on veut. Alors rien, plus rien. Ça pourrit, c'est fini... ».

Mont-Oriol, 8e éd., 1887, 367 p., écrit en 1886 à Antibes, Villa Muterse.

Pierre et Jean, 25e éd., 1888. (Edité aussi par *La Lecture*, Revue publiée par la Librairie Illustrée Montgrédien). 105 ex. num., 5 Japon (1 à 5), 100 Holl. (6 à 105).

Préface p. I-XXXV: « Le Roman ».

Roman p. 1-277.

Préface datée: « La Guillette, Étretat, septembre 1887 ».

« La langue française est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce courant limpide, ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités, sans que rien surnage de ces tentatives inutiles...

«... Ceux qui font aujourd'hui des images... peuvent aussi jeter des pierres à la simplicité de leurs

confrères ! Elles frapperont peut-être les confrères qui ont un corps, mais n'atteindront jamais la simplicité qui n'en a pas ».

Il y a une traduction anglaise éditée par Heinemann, le mari de Magda Sindici, fille du poète romain et à laquelle on doit des romans qui ont aussi été traduits en anglais.

Les sœurs Rondoli. Volume dédié à Georges de Porto-Riche, que Réjane m'a présenté le soir que je suis allé entendre *La Robe Rouge* de Brieux.

P. 8. « Pour Paul, le monde, la vie, c'est la femme. Il y a beaucoup d'hommes de cette race-là. L'existence lui apparaît poétisée, illuminée par la présence des femmes. La terre n'est habitable que parce qu'elles y sont ; le soleil est brillant et chaud parce qu'ils les éclaire. L'air est doux à respirer parce qu'il glisse sur leur peau et fait voltiger les courts cheveux de leurs tempes. La lune est charmante parce qu'elle leur donne à rêver et qu'elle prête à l'amour un charme langoureux. Certes tous les actes de Paul ont les femmes pour mobile ; toutes ses pensées vont vers elles, ainsi que tous ses efforts et toutes ses espérances.

Un poète a flétri cette espèce d'hommes :

Je déteste surtout le barde à l'œil humide
Qui regarde une étoile en murmurant un nom,
Et pour qui la nature immense serait vide
S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon.

Ces gens-là sont charmants qui se donnent la peine,
Afin qu'on s'intéresse à ce pauvre univers,
D'attacher des jupons aux arbres de la plaine
Et la cornette blanche au front des coteaux verts.

Certes ils n'ont pas compris tes musiques divines
Éternelle nature aux frémissantes voix,
Ceux qui ne vont pas seuls par les creuses ravines
Et rêvent d'une femme au bruit que font les bois!

Suivent: *La Patronne* (au docteur Baraduc); *Le petit fut* (à Adolphe Tavernier, auteur de l'*Art du duel*); *Lui?* (à Pierre Decourcelle); *Mon oncle Sosthène* (à Paul Ginisty); *Le mal d'André* (à Edgar Courtois); *Le Pain maudit* (à Henry Brainne); *Madame Luneau* (à Georges Duval); *Un sage* (au baron de Vaux, auteur d'un livre sur l'escrime et d'un autre sur le cheval); *Le Parapluie* (à Camille Oudinot); *Le Verrou* (à Raoul Denisane); *Rencontre* (à Edouard Rod); *Suicides* (à Georges Legrand) (Maupassant feint de publier « une lettre trouvée sur la table d'un de ces *suicidés sans raison*, de ces morts sur lesquelles on met le mot *mystère*... écrite pendant la dernière nuit, auprès du pistolet chargé... »); *Décoré!* (sans dédicace); *Châli* (à Jean Béraud).

Sur l'Eau (Dessins de Riou, gravure Guillaume frères, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, s. d.). Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Voici la courte préface du livre:

Ce journal ne contient aucune histoire et aucune aventure intéressantes. Ayant fait, au printemps dernier, une petite croisière sur les côtes de la Méditerranée, je me suis amusé à écrire chaque jour, ce que j'ai vu et ce que j'ai pensé.

En somme, j'ai vu de l'eau, du soleil, des nuages et des roches – je ne puis raconter autre chose –

et j'ai pensé simplement, comme on pense quand le flot vous berce, vous engourdit et vous promène.

Toine. (Illustration de Mesplès, gravure de Guillaume frères. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., 1 vol. in-18, 50 exemplaires tirés sur papier de Hollande et numérotés à la presse). Il y en a une édition à 5 fr. avec une eau-forte.

Des Vers. Édition de luxe avec le portrait de l'auteur (Paris, Ollendorff). Il y a aussi l'édition Charpentier.

Addenda : La *Revue des Revues* de mai 1900 a publié des vers inédits de Guy de Maupassant, qui datent de 1868 ; l'auteur avait donc dix-huit ans. Il y paraît un peu, par quelques incertitudes de forme et par la juvénilité de l'hyperbole. Mais on trouve déjà dans cette pièce une fraîcheur d'impression, un don de pittoresque, des trouvailles heureuses qui annoncent le grand écrivain :

DERNIÈRE SOIRÉE AVEC MA MAÎTRESSE

Il fallait la quitter, et pour ne plus me voir
Elle partait, mon Dieu, c'était le dernier soir.
Elle me laissait seul, cette femme cruelle,
Emportait mon amour et ma vie avec elle.
Moi je voulus encore errer comme autrefois
Dans les champs et l'aimer pour la dernière fois.
La nuit nous apportait et l'ombre et le silence,
Et pourtant j'entendais comme une voix immense,
Tout semblait animé par un souffle divin.
La nature tremblait, j'écoutais et soudain
Un étrange frisson troubla toute mon âme.

Haletant, un moment j'oubliai cette femme
Que j'aimais plus que moi. Le vent nous apportait
Mille sons doux et clairs que l'écho répétait.
Ce n'était plus de l'air le calme et frais murmure,
Mais c'était comme une âme étreignant la nature,
Un souffle, un souffle immense, errant, animant tout,
Qui planait et passait, me rendant presque fou,
Un son mystérieux et qui sur son passage
Réveillait et frappait les échos du bocage.
Tout vivait, tout tremblait, tout parlait dans les bois,
Comme si pour fêter le plus puissant des rois,
Et l'insecte et l'oiseau et l'arbre et le feuillage
Parlaient, quand tout dormait, un sublime langage.
Je restai frémissant: ce bruit mystérieux,
C'était Deu descendu des cieux.

C'était ce Dieu puissant si grand et solitaire
Qui venait oublier sa grandeur sur la terre,
Dieu las et fatigué de sa divinité,
Las d'honneur, de puissance et d'immortalité,
Des éternels ennuis où sa grandeur l'enchaîne,
Qui venait partager notre nature humaine.
Il avait choisi l'heure où tout dort et se tait,
Où l'homme, indifférent à tout ce que Dieu fait,
Attaché seulement à ses soins mercenaires,
Prend un peu de repos qu'il dérobe aux affaires.
Car c'était aussi l'heure où ce Dieu généreux
Peut bénir et donner la main aux malheureux,
L'heure où celui qui souffre et gémit en silence,
Qui craint pour son malheur la froide indifférence,
Délivré du fardeau de l'égoïsme humain,
Sans craindre la pitié peut planer libre enfin.
Dieu vient le consoler, il soutient sa misère,
Il rend ses pleurs plus doux, sa douleur moins amère
Et verse sur sa plaie un baume bienfaisant.

D'autres craignent encore un œil indifférent,
Et les regards de l'homme et les bruits de la terre,
Ils cherchent aussi l'heure où tout est solitaire,
Dieu les voit, il bénit le bonheur des amants.
Invisible témoin, il entend leurs serments.
Il aime cet amour qu'il ne goûtera pas
Et dans les bois, la nuit, il protège leurs pas.
Il était là, son souffle errait sur la nature,
Paraissait éveiller comme un vaste murmure,
Tout ce qu'il a formé s'animait et tremblant
S'agitait au contact de ce Dieu tout puissant,
Et tout parlait de lui, le vent sous le feuillage,
Et l'arbuste et le flot caressait le rivage;
Et tous ces bruits divers ne formaient qu'une voix,
C'était Dieu qui parlait au milieu des grands bois.
Tous deux nous l'écoutions et nous versions des larmes,
Quand on va se quitter l'amour a tant de charmes ;
Et nos pleurs qui tombaient comme des diamants,
Goutte à goutte brillaient sur les herbes des champs.

Mais de cette belle soirée,
Et de ma maîtresse adorée
Que restait-il le lendemain?
Seul le pâtre de grand matin,
En conduisant au pâturage
Son gras troupeau, vit sur l'herbage
Les quelques gouttes de nos pleurs,
Seule marque de nos douleurs ;
Mais il les prit pour la rosée.
« L'herbe n'est point encore séchée »,
Se dit-il en pressant le pas.
Hélas ! il ne soupçonna pas
Que de chagrins et de misères
Cachait cette eau sur les bruyères.
Et ses brebis qui le suivaient

Broutaient les herbes et buvaient
Nos pleurs sans arrêter leur course,
Mais rien n'en a trahi [*lire: tari*] la source. [*1868*].

Une Vie, nouv. éd. revue, 1893, 343 p. — Épigraphe: « L'humble vérité ». 55 ex. numérotés 5 Japon (1 à 5), 50 Hollande (6 à 55). « A | Madame Brainne | Hommage d'un ami dévoué et en souvenir | d'un ami mort | Guy de Maupassant | ». Finit ainsi: « La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit ». Mme Brainne, à qui le livre est dédié, était une célèbre beauté, grande amie intellectuelle de Gustave Flaubert (1).

Il y a une édition illustrée de cet ouvrage.

Lettres échangées avec Mlle Marie Bashkirtseff (*Nouveau Journal inédit de Marie Bashkirtseff*).

« Accompagné de nombreuses gravures et des lettres échangées avec Maupassant », dit l'annonce bibliographique de la note, p. 619, n. 12, 15 juin, IIIe série, 1901, XII année, vol. XXXVII de la *Revue* (*ancienne Revue des Revues*), où l'on a publié un passage (25 nov.-3 déc. 1876) du *Nouveau Journal* en question (qui depuis a été publié par la *Revue*). Voir aussi le *Journal* de M. Bashkirtseff, publié avec préface de M. THEURIET, de l'Académie française, par Charpentier-Fasquelle, Paris, 2 vol. in-18 de la *Bibliothèque Charpentier*.

(1) Voir le *Journal des Goncourt*. Dans l'édition illustrée de 1904, la dédicace à Madame Brainne a été supprimée. De quel droit et pourquoi?

L'Évolution du roman au XIX*e siècle* par Guy de Maupassant (Article de la *Revue de l'Exposition Universelle* de novembre 1889).

Dans cet article *L'Évolution du Roman au* XIX*e siècle*, paru en nov. 1889 dans la *Revue de l'Exposition Universelle*, Guy de Maupassant commence par déclarer qu'il ne veut pas s'occuper de cette école d'amuseurs qui négocient avec le roman d'aventures... Il ne veut considérer que les romanciers philosophes.

Ceux-là ont trois ancêtres: Lesage, le chef des fantaisistes spirituels, psychologues et artistes aristocratiques; Jean-Jacques Rousseau, de qui descend la lignée de tous ces écrivains qui prennent une thèse et la mettent en action; et enfin l'abbé Prévost, un sincère, un admirable évocateur d'êtres humains. De ce dernier est issue la puissante race des observateurs, des « véritalistes ». C'est avec *Manon Lescaut*, affirme l'auteur de *Pierre et Jean*, qu'est née la forme du roman moderne. Mais deux écrivains ont ensuite apparu de qui date la réelle évolution de l'aventure imaginée à l'aventure observée, ou mieux, à l'aventure racontée comme si elle appartenait à la vie: Stendhal et Balzac.

Nous savons ainsi ce que pensait Maupassant du « Consul de Civitavecchia »: « Stendhal gardera surtout une valeur de précurseur: c'est le primitif de la peinture des mœurs. Ce pénétrant esprit, doué d'une lucidité et d'une précision admirables, d'un sens de la vie subtil et large, a fait couler dans ses livres un flot de pensées nouvelles, mais il a si

complètement ignoré l'art, ce mystère qui différencie absolument le penseur de l'écrivain, qui donne aux œuvres une puissance presque surhumaine, qui met entre elles le charme inexprimable des proportions absolues et un souffle divin qui est l'âme des mots assemblés, il a tellement méconnu la toute-puissance du style qui est la forme inséparable de l'idée, et confondu l'emphase avec la langue artiste, qu'il demeure, malgré son génie, un romancier de second plan ».

Et Maupassant de donner la préférence à Balzac: « Mais devant Balzac on ose à peine critiquer. Un croyant oserait-il reprocher à son Dieu toutes les imperfections de l'univers ? »

Ne nous étonnons pas. Stendhal a méconnu la toute-puissance du style (1) qui est la forme inséparable de l'idée. Or Maupassant est l'élève favori de Flaubert, et, d'après l'article même dont je parle, le maître est « doué d'un tempérament lyrique, nourri de classiques, épris de l'art littéraire, du style et du rythme des phrases (2)... C'est à Gustave Flaubert

(1) Note de mon ami Paul Arbelet (1904):

« Pourtant, si l'on reproche à Stendhal son style, – et « l'on a bien raison, – comment accepter celui de Balzac? « Stendhal, ignorant l'art des mots, ne cherche pas à bien « écrire; il n'a pas un mauvais style, il n'en a pas. Balzac « a la prétention d'être un artiste de la forme; il se figure « qu'il écrit bien; il s'y efforce. Et le résultat est piteux. « Mieux vaut, comme Stendhal, n'essayer pas ».

(2) J'ai entendu M. Gabriel Monod, membre de l'Institut, dire que Flaubert passait des heures à marcher à

que l'on doit l'accouplement du style et de l'observation moderne ».

Mais achevons l'analyse de l'article. C'est surtout depuis la publication de *Mme Bovary* que nos écrivains ont la recherche passionnée de ce que l'on appelle le document humain. Les plus personnels des romanciers contemporains « qui ont apporté dans la chasse et l'emploi du document l'art le plus subtil et le plus puissant, sont assurément les frères de Goncourt ». Puis, procédant à peu près de la même façon, M. Émile Zola, « avec une nature plus forte, plus large, plus passionnée et moins raffinée », M. Alph. Daudet « avec une nature plus droite, plus ingénieuse, délicieusement fine, et moins sincère peut-être », et quelques hommes plus jeunes comme M. Paul Bourget. A côté de ces écrivains, il y a ceux qui « ne regardent plus qu'en eux-mêmes, observent uniquement leur âme, leur cœur, leurs défauts et proclament que le roman définitif ne doit être qu'une autobiographie ». Ces derniers, Maupassant ne semble guère les avoir aimés (1): « Leur tendance n'est-elle pas une preuve de l'impuissance à observer, à absorber la vie éparse autour de soi, comme ferait une pieuvre aux innombrables bras? »

grands pas en long et en large dans son cabinet de travail, en déclamant à haute voix les pages de sa prose pour bien juger de son effet. D'Annunzio fait quelque chose d'analogue.

(1) Note de M. Paul Arbelet:

« Il a pourtant écrit lui-même, sur lui-même, bien des « pages profondes et exquises ».

Et l'auteur conclut en rappelant une définition d'Émile Zola: *Un roman, c'est la nature vue à travers un tempérament* (1).

Or, Stendhal, dans son *Henry Brulard* (p. 166) a écrit: *Un roman est comme un archet, la caisse du violon « qui rend les sons », c'est l'âme du lecteur* (2). L'auteur de la *Chartreuse* n'eût donc pas désavoué la définition de M. Zola. D'ailleurs, Maupassant n'a-t-il pas dit qu'Henry Beyle est un précurseur? (3).

Contes de la Bécasse. Éd. originale. Paris, Rouveyre et Bloud, 1883, 298 p. in-18. Nouvelle édition revue (Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, Libr. Paul Ollendorff, 1900). 1 vol. gr. in-18 jésus de 299 pages (typ. Chamerot et Renouard).

1. *La Bécasse.* Ce premier chapitre nous apprend que le Baron des Ravots, impotent, convia

(1) Note de M. Paul Arbelet:

« Cette formule de Zola n'est qu'une transposition, à « la mode naturaliste, d'une maxime très-vieille et fort « banale: "l'art, c'est l'homme ajouté à la nature", avait « dit Bacon.

« La phrase de Stendhal, d'ailleurs beaucoup plus jolie, « me paraît avoir un tout autre sens: il ne s'agit plus de « l'auteur, dont la vision propre transforme la nature, mais « du lecteur, dont la sensibilité vibre à la musique d'un « roman ».

(2) M. Casimir Stryienski a rappelé l'attention sur cette magnifique définition à la fin de sa préface au roman inédit stendhalien *Lamiel* édité par lui.

(3) Cfr. Raphaël Mairoi, p. 552 du *Mercure de France*, août 1891.

à sa table plusieurs amis, et leur fit raconter des nouvelles, qui ont été ensuite réunies dans ce volume, auquel ce premier chapitre, *La Bécasse*, sert d'introduction. Il s'agit d'une fiction littéraire analogue à celle du *Décaméron* de Boccace. Il n'y a pas de dédicace, *La Bécasse* n'étant pas un conte.

2. *Ce cochon de Morin* (Dédié à M. Oudinot).
3. *La Folle* (A Robert de Bonnières)
4. *Pierrot* (A Henry Roujon).
5. *Menuet* (A Paul Bourget).
6. *La Peur* (A J. K. Huysmans).
7. *Farce normande* (A A. de Joinville).
8. *Les Sabots* (A Léon Fontaine).
9. *La Rempailleuse* (A Léon Hennique).
10. *En Mer* (A Henry Céard).
11. *Un Normand* (A Paul Alexis).
12. *Le Testament* (A Paul Hervieu).
13. *Aux Champs* (A Octave Mirbeau)
14. *Un coq chanta* (A René Billotte).
15. *Un fils* (A René Maizeroy).
16. *Saint-Antoine* (A X. Charmes).
17. *L'Aventure de Walter Schnaffs* (A Robert Pinchon) (1).

(1) M. Pinchon ami et compatriote de Maupassant, est bibliothécaire de la Ville de Rouen et auteur d'un volume de *Théâtre* (Rouen, Schneider, 1894) dédié précisément à la mémoire de son infortuné camarade de *canotage*.

H. TAINE ET MAUPASSANT

« Taine a exercé pendant vingt ans environ chez nous l'empire que Spencer a eu dans les pays de langue anglaise ».
FAGUET, *Hist. de langue* etc., 307.

ENTRE tous les portraits – à la plume – qu'on a tracés de Taine, les trois plus frappants sont celui des *Déracinés* par Maurice Barrès, celui de l'article intitulé *M. Taine et M. Pasteur* par Gabriel Hanotaux (1) et le passage suivant de la *Préface* de Guy de Maupassant aux *Lettres de Flaubert à George Sand* (p. LXXIX):

«... D'autres personnes arrivaient peu à peu (chez Flaubert): M. Taine, le regard caché derrière ses lunettes, l'allure timide, apportait des documents historiques, des faits inconnus, toute une odeur et une saveur d'archives remuées, toute une vision de vie ancienne aperçue de son œil perçant de philosophe ... ».

M. Taine, de son côté, goûtait beaucoup le vigoureux talent de Maupassant, qu'il appelait familièrement *un taureau triste*. (Nous devons ce renseignement à M. Victor Giraud, l'auteur de l'admirable *Essai sur Taine*).

(1) *Le Journal*, Paris, 1er août 1904.

***

C'est bien Hippolyte Taine, l'illustre philosophe, que Maupassant appelle *Taine* tout court dans sa lettre du 27 juin 1891 à sa mère (1).

Taine habitait pendant l'été les bords du lac d'Annecy. Guy de Maupassant était venu plusieurs étés à Aix en Savoie; c'est de là qu'il allait le voir; la connaissance s'est faite probablement par le Docteur Cazalis (le poète Jean Lahor) qui demeure en été à Aix-les-Bains.

C'est en 1888 que cette liaison se noua. L'amitié qui unissait Taine à Guy de Maupassant fut très vive.

Voici un mot authentique qui est resté dans la mémoire de la mère de Guy et dans celle du bon Docteur Balestre: lorsque Guy termina devant Taine la lecture de sa nouvelle *Le Champ d'Oliviers*, Taine s'écria:

— *Cela, c'est de l'Eschyle!*

J'ai demandé à Madame Taine, née Denuelle, veuve de l'illustre écrivain, quelques détails sur l'amitié de Taine pour Maupassant. Elle m'a écrit de Tunis, le 5 mars 1902:

« Mon mari n'était pas très lié avec Guy de Maupassant, beaucoup plus jeune que lui; il l'avait cependant rencontré fréquemment chez Gustave Flaubert, dans ces après-midi du dimanche où Tourguénieff, Zola, Bouilhet [*mort?*], d'autres encore, se réunissaient souvent.

(1) Publiée en fac-similé dans ce volume même.

« Après la mort de Flaubert, Monsieur de Maupassant n'est venu que deux fois à la maison: pour une visite à Paris, avec José-Maria de Heredia, et pour un déjeuner à notre campagne du lac d'Annecy, avec le Docteur Cazalis (*Jean Lahor*), peu de temps avant que la maladie le confinât pour toujours.

« Monsieur Taine avait, je n'ai pas besoin de vous le dire, la plus grande admiration pour le talent de son jeune confrère; mais il vivait très renfermé dans son cabinet de travail, ce qui explique la rareté de leurs relations ».

Voici le seul billet de Maupassant que Madame H. Taine ait trouvé dans la correspondance de son mari.

Il est écrit au crayon et sans date, mais l'année est celle de l'inauguration du monument de Flaubert (1891), et Madame Taine pense que l'excursion à Annecy est du mois de juin:

COMPAGNIE DES BATEAUX À VAPEUR
SUR LE LAC D'ANNECY

[Sans date].

Mon cher Maître,

J'ai passé devant votre maison dont j'ai regardé, du bateau, le grand toit pointu, et je prie le capitaine de vous faire tenir ce mot qui vous portera le souvenir de votre très fidèle admirateur.

Nous inaugurons à Rouen, le 10 Juillet, le monument Flaubert. Si vous n'étiez pas si loin, je vous

prierais d'assister à cette cérémonie très simple, où seuls les vrais amis seront appelés.

Croyez, mon cher Maître, à mes sentiments de profond dévouement.

GUY DE MAUPASSANT.

***

Pour ce qui concerne non seulement les rapports effectifs, mais les rapports *intellectuels* de Taine et du grand romancier, il faut lire le livre si érudit et si complet de M. Victor Giraud sur Taine (1).

On ne saurait nier que la conception générale de l'homme et du monde que suggère l'œuvre de Maupassant (déterminisme absolu, universel phénoménisme) est sensiblement la même que celle qui se dégage des livres de Taine, et qu'à cette rencontre l'influence de Taine n'a probablement pas été étrangère.

Peut-être aussi pourrait-on noter que vers la fin Guy de Maupassant - tout comme Hippolyte Taine - s'attendrissait singulièrement; mais dans ce dernier fait, on pourrait voir plutôt l'action des mêmes causes extérieures (le malaise social, l'expérience grandissante de la vie) qu'une influence réciproque.

M. Henry Roujon trouve que, quant aux romans de Maupassant, si dignes de respect qu'ils puissent être, ce sont des œuvres d'application, d'une veine moins sincère que ses contes, *presque en déviation de sa nature.* « A la fin, d'ailleurs », ajoute M. Roujon,

(1) Pages 106, 189 des 2e et 3e éditions, Paris, Hachette, in-16.

« il changeait d'âme, hélas, on sait pourquoi. Parti de la parodie à outrance, il glissait à la pitié. Il s'amollissait; ses derniers livres ont presque quelque chose d'estompé et d'attendri. Le ton n'est plus le même; dans *Notre cœur* et dans *Fort comme la mort*, la voix hésite et tremble par moments. Le jongleur avait été mandé dans les manoirs; il brillait maintenant *ès chambres des dames*. Il prenait en gré les belles personnes dont il disait les amours souffrantes; sa main, pour montrer leurs plaies, se faisait légère ».

L'année avant la folie, en 1891, Hugues Le Roux écrivait de Maupassant:

« Il touche bien juste au milieu de la vie; mais déjà avec les premiers cheveux gris, le farouche égoïsme dont il a été si fier se détend et s'attriste. Il semblait qu'il eût triomphé jusqu'ici avec une espèce d'ivresse de la sottise de l'homme et de la brutalité de ses instincts. Est-ce le commencement d'une évolution morale? On ne saurait le dire; mais il est sûr que dans *Fort comme la mort* cette joie est finie. L'indifférence du romancier est entamée. La pitié pour les hommes est entrée en lui par quelque fine blessure vite refermée. Cette rosée de larmes se desséchera-t-elle? Ou va-t-elle s'enfler, jaillir ?... »

***

L'influence de Taine apparaît nette et distincte sur ces réalistes d'arrière-saison – le mot est de M. Giraud – qui ont débuté dans les lettres entre 1860 et 1870 et se sont appelés « naturalistes ». M. Anatole France a écrit dans le *Temps* du 12 mars 1893:

« L'action de Taine, vers ce temps-là [1868], fut très forte sur la littérature et sur l'art ». La domination exercée par la pensée de Taine sur l'esprit délié et averti de M. France, sur les « inintelligents » Goncourt (1) (qui, à en juger d'après la singulière façon dont ils ont parlé de Taine dans leur *Journal*, n'ont pas même dû le lire) et sur l'épais et fumeux cerveau d'Émile Zola, ne doit pas nous faire oublier que, heureusement pour lui et pour sa gloire, il y avait parmi les naturalistes quelques écrivains dont Taine pouvait sans rougir revendiquer la paternité littéraire. Sur ce point, M. Giraud a écrit une page magistrale:

« Il y a certainement quelque chose de lui dans Maupassant, dans Émile Pouvillon, dans Ferdinand Fabre, dont les débuts, à vrai dire – ceux des deux premiers tout au moins, – sont postérieurs à 1870, mais qui, par leur conception de l'art et de la vie, se rattachent plutôt à la génération antérieure... A tous ces écrivains, dont quelques-uns ont débuté par des vers et qui, peut-être, auraient pu continuer dans cette voie, il a persuadé que la forme du roman leur fournissait le meilleur et le plus moderne emploi de leur talent; il les a conviés à travailler, chacun dans sa voie, suivant les ressources de son expérience personnelle, à cette " grande enquête sur l'homme" qu'il poursuivit si activement lui-même (2);

(1) C'est M. Giraud qui les appelle ainsi, p. 188 du vol. cité.

(2) « En somme, depuis quarante ans, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure », écrivait Taine à M. Georges Lyon le 9 décembre 1891.

il leur a enseigné le prix de l'observation directe, attentive des individus et des " milieux ": il leur a appris à regarder autour d'eux et même au-dessous d'eux, à ne rien dédaigner enfin de ce que l'un d'eux - [Guy de Maupassant sur le faux-titre de son roman: *Une Vie*] - a appelé l'" humble vérité "; pour tout dire, il les a pénétrés de cette conviction profonde que, dans l'étude sincère, consciencieuse de la prochaine, de l'immédiate réalité, ils trouveraient la matière, singulièrement riche et toujours neuve, d'œuvres d'art qu'il ne tiendrait qu'à eux de faire éclatantes et fortes. Ces leçons ont porté leurs fruits et, comme toujours, ont été dépassées par ceux qui les ont suivies: trop de " documents " et trop de " faits ", trop de " petits papiers ", trop de " notes " furtivement prises et hâtivement entassées telles quelles dans des livres soi-disant " vécus ": voilà ce qu'on trouve trop souvent chez les plus grands et dans les œuvres les plus accomplies ».

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE MAUPASSANT

Détails inédits racontés à Mademoiselle Ray et au Docteur Balestre
par Madame Laure de Maupassant.

GM

10, rue de Montchanin.

Mademoiselle,

Avec l'autorisation de ma mère, je viens d'écrire à son notaire M. Hommais, en le priant d'apporter dans le règlement de la question qui nous occupe tous les ménagements possibles.

J'espère donc que cette affaire n'aura pas de suites ennuyeuses et je vous prie d'agréer l'assurance de tout mon respect.

Guy de Maupassant

Il est intéressant de trouver l'origine de la vocation de Maupassant. On dirait que les générations se sont succédées à seule fin de perfectionner l'âme de celui qui fut la fleur de sa race.

La famille de Maupassant est très ancienne. Un Maupassant s'est distingué au siège de Rhodes. Elle fut anoblie par l'empereur François, époux de Marie-Thérèse.

Les Maupassant vinrent se fixer en Lorraine à la suite de Marie-Leczinçka; ils s'attachèrent plus tard à la maison de Condé, et Jean-Baptiste de Maupassant fut chef du conseil de tutelle des princes de Condé et de Conti.

Une demoiselle de Maupassant – j'ignore le nom de son mari – était la maîtresse de Lauzun; elle l'accompagna pendant la guerre de conquête de la Corse; un jour qu'elle s'exposait imprudemment au feu de l'ennemi, elle répondit à Lauzun qui la priait de s'éloigner:

— Vous croyez donc que nous autres femmes, nous ne savons risquer notre vie qu'en couches?

Le mot est rapporté dans les *Mémoires* de Lauzun (1).

Les Maupassant portaient le titre de marquis, titre à brevet que les descendants ne gardèrent pas, malgré que leurs armes fussent surmontées d'une couronne. On trouvera à la page suivante ces armes.

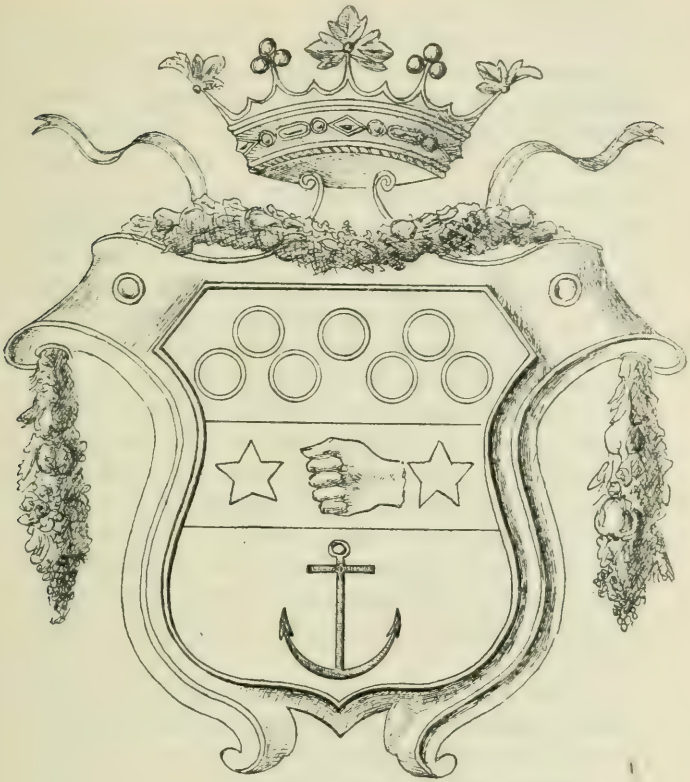
Il y a, actuellement, à Paris, des *comtes de Maupassant*. Le comte de Maupassant, mari de la comtesse née de Hübner, s'appelle en réalité Monsieur Nau; il est fils d'une demoiselle de Maupassant; il est comte du pape. Vers 1860, le Conseil d'État l'a autorisé à prendre le nom de Maupassant moyennant l'assentiment de la vraie famille qui a consenti.

Hugues Le Roux a écrit dans ses *Portraits de cire*, en 1891, du vivant donc de Guy de Maupassant:

« Nul n'a plus sincèrement que Maupassant observé ce précepte de la sagesse: Cache ta vie.

« Dans le désir où nous sommes d'expliquer toutes choses et de fixer, dans la nuance universelle, de quoi asseoir nos théories, nous prêtons aujourd'hui beaucoup d'attention aux hérédités: je note donc pour mémoire que les Maupassant sortent de la Lorraine. La plupart de leurs papiers de famille sont au sceau des empereurs d'Autriche. La branche d'où le romancier devait naître vint s'établir en Normandie vers le milieu du dix-huitième siècle. Et c'est certainement le caractère normand qui a prédominé chez Guy de Maupassant. Il a du Normand le goût aventureux et errant.

(1) Lettre du Docteur Balestre, Théoule, 7 septembre 1901.



D'azur à la fasce d'argent, chargée d'une main, de gueules, couchée, formant le poing, accompagnée de deux étoiles du même; la dite fasce, accompagnée, en chef, de sept annelets d'argent, 3 et 4; en pointe d'une ancre d'argent.

Villanova Solaro, 30 luglio 1904.

ANTONIO MANNO.

« Je lui ai entendu dire:

« — Les Normands étaient bien moins des con-
« quérants que des curieux. Ils descendaient vers le
« Midi pour voir du pays, pour avoir chaud. Ils ne
« tenaient pas autrement à se battre. Ils aimaient
« mieux jouter de la langue que de la lance, plus
« diplomates que chevaleresques, prêts d'ailleurs à
« risquer vaillamment la partie d'épée quand les né-
« gociations échouaient. Je sens que j'ai dans les
« veines le sang de ces écumeurs de mer. Je n'ai pas
« de joie meilleure, par des matins de printemps, que
« d'entrer avec mon bateau dans des ports inconnus,
« de marcher tout un jour dans un décor nouveau,
« parmi des hommes que je coudoie, que je ne re-
« verrai point, que je quitterai, le soir venu, pour
« reprendre la mer, pour m'en aller dormir au
« large, pour donner le coup de barre du côté de
« ma fantaisie, sans regret des maisons où des
« vies naissent, durent, s'encadrent, s'éteignent,
« sans désir de jamais jeter l'ancre nulle part,
« si doux que soit le ciel, si souriante que soit la
« terre.

« Cette mer qu'il aime tant et où sûrement il serait heureux de s'enfoncer par une nuit grandiose d'orage, Maupassant l'a aperçue le jour même de sa naissance, à travers les fenêtres de la maison paternelle. C'était, tout près de Dieppe, un de ces châteaux battus des brises du large, dont le vent d'équinoxe emporte au loin les tuiles, pêle-mêle avec les feuilles des hêtraies. Et toute l'enfance s'est passée entre cette villégiature marine et des séjours à Rouen, la grande cité normande, qui, dans l'efface-

ment des originalités provinciales, a gardé si net le caractère imposé par ses conquérants.

« A quelques lieues de Rouen, Yvetot, avec son séminaire où les fils des cultivateurs riches venaient étudier le latin, les uns par vocation précoce de l'état ecclésiastique, les autres pour échapper au service militaire, est une autre citadelle de l'esprit normand. On prend là des manières et un accent spécial que l'on garde toute la vie. Nous autres Hauts-Normands, nous reconnaissons encore à l'âge de la barbe blanchissante un ancien élève d'Yvetot.

« Maupassant fut enfermé dans cette maison comme presque tous les enfants catholiques de la contrée; mais sa franchise brutale ne pouvait s'accommoder des mœurs ecclésiastiques. Aussi bien, quand le prêtre n'est pas tout à fait supérieur, sa fréquentation quotidienne tue-t-elle dans le germe la foi du jeune croyant. Les excellentes personnes à qui l'éducation de Maupassant avait été confiée ne comprirent point sa nature. Il fallut se séparer.

« L'enfant était dès lors et pour toujours brouillé avec la foi religieuse.

« — D'ailleurs, m'a dit un jour Maupassant, si « loin que je me souvienne, je ne me rappelle pas « d'avoir jamais été docile sur ce chapitre. Tout pe- « tit, les rites de la religion, la forme des cérémo- « nies me blessaient. Je n'en voyais que le ridicule.

« Je suis sûr que Maupassant était sincère en parlant de la sorte. Il a, par nature, l'âme la moins religieuse qui soit au monde. L'espérance d'un au-delà meilleur que le présent état de vie, cette espérance qui soutient tant de gens dans la lutte et dans

la douleur quotidienne, ne lui est pas seulement étrangère: elle lui répugne.

« Il la considère comme une faiblesse indigne d'un être qui possède sa saine raison et qui en use ».

Les ancêtres maternels de Guy de Maupassant, les Le Poittevin, appartenaient à la haute bourgeoisie normande. Une grand'mère, contemporaine de Mme Deshoulières, Mme Berigny, a laissé des vers fort spirituels.

Le père de Mme Laure de Maupassant, Paul Le Poittevin, devenu orphelin tout jeune, fut élevé par un oncle, l'abbé des Perques, prêtre non assermenté, d'une rare érudition.

Malgré cette éducation chrétienne, le jeune homme resta libre-penseur mais, respectueux de la religion catholique, il demanda qu'on appelât un prêtre à son lit de mort.

Une étrange aventure influa sur sa vie. Près de la petite ville de Valognes se trouve la vavassorerie de Gonneville, vieux castel moyen-âgeux avec une chambre hantée. A ceux qui y dormaient, dit la légende, apparaissait un mouton noir. Si vive était la terreur qu'inspirait la chambre hantée que le dernier des vagabonds préférait, plutôt que d'y coucher, reposer sur les pierres du chemin. M. Le Poittevin dormit dans cette pièce, autant par bravoure que par attirance du mystère. Il vit le mouton noir qui lui dit : « Tant que toi et tes descendants conserverez ce domaine, la chance persistera parmi vous ».

Le jeune homme acheta la propriété de Gonneville dès qu'il eut gagné une certaine fortune dans

l'industrie, aux environs de Rouen. Et cette soumission au merveilleux, surprenante chez un être d'activité et de science, fut héritée par Guy de Maupassant. Avec le don qu'a l'écrivain d'objectiver, il évoqua la vie occulte qui est autour de nous, enlisante, et nous donna ce frissonnant « Horla » qui surprend chez le peintre de la vie brutale. Guy ne subit pas des superstitions d'enfance. Le monde surnaturel fut, pour lui, la déduction du monde matériel.

Alfred (fils de Paul et père du peintre Louis) Le Poittevin, qui était le cousin germain de Guy, fut l'ami de Flaubert, et mourut en ayant laissé pressentir le poète de génie qu'il eût été. Quelques-unes de ses œuvres, qui dorment, ignorées, sous la cendre du passé, sont d'une belle intensité d'émotion.

Élevée avec ce frère, de huit ans son aîné, dont elle devint le disciple, Mlle Laure Le Poittevin (1) avait, lorsqu'elle se maria avec Gustave de Maupassant (2) une haute culture intellectuelle.

La grand'mère de Gustave de Maupassant, mademoiselle Murray, une créole de l'île Bourbon, était d'une merveilleuse beauté. Elle épousa Louis de Maupassant. Guy dut à cette ascendance ses yeux ensoleillés de créole.

L'enfant naquit un matin de soleil, le 5 août 1850.

(1) Laure Le Poittevin est née le 28 septembre 1821; elle est morte le 8 décembre 1903 à Nice.

(2) Elle s'est mariée le 9 novembre 1846. De ce mariage sont nés Guy et Hervé, aucun autre enfant. Hervé est né le 19 mai 1856 au Château Blanc, commune de Grainville-Ymauville, près Goderville (Seine-Inférieure). Il est mort le 13 novembre 1889.

Ses parents occupaient, cet été-là, le château de Miromesnil, commune de Tourville-sur-Arques (1). Madame Le Poittevin, prévenue de l'événement, arriva par l'allée plantée de hêtres formant la voûte d'une cathédrale au fond de laquelle se célébrait le mystère du jour naissant. Elle pensa que l'enfant, venu avec l'aube, aurait une destinée ascendant vers la gloire comme le soleil vers les splendeurs hautaines du ciel.

Voici maintenant un détail auquel Mme de Maupassant tenait beaucoup: *C'est elle et elle seule qui a nourri ses enfants.* Aussi a-t-elle été très étonnée de voir dans le *Journal* du 13 et dans les *Débats* du 14 septembre 1901 un entrefilet emprunté au *Gaulois* (2) dans lequel un M. Lécuyer, gardien du square Solférino où se trouve à Rouen le buste de Guy, est présenté comme son frère de lait. Madame de Maupassant ne veut rien abdiquer de sa glorieuse maternité.

Voici la vérité: Une semaine ou deux après la naissance de Guy, sa mère fut atteinte de *Choléra nostras* et, pendant quatre ou cinq jours, Guy prit

(1) Arrondissement de Dieppe (Seine-Inférieure).

(2) Le *Journal des Débats* du samedi 14 septembre 1901 annonçait:

« Le frère de lait de Maupassant, M. Lécuyer, vient d'être nommé gardien du jardin Solférino, à la suite d'un arrêté du maire de Rouen.

« Le buste de l'écrivain se trouve dans ledit jardin. Un de nos confrères annonce comme frappante la ressemblance du gardien et de son frère de lait. Les touristes qui seraient curieux de constater le fait pourront le contrôler ».

le sein de Mme Lécuyer qui était fermière ou jardinière au château de Miromesnil ou dans son voisinage. Voilà à quoi se réduit la valeur du titre de frère de lait dont se vante M. Lécuyer. Mme de Maupassant a fait écrire au *Journal* pour ramener les faits à leurs justes limites. Elle a été *complètement* la mère de ses fils.

M. et Mme de Maupassant demeuraient chaque année quelques mois à Paris, mais leur principale résidence était à Étretat, la propriété où Guy essaya ses premiers pas, bégaya ses premiers mots, rêva ses premiers rêves d'art.

La « chère maison », comme il l'appela toujours, était à une petite distance de la mer, au bas de la route de Fécamp, en pleine campagne normande, entourée d'un jardin de trois mille mètres que madame de Maupassant avait dessiné elle-même. Là, des bouleaux, des tilleuls, des sycomores, des épines roses et blanches, des houx superbes. Des fleurs aussi, en massifs, en corbeilles, en buissons, toute une vie parfumée.

La maison est longue, un peu basse, peinte en blanc, d'aspect très rustique, avec neuf fenêtres de façade s'ouvrant sur un balcon que soutiennent des piliers complètement vêtus de vigne vierge, de jasmin, de chèvrefeuille. Le rez-de-chaussée, sans perron, communique avec le jardin par trois portes-fenêtres. Le second étage est à pans coupés. Les pièces, très vastes, s'ornaient de tous les beaux meubles amassés par les grands-parents, de bahuts découverts dans l'abbaye de Fécamp, de crédences, et de merveilleuses faïences rouennaises.

Mme de Maupassant avait redonné à la propriété son ancien nom de « Verguies » qui, dans le latin de la décadence veut dire « petit verger ». Sur ce coin plane une des légendes que les Normands évoquent, à la veillée.

Dans les temps, une châtelaine appelée « Olive » demeurait là, noble et vertueuse dame aux fins cheveux blonds, au teint de roses, à la sveltesse robuste de belle normande. Or, le chef des pirates qui ravageaient la côte avait aperçu la jeune femme. Décidé au rapt, il trouva une occasion. La dame avait coutume d'aider ses suivantes à laver le linge; elle allait à cette curieuse source d'eau douce que la mer ne découvre qu'à certains jours de grande marée.

La châtelaine vaquait à la besogne lorsqu'une barque accoste. Les lavandières s'enfuient, éperdues. Olive, cernée par les pirates, va être atteinte. Elle fait vœu, si elle s'échappe, de bâtir une église, et aussitôt, des ailes semblent lui pousser aux talons.

Rentrée dans son foyer, elle songe à sa promesse; on choisit un emplacement. Mais l'endroit est hanté par le diable de Verguies.

Les premières fondations sont posées par des ouvriers qui reviennent le lendemain matin. Les pierres ont été transportées à l'entrée du val. Deux fois, trois fois l'incident se renouvelle. Puisque Dieu, plus fort que le diable, laisse faire, c'est que le second emplacement lui convient. Et l'on bâtit l'église de style roman qui existe encore.

***

Guy fut absolument heureux, veillé par une intelligence maternelle qui éloignait de lui toutes les petites tristesses.

Après les premiers jours ensoleillés des tout petits où l'esprit flotte, duvet blanc qui effleure les choses mais ne s'y attache point, Guy essayait ses premiers pas. Jusque-là, ç'avait été des ébauches de marche pour rire en se cramponnant aux meubles, ou bien des courses à quatre pattes. Et puis, un clair matin, le bébé se trouve tout seul au bout d'une pièce, sa mère, très lointaine, séparée de lui par tout le désert de la chambre. Un rayon de soleil entre, dans lequel dansent des mouches; l'enfant les examine. Leur maman ne donne pas la main à ces petites bêtes, elles ne tombent pas et pourtant ce doit être bien plus difficile de se tenir dans l'air que sur le parquet. Dans cet enchantement, l'impossible devient très simple; le petit, debout, hésitant, s'appuie contre une chaise, puis il aperçoit un paire de souliers tout neufs qu'on a posés sur un tabouret. Il en prend un, y fourre gravement sa main et rit seul. D'ordinaire, on glisse dans les souliers les pieds roses des babies qui replient leurs doigts, la chaussure n'entre pas, c'est très amusant. Il saisit un des cordons, le soulier oscille comme un hameçon. Tenant le lacet avec précaution, il avance, drôle et délicieux, arrive près de sa mère et se jette sur ses genoux.

Mme de Maupassant commençait l'éducation de son fils, lui apprenait qu'il ne faut pas *regarder* mais *voir*. Et pas un rayon ne caressait la plaine mou-

vante de la mer, pas une ombre ne s'accentuait dans la falaise, pas un vol de mouettes blanches comme des flocons ailés ne se baignait dans les vagues, sans qu'elle les fît remarquer à l'enfant, éveillant son intelligence à la vie des choses. Et pour cet enseignement, le séjour d'Étretat était précieux. La mer avec ses outrances de couleur, ses colères noires, ses réveils roses, ses luttes éternelles contre les grands rochers, toute sa vie tourmentée, surprend l'observateur, le prépare à la compréhension des campagnes pacifiantes.

Dans la brume de l'enfance, un jour se détache en blancheur lumineuse, la première communion.

Il communia avec ferveur. Pour les enfants, dont la curiosité se heurte sans cesse à de l'inexplicable, les mythes du catholicisme ne semblent pas plus étranges que l'ermerveillement de la vie. Et peut-être sont-ils les sages, ces petits, qui ne s'obstinent pas à sonder ce que Maupassant appela « le Rien éternel ».

Guy remporta un triomphe de science sacrée. On devait le confirmer un an après sa première communion. Bien des vagues avaient roulé devant les yeux de l'enfant, bien des goëlands avaient traversé de leur vol lourd l'horizon de ses souvenirs, les phrases du catéchisme étaient éparpillées au vent.

L'évêque de Rouen interrogeait quelques petits garçons afin de savoir s'ils étaient préparés au sacrement, et il désigna le jeune de Maupassant pour le suivre dans la sacristie.

La mère prévoit le bégaiement troublé de son fils. Ah! le voici qui marche à pas mesurés, l'air très satisfait. Elle demande anxieuse:

— Eh bien?

— J'ai dit à Monseigneur: « Le catéchisme de Paris, que je sais, n'a pas le même mot à mot que celui de Rouen ». Alors si Monseigneur m'interrogeait sur la religion? Monseigneur m'a questionné, et j'ai bien répondu.

Et, fier de sa présence d'esprit, il retourna près de ses compagnons.

Voici deux traits de l'enfance de Guy.

M. de Maupassant père recherchait beaucoup les succès mondains et se montrait fort empressé auprès des jolies femmes; c'était un homme à bonnes fortunes. Un jour, Guy écrivit à sa mère une lettre dont j'extrais le passage suivant: « J'ai été premier en composition; comme récompense, Mme de X... m'a conduit au Cirque avec papa. Il paraît qu'elle récompense aussi papa, mais je ne sais pas de quoi ».

Un autre jour, Guy et Hervé étaient invités à une matinée d'enfants chez Mme de Z... qui recevait à ce moment les hommages de M. de Maupassant. Hervé, malade, ne pouvait pas y aller; sa mère restait auprès de lui. M. de Maupassant saisit avec empressement l'occasion et offrit d'y conduire Guy. Celui-ci devina le sentiment qui guidait son père et se faisait un plaisir, au moment de partir, de perdre son temps, de lambiner en s'habillant, si bien que son père, impatienté, le menaça de ne pas le conduire. — « Ah! répond Guy, je suis bien tranquille, tu as encore plus envie que moi d'y aller. — Voyons; noue les cordons de tes souliers, dit le père. — Non, répond Guy, viens me les nouer. — Stupéfaction du père. Allons, ajoute le gamin, tu vas venir les

nouer; autant vaut te décider tout de suite ». — Et le père noua les cordons.

Guy avait alors neuf ou dix ans, lorsqu'il écrivit cette lettre et lorsqu'il fit cette scène. C'est en considération de cette précocité d'observation et de jugement, que Mme de Maupassant se décida à aller vivre loin de son mari.

Guy a été extrêmement précoce, mais sa mère ne l'a pas poussé au travail; elle le laissait se développer physiquement par la libre vie au grand air.

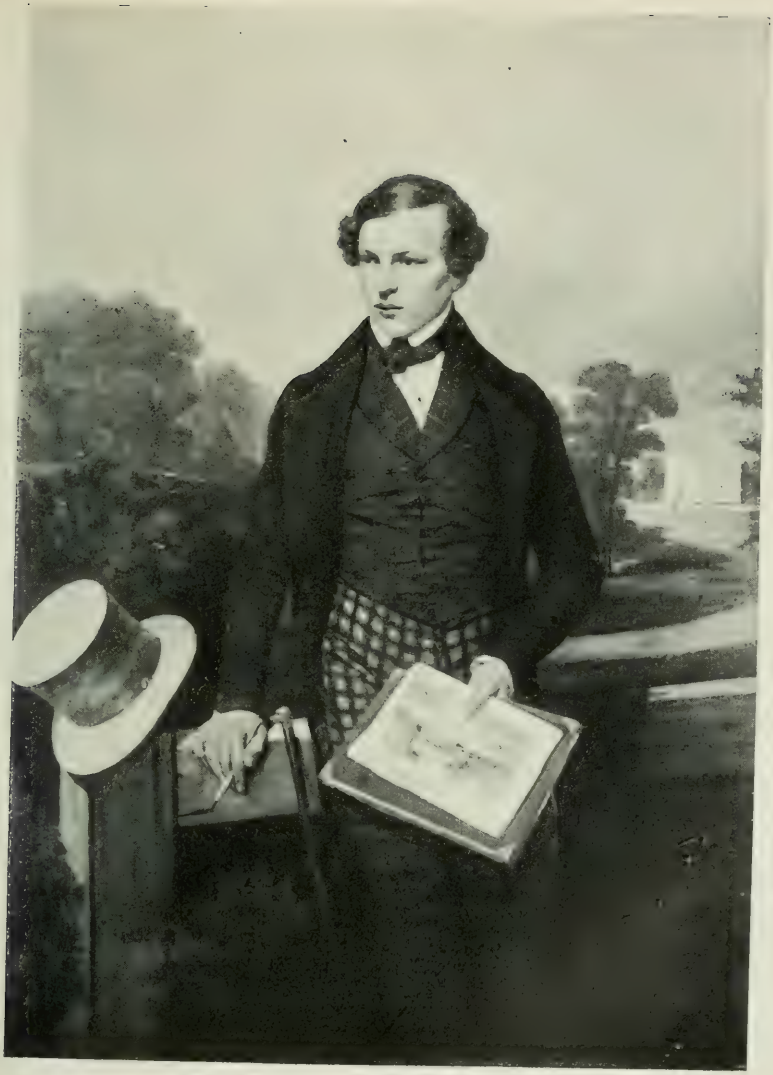
Il a appris à lire plus vite qu'Hervé. Vers dix ou onze ans, quand on le préparait à la première communion, sa mère lui lisait deux fois un chapitre du cathéchisme et il le savait par cœur, demandes et réponses.

C'est en 1863, à Yvetot, par conséquent à l'âge de treize ans, qu'il a écrit ces *premiers* vers:

La vie est le sillon du vaisseau qui s'éloigne,
C'est l'éphémère fleur qui croît sur la montagne,
C'est l'ombre de l'oiseau qui traverse l'éther,
C'est le cri du marin englouti par la mer.
La vie est un brouillard qui se change en lumière;
C'est l'unique moment donné pour la prière.

Son jeu préféré était d'aller en mer, tout jeune, avec des pêcheurs en qui on pouvait avoir toute confiance, ou dans le bateau du pilote de Fécamp. Quand il était enfant, il ne sortait que par beau temps. Plus tard, il affrontait toutes les tempêtes.

Il aimait à jouer avec les enfants de son âge, mais il s'intéressait aussi aux conversations sérieuses.



LE PÈRE DE GUY, M. GUSTAVE DE MAUPASSANT
(Photographie PETITON, d'après un tableau du Musée de Rouen).

Son enfance a été absolument chaste: c'est à seize ans qu'on lui a connu sa première liaison avec la belle E...; à l'amour succéda une amicale tendresse mutuelle qui dura fort longtemps. Il ne rechercha jamais que des liaisons élevées et eut toujours, comme son frère, le plus grand respect de la maison maternelle.

Jusqu'à treize ans, Guy reçut les leçons de sa mère, aidée par le curé d'Étretat qui enseignait les rudiments du latin. Les heures de travail se coupaient de jeux et de courses au grand air. Le soir, l'écolier regagnait le second étage où il avait une chambre et un cabinet de travail. Les domestiques montaient à l'heure qui, pour les enfants, se fond dans les ténèbres de ce mot: « la nuit »; mais, nullement poltron, Guy s'endormait sans craintes.

La lecture de *Macbeth* lui procura sa première émotion littéraire. Il avait supplié sa mère de lui donner une traduction de ce drame et, dans la maison de silence, il revécut la tragique histoire, subit avec Macbeth les suggestions de la femme, puis frissonna aux remords de l'assassin et comprit l'effrayant symbolisme de ces mots: « Tous les parfums de l'Arabie ne sauraient purifier cette petite main ».

Des lueurs passaient dans les yeux de Guy. Cette lecture lui révélait le don que certains ont d'évoquer des êtres, de les faire vivre d'une vie où les générations successives les retrouveront, pensées qui s'éternisent dans la fragilité des existences matérielles.

Ensuite, *Le songe d'une nuit d'été* charma l'enfant qui, vivant dans la nature, subissait la fantasmagorie des choses.

Mme de Maupassant avait été la confidente d'Alfred Le Poittevin, de Flaubert, de Bouilhet. Elle pensa que son fils serait un écrivain, peut-être par mystérieuse prescience, bien plutôt par déduction; Guy se révélait déjà un observateur. Lui, si joueur, si turbulent, aimait la lecture avec passion; sa mère fut comme un bon jardinier qui, voyant naître la frêle plante rare, la dégage des mauvaises herbes et la soigne avec précaution. Elle tourna vers l'art, le soleil du talent, les germes d'idées mis dans l'âme du petit, lui épargna les luttes contre la volonté familiale qui gaspillent tant d'énergies, permit enfin qu'il employât chaque minute de sa brève existence à édifier l'œuvre.

Guy entra à l'Institution ecclésiastique d'Yvetot. Il avait peu de sympathies pour ses camarades, par instinctive répulsion des médiocres dont, plus tard, il traça les silhouettes avec tant d'ironie. Pendant les vacances, il se plaisait avec les pêcheurs d'Étretat, dont les âmes rudes, non déformées par les conventions, gardent leur originalité.

Il aimait à partir là-bas, vers la pleine mer, dans le gîte flottant, à tendre des filets, puis revenir à la fin du jour, glissant sur une mer qui reflète les ors et les roses du soleil couchant et semble de pierreries liquides.

Mme de Maupassant n'empêcha jamais son fils de s'aguerrir malgré l'anxiété qu'elle eut parfois. L'enfant était parti un matin. Une brume se lève, la mer et le ciel ne sont plus qu'un grand mur de vapeur grise. Mme de Maupassant descend sur la plage ; la nuit vient, se dissout dans l'atmosphère. Un silence d'agonie plane, subitement déchiré de plaintes, de

sanglots, car la femme du patron de la barque vient d'arriver:

— Sûr, Madame, ils sont péris! Mon homme, mon pauvre petit gas!

Les lamentations de cette femme rythment la douleur de la mère qui songe à son fils enseveli dans le lourd suaire glacé dont la menace est là.

Soudain se dresse un fantôme de barque aux voilures noyées d'ombre. En un glissement silencieux, l'embarcation arrive, accoste maintenant. Et l'horreur de cette soirée d'attente est oubliée dans la grande joie du retour.

Guy était adoré de ces pêcheurs, les charmait par sa familiarité et, au besoin, donnait des leçons de tact à des bourgeois moins affables que lui.

Un jour, une partie était projetée avec un fils de pêcheur, Charles, et un jeune homme de la société chez lequel on se réunissait. La mère de celui-ci accueillit M. de Maupassant avec amabilité, l'autre camarade avec hauteur, et ajouta:

— Charles portera le panier de provisions.

Une flamme monte aux joues du jeune garçon. Voilà-t-il pas qu'on le traite en domestique! Ses yeux brillent, colères; au fond de son âme germe la haine contre « les riches ». Mais Guy a compris l'humiliation qu'on veut infliger au pêcheur, et il riposte:

— Certes, Madame, nous porterons le panier *chacun à notre tour*; moi, je commence!

Et Charles est ému délicieusement par cette délicatesse.

Guy s'évadait de l'austérité du séminaire en rimant. Certaine pièce, jugée trop légère, fut cause

d'un renvoi qui n'était qu'une mesure de discipline, car l'écolier resta l'ami de ses maîtres.

On le fit alors entrer au lycée de Rouen, et Louis Bouilhet voulut bien lui donner quelques conseils de prosodie.

Guy travaillait avec ardeur, puis dépensait ses vacances en espièglerie. A Étretat, un jour de carnaval, il revêtit une des robes de Mme de Maupassant, et, avec de petites amies, résolut de mystifier une vieille anglaise pudibonde.

Le jeune homme se fait présenter sous le nom de « Renée de Valmont ». On voit paraître une demoiselle au teint blanc, car, pour dissimuler la moustache naissante, il avait fallu mettre une épaisse couche de poudre de riz. Alors commença une petite scène très amusante. Mlle de Valmont, les yeux baissés, semblait *quite a lady*. Et la vieille miss d'interroger :

— Vous avez voyagé, Mademoiselle?

— Oh! beaucoup! Ainsi j'arrive de Nouméa.

— Aoh! Nouméa!

— Oui, j'ai des amis là-bas.

— Aoh! Cette grande voyage toute seule?

— Non, avec mes deux femmes de chambre.

— Même avec des femmes de chambre, être si loin, une jeune fille!

— Oh! je ne puis avoir peur! J'ai, à mon service, un dragon et un cuirassier.

— Aoh! *shocking!*

Les petites amies de rire... de rire tant que la pauvre miss comprit la mystification et fut si offensée qu'il fallut faire de sérieuses excuses.

D'autres fois Guy se divertissait aux dépens des touristes. Les pêcheurs d'Étretat, pour utiliser les barques qui prennent eau, les attachent, les font hisser par des chevaux au sommet de la falaise, puis s'en servent comme hangars. Des Parisiens s'exclamaient stupéfaits:

— Comment une barque est-elle arrivée là?

Et Guy, très sérieux:

— Les vagues sont si fortes qu'elles envahissent la falaise, puis l'eau se retire et la barque reste échouée.

Mme de Maupassant et son fils allaient souvent en excursion, tous deux aventureux, ayant du sang d'écumeurs des mers dans les veines. Une fois, ils s'étaient promenés sur la plage, insoucieux de la marée montante, puis la vague arrive, leur ferme la retraite. Et la corde à nœuds qui sert à se hisser au haut de la falaise de cent mètres a été retirée. Alors il se décident à grimper. Mais de gros morceaux de roche se détachent, menacent d'entraîner Mme de Maupassant qui, surexcitée par le danger, suit son fils en une ascension éperdue, arrive enfin, la jupe déchirée, les cheveux épars, on dirait une évasion de l'abîme.

Très gaie la « chère maison », à cette époque-là. Une allée et venue de jeunes gens et de jeunes filles qui organisaient des charades et des piqueniques.

Après ces échappées, Guy rentrait à Rouen et reprenait les leçons de Louis Bouilhet.

Celui-ci mourut en 1868 et le disciple eut un chagrin profond.

*
* *

Ses études étaient terminées; Maupassant vint à Paris.

Sa vie double d'artiste et de fonctionnaire ne laissait guère de loisirs au futur romancier : aussi voyait-il peu de monde. Allié à la famille de M. Danton, inspecteur d'académie, il fréquentait ce salon où il rencontrait M. Gréard. Chez Flaubert, il trouvait le dimanche Ivan Tourguénieff, Taine, Frédéric Baudry, Émile Zola, Alphonse Daudet, Charpentier, Edmond de Goncourt, Catulle Mendès, José-Maria de Heredia, Huysmans, Hennique, Céard, Léon Cladel, Gustave Toudouze.

A cette époque-là, le jeune homme se lia avec Léon Dierx, dont il appréciait le talent hautain.

Avec son impressionnabilité d'artiste, Guy s'adaptait aux milieux les plus divers. Les âmes ne sont pas une unité, mais une réunion de fragments étrangers les uns aux autres. A Bezons, parmi les canotiers et leurs amies, Maupassant se révélait en sa robustesse matérielle et éprouvait une gaîté immense lorsqu'il lui arrivait quelque aventure.

Dans le cabaret où dînaient les canotiers en tenue légère, culotte courte, maillot laissant les bras nus, un lutteur entre, est d'abord troublé de se trouver en un monde nouveau, puis apercevant Guy, son torse d'hercule, ses muscles saillants :

— Permettez-moi, dit-il, de saluer un confrère.

Le jeune homme louait une chambre à l'auberge de Bezons et confiait au propriétaire deux magnifiques chiens de chasse amenés d'Étretat. L'un des

animaux, qu'on soupçonnait d'avoir été mordu par un chien enragé, fut abattu bêtement, sans enquête. Guy en conçut un tel chagrin qu'il ne retourna jamais à Bezons.

Avec un merveilleux entêtement, il travaillait sous l'autorité de Flaubert. Parfois, Mme de Maupassant interrogeait soucieuse :

— Ne peut-il quitter le Ministère et se consacrer aux lettres?

— Pas encore! N'en faisons pas un raté.

Se méfiant des succès faciles, il interdisait à Guy de rien faire paraître. Lorsque la *Vénus rustique* eut été écrite, alors seulement le maître décida de commencer à publier. Il présenta son élève à Madame Adam, l'introduisit en ce salon où la maîtresse de maison, d'une beauté divinisée par une rare intelligence, réunissait les esprits les plus divers.

Enfin parut *Boule de suif*, et Flaubert, dans un élan d'admiration, écrivit à Mme de Maupassant:

« Ton fils est en train de devenir un gaillard. *Boule de suif* me semble une merveille ».

Ce fut l'ultime joie du vieil écrivain. Six semaines après, il était terrassé par un labeur opiniâtre de trente années. Maupassant, consacré littérateur, quitta définitivement le Ministère.

***

Voici quelques souvenirs d'Henry Roujon — le successeur de M. Gustave Larroumet — sur Guy de Maupassant:

« En février 1876, arrivant à la *République des Lettres*, pour y remplir les fonctions, dont j'étais très fier, de secrétaire de la rédaction, sous les ordres de mon maître et ami Catulle Mendès, je vis le patron me tendre un manuscrit d'un air intéressé.

« " Lisez cela ", me dit-il.

« C'était un poème qui s'appelait *Au Bord de l'Eau*. Deux amants quelconques, un canotier et une blanchisseuse, qui s'aimaient à en périr; une idylle, brutale et sensuelle, qui débutait en fait-divers et se terminait en cauchemar. J'étais alors un tout jeune apprenti, fort ignorant, et pourvu de convictions intransigeantes, ainsi qu'il convient aux débutants. Insatiable lecteur de poésies, j'avais en méfiance les vers qui n'étaient pas ciselés selon la formule, et je renchérissais volontiers sur les théories du Parnasse. Tout me choqua d'abord dans ce manuscrit ; la vulgarité du sujet, le caractère facile des métaphores, le négligé du rythme, la dispersion des rimes, le style à la diable. Ces vers étaient selon le type que je croyais devoir réprouver. Toutefois, par dessus ce gros bruit que menait le conteur autour d'un accouplement fort banal, éclatait le don suprême de la vie. Je relus *Au Bord de l'Eau*. A la deuxième lecture, si j'aimai l'œuvre peut-être moins encore, je désirai être renseigné sur son auteur. Si léger et si tranchant que je fusse alors, je sus pressentir quelqu'un. Le manuscrit portait cette signature: Guy de Valmont.

« " Qui est-ce? "

« — " Un protégé, un ami de Flaubert ", me répondit Mendès. " Flaubert envoie lui-même le manuscrit, en me pressant de le publier ".

« Gustave Flaubert, au lendemain de la *Tentation de Saint-Antoine*, était pour nous une idole. Il réalisait à nos yeux le type achevé de l'homme de lettres, de l'écrivain exemplaire, héroïque et parfait. Un inconnu qui se présentait en son nom revêtait par cela même un caractère sacré. Mon devoir élémentaire était de relire une troisième fois les vers de M. Guy de Valmont. L'auteur étant un ami de Flaubert, je cédai à mon désir de les admirer.

« Cependant Catulle Mendès, équitable et paisible, docile à ces principes d'hospitalité littéraire qui ont dirigé sa vie, envoyait sans retard à l'imprimerie cette copie de conscrit, illustrée du patronage d'un maréchal.

« "Guy de Valmont", ajoutait-il, "est un pseudonyme. Flaubert m'explique que son jeune ami est employé au Ministère de la Marine, sous les ordres d'un homme qui n'aime pas les vers. Le vrai nom du poète est Maupassant. D'ailleurs, il va venir nous voir. Dès aujourd'hui, il est de la maison".

« *Au Bord de l'Eau* parut dans le numéro suivant de la *République des Lettres*, parmi de nobles vers de Léon Dierx, des *Marginalia* d'Edgar Poë, et un extrait d'une féerie, alors inédite, de Flaubert. Soit dit sans blasphème, ce fragment, *Le Royaume du Pot-au-feu*, ajoutait médiocrement à la gloire du maître. On lut les vers du nouveau venu; quelques parnassiens, qui ne badinaient pas sur les questions de facture, firent leurs réserves. Mais on s'accorda généralement à penser que l'auteur était "un monsieur".

« Cependant Guy de Maupassant était devenu très vite des nôtres.

« J'ai le souvenir très précis de ma première rencontre avec lui, à l'un de ces charmants dîners que donnait Catulle Mendès, rue de Bruxelles. Autour de cette table fraternelle, s'asseyaient habituellement Léon Dierx, Jean Marras, Léon Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé. Flaubert était venu en personne présider quelquefois ce cénacle de disciples passionnés. On n'y parlait que des choses de l'art ; Hugo et Wagner étaient nos dieux.

« Maupassant vint s'asseoir parmi nous, souriant et courtois, comme un homme qui se trouverait en son milieu naturel.

« Son aspect n'avait rien de romantique. Une ronde figure congestionnée de marin d'eau douce, de franches allures et des manières simples. « J'ai nom "mauvais-passant" », répétait-il, avec une bonhomie qui démentait la menace. Sa conversation se bornait aux souvenirs des leçons de théologie littéraire que lui avait inculquées Flaubert, aux quelques admirations plus vives que profondes qui constituaient sa religion artistique, à une inépuisable provision d'anecdotes grasses et à de sauvages invectives contre le personnel du Ministère de la Marine. Sur ce dernier point, il ne tarissait pas. A vrai dire, il parlait peu, ne se livrait guère, ne disait rien de ses projets. Il continuait à faire des vers, ni meilleurs ni pires que les premiers, des vers en marge de la poésie, sensuels et verbeux, des vers de prosateur de race. Si on le sommait d'écrire autre chose, il répondait simplement: "Rien ne presse ; j'apprends mon métier".

« On l'aimait pour la bonne grâce de ses façons et pour l'égalité de son humeur. Il était néanmoins

profondément différent de la plupart d'entre nous. Nous étions d'incorrigibles Parisiens, prisonniers des bureaux de rédaction et des théâtres. Le plus clair de notre existence s'en allait en papier noirci. Nous habitions, au moins en rêve, cette demeure si joliment décrite et raillée par Sainte-Beuve : " À l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable et par delà les confins du romantisme connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux, où on lit de l'Edgar Poë, où l'on récite des sonnets exquis, où l'on s'enivre de haschich pour en raisonner après, où l'on prend de l'opium et mille drogues abominables dans des tasses d'une porcelaine achevée ".

« Nous nous imaginions volontiers que l'insomnie, la dyspepsie et certains troubles nerveux faisaient partie de la dignité de l'écrivain. Maupassant, le Maupassant d'alors, n'avait aucunement la mine d'un névrosé. Son teint et sa peau semblaient d'un rustique fouetté par les brises, sa voix gardait l'allure traînante du parler campagnard. Il ne rêvait que courses au grand air, sport et dimanches de canotage. Il ne voulait habiter qu'au bord de la Seine. Chaque jour, il se levait dès l'aube, lavait sa yole, tirait quelques bordées en fumant des pipes, et sautait, le plus tard possible, dans un train, pour aller peiner et pester dans sa géôle administrative. Il buvait sec, mangeait comme quatre et dormait d'un somme ; le reste à l'avenant.

« Pour jouir vraîment de lui, il fallait passer un dimanche en sa compagnie, à Argenteuil, à Sartrouville ou à Bezons. Il changeait volontiers de rési-

dence, sans quitter la berge. Auréolé d'un reste de chapeau de pêcheur à la ligne, le torse dans un tricot rayé, ses gros bras de rameur nus jusqu'à l'épaule, il attendait les amis à la gare. Il ne manquait jamais, s'il apercevait à proximité des personnes renommées pour leur pudeur ou occupant dans l'État des situations considérables, de prononcer d'une voix retentissante des propos de bienvenue immodeste. De même que certains de ses camarades se croyaient, par respect de l'art, obligés à la neurasthénie, il considérait qu'un artiste devait, sous peine d'abdiquer, mystifier le bourgeois. Il a été le dernier Bixiou. Mais, les rites de ce sacerdoce une fois accomplis, Maupassant devenait le plus prévenant des hôtes. Il mettait aussitôt à la voile, et vous promenait deux heures, en racontant tantôt des histoires de noyés, tantôt des aventures de magistrats ou de hauts dignitaires, surpris en des poses indécentes. Il en riait à faire chavirer le bateau. Si la brise tombait, il ramait ferme ou bien tirait lui-même la corde sur le sentier de halage ; il portait les dames ou les maladroits au débarquement, raccommodait les objets cassés, pansait les écorchures, toujours un couteau dans la poche, et de la ficelle, au besoin des taffetas et des baudruches, plein de recettes et de remèdes, hygiéniste, rebouteux, guérisseur, menuisier, charron, cuisinier, — bon garçon.

« Une heureuse après-midi de 1878, je vis entrer dans mon bureau de la Direction de l'enseignement primaire, qui ? Maupassant en personne, la mine rayonnante:

« “ Vous! ”

« " — Moi-même. J'ai lâché la Marine. Je deviens votre camarade. Bardoux m'a attaché à son cabinet ".

« Et il conclut par cette formule, qui résumait pour lui l'idée de joie: " C'est assez farce, hein! "

« Nous commençâmes par danser un pas désordonné autour d'un pupitre, élevé à la dignité d'autel de l'amitié. Après quoi, nous louâmes, comme il convenait, Bardoux, ministre protecteur des lettres. Il me semble bien que Maupassant crut devoir terminer par une bordée d'injures, envoyée en manière d'adieu à ces anciens chefs de la Marine.

« Flaubert et Bardoux étaient liés depuis longtemps. Il avait suffi au grand écrivain de dire un mot à l'homme politique pour que Maupassant fût libéré et pourvu.

« D'aucuns pensèrent qu'au Ministère de l'Instruction Publique, Maupassant allait faire scandale. Il fut un employé exemplaire. Il était bien noté! Tant pis si cela gâte une légende. Rien de moins surprenant d'ailleurs : très souple et confit en finesse, il avait trop de fierté vraie pour s'attirer l'humiliation des remontrances. Sa besogne lui semblait facile : il l'expédiait proprement et vivait tranquille.

« Voisinant, nous voyant chaque jour, de bons camarades nous devînmes amis. Nous bavardions de tout et de tous, échangeant nos vues d'avenir, nous grisant d'espoirs et de théories.

« Jamais il ne fut plus et mieux lui-même, pour la joie de quelques intimes, qu'en ces années 1878 et 1879, où, inconnu encore, il méditait, se documentait sur la vie et se traçait sa voie. On devinait en

lui une ambition patiente, mais résolue, une confiance tranquille dans sa force.

« Son idéal était borné et précis : arriver à bien écrire. Bien écrire lui apparaissait comme le but suprême. En outre, et cela à l'état de dogme, le mépris du succès pour le succès. L'artiste, exposait-il, fait son œuvre pour sa propre satisfaction d'abord, ensuite pour le suffrage d'une élite. La foule le suit ou ne le suit point, peu importe. Le vulgaire est grossier, incompétent, injurieux et stupide. L'écrivain qui se préoccupe à priori de lui complaire est perdu pour l'art. Il n'en est pas moins d'un excellent exemple, au point de vue social, qu'un véritable littérateur parvienne à la fortune. Maupassant louait grandement Hugo d'avoir fait d'heureuses entreprises de librairie. Il me semble encore l'entendre dire, en s'efforçant de donner à son franc visage une expression néronienne: " J'aimerais à ruiner un jour quelques éditeurs ". Et de rire aux larmes.

« Les souffrances des écrivains, leurs déboires, leurs misères, les tortures des forçats de la copie l'indignaient et l'exaspéraient. Il abondait en anecdotes navrantes et savait par cœur le martyrologe de la pensée à travers les âges. C'était parfois inexact, toujours sincère et généreux. Il se jurait d'échapper à cette loi de souffrance. Il préparait et prévoyait sa carrière : volontaire, ordonnée, indépendante.

« Obéir lui était impossible. Il n'aurait jamais pu servir. S'enrôler, se discipliner lui semblait un supplice. D'où le dédain le plus absolu, le plus enfantin et le plus superbe, des choses de la politique. Avoir une opinion politique, il jugeait cela une infir-

mité pénible, que la bonne éducation commande de cacher. Je le soupçonne d'avoir été, en dépit de son nihilisme, à base de légitimisme terrien. A certains adages qui lui échappaient, à ses propos sur le passé, on devinait au fond de lui des vestiges de préjugés nobiliaires. Il eût répété volontiers, après le président Secondat de Montesquieu: " Je fais faire en ce moment une assez sotte chose, ma généalogie ". Mais, puisqu'il en avait une et qu'elle était faite, il ne lui répugnait pas de s'y résigner. Très dédaigneux de la démocratie, il penchait vers une oligarchie vague, où le gorille dont parle Taine, le gorille faiseur de barricades et dynamiteur, était maté par le gorille gendarme, afin que les gens de lettres pussent travailler en paix. A ces vues aristocratiques il joignait l'indignation la plus chaleureuse contre le parjure, l'oppression, la routine, l'injustice. Il eût mis, comme Hamlet, au nombre des amertumes de la condition humain " l'insolence des gens en place et les lenteurs de la loi ". Il professait l'horreur de la guerre et raffolait de Napoléon.

« En devisant ainsi, en ayant l'air de flâner et de passer ses loisirs à canoter sur la Seine, il édifiait tout doucement sa vie. Un jour, il nous annonça qu'il venait d'écrire une longue nouvelle, destinée à paraître prochainement. Il nous parla de ce projet d'un volume où quelques écrivains camarades devaient publier chacun une histoire sur l'année terrible. Et il nous raconta, nous récita presque *Boule de suif*, debout devant la cheminée du bureau.

« Les *Soirées de Médan* parurent. La publication de *Boule de suif* fut un triomphe. On trouverait diffi-

cilement, dans l'histoire des lettres contemporaines, un pareil exemple de l'entrée subite d'un écrivain dans la renommée. Les professionnels dressèrent la tête; le public fut dompté, du premier coup.

« Du jour au lendemain, ce fut la célébrité, avec tous les biens qu'elle comporte, et le premier de tous, la liberté.

« Quelques mois après *Boule de suif*, Maupassant, qu'un traité avantageux avec un journal affranchissait désormais de tout souci, quitta le Ministère de l'Instruction publique. Toutefois l'avisé Normand gardait au fond de lui-même un coin de méfiance en l'avenir. Il demanda un congé d'une année, avec la faculté de reprendre son poste si bésoin était. Le plus aimables des directeurs, mon confrère et ami Xavier Charmes, se chargea, de concert avec moi, d'expliquer la question Maupassant à notre ministre Jules Ferry. M. Alfred Rambaud, alors chef du Cabinet (1), très tendre aux hommes de plume, appuya cordialement. Jules Ferry était aussi bienveillant qu'intrépide: il avait toute la bonté des forts. Il signa tout ce qu'on voulut. Parmi toutes les joies que m'a données le service de ce chef incomparable, j'aime à me rappeler qu'un papier signé de son nom a rendu à lui-même et aux lettres un des premiers écrivains de notre âge.

« Maupassant, se voyant libre, eut un moment de joie débordante. Il contemplait le bienheureux arrêté

(1) Depuis sénateur, ministre de l'Instruction publique et membre de l'Institut. Il vient de publier chez Plon un très attachant volume in-8°, précisément sur *Jules Ferry* (Paris, 1903). [A. L.].

ministériel en répétant: "Ça y est!" Il fermait les yeux comme un gourmet qui savoure une friandise. Là-dessus, il quitta le Ministère en homme de bonne compagnie, sans faire claquer les portes, déposant les cartes et faisant les visites de rigueur. Quelques vieux chefs de bureau ayant cru devoir le prémunir contre les dangers de la vie littéraire, il les écouta avec la plus parfaite déférence. Tout au plus prit-il *in petto* quelques notes.

« Qu'il fût promis à la gloire, nous n'en doutions pas. Mais qui eût pu prévoir cette éblouissante et tragique carrière de météore?

« Heureux, célèbre, fortuné, Maupassant resta le bon camarade des années d'apprentissage. Sa plus grande joie était de convier, pour un fin dîner en tête à tête, quelque témoin de ses débuts. Je n'oublierai jamais le soir où il me fit part des derniers moments, de la mort et des funérailles de Flaubert. Que son récit était simple et douloureux! Je me maudis de n'avoir pas pris le lendemain quelques notes. Sa dévotion, ce séidisme à la fois intellectuel et sentimental, lui inspirait des paroles et des actes d'une réelle noblesse.

« Il avait lavé de ses mains le corps de son maître et présidé à sa dernière toilette, sans phrases, sans pose, sans cris, sans pleurs, le cœur inondé de respect. Il l'aimait filialement, comme un disciple qui admire, mais aussi comme un coquin de neveu chérit l'oncle qui l'a gâté et grondé. Je l'ai vu pleurer presque de douleur et de colère lorsque Flaubert, dont la fin fut attristée par des embarras pécuniaires, dut se réfugier à Croisset pour y vieillir pauvrement. "Figurez-vous", disait-il, "qu'il n'a pas eu un mot

de regret, pas une plainte! Il relit sans cesse cette fin de la lettre que lui a envoyée Mme Sand: « J'espère bien, mon vieux que tu ne vas pas regretter ton argent comme un bourgeois ! ”

« Flaubert mort, Maupassant s'occupa pieusement de la publication de ses œuvres posthumes, surtout de ce *Bouvard et Pécuchet* dont le maître lui avait déclamé toutes les périodes, j'allais dire tous les versets, sous les frondaisons de Croisset, devant le décor ensoleillé de la Seine normande. Il eut la gracieuseté de me convoquer, dans son petit appartement de la rue Clauzel, pour me montrer le volumineux dossier que Flaubert, en patient historiographe, avait constitué pour écrire cette Bible de la Bêtise. Nous passâmes une partie de la nuit à promener notre curiosité à travers ce chaos. Il y avait de tout là-dedans, des anas, des boutades, des lueurs, des fadaises, des drôleries, même des pensées.

« Dans ces matériaux d'une construction mal conçue, on surprenait les dessous d'un génie puissant, étroit et magnifique. C'était imposant et puéril. Il va sans dire que Maupassant s'interdisait, à l'égal d'une impiété, la moindre critique. Il s'attendrissait à la vue d'une mention telle que celle-ci: “ Aneries d'hommes d'État ”, — qu'accompagnait un dossier compact. Il riait à gorge déployée devant une feuille de papier à lettre, du papier bleu quadrillé des paysans, sur laquelle Flaubert, de sa droite et fine écriture, avait noté cette observation: “ Choses qui m'ont embêté : les plumes de fer, les waterproofs, Abd-el-Kader ”. Maupassant attachait un prix inestimable à cet autographe.

« Cependant le succès allait grandissant. Maupassant devenait un homme à la mode. Il fut recherché, adulé. Les journaux se disputaient sa copie. Il donna des dîners somptueux dans des appartements trop riches. Il avait toujours eu la manie du bric-à-brac, s'improvisant, au hasard de ses villégiatures, tapissier ou ébéniste, avec plus de zèle que de goût. Il finit par acheter des bibelots, dont les plus remarquables étaient faux, selon l'usage. Toujours selon l'usage ce furent ceux en qui il prisait surtout l'authenticité. " Voyez-vous — répétait-il avec complaisance — décidément Zola ne s'y connaît pas ".

« Pour mener de front la vie mondaine et ses besognes d'écrivain haut coté, il se livra à des débauches de travail. Les contes succédaient aux contes, les volumes aux volumes. Il fléchit sous le fardeau. Des malaises lui vinrent, d'invincibles insomnies, d'incessantes douleurs à la tête. La mélancolie l'envahit. Ayant de la maladie une peur maladive, il nous fit sur sa santé des confidences sinistres. Il lut des livres de médecine, s'infligea des régimes cruels et se bourra de drogues; il ne parlait plus guère que de remèdes et de panacées. Sa figure s'allongea; ses yeux, jadis humides et rieurs, devinrent vitreux. Il vieillit en quelques mois de dix années. Une de nos dernières rencontres fut dans un dîner intime, à bord de son yacht, au vieux port de Nice. Il ne mangea rien et causa microbes.

« Il me reconduisit quelques instants, par une soirée d'étoiles, sur la route de Beaulieu. " Je n'en ai pas pour longtemps ", me confia-t-il. " Je voudrais bien ne pas souffrir ".

« On sait le reste. Les premiers désordres, annoncés par ce conte du *Horla*, d'un occultisme absurde, si étrange dans son œuvre ; puis la crise, le coup de fureur, la rage du suicide, l'internement, l'enlisement dans l'animalité, la nuit noire, enfin la délivrance, si lente à venir. Il avait quarante-deux ans » (1).

***

Les menus faits qu'on vient de lire n'ont pas un simple intérêt documentaire, ils aident à la compréhension de Maupassant qui, par horreur des déshabillages d'âme, ne s'est jamais raconté lui-même.

La chronique inventa un être de convention, pessimiste féroce, ne croyant à rien, n'aimant personne, un cérébral sensuel et positif.

A le connaître mieux, à pénétrer dans sa vie intérieure si jalousement cachée, on voit les traits distinctifs de son caractère : amour filial exalté, dédain de la femme, culte de l'art.

Il adora sa mère. Ce n'était pas une de ces affections où l'un donne et l'autre reçoit, mais une tendresse réciproque. L'écrivain, qui eut une réputation d'égoïste, renonçait à un voyage projeté depuis des mois avec Huysmans pour tenir compagnie à Mme de Maupassant. Plus tard, il s'installait avec elle dans le Midi, à Antibes, puis à Cannes, aban-

(1) M. Roujon dit *quarante*, mais Maupassant est mort à 42, presque 43 ans, puisqu'il est né en 1850 et qu'il est mort en 1893.

donnant Paris et les salons littéraires. Il se savait compris par la pensée qui veillait près de lui.

Sa mère était la confidente jamais lasse ni passive, ne se bornant pas à admirer, mais se pénétrant de l'œuvre. Ses solides études, la camaraderie de son frère Alfred, de Louis Bouilhet, de Flaubert, avaient mis sur son esprit une empreinte de science. Plus tard, après quelques années de vie commune avec un mari trop charmeur, et trop souvent charmé, elle dut à sa dignité de se reprendre. Et, dans la solitude pensive d'Étretat, son âme se virilisait.

Elle fut pour Guy un conseiller précieux. Il lui lisait toutes ses œuvres, et, parfois elle critiquait :

— Le début de la nouvelle est trop bref.

Et Guy, encore possédé par l'inspiration, s'indignait :

— Je tiens à cette forme concise !

Puis le lendemain, s'étant relu avec froideur, il disait :

— J'ai suivi tes conseils, tu avais raison.

Des discussions passionnées s'engageaient souvent entre la mère et le fils. Guy, dans sa première version de la *Vénus rustique*, commençait ainsi :

Un jour de grand soleil, sur une grève immense
Un pêcheur qui suivait, la hotte sur le dos,
Cette ligne d'écume où l'Océan commence,
Entendit à ses pieds quelques frêles sanglots;

Une petite enfant gisait, abandonnée,
Toute nue, et jetée en proie au flot amer,
Au flot qui monte et noie. A moins qu'elle ne fût née
De l'éternel baiser du sable et de la mer.

Il essuya ce corps et le mit en sa hotte,
Couchée en ses filets l'emporta triomphant
Et comme au bercement d'une barque qui flotte,
Le roulis de son dos fit s'endormir l'enfant.

Bientôt il ne fut plus qu'un point insaisissable
Et le vaste horizon se referma sur lui
Tandis que se déroule au bord de l'eau qui luit
Le chapelet sans fin de ses pas sur le sable.

Le jeune homme lut ces strophes à sa mère, qui fut ravie de leur belle envolée. Mais Flaubert les trouva imprécises. Guy, partagé entra sa conscience d'artiste et sa déférence de disciple, conserva les vers que Mme de Maupassant trouvait intéressants et ajouta deux strophes pour expliquer le côté surnaturel de l'œuvre:

Les dieux sont éternels. Il en naît parmi nous
Autant qu'il en naissait dans l'antique Italie,
Mais on ne reste plus des siècles à genoux
Et sitôt qu'ils sont morts, le peuple les oublie.

Il en naîtra toujours, et les derniers venus
Règneront malgré tout sur la foule incrédule.
Tous les héros sont faits de la race d'Hercule,
La vieille terre enfante encore des Vénus.

Après avoir noté férocement le mensonge des protestations d'amitié et des serments d'amour, Guy se réfugiait dans la vérité de l'affection maternelle.

La noblesse d'âme, héritée de sa mère, l'empêcha de commettre les petites indélicatesses et les menues infamies que la société absout. Il fut souvent un sé-

ducteur, jamais un dépravateur. Certes, parmi les amies des canotiers, il ne se posait pas en moraliste; ces femmes étaient trop bas pour pouvoir être abaissées; mais si, d'aventure, on lui confiait de vraies jeunes filles, il se montrait pour elles le plus respectueux des frères.

Durant un séjour du jeune homme à Étretat, son jardinier le fit servir par sa fille, une jolie paysanne de dix-huit ans, et à une remarque d'un voisin, le brave homme ripostait :

— Je connais M. Guy. Une jeune fille est respectée chez lui autant que chez sa mère.

Et cet instinct populaire était sûr. Guy n'engageait le duel d'amour qu'avec des adversaires conscientes et libres.

Il ne fut pas un sentimental. Durant son adolescence, il eut pour une petite amie anglaise un peu plus que de l'amitié, pas encore de l'amour. Il subit l'attirance toute matérielle d'une belle paysanne, mais, comme Flaubert et Dumas fils, il professait du dédain pour la femme. De lui cette boutade :

— Je ne quitterais pas une truite saumonnée pour la belle Hélène en personne.

Et il réserva l'amour pour sa vie sensuelle sans le laisser envahir sa vie morale, fréquenta d'abord le bétail à plaisir, puis les héroïnes de *Bel-Ami*, gentils animaux pervers aux finesses de mouches qui se prennent dans les toiles que l'homme tisse autour d'elles.

Il ne cherchait pas l'amante-amie parce que, sa mère étant pour lui une amie incomparable, il se contentait d'une simple amante. Parfois il dressait

le réquisitoire de « la Dame ». Et lorsque Mme de Maupassant amusée, disait:

— Eh bien! Guy, et moi?

Il ripostait, sérieux:

— Tu n'es pas comme les autres.

Devenu célèbre, il subit les poursuites des soi-disant âmes-sœurs, des collectionneuses de grands hommes, des bas-bleus en mal de roman, de toutes les évadées du mariage. Ces détraquées s'élancent dans le sillage que laisse après soi l'homme illustre, et se croient lumineuses parce qu'elles sont dans sa lumière. Il fut désiré par vanité et par curiosité et sa mésestime de la femme s'en accrut.

Car ce dédaigneux était peut-être tout simplement un idéaliste. Les mystiques, hantés par les visions du paradis, renoncent à l'existence qui leur semble trop médiocre auprès de leur rêve. Au fond du mépris de Guy de Maupassant se trouvait sûrement le regret de l'amour vrai qu'il ne pouvait rencontrer. Un cri a jailli de son âme désespérée (1):

« Je n'ai jamais aimé.

« Moi aussi, je me suis demandé souvent pourquoi cela. Et vraiment je ne sais trop. J'ai trouvé des raisons cependant, mais elles touchent à la métaphysique et vous ne les goûterez peut-être point.

« Je crois que je juge trop les femmes pour subir beaucoup leur charme. Je vous demande pardon de cette parole. Je l'explique. Il y a dans toute créature l'être moral et l'être physique. Pour aimer, il me faudrait rencontrer entre ces deux êtres une har-

(1) *Le Colporteur*, un volume édité par Ollendorff, p. 116.

monie que je n'ai jamais trouvée. Toujours l'un des deux l'emporte trop sur l'autre, tantôt le moral, tantôt le physique.

« L'intelligence que nous avons le droit d'exiger d'une femme pour l'aimer, n'a rien de l'intelligence virile. C'est plus et c'est moins. Il faut qu'une femme ait l'esprit ouvert, délicat, sensible, fin, impressionnable. Elle n'a besoin ni de puissance, ni d'initiative dans la pensée, mais il est nécessaire qu'elle ait de la bonté, de l'élégance, de la tendresse, de la coquetterie et cette faculté d'assimilation qui la fait pareille, en peu de temps, à celui qui partage sa vie. Sa plus grande qualité doit être le tact, ce sens subtil qui est, pour l'esprit, ce que le toucher est pour le corps. Il lui révèle mille choses menues, les contours, les angles et les formes dans l'ordre intellectuel.

« Les jolies femmes, le plus souvent, n'ont pas une intelligence en rapport avec leur personne. Or, le moindre défaut de concordance me frappe et me blesse du premier coup. Dans l'amitié, cela n'a point d'importance. L'amitié est un pacte où l'on fait la part des défauts et des qualités. On peut juger un ami et une amie, tenir compte de ce qu'ils ont de mauvais et apprécier exactement leur valeur tout en s'abandonnant à une sympathie profonde et charmante.

« Pour aimer, il faut être aveugle, se livrer entièrement, ne rien raisonner, ne rien comprendre. Il faut pouvoir adorer les faiblesses autant que les beautés, renoncer à tout jugement, à toute réflexion, à toute perspicacité. Je suis incapable de cet aveu-

glement et rebelle à la séduction irraisonnée. Ce n'est pas tout. J'ai de l'harmonie une idée tellement haute et subtile, que rien ne réalisera jamais mon idéal. Mais vous allez me traiter de fou! Écoutez-moi. Une femme, à mon avis, peut avoir une âme délicieuse et un corps charmant sans que ce corps et cette âme concordent parfaitement ensemble ».

Après avoir montré subtilement combien il lui est impossible de se contenter d'un à-peu-près en amour, Guy raconte qu'une fois, il crut atteindre le bonheur:

« Je me penchai vers ma compagne. J'allais lui dire: "Regardez donc". Mais je me tus éperdu, et je ne vis plus qu'elle. Elle aussi était rose, d'un rose de chair sur qui aurait coulé un peu de la couleur du ciel. Ses cheveux étaient roses, ses yeux roses, ses dents roses, sa robe, ses dentelles, son sourire, tout était rose. Et je crus vraiment, tant je fus affolé, que j'avais l'aurore devant moi.

« Elle se relevait tout doucement, me tendant ses lèvres, j'allai vers elles frémissant, délirant, sentant bien que j'allais baiser le ciel, baiser le bonheur, baiser le rêve devenu femme, baiser l'idéal descendu dans la chair humaine.

« Elle me dit: "Vous avez une chenille dans les cheveux!" C'était pour cela qu'elle souriait!

« Il me sembla que je recevais un coup de massue sur la tête. Et je me sentis triste, soudain, comme si j'avais perdu tout espoir dans la vie.

« C'est tout, Madame, c'est puéril, niais, stupide. Mais je crois, depuis ce jour-là, que je n'aimerai jamais. Pourtant... qui sait? ».

La vie a donné une signification tragique à la conclusion de cette étude.

« Le jeune homme sur qui cette lettre fut trouvée a été repêché hier dans la Seine entre Bougival et Marly. Un marinier obligeant qui l'avait fouillé pour savoir son nom apporta ce papier ».

*
* *

Durant les dernières années de son existence, Maupassant fréquenta la haute société à Paris et à Cannes, « la ville des titres ». Et dans son œuvre (*Fort comme la Mort*, *Notre Cœur*), pénétra la Femme séduisante et terrible, la mondaine cérébrale qui se pare d'idées comme elle met des pendants d'oreille, comme elle porterait un anneau dans le nez si c'était la mode. Elle charme par sa grâce, intéresse par son apparence d'intelligence, retient par sa coquetterie, désespère par sa froideur. *Notre Cœur* relate une aventure vécue. Mais si le livre est seulement ironique, la vie fut douloureuse. Le jour même où son intelligence sombra, Maupassant eut une entrevue avec l'héroïne du roman (1). Et tandis qu'agonisait

(1) Le jour où la raison de Guy a sombré, à Cannes, quelques heures avant la tentative de suicide, Maupassant a reçu la visite de l'héroïne de *Notre Cœur*. Cela est absolument sûr, d'après les renseignements que me donne le Dr Balestre. Mais on peut affirmer qu'il n'a pas reçu la visite de Mme Lecomte du Nouy qui était à Paris à ce moment. Confondre les deux personnes serait une

l'âme géniale, la femme s'enfuyait en une épouvante d'enfant qui, ayant étouffé de baisers son oiseau favori, se cache pour ne pas le voir expirer.

Par remords peut-être, l'amie renonça au monde, et, vivante, s'ensevelit dans le deuil d'un souvenir. C'est à elle, sans doute, que pensait Maupassant lorsqu'il écrivait, dans son dernier roman :

« *Je vous aime bien. — Je vous aime beaucoup. — Est-ce que je ne vous aime pas?* Il les connaissait, ces formules, qui ne disent rien par ce qu'elles ajoutent. Peut-il exister des proportions quand on subit l'amour ? Peut-on juger si on aime bien ou mal ? Aimer beaucoup, comme c'est aimer peu ! On aime, rien de plus, rien de moins ! On ne peut pas compléter cela ! On ne peut rien imaginer, on ne peut rien dire au-delà de ce mot. Il est court, il est tout. Il devient le corps, l'âme, la vie, l'être entier. On le sent comme la chaleur du sang, on le respire comme l'air, on le porte en soi comme la pensée, car il se fait l'unique *Pensée*. Rien n'existe plus que lui. Ce

erreur. L'héroïne de *Notre Cœur* est une dame d'origine juive, dont le nom n'a pas été prononcé jusqu'ici dans ce livre.

La *dernière visite* si tragique, dont je parlais tout à à l'heure, a été faite à Guy par *deux* femmes, l'une mariée, l'autre sa sœur. Mme Lecomte n'a pas de sœur. — Voici une autre raison pour ne pas lui faire jouer ce rôle. *Notre Cœur* relate une aventure vécue. Je précise : vécue dans l'année même qui précéda la publication du roman. Or les relations de Guy avec Mme Lecomte dataient de loin à cette époque. Aurait-il pu donner de souvenir, d'un temps un peu éloigné, cette émotion toute frissonnante de sa dernière intrigue ?

n'est pas un mot, c'est un inexprimable état, figuré par quelques lettres. Quoi qu'on fasse, on ne fait rien, on ne voit rien, on n'éprouve rien, on ne goûte rien, on ne souffre de rien comme avant... » (1).

***

Cette héroïne de *Notre Cœur* n'est pas Madame Lecomte du Nouy. Ce n'est plus un secret pour personne. L'*Éclair* en a parlé: Ugo Ojetti (*il conte Ottavio* de l'*Illustrazione italiana*) l'a répété sans mystère. C'est une autre femme, mariée à un mari dont il ne fallait pas éveiller les soupçons. Qu'on relise le chapitre des rendez-vous dans la petite maison d'Auteuil (chapitre V de la IIe partie).

Mais s'il y a des pages de cette « histoire d'une liaison » qu'il ne faut pas feuilleter, car l'intimité des grands écrivains leur appartient, il y en a d'autres qu'il faut écrire afin que la légende ne se substitue pas à l'histoire, et afin que les futurs critiques de l'œuvre de Maupassant puissent disposer de tout le matériel qui leur est nécessaire.

Dans *Notre Cœur*, *M. Gaston de Lamarthe*, « n'est pas un portrait complet de Maupassant. Mais il est vrai que beaucoup de traits de son caractère lui appartiennent. En créant ce personnage, Guy de Maupassant s'est bien pris pour modèle, mais il n'a pas voulu se peindre entièrement et il s'est volontaire-

(1) *Notre Cœur*, par MAUPASSANT, p. 178-179 de la 84e éd., Paris, Ollendorf, 1900.

ment écarté en plusieurs points de son auto-observation ». Ces mots ont été dictés à mon intention par Madame de Maupassant au Docteur Balestre (1).

A propos de Madame Lecomte du Nouy et de Maupassant, je vais reproduire ici un petit récit que me fit en 1903, à Rome, un ministre plénipotentiaire français, attaché à l'Ambassade auprès du Saint-Siège.

« Je connais très-bien Monsieur Paul Bourget », m'a-t-il dit. « On a beaucoup discuté son *Fantôme*, qui a paru en 1901 chez Plon après avoir été publié en 1899 dans la *Revue des Deux-Mondes*. En même temps, la *Revue de Paris* publiait un roman de Maurice Paléologue. Bien des gens ont trouvé que le roman du « jeune » — Paléologue a quarante-cinq ans à peu près — valait mieux que le *Fantôme* de Bourget (2).

« A ce propos, voici l'origine du *Fantôme*. Il y a beaucoup d'années, Bourget dit à une dame de la haute société intellectuelle de Paris, Madame H. Lecomte du Nouy née Oudinot (à qui Sully-Prudhomme a dédié des vers) qu'il avait un beau sujet de roman à développer: l'histoire — à peu près — du *Fantôme*. Peu après, Madame Lecomte du Nouy s'éloignait de Bourget et devenait intime de Maupassant. Elle lui raconta le canevas du roman tel qu'elle l'avait

(1) En septembre 1901.

(2) M. Lucio d'Ambra (Renato Manganella) n'est pas de leur avis. Dans le très beau volume d'essais critiques, *Le Opere e gli Uomini*, 1904, p. 104, il écrit: « Certamente il *Fantôme* è una delle opere maggiori di P. Bourget. Io sono assai lieto di dirlo e di sostenerlo contro tutti coloro che avversano lo scrittore e la sua opera ».

entendu raconter par Bourget, et Maupassant en fit *Fort comme la Mort*, un de ses derniers volumes, paru en 1889 en librairie » (1).

« Après une douzaine d'années, Bourget voulut reprendre son bien, et fit *Le Fantôme*. Ces deux histoires sont au fond les mêmes : il s'agit d'un homme qui aime la fille après avoir aimé la mère (2). La différence est dans les détails.

« Il serait injuste de dire que Bourget a refait en 1900-1901 le roman que Maupassant fit paraître en 1889 : c'est Maupassant qui a pris à Bourget son sujet et en a fait son roman.

(1) Publié d'abord, illustré, dans les livraisons de la *Revue illustrée* de Paris.

(2) C'est, également, le sujet de la comédie *L'Autre danger* de Maurice Donnay (1903). Domenico Oliva écrivait en effet dans le *Giornale d'Italia* du 7 octobre 1903 :

« Sì, il tema del Donnay non è nuovo: i romanzieri l' hanno toccato più volte, poichè la vita l'offre assai di frequente e chiunque abbia vissuto può dire d'averlo osservato dal vero. Occorre anzi dar lode al Donnay d'essersi persuaso a non trattare l'arduo soggetto come avrebbe potuto facilmente trattarlo uno scettico, anzi un cinico. Sono al mondo madri che deliberatamente vogliono fare del proprio amante il marito d'una loro figliuola: strane inversioni dell'amor materno e dell'altro amore, strane metamorfosi in cui certe curiose coscienze s'acquetano e s'adagiano: ne potrebbe venir fuori una commedia serenamente satirica, o una farsa oscena e grossolana. C'è qui dentro invece un po' del « Fort comme la Mort » del grande e sciagurato Maupassant, c'è un po' della « Mater dolorosa » del Rovetta, da cui il Praga trasse una buona commedia giovanile. Ma c'è sopra tutto la squisita anima d'un

« Du reste, à propos de Bourget et de Maupassant, il y aurait de curieuses recherches à faire à propos des deux romans *Cœur de Femme* de Bourget, et *Notre Cœur* de Maupassant.

« *Cœur de Femme* est le dernier roman d'avant le mariage de Bourget, et peut-être est-ce en partie un roman autobiographique ; *Notre Cœur* parut à la même époque (les éditions originales, l'une de chez Lemerre, l'autre de chez Ollendorff, sont toutes deux de 1890) — et la même personne, Madame Lecomte du Nouy ou une autre, pourrait bien être l'héroïne des deux livres ».

artista e d'un pensatore che rivive l'antico soggetto e lo rinnova, così che l'opera sua appare ed è del tutto originale.

« Basterebbe per la gloria d'uno scrittore il quarto atto dell' « Altro pericolo », in cui si rivela in tutta la sua spaventosa grandezza il conflitto che si combatte entro un cuore di madre e d'amante, e la lotta fra costei, come donna profondamente ferita, perduta, infranta, eppure come madre fortissima ancora, e l'uomo che pure amandone la figlia, rifugge dalle nozze ineluttabili come da un'infamia. Qui l'intrigo romanzesco scompare, qui con parole profonde e che s'incidono veramente nel nostro essere, la vita stessa è posta in accusa: ma vano è l'urlo ribelle: conviene sottometterci, conviene curvare il capo, è il Fato, il vecchio protagonista, anzi il protagonista eterno, che spezza i confini del dramma borghese e invade la scena, signore immobile e assoluto. Negli « Amanti » il Donnay aveva mostrata la miseria dell'amore che pare libero e spensierato, come sorge, come mal vive, come perisce: oggi la sua critica spietata si volge all'adulterio, e lo flagella come nessun padre della Chiesa l'ha mai flagellato. E per raggiungere meglio il suo intento, ha fatto

Madame Lecomte du Nouy a beaucoup parlé de Maupassant dans ses deux volumes, *Amitié amoureuse* et *En regardant passer la vie...*

Cette dame est la femme d'un architecte fixé en Roumanie et qui, très honorablement, a été le favori de la reine Élisabeth, " Carmen Sylva ". Le livre *Amitié amoureuse*, que Madame Lecomte du Nouy a dédié à Madame Laure de Maupassant (1), a été pour la mère de Guy l'occasion d'un froissement très vif, et elle a été bien aise de me le faire savoir, en 1901, par l'entremise du Docteur Balestre.

Ce livre (2) contient plusieurs lettres que Madame

gli adulteri simpatici, l'adulterio scusabile, l'amore colpevole illuminato da una luce ideale: quella di Freydières e di Clara non è l'avventura volgare, l'episodio erotico più o meno fuggevole della quotidiana cronaca galante: no: è la passione in tutta la sua forza, in tutto il suo rigoglio, in tutta la sua inebbriante tirannide. Maggiori altezze aveva raggiunto quest'amore, maggiore è la caduta: gli adúlteri non attende solo il rimorso, non attende solo la vergogna: li attende il martirio. E quando cade la tela lo spettatore si chiede: Che sarà di Maddalena? Non sarà anch'ella una vittima? Il sagrificio terribile della madre sua non sarà inutile? Il dramma non si prolungherà per le tenebre dell'avvenire più triste, più crudele, più tetro ? »

(1) Le livre est anonyme. La dédicace est signée: H. L. N.

(2) Notons quelques inexactitudes de détail. La devise: *Plus ne veult*, n'est pas des Maupassant; ils n'ont pas de devise. — Guy ne descendait pas au Grand Hôtel, à Cannes; il descendait soit chez sa mère quand elle y habitait, soit dans un hôtel de la rue d'Antibes; ces séjours à l'hôtel étaient tout à fait provisoires.

Lecomte du Nouy déclare être entièrement de Guy. Madame Lecomte du Nouy, qui était venue chez Madame de Maupassant, qui avait séjourné chez elle à Nice, lui laissa ignorer cette circonstance ainsi que la place que Guy occupait dans le livre, points qui ne furent connus qu'après la publication avec la dédicace à Madame de Maupassant.

Celle-ci, prise en traître et blessée de la manière sournoise dont on se servait de son nom pour accaparer en quelque sorte la mémoire de son fils, n'a jamais pardonné à Madame Lecomte du Nouy et a rompu toute relation avec elle. Du reste, Madame de Maupassant ne retrouve dans aucune des lettres publiées dans *Amitié amoureuse* les caractères de style qui permettraient d'attribuer cette lettre à Guy.

La vérité est que Madame Lecomte du Nouy a fait à la correspondance de Guy, et même à des lettres qui lui étaient adressées par diverses personnes de sa famille, des emprunts très nombreux intercalés dans le contexte ; les phrases sont de Maupassant et les lettres ne le sont pas.

Les emprunts portent même sur des épisodes de la vie de famille de Maupassant.

Un jour, la petite Simone, la fille d'Hervé, alors âgée de quatre ans, voyant le ciel empourpré du soir et un vol d'oiseaux se détacher vivement sur la lumière, dit textuellement ceci :

— Ce ciel est si mignon que les oiseaux montent le caresser.

Ce mot délicieux, un peu altéré, a été placé, dans *Amitié amoureuse*, dans la bouche d'une enfant qui

a une petite place dans le livre de Madame Lecomte du Nouy.

Quant au volume du même auteur et de M. Amic : *En regardant passer la vie...*, voici l'opinion de Madame de Maupassant, interpellée par un ami commun en février 1903 :

« On ne peut aborder avec Madame de Maupassant qu'avec la plus extrême réserve la question Amic-Lecomte du Nouy. Madame de Maupassant est brouillée à fond avec Madame Lecomte du Nouy et on ne peut lui en parler sans la mettre en colère. Le volume : *En regardant passer la vie...* contient certainement beaucoup de vérités sur Guy et certainement il donne beaucoup d'emprunts faits à sa correspondance privée avec Madame Lecomte du Nouy ; mais cette correspondance étant entre les mains de cette dame, il est difficile de discerner ce qui est d'elle et ce qui est de Guy, de même qu'on ne peut distinguer ce qui est vrai et s'est passé dans leur intimité et ce qui relève de l'imagination. Madame de Maupassant elle-même ne pourrait faire la distinction. Cette publication l'a beaucoup fâchée. Elle aurait voulu que les relations de Guy avec Madame du Nouy fussent plus voilées et cette dame au contraire aime à les mettre en évidence. Depuis *Amitié amoureuse*, la rupture est complète ».

***

Guy aima avec ferveur la « sacro-sainte littérature », comme disait Flaubert, moitié rieur, moitié sérieux. Pour lui, l'art était une religion dont il ne

voulait pas devenir un mauvais prêtre. Il entrait au Ministère afin d'avoir un gagne-pain assuré. Romancier de talent ou fonctionnaire, mais pas un raté.

Quelques théories de Maupassant, traitant la littérature de métier, furent rapportées comme sa profession de foi. C'était pudeur d'artiste, discrétion d'amant qui dit de l'Aimée: « Je ne la connais pas ». Il vivait des mois obsédé par un sujet et ne commençait à écrire que lorsque le livre était absolument construit dans son esprit. Il conçut le plan de *Mont-Oriol* à Châtel-Guyon et revint l'écrire à Cannes, puis, se méfiant de la déformation que le souvenir inflige aux objets, il retourna vérifier le paysage avant d'achever l'œuvre.

Son dernier roman, *L'Angélus*, a été raconté par lui à Mme de Maupassant qui se souvient pieusement de l'œuvre que nul ne connaîtra jamais en son entier.

A Aix-les-Bains, Guy se promenait un soir avec sa mère. Un silence religieux régnait dans l'ombre odorante, et il trouva son dénouement.

C'était une malédiction de l'héroïne au Dieu farouche qui, au-dessus des hommes, a fait planer un fils crucifié, une mère douloureuse, apothéose de la souffrance.

Cette apostrophe passa dans l'air sombre comme une tempête de génie qui, un instant, magnifia le paysage, et ne fut jamais matérialisée.

Guy, pour écrire cet *Angélus*, avait interrompu l'*Ame étrangère*, dont la *Revue de Paris* a aussi publié des fragments. Il abandonna la première œuvre non par caprice – son esprit était trop discipliné pour hésiter entre deux inspirations – mais l'héroïne

était roumaine, il voulut vivre dans la même ambiance qu'elle. Aussi avait-il résolu d'accepter l'invitation de Carmen-Sylva et de passer quelques semaines à sa cour.

***

Guy travaillait méthodiquement chaque matin, de sept heures à midi ; il écrivait en moyenne six pages. Et la phrase était assez bien construite pour qu'il raturât fort peu.

L'écrivain, dont l'œuvre fut si pessimiste, n'était pas un désespéré. Les tristesses qu'on extériorise ne rongent pas l'âme. Il sentait la souffrance artistiquement, comme un sculpteur qui modèle une face douloureuse.

MAUPASSANT À PARIS

Notes de M. Édouard Maynial. *

* Passage inédit, supprimé par la Rédaction de la *Revue Bleue*, et qui était placé entre le premier et le second article de M. MAYNIAL sur *La Composition dans les premiers romans de G. de Maupassant* (*Revue Bleue*, 1903).

Les deux premiers romans de Maupassant suivent exactement la vie de l'auteur et reproduisent les milieux où il a vécu.

Son second roman (*Bel-Ami*) atteste une méthode de composition analogue à celle d'*Une Vie*. Et pourtant le milieu où se déroule *Bel-Ami* ne saurait être plus différent de celui où se passe *Une Vie*. Quand il a quitté la Normandie pour venir habiter Paris, Maupassant a connu une existence nouvelle, fort accidentée, et dans laquelle il s'est jeté avec toute sa fougue juvénile. Dans les lettres qu'il lui adresse à cette époque (1), Flaubert se permet d'affectueux reproches à son ami, à propos de la vie qu'il mène: trop de femmes, trop de canotage, trop d'exercice, et pas assez de travail; trop d'aventures sentimentales d'où naît une tristesse malsaine. Un recueil de nouvelles, *La Maison Tellier*, reflète exactement ces préoccupations. Cinq histoires sur neuf relatent des rencontres galantes dans Paris, des promenades à deux dans la banlieue parisienne, des scènes de bai-

(1) Voir surtout la lettre du 15 juillet 1878.

gnade et de canotage à *la Grenouillère.* Quatre ans après, *Yvette* et *Bel-Ami* renfermeront des souvenirs identiques. En même temps, Maupassant a obtenu un emploi au Ministère de l'Instruction publique; sa vie de bureau lui fournit plusieurs sujets de nouvelles (1). Dès cette époque, il travaille pour se conquérir une place dans la littérature et commence à se répandre dans le monde du journalisme: il débute à *La Nation,* fait paraître successivement une étude sur son maître Flaubert et un article sur la poésie française; enfin, il profite de ses amitiés pour placer les vers qu'il a écrits et les nouvelles qu'il est en train d'écrire. A défaut d'autre témoignage, les lettres de Flaubert à son disciple suffiraient à nous renseigner sur ces débuts.

Le séjour à Paris constitue dans la vie de Maupassant une seconde période distincte dont *Bel-Ami* retrace les traits principaux. Ainsi que dans *Une Vie,* il y a dans ce roman une unité de lieu presque absolue: toute l'action est placée dans la société très composite qui se groupe et s'agite autour des journaux; les salles de rédaction, les cabinets directoriaux où le débutant avait porté ses premiers articles et ses nouvelles, le monde officiel et financier qui touche de si près à celui de la presse, les salons mi-littéraires, mi-politiques où le chroniqueur coudoie le ministre et le financier le poète; tel est le milieu où s'écoule la vie de George Duroy. A côté de ce monde, et comme complément à l'étude qu'il

(1) *En famille, A cheval, Le Père, L'Héritage, Promenade,* etc.

en fait, Maupassant nous décrit tous les endroits de Paris où cette foule amuse son oisiveté: music-halls, petits théâtres, cercles intimes et restaurants de nuit, jusqu'aux guinguettes de faubourg et aux bals de barrière où le caprice d'une femme du monde entraîne malgré lui son amant.

Il n'y a pas à douter que nous n'ayons dans ces épisodes le souvenir des premières années que Maupassant vécut à Paris; nous le trouvons aussi dans les nouvelles qui paraissent à la même époque que *Bel-Ami*, et surtout dans la plus importante de ces nouvelles, dans *Yvette*. Ce sont les mêmes personnages vivant dans un monde identique. « Un monde « à côté de celui des vraies drôlesses, à côté de la « bohême, à côté de tout » (1).

Yvette a des fantaisies analogues à celles de Mme de Marelle dans *Bel-Ami*: elle se fait emmener par Servigny à la Grenouillère et prend plaisir à vagabonder avec lui à travers les baraques de la foire de Marly. L'auteur a trouvé, là encore, l'occasion d'utiliser ses impressions de jeunesse, et il a même reproduit textuellement la description qu'il avait faite de la Grenouillère dans la *Femme de Paul* (2).

Les hommes qui évoluent autour de la marquise Obardi et de sa fille Yvette, simples silhouettes dessinées en quelques traits inoubliables, font songer à ceux qui garnissent les salons de Mme Walter ou de Madeleine Forestier, dans *Bel-Ami*, chevaliers ita-

(1) *Yvette*, p. 18.
(2) Recueil de la *Maison Tellier*.

liens, princes russes ou grecs: ce sont exactement les mêmes noms, la même attitude raide, la même allure sévère.

Servigny lui-même a quelques traits de Georges Duroy, et son aventure semble un épisode détaché de *Bel-Ami*. Assez intelligent pour comprendre à la fin le drame terrible qui déchire le cœur d'Yvette, il n'est ni assez bon ni assez courageux pour la sauver. Après la crise violente qui a failli coûter la vie à la jeune fille, il ne trouve pour elle que ces paroles de consolation et d'espoir: « Ma chère petite, il faut prendre son parti des choses les plus pénibles. Je comprends bien votre douleur et je vous promets... »; il n'achève pas sa promesse; il a seulement la conscience nette que la jeune fille qu'il convoite, après avoir vu la mort de si près, n'aura plus que le désir de vivre à tout prix et se donnera à lui au premier moment. Aussi, après le drame, reprend-il son caractère sceptique, gouailleur et satisfait. « L'âme radieuse, la chair émue, il s'avança « sur le balcon pour respirer le grand air frais de la « nuit en fredonnant... » (1). Tel, à la fin du roman, *Bel-Ami* rêve sans scrupule, aux côtés de la jeune fille qu'il vient d'épouser, les voluptés coutumières qu'il continuera de goûter avec ses anciennes maîtresses. Pour l'un comme pour l'autre, qu'importe un peu plus de douleur dans un cœur de femme? Et pourquoi se préoccuper des situations difficiles ou sans issue, du moment que l'âme est en paix et la chair satisfaite?

(1) *Yvette*, p. 179.

La publication presque simultanée du roman et de la nouvelle prouve que Maupassant avait, à cette époque, l'esprit occupé du monde qu'il venait de traverser, et qu'il a fait servir à la composition de ses deux livres les mêmes études et les mêmes impressions. Le rôle prépondérant que jouent les femmes dans l'intrigue, cette inquiétude perpétuelle, absorbante de la femme, est un trait caractéristique. L'absence complète de toute préoccupation morale en est un autre : les personnages que Maupassant nous présente n'ont aucune valeur humaine ; ce sont des études, des esquisses, sans doute des portraits de gens que l'auteur avait rencontrés au début de sa carrière, journalistes, hommes de lettres, hommes politiques. Les événements qu'il nous raconte, quelle que soit parfois leur gravité, n'ont aucune importance dans la vie d'un Servigny ou d'un George Duroy. Les mêmes accidents qui bouleversaient l'âme de Jeanne dans *Une Vie* et qui brisaient irrémédiablement par leurs conséquences toute une existence de femme, passent sur eux sans les troubler, sans les détourner de leur route.

Maupassant, qui s'est donné pour tâche, suivant les conseils de Flaubert, de regarder autour de lui la vie et d'en noter les différents aspects, n'a pas découvert de nouvelle cause de joie ou de tristesse : ce qui a changé, c'est le milieu, c'est la documentation de l'écrivain qui a trouvé à Paris, dans un autre monde, un champ d'observation qu'il n'avait pas dans les fermes et les manoirs de la Normandie.

GUY DE MAUPASSANT

ET "BOULE DE SUIF"

QUELLE que fût l'origine de chacun de ses contes, il eût été possible à Maupassant, on le sait, d'inscrire en marge le nom exact de la plupart de ses personnages, avec celui du hameau, du bourg, théâtre de l'action.

Ses modèles ont vécu; d'aucuns existent même encore. De ceux-ci il serait prématuré de lever les masques, mais le temps étant accompli, nous pouvons parler de celle qui fut *Boule de Suif* (1).

Boule de Suif était le surnom que des adorateurs déçus avaient donné à une femme de mœurs galantes, Adrienne Legay (2).

(1) Quand *Boule de Suif* arrangée par O. Méténier a été jouée à Berlin au Buntes Theater, le 23 décembre 1902, la Censure allemande a supprimé *les Prussiens* qui sont devenus *die Feinde*, a fait de l'officier prussien un officier autrichien, et a transporté le drame de 1870 à 1814. Pourquoi pas, alors, à 1806, et en Allemagne au lieu qu'en France? [A. L.].

(2) *Boule de Suif* a paru, on le sait, dans les *Soirées de Médan* de ZOLA, CÉARD, ALEXIS etc.

Elle se trouve aussi dans les *Contes et Nouvelles* de Maupassant. Ce petit volume, composé de nouvelles déjà

Née vers 1848, à Életot, une commune de 850 habitants du canton de Valmont, à 8 kilomètres de Fécamp, elle était venue à Rouen tenter la fortune. A vingt ans on la voit maîtresse d'un officier de cavalerie qu'elle quitte bientôt pour un négociant en rouenneries aujourd'hui disparu, à la suite de mauvaises affaires, mais qui, à cette époque, grâce au crédit d'un prédécesseur qui l'avait commandité en lui laissant son fonds, tenait un certain rang dans le monde de la mercerie et des confections de coton en gros.

L'amant se montrait généreux, Adrienne n'était pas dépourvue d'intelligence, le couple s'aimait. Lorsque fut déclarée la guerre franco-allemande, le négociant appelé parmi les mobilisés dut se rendre au Havre. Adrienne resta à Rouen. Cependant on ne s'était pas dit adieu, et, puisqu'il était interdit au soldat de revenir au chef-lieu, Adrienne allait le voir fréquemment. Cela lui fournissait même l'occasion de servir les camarades du mobilisé, en se chargeant de rapporter de vive voix à leurs familles les nouvelles qu'ils lui confiaient.

C'est au cours de l'un de ces voyages que se placerait l'épisode inséré dans les *Soirées de Médan*. Chacun l'a lu : le chef d'un détachement posté par l'envahisseur à un relais s'oppose au départ d'une diligence, à moins qu'une femme qu'il a remarquée

parues dans d'autres recueils, a été édité par Charpentier en 1885 avec deux dessins de Jeanniot, gravés à l'eau-forte par Massé, pour permettre à Maupassant de faire figurer dans ses œuvres *Boule de Suif*, prise aux *Soirées de Médan*. [A. L.].

en contrôlant les passeports ne consente à se donner à lui. Les voyageurs, dans un même mouvement d'égoïsme, pressent la pauvre fille de se... dévouer. Elle refuse, ils insistent. De lutte lasse, elle cède, payant le tribut de la caravane qui, délivrée, se détournera d'elle après, l'abandonnant à sa honte.

Voilà le thème que Maupassant a développé. Devons-nous l'accepter sans restriction? L'héroïne, Adrienne Legay, ne cessa de protester contre le dénouement: « C'est faux! disait-elle. C'est une vengeance de M. Guy parce que j'ai refusé de l'écouter. Il ne me plaisait pas, et puis... est-ce que je savais qu'il deviendrait un homme célèbre? ».

Où est la vérité?

L'auteur n'ayant pas eu l'intention de faire œuvre d'historien n'avait à s'inquiéter que de la forme: une femme se sacrifiant pour la tranquillité de ses compagnons de voyage qui ensuite la renient, c'était d'un effet de contraste habile que l'écrivain pouvait imaginer au besoin.

Quant aux témoins cités, la plupart, comme le comte Hubert de Bréville, le marchand de vins Loiseau, le filateur Carré-Lamadou, ne sont plus. On aurait la ressource d'interroger le brave Cornudet, toujours fidèle à ses principes humanitaires, et qu'il est facile de reconnaître sous son pseudonyme transparent; mais nous doutons fort qu'il se prête à une interview, s'étant, à ce propos, précisément, brouillé avec Guy de Maupassant, à la famille de qui il est allié. Au surplus, était-il du voyage? Car il ne faut pas oublier que l'auteur était un excellent metteur en scène, glanant des types, à droite et à gauche,

et les coordonnant selon qu'ils lui semblaient propres à interpréter telle ou telle scène dont il avait recueilli le motif par ailleurs.

Reste donc la parole d'Adrienne. Connaissant le sentiment public au lendemain de l'invasion, il lui eût été imprudent d'avouer des relations avec un *Prussien*. Cependant rien n'autorise à conclure contre elle, si l'on en croyait sa conduite pendant l'occupation de Rouen.

A l'annonce que le prince héritier Frédéric-Guillaume se proposait de faire une entrée solennelle dans la ville, nombre d'habitants avaient arboré des drapeaux noirs et des tentures de deuil à leurs fenêtres. Cette manifestation fut le prétexte d'un placard que les Allemands affichèrent sur tous les murs:

COMMUNICATION

« Le commandant en chef prie la commandature royale de faire part à la mairie que, par le fait d'arborer des drapeaux noirs, il ressort clairement combien de maisons à Rouen sont encore libres pour le logement militaire, et qu'environ 10,000 hommes pourraient y trouver place.

« Pour épargner des marches aux troupes des environs de Rouen, il est à prévoir que plusieurs bataillons entreront en ville demain.

« Ces troupes seront logées pour la plus grande partie où sont arborés des drapeaux noirs. Il ne faudra donc pas de billets de logement.

« Rouen, 10 mars 1871.

« Pour le commandant en chef, le lieutenant-colonel et chef d'état-major « *Signé*: Von Burg ».

Le résultat de cette menace fut d'entraîner ceux qui hésitaient, Adrienne Legay comme les autres. Elle possédait un vieux châle noir, elle en fit un emblème. La réponse ne tarda pas. Le jour même elle recevait douze soldats à loger. Mais son parti fut vite pris... Elle mit la clef sous la porte et changea de logis.

Si le récit de Maupassant est discutable sur certains points, une chose néanmoins est incontestée, la générosité de Boule de Suif. Elle avait bon cœur. Un trait suffirait à le prouver.

L'une de ses camarades de fête avait eu un enfant qu'elle élevait elle-même. Un jour, terrassée par la phtisie, elle s'alite. Adrienne s'installe à son chevet et la soigne comme une sœur de charité. Peine perdue, les remèdes sont inefficaces, il n'y a pas d'espoir: « Et mon fils ? » dit la mère. « Je le prendrai avec moi », répond Adrienne. La pauvre femme meurt, l'amie emporte l'enfant chez elle et le garde.

Lorsqu'il est en âge, elle lui achète un trousseau et le fait entrer à l'école professionnelle de la ville. Les jours de vacances, elle le conduit à la promenade, aux concerts, au théâtre où il assiste au spectacle dans sa loge, à telle enseigne que beaucoup les prennent pour la mère et le fils.

L'enfant a grandi, ses études sont terminées. Adrienne lui fait obtenir un emploi dans les bureaux d'industriels exploitant un tissage mécanique de la banlieue de Rouen, les frères D... Les appointements de début sont faibles, l'employé a souvent recours au porte-monnaie de sa protectrice; celle-ci donne sans lésiner.

Cependant, il atteint sa vingtième année. On réclame des papiers en règle pour l'inscrire sur les listes du tirage au sort. Le jeune homme qui, jusqu'à ce moment, ne s'était guère soucié de sa situation légale, exige des explications. Il est vite décidé : Adrienne pourrait compromettre son avenir, il rompt avec elle. Il rejoint, sans lui apprendre où il va, le régiment auquel il est affecté. Son temps de service militaire accompli, il se marie, et elle ne sera informée du mariage que par les rapports d'étrangers. Elle lui écrit, il jette les lettres. Elle ne le reverra plus, il ne se souviendra plus d'elle lorsque, plus tard, elle sera plongée dans la plus noire détresse.

Adrienne avait un bon cœur. Elle lui dut encore de perdre son meilleur... ami, le docteur B..., qu'elle avait recommandé à une malade de ses connaissances. Celle-ci possédait une quarantaine de mille francs; le médecin abandonna la maîtresse et épousa l'autre. Adrienne alors acheta un petit café dans cette rue Nationale, au bas de laquelle Flaubert fixe les rendez-vous de Mme Bovary avec l'étudiant en droit, Léon. La commerçante improvisée ne réussit guère. Au bout de quelques mois, les meubles, les toilettes, les bijoux, tout fut saisi et vendu; c'était le commencement de la débâcle.

Adrienne erra de garni en garni, tirant les cartes, « faisant le marc de café » pour ne pas mourir de faim. Quant à se procurer de la morphine, dont elle avait la passion, au point de se piquer jusque dans sa loge, au théâtre, il fallait y renoncer; et pour tromper sa monomanie, elle en était réduite à rem-

plir d'eau fraîche sa seringue de Pravaz. Finalement, elle résolut de se retirer près de son frère, à H..., une ville maritime du département du Calvados; d'anciens amis lui procurèrent de quoi payer son billet de chemin de fer et le passage à bord du bateau faisant la traversée de l'estuaire de la Seine.

Son absence fut de courte durée; la nostalgie du pavé la reprit: elle revint s'échouer à Rouen, mais la misère avait eu raison de sa beauté, elle ne ressemblait plus guère au joli portrait que Maupassant avait dessiné.

La cartomancie se démodait, les clients se faisaient rares. Adrienne essaya de demander des travaux d'aiguille, l'ouvrage ne vint pas. Un matin donc, le jeudi 18 août 1893, elle écrivit deux lettres, l'une au commissaire de police de l'arrondissement, l'autre à son propriétaire, s'excusant de ne pouvoir payer une somme de sept francs, due pour le loyer du garni qu'elle occupait; puis, ayant calfeutré portes et fenêtres, elle alluma deux réchauds et se jeta sur son lit.

C'est ainsi que des voisins la trouvèrent, râlant, ramassée sur elle-même, en proie aux affres d'une asphyxie trop lente. On la transporta à l'Hôtel-Dieu; mais l'abus de la morphine avait détruit l'organisme: la malheureuse mourait le samedi suivant, sans avoir repris connaissance.

Son inhumation n'eut lieu que trois jours plus tard, le 23 août, le cadavre, que personne n'avait réclamé, ayant été probablement conservé à l'amphithéâtre de l'hôpital, pour servir à des démonstrations anatomiques.

***

A ces renseignements fournis par M. Edmond Perrée sur l'origine des contes de Maupassant, l'obligeante amitié de M. Robert Pinchon me permet d'en ajouter quelques autres.

J'ai dit (1) que d'après le *Journal des Goncourt* l'idée de *La Maison Tellier* a été donnée à Maupassant par *Hector Malot.*

« C'est une erreur », m'écrit M. Pinchon; « l'idée a été donnée à Guy par *Charles Lapierre*, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, beau-frère de Madame Brainne à laquelle Maupassant a dédié *Une Vie*...

« Maupassant a eu ses raisons pour peindre la *Maison* de Fécamp, mais réellement le fait s'est passé à Rouen et la cérémonie au Bois Guillaume, village des environs.

« Comme je vous le disais, l'histoire lui a été racontée par Charles Lapierre, qui lui a donné aussi le sujet de *Ce Cochon de Morin* dont il avait, paraît-il, été le héros, non dans le personnage de Morin, mais dans celui du jeune homme qui arrange l'affaire. Lapierre était un ami intime de Flaubert. Il était beau-frère de Madame Brainne, dont le mari, Charles Brainne, était aussi un journaliste et un écrivain. Je retrouve dans ma bibliothèque une petite brochure de lui: *Baigneuses et Buveurs d'eau. Les Saisons de Bade.* Ce volume, paru à Paris à la Librairie Nouvelle en 1860, a été imprimé à Rouen

(1) Page 261.

chez H. Rivoire. Ch. Lapierre et Ch. Brainne avaient épousé les deux filles de cet imprimeur, Mesdemoiselles Rivoire.

« Vous avez parlé quelque part de la beauté de Madame Brainne à laquelle Guy a dédié *Une Vie.* Sa sœur ne lui cédait en rien sous ce rapport, comme en témoigne cette lettre que Maupassant m'écrivit, sans date comme toujours:

Mon bon,

Peux-tu, au reçu de cette lettre, te transporter chez la toute belle Madame Lapierre et lui annoncer que ce jour même j'apparaîtrai chez elle vers une heure, partant d'Étretat à 8 heures du matin.

Je lui aurais écrit directement si j'avais gardé le souvenir de son adresse, que j'ai à Paris sur mon carnet, mais non dans ma tête...

« C'est au fils de Madame Brainne, Henry Brainne, qu'est dédié *Le Pain maudit* du recueil de nouvelles *Les sœurs Rondoli* ».

***

C'est toujours Monsieur Pinchon qui nous fait connaître l'origine de trois autres contes:

Le crime du père Boniface,

Boitelle (dédié à M. Robert Pinchon),

Le Lapin.

Ces trois histoires se sont passées à Longueville, près Dieppe.

« Guy de Maupassant les tenait d'un de mes bons amis, Monsieur Joseph Aubourg, propriétaire-cultivateur, dont je lui avais fait faire la connaissance et qui, souvent, en dînant ensemble, lui racontait les histoires plaisantes du pays » (1).

(1) *Boitelle* figure au milieu du recueil de *La Main Gauche* et est la seule, dans ce volume, dédiée à quelqu'un. Du reste les dédicaces de Maupassant ne sont pas nombreuses et Monsieur Robert Pinchon est le seul à qui il ait dédié deux de ses œuvres, *Boitelle* dans *La Main Gauche* et l'*Aventure de Walter Schnaffs* dans les *Contes de la Bécasse*, qui sont le livre préféré d'Ettore Dalla Porta, le spirituel rédacteur de *la Scena illustrata*. C'est lui qui en a conseillé la lecture à Tina di Lorenzo, la fameuse actrice italienne.

GUY DE MAUPASSANT

ET AURÉLIEN SCHOLL

En parlant des volumes publiés par Aurélien Scholl, le *Gil Blas* du 17 avril 1902 a mentionné *Denise*. Avant d'être un roman, *Denise* fut un petit poème d'allure assez leste mais qu'on peut bien publier dans ce volume, et que voici. Honni soit qui mal y pense.

. . . . . .

J'avais pris, d'autre part, un logement en ville
Qui fut bientôt garni d'objets d'un heureux choix.
On y voyait un ours, et les os d'un fossile
Antédiluvien, un parasol chinois,

Des armes moyen-âge, un arc, un casse-tête,
Deux monstres indiens venus de Bassora,
Un hamac indolent, un groupe déshonnête,
Des magots du Japon, un casque, — et cœtera.

En jouant au milieu de ce fatras, Denise
Dont la pudeur était lente à s'effaroucher,
Quand elle avait en l'air fait sauter sa chemise,
Sur une peau de tigre aimait à se coucher.

Soutenant de la main sa tête paresseuse,
Elle prenait des airs penchés et négligents,
Et me disait: « Monsieur, je suis vraiment honteuse...
« Vous êtes bien osé de surprendre les gens ».

Et c'étaient des baisers, des refus, des menaces,
Dont le cœur le plus froid se serait allumé.
Par bonheur pour la fin de toutes ces grimaces,
Notre porte était close et le volet fermé.

Elle faisait d'ailleurs la part de la sagesse,
Et son zèle fervent ne fut pas attiédi.
Le dimanche matin elle allait à la messe,
Et n'aurait pas mangé de viande un vendredi.

Il est bon de garder une juste mesure,
De payer à chacun tour à tour son tribut;
Satisfaire à la fois le Ciel et la Nature,
Assouvir son amour, et faire son salut!

Ah! si l'on pénétrait au fond de vos alcôves,
Bégueules qui trouvez mes vers audacieux,
Avec vos amants blonds, avec vos maris chauves,
Je voudrais bien savoir si vous baissez les yeux.

Complices du serpent et mangeuses de pommes,
Si fières d'exciter notre plus vile ardeur,
Amas de boue autour d'une côte de l'homme,
Parlez-nous de jupons, mais jamais de pudeur!

C'est qu'après tout Denise est une femme honnête
A qui l'on n'a connu qu'un amant à la fois.
Sa faute seulement fut d'aimer un poète
Qui s'en alla chanter ses amours sur les toits.

. . . . . .

A coup sûr ce n'est pas de la morale, il y aurait bien à faire des réserves et même des reproches si nous étions chargés d'un cours de bienséance domestique et familiale...

Tous ceux qui sont au courant des mœurs littéraires de notre époque savent qu'Aurélien Scholl était très accueillant pour les débutants, qualité plus rare qu'on ne croit.

Un jour, le parquet d'Étampes, en veine de rigorisme, fit saisir un journal qui avait reproduit une nouvelle de Maupassant, alors tout jeune, nouvelle qui avait paru dans le *Gil Blas*.

Aurélien Scholl, qui possédait à Étampes une belle propriété, apprit cet incident; il se rendit au parquet et démontra au procureur combien ce procès était ridicule; les magistrats, influencés par ailleurs, ne donnèrent pas suite à leur projet et Maupassant en fut quitte pour la peur.

Quelque temps après, l'écrivain recevait la lettre suivante qu'on retrouvera dans ses autographes:

« Monsieur,

« Au moment où j'étais poursuivi par le parquet d'Étampes, vous m'avez témoigné spontanément une grande bienveillance et apporté un puissant secours.

« J'espère que mon volume de vers, que je publie aujourd'hui, ne vous déplaira point, puisque le seul poème que vous en connaissiez vous a semblé bon.

« S'il en est ainsi, oserai-je vous demander encore un peu d'appui pour ce livre d'un débutant qui a tant à redouter de l'indifférence du public pour la

poésie? Votre nom est si connu et votre autorité si puissante qu'un mot de vous m'assurerait des lecteurs.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, avec l'assurance de ma vive gratitude, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

« GUY DE MAUPASSANT ».

A propos de l' intervention de Scholl, rappelons l'admirable lettre de Flaubert à Maupassant. Elle a été publiée en tête de la deuxième édition du volume *Des Vers.* Nous en reparlerons tantôt, à propos de *Flaubert et Maupassant.*

MAUPASSANT ET M. ÉD. ROD

D'APRÈS une lettre que Monsieur Édouard Rod (1) m'a fait l'honneur de m'écrire de Gingins (Vaud) le 29 août 1901, il ne se souvient pas d'anecdotes sur Maupassant. Mais, comme l'avait déjà fait Joseph Primoli, il m'a conseillé de m'adresser à M. A. Dorchain: M. Rod se rappelait, en effet, que ce poète avait fait un séjour avec Maupassant aux eaux de Champel, très peu de temps avant la dernière maladie de Guy.

M. Rod m'a confirmé un détail que je n'ignorais pas: que le pauvre Maupassant passe pour avoir été le héros du roman intitulé *Amitié amoureuse* (2) et publié chez Calmann Lévy.

(1) L'ancien professeur de l'Université de Genève, lauréat de l'Académie française, auteur de *La Course à la Mort*, du *Sens de la Vie*, de *Michel Tessier*, de *Là-Haut*, de plusieurs autres romans, de deux volumes de nouvelles, d'un *Essai sur Goethe* et de trois volumes de critique, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*.

(2) Signé H. L. N.; il est en effet de Mme H. Lecomte du Nouy née Oudinot.

M. Rod l'avait connu d'assez près vers 1880. Mais, depuis 1885 (1), il ne l'avait revu qu'à de très longs intervalles. Quand M. Rod parle de Maupassant, il tient toujours à rendre hommage à son grand talent, et à dire l'admiration qu'il lui garde.

Quant à Maupassant, il avait publié dans le *Gil-Blas*, en 1882, un article consacré à l'un des premiers livres de M. Rod en même temps qu'à l'un des premiers livres de M. Paul Hervieu.

Guy de Maupassant, avant de publier *Une Vie*, en a lu quelques passages à Édouard Rod, qui parle de cette communication dans son article sur *Guy de Maupassant* paru dans la *Gazzetta Letteraria* du 3 février 1883 (2). Il publie même, traduit en italien, le commencement de la fameuse description d'une visite à la campagne, là où Maupassant met en scène le baron et la baronne Jacques Le Pertuis de Vaulx, parents de Jeanne, qui vient d'épouser le vicomte Julien de la Mare. Tous ces personnages sont des nobles de province ruinés.

Après avoir donné ce chapitre, M. Rod écrit:

« Mi arresto a malincuore. La robustezza di un simile squarcio, di cui le linee precedenti non sono che l'introduzione, fa ben presagire del volume, il quale sarà senza dubbio uno degli avvenimenti letterarî più importanti di quest'annata pure così feconda ».

Édouard Rod écrivait en 1883 (je cite toujours le texte de son article italien):

« Fra i giovani scrittori che in questi ultimi anni

(1) *Une Vie* de Maupassant, et *La Course à la Mort* de Rod, sont à peu près de cette époque-là.

(2) Turin, 1883, VIIe année, n. 5.

si sono bravamente conquistato il loro posto al sole, bisogna annoverare tra i primi Guy de Maupassant, un ingegno personale che si afferma ogni giorno più, e che, senza dubbio, riceverà la sua consacrazione definitiva con il suo prossimo romanzo da pubblicarsi nel *Gil-Blas* dopo l'*Au Bonheur des Dames*.

« Nella nostra epoca anemica e malaticcia, in mezzo alla congerie degli scrittori *sensazionisti*, che si applicano sovra tutto a studiare ad inventare delle raffinatezze, ed a stereotipare delle nevrosi, il Maupassant è una tempra sana, la sola, forse, della sua generazione letteraria. Solido come uno scoglio, sanguigno come un uomo di altri tempi (gli altri tempi delle leggende, ben inteso), appassionato del *canotaggio* e degli esercizi del corpo, lottatore, schermidore, *boxeur*, egli gode una fama di Don Giovanni giustificatissima. Si raccontano di lui aneddoti stupefacenti, e, certo, egli è l'eroe di più di una sua novella, dove circola sempre un sangue possente, dove la passione è sempre forte e gagliarda.

« In ciò che egli scrisse non havvi nulla di leccato, di viziato, di morboso...

« I vizî non lo rivoltano: egli li riduce volentieri alle modeste proporzioni di semplici irregolarità. Egli non nutre per la virtù un'ammirazione esagerata: la considera piuttosto un frutto, come un altro, delle facoltà umane. Insomma, egli ha una filosofia tutta sua che si può discutere ma che dà incontestabilmente alle sue novelle, senza eccezione, un senso, un'impronta, una portata affatto speciali.

« Fin dal suo primo volume – una raccolta di poesie modestamente intitolata *Des Vers*, e che ri-

chiamò subito l'attenzione dei letterati – egli si addimostrò campione dell'amore positivo contro la nevrosi generale.

« Tutte le sue rime risuonavano al pari di baci; egli comunicava ai suoi lettori, anche ai più freddi, dei fremiti di desiderio, e come un'ammirazione incosciente per il rigoglioso sviluppo della sua ricca natura.

« Il volume diede luogo ad un ridicolo processo; una piccola rivista letteraria, che si stampava ad Étampes, riprodusse una delle poesie più pepate, e fu incriminata dal Pubblico Ministero del luogo. Naturalmente il processo non ebbe seguito perchè la poesia era già stata pubblicata a Parigi; ma la severità e gli scrupoli del Pubblico Ministero di Étampes divertirono per qualche tempo il mondo letterario, e non impedirono al Maupassant di ricominciare.

« Un piccolo volume pubblicato nella collezione Kistemaeckers, *Mademoiselle Fifi*, fu esaurito in pochi giorni. In queste brevi novelle – le più lunghe non superano guari la quarantina di pagine – il Maupassant si rivela un novelliere di primo ordine: egli sviluppa il suo tema con semplicità, con parsimonia, senza alcun procedimento visibile, senza fioriture, con un'arte squisita, profonda; egli vi lascia una impressione straordinariamente precisa di tutto ciò che descrive, mentre i suoi personaggi, forse un po' troppo di un pezzo, staccano con un rilievo meraviglioso sugli sfondi dei paesaggi parigini o normanni. Essi vivono quasi tutti, d'altronde, nello stesso mondo, un mondo prediletto al Maupassant nelle case che Dante chia-

mava col loro nome, ma che l'ipocrisia moderna designa con perifrasi. Quando, per avventura, hanno un domicilio legale un po' più rispettabile, essi si affrettano ad escirne per correre le avventure galanti e per abbandonarsi agli impulsi della "benefica legge naturale". Essi sono talvolta ridicoli o mediocri, talvolta posseggono un lato segreto di eroismo, un coraggio innato che seduce, una virtù rimasta viva malgrado tutto. Ma, che ci interessi alla loro sorte o che ci faccia sorridere alle loro spalle, il Maupassant non nutre mai contro di loro alcuna acrimonia. Alieno, in fondo, dal pessimismo – o, quanto meno, dal pessimismo come lo si intende comunemente – egli giudica il prossimo con una bonomia di uomo sano, con un'indulgenza benevola di spirito superiore... » (1).

J'ai tenu à reproduire ce très intéressant jugement d'un écrivain et d'un critique comme M. Rod, car la date de l'article est d'une éloquence qui ne saurait échapper aux lecteurs: *1883!*

Maupassant n'avait que trente-trois ans, il était

(1) Éd. Rod, *Guy de Maupassant*, *Gazzetta Letteraria*, Torino, 3. II. 1883, n. 5. J'ai demandé en 1901 à M. Rod où avait paru le texte français de cet article: il m'a répondu que quant à l'article dont je lui parlais, il n'en avait aucun souvenir. Il supposait qu'il devait avoir paru dans la *Gazzetta Letteraria* et qu'il avait été traduit sur le texte original. Il s'agit donc d'un article paru en original dans la *Gazzetta*, traduit sur le texte français de M. Rod, et non de la traduction d'un article paru ailleurs. En ce temps-là, M. Rod collaborait en effet à peu près régulièrement à la *Gazzetta Letteraria*.

à ses débuts: *Bel-Ami* n'avait pas encore paru: Guy était à la veille de la gloire.

Vingt ans après, M. Rod écrivait cette lettre:

« Monsieur le baron A. Lumbroso.

« Paris, 17, rue Erlanger, 6 oct. 1904.

« Monsieur,

« J'ai connu Maupassant dès l'époque de ses débuts. Je le rencontrais chez Zola, à ces " jeudis " où se réunissaient alors Daudet, Goncourt, Duranty, Cézanne, Th. Duret, l'éditeur G. Charpentier, et les jeunes auteurs des " Soirées de Médan ". Ces " jeudis " étaient fort intéressants; mais Maupassant ne prenait qu'une assez faible part aux conversations. Il n'aimait point, disait-il, à parler littérature. Quand il sortait de sa réserve, il se faisait néanmoins fort bien écouter, et jamais aucune de ses rares paroles n'était banale.

« J'étais plus jeune que lui; il me marqua d'emblée une bienveillance dont je lui ai toujours gardé la plus vive reconnaissance. Il publia même dans le " Gil-Blas ", en 1882, un article consacré en partie à l'un de mes premiers romans, article dans lequel il saluait le premier livre de Paul Hervieu, " Diogène le Chien ". Un peu plus tard, ayant su que j'étais un Wagnérien passionné, il eut l'amicale pensée de me faire envoyer par son journal pour rendre compte d'une représentation du cycle des Nibelungen au théâtre de Munich.

« Lorsque j'allai me fixer à Genève, je le perdis de vue: il était souvent en voyage, et je ne faisais

à Paris que des séjours peu prolongés. Je ne le revis plus qu'à de longs intervalles, entr'autres chez mon excellent ami M. de Porto-Riche. Mes relations personnelles avec lui ne peuvent donc pas avoir d'intérêt pour le livre que vous écrivez. Mais si vous avez l'intention d'y réunir les opinions sur lui de ceux qui l'ont connu, je vous dirai que j'ai gardé de lui un souvenir des plus affectueux, en même temps que j'ai senti grandir mon admiration pour son œuvre. Il me semble en effet que Maupassant occupe une place unique dans le roman contemporain. Il existe en soi, si l'on peut dire, et j'entends que l'intérêt de ses livres ne dépend ni d'une école littéraire, ni de thèses morales ou sociales, qui sont toujours transitoires.

« Il est le conteur. Personne, je crois, n'a poussé plus loin l'art et la perfection du récit, comme personne n'a jamais eu de la vie une vision plus simple et plus directe. Il n'est peut-être pas de ceux qui suggèrent des réflexions nombreuses et soulèvent des questions complexes : il est de ceux qu'on relit pour les relire, pour les admirer, et pour le prodigieux fleuve de vie et de réalité qui découle de leur plume.

« En vous remerciant, Monsieur, de m'avoir fourni l'occasion de rendre hommage à ce grand maître, dont la sympathie m'a été jadis très chère, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« ÉDOUARD ROD ».

GUY DE MAUPASSANT

ET LA "REVUE DES DEUX-MONDES"

On a longtemps attribué à Maupassant une boutade célèbre : *Trois choses déshonorent un écrivain : la " Revue des Deux-Mondes ", la décoration de la Légion d'Honneur et l'Académie française* (1).

Une autre boutade a également été prêtée à Maupassant à propos d'un critique habituel de la *Revue des Deux-Mondes* : « Ce cuistre serait un méchant, s'il n'était un sot ».

Guy de Maupassant se serait donc singulièrement contredit en acceptant plus tard d'écrire à la *Revue*, car c'est à M. Brunetière lui-même que l'on doit la collaboration de l'auteur de *Notre Cœur* à la *Revue*.

Cette collaboration fut décidée à la suite de correspondances et d'entrevues, dans lesquelles d'importants avantages matériels furent accordés à Guy de Maupassant.

(1) « Cette boutade de Maupassant a-t-elle jamais été dite ? A qui ? Et dans quelles circonstances ? », demandait Monsieur A. C. dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*, XXXVI, 382, n. du 30 septembre 1897.

Il résulte en effet, d'une lettre que le Directeur de la *Revue biblio-iconographique* de Paris a eu en 1897 sous ses yeux (1), que le grand romancier s'engageait à accorder désormais la primauté de ses œuvres à la *Revue des Deux-Mondes* qui, en retour, lui garantissait de lui prendre au minimum quinze feuilles d'impression par année, sur la base de quinze cents francs par feuille, soit au moins vingt-deux mille cinq cents francs.

Un beau denier qui explique bien des choses, mais ne suffirait pas, étant admis le caractère fier et indépendant de Guy de Maupassant, à motiver une palinodie de sa part, si les deux propos qui lui sont prêtés, à tort suivant l'*Intermédiaire* et la *Revue biblio-iconographique*, avaient été réellement proférés. Mais un renseignement inédit nous apprend les raisons des griefs de Maupassant, et rend probables les boutades.

Ayant, en effet, demandé à Madame Laure de Maupassant l'histoire des rapports de son fils avec la *Revue* de M. Brunetière, elle m'a textuellement répondu, en date du 8 janvier 1902 :

« Vers 1880, Guy de Maupassant donna à la *Revue des Deux-Mondes* une pièce de vers : la *Dernière escapade*, que Gustave Flaubert estimait beaucoup et que Guy dit un grand nombre de fois dans le monde.

« La *Revue des Deux-Mondes* REFUSA LA PIÈCE en reconnaissant qu'elle avait un grand mérite, mais parce qu'elle s'écartait trop des formes classiques familières à la *Revue*.

(1) Voir le numéro de janvier 1898, p. 59.

« Plus tard, des relations amicales s'établirent avec Buloz [*sic*]; la *Revue* publia *Notre Cœur*.

« Enfin, lorsque Guy tomba malade, il préparait pour la *Revue* une étude sur Tourguéneff.

« C'est tout ce que je sais, et je ne crois pas que vous puissiez apprendre davantage ailleurs ».

Le refus infligé à Maupassant explique ses boutades; la date du contrat si avantageux accepté par le romancier – qui est celle de l'année de la maladie – explique son changement d'opinion. Le caractère de l'auteur de *Fort comme la mort*, le caractère de l'homme déjà atteint par la folie des grandeurs, n'avait presque plus rien de la fierté et de l'indépendance du mâle écrivain de *Boule de Suif*.

Monsieur F. L.... a écrit à un ami, le 20 décembre 1897, cette lettre:

« J'ai beaucoup connu l'illustre conteur-romancier. Je ne sais si la boutade en question a été dite. Tout ce que je sais, c'est que si l'un de ses romans: *Notre Cœur*, a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, il regretta par la suite sa faiblesse. Il avait la flagornerie en exécration et les courbettes à faire pour entrer dans la maison lui répugnaient. C'est bien Maupassant qui disait d'un critique en renom qui collaborait alors mensuellement à la *Revue* et que je ne nommerai pas: *Ce cuistre serait méchant s'il n'était sot.* Le mot fit le tour du monde littéraire d'alors.

« Il mourut sans être décoré (1), ni académicien.

(1) Dans la récente étude de M. Roujon sur Maupassant (*Grande Revue* de 1904) il est dit en effet que

Comme je lui disais un jour: *Bah! vous êtes bien entré à la* Revue, *vous entrerez bien à l'Académie, et nous en serons tous profondément heureux*, il me répondit: *Moi, à l'Académie! Vous voyez ce qu'on fait à Fabre,*

« les seuls sacrifices retentissants qu'il ait faits, au cours de sa carrière, à ses principes d'attitude furent de refuser la croix au bon Spuller qui le pressait justement de l'accepter ». M. Roujon explique que Maupassant avait, pendant tant d'années, ressassé sur tant de modes qu'un écrivain qui se respecte n'est pas décoré, qu'il eût craint de se parjurer!

On trouve dans l'ouvrage de M. Paul Stapfer, doyen honoraire de la faculté des lettres de Bordeaux, *Des Réputations littéraires*, et dans les souvenirs de M. Albert Cim, *Le Dîner des gens de lettres*, de curieux détails sur cette question de la Légion d'honneur dans ses rapports avec les écrivains français.

M. Paul Stapfer nous apprend qu'il fut décoré à l'occasion du centenaire de l'École normale, et tout à fait par raccroc. On avait décidé en haut lieu, de donner la croix « à un de nos jeunes et brillants collègues qu'on voulait très justement distinguer, non pour sa fonction, mais pour son mérite, écrit M. Stapfer. Quelqu'un fit alors la remarque que le vénérable doyen de la Faculté à laquelle appartenait ce jeune homme n'avait pas la croix, et l'on s'avisa qu'il serait convenable de régler en même temps l'affaire de cet ancien. Voilà pourquoi je suis chevalier ».

M. Albert Cim raconte que M. Hector Malot, le célèbre romancier – qui n'est pas décoré – à toujours témoigné peu de goût pour les croix et rubans. « Le but et l'idéal de l'écrivain, c'est d'être *quelqu'un*, déclarait-il, alors qu'il était membre du Comité de la Société des gens de lettres, et il n'a pas à s'occuper de devenir *quelque chose*, officier d'Académie ou de l'Eléphant blanc, cheva-

n'est-ce pas? Quand il se présente, il a deux voix. Pourquoi? Parce que c'est un modeste, un fier, un indépendant, un silencieux qui cache sa vie. Eh bien, moi, si j'avais six voix ce serait le bout du monde.

lier de la Légion d'honneur ou du Mérite des domestiques, des bons domestiques selon le nom d'un des ordres les plus en faveur dans le duché de Saxe-Altenbourg. D'autant plus que ce *quelque chose*, ces rubans violets, rouges, verts, multicolores, ne dépendent pas de nous, mais uniquement de gens qu'il faut aller flagorner et courtiser, devant lesquels il faut s'aplatir. Eh bien, non! jamais de la vie! »

Guy de Maupassant - que la Légion d'honneur a aussi oublié - faisait un jour ce brutal aveu: « Je ne serai jamais décoré, parce qu'il faut, pour l'être, lécher trop de pieds de députés ».

Léon Cladel - également non décoré - remarquait que « les décorations ne prouvent, en général, que de hautes relations, et plus de démarches et d'instances que de dignité et de scrupules ».

Barbey d'Aurevilly - autre non décoré - disait que « le ruban de la Légion d'honneur fait commettre nombre de choses déshonorantes ».

Quelques mois avant sa mort, Paul de Kock répondait à un ami influent qui le poussait à solliciter la croix et se faisait fort de la lui obtenir: « En fait de croix, je n'en ai plus besoin que d'une, mon cher, c'est une croix de marbre, et mes enfants s'en chargeront ».

Émile Zola - toujours d'après le livre de M. Albert Cim - alla un jour trouver le ministre de l'Instruction publique pour lui recommander la candidature de Paul Alexis à la Légion d'honneur: « Comment! Alexis n'est pas décoré? se récria Son Excellence. — Non, monsieur le ministre; il est même, de tous ses anciens frères d'armes, les

On me préférerait X... Ah! comme je comprends Daudet! mais si Daudet se présentait demain, on lui préférerait Y... ou Z...! De plus en plus, les élections académiques se font en dehors de la littérature.

« Je me souviens qu'en 1890, après la bataille des onze candidats au fauteuil d'Augier, il me dit en riant: *Quatre hommes sont désignés par le talent pour occuper un fauteuil: Zola, Fabre, Loti, Theuriet. On s'attend à ce que la lutte entre eux soit chaude. Qui des quatre va l'emporter? Ah! vous ne connaissez pas l'Académie: chacun de ces hommes de valeur aura une ou deux voix et la lutte est entre Henry Houssaye, Lavisse et Thureau-Dangin.*

« Il avait les critiques en horreur. Il prétendait que leur mauvaise humeur vient de ce qu'ils se sentent inaptes à créer et jalousent les créateurs, même minuscules. *Ainsi, tenez,* me disait-il, *les critiques d'aujourd'hui qui font soit du roman, soit du théâtre,*

survivants des *Soirées de Médan*, le seul qui ne le soit pas. — Croyez bien, mon cher maître, que je vais m'efforcer de réparer cet oubli. Je serai enchanté, positivement ravi... Ah! mais fichtre! rectifia soudain le ministre. Pas cette fois! Nous allons entrer dans la période électorale, et ce serait une croix de perdue! Qu'Alexis patiente encore un peu! Dites-le lui! Je vous promets... ». Paul Alexis est mort étant toujours sous l'orme.

Même réponse fut faite par le même ministre à propos de Jules Levallois, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve. Républicain de vieille date, Jules Levallois avait refusé de se laisser décorer par l'Empire : « Raison de plus pour que nous le décorions! protestait ledit ministre. C'est à

sont bien plus gentils que ceux qui font de la critique pure. France et Lemaître sont toujours de bonne humeur. Brunetière et Faguet sont toujours grincheux.

« Je livre ces citations authentiques à ses futurs biographes ».

Quant à M. H..., il ne doute pas de l'authenticité de la fameuse boutade (1).

« Je ne sais à qui ce propos fut tenu, mais il le fut certainement. Si je n'ai pas connu personnellement le maître écrivain, j'ai du moins connu des amis à lui, et ce que je sais de lui est de nature à me faire croire à l'authenticité de la boutade. Bien entendu, Maupassant ne voulait pas dire que le titre d'académicien, de décoré et de rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes* fussent un déshonneur : il ne parlait que de ce qu'il faut faire pour obtenir ces titres et ce qui, d'après lui, déshonore vraiment un noble caractère, ce sont les flatteries, les bassesses nécessaires pour les gagner. Mais, hélas ! les « nobles ca-

la République à acquitter cette dette... Seulement pas maintenant ! J'ai aujourd'hui besoin de toutes mes croix à cause des élections, et je ne puis les gaspiller avec des littérateurs ».

Dans son *Journal* (tome VII, p. 157, et tome VIII, p. 102-103) Edmond de Goncourt déclare que s'il avait une faveur à demander à son ami le ministre Berthelot, ce serait « d'être rayé des cadres de la Légion d'honneur » ; et il ajoute, à propos d'un M. Durand, fabricant de fruits confits, décoré pour la supériorité de ses produits : « Voyons, là, raisonnablement, est-ce que la confection des fruits confits et celle des livres devraient avoir la même récompense ? »

(1) Lettre également du 20 décembre 1897.

ractères » deviennent de plus en plus rares et quelques bassesses de plus ne sont pas pour effrayer des gens qui ne font plus de l'art que par métier ou par profession et qui remplacent la sincérité par le truc et le ficelage. Maupassant, qui était un fier et véritable artiste, ne trouva donc ni un ministre pour le décorer, ni des académiciens pour l'élire, et si la *Revue* en question accueillit son dernier et plus mauvais roman, c'est que les journaux s'égayaient de l'hostilité de la *Revue* à l'égard du maître et qu'au surplus, le nombre des abonnés en diminuant, il fallait un roman croustillant pour garder ceux qui restaient fidèles.

« Qu'on ne dise pas que Maupassant mourut trop jeune pour être décoré: beaucoup l'ont été avant son âge, et quant à l'Académie, lorsqu'elle a un professeur ou un homme du monde à nommer, elle sait lui faire signe à temps. L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* a mentionné les académiciens élus les plus jeunes; je juge inutile d'en redire ici les noms et je renvoie à ces listes, auxquelles j'ajouterai seulement le vicomte E.-M. de Vogüé qui fut élu, il y a dix ans, ayant à peine quarante ans et n'ayant à son actif que deux ou trois volumes où il avait réuni des articles de revues et de journaux » (1).

(1) Monsieur Brunetière, qui a lu en épreuves ce chapitre, m'écrit énigmatiquement de Paris le 10 octobre 1894: « Monsieur, Puisque vous avez bien voulu me consulter sur le chapitre de votre livre que vous avez consacré aux rapports de Maupassant avec la *Revue des Deux-Mondes*, je m'empresse donc de vous avertir qu'il con-

tient beaucoup d'inexactitudes. Je serais d'ailleurs un peu naïf, vous en conviendrez vous-même, de vous aider à les rectifier. En me réservant de dire à mon heure ce que je pense de la façon dont MM. F. L... et H... croient servir la mémoire de « l'illustre romancier », je vous prie d'agréer, avec tous mes remerciements pour votre communication, l'expression de ma considération la plus distinguée. F. BRUNETIÈRE ».

Serai-je naïf à mon tour en disant que je ne comprends pas pourquoi M. Brunetière serait *naïf de m'aider à rectifier des inexactitudes* sur son compte? Ses répliques (puisqu'il le veut ainsi) ne seront pas dans mon livre. Il aura donc privé le public d'avoir sous les yeux, en même temps, toutes les pièces du dossier. Qu'y gagnera-t-il?

DOCUMENTS INÉDITS

SUR GUY DE MAUPASSANT

(1881-1894)

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT (1).

Paris, le 8 mars 1881.

MON cher auteur, J'ai beaucoup regretté d'être absent lors de votre visite, mais enfin j'ai lu avec plaisir les nouvelles que vous m'avez laissées.

(1) Je publie ici, textuellement, un dossier de lettres de Maupassant ou le concernant: lettres de sa mère, de son père, de sa belle-sœur, de son éditeur, de quelques amis de l'écrivain. Toutes les lettres de l'éditeur Havard à Maupassant et celles de la famille de Maupassant à son homme d'affaires Jacob, viennent d'une vente d'autographes de la fameuse Maison J. Charavay aîné et Étienne Charavay, dirigée à Paris par M. Noël Charavay, expert en autographes; les autres sont dues à d'aimables communications de MM. Balestre, Robert Pinchon, Meuriot, etc.

Voici l'histoire de mon *Dossier Maupassant.* Monsieur Noël Charavay qui m'avait fourni plusieurs autographes de Maupassant, imprimés ou fac-similés dans ce volume, et qui savait, donc, que je m'occupais de l'écrivain français, m'apprit le 26 octobre 1903 qu'un « Dossier Maupassant » allait être compris dans une vente qu'il comptait faire au mois de décembre, et qu'il n'aurait pas manqué de m'en envoyer le catalogue. Je lui proposai, par retour du cour-

Ainsi que vous me l'aviez fait pressentir, la *Maison Tellier* est raide et très audacieuse; c'est surtout

rier, d'éviter les enchères et de me vendre directement ces papiers. Il me répondit le 30 octobre : « Ce dossier « n'est pas ma propriété et le possesseur désire qu'il soit « vendu aux enchères. Il se compose de 18 pièces; quel- « ques-unes n'ont qu'une page, mais d'autres ont quatre « pages in-folio. C'est un dossier littéraire concernant *Bel-* « *Ami* et les autres œuvres de Maupassant. Il serait possi- « ble qu'une offre élevée décide le propriétaire à vendre « de suite, mais il faudrait qu'il soit tenté par le prix ».

La tentation devint encore plus forte quelques jours après, le 3 novembre, quand je lus ces mots de M. Charavay: « Le dossier a 35 pages in-folio ou in-8°. Une de « ces pièces a quatre grandes pages in-4° et contient, de « la main de Maupassant, la correspondance échangée avec « Charpentier à propos de l'insertion de son portrait dans « l'édition illustrée des *Soirées de Médan*. Deux lettres sont « écrites quand Maupassant, étreint par la folie, se croyait « près de mourir. Ces pièces sont d'un grand prix et j'es- « time qu'à 500 fr. le dossier n'est pas cher. C'est le prix « minimum fixé par le possesseur. Je suis persuadé que si « on les lui donnait immédiatement on éviterait la mise en « vente et la dispersion ». Le 18 novembre, le fameux dossier me parvenait à Frascati.

Quatre mois après, nouvelle tentation, venant toujours de M. Charavay. « Monsieur », m'écrivait-il le 9 mars 1904, « j'ai en ce moment un petit dossier intéressant sur Maupassant. Il se compose de deux parties. La première comprend des lettres de la famille de Maupassant (père, mère, belle-sœur, etc.), relatives à la succession de l'écrivain. La seconde est composée de lettres de son éditeur Havard; elles sont remplies de faits curieux pour l'histoire des œuvres de Maupassant. Êtes-vous disposé à faire l'acquisi-

un terrain brûlant qui soulèvera, je crois, bien des colères et de fausses indignations (1) ; mais en somme

tion de ce dossier? ». C'est *oui* que je répondis, naturellement.

Je dois ainsi à l'intelligente activité de M. Charavay d'avoir pu ajouter à mon volume de *Notes sur Maupassant* ces *Documents* si intéressants. Je les publie intégralement. Mon pauvre Larroumet dit, en effet: *Bien que Maupassant ait caché sa vie avec un soin jaloux et professé qu'il ne devait rien au public que ses œuvres, la critique littéraire est de plus en plus inséparable de la biographie et, lorsque l'on appartient à la postérité, elle s'arroge le droit de pénétrer vos secrets.* (Conférence du 12 mars 1899).

(1) Dans son article sur Maupassant (*Revue Bleue* du 29 juin 1889) M. Jules Lemaître écrit qu'il a connu Maupassant en 1880 à Croisset, chez Flaubert. « Un an après, j'étais à Alger. Maupassant vint me voir accompagné de Harry Alis (l'auteur de *Petite ville* et de ces fines et originales études: *Quelques fous*). Maupassant continuait à avoir très bonne mine. Les *Soirées de Médan* venaient de paraître, mais je ne les avais pas lues... Quelqu'un m'avait dit que *Boule de Suif* était drôle: cela m'avait suffi. Néanmoins, j'interrogeai poliment Maupassant sur ses travaux. Il me dit qu'il était en train d'écrire une longue nouvelle, dont la première partie se passait dans un mauvais lieu et la seconde dans une église. Il me dit cela avec beaucoup de simplicité, mais moi, je songeais: « Voilà un garçon évidemment très satisfait d'avoir imaginé cette antithèse. Comme c'est malin! Je la vois d'ici, sa machine: moitié *Fille Élisa* et moitié *Faute de l'abbé Mouret*. Toi, j'attendrai pour te lire qu'il fasse moins chaud ». Misérable que j'étais! Cette nouvelle, c'était la *Maison Tellier*! »

elle se sauve par la forme et le talent; tout est là, et je serais bien trompé si vous n'aviez pas un fameux succès (je ne parle pas du succès littéraire qui est acquis d'avance, mais du succès de librairie). Quant au *Papa de Simon*, c'est tout simplement un petit chef-d'œuvre.

Comme vous m'aviez manifesté le vif désir de voir enlever ce volume très rapidement, j'ai remis les trois nouvelles à l'imprimerie aussitôt lues, et je vous prierai de bien vouloir être assez bon pour me fixer un rendez-vous, afin que nous puissions arrêter ensemble la date de la publication à quelques jours près.

J'espère que votre indisposition n'a pas eu de suites fâcheuses, et que vous êtes même complètement rétabli; d'ailleurs je ne vous permettrais pas d'être malade maintenant, car ce n'est vraiment pas le moment.

A bientôt j'espère, cher Monsieur, et soyez assuré de tout mon dévouement.

V. Havard.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, le 5 août 1884.

Mon cher auteur,

Je vous adresse, ci-inclus, la situation de votre compte au 1er juillet. Le dernier volume a assez bien marché, mais les anciens volumes n'ont pas donné, comme je l'espérais, surtout après ma tournée d'an-

nonces et la publicité qui s'est faite autour de votre nom.

Il est vrai que nous traversons une crise commerciale qui a sensiblement affecté la librairie; laquelle crise n'a fait que s'accentuer d'une façon pitoyable depuis l'invasion de l'épidémie dans le Midi. Les affaires sont presque nulles, et si cette situation doit se prolonger encore quelque temps, je n'aurai pas un gros trimestre à vous régler.

Mon appréciation sur la solvabilité de vos éditeurs, R..... et B...., n'était que trop fondée; car les deux billets de 500 fr. chacun que vous m'avez passés viennent de me rentrer tous deux impayés et protestés, c'est-à-dire avec toutes les herbes de la Saint-Jean. J'ai dû naturellement les rembourser, mais à côté de ce petit souci, j'ai éprouvé un ennui très désagréable du retour de ces effets endossés par moi. Enfin, quoi qu'il en soit, le retour - capital et frais - s'élève à 1022 francs.

Je vous serais obligé de me dire ce que vous comptez faire en face de cette situation, car je vais me disposer, moi aussi, à quitter Paris pour quelque temps.

Il y a plusieurs façons d'en poursuivre le recouvrement. Le plus naturel serait de les poursuivre vous-même, mais je puis également les poursuivre moi-même directement. Toutefois, je dois vous dire - entre nous - qu'ils sont *très malades*, et qu'il faudrait réfléchir un peu avant de se hasarder à risquer environ 150 francs de frais de procédure.

Il ne serait pas défendu, après tout, d'essayer d'être un peu adroit dans cette affaire; et si vous

voulez bien me permettre un conseil, je pense que vous feriez bien d'essayer de traiter à l'amiable avant qu'ils soient tout à fait à terre, et que la propriété d'exploitation de votre volume soit tombée entre les mains des créanciers.

Ayant cette épée de Damoclès sur la tête, c'est-à-dire la crainte d'une poursuite immédiate au Tribunal de commerce, peut-être consentiraient-ils à vous rendre le *stock* des exemplaires des *Contes de la Bécasse* et à annuler le traité. Enfin, mon cher ami, voyez cela de près, et dites-moi ce que vous en pensez.

Je vous remets inclus une lettre de M. John Eggers concernant une demande de traduction de *Une Vie*. A une première lettre de ce monsieur, j'ai répondu le 25 juillet, que s'il consentait à payer à Paris la somme de 500 francs, je le mettrais en relations avec vous pour obtenir votre autorisation. Vous verrez par cette dernière lettre qu'il n'est pas éloigné d'accepter ces conditions. A vous maintenant, mon cher, de poursuivre l'affaire. Je n'ai pas voulu vous déranger avant de savoir si nous avions affaire à un client sérieux. Ma réponse est au copie-lettres, et je vous engage à vous méfier de ces gaillards-là. Ne rien lâcher sans monnaie.

Et la *Petite Zette*, pensez-vous toujours pouvoir me rendre le service de lui faire quelque chose?

A vous, mon cher ami, bien cordialement.

V. Havard.

PS. Sapristi que vous avez fait une nouvelle remarquable dans le *Gaulois*: « Les Martin ». Nom de

Dieu, ça ne me sort pas de la tête. – Vous n'avez jamais fait plus fort – et vous ne saurez jamais combien elle a *impressionné* le public. [*Le véritable titre de la nouvelle citée sous le nom d'un des principaux personnages par M. Havard est "Le Retour". Cette nouvelle parut dans le "Gaulois", le 28 juillet 1884.* (R. Pinchon)].

A propos, j'allais oublier l'essentiel. Vous avez vu évidemment l'article remarquable que vous a consacré Sarcey, il y a quelques jours, et vous avez vu le terrible coup de pied de l'âne qu'il a f.... à votre éditeur. Je ne vous dissimulerai pas que j'en ai ressenti un véritable chagrin, car ce volume m'a donné du mal et je n'ai rien négligé. M. Eggers demande si vous n'avez pas déjà donné l'autorisation pour *Une Vie* et je n'ai pas pu le renseigner.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, le 15 octobre 1884.

Mon cher auteur,

Yvette et les 5 contes vont faire un volume de 246 à 250 pages ; c'est un peu court pour un volume de nouvelles. Et cependant il n'était pas possible de « blanchir » davantage, car c'est le même texte que *Miss Harriet.* On pourrait, à la rigueur, le laisser tel quel, en mettant du papier assez fort, mais le public trouvera ça court. Ce qui serait admissible pour un petit roman dans le genre de la *Veuve* de Feuillet, ne l'est plus lorsqu'il s'agit d'un volume de nou-

velles. Je vous conseille donc de ne pas rester au dessous de 300 pages et de me donner encore 4 contes de l'importance des autres ; nous arriverions avec cela à 300 et quelques pages, comme vos précédents volumes.

Vous voyez que nous avons marché raide sur la composition et les épreuves, comme je reconnais que vous avez marché non moins raide pour la correction des placards. Je vais vous envoyer des épreuves en pages que vous pourrez me donner en bon à tirer, et nous pourrions essayer de paraître vers le 25 courant – si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Si vous vous décidez à me donner un supplément de manuscrit, cela ne retardera pas le volume, car on composerait vivement pendant que vous corrigeriez les épreuves en pages.

Nous causerons, à votre retour à Paris, de la communication que vous m'avez faite, au sujet de votre volume chez Ollendorff.

Je croyais avoir trouvé une place à votre ami, mais quand M. Renaudet est allé pour le proposer elle venait d'être prise. Je continue à m'en occuper dans mon entourage, mais les affaires sont si dures, que ce n'est pas facile: enfin, je ne désespère pas de lui trouver quelque chose.

A vous, mon cher ami, bien cordialement et de tout cœur.

V. Havard.

PS. Veuillez bien, je vous prie, présenter mes respectueux hommages à Mme Brun-Chabas.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

14 janvier 1885.

Mon cher auteur,

Vous me tyrannisez pour votre compte avec une cruauté inouïe. Vous saviez à quelques centaines de francs près ce qu'il y avait, et, lors de notre dernière rencontre je vous avais prévenu que l'argent était à votre disposition. Vous ne pouvez pourtant pas, en bonne conscience, récriminer contre ce pauvre éditeur qui vous ouvre sa caisse!

Nos comptes doivent bien, en effet, être arrêtés à la fin de chaque trimestre, mais s'il nous fallait les établir tous dans la semaine suivante, cela serait matériellement impossible, et, à la fin de l'année nous avons un inventaire général qui nous prend plus de temps encore.

En outre, j'ai en ce moment des ennuis qui ne me laissent pas une minute de repos ni de calme. Cette maudite affaire me prend tout mon temps et, avec cela, j'ai deux employés de moins ces jours-ci; un que j'ai mis à la porte et l'autre est malade. Quoi qu'il en soit, j'ai passé une partie de la nuit pour établir votre compte que je vous fais remettre ci-inclus.

Quant au volume *Des Vers*, je n'ai pas porté de chiffres avant d'en avoir causé avec vous. Je n'ai pas fait là, jusqu'à présent, une brillante affaire commerciale; il est évident que mon édition est enrayée par l'autre exploitation à côté. J'ai dépensé près de cinq mille francs de fabrication et 2000 fr. de pu-

blicité, et je suis encore loin d'avoir fait mes frais. Je pense que vous ferez bien d'être conciliant sur ce chapitre-là et de m'aider un peu à supporter ce petit choc.

Comme on donne généralement 10 pour cent sur les éditions de luxe, comme droits d'auteur, je vous proposerai de vous payer 0,75 par volume vendu ; je crois que ce sera raisonnable.

Nous en causerons, d'ailleurs, quand vous voudrez, et, je vous donnerai toutes les pièces de fabrication.

Je suis pris une partie de la journée par cette gueuse d'affaire. Voulez-vous me donner rendez-vous à la Librairie ou ailleurs de 4 à 6 heures?

Un mot au porteur s'il vous plaît. Je vous serre cordialement la main.

V. Havard.

Maupassant à Henri Amic.

Chatel-Guyon, 17 août [1885].

Merci, mon cher ami (1), pour votre aimable invitation et pardonnez-moi si je ne l'accepte pas en ce moment. Mon premier mois de chasse est toujours pris par six ouvertures successives en Normandie ; et il m'est impossible de changer l'ordre établi de ces chasses obligatoires. Mais j'espère bien aller vous voir aux Bouleaux (2) dès que je serai de retour à Paris.

(1) Monsieur Henri Amic, un des auteurs d'*En regardant passer la vie*...

(2) La villa des Bouleaux près Gouvieux (Oise).

Je viens de faire d'*admirables* excursions en Auvergne, c'est vraiment un pays superbe et d'une impression bien particulière, que je vais essayer de rendre dans le roman que je commence. Vous savez que le Vte de Serionne se marie – grâce à nous. Il épouse sa cousine chez qui nous l'avons laissé à Catane. Je ne m'attendais guère à ce résultat de notre voyage en Sicile (1).

Voulez-vous fonder une agence?

A bientôt, mon cher ami, je vous serre bien cordialement les mains. Rappelez-moi je vous prie au bon souvenir de tous les vôtres.

GUY DE MAUPASSANT.

Il faut rapprocher cette lettre de ce dialogue entre Mme Lecomte et M. Amic (p. 36 et suivantes de leur livre *En regardant passer la vie....*):

« AMIC. — Je connus Maupassant chez Mme Eugène Yung, la femme de l'ancien directeur de la *Revue Bleue*... Je le retrouvai chez Mme Adam, puis des mois s'écoulèrent... Je voyageais en Russie, en Finlande et en Suède, quand j'appris que ma mère se trouvait à Cannes au même hôtel que Mme de Maupassant et ses fils, Guy et Hervé. Dans une de mes lettres, datée de Moscou, j'écrivis qu'après avoir supporté pendant des mois la neige et la glace, il serait étrange de me trouver subitement transporté sous le soleil de l'Italie ou [*sic*] de la Sicile.

(1) Monsieur AMIC m'écrit des Bouleaux le 22 juillet 1904: « Monsieur, C'est au mois de mai 1885 que je fis avec Guy de Maupassant le voyage de Sicile. C'est à cette époque que parut *Bel-Ami*. Maupassant me paraissait jouir alors d'une grande santé, d'un parfait équilibre physique et moral. Rien ne pouvait faire présager sa triste fin ».

« Il est probable que ma mère parla de mon désir à Maupassant. Quand je revins en France, je reçus une dépêche aux Bouleaux, et une carte-télégramme à Paris, signées de Guy; il me demandait de partir avec lui pour la Sicile. L'idée d'avoir un pareil compagnon me ravit. Malheureusement cette année-là je devais faire mes treize jours; avant de songer à ce voyage, il me fallait obtenir un sursis de l'autorité militaire. Je courus chez Guy, je lui expliquai mon ennui. Je ne pouvais rien décider avant d'avoir reçu la réponse de l'État-Major. Mais tout s'arrangea, Maupassant partit pour l'Italie avec Henri Gervex et Georges L..., et il fut convenu que je les rejoindrais à Naples. Mes démarches ayant réussi, trois semaines après je retrouvai Guy à l'hôtel du Vésuve. J'arrivai d'assez bonne heure; Gervex et Georges L... étaient encore au lit. Ah! les amusantes présentations!

« Le même jour nous fîmes l'ascension du Vésuve. Nous prîmes un landau qui nous conduisit de Naples au funiculaire. En traversant les villages de Torre del Greco, d'Herculanum, de Torre dell'Annunziata, et leurs rues garnies de fils auxquels pendent des tubes de macaroni de longueur et de grosseur inégales, Gervex nous contait des blagues d'atelier. Je remarquai que, de temps à autre, Maupassant appelait Georges L... « Général ». Étonné, pressentant quelque fumisterie, je ne demandai pas pourquoi. A mesure que la voiture montait, la vue devenait superbe. Nous apercevions le panorama de Naples, puis, au-dessus, San Martino; plus loin, le couvent des Camaldules; à l'horizon on devinait le cap Misène. Alors, d'un ton sentencieux Georges L... dit tout à coup: « Ce n'est que lorsqu'on s'élève à de pareilles hauteurs qu'il est permis à l'œil d'embrasser de semblables horizons ». En entendant cette déclaration, Guy s'exclama: « Du coup, mon cher, vous passez maréchal! »

« Le Vésuve avait cette année-là des crevasses par

lesquelles sortaient des coulées de lave. C'étaient comme des ruisseaux de fonte en fusion. Ils coulaient vite. Nous nous faisions un jeu de les enjamber. Nous revînmes à l'hôtel pour dîner. Le soir on décida qu'on irait flâner par la ville. Nous n'avions pas fait dix pas dehors que nous fûmes accostés par des hommes qui nous offrirent de nous procurer... toute la lyre des plaisirs sensuels. Ils contaient leur boniment avec une emphase extraordinaire, cherchant à éveiller en nous les curiosités malsaines qu'ils jugeaient propres à nous tenter. Ces bons ruffians napolitains perdirent leur temps; mais le lendemain cette rencontre inspira Maupassant: il écrivit sur Naples un article pittoresque qui n'a pas été réimprimé. Il nous y dépeignait, accoudés sur les blancs parapets de pierre, admirant l'étrange spectacle que formaient dans la nuit la mer et le volcan, puis tirés de notre rêverie par l'abord de louches personnages se faisant un jeu d'exciter nos désirs, et il écrivait en terminant: « Pour peu que vous en ayez l'envie, ces gens-là vous offriraient le Vésuve » (1).

« Nos compagnons retournèrent à Paris, rappelés par le vernissage. Maupassant et moi nous allâmes à Sorrente, Capri, Amalfi, Salerne et Pœstum; avant de nous embarquer pour Palerme et la Sicile, nous visitâmes l'île d'Ischia. Un tremblement de terre venait de détruire Casamicciola. Le triste aspect que celui de cette ville en ruines! C'était une Pompéi moderne. Des morts gisaient encore sous les maisons écroulées. Guy écrivit aussi un article sur Ischia; qu'est devenu cet article? Mais je m'ar-

(1) Le texte exact est: « L'arche de Noé contenait moins d'animaux qu'ils n'ont de propositions. Leur imagination s'enflamme par la difficulté de la victoire ; et ces Tartarins du vice, ne connaissant plus d'obstacles, vous offriraient le volcan lui-même pour peu qu'on le parût désirer ». [A. L.].

rête, je ne veux rien vous conter aujourd'hui ni de ce temps passé en Italie à l'époque des lucioles, ni de notre voyage en Sicile; nous reparlerons de cela plus tard.

Mme Lecomte. — Quelle force ont les hommes sur eux-mêmes! Je ne saurais arrêter ainsi le flux de mes souvenirs. Quand ils crépitent dans ma tête, quand ils débordent de mon cœur, ma bouche les chante à toute voix, sans réserve. Parlez-moi encore de Maupassant; est-il venu aux Bouleaux?

Amic. — Jamais, bien que je l'en aie souvent prié. Il me dit à ma dernière invitation: « Pardon, mon ami, si je n'accepte pas en ce moment; ce n'est pas ma faute, vous auriez tort de m'en vouloir. Mon premier mois de chasse est toujours pris par six ouvertures successives en Normandie, et il m'est impossible de changer l'ordre de ces chasses obligatoires. Mais j'espère bien aller vous voir aux Bouleaux dès mon retour à Paris ». [*Cette conversation attribuée à Maupassant n'est que la copie d'un passage de la lettre que je viens de publier ici!*]. Quand il revint de Normandie je l'interrogeai sur la façon dont il avait passé son mois d'août:

« — J'ai fait d'admirables excursions en Auvergne, c'est vraiment un pays superbe, me répliqua-t-il, et d'une impression bien particulière que je vais essayer de rendre dans le roman que je commence.

« Ce roman devait être *Mont-Oriol*. Le même jour Guy m'apprit le voyage du vicomte de Sérionne:

« — Vous savez, Amic, que c'est grâce à nous qu'il se marie? Il épouse sa cousine chez qui nous l'avions laissé à Catane. Vous ne vous attendiez guère à ce résultat de votre voyage en Sicile »?

« Et narquoisement il ajouta:

« — Voulez-vous fonder une agence? [*Tout ce dialogue est encore un emprunt à la même lettre de Maupassant*].

« A présent, mon amie, si vous tenez à savoir l'histoire

du mariage du vicomte de Sérionne, la voici. Lors de notre départ pour Catane, le jeune prince Scaléa nous avait invités, Maupassant et moi, à nous arrêter chez son grand-père qui possédait une importante thonnerie au-dessus de Solunto. Nous espérions assister à des combats de thons et d'espadons. On nous avait conté que ces batailles fantastiques rougissaient la mer de sang. Notre curiosité était piquée, elle ne fut pas satisfaite. Nous ne vîmes ni un thon ni un espadon. Le jeune prince Scaléa et le vicomte de Sérionne assistaient au déjeuner qui nous fut offert. Tous deux devaient retourner à Palerme dix minutes après nous avoir vus partir et ils nous enviaient: bien qu'habitant la Sicile ils ne connaissaient pas Catane.

« — Saississez donc l'occasion, leur dit Maupassant, venez avec nous !

« — Nous ne demanderions pas mieux si nous y avions pensé plus tôt, mais c'est impossible. Songez! nous n'avons rien, pas des chemises de nuit, pas d'objets de toilette...

« — Nous vous en prêterons.

« — Si nous nous décidions? s'écria M. de Sérionne. J'en profiterais pour aller voir une de mes cousines que je ne connais pas.

« — Vous n'avez plus le droit d'hésiter, insista Guy, voici le train, dépêchez-vous, prenez vite vos billets.

« Joyeusement les deux cousins obéirent, et quand le train partit nous éclatâmes de rire tous les quatre à l'idée des complications comiques qu'allait susciter un si rapide embarquement.

« Ce court voyage fut charmant et il eut de matrimoniales conséquences. Je puis affirmer que le vicomte de Sérionne s'est marié sans préméditation!

« Quant à Maupassant il ne vint jamais aux Bouleaux ».

Le vicomte de Sérionne est fils du comte, agent supérieur au Caire de la *Compagnie du Canal de Suez*, et de la comtesse née de La Bégassière.

Quant au voyage en Sicile, en voici encore quelques détails tirés d'un article de M. G. Ragusa Moleti: *Guy de Maupassant a Palermo* (*L'Ora*, Palermo, anno I, num. 231).

« Se l' irreligioso occhio di tutti quei Dulcamara che hanno invaso il campo dell'arte, si è creduto in diritto di posare uno sguardo irriverente su i più forti cervelli, che non hanno avuto altra malattia se non quella di pensare meglio che la savia folla dei mediocri, figuratevi se può lasciarsi sfuggire l'occasione di esercitare l'indiscreta sua indagine sul cervello d'un uomo, che, come il povero Guy de Maupassant, ebbe la sventura di passare gli ultimi mesi della vita in una casa d'alienati. Oh, non c'è medico che pensi di poter giungere all'estetica per via della clinica, il quale dubiti che quel gran cervello in cui nacquero, prima di guastarsi per sempre, tante gioconde fantasie, tanto popolo d'indimenticabili ombre d'arte, gli appartenga di diritto? Nè io intendo contrastarglielo. Si serva pure; vo' dargli anzi una data sicura, acciocchè vada a ritroso di qualche anno nello stabilire il principio della infermità di quell'illustre uomo.

« Alcuni collocano quell'infausta data al 1890, quando, cioè a dire, la cosa divenne palese all'universale, per certi violentissimi atti di delirio, che non potevano rimanere secreti. Altri, e sono la maggior parte, vanno anche più indietro, al 1887 e al 1888, quando furono pubblicati i volumi nei quali si trovano le novelle in cui lo scrittore comincia ad appalesare i primi brividi di quella paura, onde sventuratamente doveva essere il più sincero analizzatore, che havvi in tutta la letteratura europea. Parlo dei volumi che prendono nome dalle novelle intitolate *Sull'Acqua* e le *Horla*, che aprono quei due libri.

« Ed io penso che si deve andare anche più indietro di quegli anni, giacchè, quando il geniale autore della *Signorina Fifì* venne a Palermo, il verme della follia lavorava già nel cervello di lui. Oh, quante volte parlammo

di ciò col povero Oddone Berlioz, che fu compagno sempre del celebre scrittore nel tempo che egli rimase tra noi! Anche il Pipitone-Federico, il quale passava le intere giornate col Maupassant, è del medesimo parere del Berlioz e mio.

« Ma sarà meglio venire ai fatti.

« Ricordate l'intreccio di quel racconto dal titolo *Lui*, pubblicato nel libro, che prende nome dalle *Sorelle Rondoli*, con cui s'apre il volume? In quel racconto, che è in forma di lettera, il protagonista scrive ad un amico presso a poco così: « Mi dirai pazzo; e lo sarò forse. Prendo moglie, quantunque sia convinto di fare una grande sciocchezza, rinunziando all'amor libero, io, che mi sento incapace d'amare una sola donna; io che vorrei avere mille braccia, mille labbra, per soddisfare al mio gran desiderio d'amore. Nondimeno, prendo moglie... poichè non voglio star più solo la notte. Vo' sentire presso di me una creatura che parli, non importa di qual cosa, ma che mi faccia sentire la sua voce. Pur non credendo agli spiriti, pur non avendo paura dei morti, io provo un senso d'un terrore incomprensibile per cui non posso star solo. È così: se parlo, ho paura della mia stessa voce; se cammino, ho paura di quel che può celarsi dietro una porta, dietro una cortina, dietro un armadio, sotto il letto. Spesso mi volto improvvisamente, giacchè ho paura di ciò che è dietro di me, quantunque non vi sia nulla, ed io lo sappia ».

« Ebbene, fu in queste condizioni di spirito sorpreso il povero Maupassant, da me, da una di quelle donne che... son pur esse paurose di star sole... anche quando è giorno, e che mi confidò la cosa, come si confida una stranezza incomprensibile. Me ne parlò anche il povero Berlioz molte volte e con grande asseveranza. A conferma di quanto dico, il Pipitone-Federico, interrogato delle impressioni che serba nella memoria a proposito del Maupassant, mi scrive: « Amava le donne, non per bisogno

dei sensi già stanchi; ma per averne compagnia la notte ».
Come vedete, tutto ciò che il Maupassant scrive nella novelletta dal titolo *Lui*, ha il valore d'un documento autobiografico. Non vi pare?

« Sperando di poter raccogliere su questo proposito una testimonianza di più, mi recai, giorni or sono, all'*Albergo delle Palme*, e cercai del proprietario signor Enrico Ragusa, il quale, essendo qualche cosa di più che un semplice albergatore, pensavo che dovesse aver notato nella vita dello scrittore francese, che stette in casa di lui un due settimane, qualcuna di quelle particolarità, che sfuggono a coloro cui non sono familiari, come al Ragusa, gli studî d'osservazione. E il signor Ragusa mi disse che il Maupassant giunse a Palermo il 28 aprile 1885, e rimase alle *Palme* sino alla metà di maggio. Egli l'accompagnò un giorno, insieme con il Principino Scalea, a Selinunte, e serba il ricordo di una stranezza raccontata, con ingenua disinvoltura, dal Maupassant durante la gita.

« Ecco qua. Una notte quel geniale scrittore usciva da un circolo, e stava per rincasare, quando, dall'alto d'uno di quei carrettoni l'immenso carico dei quali arriva quasi sino ai primi piani, cade fra i piedi del robusto cavallo e va sotto le ruote il carrettiere, che, mezzo ubbriaco, s'era forse addormito sopra la catasta dei sacchi ond'era pieno il carrettone. Il Maupassant, che trovavasi con un amico, accompagna in legno quel disgraziato all'ospedale; ma, per via, il carrettiere vien meno, e il medico di guardia non potè che constatarne il decesso.

« E fin qui non c'è nulla che possa arrecarci sorpresa. Lo strano comincia, quando il Maupassant prega il medico, che era un suo amico, acciocchè, ad anatomia fatta, volesse dargli un pezzo di carne di quel cadavere. Il domani, il medico lo contentò, e il Maupassant portò la carne a un cuoco, la fe' cucinare e la mangiò, per cavarsi una curiosità da antropofago. Egli potea dir quindi, per espe-

rienza, che la carne umana è insipida al palato, e che ha un sapore di vitello scipito, de *veau fade.* [*MM. Ragusa et di Scaléa ont été les victimes d'un tour que Maupassant avait joué également, quelque temps avant, à Amic. Celui-ci ayant manifesté son horreur pour l'anthropophagie, Guy murmura: — Vous avez tort; la chair humaine est un mets excellent. — Vous avez mangé de l'homme? — Non, de la femme; c'est délicat et savoureux, j'en ai repris... En entendant Guy lui faire une pareille déclaration, Amic ne put s'empêcher de tressaillir. Il ignorait alors que Maupassant se plaisait à ces mystifications. Il adorait faire gober les contes les plus invraisemblables, et était ravi d'abuser la crédulité de ses auditeurs*].

« Il signor Ragusa non ebbe agio di potere studiar molto il Maupassant, giacchè di quei tempi la sua compagna era inferma. Ricorda nondimeno il religioso entusiasmo con cui il gran novelliere francese entrò, e rimase, per ore ed ore, nell'appartamento abitato, tempo prima, da Riccardo Wagner, ospite, come si sa, un intero inverno all'*Albergo delle Palme*, i cui muri vibrarono delle ultime immortali note del *Parsifal*, quando quel capolavoro era ancora un secreto pel mondo.

« Il Maupassant rimase fermo a lungo innanzi all'armadio aperto e olente ancora dell'essenza di rose di cui il gran maestro profumava sempre la sua biancheria. Assorbendo quel profumo, sentiva come d'essere in comunione con l'anima dell'immortale compositore. Quali straordinarie contraddizioni nella natura del povero Guy! Nel momento che si riempiva il petto dell'anima delle rose, ei non pareva quell'istesso uomo, che s'era fatta cucinare la carne d'un carrettiere morto per istrada!

« Poche sere prima che il Maupassant partisse da Palermo, in casa del signor Ragusa era celebrata la cara ed intima festa del battesimo d'una bambina, e il Maupassant fu uno degl' invitati. Quella sera si mostrò giocondo,

come era sempre del resto, allorchè si trovava in mezzo a molta gente. Melanconico, pensieroso, preoccupato non lo vedevate che quando era solo, o quando si avvicinava l'ora di rimanerci. Mentre si parlava di questo e di quello, il Maupassant s'alza d'un tratto e dice al Ragusa:

« — Mi dia un pettine.

« — E per far che?

« — Vedrà, vedrà.

« E il Ragusa glielo diede, pensando che il suo illustre ospite volesse fare qualche gioco. Avuto il pettine, il Maupassant disse al Ragusa e poi agli altri:

« — Venite con me al buio.

« Andati al buio, dalla massa dei foltissimi e dritti capelli, pettinandoli lestamente, il Maupassant prese a tirar fuori un adamantino scintillìo elettrico, che fe' una strana impressione a quanti ebbero l'agio di osservar il fenomeno.

« Un'altra osservazione mia, corroborata dalla testimonianza del Pipitone, è questa che il Maupassant beveva, non per il piacere di bere, ma per la tragica necessità di sottrarre sè a sè, perdendo un po' la coscienza del proprio io, per quella indefinibile paura che egli sentiva dell'ignoto; paura, che spesso lo faceva voltare come di scatto, per vedere, quando nessuno ci era, chi fosse attorno a lui.

« E intanto questo terrore dell'ignoto non faceva arretrare quell'uomo innanzi alle cose fosche e misteriose. I brividi lo facevano patire; ciò non di meno egli non isfuggiva le occasioni di provarne. Quel che fecero e il Berlioz e il Pipitone per non farlo scendere nell'orrenda sepoltura dei Cappuccini, non posso dimenticarlo. Eppure, ei ci volle scendere, salvo a disperarsi, quando fu laggiù, per la morbosa illusione di non poterne più uscire. E gli parve come una grazia, come un miracolo il trovarsene fuori, un po' dopo che c'era entrato. Sentiva in quei sotterranei corridoi come se fosse per lui incominciata l'eternità.

« Dai *Cappuccini* andò immediatamente alla *Villa Tosca*: provava il bisogno di vedere un po' di verde e un po' di fiori. Uscendo da quella amenissima villa, pei *Porrazzi*, scese verso la città. Prima di giungervi, però, a mezza strada, le sue carni dovevano essere corse da un altro brivido, passando accosto al Manicomio. Non volle visitare però quel sepolcro di vivi, che gli fece, a ragione, maggior paura di quello dei morti. Ricercatore di brividi che gli facevan male, l'unico angolo di terra dove non voleva ricercarli era la casa dei matti.

« Scrisse egli un giorno: « I pazzi mi attraggono, giacchè vivono in un misterioso paese di sogni, dove tutto ciò che han veduto, tutto ciò che hanno amato è da essi rifatto in guisa che l'impossibile non esiste più, e l'inverosimile per loro scompare... Oh, solo i pazzi sono felici, giacchè hanno perduto il senso della realtà! »

« Quando scriveva queste parole il Maupassant godeva la gran letizia della salute della mente. Venuto in Palermo, aveva cangiato filosofia: di pazzi non volle saperne, giacchè ei cominciava a presentire la immensa sventura che doveva sopravvenirgli. Col vero non si scherza! »

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Samedi, 12 sept. 1885.

Mon cher auteur,

Je viens de trouver votre lettre en rentrant et je m'empresse de vous donner des nouvelles de ce grand vaurien de *Bel-Ami*: Nous sommes en ce moment sur la *37e édition*.

Tout le commencement du fameux programme que je vous avais développé à parfaitement réussi – ainsi que vous avez dû le voir – il n'y a que le *Figaro*

qui n'a pas donné ; mais je compte tenter un nouvel assaut au mois d'octobre et j'espère être plus heureux. Nous causerons de cela lors de votre retour à Paris.

Plusieurs journaux ont déjà parlé de votre pièce avec Busnach, et je crois qu'on va l'attendre avec une véritable curiosité.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments les plus dévoués.

V. Havard.

PS. Le fameux Nilsson était bien venu à la Librairie au sujet de sa demande de traduction, mais je ne l'ai plus revu. Par contre, voilà deux auteurs Suédois qui m'écrivent simultanément pour demander l'autorisation. L'un M. *Sundbecq, offre 100 frs.* et l'autre M. *Carle Suneson, offre 200 frs.* Voulez-vous me dire, par retour du courrier, si vous n'auriez pas par hasard donné votre autorisation depuis notre dernière entrevue, et si je puis traiter pour les 200 frs. Vous verrez cette correspondance-là à votre retour.

Victor Havard a Maupassant.

9 octobre 1885.

Cher auteur et ami,

Je suis un peu en retard pour vous répondre, car ma femme vient d'être assez gravement malade, et ces tribulations de famille m'ont un peu fait négliger ma correspondance. Fort heureusement elle va beaucoup mieux maintenant, et j'espère rentrer dans une ère de tranquillité.

On s'occupe de votre compte que je pourrai vous adresser d'ici deux ou trois jours; mais dès maintenant, je puis vous dire que vous pouvez compter sur environ *neuf mille francs.*

Tous mes comptes sont réglés – comme vous le savez – par trimestre ; mais le mois qui suit ces trimestres m'est nécessaire pour établir et régler tous ces comptes respectifs. Quand je puis le faire avant, vous savez par expérience combien j'y mets de complaisance. Mais ce trimestre-ci, par exemple, où les chemins de fer ont vendu plus des deux tiers des *Bel-Ami* sortis de la Librairie, je serai obligé d'attendre la fin d'octobre pour le versement qu'ils doivent me faire et qui me permettra de vous régler.

En résumé, mon cher ami, je pourrai vous envoyer 2000 frs. le 17 courant et 2000 frs. le 26 courant; pour le reste, vous serez obbligé d'attendre la fin d'octobre. Toutefois, si vous aviez un besoin pressant pour une somme supérieure à celle que je vous indique ci-dessus, vous pourriez faire traite sur moi à fin octobre comme vous l'avez déjà fait.

J'ai reçu 200 frs. de Monsieur Suneson à Stockholm pour la traduction de *Bel-Ami* que j'ai porté à votre crédit.

Messieurs Singer et Wolfner de Budapest, me demandent également l'autorisation de traduire *Bel-Ami* en hongrois, pour être publié en 2 volumes à 1 fr. tout cartonnés comme la *Grande Marnière* dont il m'ont envoyé un spécimen. Que dois-je faire? faut-il leur demander 200 frs. également?

Le journal *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* me demande aussi le droit de reproduire *Yvette* dans leur

journal au tarif de la Société des Gens de Lettres avec laquelle ils ont un traité. Que dois-je répondre?

Un mot, je vous prie, au sujet de ces deux affaires.

A vous, mon cher ami, bien cordialement.

V. HAVARD.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

30 novembre 1885.

Mon cher ami,

Aujourd'hui, fin de mois, je suis pressé au point de ne pouvoir venir jusque chez vous. Je vous envoie *mille francs* en un billet de banque ci-inclus à valoir sur votre compte, et je vous apporterai le solde lundi 7 courant.

Je vous serre bien cordialement la main.

V. HAVARD.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Paris, le 23 octobre 1886.

Mon cher ami,

Notre déménagement (1) nous a tellement mis sens dessus-dessous que tous les services se sont trouvés un peu désorganisés; c'est ce qui explique ce léger retard à vous envoyer votre compte.

J'avais donné l'ordre au comptable de vous envoyer 1000 fr. par le télégraphe, mais il a trouvé les frais d'envoi trop onéreux et, comme j'étais absent,

(1) Du n. 175 au n. 168 du Boulevard Saint-Germain.

il n'a pas osé prendre l'initiative de vous les envoyer quand même, c'est pourquoi ils ne sont partis que ce matin par la poste.

Vous trouverez, ci-inclus, la situation de votre compte. C'est un de nos plus faibles trimestres avec le premier de cette année.

Les affaires ont été d'ailleurs, en général, absolument mauvaises : la librairie se trouve sérieusement atteinte à son tour.

Voici donc la balance de votre compte s'élevant

à . . . . . fr.		2172.00
Vous avez reçu espèces à valoir fr.	500.00	
Id. id.	1000.00	
Votre traite à fin courant . . .	260.00	
		1760.00
Reste dû . . fr.		412.00

que je vous enverrai le 26 courant pour solde.

Quant à l'affaire à traiter avec mon banquier, elle n'a pas été aussi facile à arranger que vous le pensiez, car M. Bourgeois, mon ancien banquier, a cédé sa maison qui est devenue la Banque du commerce. Dans tous les cas, ayez l'obligeance de m'envoyer par retour du courrier une traite de 1000 fr. sur moi à *fin janvier prochain* (valeur en compte et datée d'Antibes), je la ferai escompter pour vous et vous enverrai les fonds avec le solde de votre compte.

A propos de votre compte vous remarquerez que j'ai porté en entrée la 16e édition de la *Petite Roque*, quoique ne l'ayant reçue que l'avant-veille de la fin du trimestre ; c'est pour la régularité des écritures.

J'espère que le climat d'Antibes va vous être salutaire et vous permettra de terminer le nouveau chef-d'œuvre rapidement.

Je vous serre bien cordialement la main.

V. Havard.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, 10 décembre 1886.

Mon cher ami,

J'ai éte absorbé depuis six semaines par mon déménagement et mon installation à ce point que j'ai complètement négligé de vous écrire. Je n'avais, en fait, rien de bien intéressant à vous dire et la fin de votre roman aussi bien que la crâne allure de vos dernières chroniques m'avaient d'ailleurs complètement rassuré sur votre santé.

J'ai mis cette fois un entêtement et une volonté inouïs pour ne pas toucher à *Mont-Oriol* avant sa complète composition. J'ai voulu en ressentir l'impression d'un seul choc sans le déflorer par des lectures hachées et découpées. Je l'ai donc lu l'autre nuit, d'un trait, d'une seule étape, et j'en suis encore abasourdi, comme abruti, tellement il m'a remué et secoué l'âme. Tout mon pauvre être en est encore bouleversé. Jamais un auteur, soit dans les classiques, les grands morts ou les vivants ne m'a pénétré comme vous ; pas même Victor Hugo qui a cependant des élans sublimes, mais qui ne donne pas la sensation de la vie réelle comme vous. Ce sont

surtout vos coups de sonde dans « l'au-delà » qui m'abrutissent.

Et faut-il vous l'avouer, cher illustre sceptique à fleur de peau, eh bien, j'ai pleuré à la fin du volume, et toutes les personnes qui étaient autour de moi en faisaient autant; et, nous autres brutes de petits bourgeois, malgré vos cruelles ironies et vos blagues perpétuelles, nous n'en rougissons pas.

Pour terminer et sans m'occuper des sanctions de la postérité, je déclare que ce livre est un chef-d'œuvre sublime et impérissable. C'est du Maupassant dans toute l'expansion et la plénitude de son génie et la pleine maturité de son merveilleux talent.

Vous donnez là, avec une puissance inouïe, une nouvelle note que j'avais deviné en vous depuis longtemps.

J'avais pressenti ces accents de tendresse et d'émotion suprêmes dans *Au Printemps*, *Miss Harriet*, *Yvette* et ailleurs.

Je trouve cette œuvre magistrale admirablement orchestrée, avec une mesure, une sûreté de touche extraordinaires. Quelle graduation dans la passion de cette pauvre Christiane et quelle dignité dans la douleur! — Et le père Clovis, en voilà un type impérissable qui est buriné!

J'en ai parlé hier matin à Wolff avec un tel enthousiasme qu'il a voulu que je lui envoie tout de suite pour faire un article sur vous; et dame, j'ai pris sur moi de lui envoyer sans vous demander conseil. — Je regrette bien, par exemple, que l'annonce du *Gil Blas* de ce matin n'ait pas été retardée de quelques jours.

En résumé, il doit nous venir avec ce livre-là de vingt à vingt-cinq mille nouveaux lecteurs, car il est accessible aux âmes les plus timorées de la bourgeoisie que vos premières productions persistaient à effaroucher.

Recevez donc, mon cher illustre auteur et ami, l'expression de mon admiration la plus profonde et tout à fait sans borne.

V. Havard.

Victor Havard à Maupassant (1).

Paris, le 12 février 1887.

Mon cher auteur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Vienne (Autriche) qui vous était assurément destinée et qu'on a remise à la poste à Étretat avec une enveloppe à mon adresse (il me semble même que l'adresse est de votre écriture); mais comme je l'ai reçue sans aucune instruction, je vous la remets ci-inclus, en vous priant de me dire ce qu'il faut faire.

Ayez donc aussi l'obligeance de m'indiquer toutes les traductions que vous avez autorisées à l'étranger, de façon que je puisse manœuvrer sans m'exposer à faire double emploi; notamment pour l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la Scandinavie et l'Espagne [1887. - Brouillon 1884]. — J'ai pris rendez-vous avec M. Oblieght pour lundi matin; je vous

(1) Les mots entre parenthèses carrées sont des notes autographes de Maupassant à la lettre d'Havard.

tiendrai au courant de cette affaire-là. [Lire l'autre lettre].

Nilsson de Paris ne m'a toujours pas répondu au sujet de la traduction de *Mont-Oriol* en suédois, et, d'un autre côté, j'apprends que le journal *Politiken* de Copenhague le publie. L'avez-vous autorisé ? [Non].

Je viens de faire prendre un exemplaire des *Contes de la Bécasse* chez Decaux, et les clichés de ce dernier tirage me paraissent brisés, éreintés, comme s'ils avaient tiré à trente mille. C'est au point qu'il est impossible de s'en resservir et qu'ils ne valent absolument que le poids du plomb. Je suis décidé à le faire recomposer, il n'y a que cela à faire.

Ne craignez-vous pas que ce titre *Ce Cochon de Morin* soit un peu hurlant sur la couverture ? C'est moi qui vous l'ai proposé parce qu'il est archi-bon pour la vente; mais je ne voudrais pas endosser la responsabilité des regrets que vous pourriez peut-être en éprouver plus tard, vers l'âge mûr. La chose vaut la peine qu'on y réfléchisse, et, dites-moi bien, je vous prie, ce que vous en pensez. J'ajoute tout de suite que les *Contes de la Bécasse* est un mauvais titre de vente; ça donne comme une arrière-pensée des petits conteurs du 18e siècle avec un petit air vieillot.

Mont-Oriol ne marche toujours pas raide (à peine cent par jour); pourtant, nous avons revu ce matin, deux libraires qui en avaient pris de grosses quantités en redemander chacun un cent, ça m'a remis du baume dans mon cœur d'éditeur. — Je persiste à espérer qu'il prendra sérieusement son essor d'ici

une dizaine de jours si les bruits de guerre s'évanouissent.

Croyez, cher auteur et ami, à mon cordial et bien sympathique dévouement.

V. Havard.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, le 4 avril 1887.

Mon cher auteur,

J'avais beaucoup d'espoir dans les derniers articles pour donner une reprise vigoureuse à la vente de *Mont-Oriol* et, au lieu de cela, j'éprouve une véritable déception ; car la vente a considérablement baissé depuis ma dernière lettre.

Nous avons vendu seulement les 25e et 39e éditions, et nous avons entamé, ces jours-ci, la 26e édition pour la province et la 38e pour Paris. En outre, il reste à ce jour 9 éditions complètes chez Testard, brocheur.

Cette saison-ci n'est pas fameuse pour les chemins de fer; ils n'ont encore pris que 3200 ex.

J'avais demandé un bon article à Claveau - tout était arrangé avec Meyer - et au dernier moment, l'article tout composé, Meyer s'est opposé à sa publication. Ce contre-temps nous a fait un tort assez considérable, à mon avis, car je comptais sur cet article pour résumer et « couronner » en quelque sorte ma dernière petite campagne de presse. Claveau et Meyer sont absolument brouillés. — Je vous raconterai tout cela en détail à votre prochain retour à Paris.

Vos autres volumes commencent à marcher un peu ; nous sommes sur la 51e de *Bel-Ami*.

J'ai tiré 2000 *Contes de la Bécasse* (éditions 11e à 14e). J'avais envie de ne pas mettre d'édition, parce que cela ne se fait pas habituellement lorsqu'on reprend un ouvrage d'une autre maison, mais en somme ça vaudra mieux pour la vente.

On ne vous avait pas envoyé le *Triboulet* parce qu'il n'y avait qu'une notice bibliographique.

J'ai eu dernièrement deux demandes de traduction, l'une pour l'Angleterre (j'ai demandé 500 fr.) et l'autre pour l'Espagne (j'ai demandé 300 fr.) ; j'attends les réponses.

Vous recevrez vos trois mille francs ici, au jour fixé. [*Note autographe de Maupassant* : Affaire espagnole. Il (Havard) ne m'a payé qu'en huit fois cette somme touchée en une. — J'ai reçu de plus 2500 francs pour cinq volumes de nouvelles achetés par le même libraire espagnol de son plein gré, ne s'engageant en rien pour l'avenir. Ce traité n'a été signé que en 1887, car on offrait en 1884, alors, 300 fr. seulement, et j'en voulais 1000, acceptés en 1887].

En attendant le plaisir de vous serrer la main, je vous prie, mon cher ami, de croire à mes sentiments bien dévoués.

V. Havard.

Maupassant au Directeur du « Figaro ».

Mon cher Directeur,

On a publié hier dans le supplément littéraire du *Figaro* une étude de moi sur le Roman contem-

porain, où je fais dire à Flaubert une bêtise en attribuant à Chateaubriand un mot de Buffon. Je tiens à déclarer que la bêtise est de moi, qui ai commis, je ne sais comment, une pareille étourderie, après avoir entendu si souvent dans la bouche de Flaubert la citation que je rapporte.

Si je m'adresse à vous pour cette rectification, et non au journal qui a publié mon étude, c'est que je lui fais un procès pour de nombreuses coupures pratiquées sans mon assentiment dans ce travail dont le sens s'est trouvé ainsi complètement altéré (1).

Ce n'est point le procédé grossier et inexplicable du *Figaro* à mon égard qui m'a décidé à cette action contre lui, mais le souci de faire proclamer une fois de plus le droit absolu de tout écrivain de défendre sa pensée, quoi qu'elle vaille, contre tous les *tripatouillages* possibles.

Je m'étais assuré, trois mois à l'avance, que le *Figaro* acceptait cette étude à laquelle j'attachais, à tort ou à raison, une grande importance, car elle exprime ce que je pense sur le roman (2), et répond à des critiques qui m'ont été souvent adressées.

En cas de refus de sa part, j'aurais eu le temps (3) de choisir une Revue à mon gré.

(1) VARIANTE EFFACÉE : *Devenu par ce fait presque inintelligible. Je tiens, dans l'intérêt de tous les écrivains autant que dans le mien, à faire proclamer une fois de plus notre droit absolu d'empêcher que notre pensée soit mutilée.*

(2) VARIANTE EFFACÉE : *Car elle contient tout ce que je pense en matière de roman.*

(3) *Le loisir*, effacé.

J'ai livré (1) mon manuscrit trois semaines avant sa publication.

Le Directeur du supplément m'a fait retarder de huit jours l'apparition de *Pierre et Jean* auquel cette dissertation sert de préface, afin de laisser le numéro du 1er janvier à la revue de Caran d'Ache.

La veille encore le susdit Directeur m'a fait faire une communication sur un autre sujet, sans qu'il fût question du travail qui devait paraître le lendemain.

J'ai donc non seulement [*pour moi* effacé] le droit, mais aussi toutes les circonstances favorables, et par conséquent le devoir d'obtenir un jugement décisif contre les ciseaux autoritaires, fussent-ils même maniés par des mains plus compétentes (2).

Recevez, mon cher Directeur, l'assurance de mes sentiments très affectueux.

GUY DE MAUPASSANT.

M. LÉOPOLD LACOUR À MAUPASSANT.

7 janvier 1888.

Cher monsieur de Maupassant,

Je viens de lire dans le *Figaro* ce qu'on y a donné de votre étude sur le *Roman*. J'y ai retrouvé avec plaisir, formulé d'une manière très précise et en même temps très expressive, ce qu'il vous est plus d'une fois arrivé de me dire à Étretat. Vous savez

(1) *J'ai donné,* effacé.

(2) VARIANTE EFFACÉE : ... *Un jugement décisif contre les ciseaux et les plumes autoritaires, maniés d'ailleurs en cette occasion par des mains trop incompétentes. Coupures ou modifications d'aucune sorte que se permettent...*

que je pensais comme vous sur la question des *tours* et des *expressions*, originalité réelle de notre prose. Non, ce ne sont pas les termes, ce n'est pas leur abondance, leur étrangeté, qui fait le style ; c'est la diversité des constructions, la variété des coupes et des rythmes. Comme vous, également, je considère comme une forme d'art supérieure à l'autre le roman « objectif », tout en croyant que la pure analyse *peut* nous donner des œuvres aussi belles que « toutes les autres méthodes de travail ». Votre étude est bonne et sera utile. Mais elle vous attirera dans certains camps une *petite grêle de pierres*, qui, d'ailleurs ne vous nuiront pas. Maintenant, permettez-moi de vous rappeler que vous prêtez à Chateaubriand un mot de Buffon. C'est Buffon qui a dit : *Le génie est une longue patience.*

Toute la partie sur l'*Illusion* est excellente. J'ai eu l'occasion, dans une étude que vous ne connaissez pas (elle ouvre un livre que je ne vous ai pas offert, sachant que vous lisez peu), j'ai eu l'occasion de développer, quelque chose d'analogue à propos des théories de Zola sur le théâtre. Mais votre démonstration est plus complète ; je la crois décisive.

Sur la critique maintenant. Je consens que le critique doive tout admettre en fait d'écoles, lui-même ne devant être d'aucune. Mais, impartial, peut-il être impassible ? N'avoir pas de préférences pour telles ou telles recherches d'art, pour telle ou telle famille d'artistes ? Son devoir est de tout comprendre ; mais que serait un critique qui ne sentirait pas ? Et ses façons de sentir, voilà ce qui, fatalement (et heureusement), font de lui un *combattant.*

Une chose vague à mon sens dans cette phrase : « Le critique ne doit apprécier le résultat que suivant la nature de l'effort ; et *il n'a pas le droit de se préoccuper des tendances* ». Pourquoi? et dans quel sens employez-vous ici le mot de tendance, vous qui dites plus haut : « Il faut... qu'il explique toutes les *tendances* les plus opposées ? »

Ne discutez pas les tendances ! Les romantiques, déjà, nous disaient cela. Mais quelquefois, ce qu'il y a de plus intéressant dans un livre ou dans une série de livres, c'en est la *tendance*. Certaines écoles ont disparu sans laisser une œuvre ; leur souvenir dure pourtant ; en d'autres termes, la mémoire est jusqu'à un certain point la trace vivante de leurs tendances littéraires, morales et philosophiques.

Voilà mes objections. Elles sont de détail et ne portent pas sur le corps même de votre préface. Le manifeste (pardonnez-moi ce gros mot) demeure, pour moi, inattaquable. Et il me semble qu'il était nécessaire.

M'avez-vous écrit ? — J'ai peur que votre lettre ne se soit égarée ? — Soyez sûr que je ne veux pas vous embêter. *Ne faites aucune démarche.* Tout mon hiver sera pris par mes travaux de revues et par l'exécution de la pièce à tirer de *Mensonges.*

Je me doute bien, au reste, qu'il n'y a rien à tenter du côté de *Gil Blas*; n'en parlons donc plus.

Votre bien dévoué,

13, rue Treilhard.

LÉOPOLD LACOUR (1).

(1) Cet éminent homme de lettres a bien voulu me donner, en 1904, quelques détails précieux sur ses rela-

MAUPASSANT À M. GEORGES LACHAUD (?).

Paris, le 9 janvier 1888.

Monsieur,

Vous avez bien voulu vous charger de mes intérêts dans le procès que j'intente au *Figaro*. Or le

tions avec Maupassant. Voici la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser:

« Paris, samedi 10 septembre 1904.

« Monsieur,

« J'étais absent lorsque votre lettre est arrivée. On me l'a remise hier matin. Je m'empresse de vous répondre...

« Voici maintenant les quelques notes que vous désirez sur mes relations amicales avec Maupassant.

« C'est à Étretat que je lui fus présenté en août 1887. J'étais alors critique dramatique à la *Nouvelle Revue*. Grâce aux amis communs chez qui je l'avais rencontré (Mme Lecomte du Nouy, femme charmante et lettrée, et son frère, M. Camille Oudinot), j'entrai bientôt, avec ma femme, dans le petit cercle des privilégiés qui dînaient chez lui, à « la Guilette », une ou deux fois par semaine. Les conversations, à ces dîners, étaient rarement *littéraires*; Maupassant n'aimait point à parler de son travail, de ses œuvres, et il ne parlait pas, non plus, volontiers des autres écrivains. Mais on « potinait » ferme. Maupassant, sans être un chercheur de tares, voyait surtout les tares des gens qu'il connaissait, et prenait un plaisir presque maladif à les dénoncer. Je crois même qu'il *inventait* souvent, pour la satisfaction d'une sensibilité pessimiste. S'il émit devant moi quelques idées sur le roman et le style, c'est aux heures où je me trouvai seul avec lui; il me permit, en effet, de l'aller voir, de temps à au-

premier de mes intérêts, dans cette cause toute d'actualité, où la question artistique est certes plus importante que la question de droit strict, c'est d'aller vite.

La discussion générale soulevée par cette préface ne peut durer longtemps; il serait donc pour moi d'une importance capitale que le procès fût appelé

tre, l'après-midi, et je profitai de ces tête-à-tête pour l'interroger sur son art. Il songeait à l'étude qu'il publia dans le *Figaro* au commencement de janvier 1888. Le succès des premiers romans de Bourget, c'est-à-dire du roman psychologique et analytique, l'avait fait beaucoup réfléchir. Non pas, certes, qu'il éprouvât la moindre jalousie : il ne considérait pas Bourget comme un romancier-né, et n'en rendait qu'une plus tranquille justice au talent du psychologue : mais il tenait à démontrer, au moins à proclamer, dans une sorte de petit manifeste, la précellence de sa méthode, de son art, à lui disciple original de Flaubert.

« Je quittai Étretat vers le 15 octobre et, à Paris, je ne revis Maupassant qu'une fois (en 1888).

« En 1892, lorsqu'on apprit qu'il était devenu fou, j'écrivais pour le *Figaro* un assez long article intitulé : *Un classique malade.* J'y développais cette idée qu'on n'avait pas été suffisamment frappé de « la part de maladie » renfermée dans son œuvre, « si bien portante par la forme ». Cette part de maladie, je la signalais dans les derniers ouvrages, si différents des premiers, dans *Sur l'Eau* et dans *Notre Cœur*, principalement.

« Il y a eu, disais-je, deux Maupassant : celui des *Soirées de Médan*, de la *Maison Tellier*, d'*Une Vie* même et de *Bel-Ami* ; je crois que celui-là fut heureux ; mais, comme très vite il devint célèbre, c'est ce Maupassant qui est demeuré pour le public et la critique courante,

dans les délais les plus courts. Il ne s'agit point ici d'une affaire ordinaire où le temps importe peu, mais d'une affaire très spéciale où la question de temps passe avant tout.

Je vous serais donc fort obligé, cher Monsieur, si vous pouviez faire les démarches nécessaires pour obtenir une très rapide solution.

Recevez, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

sans que le changement profond de son être moral et le raffinement croissant de son appareil à sensations aient modifié le jugement qu'on portait sur lui. Le *Horla* où l'on eût dû le sentir atteint de curiosités morbides, touché du souffle redoutable des sciences occultes, passa généralement pour une fantaisie, un jeu de lettre; et l'on n'aperçut pas assez dans ses romans dits mondains une sensibilité de plus en plus souffrante, une inquiétude nouvelle et inquiétante à aimer par la tête et par le cœur, avec des ressources de joies et de douleurs d'extrême civilisé, dont le Maupassant de la *Vénus rustique* et de *Ce Cochon de Morin* paraissait bien, et à jamais incapable... »

« L'année où je fis la connaissance de Maupassant est celle où le « souffle redoutable des sciences occultes » le toucha, car le *Horla* est de 1887; mais, cette nouvelle mise à part, il était encore, à cette époque, le Maupassant de la *Vénus rustique* et de *Bel-Ami*. Ce n'est qu'en 1888 qu'il évolua nettement. *Sur l'Eau* est de 1888.

« Voilà, Monsieur, ce que je puis vous envoyer,

« avec l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« LÉOPOLD LACOUR.

« Paris, 9, rue de Montenotte ».

GEORGES LACHAUD À M. JACOB.

Mon cher ami,

D'Ariste me dit que l'affaire Maupassant contre le *Figaro* ne viendra probablement pas mercredi avec la certitude d'être plaidée. Comme il serait extrêmement fatigant pour moi, dans mon état de santé actuel, de passer toute la journée à l'audience sans résultat, voulez-vous ne plaider que de mercredi en huit, jour où cela viendra certainement en ordre utile ?

J'aurais désiré arranger cette affaire qui me paraît sans objet maintenant, étant données surtout les relations actuelles de M. de Maupassant et du journal, et si vous êtes de mon avis fixez-moi un rendez-vous cette semaine.

Votre tout dévoué,

8, rue de l'Université.

GEORGES LACHAUD.

ÉMILE STRAUS, AVOCAT À LA COUR, À M. JACOB.

Mon cher Jacob,

Je vous renvoie vos pièces et je vous soumets mon projet.

J'ai fait quelques modifications ; mais je demande votre assentiment et je m'explique :

Je trouve inexact de dire que M. de Maupassant « a fait paraître ». Ce n'est pas lui qui a fait paraître. Je crois inutile de dire que notre client attache une très grande importance à sa préface - qui

lui était demandée par tant de revues! (je crains des critiques sur la publication et l'assignation) ...que la publication telle qu'elle a été faite porte atteinte à sa considération littéraire... enfin je vous ai dit que je croyais qu'il valait mieux ne pas parler d'une convention spéciale pour la publication *in extenso*, la remise du manuscrit entraînant par elle-même cette obligation.

Je me tiens, mon cher Jacob, à votre disposition et si vous désirez venir me voir avec M. Ollendorff, nous reparlerons de tout cela. Je serai chez moi à 4 heures et nous pourrions, si vous le voulez, écrire à Maupassant de chez moi.

Enfin je préférerais que notre client ne demandât pas 5000 fr. de dommages-intérêts, et je voudrais discuter ce point avec vous.

Bien à vous,

ÉMILE STRAUS.

ÉMILE STRAUS À M. JACOB.

Mon cher Jacob,

L'affaire Maupassant est arrangée, je crois, le *Figaro* a accepté de publier dans les « Échos » une note que nous avons rédigée et qui a été acceptée par les adversaires.

Lachaud me demande de m'occuper du bulletin de suppression et de le faire passer au tribunal mercredi prochain. J'y consens à la condition que la note ait été préalablement publiée.

Étretat –

750 f.

Cher Monsieur,

Voulez vous avoir la complaisance de m'envoyer à Étretat le montant des 3 articles que j'ai fait paraître au Figaro (750 fr.)

Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes senti-
-ments très distingués.

Guy de Maupassant

Voulez-vous donc faire signer ce bulletin par votre confrère, le signer vous-même, me l'envoyer et je le ferai passer au journal mercredi de concert avec Lachaud, si la note a paru.

Bien à vous,

Vendredi.

ÉMILE STRAUS.

ÉMILE STRAUS A M. JACOB.

J'oubliais, en effet, mon cher Jacob, de vous parler de cette question des frais. Chacune des parties doit payer les siens.

Votre confrère doit être avisé sur ce point. Dites-lui en un mot cependant.

Bien à vous,

Vendredi soir.

ÉMILE STRAUS.

NOTE DU « FIGARO ».

« Monsieur Guy de Maupassant, à la suite des ex-« plications qui lui ont été fournies au sujet de cou-« pures faites sans son autorisation dans une étude « parue ici même, coupures qui avaient donné lieu à « une action judiciaire contre le *Figaro*, vient de re-« noncer à ces poursuites. Nous sommes heureux de « cette solution amiable qui nous permet de repren-« dre nos anciennes relations avec notre confrère ».

ÉMILE STRAUS À M. JACOB.

Mon cher Jacob,

Je vous renvoie le dossier Maupassant.

J'ai vu M. Bataille. C'est bien entendu : chacun ses frais. Faites passer le bulletin de suppression.

Bien à vous,

Vendredi.

ÉMILE STRAUS.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Paris, le 5 avril 1888.

Mon cher auteur,

Je vous adresse ci-inclus la situation de votre compte du 1er trimestre se montant à net 2000 fr. 25, que je tiens à votre disposition.

La vente de vos volumes a assez bien marché, sauf *Mont-Oriol* pour lequel j'attendais de meilleurs résultats, d'après la publicité que j'ai faite. Il est vrai que le chiffre de vente se trouve un peu réduit par les retours qui nous sont parvenus.

J'ai encaissé les droits de traduction de *Mont-Oriol* en langue espagnole, soit 200 fr. que m'a versés Fernando-Fé de Madrid.

En dépit de cette triste queue d'hiver, les marronniers du boulevard commencent à débourrer ferme et j'espère que cette manifestation du printemps va me procurer bientôt le plaisir de vous revoir à Paris. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je serais le plus

heureux des éditeurs, si vous me rapportiez un petit volume dans votre valise.

Je pense bien, cher auteur et ami, que vous êtes un peu plus tranquille et moins tourmenté par la santé des vôtres ; je le souhaite d'ailleurs de tout cœur.

Cordiale et sympathique poignée de main,

V. Havard.

PS. — Si madame Brun est encore ici, voulez-vous être assez aimable de me rappeler à son bon souvenir et de lui présenter mes respectueux hommages ?

Victor Havard à Maupassant.

Paris, le 10 juillet 1889.

Cher auteur et ami,

Je vous adresse, ci-inclus, la situation de votre compte de droit d'auteur du deuxième trimestre s'élevant à fr. 954, et vous prie de bien vouloir me dire quel jour vous désirez que je vous en apporte le montant, ou bien que je vous l'adresse si vous n'êtes pas à Paris.

La vente des livres qui n'était déjà pas très brillante depuis quelque temps, n'aura guère, je crois, à compter sur l'Exposition pour la réchauffer.

J'ai reçu la visite de votre protégé, M. ***, mais il m'a paru avoir plutôt en vue une affaire de banque que de librairie ; en effet, il s'agit de lui avancer une assez forte somme remboursable sur la

production de son roman-feuilleton au *Gil Blas*. Or, c'est une garantie à peu près illusoire, attendu qu'il pourrait se produire des oppositions au journal qui annuleraient la garantie, puisqu'il n'y a pas de privilèges pour les premiers opposants. Il ne resterait donc que l'exploitation de son ou de ses romans en librairie; mais par le temps qui court – où vous n'êtes plus guère que sept ou huit qui vous vendez – le produit de cette exploitation me paraît pas trop problématique, surtout en face d'une somme relativement importante.

J'aurais pourtant bien voulu lui être agréable – pas pour lui que je connais pas – mais pour vous qui aviez pris la peine de me le recommander.

Croyez, cher auteur et ami, à mon bien cordial dévouement.

V. Havard.

— Est-ce que vous travaillez un peu pour moi, comme vous me l'avez promis? Vous savez que j'attends cela comme le Messie pour redorer un peu le blason de ma librairie.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, le 15 janvier 1890.

Cher auteur et ami,

J'ai pris bonne note de votre traite de 885 fr. à fin janvier, et tiens le solde de votre compte à votre disposition.

Vous seriez bien aimable de trouver un bon titre pour votre volume et de me le donner, car je me propose de m'occuper ferme de son lançage et, si j'avais le titre, j'enverrais aussitôt des notes à l'étranger - ce qui n'est pas à dédaigner.

Croyez, cher auteur et ami, à mes sentiments bien dévoués.

V. Havard.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, le 23 janvier 1890.

Cher auteur et ami,

Votre titre *Le Champ d'Oliviers*, est absolument mauvais pour la vente ; c'est mon impression absolue, et je l'ai essayé sur plus de dix personnes, qui, toutes, sont de mon avis.

Le premier, *L'Abbé Villebois*, n'était pas absolument bon non plus, mais il avait sur celui-ci l'immense avantage d'être euphonique et sonore, et de bien entrer dans l'œil : je le prendrais à cent contre un.

Vous savez quel rôle jouent les titres pour la vente, et que les œuvres des plus grands maîtres n'échappent pas à cette influence. Ne me mettez donc pas tout de suite dans une situation d'infériorité commerciale vis-à-vis de vos autres ouvrages similaires. Réfléchissez-y, je vous en prie, pendant qu'il en est temps encore, et avisez-moi de votre détermination par un mot. Il va sans dire que je m'incli-

nerai devant vos oliviers, si vous les maintenez, mais comme on dit : la mort dans l'âme.

Croyez, cher auteur et ami, à mes sentiments affectueux et dévoués.

V. HAVARD.

Vous seriez bien aimable, si cela vous est possible, de me fixer à huit jours près l'époque à laquelle vous comptez me remettre le manuscrit.

Si, en attendant votre nouvelle du *Figaro*, vous pouviez me donner les autres nouvelles destinées à entrer dans ce volume, cela m'avancerait.

V. H.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Paris, le 1er février 1890.

Cher auteur,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me donner ce nouveau titre (1), qui est, en effet, excellent avec votre signature.

Au lieu de faire copier, j'ai fait composer immédiatement ; cela a été plus vite, et j'ai fait remettre le manuscrit à Magnard avant-hier. Je vous envoie, par ce même courrier, les épreuves en double.

Croyez, cher auteur et ami, à mes sentiments bien dévoués.

V. HAVARD.

(1) Le nouveau titre proposé par Maupassant était destiné à devenir célèbre : *L'Inutile Beauté*. Mais la plus belle nouvelle du recueil est sans conteste *Le Champ d'Oliviers* que Taine aimait tant. [A. L.].

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Paris, le 7 mars 1890.

Mon cher ami,

J'ai vu M. Clairville, l'un des auteurs de la nouvelle pièce des « Menus plaisirs », et j'ai obtenu tout de suite pleine satisfaction. La pièce s'appellera *Le Fétiche*; voilà donc une affaire vidée.

Tout le volume est composé – sauf les deux dernières petites nouvelles – et les épreuves vous ont été envoyées. Vous recevrez, lundi, la mise en pages du *Champ d'Oliviers* et la nouvelle épreuve en placards de *L'Inutile Beauté*. C'est donc vous qui avez maintenant entre les mains la date de la mise en vente, car du jour où vous m'aurez remis les bons à tirer, je ne vous demanderai pas huit jours pour paraître.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle avidité j'ai lu vos deux longues nouvelles – car je connais déjà les autres – et c'est du *Champ d'Oliviers* que je veux vous parler. Ce *Champ d'Oliviers* est un pur chef-d'œuvre. Vous n'avez, à mon avis, jamais rien fait de plus fort; c'est du Maupassant dans toute la plénitude de son prodigieux talent.

Quand il a été donné à un éditeur de déguster un pareil morceau, s'il a un penchant instinctif pour le beau et le grand art, il ne peut se défendre d'une profonde émotion – tout marchand de papier qu'il est; – mais ça lui rend l'exercice de sa charge quelquefois bien pénible, car on ne peut plus rien lire après.

C'est ça qui produirait de l'effet à la scène! Je pense bien que vous y songez?

Croyez, cher auteur et ami, à mon sincère et affectueux dévouement.

V. HAVARD.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Paris, le 19 avril 1890.

Cher auteur et ami,

Notre deuxième tirage à 2000 exemplaires est terminé et sera mis en vente lundi matin (11e à 14e édition).

J'ai l'intention de venir vous voir lundi à 2 heures; vous seriez donc bien aimable de prévenir dans le cas où vous auriez à vous absenter.

Je ferai mon possible pour vous apporter l'exemplaire sur Chine; mais je crains bien qu'il ne soit pas assez sec.

Votre bien dévoué,

V. HAVARD.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Vendredi, 30 mai '90, midi.

Cher auteur et ami,

Je n'ai pas encore touché mon affaire; mais, comme nous avons fait quelques rentrées ce matin, je vous envoie, par le porteur, deux mille francs à valoir.

Je vous enverrai le reste, mardi, à 1 heure $^1/_2$; peut-être avant — mais je vous fixe là le délai maximum.

Votre éditeur tout dévoué,

V. Havard.

Maupassant à M. Jacob.

Cannes. Villa Marie-Louise (1).

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup pour la nouvelle que vous me donnez. Elle m'est fort agréable. Je dois vous prévenir que j'ai reçu hier une lettre de mon domestique qui s'inquiète au sujet des constatations à faire. Il sait par un camarade, confident indiscret du concierge, qu'une surveillance incessante est exercée sur mon logis. On sait qu'un expert doit venir et le boulanger, allié au propriétaire, sera prévenu dès qu'une personne inconnue aura pénétré chez moi, de jour ou de nuit. Pouvez-vous prévenir aussi M. Lalanne de ces précautions? Si cet architecte est bien M. Albert Lalanne, c'est un de mes vieux amis. Le hasard m'aura servi.

En ce qui concerne le conseil de famille de ma nièce, voulez-vous écrire un mot à M. Aynaud que j'irai voir? J'espérais que vous pourriez représenter mon père et, en même temps, être nommé subrogé-tuteur. M. Aynaud me fournirait donc deux clercs, un représenterait mon père, l'autre mon cousin, et

(1) Papier demi-deuil.

je vous proposerai comme subrogé-tuteur, au nom de mon père.

Merci mille fois, cher Monsieur; croyez à ma gratitude et à mes sentiments bien cordialement dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

MAUPASSANT À M. JACOB.

14, Avenue Victor Hugo (1).

Cher Monsieur et ami,

Je voudrais bien vous voir. L'expert M. Lalanne n'est pas du tout rassurant.

Quant à moi, après trois nuits d'insomnie, je viens de louer un appartement meublé. Il m'est impossible de dormir et *même* de travailler dans le tumulte de cette maison. Je voudrais en finir à tout prix. Cela me coûte déjà trop cher de déplacements, et jamais je ne m'habituerai à ce bruit. M. Lalanne dit qu'il n'y a rien à faire.

Je vous serre bien cordialement la main.

MAUPASSANT.

MAUPASSANT À SON PROPRIÉTAIRE, M. NORMANT.

14, Avenue Victor Hugo (2).

Monsieur,

Je crois qu'il me sera tout à fait impossible de continuer à habiter l'appartement que vous m'avez loué.

(1) Papier demi-deuil.

(2) Papier demi-deuil, avec le monogramme « G. M. » et l'ancienne adresse: *10, Rue de Montchanin*, effacée.

En tous cas je dois le quitter immédiatement par ordonnance de médecin que j'ai fait légaliser, et m'en aller me soigner et me remettre dans le Midi des accidents nerveux très graves causés par quinze nuits d'insomnie dues au travail nocturne du boulanger établi sous moi. Je vous avais prévenu qu'ayant les nerfs délicats et le sommeil difficile je renoncerais à devenir votre locataire si on pouvait entendre de mes chambres le bruit de cette industrie pendant la nuit.

Vous m'avez répondu que je n'avais rien à craindre, qu'il était impossible de l'entendre, les fours se trouvant dans le deuxième sous-sol.

Or, on entend tous les bruits et mouvements du travail de mes deux chambres (1) situées au-dessus, comme si elles étaient attenantes au four même. Cela, je vais le faire constater par témoins.

J'ai donc été trompé.

Vous m'avez affirmé en outre qu'on ne s'était jamais plaint.

Or je viens d'apprendre qu'un procès a déjà eu lieu au sujet de cette boulangerie entre un locataire du 3me étage et le propriétaire.

En revenant du Midi je ferai un second essai pour m'habituer à ces mouvements nocturnes et ne pas perdre les six mille francs de tentures, rideaux et installation que je viens de dépenser.

Si je n'y parviens pas je vous demanderai la résiliation de mon bail, en m'appuyant d'ailleurs sur une lettre de vous que j'ai entre les mains.

(1) Maupassant a écrit *chambre*.

Si le propriétaire la refuse je m'adresserai aux tribunaux en réclamant en outre des dommages-intérêts, pour frais d'installation, perte de travail et voyage de repos nécessité par votre déclaration erronée, car vous me devez dans le logis que je vous ai loué le silence nocturne que vous m'avez promis.

MAUPASSANT À M. JACOB (1).

Cher Monsieur, Je reçois une convocation pour mardi chez Lalanne et mon domestique me dit qu'il s'agit de la question de réparations locatives. Mais cette question a été traitée dans votre première conférence chez Lalanne car vous me dites en formulant les conditions qui me sont proposées – je cite votre lettre –: « 1° Le bail sera résilié à partir du 1er octobre prochain. 2° Vous aurez le droit dès la signature de la transaction de sous-louer à vos risques et périls pour la période qui s'écoulera jusqu'à octobre. 3° Vous ne payerez aucunes réparations locatives. 4° Vous ne payerez aucuns frais judiciaires, mais vous ne recevrez aucune indemnité ». Ce sont ces conditions que j'ai acceptées; que se passe-t-il? Pouvez-vous m'écrire un mot, car je reçois de si graves nouvelles de ma mère que je puis être obligé de partir pour Cannes d'un moment à l'autre.

Je vous serre bien cordialement la main.

MAUPASSANT.

(1) Carte-télégramme à 50 cent., pour Paris. Adresse: *Monsieur Jacob, Avoué, 4, Faubourg Montmartre.* Timbre postal: *Paris XVI, Place Victor-Hugo, 3 mai '90.*

MAUPASSANT À M. JACOB.

Paris, le 30 mai 1890.

Cher Monsieur,

Vous êtes déjà au courant de la question de mon portrait publié dans les *Soirées de Médan* sans que j'aie été prévenu. Voici quelques détails complémentaires.

Mardi dernier j'ai rencontré, rue de Lille, mon confrère Huysmans qui me demanda si j'avais vu nos caricatures exposées au Salon. Surpris de mon étonnement il me révéla qu'un peintre, M. Dumoulin, avait fait, à l'eau-forte, les portraits de MM. Zola, Huysmans, Céard, Alexis, Hennique, et de moi. Sur quels documents? Huysmans l'ignorait comme moi. Il supposait qu'on avait prêté à cet artiste une photographie de lui. J'étais dans le même cas. Ayant interdit la vente de mes photographies, comme de tout portrait de moi, M. Dumoulin n'a pu que se procurer une épreuve en l'empruntant à l'album de quelque ami.

Je me rendis immédiatement chez M. Charpentier, éditeur, 11, rue de Grenelle. J'appris de son représentant, M. Gaullet, que ces eaux-fortes destinées à être publiées dans une nouvelle édition des *Soirées de Médan*, paraissaient, ce jour-là même, dans ce volume. Je protestai avec violence, et je déclarai que je m'adresserais à la justice si mon image n'était pas supprimée du volume dont on était en train de faire les expéditions.

M. Gaullet, en l'absence de M. Charpentier, me déclara que cet éditeur m'écrirait ou viendrait me voir.

Aujourd'hui vendredi, j'apprends par les journaux que les *Soirées de Médan* sont mises en vente avec les portraits des six auteurs.

Voici ce que je viens d'écrire à M. Charpentier:

Mon cher Charpentier,

J'ai passé chez vous mardi dernier, en venant d'apprendre qu'un peintre ignoré de moi s'était permis, sans que j'aie été consulté ni prévenu, de faire mon portrait à l'eau-forte et de l'exposer au Salon, portrait publié par vous dans les *Soirées de Médan.* Vous n'ignorez point que, depuis longtemps déjà, je me refuse absolument à laisser exécuter, exposer ou vendre aucun portrait et aucune photographie de moi.

J'ai refusé cette autorisation à MM. Nadar, Havard, Paul Marsau, venu pour le *Monde Illustré.* Je l'ai refusée de plus à dix journaux, à l'*Illustration*, etc.

Or, il est impossible d'admettre que le premier peintre venu, sans même connaître son modèle ou l'ayant à peine rencontré, ait le droit d'emprunter à un ami une photographie donnée (car la mienne n'est pas en vente) et d'exécuter avec cela n'importe quelle tête, puis l'envoyer à l'Exposition, sans que la personne portraiturée ainsi ait été seulement prévenue.

Il est encore plus inadmissible en droit (je ne parle pas des procédés amicaux ou simplement courtois) qu'un éditeur publie dans un volume et vende l'image, fabriquée dans ces conditions, d'un auteur qu'il connaît beaucoup, sans l'avoir même consulté.

Cette manière d'agir est inacceptable à tous égards.

Je me suis fait une loi absolue de ne jamais laisser publier mon portrait toutes les fois que je peux l'empêcher. Les exceptions n'ont eu lieu que par surprise. Nos oeuvres appartiennent au public, mais pas nos figures.

Guy de Maupassant

J'ai prévenu M. Gaullet de mes intentions, mardi dernier. Puis j'ai attendu votre réponse. Mais je n'ai reçu, depuis lors, aucune communication de vous, ce qui est un nouveau procédé d'urbanité à ajouter au premier.

Je tente cependant cette dernière démarche à l'amiable; et je vous prie de me répondre par le porteur, car j'ai rendez-vous aujourd'hui avec mon avoué.

Voici ce que je réclame.

Vous allez me fournir le chiffre exact du nouveau tirage des *Soirées de Médan* afin que je puisse comparer le nombre des portraits existants avec celui des portraits détruits.

Ces eaux-fortes seront enlevées de tous les exemplaires en magasin chez vous. Après cette opération ces exemplaires seront échangés avec ceux déposés par vous dans les librairies. Vous traiterez ensuite ces derniers volumes de la même façon.

Toutes les eaux-fortes enlevées ainsi seront livrées soit à moi, soit à mon avoué M. Jacob, 4, faubourg Montmartre, afin que ce contrôle soit fait.

Si vous n'acceptez pas cette combinaison, je m'adresse, aujourd'hui même, à la justice.

Recevez l'assurance de ma considération très distinguée.

GUY DE MAUPASSANT.

D'autre part, j'ai écrit hier à M. Dumoulin la lettre suivante:

Monsieur, je viens d'apprendre avec stupéfaction que sans me consulter ou m'avertir, vous avez fait

mon portrait à l'eau-forte et que vous l'avez exposé au Salon du Champ de Mars.

Je trouve ce procédé inexplicable et inqualifiable.

Je vous préviens que je réclame d'abord l'enlèvement de cette eau-forte du Champ de Mars, ensuite sa destruction.

Je me refuse absolument, depuis longtemps déjà, à laisser faire ou vendre aucun portrait et aucune photographie de moi.

Si vous ne me donnez pas la satisfaction que je demande, j'emploierai immédiatement les moyens légaux.

Recevez etc.

Je viens de recevoir la réponse de M. Charpentier et je vous laisse absolument juge et maître d'agir au mieux de mes intérêts, cher Monsieur et ami. Je n'ai eu aucune connaissance des prospectus dont il parle. J'ai appris mardi cette réédition par Huysmans. Je ne lis pas de prospectus, et je suis toujours en voyage. L'an dernier, M. Charpentier me dit, dans une conversation, qu'il comptait, un jour ou l'autre, faire une réédition illustrée des *Soirées de Médan*. Voilà tout. Je ne fis pas d'objection, car il ne s'agit point de l'édition illustrée des *Soirées de Médan* contre laquelle je ne proteste nullement, mais de mon portrait, mis dedans. A-t-on le droit de faire, d'exposer et de vendre le portrait d'un homme, fait à son insu et malgré lui? Toute la question est là.

Agréez, cher Monsieur et ami, l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

GUY DE MAUPASSANT.

ÉMILE STRAUS À M. JACOB.

27 juin.
134, Boulevard Haussmann.

Mon cher Jacob,

Vous m'aviez promis de me faire parvenir la lettre de Charpentier en réponse à celle que lui a adressée Maupassant. Vous savez qu'elle manque à mon dossier. Je vous serais reconnaissant de me l'envoyer le plus tôt possible.

A vous,

ÉMILE STRAUS.

J'ai pu retrouver le référé et l'arrêt de l'affaire Romain. Le procès au fond a-t-il eu lieu? Si ce procés au principal a été fait, vous seriez bien aimable de m'envoyer le jugement ou l'arrêt car Maupassant me dit que vous étiez l'avoué de l'une des parties.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Jeudi, 5 juin 1890, 2 h.

Mon cher auteur, Je vous envoie par le porteur 750 frs. qui forment le solde (c'est-à-dire 3750 frs.) de vos droits de traduction espagnole, et vous enverrai mille francs samedi à 1 heure et demie.

Voyez un peu comme les choses arrivent. Pour avoir fait du zèle, c'est-à-dire pour ne pas vous faire attendre trop longtemps l'encaissement de cette traduction, je vous ai promis et je vous ai mécontenté; tandis que, si je m'étais borné à vous faire ce versement à son échéance, j'aurais pu vous payer tout

tranquillement vos droits d'auteur, et tout aurait été pour le mieux.

En attendant, comptez sur vos mille francs pour samedi, et je vous fixerai le jour pour le dernier tirage, car je veux éviter de vous donner un effet.

Votre éditeur bien dévoué,

V. Havard.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, 13 juin 1890.

Cher auteur, Je vous envoie un acompte de *huit cents francs*. Je vous enverrai un autre acompte demain soir, et le reste de ce que je vous dois, lundi soir.

Votre tout dévoué,

V. Havard.

Victor Havard à Maupassant.

Paris, le 15 juillet 1890.

Monsieur Guy de Maupassant
24, rue Boccador, Paris.

Monsieur,

Nous avons l'avantage de vous adresser ci-inclus la situation de votre compte au 30 juin 1890, s'élevant à la somme de frs. 1211,75.

Veuillez agréer, Monsieur, nos bien sincères civilités.

P. p.on de M. Victor Havard
A. ...llet.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Paris, le 17 novembre 1890.

Mon cher auteur,

Je vous fais remettre, par le porteur, les volumes que vous avez demandés.

Quant au montant de votre compte du 4me trimestre, il ne m'est pas possible de vous en fixer le chiffre exact aujourd'hui. Toutefois, vous pouvez toujours compter sur une somme variant de 800 frs. à 1000 frs. Si le compte s'élève au-dessus de votre disposition on vous payera la différence, et, s'il reste en dessous, on débitera votre compte.

Votre tout dévoué,

V. HAVARD.

VICTOR HAVARD À MAUPASSANT.

Paris, le 21 janvier 1891.

Mon cher auteur,

Je vous adresse ci-inclus la situation de votre compte du 4me trimestre, avec un retard de quelques jours, à cause de notre inventaire de fin d'année qui donne un surcroît de travail à la comptabilité.

Les villes d'eaux n'ont presque rien vendu cette année, et nous avons reçu pas mal de retours dans le courant de novembre. Si vous avez fait une traite supérieure à ce compte, je la payerai, et porterai la différence à valoir sur votre compte du 1er trimestre 1891.

Croyez, cher auteur, à mes sentiments bien dévoués.

V. HAVARD.

VICTOR HAVARD À M. JACOB.

Paris, le 14 octobre 1891.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 13 courant, je vous adresse, ci-inclus, la situation du compte de droits d'auteur de M. de Maupassant du 3e trimestre 1891 s'élevant à 1078 fr. 25, comme il le désire par sa lettre de même date que vous m'avez communiquée, et je prends bonne note de la date du 31 octobre qu'il fixe comme encaissement et de cette somme et de celle du précédent trimestre.

Toutefois, je vous serais obligé de faire remarquer à M. de Maupassant que je ne suis aucunement responsable de ce que cette somme du 2e trimestre n'a pas été encaissée, puisque par ma lettre du 9 juillet je vous prévenais que je la tenais à votre disposition.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

V. HAVARD.

Me Ernest Jacob,
Avoué, 4, fg. Montmartre.

MAUPASSANT À VICTOR HAVARD.

Paris, le 31 octobre 1891.
24, rue Boccador (1).

Reçu de Monsieur Victor Havard, éditeur à Paris, la somme de deux mille trois cent quarante-sept

(1) Le monogramme *G. M.* et l'adresse sont gravés sur le papier à lettres.

francs 50 centimes, montant des états de situation fournis par le dit Havard le 30 juin 1891 et le 30 septembre 1891.

GUY DE MAUPASSANT.

NOTE (SANS DATE) DE MAUPASSANT.

Havard me devait :

Inutile Beauté, 9,500 ex. soit	3,000 à 40 c.	1,200
	6,500 à 1 fr.	6,500
		7,700
Me redoit encore . . .		1,700 fr.

MAUPASSANT À M. JACOB.

Cher Monsieur,

Vous avez un autre dossier, *Maison Tellier*. Lisez ma note que vous voudrez bien apporter demain à Straus avec ce dossier.

NOTE : Il existe chez M. Jacob un autre dossier, celui de *La Maison Tellier*, d'une valeur *essentielle* dans cette nouvelle affaire.

Prévenu par un libraire anglais que les exemplaires de *La Maison Tellier* étaient épuisés chez Havard, depuis 3 mois, j'ai fait constater par huissier ce fait bien reconnu. Puis M. Jacob, en mon nom, a fait sommation à l'éditeur d'avoir en magasin, dans les 24 heures, une édition de 500 exemplaires.

Un tirage forcé a été obtenu la nuit même, mais il a fallu cependant me demander un répit de 12 heures.

Ce fait prouve donc absolument que, sous ma menace de reprendre l'œuvre, Havard, sans hésitation, a reconnu, par son obéissance immédiate, qu'il n'avait pas le droit de laisser son magasin un seul jour démuni d'un seul de mes volumes, puisqu'il s'agit là d'un livre de Contes compris sur le même traité que *Des Vers* et qu'il le reconnaît et le signe sur cet acte.

GUY DE MAUPASSANT.

MAUPASSANT À M. JACOB.

25 octobre 1891.
24, rue Boccador (1).

Mon cher monsieur Jacob,

Voulez-vous bien faire remettre chez M. Le Poittevin, 10, rue de Montchanin le [*sic*] 440 ci-joints, prix du terme échu le 15 courant pour l'appartement du rez-de-chaussée.

Bien cordialement, MAUPASSANT (2).

MAUPASSANT À M. JACOB.

5 novembre 1891.
24, rue Boccador.

Mon cher monsieur Jacob,

J'accuse en même temps de vol et de faux — et peut-être de deux faux, et alors il faudrait augmenter l'amende et demander de la prison.

(1) L'adresse et les initiales *G. M.* sont du papier à lettres.

(2) Au dos, au crayon : *M. Le Poittevin absent n'a laissé aucun reçu, aucun ordre. Revenir à la fin du mois.*

Ils prétendent qu'[il] existe un traité dont ils donnent la date dans leur journal.

C'est faux. Qu'on m'envoie la photographie du texte et de ma signature. Je les en défie.

Or, si on s'est servi d'un de mes sujets de deux pages pour faire une nouvelle de deux cents, ce que j'ignore absolument, c'est encore plus grave. On n'avait aucun droit de signer mon nom.

Cette affaire m'est arrivée ici déjà avec le *Figaro* qui m'avait coupé et modifié un texte et qui a été obligé de fuir devant moi, par l'intercession de M. le président Aubepin, en reconnaissant dans les « Échos » du journal mon droit absolu en première page.

En tout cas mon nom a été imprimé au bas d'une nouvelle dont je n'ai pas écrit *une ligne*, dont je ne suis pas l'auteur du titre qui n'est pas de moi; qu'on me montre une ligne de ma main. C'est de la filouterie pure — du vol et du faux. J'ai écrit plus de 300 contes et nouvelles — pas celle-là.

Mon nom est assez cher dans les journaux de Paris puisque le moindre article est payé 500 fr., pour que je le fasse respecter par ces fripons d'Amérique. Tout cela est de la gredinerie compliquée.

Je vous serre bien cordialement la main.

GUY DE MAUPASSANT.

(Relisez leur premier article et voyez comme il est clair dans sa fausseté).

MAUPASSANT À M. JACOB.

[Cannes] 5 décembre.

Cher monsieur Jacob,

Voici la lettre que j'écris à Théodore Child, représentant à Paris MM. H..... et B..... de New-York, avec qui je suis dans les meilleurs termes.

Je vous serre la main.

MAUPASSANT.

MAUPASSANT À M. JACOB.

Je suis tellement malade que j'ai bien peur d'être à la mort dans quelques jours par suite d'un traitement qu'on m'a fait suivre.

Voyez-le tout de suite, faites-lui porter quand vous en aurez pris connaissance [*sic*]. Vous prendrez copie de cette lettre pour le dossier.

Chalet de l'Isère, route de Grasse,
Cannes.

Monsieur [Théodore Child],

J'ai un procès en Amérique pour un vol littéraire commis à mon préjudice par l'*Étoile* de New-York. Or il faut que je dépose ou que je fasse déposer la caution *judicatum soldi* (1) de 250 dollars et que quelqu'un de New-York prenne ma place en mon nom.

(1) La *cautio judicatum solvi* et non *soldi* assurait l'exécution du jugement et consistait dans une promesse personnelle accompagnée de satisdation que devait faire le défendeur qui restait sous le système formulaire en possession de la chose litigieuse. (PAUL NACHBAUR, *Grande Encyclopédie*, vol 9; pag. 919-920, *sub voce: Cautio*).

Je vous garantirai cette caution en faisant déposer chez vous une somme égale par mon agent de change, si Messieurs H..... et B..... de New-York, très au courant de ces questions-là, et des choses littéraires de leur pays, voulaient bien suivre en mon nom le procès commencé, je les en indemniserais très volontiers et mon argent resterait en dépôt chez vous jusqu'à la fin du procès.

Ils me rendraient là un rude service.

Veuillez, s'il vous plaît, vous rendre de ma part chez mon avoué, M. Jacob, qui suit cette affaire de Paris.

Mille compliments de ma part.

GUY DE MAUPASSANT.

Le tribunal prétend qu'il ne me connaît pas et que je dois être un écrivain sans valeur, peu connu, peu payé. Or, MM. H..... et B..... sont à même de les [*sic*] renseigner.

C'est moi qui ai ramené en France le goût violent du conte et de la nouvelle. Mes volumes sont traduits dans le monde entier, se sont vendus un nombre considérable d'exemplaires et sont payés les prix les plus hauts qui aient jamais été atteints, dans les journaux français où on me paye 1 fr. la ligne les romans, 500 francs un seul conte signé de moi. Vous le savez fort bien.

Le nombre de mes éditions est un des plus grands même le plus grand après celui de Zola. Je vous enverrai dans quelques jours une liste presque complète et des articles sur moi.

Écrivez, s'il vous plaît, tout d'abord à ces Messieurs et voyez avant tout mon avoué qui demeure 4, faubourg Montmartre.

Note de Maupassant pour M. Jacob

[de la main de Maupassant].

M. Guy de Maupassant est le premier écrivain français qui ait fait renaître le goût national du pays pour le conte et la nouvelle.

Il a publié dans les journaux d'abord, ensuite en volumes, tous ses récits qui forment une collection de 21 volumes vendus en moyenne à treize mille exemplaires chacun, dont font foi les comptes trimestriels des éditeurs.

Ces récits lui ont été payés dans les journaux et par les éditeurs aux prix les plus élevés atteints en France.

Ses six (1) romans : *Une Vie, Bel-Ami, Mont-Oriol, Pierre et Jean, Fort comme la Mort, Notre Cœur.*

Volumes de nouvelles : *Les Sœurs Rondoli, Monsieur Parent, Le Horla, La Main gauche, La Maison Tellier, Mademoiselle Fifi, Miss Harriet, La Petite Roque, Contes de la Bécasse, Yvette, L'Inutile Beauté, Le Rosier de Madame Husson, Clair de Lune.*

Volumes de voyage : *La Vie errante, Au Soleil, Sur l'Eau.*

Théâtre : *Musotte.*

Volume de vers : *Des Vers.*

169 mille volumes nouvelles
180 mille [volumes] romans
24 mille volumes de voyage

373 mille volumes.

(1) Il avait d'abord écrit *cinq*.

MAUPASSANT À M. JACOB.

5 décembre.

Mon cher monsieur Jacob,

Comment ne m'avez-vous pas prévenu ? Ce n'est pas cet éditeur d'Amérique qui me prêtera cette énorme somme, et moi je ne l'ai pas.

Croyez-vous au procès gagné ? En tous cas, après toutes les catastrophes que j'ai eues avec ma famille il m'est impossible de trouver cette somme.

D'après les lettres premières de votre correspondant il se chargeait de tous les frais en gardant pour lui 20 %. C'était formel.

Peut-on alors retirer la plainte ? Je ne m'attendais nullement, à la façon dont se sont *engagés les débuts*, à cette réclamation inconcevable.

Voici le fond de cette histoire. J'ai fait dans les *Contes de la Bécasse* un petit conte, *Le Testament*. On s'en est servi pour en tirer un long roman imbécile et on l'a écrit en anglais. C'est donc un plagiat d'abord, et on a signé de mon nom un livre dont on m'a volé le sujet. On a pris tous les noms de mes personnages dix ans avant ce que j'ai raconté en le racontant avec une maladresse que je ne puis accepter..

Je vous prie de me répondre poste pour poste, car la situation est très difficile.

Je vous serre cordialement la main.

Je suis en effet fort souffrant.

GUY DE MAUPASSANT.

MAUPASSANT À M. JACOB.

Chalet de l'Isère,
Cannes.

Mon cher monsieur Jacob,

Encore un mot sur l'affaire d'Amérique. Votre représentant s'est absolument engagé avec moi (vous avez cette lettre entre les mains) à prendre tous les frais à sa charge, moyennant 20 % sur les bénéfices.

Comment vient-on me demander aujourd'hui une caution après cette promesse formelle ? Cela est vraiment inconcevable.

Veuillez me dire exactement, si je ne suis [*sic*] pas trompé sur le chiffre de cette caution.

Mais l'engagement pris d'abord par votre représentant prouve que c'est un filou.

Je vous serre cordialement la main.

GUY DE MAUPASSANT.

LETTRE DE FRANÇOIS,
VALET DE CHAMBRE DE MAUPASSANT, À M. JACOB.

Monsieur,

C'est moi qui ai écris hier l'adresser sur le Testament de mon bon maître. Je ne suis pas sûr d'avoir bien écrit le mot *Montmartre*. S'il ne vous arrivé pas je vous prie de le réclamé. Croyes mon Monsieur à mon profond respects et à touts mes remercîments.

FRANÇOIS TASSARD.

Chalet de Lisère,
Cannes, ce 15 décembre 91.

MAUPASSANT À M. JACOB (1).

26 décembre 1891.
Chalet de l'Isère, route de Grasse,
Cannes.

Mon cher monsieur Jacob,

Je vous prie de réclamer à M. Havard, pour le 8 janvier, le compte trimestriel des ventes du quatrième trimestre 1891.

C'est la date fixée pour cet envoi.

Je vous serre cordialement [*sic*] (2).

GUY DE MAUPASSANT.

(1) L'éminent ENRICO MORSELLI a bien voulu lire avec attention ces documents de 1891–1894, et noter sur les marges des épreuves ses impressions. Il m'écrit de Nervi le 24 septembre 1904:

« Grazie! Ho letto con interessamento ed ho postillato i punti che mi parvero degni di attenzione. Il resto, è la difesa della famiglia di Maupassant da certe accuse che le furono fatte, d'aver rifiutata la pubblicazione dei frammenti inediti del grande scrittore? Qui non si parla che di *interessi* con un « borghesismo » (scusi il termine) addirittura fastidioso... Ad ogni modo, l'epistolario prova una cosa: che la pazzia di un disgraziato suscita attorno a lui una folla di desiderî, di preoccupazioni... non sempre sentimentali. *Les Corbeaux* del Becque!

« La saluto distintamente e me Le dico devotissimo Prof. E. MORSELLI ».

(2) *Amnesia caratteristica della paralisi progressiva (demenza incipiente).* [E. MORSELLI].

Cette lettre est du 26 décembre. Cinq jours plus tard, le soir du 31 décembre, en rentrant de Nice où il était allé dîner chez sa mère, Maupassant tentait de se suicider.

MAUPASSANT À M. JACOB.

Mon cher monsieur Jacob,

Voici le codicille à mon testament.

M. Colle est venu me voir ce matin et m'a paru très blessé que vous m'ayez demandé d'emporter mon testament.

Nous avions en effet décidé ensemble qu'il en serait dépositaire, car il a entre les mains toutes les affaires de ma famille concernant la succession, et le testament de ma mère.

Je vais de mal en pis (1) ne pouvant plus rien manger, la tête affolée (2). Prévenez Grancher qu'il m'est impossible rester ici.

Je vous serre cordialement les mains.

MAUPASSANT.

MAUPASSANT À M. JACOB.

Mon cher monsieur Jacob,

Je suis mourant. Je crois que je serai mort dans deux jours. Occupez-vous de mes affaires et mettez-vous en relations avec M. Colle, mon notaire à Cannes.

C'est un adieu (3) que vous envoie

MAUPASSANT.

(1) *Pessimismo del delirio ipocondriaco (da paralisi progressiva oppure da neurastenia preparalitica).* [E. MORSELLI].

(2) *Confusione, disorientamento della paralisi nei suoi inizi (l'ammalato può aver coscienza del proprio decadimento mentale).* [E. MORSELLI].

(3) *Delirio triste paradossale del " paralitico ". Notisi il contrasto: " Sono morente, fra due giorni morto, occu-*

LE DOCTEUR CAZALIS À M. JACOB.

A mardi, cher Monsieur. J'ai retardé mon départ, pour être à vous et à notre pauvre ami, hélas, bien mal en ce moment [*janvier 1892*].

Merci, et bien à vous.

J. CAZALIS.

M. F. DE CLAUSONNE (1) À M. JACOB.

Cher Maître,

Vous ne connaissez que trop les tristes événements qui affligent la famille de Maupassant. La mère de Guy, alitée et très malade elle-même, ignore les détails qui ont précédé l'internement de son fils dans une maison de santé; mais elle connaît cet internement, et se préoccupe de tous les intérêts extérieurs que le malade ne peut plus surveiller lui-même. Elle craint des interventions intempestives et maladroites.

Elle m'a donc prié de vous écrire pour vous recommander de bien vouloir prendre soin des intérêts matériels de son fils. Je crois qu'il est encore en

pateri dei miei affari". Dunque in Maupassant il delirio della paralisi fu preralentemente (almeno a questa fase, due anni circa prima della morte) di indole "ipocondriaca": forma abbastanza comune, ma non la più frequente, essendo questa con delirio fastoso (megalomania caratteristica). La malattia allora è alquanto più lunga. [E. MORSELLI].

(1) Oncle de Madame Marie-Thérèse de Maupassant, belle-sœur de Guy.

état de gérer ses affaires ; mais s'il survenait telle éventualité qui nécessitât des mesures protectrices, Madame de Maupassant me prie de vous dire qu'elle aime à compter sur l'amitié que vous avez pour son fils. Je vous prierais, le cas échéant, de vous adresser à moi-même, afin que je puisse, de concert avec sa sœur, dire à Madame de Maupassant seulement ce qu'elle serait en état d'entendre. Elle a grand besoin d'être ménagée, son état n'est pas bon.

Agréez, mon cher Maître, l'expression de mes sentiments dévoués.

A. Funel de Clausonne.

M. F. de Clausonne à M. Jacob.

Cher Maître,

Je viens de voir M. le docteur Cazalis qui m'a appris la sortie peu explicable de M. d'H. (1) devant le conseil de famille. Je ne puis comprendre le mobile qui a pu inspirer M. d'H. Nous aurions ici un intérêt très vif à ce que vous fussiez vous-même l'administrateur désigné de M. Guy de Maupassant. Vous êtes son ami, il avait en vous la plus entière confiance, vous êtes au courant de ses affaires et depuis sa maladie vous avez donné les preuves les plus sensibles de l'intérêt que vous prenez à sa personne et à ses affaires. Madame de Maupassant mère sait tout cela. Elle a un besoin pressant que l'administrateur de Guy soit une personne intime, connaissant bien tous les précédents des relations de

(1) M. d'Harnois, beau-frère de la mère de Guy de Maupassant.

famille ; son fils, vous le savez, lui sert une petite pension, et un administrateur étranger sera peut-être difficile sur ce point. Aussi, je vous en prie, n'ayez pas de susceptibilité au sujet d'un fait qui nous est étranger et que nous déplorons. Tâchez, par un moyen quelconque, de vous faire désigner comme administrateur; et surtout acceptez-en les fonctions.

Je n'espère guère un retour à la santé de notre malade, mais enfin si cela se produisait, quel ennui ce pourrait être pour lui de trouver qu'un étranger a pu s'immiscer dans ses affaires! M. d'H. n'a véritablement pas assez réfléchi quand il a parlé.

Je vous en prie, cher Maître, prenez tout ceci en considération par intérêt pour Guy et pour nous.

Votre dévoué,

A. Funel de Clausonne.

3 février 1892.

Le père de Maupassant (1) à M. Jacob.

Villa Simone (2)
Sainte-Maxime-S/M (Var).

Ce 21 février 92.

Monsieur,

J'apprends avec le plus grand étonnement que vous n'êtes pas encore nommé administrateur des

(1) Monsieur Gustave de Maupassant est mort le 24 janvier 1899. Il n'a pas assisté aux funérailles de Guy, mort le 6 juillet 1893.

Il vivait séparé de sa femme sans qu'il fût intervenu aucune décision judiciaire; la séparation s'était faite d'un

(2) Voir à la page suivante.

revenus de mon pauvre fils ! Dès le premier jour, sur l'affirmation qui m'a été donnée que vous consentiriez à rendre ce service à Guy, je n'ai cessé de dire et de répéter qu'il fallait respecter les volontés de mon enfant, que vous étiez son conseil, qu'il avait une entière confiance en vous et que naturellement un seul homme, Monsieur Jacob, pouvait remplir ces fonctions délicates.

On m'écrit qu'il n'y a encore rien de fait ! Si ce n'est pas me montrer trop indiscret, permettez-moi de vous demander à quoi tiennent ces retards dans la nomination d'un administrateur ? Ces retards sont très préjudiciables à Guy... Je reçois à l'instant la lettre ci-jointe (3) — je crois devoir vous l'envoyer,

commun accord et les relations forcées qui survivaient ont toujours été parfaitement courtoises; il avait d'ailleurs la plus haute estime pour la valeur intellectuelle et morale de sa femme.

Au moment de la mort de Guy, un désaccord assez grave survint, mais ce nuage se dissipa au bout de quelques mois.

M. Balestre, le médecin de la famille, m'écrit le 21 septembre 1901: « Il n'y a jamais eu de fou ni dans la famille de Maupassant ni dans la famille Le Poittevin. Madame de Maupassant est prête à démontrer la fausseté de toute allégation contraire ».

(2) *Simone* est le nom de la petite-fille de Gustave, fille du frère cadet de Guy (Hervé). L'adresse est timbrée, surmontée d'une couronne égale à celle qui surmonte les armes des Maupassant reproduites dans ce volume.

(3) De Bernard, capitaine du yacht *Bel-Ami*; il demandait des instructions.

espérant toujours que ce sera vous que désignera le tribunal et que vous aurez l'amabilité d'accepter.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

GUSTAVE DE MAUPASSANT.

N'ayant pas votre adresse, j'adresse cette lettre à François. — On me dit que lorsque Guy parle affaires il est très lucide ! Est-ce exact ? (1) Reconnaît-il ses amis ?

LE Dr MEURIOT À M. JACOB.

Paris, Passy, 17, rue Berton (2).

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser la note des frais de pension de Monsieur de M. (3).

Votre cher malade, contrairement à ce que disent les journaux, se porte bien physiquement et mange même depuis plusieurs jours (4). L'état mental est tou-

(1) *Nella demenza paralitica permane talvolta una certa lucidità parziale, ma per poco. Del resto, nella " malattia del secolo " che è la paralisi generale progressiva, le idee dominanti sono quelle degli " interessi " o della " salute "* (*egoistiche*). [E. MORSELLI].

(2) La Maison du Dr Blanche, où Maupassant était interné depuis un mois. Le Dr Meuriot la dirigeait en 1892. Il en devint, depuis, le propriétaire.

(3) Guy de Maupassant.

(4) *Passata la prima fase, la malattia entra in un periodo di sosta: il paralitico, allora, ingrassa, si nutre bene, anzi la vita vegetativa può essere florida, mentre ogni giorno la intelligenza sempre più decade!* [E. MORSELLI].

jours le même. Le Dr Nucehard [?] et M. Cahen (1) sont venus le voir aujourd'hui.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

Dr Meuriot.

Ce 23 février 92.

Le père de Maupassant à M. Jacob.

Villa Simone
Sainte-Maxime-S/M (Var).

27 février 1892.

Monsieur,

Je m'empresse de vous remercier d'avoir bien voulu m'écrire pour me tenir au courant de ce qui a été fait au sujet des affaires de mon malheureux enfant; mais je persiste à ne pas comprendre pourquoi le tribunal a attendu si longtemps pour nommer un administrateur et pourquoi il ne vous a pas désigné quand le chef de famille, le père, l'avait si instamment demandé au président? La raison que vous me donnez pour excuser la décision du tribunal est justement celle pour laquelle je voulais le contraire — dès lors que mon fils vous témoignait cette grande confiance et vous chargeait du dépôt de ses dernières volontés nous n'avions tous qu'à nous incliner et ratifier ce qu'il avait fait. — Hélas! mon pauvre Guy n'avait pas *la bosse* de la famille! — En dehors de sa mère qui avait une influence extrême

(1) Le musicien Albert Cahen d'Anvers.

sur lui, la famille *était peu de chose...* Je suis séparé à l'amiable de Madame de Maupassant par acte simple de juge de paix, et celle-ci a toujours tout fait pour empêcher Guy de me voir... Aussi Guy venait à peine une fois par an chez moi à Paris; moi j'allais lui serrer la main de temps en temps — telles étaient nos relations. J'entre dans ces détails pour vous montrer combien je dois être circonspect dans mes actes vis-à-vis de lui et pour vous supplier de mettre ma conscience bien à l'abri en lui disant un jour, où il aura bien sa lucidité, que j'ai tout fait pour qu'on respectât sa volonté et qu'on vous nommât administrateur.

J'ai écrit à tous les membres du conseil et au président Aubepin — on n'a tenu aucun compte de mes désirs et je n'ai aucun reproche à encourir de sa part [de Guy] à propos de la décision du tribunal. J'espère bien que ce pauvre enfant reviendra à la santé et je tiens qu'il sache bien tout ce que j'ai fait pour faire respecter sa volonté. On m'a écrit pour me demander si je connaissais sa position. Je ne sais que ce qu'il m'a dit en juillet dernier à propos d'un renseignement qu'il me demandait sur certaines valeurs.

A cette époque il m'a déclaré qu'il avait 70 à 80 mille francs de valeurs chez mon agent de change et ami Stolz, 10, rue d'Uzès. Il m'en a même remis une note que je dois avoir, mais que pour le moment j'ai égarée dans mon déménagement de Paris ici. En outre il m'a déclaré que ses droits d'auteur lui rapportaient vingt-huit mille francs par an. François, son domestique, me l'a confirmé il y a

deux mois. Est-ce exact ? Je n'en sais rien (1). Maintenant il a sa maison d'Étretat et peut-être la ferme de St-Léonard. Je dis *peut-être* parce qu'il y a environ un an il m'a envoyé à signer une procuration pour autoriser sa mère, qui avait besoin d'argent, à lui vendre sa ferme de St-Léonard. Cette vente a-t-elle été faite ? Je l'ignore. Ma belle-fille me dit que non, que c'est toujours sa belle-mère qui en touche les revenus. François a dû vous remettre une lettre de moi. N'ayant pas votre adresse j'avais dû vous la faire passer par lui, dans laquelle lettre j'en avais joint une autre de Bernard, capitaine du yacht de mon fils, demandant des instructions. Je pense que vous l'avez reçue ? Tous ces frais d'équipage sont bien inutiles pour le moment. Enfin l'administrateur est nommé, il va aviser.

Il me reste à vous remercier, Monsieur, du dévouement que vous voulez bien témoigner à mon pauvre enfant et de la promesse que vous me faites de veiller à ce qu'on ne s'écarte pas de ce qu'étaient ses volontés à l'égard de sa mère. Guy adorait sa mère ; il l'aidait beaucoup. C'est lui (du moins il me l'a dit) qui payait le loyer de la villa de Nice, et, en outre, il servait une petite pension de douze cents francs à ma petite-fille. Je pense que l'administrateur respectera ces volontés.

(1) *Il paralitico ordinariamente lascia i suoi affari molto imbrogliati. Spesso valori egregi vanno perduti perchè egli, confuso, smemorato, non può dare informazioni esatte o non si cura più della realtà, dominato com'è dalle sue idee fastose paradossali o dalle sue ipocondrie bizzarre e assurde.* [E. Morselli].

Il y a vingt-cinq ans mon pauvre père a vu sa fortune engloutie, et ma dot a été entraînée dans ce désastre. J'ai dû entrer chez Stolz, agent de change, et, à force de privations, je suis arrivé, au bout de 25 ans, à me reconstituer une petite rente de quatre mille. C'est fort peu, vu mon âge et ma triste santé; mais, malgré cela, si l'administrateur n'admettait pas ce que Guy faisait à ma fille, je suis tout prêt à la prendre chez moi avec sa mère, *nous en ferons comme d'assez...* Je suis venu m'établir dans le Midi à cause de ma santé détraquée. Je suis à deux heures de Nice et je vois bien rarement mon enfant grâce à la tyrannie jalouse de Madame [*Laure*] de Maupassant. C'est grâce à Guy que j'ai obtenu il y a huit mois qu'elle [*la petite Simone*] vînt passer un mois chez moi. Guy malade, sa mère [*la mère de Guy*] ne veut plus laisser aller sa belle-fille (1) et je suis à nouveau privé de voir mon enfant (2) !... Je voudrais bien que si la pension est continuée on pesât sur Madame de Maupassant pour que tous les mois environ sa belle-fille m'amène mon enfant pendant *quelques jours.* Ce n'est pas une raison parce que Guy faisait une pension de douze cents francs pour rendre la mère esclave au point d'en faire presque une domestique et lui interdire la moindre absence, d'autant mieux que c'est moi qui défraie ma belle-fille des frais de ces petits voyages.

Si j'entre dans ces détails c'est pour m'éviter d'avoir recours au tribunal pour voir plus réguliè-

(1) La veuve d'Hervé, Marie-Thérèse de Maupassant.
(2) Simone de Maupassant.

rement mes enfants. Quand Madame de Maupassant est très malade je comprends que ma fille [*belle-fille*] ne la quitte pas ; mais dès qu'elle est remise sur pied je demande qu'elle la laisse venir passer quatre ou cinq jours avec moi. Cela avait été très bien convenu avec Guy cet été ; depuis qu'il est malade il n'y a plus moyen d'obtenir ma petite-fille. D'un autre côté je suis malade et je ne peux aller les voir à Nice, le chemin de fer m'étant interdit.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Quelques jours avant son départ de Cannes, Guy a vendu chez Stolz pour six mille francs de valeurs. François (1) pourra vous confirmer cette vente. Je suis souffrant, excusez ce griffonnage.

M. F. DE CLAUSONNE À M. JACOB.

Cher Maître,

Je suis bien en retard pour vous remercier de votre communication relative à la nomination de Monsieur Lavareille comme administrateur de Monsieur Guy de Maupassant.

Nous aurions bien mieux aimé apprendre que vous aviez été chargé vous-même de ces fonctions ; mais enfin les assurances que vous nous donnez des relations d'amitié qui vous lient à M. Lavareille sont pour nous consoler un peu.

(1) Le fidèle valet de chambre de Maupassant, employé actuellement à l'*Hôtel Terminus* de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. John Taylor & Riddett, agents à Cannes, qui proposent une location ou un achat du *Bel-Ami* pour un de leurs clients.

Je leur ai donné l'adresse de M. Lavareille.

Vendre le yacht serait excellent si le malade ne doit pas revenir à la santé, — fâcheux s'il guérit.

Le louer pourrait se faire, mais avec de grandes précautions, à cause de l'entretien du yacht. Je ne parle pas des garanties à prendre pour s'assurer contre la disparition d'un objet si mobile.

M. Lavareille verra.

Vous savez que dans la villa sous-louée il y a des objets mobiliers qui sont la propriété de notre ami. Ils ont une certaine valeur. Attirez sur ce point l'attention de Monsieur Lavareille.

Bien à vous, cher Maître.

4 mars 1892.

A. Funel de Clausonne.

Le père de Maupassant à M. Jacob.

Villa Simone
Sainte-Maxime-S/M (Var).

Ce 29 mars 92.

Monsieur,

Séparé de Madame de Maupassant depuis près de 30 ans par un simple acte de juge de paix, et mon pauvre Guy ayant toujours été sous l'influence de sa mère et s'étant montré peu tendre fils à mon égard, je suis tenu à une extrême réserve en ce qui concerne leurs affaires. Vous voyez combien je me tiens à l'écart dans tout ce qui se fait.

Absolument ruiné par mon père, il y a 25 ans, je me suis trouvé sans le sou comme je venais de me séparer, et quand Hervé s'est marié il m'a été impossible de faire quoi que ce soit pour lui. J'avais entièrement renoncé à toucher un centime des revenus de Madame de Maupassant. Au mariage d'Hervé j'ai protesté; sachant par mon expérience combien il faut peiner pour gagner sa vie, sachant que ma future belle-fille n'avait rien, j'ai voulu m'opposer à ce mariage, non pas que j'eusse quoi que ce soit à dire contre elle, mais on voulait faire d'Hervé un horticulteur. Je le savais incapable comme commerçant et j'ai prédit et annoncé toutes les catastrophes qui se sont suivies!... Guy a persisté à vouloir établir son frère dans le commerce et je me suis tu. J'ai même vendu quelques valeurs sur mon si modeste revenu pour lui prêter trois mille francs *sur la garantie* de Madame de Maupassant. J'ai naturellement perdu cette somme!... Hervé a sombré; il a fallu le mettre dans une maison de santé, et à ce moment et pendant quelque temps ma belle-fille et ma petite-fille ont bien failli mourir de faim! Enfin Guy leur a fait une petite pension et les a mises chez sa mère.

A cette époque, Guy gagnait 80 à 90 mille francs, et cela le gênait peu, mais depuis que ce pauvre enfant est chez le docteur [*Blanche*], ce que ma belle-fille endure est inouï et il faut absolument que je sorte de ma réserve pour vous aviser de ce qui se passe. Il faut, à mon avis, prendre des mesures pour sauver l'enfant. Madame de Maupassant est arrivée à un tel paroxysme de fureur qu'à la moindre chose

elle a des attaques terribles qu'il est impossible de cacher à l'enfant et qui lui font un mal énorme.

Depuis huit jours Madame de Maupassant était sans nouvelles de Guy — sa tête déménageait et elle était inabordable — elle traitait ma belle-fille comme la dernière des femmes — elle traînait dans la boue la famille de celle-ci et, bref, samedi, dans une attaque, elle chassait Marie-Thérèse de sa chambre et lui ordonnait de retourner dans sa famille!...

Ma fille sortit de la chambre pour aller faire ses malles. Quand ce fut fait elle descendit pour lui dire adieu. Dans l'intervalle Madame de Maupassant avait avalé deux flacons de laudanum. Elle était anéantie!! (1) On courut chercher le médecin qui la fit

(1) *Qui abbiamo un tentativo di suicidio in una parente di Guy (nella madre)... Fatto di ereditarietà psicopatica in una famiglia di alienati, oppure coincidenza? Non ho argomenti per decidere: la paralisi non tiene per lo più ad eredità psicopatica, ma a cause acquisite (strapazzo cerebrale, sifilide etc.).* [E. Morselli].

A ce propos, M. Robert Pinchon, l'ami de Maupassant, ayant lu ma note (p. 103), dans laquelle à propos de Guy je cite la pièce de Brieux *Les avariés*, m'écrit quelque chose de tout à fait contraire à l'hypothèse de M. Morselli: « A quoi bon citer ici la pièce de Brieux, et faire naître un soupçon inutile? Il est possible qu'un médecin, parmi les hésitations du début de la maladie, lui ait attribué une telle origine (*la syphilis*); mais on n'a jamais pris cet avis au sérieux. Votre note laisse vos lecteurs sous une pénible impression qui n'est pas en rapport avec la sympathie d'auteur que vous témoignez à votre sujet pendant tout l'ouvrage. Elle ajoute au très beau jugement de Zola un bien triste commentaire ».

vomir, et l'excès du poison la sauva. Quand elle revint à elle sa fureur ne connut plus de bornes. Elle se leva, bouscula ma fille et se sauva dans la rue ! ! On se précipita après elle. Elle fut ramenée et couchée. Ma belle-fille fut occupée alors par l'enfant *qui avait à son tour une crise abominable.* Elle l'emmena dans sa chambre et la confia à des amies pendant qu'elle retournait auprès de sa belle-mère. Madame de Maupassant avait profité de ces quelques minutes pour s'étrangler avec ses cheveux ! ! Il a fallu les couper pour la sauver. Alors elle a eu des étouffements, des convulsions terribles... Cette lettre est naturellement confidentielle, car il faut avant tout songer à l'avenir de la malheureuse petite-fille. Ces événements sont abominables pour elle !... Permettez-moi de vous soumettre cette question : N'y a-t-il pas quelque chose à faire pour cet enfant ? Il me paraît urgent de l'éloigner. Il faudrait donner une garde à Madame de Maupassant, ou la faire soigner dans une maison de santé *comme elle le demande...*

J'ai cru devoir vous instruire de ce qui se passe dans l'intérêt de ma petite-fille. Je pense que Monsieur de Funel vous écrira et alors vous aviserez avec Monsieur l'administrateur sur les mesures à prendre pour mettre mon enfant à l'abri de pareils faits qui peuvent avoir une influence très grave sur son moral.

Je vous le répète, je ne veux m'immiscer dans les déterminations de l'administrateur judiciaire, et voilà pourquoi je ne lui ai pas écrit directement ; mais, comme père de famille, je peux bien ce me

semble, vous, l'ami de Guy, vous prier de voir s'il n'y a pas danger de laisser l'enfant dans un pareil milieu.

Pardonnez-moi, Monsieur, cette longue lettre. J'ai cru devoir vous mettre au courant de ce qui se passe. Les médecins ont dû se réunir pour aviser, car il peut y avoir les plus grands dangers à ne pas mettre quelqu'un près de Madame de Maupassant (si toutefois elle le tolère) pour veiller à ce qu'elle ne se tue pas.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Après ma séparation avec Madame de Maupassant je l'ai autorisée tant qu'elle a voulu, et sur l'avis de Guy, à aliéner partie de son bien. Guy doit avoir encore entre ses mains une autorisation de lui vendre la ferme de St-Léonard. J'ai retrouvé ces jours-ci la lettre de celui-ci [*de Guy*] m'accusant réception de cet acte. Madame de Maupassant n'est plus en état de gérer ses biens. Je ne veux pas me trouver compromis. Quoique séparé à l'amiable j'ai encore une certaine responsabilité, et dans l'intérêt de ma petite-fille je veux m'opposer à toute vente faite sur une ancienne autorisation donnée par moi. Que dois-je faire? A l'occasion vous seriez bien aimable de me donner l'adresse de M. Lavareille — je ne l'ai pas.

LE PÈRE DE MAUPASSANT À M. JACOB.

Ce 13 mai [1902].

Monsieur,

Il y a trente ans et quelques mois, la vie en commun avec Madame de Maupassant n'étant plus possible nous nous sommes séparés à l'amiable. On fit un simple acte sur papier timbré. Madame de Maupassant prenait son bien et, en outre, sur la pension de quatre mille francs que me faisait mon père je lui servais une pension de seize cents francs pour les enfants. Une dizaine d'années après, mon père perdit toute sa fortune. Ma dot a été supprimée à partir de ce jour, et comme je n'avais pas un sou je suis entré comme deuxième caissier chez Eward Jules, agent de change.

J'ai vécu pendant 20 ans avec *mille francs par an* afin d'économiser quelques sous pour avoir du pain à mes vieux jours. Madame de Maupassant, qui n'a jamais pu vivre avec les cinq mille francs de sa dot, n'a cessé d'écorner son bien. Pour [*qu'elle pût*] vendre, je devais donner mon consentement, que j'ai toujours donné sur la parole de Guy, qui me garantissait que je ne serais jamais inquiété, qu'il répondait de tout! Guy avait fait une espèce d'arrangement avec sa mère pour qu'elle n'eût pas à se tourmenter pour son existence. Je ne sais au juste quelles en étaient les clauses, mais je sais qu'i y mettait largement de sa poche. Aujourd'hui il est certain que Madame de Maupassant ne peut plus vivre si elle ne touche rien de son fils. On m'a déjà averti qu'elle songerait à vendre la grande maison

d'Étretat!... Guy étant absolument irresponsable, je ne veux plus *rien autoriser...* Permettez-moi de vous demander ce que je dois faire si cette demande de vente m'est faite officiellement? Une catastrophe est imminente; Madame de Maupassant qui n'a déjà plus sa tête sera affolée le jour où elle se verra sans un sou et elle se tuera. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Moi je n'ai, je vous le répète, qu'une rente infime, j'ai résisté, jusqu'à ce jour, à cause de ma chère petite-fille, à mettre mon peu de bien en fonds perdus et je veux persister jusqu'au bout; mais depuis trente ans je n'ai plus rien de commun avec Madame de Maupassant, et je ne veux pas être responsable de ce qu'elle a vendu jusqu'à ce jour avec mon autorisation, il est vrai, *mais avec la parole de Guy que je n'avais rien à craindre.* La seule chose que je peux faire à la rigueur, et encore en vivant tous de privations, c'est d'alléger les charges de Madame de Maupassant en prenant le tiers ou la moitié de l'année, chez moi, ma belle-fille et ma petite-fille. Je compte, Monsieur, sur votre obligeance pour me donner un conseil.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Vous avez dû trouver chez mon fils, en faisant son inventaire, mon contrat de mariage qu'il m'avait emprunté il y a un an. Soyez assez bon pour me le renvoyer.

J'avais chargé mon neveu de vous entretenir de ces tristes affaires; je ne m'adressais pas à vous

ayant égaré votre adresse. Je la retrouve et je vous envoie directement cette lettre.

Villa Simone
à Sainte-Maxime S/M (Var).

La belle-sœur de Maupassant à M. Jacob.

Nice, mardi.

Monsieur,

Je vous suis reconnaissante de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire et que j'ai reçue hier soir.

Mon beau-père a agi peut-être un peu hâtivement en vous écrivant; d'un autre côté nous avons une responsabilité bien grande en présence de pareils actes.

Soyez assuré, Monsieur, que si j'avais persisté dans mon projet d'aller à Sainte-Maxime, je me serais tout de suite rendue à vos raisons et j'y aurais renoncé. Ma belle-mère est âgée, malheureuse, seule et malade, en aucun cas je ne l'aurais abandonnée.

Pourtant toute personne sérieuse n'appellera pas abandon une absence de 48 heures. Je ne puis pas envoyer ma petite fille voir son grand-père surtout avec ma mère, les situations sont tendues de tous côtés et j'ai besoin de faire appel à toute mon énergie pour surmonter mon chagrin et à toute la diplomatie dont je puis être capable pour adoucir tous les angles qui me blessent. Ma petite Simone est bien gentille et affectueuse pour moi, c'est ma seule joie et mon espoir. Je fais pour elle tous les sacrifices, si durs qu'ils me paraissent; comptez bien que de mon côté vous n'aurez pas d'ennuis.

Par mon oncle, Monsieur Funel de Clausonne, j'ai quelquefois des nouvelles de mon beau-frère [*Guy*], celles que vous envoyez, les seules vraies, je crois; on cache la vérité à la pauvre mère, c'est peut-être un tort. Tout espoir est-il donc perdu ? (1) Si quelque chose de plus grave survenait, considérez-moi comme une sœur toute dévouée à Guy et avertissez-moi aussitôt; je vous en serais très reconnaissante.

Encore merci, cher Monsieur, pour l'intérêt que vous me témoignez et croyez à mes sentiments d'estime et de sympathie.

M.-T. DE MAUPASSANT.

LE PÈRE DE MAUPASSANT À M. JACOB.

Monsieur (2),

Je charge ma belle-sœur de me racheter plusieurs choses à la vente de Guy; si elle ne le peut pas, est-ce une indiscrétion de vous demander de vous en charger ? Entr'autre je demande la jumelle de marine, mais je ne la vois pas sur l'inventaire ! Où est-elle ? Est-elle à Cannes ou à Nice avec tout le mobilier qu'y possède Guy ?

Je ne vois pas figurer sur l'inventaire le piano à queue ? La mappemonde ?

Je voulais vous demander de racheter celle-ci pour ma petite-fille — elle lui serait bien utile.

(1) *Le famiglie degli alienati ben difficilmente si rendono conto del vero stato di cose: o sono troppo ottimistiche (evenienza comune) o sono pessimistiche.* [E. MORSELLI].

(2) Papier à lettres portant le deuil du fils.

Quant au linge de corps on donne tout à Mme de Maupassant.

Les deux portraits de famille m'ayant appartenu seront prélevés pour Simone.

Quant au linge de maison vous voudrez bien m'en donner le quart en nature, car je ne suppose qu'on le mette en vente.

J'ai renvoyé à Mme de Maupassant la procuration que vous attendez. Il y a plus de 3 mois qu'elle était entre ses mains quand elle s'est avisée de me demander, il y a huit jours, une augmentation de pouvoirs, que j'ai accordée de suite sur l'avis de mon notaire et de mon avoué.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Villa Simone
Sainte-Maxime-S/M (Var).

GUSTAVE DE MAUPASSANT.

LE PÈRE DE MAUPASSANT À M. JACOB.

Ce mardi.

Monsieur,

C'est mon ami et mon représentant qui vous remettra cette lettre. Quand vous aurez quelque chose de pressé à me communiquer vous pouvez avoir recours à lui. Il vous lira des passages de la lettre que je lui écris; vous pouvez vous entendre avec lui, cela avancera bien les choses. Vous remettez à février la vente des livres ? Pourquoi ne pas faire une seule et même vente ? Guy avait, je crois, une bi-

bliothèque bien ordinaire. Depuis la mort de Guy, M. Lavareille (1) n'est rien que le représentant de Mme de Maupassant, et vous, M. Jacob, avez *tous les droits*... C'est donc à vous qu'on doit s'adresser pour faire marcher cette liquidation. Comme nous sommes tous les trois d'accord, je désire en finir et être mis le plus tôt possible en possession de mon quart, sauf à laisser plusieurs choses, s'il le faut, dans l'indivision. Si *d'un côté* vous rencontrez des obstacles, je ferai demander au tribunal, alors, qu'il les lève et qu'on partage au moins les valeurs... Entendez-vous pour tout cela avec mon représentant. Je vous le répète, cela marchera bien plus vite. M. Dr Andon [?] est chargé par moi de vous montrer toutes les contradictions qui ont eu lieu dans les lettres écrites à propos de la publication de l'*Angélus* et de *Après!* Quant au lit que vous me faites proposer, je refuse parce qu'il a de la valeur. J'avais pensé à le racheter *à la vente* pour l'enfant, mais mes moyens ne me le permettent pas, et ensuite, ce qui coupe tout, c'est que chez moi il n'y a pas une place pour le mettre. J'accepte la proposition de Mme de Maupassant pour les portraits; je les garderai chez moi pour l'enfant ou Mme de Maupassant les prendra, à son choix.

Mon quart doit être intact; l'enfant doit faire tous les frais du legs à Mme de Maupassant. Si donc celle-ci choisit *pour un millier* de francs d'objets, je

(1) Il s'agit de Monsieur F. Lavareille, qui figure dans le *Tout-Paris* de 1904 avec le titre d'*administrateur judiciaire*.

ne dirai rien, mais si cela devait aller à six ou dix mille, je n'aurais pas le moyen [*sic*] de faire pareille générosité. Il faut, je le répète, que je puisse élever ma famille; ainsi vous me dites que Mme de Maupassant a l'intention de prendre comme souvenir des objets *sans valeur*, des objets qu'elle avait donnés à son fils ? Et bien, dans ces objets-là il y a justement une garniture de cheminée Sèvres, pâte tendre; les vases sont inférieurs mais la pendule est très belle et atteindra des prix très élevés : 5 à 6 mille francs; de même une pendule Louis XVI, etc. etc. Dans ce cas je serais forcé de demander une contre-expertise. Vous-même, comme subrogé tuteur de l'enfant, il me semble que dans l'intérêt de l'enfant vous devez marcher d'accord avec moi. Moi, à la vente, je ne veux faire racheter que des choses insignifiantes : *les jumelles de marine — le baromètre — le fusil — un petit meuble* qui était dans son cabinet de travail, dit *chiffonnier*, où il mettait ses notes. Plus deux de ses tentures qu'il avait l'habitude de jeter sur ses canapés. Si cela ne monte pas au delà de la valeur et que j'aie quelqu'un à la vente, Madame d'Harnois par exemple, ou tout autre, je prierai de me les faire racheter.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Villa Simone
Sainte-Maxime-S/M (Var).

GUSTAVE DE MAUPASSANT.

LA MÈRE DE MAUPASSANT À M. JACOB.

Villa des Ravenelles
140, rue de France, Nice.

Le 7 novembre 1892.

Monsieur,

Vous avez mis tant de bonne grâce à me proposer votre appui, pour tout ce qui concerne ma chère petite-fille, que je ne veux vous faire attendre ni ma réponse, ni mes remercîments.

Il n'y a rien à faire d'ailleurs quant à présent, et je tiens beaucoup à ce que nulle concession ne soit demandée à ma belle-fille, dont je connais le mauvais vouloir. Je préfère aussi ne pas revoir l'enfant maintenant; j'ai trop souffert, la secousse serait au-dessus de mes forces. J'ai une maladie de cœur, et je vis sous la menace continuelle d'un accident mortel. Comment n'ai-je point encore succombé ? C'est presque un miracle. Dans ces circonstances, je ne pourrais même donner à ma petite Simone tous les soins dont elle a besoin, et je serais obligée de la confier à une bonne, ce que je ne veux à aucun prix. Laissons donc les choses comme elles sont, avec toute leur tristesse.

Votre pupille est fine et jolie, toute pleine de malice et de gaieté. C'est une charmante petite nature qu'il faudrait comprendre et développer avec soin; mais elle se trouvera dans un triste milieu, et je ne puis songer à l'avenir de cette enfant si chère sans me sentir envahie par toutes les appréhensions.

J'ai écrit à M. Lavareille, et j'ai insisté vivement sur la nécessité de retirer les œuvres de Guy des

mains de l'éditeur Havard. Je partage absolument votre manière d'envisager les choses, et d'ailleurs M. Lavareille m'avait déjà, il y a quelques semaines, fait part de son intention d'agir dans ce sens. Si la pièce du pauvre auteur est jouée au Théâtre Français, comme tout le fait espérer, ce sera l'occasion de profiter de la curiosité réveillée pour présenter au public des éditions nouvelles de ses livres les plus aimés.

J'ai fait tout ce que l'on m'a demandé, à propos de cette petite comédie. J'ai écrit des lettres, j'ai donné mon assentiment plein et entier... Mais que de côtés douloureux dans cette question ! Nous allons livrer aux journaux, aux amis comme aux ennemis, le nom du malheureux garçon, autrefois si acclamé... Que va-t-il sortir de tout cela ? Quelles pénibles choses ne remuera-t-on pas ?

Enfin, il le fallait, et je n'ai point hésité ; j'aurais plutôt signé des deux mains. J'attends bien impatiemment la prochaine lettre de M. Ollendorff, qui déploie en cette délicate affaire autant de dévouement que d'intelligence.

Dans ma profonde tristesse, j'éprouve encore une sorte de joie en voyant combien d'amis fidèles se groupent autour de mon pauvre cher Guy. Vous êtes au premier rang, Monsieur, et je ne l'oublierai jamais.

Agréez, je vous prie, la vive expression de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

LAURE DE MAUPASSANT.

La tante maternelle de Maupassant à M. Jacob.

Ce jeudi, 23 novembre 93.

Monsieur,

J'ai reçu hier une lettre de ma sœur, Mme de Maupassant, qui consent très volontiers à ce que le lit, les portraits et tous les autres objets dont vous m'avez parlé soient donnés à M. [Gustave] de Maupassant. Elle vous autorise à l'en informer dès que vous le jugerez convenable.

Ma sœur m'envoie en même temps une liste détaillée de ce qu'elle tient à conserver, soit pour elle-même, soit pour sa petite-fille. Ce sont des souvenirs de famille, de peu de valeur, mais que je serais seule à même de pouvoir retrouver dans le dépôt fait chez Bedel. Cette petite liste complète celle que je vous ai remise l'autre jour dans laquelle se trouve l'argenterie.

Je vous serai très reconnaissante de vouloir bien me fixer sur la date exacte de la vente aussitôt que vous l'aurez arrêtée. Il faut que les objets soient sortis du garde-meuble pour que je reconnaisse ceux que ma sœur veut garder.

L'excellente idée que vous avez eue de faire cette vente à l'époque où les bibelots pourront être achetés comme étrennes, vous obligera, du reste, à hâter les choses.

Je ne partirai pour Nice qu'après la vente, puisque ma présence ici est utile à ma sœur.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

16, Rond-point de la porte Maillot.
Neuilly-sur-Seine. Chez M. Jay.

Vte D'HARNOIS DE BLANGUES.

LA BELLE-SŒUR DE MAUPASSANT À M. JACOB.

Villa Simone, 3 décembre 1893.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec grande attention votre réponse et malgré tout je ne puis pas me persuader que le tribunal ne prendrait pas en considération les diverses clauses contradictoires du testament de mon beau-frère. Celui-ci, en effet, avait l'intention formelle de laisser sa fortune à Simone qu'il aimait beaucoup et qui était sa nièce et sa filleule. Son désir est clair, il était persuadé qu'il laissait une fortune bien supérieure à celle qui existe et il ajoute, après le paragraphe où il vous charge de fournir une pension pour élever l'enfant : « Le surplus de ces revenus sera capitalisé et compris dans le compte que mon exécuteur testamentaire rendra à ma nièce », etc. Croyez-vous vraiment que le tribunal puisse laisser aliéner le bien d'une mineure parce qu'une phrase d'un testament est en contradiction avec tout le reste? Et puis quand Guy a fait son testament, j'habitais avec sa mère, nous étions à sa charge... pas tout à fait, il lui donnait 1200 fr. par an pour nous garder.

Il a voulu par la pension de 10,000 fr. continuer ce qu'il faisait de son vivant et assurer notre vie auprès de sa mère ainsi que la facilité pour celle-ci de faire élever sa petite-fille. La situation a changé, nous ne sommes plus à sa charge et le tribunal n'a pas à s'occuper si le grand-père fait quelque chose pour sa petite-fille ; il n'a qu'à voir que la mère est sans fortune, que l'enfant n'a rien et qu'il n'est pas juste que la grand'mère mange son bien quand, elle [*Simone*], peut manquer de tout.

Je n'entre pas dans plus de détails, je n'ai pas le temps. J'ai écrit à M. Pollet, qui me demandait mon avis; je le prie de vous voir. Je vous fais la même prière, car il est de mon devoir de tutrice de tout faire pour empêcher l'aliénation du bien de ma fille. Le conseil de famille s'est élevé contre cette vente insensée qui ruinera l'enfant; on le réunira encore s'il le faut. L'œuvre littéraire sur laquelle vous comptez peut ne plus rien fournir dans un an et alors je serai forcée de subir ce que je n'aurai pas empêché par tous les moyens en mon pouvoir. Je suis bien persuadée, cher Monsieur, que vous faites pour le mieux dans cette affaire, mais je crains que vous hésitiez à demander au tribunal une chose plus que juste et que vous vous trompiez sur ce que peuvent rendre les livres. Si je vous écris de nouveau, c'est que je le crois de mon devoir. Après vous être entendu avec M. Pollet, je n'aurai qu'à accepter ce que vous aurez décidé. Ah ! si nous avions pu causer une heure, je vous aurais bien convaincu.

Mettez que mon beau-père désire vivre seul et qu'il ne fasse plus rien pour nous ? Voyez-vous Si-

mone manquant de tout pendant que sa grand'mère mangerait tranquillement la fortune de cette enfant? Tout peut arriver, surtout de voir une pauvre innocente ruinée par une femme sans cœur.

Veuillez croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

M.-T. DE MAUPASSANT.

LA BELLE-SŒUR DE MAUPASSANT À M. JACOB.

Villa Simone, 15 février (1).

Monsieur,

J'attends la lettre de Monsieur le Juge de Paix d'Antibes pour lui donner tous les renseignements nécessaires à la réunion de ce conseil de famille; je vous remercie de toute votre obligeance et j'aurai certainement recours à vous si une difficulté surgissait.

J'ai communiqué votre lettre à M. [*Gustave*] de Maupassant, il a lu aussi les quelques lignes que ce pauvre Guy vous a écrites en fin décembre [*1891*]. Mon beau-père a cru devoir, par des raisons absolument justes, faire l'assignation dans les termes que vous connaissez; il tient absolument à ne plus parler de tout cela. Je n'ai ni à l'approuver ni à le désapprouver, je crois pourtant deviner qu'il n'y a rien qui puisse vous blesser ni vous viser. Si j'avais le plaisir de vous voir, il y a bien des choses que je

(1) Sans doute 15 février 1894.

pourrais dire mais qui ne s'écrivent pas. J'ai lu la correspondance de Guy avec son père; ce sont les lettres d'un fils très affectueux et qui a pour son père les sentiments d'estime que celui-ci mérite. J'ai eu plusieurs fois avec mon beau-frère des conversations au sujet des dissentiments de son père et de sa mère; j'ai toujours trouvé dans Guy un défenseur énergique pour la conduite de son père. D'après cela j'avoue que son testament m'a étonnée.

Moi je n'étais qu'une étrangère pour lui, il avait peut-être de l'antipathie pour moi. Je ne lui en veux pas du tout de la manière brutale dont il m'a traitée; j'avais toujours été douce et bonne pour lui et sa famille, je me croyais sa sœur. Je vous répète que si je n'avais *une certitude* qu'il n'est pour rien là-dedans je lui en voudrais beaucoup.

Maintenant, mon cher Monsieur, laissez-moi vous serrer la main et ne parlons plus jamais de tout cela. Je veux garder intact le souvenir du parrain de ma fillette, du frère de mon mari. Quand vous viendrez dans le Midi j'espère bien que vous viendrez nous demander à déjeuner et très amicalement nous causerons de ce pauvre Guy dont vous étiez l'ami. Je serai si fière de vous montrer votre jolie pupille! Croyez aux bons sentiments de M. [*Gustave*] de Maupassant et recevez l'assurance de ma considération distinguée.

M.-T. DE MAUPASSANT.

Ci-joint les deux lettres. Vous pourrez m'envoyer votre pouvoir. Merci encore de toute votre obligeance.

MAUPASSANT ET FLAUBERT

Le volume *Des Vers* dont la troisième édition est datée 1880 (Paris, G. Charpentier, in-18) est dédié par Guy de Maupassant: À GUSTAVE FLAUBERT, À L'ILLUSTRE ET PATERNEL AMI QUE J'AIME DE TOUTE MA TENDRESSE, À L'IRRÉPROCHABLE MAÎTRE QUE J'ADMIRE AVANT TOUS.

Cette édition est précédée d'une courte préface que nous reproduisons ici:

« Depuis que ce livre a paru (il y a un mois à peine), le merveilleux écrivain à qui il était dédié, Gustave Flaubert, est mort.

« Je ne veux point ici parler de cet homme de génie que j'aimai si ardemment, que j'admire avec passion, et dont je dirai plus tard la vie quotidienne (1), et la pensée familière, et le cœur exquis, et l'admirable grandeur.

« Mais, en tête de la nouvelle édition de ce volume dont la dédicace l'a fait pleurer, m'écrivait-il,

(1) Voir MAUPASSANT, *Gustave Flaubert dans sa vie intime* (*Nouvelle Revue*, 8, 1881).

car il m'aimait aussi, je veux reproduire la superbe lettre qu'il m'adressa pour défendre un de mes poèmes: " Au bord de l'eau " contre le parquet d'Étampes qui m'attaquait.

« Je fais cela comme un suprême hommage à ce Mort qui a emporté assurément la plus vive tendresse que j'aurai pour un homme, la plus grande admiration que je vouerai à un écrivain, la vénération la plus absolue que m'inspirera jamais un être quel qu'il soit.

« Et, par là, je place encore une fois mon livre sous sa protection qui m'a déjà couvert, quand il vivait, comme un bouclier magique contre lequel n'ont point osé frapper les arrêts des magistrats.

« Paris, le 1er juin 1880.

« GUY DE MAUPASSANT ».

Voici maintenant le fameux poème dont l'auteur fut accusé d'« outrages aux mœurs et à la morale publique ».

AU BORD DE L'EAU

I.

Un lourd soleil tombait d'aplomb sur le lavoir;
Les canards engourdis s'endormaient dans la vase,
Et l'air brûlait si fort qu'on s'attendait à voir
Les arbres s'enflammer du sommet à la base.
J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux bateau
Où des femmes lavaient leur linge. Des eaux grasses,
Des bulles de savon qui se crevaient bientôt
S'en allaient au courant, laissant de longues traces.
Et je m'assoupissais lorsque je vis venir,

Sous la grande lumière et la chaleur torride,
Une fille marchant d'un pas ferme et rapide,
Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir
Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.
La hanche large avec la taille mince, faite
Ainsi qu'une Vénus de marbre, elle avançait
Très droite, et sur ses reins, un peu, se balançait.
Je la suivis, prenant l'étroite passerelle
Jusqu'au seuil du lavoir, où j'entrai derrière elle.

Elle choisit sa place et dans un baquet d'eau
D'un geste souple et fort abattit son fardeau.
Elle avait tout au plus la toilette permise;
Elle lavait son linge; et chaque mouvement
Des bras et de la hanche accusait nettement,
Sous le jupon collant et la mince chemise,
Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des seins.
Elle travaillait dur; puis, quand elle était lasse,
Elle élevait les bras, et, superbe de grâce,
Tendait son corps flexible en renversant ses reins.
Mais le puissant soleil faisait craquer les planches;
Le bateau s'entr'ouvrait comme pour respirer.
Les femmes haletaient; on voyait sous leurs manches
La moiteur de leurs bras par places transpirer.
Une rougeur montait à sa gorge sanguine.
Elle fixa sur moi son regard effronté,
Dégrafa sa chemise; et sa ronde poitrine
Surgit, double et luisante, en pleine liberté,
Écartée aux sommets et d'une ampleur solide.
Elle battait alors son linge, et chaque coup
Agitait par moment d'un soubresaut rapide
Les roses fleurs de chair qui se dressent au bout.

Un air chaud me frappait, comme un souffle de forge,
A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.

Les coups de son battoir me tombaient sur le cœur!
Elle me regardait d'un air un peu moqueur;
J'approchai, l'œil tendu sur sa poitrine humide
De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser.
Elle eut pitié de moi, me voyant très timide,
M'aborda la première et se mit à causer.
Comme des sons perdus m'arrivaient ses paroles.
Je ne l'entendais pas, tant je la regardais.
Par sa robe entr'ouverte au loin je me perdais,
Devinant les dessous et brûlé d'ardeurs folles;
Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas
De me trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce qui m'emplissait s'éloigna sur ses pas;
Mon passé disparut ainsi qu'une eau tarie:
Pourtant j'étais joyeux, car en moi j'entendais
Les ivresses chanter avec leur voix sonore.
Vers le ciel obscurci toujours je regardais,
Et la nuit qui tombait me semblait une aurore!

II.

Elle était la première au lieu du rendez-vous.
J'accourus auprès d'elle et me mis à genoux,
Et promenant mes mains tout autour de sa taille
Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva,
Et par les prés baignés de lune se sauva.
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille
Qu'elle ne voyait point son pied fut arrêté.
Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.
Elle, que j'avais vue impudique et hardie,
Etait pâle et troublée et pleurait lentement,

Tandis que je sentais comme un enivrement
De force qui montait de sa faiblesse émue.

Quel est donc et d'où vient ce ferment qui remue
Les entrailles de l'homme à l'heure de l'amour?

La lune illuminait les champs comme en plein jour.
Grouillant dans les roseaux, la bruyante peuplade
Des grenouilles faisait un grand charivari.
Une caille très loin jetait son double cri;
Et, comme préludant à quelque sérénade,
Des oiseaux réveillés commençaient leurs chansons.
Le vent me paraissait chargé d'amours lointaines,
Alourdi de baisers, plein des chaudes haleines
Que l'on entend venir avec de longs frissons
Et qui passent roulant des ardeurs d'incendies.
Un rut puissant tombait des brises attiédies.
Et je pensai: « Combien, sous le ciel infini,
Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes
Qu'une angoisse soulève et que l'instinct unit
Parmi les animaux comme parmi les hommes ».
Et moi j'aurais voulu, seul, être tous ceux-là!

Je pris et je baisai ses doigts; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande
Et de thym, dont son linge était tout embaumé.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.
Elle se débattait; mais je trouvai ses lèvres:
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse;
Sa poitrine oppressée et dure de tendresse,
Haletait fortement avec de longs sanglots;

Sa joue était brûlante et ses yeux demi-clos;
Et nos bouches, nos sens, nos soupirs se mêlèrent.
Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort
Un cri d'amour monta, si terrible et si fort
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'envolèrent.
Les grenouilles, la caille, et les bruits et les voix
Se turent; un silence énorme emplit l'espace.
Soudain, jetant aux vents sa lugubre menace,
Très loin derrière nous un chien hurla trois fois.

Mais quand le jour parut, comme elle était restée,
Elle s'enfuit. J'errai dans les champs au hasard.
La senteur de sa peau me hantait; son regard
M'attachait comme une ancre au fond du cœur jetée.
Ainsi que deux forçats rivés aux mêmes fers,
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

III.

Pendant cinq mois entiers, chaque soir, sur la rive,
Plein d'un emportement qui jamais ne faiblit,
J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un lit
Cette fille superbe, ignorante et lascive.
Et le matin, mordus encor du souvenir,
Quoique tout alanguis des baisers de la veille,
Dès l'heure où dans la plaine un chant d'oiseau s'éveille
Nous trouvions que la nuit tardait bien à venir.

Quelquefois, oubliant que le jour dût éclore,
Nous nous laissions surprendre embrassés, par l'aurore.
Vite, nous revenions le long des clairs chemins,
Mes deux yeux dans ses yeux, ses deux mains dans mes
Je voyais s'allumer des lueurs dans les haies, [mains.
Des troncs d'arbre soudain rougir comme des plaies,

Sans songer qu'un soleil se levait quelque part;
Et je croyais, sentant mon front baigné de flammes,
Que toutes ces clartés tombaient de son regard.
Elle allait au lavoir avec les autres femmes;
Je la suivais, rempli d'attente et de désir.
La regarder sans fin était mon seul plaisir;
Et je restais debout dans la même posture,
Muré dans mon amour comme en une prison.
Les lignes de son corps fermaient mon horizon;
Mon espoir se bornait aux nœuds de sa ceinture.
Je demeurais près d'elle, épiant le moment
Où quelque autre attirait la gaîté toujours prête;
Je me penchais bien vite, elle tournait la tête,
Nos bouches se touchaient, puis fuyaient brusquement.
Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe;
J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux.
Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les allées.
Grave, elle ramassait ces petits amoureux
Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos têtes
Se becquetaient sans peur; et les couples des bêtes
Ne nous redoutaient point, car nous faisions comme eux.

Puis, le cœur tout plein d'elle, à cette heure tardive
Où j'attendais, guettant les détours de la rive,
Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers,
Le désir allumé dans sa prunelle brune,
Sa jupe balayant tous les rayons de Lune
Couchés entre chaque arbre au travers des sentiers,
Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,
Éperdus et suivant leurs formes impudiques,
Des anges qui passaient dans les ombres du soir.

IV.

Un jour que le patron dormait devant la porte,
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.
Le sol brûlant fumait comme un bœuf essoufflé
Qui peine en plein soleil; mais je trouvais moins forte
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.
Aucun bruit ne venait que des lambeaux de chants
Et des rires d'ivrogne, au loin, sortant des bouges,
Puis la chute parfois de quelque goutte d'eau
Tombant on ne sait d'où, sueur du vieux bateau.
Or, ses lèvres brillaient comme des charbons rouges
D'où jaillirent soudain des crises de baisers,
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles,
Jusqu'à l'affaissement de nos deux corps brisés.
On n'entendait plus rien hormis les sauterelles,
Ce peuple du soleil aux éternels cris-cris
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris.
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles,
Si pâles tous les deux que nous nous faisions peur,
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébriles,
Que nous étions frappés de l'amour dont on meurt,
Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas
Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pas.

Mais, à l'heure ordinaire, une invincible envie
Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé
Rêver aux voluptés de ce corps tant aimé,
Promener mon esprit par toutes nos caresses,
Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir.

Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses,
Elle était là, debout, me regardant venir.

Depuis lors, envahis par une fièvre étrange,
Nous hâtons sans répit cet amour qui nous mange.
Bien que la mort nous gagne, un besoin plus puissant
Nous travaille et nous force à mêler notre sang.
Nos ardeurs ne sont point prudentes ni peureuses;
L'effroi ne trouble pas nos regards embrasés;
Nous mourons l'un par l'autre, et nos poitrines creuses
Changent nos jours futurs contre autant de baisers.
Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme
Il n'est qu'un cri d'amour, celui du cerf qui brame.
Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau
Qui m'emplit d'un désir toujours âpre et nouveau;
Et si ma bouche a soif, ce n'est que de sa bouche!
Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat
Dans cet accouplement mortel comme un combat.
Le gazon est brûlé qui nous servait de couche;
Et, désignant l'endroit du retour continu,
La marque de nos corps est entrée au sol nu.

Quelque matin, sous l'arbre où nous nous rencontrâmes,
On nous ramassera tous deux au bord de l'eau.
Nous serons rapportés au fond d'un lourd bateau,
Nous embrassant encore aux secousses des rames.
Puis, on nous jettera dans quelque trou caché,
Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent,
Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers;
Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent,
En nous voyant passer l'un à l'autre liés,
Diront, en se signant, et l'esprit en prière:
« Voilà le mort d'amour avec sa lavandière ».

Plaçons maintenant sous les yeux des lecteurs la lettre de Gustave Flaubert à Guy de Maupassant, la *superbe lettre* dont le poète se montre si fier dans la préface de ses *Vers*:

« Croisset, le 19 février 1880.

« Mon cher bonhomme,

« C'est donc vrai ? J'avais cru d'abord à *une farce*! Mais non, je m'incline.

« Eh bien, ils sont délicieux à Étampes! Allons-nous relever de tous les tribunaux du territoire français, les colonies y comprises ? Et comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris dans un journal qui n'existe plus, soit criminelle du moment qu'elle est reproduite par un journal de province? A quoi sommes-nous obligés maintenant? Que faut-il écrire? Dans quelle Béotie vivons-nous!

« " Prévenu pour outrages aux mœurs *et* à la morale publique " deux synonymes, formant deux chefs d'accusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième chef, un troisième outrage "*et* à la morale religieuse ", quand j'ai comparu devant la 8e chambre avec ma *Bovary*: procès qui m'a fait une réclame gigantesque, à laquelle j'attribue les deux tiers de mon succès.

« Bref, je n'y comprends goutte! Es-tu la victime détournée de quelque vengeance ? Il y a du louche là-dessous. Veulent-ils démonétiser la République ? Oui, peut-être!

« Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit; bien que je défie tous les tribunaux de me prouver à quoi jamais cela ait servi ! Mais pour de la littérature, pour des vers, non! C'est trop fort!

« Ils vont te répondre que ta poésie a des "tendances" obscènes. Avec la théorie des tendances on va loin, et il faudrait s'entendre sur cette question: "La moralité dans l'art". Ce qui est beau est moral; voilà tout, selon moi. La poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas.

« Tu as traité un lieu commun parfaitement; donc tu mérites des éloges, loin de mériter l'amende ou la prison. "Tout l'esprit d'un auteur", dit Labruyère, "consiste à bien définir et à bien peindre". Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus?

« Mais "le sujet", objectera Prudhomme, le sujet, Monsieur? Deux amants, une lessivière, le bord de l'eau! Il fallait traiter cela plus délicatement, plus finement, stigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et faire intervenir à la fin un *vénérable ecclésiastique* ou un *bon docteur*, débitant une conférence sur les dangers de l'amour. En un mot, votre histoire pousse à "*la conjonction des sexes*".

« "D'abord ça n'y pousse pas! Et quand cela serait, où donc est le crime de prêcher le culte de la femme? Mais je ne prêche rien. Mes pauvres amants ne commettent même pas un adultère! Ils sont libres l'un et l'autre, sans engagement envers personne". — Ah! tu auras beau te débattre, *le grand parti de l'ordre* trouvera des arguments. Résigne-toi.

« Dénonce-lui (afin qu'il les supprime) *tous* les classiques grecs et romains sans exemption, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile; ensuite parmi les étrangers: Shakespeare, Gœthe, Byron, Cervantès; chez nous, Rabelais "d'où décou-

lent les lettres françaises", suivant Châteaubriand dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste, et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui), et le grand Corneille, son *Théodore* a pour motif la prostitution, et le père Lafontaine, et Voltaire et Jean-Jacques! Et les contes de Fées de Perrault. De quoi s'agit-il dans *Peau-d'Ane?* Où se passe le quatrième acte du *Roi s'amuse*, etc.? Après quoi il faudra supprimer les livres d'histoire qui *souillent l'imagination.*

« Ah! triples . . . . . .

. . . . . .

J'en suffoque!

« Et cet excellent *Voltaire*, (pas le grand homme, le journal), qui l'autre jour me plaisantait sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la Littérature! C'est le *Voltaire* qui se trompe, et plus que jamais je crois à l'exécration inconsciente du *style.* Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis: 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en vous une force, et que le Pouvoir n'aime pas un autre Pouvoir.

« Les gouvernements ont beau changer, Monarchie, Empire, République, peu importe! L'*esthétique officielle* ne change pas! De par la vertu de leur place, les administrateurs et les magistrats ont le monopole du goût (exemple: les considérants de mon acquittement). Ils savent comment on *doit* écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous en convaincre.

« On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au

divin, à demi dans le ciel déjà; une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égout! Vous conversiez avec la muse: on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles. Embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxure les pissotières.

« Et tu t'assoiras, mon petit, sur le banc des voleurs; et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans faute de prosodie) et les relire, en appuyant sur certains mots auxquels il donnera un sens perfide; il en répétera quelques-uns plusieurs fois, tel que le citoyen Pinard, " le jarret, Messieurs, le jarret ». Et, pendant que ton avocat te fera signe de te contenir, (un mot pouvant te perdre), tu sentiras derrière toi, vaguement, toute la gendarmerie, toute l'armée, toute la force publique, pesant sur ton cerveau d'un poids incalculable. Alors il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

« Mais, encore une fois, ce n'est pas possible! tu ne seras par poursuivi! tu ne seras pas condamné! il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi ? Le garde des sceaux va intervenir. On n'est plus aux beaux jours de la Restauration!

« Cependant, qui sait? La terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie!

« Je t'embrasse.

« Ton vieux GUSTAVE FLAUBERT ».

LE TOMBEAU DE MAUPASSANT

En 1903, mon ami Diego Angeli, grand admirateur de l'œuvre de Maupassant, m'a raconté qu'il a vu, il y a une dizaine d'années, au palais Primoli, un cahier de notes rédigées par les médecins qui soignèrent l'écrivain pendant sa folie, et qu'il en a tiré quelques données pour son article, signé *Didacus* et intitulé *Il Cimitero di Maupassant*, publié par Morello (*Rastignac*) dans le numéro du 30 juillet 1895 de son *Giornale*.

J'ai parlé de ce curieux document au docteur Balestre, le fidèle ami de Mme Laure de Maupassant, et il m'a répondu de Nice le 8 novembre 1903:

« Aujourd'hui, cher baron et ami, ce ne sont pas de bonnes nouvelles que j'ai à vous transmettre. Malgré les précautions que j'ai prises, Mme de Maupassant a été bouleversée à la pensée que le cahier d'observation de MM. Meuriot et Grout (les aliénistes qui soignèrent l'écrivain à la Maison Blanche) était sorti des mains de ses auteurs et, pour rien au monde, elle ne voudrait qu'on en publiât une syllabe. La seule pensée que les détails sur les derniers temps de la vie de son fils ont été divulgués, la met dans

un état d'agitation qui me fait craindre un accident mortel.

« Elle proteste contre l'indiscrétion des médecins, et entre nous, nous pouvons bien dire qu'ils ont gravement manqué au premier devoir professionnel si c'est de leur gré que le cahier est sorti de leurs mains (1). Elle dit que la grande notoriété ne fait pas perdre le droit commun et qu'avant de divulguer de pareilles tristesses, on devrait songer aux douleurs que l'on va aviver et aux intérêts que l'on va léser. Elle ne songe plus qu'à cela et il m'est difficile de la calmer, quelque habitude que j'aie de lui parler et de la prendre... Elle ne veut plus entendre parler de rien et me supplie de la laisser mourir tranquille (2), comme elle supplie qu'on laisse son fils dormir tranquillement son dernier sommeil... Quand on parle de Guy, sa pauvre mère éprouve toujours un trouble violent... Elle craint de voir publier des détails sur la maladie et la mort de son fils. Cette crainte la torture. Cet été, un médecin avait pris pour sujet de thèse de doctorat la maladie de Guy; elle s'est opposée à sa publication... Je suis forcé de porter beaucoup de ménagements dans mes conversations avec cette pauvre et digne mère... ».

M'étant empressé de promettre à Mme de Maupassant, par l'entremise du bon docteur, que je n'au-

(1) C'est de leur plein gré qu'ils en ont fait cadeau au comte Joseph Primoli, qui conserve pieusement ce souvenir de son pauvre ami.

(2) Elle est morte, en effet, juste un mois après, le 8 décembre!

rais rien ajouté de nouveau à ce que mon ami Angeli avait publié en 1895 du cahier des médecins de Guy, M. Balestre m'a écrit, le 10 décembre, deux jours après la mort de Mme de Maupassant :

« Notre pauvre amie a été emportée par une pneumonie. Sa robuste constitution a résisté onze jours, mais les huits derniers jours ont été une longue agonie; je n'ai donc pas pu lui donner les assurances que contenait votre dernière lettre; quoique sa pensée restât nette, la conversation était impossible et j'aurais redouté de lui donner une émotion qui aurait abrégé ses derniers jours. A ce moment suprême, d'ailleurs, sa pensée était loin de cette préoccupation. Notre pauvre amie a réglé dans tous ses détails tout ce qu'on devait faire au moment de sa mort. Elle a interdit de faire des lettres de faire-part et elle a rédigé la note à envoyer à quelques journaux. Ceux-ci n'ont pas respecté son texte (1) que je vous donne ci-après :

« *Nous apprenons la mort de Mme Laure de Maupassant née Le Poittevin. C'était la mère de Guy de Maupassant et du botaniste Hervé de Maupassant.*

« Suivant son désir, elle a été inhumée en pleine terre dans un cimetière de campagne, bien ensoleillé et en vue de la mer; c'est le cimetière de Saint-Barthélemy.

(1) Voici en effet l'article du *Petit Niçois* du 9 décembre 1903 (mercredi) : « *Mort de Mme de Maupassant à Nice* :

« Mme Laure de Maupassant, née Le Poittevin, mère de Guy de Maupassant, est morte, hier, au quartier Saint-Maurice, à la villa Monge, qu'elle occupait depuis de lon-

« Elle a prescrit d'entourer d'une grille la terre où elle repose et de placer en tête, mais debout pour qu'elle ne pèse pas sur son cercueil, une pierre où l'on gravera une croix et, dessous, cette simple inscription :

LAURE LE POITTEVIN-DE MAUPASSANT
NÉE À ROUEN LE 28 SEPTEMBRE 1821
DÉCÉDÉE À [NICE] LE [8 DÉCEMBRE 1903]

Et le bon docteur ajoutait: « Depuis seize ans, tous les jours j'allais la voir; vous avez deviné que sa mort est un deuil personnel. Mille fois merci des paroles amies que vous m'adressez et dont je sens toute la sincérité. Sa mort ne nous séparera pas.

gues années, et où elle vivait seule dans le souvenir de son cher disparu.

« D'une intelligence très développée, elle veilla elle-même sur l'éducation du jeune Guy, pria Louis Bouilhet et Gustave Flaubert d'être les critiques sévères de ses premiers débuts, et lorsqu'elle vit que ces débuts répondaient à ses espérances, elle se voua tout entière avec un dévouement sans bornes et une tendresse infinie à ce fils dont l'affection effaçait en elle le souvenir des déboires des premières années de son mariage.

« Son fils mort, elle se retira à Nice avec tous les souvenirs du cher disparu. Elle ne s'intéressait qu'à l'œuvre du mort, collectionnant les éditions nouvelles, se faisant adresser toutes les critiques que l'on en publiait et des papiers de son fils tirait les deux dernières publications: *Le Colporteur* et *Le Père Milon*, où l'on retrouve tout le talent de l'immortel auteur d'*Une Vie*.

« Elle vivait un peu en recluse, recevait à peine quelques intimes, tous admirateurs de l'œuvre de son fils, et,

« Nous resterons amis de loin, en attendant le jour désiré où je pourrai serrer votre main. A vous de tout cœur... ».

Qu'il me soit permis de remercier ici cet excellent collaborateur, ce sincère ami, qui m'a fourni, véritablement, la meilleure et la plus sûre partie des données qu'il me fallait pour ce livre, qui est un hommage dédié respectueusement à la grande mémoire de Maupassant.

***

Après avoir parlé de la mort et du tombeau de la mère, parlons des derniers instants et du tombeau du fils.

dans ses causeries, dépensait sans compter les richesses immenses de son esprit. C'était un si grand plaisir pour elle de parler sans cesse du cher défunt, que l'on prévenait ses intentions; mais, tout en flattant cette légitime manie, l'on n'en admirait pas moins la noblesse de son caractère.

« Mme Laure de Maupassant s'est éteinte dans sa quatre-vingt-troisième année. Sa belle-fille, Mme Hervé de Maupassant, et Mlle Simone de Maupassant, sa petite-fille, étaient à son chevet. Par la volonté formelle de la morte, il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part.

« Nous indiquerons ultérieurement le jour et l'heure des obsèques. [*Par un concours malheureux de circonstances, l'heure des funérailles n'a pu être fixée que très tard, et seuls les amis les plus intimes ont suivi le cercueil*].

« En ajoutant nos regrets à ceux des nombreux admirateurs de Maupassant, nous prions Mme Hervé de Maupassant et sa fille Simone, d'agréer l'hommage de notre douloureuse sympathie ».

En 1895, deux ans après la mort de Maupassant, un groupe d'amis, parmi lesquels son éditeur, Paul Ollendorff, eurent tout à coup l'idée de lui ériger un monument dans un des endroits les plus fréquentés du fameux cimetière du Père-Lachaise, en face du tombeau de Michelet, que Maupassant admirait tant.

« Ollendorff avait pris l'initiative de faire transporter le corps de Guy de Maupassant au Père-Lachaise ; la Ville de Paris aurait donné un terrain au voisinage d'Alfred de Musset et des autres écrivains qui forment un quartier à part dans la ville funèbre.

« Madame Laure de Maupassant s'y est opposée; elle n'a pas voulu que l'on troublât le sommeil de son cher mort ; et puis Guy avait horreur du cimetière monumental.

« Après bien des hésitations, elle a cru être l'interprète des sentiments de son fils en préférant le laisser dans le cimetière banal [de Montparnasse] où il repose et où la piété de ses admirateurs fait bien ressortir la gloire de notre pauvre ami » (1).

Pour beaucoup d'ambitieux, la décision de Madame de Maupassant a été une désillusion. L'éditeur a vu s'échapper une merveilleuse et économique réclame, et quelques hommes de lettres ignorés ont dû renoncer à se voir nommés par les journaux parisiens et à voir reproduire quelques passages des discours qu'ils avaient sans doute préparés (2).

(1) Passage d'une lettre que m'écrivait le Dr Balestre le 30 octobre 1903.

(2) Diego Angeli me raconte tout cela en novembre 1903.

***

Quand Ludovic Halévy proposa à Maupassant la candidature à l'Académie française, où, disait-il, les Immortels ne pouvaient manquer de l'accueillir triomphalement, Guy répondit par un refus:

— *Non, ce n'est pas pour moi! Plus tard, qui sait! Mais à présent, je veux être libre.*

Le mot d'Halévy sur Maupassant, cité par Diego Angeli dans son article de 1895, a été dit par Halévy à Angeli lui-même, à Rome, un jour qu'ils sont allés ensemble voir la Galerie Spada au palais Potenziani. Ils n'étaient pas seuls: Marcel Prévost, un fils de Ludovic Halévy, M. Bernard (qui était fiancé à la fille de Dumas fils, devenue depuis Mme d'Hauterive), et enfin Joseph-Napoléon Primoli étaient avec eux. La maîtresse de maison, la princesse Potenziani, faisait les honneurs du palais.

Halévy et Diego Angeli parlèrent beaucoup de Zola et de Maupassant. Halévy raconta qu'il avait été un de ceux (si peu!) qui avaient voté pour Zola à l'Académie française. Il ajouta:

« Ce monsieur-là est un peu compromettant, en faisant croire à l'étranger, avec ses livres, qu'en France la bourgeoisie ne fait que peloter le derrière des femmes de chambre dans les escaliers ».

C'est à propos de *Pot-Bouille* qu'Halévy disait cela. Il ajoutait que, tout de même, il n'avait pas hésité à voter courageusement pour Émile Zola (1).

(1) D. Angeli a écrit à ce propos: « Maupassant fu tra gli scrittori francesi il più sinceramente schietto e il

***

Voici la page écrite par *Didacus* à propos du cahier de notes des aliénistes qui soignèrent le pauvre fou:

« Quando la pazzia oscurò all'improvviso quell'intelletto così potente e così fecondo, l'immagine dei misteri della terra occupò di continuo il suo spi-

meno volgarmente ambizioso. Egli era un uomo, nel senso più alto della parola, innamorato di tutti gli esercizî violenti, buon amatore, giocondo compagno nei conviti. Egli odiava, per un sentimento naturale del suo essere, tutte le manifestazioni ufficiali della vanità umana.

« Quando Ludovico Halévy gli propose la candidatura all'Accademia, dove gl'immortali lo avrebbero accolto trionfalmente, egli rispose rifiutando.

« Non vi era ostentazione in questo rifiuto.

« Egli non credeva di far trionfare le idee di Balzac nè di riparare la dimenticanza di Flaubert, entrando all'Accademia.

« Certo più di Emilio Zola, più di Paolo Bourget, più di Pietro Loti, egli poteva pretendere ad essere il successore dei grandi scrittori che l'Accademia aveva respinti.

« Ma per lui la manifestazione dell'arte era così naturale, che non vedeva nei mirabili volumi pubblicati, nessuna formola misteriosa, nessun principio premeditato.

« Ed è per questo che è stato un artista eccezionale, il cui valore aumenta maggiormente ogni giorno. Ora, quest'uomo che aveva rifiutato l'Accademia, per mantenere intatta la sua libertà, poteva ammettere l'ultima comunanza del cimitero, ufficiale, vanitoso e piazzaiuolo?

« Di più, fra le molte cose che Guy de Maupassant aveva amato nella sua vita, certo la campagna teneva un posto principale ».

rito. Egli passava delle ore intere nel giardino della casa di salute, guardando i fiori e le piante, per delle lunghe ore.

« Tutti i fenomeni della vegetazione lo attiravano in modo speciale; egli vedeva una oscura vita in quei fiori e nelle piante, ed esprimeva questa visione con delle frasi infantili di una tristezza infinita.

« Il dottore che lo curava ha raccolto molte di queste frasi in un piccolo taccuino che ho avuto la fortuna di vedere in casa del conte Giuseppe Primoli. Il più delle volte egli era preoccupato dalle profondità della terra e dai danni che alla terra recavano gl'ingegneri. Tale idea si ripete spesso, come un ritornello, in quelle brevi note: *Voilà les ingénieurs, les ingénieurs qui fouillent la terre, les ingénieurs qui creusent...*

« Si direbbe quasi che egli soffrisse al pensiero di questi profondi squarci fatti nel seno della buona madre comune, e delle oscure cose che venivano messe alla luce, e dei riposi improvvisamente interrotti. Le ultime parole sono come una confessione e coma un voto: *Des ténèbres, oh! des ténèbres!* E queste parole egli pronunciò poco prima di morire.

« *Delle tenebre!* Egli le ha trovate nell'angolo tranquillo del cimitero di Montparnasse, dentro quella terra che la sua immaginazione malata vedeva senza posa (1). Che gli ingegneri non interrompano quel lungo riposo, e non aprano quella fossa dove è cresciuta l'erba e dove sono nati i fiori!

(1) Angeli dit « *Montmartre* », mais c'est au cimetière « Montparnasse », que Guy est enterré. La tombe est dans l'allée des Quatre-Sergents-de-la-Rochelle.

« Qualche croce della Legion d'Onore di meno, qualche piccola vanità insoddisfatta, qualche discorso svanito, ma che il voto ultimo del morto sia rispettato. E sopra tutto si ricordino le parole sue a Ludovico Halévy : *À présent, je veux être libre.* La più grande libertà è quella della tomba ! »

***

J'ai respecté ma promesse à la pauvre morte, à la malheureuse mère de Guy : je n'ai rien ajouté aux détails si navrants publiés par Diego Angeli dans son article, si ému et si enthousiaste, de 1895 !... Et pourtant ce cahier serait un bien touchant, un bien important document d'une souffrance inconsciente et d'une fin tragiquement douloureuse !

MAUPASSANT

ET LES PLAGIATS DE G. D'ANNUNZIO[1]

(1) D'après une série de lettres échangées entre M. Maynial et moi du 15 au 25 octobre 1903. Je tiens à établir cette date, car un des rapprochements de ce chapitre a été fait, également, par M. Benedetto Croce dans ses *Note sulla letteratura italiana della seconda metà del secolo XIX: Gabriele d'Annunzio*, publiées à Naples dans les numéros de janvier-mai 1904 de *La Critica*. Mon livre était déjà prêt. Il y a un an, en effet, que la typographie du Sénat a commencé à imprimer ce volume.

Quand on achève la lecture d'un livre récent de G. d'Annunzio, *Le Novelle della Pescara*, on ne saurait nier d'y avoir trouvé des choses fort agréables, quelques-unes délicatement imaginées et finement écrites, et toujours ce mélange d'épique échevelé et de lyrisme à outrance, qui n'est pas une des moindres caractéristiques de notre poète.

Mais voilà qu'en lisant l'une des plus « originales » parmi ces nouvelles, *La Veglia funebre*, on est soudain hanté par l'idée d'une réminiscence qu'on ne peut s'empêcher d'aller vérifier. On ne se trompait pas: deux pages de la *Veglia funebre*, le récit charmant de la promenade champêtre que fait Emidio avec Rosa, sont empruntées, souvent mot pour mot, toujours détail pour détail, à une nouvelle de Maupassant, *Regret*, qu'on trouve dans le célèbre recueil *Miss Harriet* (1).

(1) « Il d'Annunzio avrebbe adoprato prudentemente nel non dare il gusto ai critici di sorprenderlo nel reato di non confessata imitazione: ma egli è qualche volta

On se rappelle la situation: un vieux garçon songe mélancoliquement, un soir d'hiver, à la seule heure d'amour qu'il ait pu goûter dans sa jeunesse, et qu'il a laissé maladroitement échapper. La femme d'un ami s'est offerte à lui, d'une façon peu déguisée, pendant une promenade à la campagne, et la timidité l'a empêché de comprendre et d'accepter cette offrande d'amour. Vieilli, il revoit tous les incidents de cette promenade à deux par une chaude après-midi.

Dans la *Veglia funebre*, Emidio Mila, « il cherico », songe pareillement à la belle journée de septembre où Rosa se donnait toute à lui, l'affolant de provocantes coquetteries dont il n'a pas su profiter.

Voici, mises en regard l'une de l'autre, les deux pages de d'Annunzio et de Maupassant:

[MAUPASSANT, *Regret*, p. 233].	[D'ANNUNZIO, *La Veglia funebre*, p. 200].
Il la regardait frémissant jusqu'au cœur, se sentant	Il giovinetto la guardava sentendosi fremere sin nelle

come un ricco che fa debiti e non li paga, sicuro che nessuno dubiterà mai ch'egli sia in grado di pagarli. Comunque sia, la rivelazione ha la sua importanza pel critico; e sarebbe stato, criticamente, assai utile procedere oltre a raffrontare le imitazioni del d'Annunzio con gli originali; poichè da ciò sarebbe scaturita una nuova conferma dell'invadente personalità artistica di lui. Io non voglio ora indagare se il d'Annunzio abbia migliorato o peggiorato, per esempio, quei racconti del Maupassant [*M. Croce n'en découvre que trois:* " *L'Abandonné* ", " *Le Retour* " et " *La Ficelle* "]; ma mi preme osservare che egli li ha sottomessi alla stessa selezione cui abbiamo visto che, adolescente, sottometteva i suoi primi modelli » (CROCE, *G. d'Annunzio*, 1904, p. 14-15).

pâlir, redoutant que ses yeux ne fussent trop hardis, qu'un tremblement de sa main ne révélât le secret.

Elle s'était fait une couronne avec de grandes herbes et des lis d'eau, et lui avait demandé: « M'aimez-vous comme ça? »

midolle e sentendosi impallidire e temendo di tradirsi.

Ella distaccò con l'unghie da un tronco una lunga spirale d'edera, se l'avvolse alle trecce con un attorcigliamento rapido e fermò la ribellione su la nuca con i denti del pettine. Le foglie verdi, talune rossastre, mal contenute, rompevano fuori irregolarmente. Ella chiese: — Così vi piaccio?

Comme il ne répondait rien – car il n'avait rien trouvé à répondre, il serait plutôt tombé à genoux –, elle s'était mise à rire, d'un rire mécontent, en lui jetant par la figure: « Gros bête, va! On parle, au moins! »

Il avait failli pleurer sans trouver encore un mot.

Tout cela lui revenait maintenant, précis comme au premier jour. Pourquoi lui avait-elle dit cela: «Gros bête, va! On parle, au moins!»

Et il se rappela comme elle s'appuyait tendrement sur lui. En passant sous un arbre penché, il avait senti son oreille, à elle, contre sa

Ma Emidio non aprì bocca; non seppe che rispondere.

— Ah, non va bene! Siete forse muto?

Egli aveva voglia di cadere in ginocchio. E, come Rosa rideva d'un riso scontento, egli si sentiva quasi salire il pianto agli occhi per l'angoscia di non poter trovare una parola sola.

Seguitarono a camminare. In un punto un'alberella abbattuta impediva il passaggio. Emidio con ambe le mani sollevò il fusto, e

joue, à lui, et il s'était reculé brusquement dans la crainte qu'elle ne crût volontaire ce contact.

Quand il avait dit: « Ne serait-il pas temps de revenir? » elle lui avait lancé un regard singulier. Certes, elle l'avait regardé d'une curieuse façon. Il n'y avait pas songé alors; et voilà qu'il s'en souvenait maintenant.

— Comme vous voudrez, mon ami, si vous êtes fatigué, retournons.

Rosa passò di sotto ai rami verdeggianti che un istante la incoronarono...

A un tratto [Rosa] si rialzò, guardò Emidio con uno sguardo singolare:

— Dunque? Andiamo.

Si rimisero in cammino, tornarono al luogo della riunione, sempre in silenzio.

Le sujet et le dénouement de la nouvelle sont entièrement différents, chez Maupassant et d'Annunzio. Mais pour ce passage, il me paraît difficile de soutenir qu'il n'y ait chez d'Annunzio qu'un simple souvenir, la *Veglia funebre* (dont j'ignore la date exacte mais qui a paru dans le volume *San Pantaleone* en 1886, sous le titre *L'idillio della vedova*), étant certainement postérieure à la nouvelle contenue dans le recueil *Miss Harriet* publié en 1884.

Sans doute il serait exagéré de crier au plagiat: si les phrases sont quelquefois purement et simplement traduites de Maupassant, si tous les détails essentiels, caractéristiques se retrouvent, tout est poétisé et développé dans le récit de l'écrivain italien: je retiens comme particulièrement curieuse la façon dont d'Annunzio a su tirer parti du détail de la couronne, « la spirale d'edera, ... le foglie verdi, ta-

lune rossastre... » et de celui de l'arbre renversé dont les rameaux verdoyants couronnent au passage la belle Rosa.

Mais le droit d'inspiration par imitation, que possède tout écrivain, n'est-il pas là poussé un peu loin, surtout si l'on songe que d'Annunzio a pour ainsi dire copié, non pas un morceau connu de son modèle, mais un passage d'une assez obscure nouvelle, où il avait quelque droit de penser qu'on n'irait jamais rechercer le prototype de son récit?

Les emprunts faits par d'Annunzio à Maupassant ne sont pas rares, et il y en a de célèbres: mes lecteurs connaissent certainement ce voluptueux épisode du *Piacere*, quand André Sperelli boit une gorgée de thé sur les lèvres de sa maîtresse; cette invention appartient à Maupassant: dans *Une Vie*, au cours de leur voyage de noces en Corse, Jeanne et Julien ont cette inspiration d'amour, et l'homme boit, lèvre à lèvre, à cette source de chair vive que lui offre la femme. — Tout le roman *Il Trionfo della Morte* n'est-il pas...

Mais je ne veux pas pousser trop loin la série des divulgations gênantes. Il est de pieuses dissimulations auxquelles il faut savoir se résigner.

Mais je continue bien volontiers mes modestes divulgations sur les emprunts faits par d'Annunzio à Maupassant pour le volume des *Novelle*. En voici un autre échantillon très important, aussi indéniable que le précédent.

Pour le *Triomphe de la Mort* mes points de suspension sont moins une mesure de prudence qu'un semi-aveu d'ignorance. On ne peut affirmer qu'une œuvre est inspirée ou imitée d'une autre qu'après un

sévère contrôle: car c'est là une assez grave proposition que l'on avance. Or, pour ce roman, je n'ai encore que des présomptions: il me sera assez long de les vérifier. Quand la vérification sera faite, je ne manquerai pas de publier le résultat de ces recherches. J'ai tout lieu de supposer que l'important épisode du pèlerinage de Casalbordino, qui occupe une bonne partie du roman, est construit sur le modèle d'une des plus célèbres scènes de *Lourdes* de Zola, la scène de la Grotte. Je crois qu'il est possible d'établir l'imitation directe dans un assez grand nombre de détails. On n'ignore pas, sans doute, que lorsque le *Triomphe de la Mort* parut dans la *Revue des Deux-Mondes*, on supprima les chapitres du pèlerinage qui sont pourtant, sinon les plus originaux, du moins parmi les plus beaux de l'ouvrage. Si on le fit, est-ce seulement par un scrupule de principes facile à s'expliquer? N'a-t-on pas craint aussi qu'une comparaison, fâcheuse à tous égards, s'établît entre l'auteur de *Lourdes* et celui du *Triomphe*?

D'autre part, un assez grand nombre de morceaux, dans le roman de d'Annunzio, ceux où l'écrivain analyse psychologiquement les si curieux états d'âme de son personnage, ont toujours éveillé en M. Maynial le souvenir de passages analogues de *Notre Cœur*, de Guy de Maupassant.

***

Mais laissons cela, puisque ce ne sont encore que des hypothèses. Voici un renseignement meilleur, puisqu'il est *précis* et *vérifié*.

J'emprunte encore une fois mon exemple aux *Novelle della Pescara* et, à ce propos, je renvoie les lecteurs aux renseignements bibliographiques que M. Croce vient de nous donner; quoique sa bibliographie nous apprenne que les *Novelle* ne sont qu'une réimpression d'un volume de 1886, cela n'empêche pas que le recueil de d'Annunzio ne soit postérieur aux recueils de Maupassant où je recherche les prototypes de l'auteur italien. Je dis et je prouve que d'Annunzio est redevable à Maupassant de la nouvelle intitulée *Le Passeur* (« Il Traghettatore ») (1).

On connait le penchant qu'a toujours eu Maupassant à peindre l'instinct dans toute sa véhémence et dans ses conséquences comiques ou malheureuses. Dans le genre, il y a un sujet qui l'a véritable-

(1) Dans l'édition de 1886, *Il Traghettatore* était intitulé *La Siesta*. J'ai publié ce rapprochement dans le *Giornale di Venezia* en septembre 1904, et M. Guido Mazzoni, après avoir lu mon article, m'a écrit ce billet qui est un vrai document littéraire :

« Ch.mo signor barone,

« Grazie del *Giornale di Venezia* con l'articolo gustoso e utile. Non mi ha sorpreso di vedervi additata un' altra fonte del d'Annunzio; l'arte sua è sempre artificiosamente congegnata di pezzi altrui, anche quando riesce ad effetti originali. Il che pur gli accade, perchè ha, in certi argomenti e in certi momenti, oltre la consueta virtuosità, una mirabile espressione...

« *Il suo dev.mo*
« GUIDO MAZZONI.

« Sabato sera, 8 ottobre 1904 ».

ment hanté et qu'il a repris plusieurs fois sous des formes différentes: une mère ou un père, cherche et retrouve, après de longues années, un enfant naturel dont les convenances sociales l'ont obligé à se débarrasser; qu'est devenu, après vingt ans, après trente ans, cet être malheureux à qui le secret de sa naissance adultérine a fait une situation exceptionnelle, loin de sa famille naturelle, dans un autre monde, à un autre rang de l'ordre social? C'est là un poignant problème: Maupassant l'a posé trois fois au moins:

1° *Un fils* dans les *Contes de la Bécasse* (1883);
2° *L'Abandonné* dans *Yvette* (1885);
3° *Duchoux* dans *La Main Gauche* (1889).

La seconde de ces nouvelles est la plus intéressante pour la comparaison que je veux établir. Le dessin de l'*Abandonné* est de tous points conforme à celui du *Traghettatore*, et une foule de détails sont, sans contestation, empruntés par l'auteur italien à l'écrivain français.

Mme de Cadour a décidé son mari à passer ses vacances à Fécamp, caprice inexplicable. Mais la femme a ses raisons, et le mari cède. Donna Laura entraîne de même son mari à Penti: le baron Albónico ne comprend pas, mais cède. Donna Laura a son secret, qui est le même que celui de Mme de Cadour.

Toutes les deux ont été mariées « per ragioni di convenienza familiare ». Le mari est presque toujours absent, l'un, général sous Napoléon, l'autre, diplomate en missions lointaines. Pendant une de ces ab-

sences, la jeune femme se donne à un jeune homme, marié comme elle...

Puis, elle s'aperçut qu'elle était enceinte! Quelles angoisses!

Oh! ce voyage, *dans le Midi*, ce long voyage, ces souffrances, ces terreurs incessantes, cette vie cachée dans ce petit chalet solitaire, *sur le bord de la Méditerranée*, au fond d'un jardin dont elle n'osait pas sortir!

Ma un giorno Donna Laura s'accorse d'essere incinta; ... rimase in una terribile angoscia...

Per consiglio del suo amico, partì alla volta della Francia; *si nascose in un piccolo paese della Provenza*, in una di quelle terre solatie piene di verzieri...

Remarquez ce détail caractéristique: le choix identique du pays qui servira de retraite.

Viennent alors deux descriptions analogues: ici, il n'y a point traduction littérale, comme dans le morceau que je vous ai précédemment envoyé, mais réminiscence directe:

Comme elle se les rappelait, les longs jours qu'elle passait *étendue sous un oranger*, les yeux levés vers les fruits rouges, tout ronds, dans le feuillage vert! Comme elle aurait voulu sortir, aller jusqu'à la mer, dont le souffle frais lui venait pardessus le mur, dont elle entendait les courtes vagues sur la plage, dont elle rêvait la grande surface bleue,

Abitava una casa di campagna, circondata da un grande orto. Gli alberi fiorivano: era la primavera. Fra i terrori e le nere melanconie, ella aveva intervalli d'una infinita dolcezza. *Passava lunghe ore seduta all'ombra*, in una specie d'inconsapevolezza, mentre il sentimento vago della maternità le dava a tratti a tratti un brivido profondo.

luisante de soleil avec des voiles blanches et une montagne à l'horizon!

I fiori intorno a lei emanavano un profumo acuto; leggiere nausee le salivano alla gola e le propagavano per tutte le membra una lassitudine immensa. *Che giorni indimenticabili!*

Les deux femmes accouchent de nuit:

Quelle nuit, celle-là! Comme elle avait gémi, crié! Elle voyait encore *la face pâle de son amant, qui lui baisait la main à chaque minute*, la figure glabre du médecin, le bonnet blanc de la garde.

E, quando il momento solenne si avvicinava, giunse, desiderato, il suo amico. La povera donna soffriva. Egli le stava accanto, *pallido in viso*, parlando poco, *baciandole spesso le mani. Ella partorì di notte.*

Ici, et dans le passage suivant, l'on peut dire que la traduction est directe:

Et quelle secousse elle avait sentie en son cœur en entendant ce frêle gémissement d'enfant, *ce miaulement*, ce premier effort d'une voix d'homme!

I primi vagiti dell'infante le scossero l'anima dalle radici... e dalla bocca [dell'infante] usciva un lamento fioco, quasi *un miagolío* indistinto.

Aux deux mères, on enlève leur enfant:

Elle ne l'avait pas revu, pas une seule fois, ce petit être sorti d'elle, son fils! On l'avait *pris, emporté, caché.*

Dopo, il bambino le fu *tolto*, fu *nascosto*, fu *portato* chi sa dove. *Ella non lo rivide più.*

... Dans les deux récits le même nombre d'années, quarante, se passe: coïncidence mince, mais curieuse.

Les deux mères songent à leur fils, et ne peuvent se figurer qu'il a grandi.

Elle ne se figurait pas qu'il eût grandi! Elle songeait toujours à cette larve humaine qu'elle avait tenue un jour dans ses bras et serrée contre son flanc meurtri.	Oramai erano passati circa quarant'anni dal giorno della nascita; eppure ella nel suo pensiero non vedeva se non un bambino, roseo, con gli occhi ancora chiusi.

L'amant s'est toujours refusé à laisser voir le fils à la mère; il cache jusqu'au lieu de sa retraite; il redoute une imprudence. Et, dans les deux récits, les raisons qu'il donne de son refus sont naturellement les mêmes: la femme, la mère ne saurait pas se contenir, elle se trahirait; et le fils, ayant deviné, l'exploiterait. A partir de ce moment, le récit de d'Annunzio s'éloigne sensiblement de celui de Maupassant: il est plus long, moins simple, et le dénouement tout différent. Il est même permis de le trouver plus beau, quoique moins humain, moins proche de la réalité. Pourtant, çà et là, des détails qui se trouvent dans Maupassant, reparaissent dans le texte italien: la mère, pour revoir son enfant, se met en route, par une après-midi accablante d'été, et les deux récits, surtout celui de d'Annunzio, empruntent à la lumière torride, à la chaleur étouffante, de très beaux effets; le fils, un paysan grossier et déformé par les lourds travaux, a « il vizio del vino »...

Les rapprochements que je viens d'indiquer permettent d'affirmer que d'Annunzio a travaillé sur la donnée de Maupassant, et en a développé, dans la

première partie de sa nouvelle, tous les détails caractéristiques.

Je ne peux pas affirmer que la nouvelle *Un fils,* que j'ai signalée plus haut, ait également servi de modèle à d'Annunzio; il n'y a qu'un ou deux détails identiques: la crainte qu'a le père d'être exploité, s'il se faisait connaître de son fils ; la déchéance morale à laquelle a glissé le fils, et notamment le vice d'ivrognerie auquel il a cédé.

***

Voici une nouvelle indication. Il s'agit cette fois de la nouvelle intitulée *La Fine di Candia,* dont le sujet est emprunté, et dont beaucoup de phrases sont traduites de la nouvelle de Guy de Maupassant intitulée *La Ficelle.*

La Fine di Candia se trouve dans les *Novelle della Pescara* (p. 319 de l'édition Treves et avec le même titre dans l'édition de 1886 de *San Pantaleone*); la *Ficelle* appartient au recueil de *Miss Harriet* (1884; p. 240 de l'édition originale Havard). On se souvient que c'est aussi au recueil de *Miss Harriet* que d'Annunzio avait emprunté une partie de sa nouvelle *La Veglia funebre.* Il y a là une coïncidence intéressante.

Le fermier Hauchecorne est accusé d'avoir volé un portefeuille, trouvé sur la route. Il est convoqué devant le maire qui retient l'accusation portée contre lui. — La blanchisseuse Candia est accusée d'avoir soustrait une cuiller d'argent à donna Cristina.

Elle est appelée devant le « sindaco », convaincu lui aussi de sa culpabilité.

Maître Hauchecorne et Candia sortent de la mairie, après leur interrogatoire :

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde, mais où n'entrait aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas, on riait.

Candia uscì... Mettendo il piede nella via, vedendo tutta la gente assembrata, comprese che oramai l'opinione popolare era contro di lei ; che nessuno avrebbe creduto alla sua innocenza. Nondimeno si mise a gridare le sue discolpe. La gente rideva, dileguandosi.

Alors, l'un et l'autre tentent des efforts désespérés pour convaincre l'opinion publique de leur innocence, mais vainement :

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu' il n'avait rien... Le soir, il fit une tournée dans le village, afin de dire son aventure à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules.

Allora Candia fece il giro di tutte le sue clienti. Ad ognuna raccontò il fatto, ad ognuna espose la discolpa, aggiungendo sempre un nuovo argomento, aumentando le parole, accalorandosi, disperandosi dinanzi alla incredulità e alla diffidenza; e inutilmente. Ella sentiva che oramai non era più possibile la difesa.

Enfin le portefeuille est rapporté à la mairie par un garçon de ferme qui l'avait ramassé sur la route. La cuiller est retrouvée dans la maison de donna Cristina par l'intermédiaire d'une voyante. Mais l'o-

pinion publique est faite : maître Hauchecorne et Candia n'en sont pas moins considérés comme les vrais voleurs, des voleurs habiles qui ont fait restituer par un tiers complaisant l'objet volé.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne... se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait... Maintenant il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos...

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice... Il rentra chez lui honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, *d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauderie de Normand, de faire ce dont on l'accusait.* Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver.

Rapidamente, la novella si sparse per Pescara. Allora, trionfante, Candia Marcanda si diede a percorrere le vie. Ella pareva più alta; teneva la testa eretta, sorrideva, guardando tutti negli occhi come per dire: « Avete visto? Avete visto? » La gente su le botteghe, vedendola passare, mormorava qualche parola e poi rompeva in uno sghignazzio significativo...

Candia rimase un momento smarrita... Poi, d'un tratto, comprese. Non credevano alla sua innocenza. L'accusavano di aver riportato il cucchiaio d'argento segretamente, d'accordo con la strega, per non aver guai... La nuova accusa le coceva più della prima, *tanto più ch'ella si sentiva capace di quel sotterfugio.* Come discolparsi? Come chiarire la verità?

Frappé au cœur par l'injustice du soupçon, maître Hauchecorne et Candia deviennent des sortes de maniaques, l'esprit tout occupé de leur histoire et de leur justification, qu'ils racontent à tout le monde, à tout propos.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile...

Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne.

Candia allora cercò differenti argomenti di persuasione, aguzzò l'astuzia; imaginò tre, quattro, cinque casi diversi... ricorse ad artifizi e a cavilli d'ogni genere; sottilizzò con una ingegnosità singolare. Poi si mise a girare per le botteghe, per le case, cercando in tutti i modi di vincere l'incredulità delle persone. Le persone ascoltavano quei ragionamenti capziosi, dilettandosi. In ultimo dicevano: « Va bene! Va bene! »...

I giovinastri la chiamavano e per un soldo le facevano fare tre, quattro volte la narrazione.

Et le dénouement est identique :

Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et,

Nell'inverno del 1874 la colse una febbre maligna.

Nell'agonia... Candia balbettava :

dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

— Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t'nez, la voilà, m'sieu le maire.

— No so' stata io, signò... vedete... perchè... la cucchiara...

L'emprunt me paraît, cette fois encore, incontestable. C'est le troisième récit, dans le volume de *la Pescara*, dont d'Annunzio soit redevable à Maupassant. C'est beaucoup pour un seul recueil, et ce n'est pas tout : je livre bien volontiers à mes lecteurs ces « emprunts », dont la fréquence commence sans doute à les amuser.

Dans les *Novelle della Pescara*, la nouvelle *La Fattura* (1), peut être comparée avec *L'Ane* dans le recueil de *Miss Harriet* :

1°. Maillochon et Chicot ont tué un vieil âne dans la forêt de Saint-Germain. Ils le vendent sur place, et comme cerf ou biche, pour vingt francs à un gargotier.

2°. « Ciavolà » et « il Ristabilito » ont volé un porc à « Mastro Peppe » ; ils arrivent, par un prétendu artifice de magie, à convaincre le propriétaire lui-même de ce vol.

Les deux types « Ciavolà » et « il Ristabilito » rappellent Mailloche et Chicot dans *L'Ane*. Au physique, ils présentent le même contraste, l'un grand, maigre et chauve, l'autre rougeaud.

[p. 209]

Le peau de la tête semblait couverte d'un duvet

[p. 342]

Il suo cranio era coperto d'una sorta di lanugine si-

(1) Publiée sous le même titre dans l'édition de 1886

vaporeux, d'une ombre de cheveux, comme le corps d'un poulet plumé qu'on va flamber.

mile a quella del corpo spiumato di un'oca grassa che ancora sia da abbrustolire.

[p. 209]

Il semblait n'avoir jamais eu d'autre barbe qu'une brosse de courtes moustaches et une pincée de poils raides sous la lèvre inférieure.

[p. 341]

Con... i baffi duri e tagliati come una spazzola...

[p. 209]

... avec cet œil vif qu'ont les gens tracassés par des inquiétudes légitimes; et les bêtes souvent traquées...

[p. 341]

I suoi occhi, tondi, vivi e mobili quasi per inquietudine come quelli delle bestie corritrici...

Au moral, même manque absolu de scrupules: ils vivent de braconnage, de vols, toujours à l'affût d'une confiance ou d'une bêtise à exploiter. Quand ils ont amorcé ou réussi quelque bon coup, ils témoignent bruyamment de leur joie:

[p. 223]

Et il s'enfonça dans la nuit. Maillochon, qui le suivait, lui tapait dans le dos de *grands coups de poing* pour témoigner son allégresse.

[p. 356]

I due compagni s'incamminarono verso Pescara, di buon passo, pe'l sentiero degli alberi, l'uno innanzi, l'altro dietro. E Ciavolà picchiava *gran colpi di pugno* su la schiena del Ristabilito, per dimostrare la sua allegrezza.

*
* *

Comparons maintenant *Turlendana ritorna* des *Novelle della Pescara* (1) avec *Le Retour* (2) (*Yvette*).

1°. Turlendana revient à Pescara, après de lointains voyages en pays exotiques d'où il ramène un chameau et un singe. Il y a trente années qu'on le croit perdu en mer. La femme, Turlendana « la cecata », s'est remariée trois fois. A son retour à Pescara, Turlendana descend à l'auberge tenue par sa femme, et se trouve en présence du quatrième mari de sa femme.

2°. Martin, matelot normand, a disparu, à la suite d'un naufrage où on le croit perdu avec tout l'équipage dont il faisait partie. Il revient au pays, après trente ans d'absence, et trouve sa femme remariée.

Description du revenant:

[p. 190]	[p. 434]
Il avait un visage *usé, ridé, creux* partout, et semblait avoir beaucoup souffert.	La pelle, bruna, secca, *piena di asperità, corrosa* dalle intemperie, riarsa dal sole, *incavata dalle sofferenze*, pareva non conservare più alcuna vivezza umana...

(1) Publiée sous le même titre dans l'édition de *San Pantaleo*.

(2) *Le Retour* a été mis à la scène en 1901, à Paris. M. Faguet a parlé de cette adaptation dans ses feuilletons des *Débats*.

Rencontre des deux hommes:

[pp. 190-191]	pp. 434-435
Levesque ayant pris une chaise lui demanda:	Alla fine, [Verdura] domandò:
— Alors vous v'nez de loin?	— Da che paese venite?
— J'viens d'Cette.	... — Vengo di lontano.
— A pied, comme çà?	— E dove andate?
— Oui, à pied...	— Sto qua.
— Ousque vous allez donc?	
— J'allais t'ici.	
— Vous y connaissez quéqu'un?	
— Çà s'peut ben.	
... Il mangeait lentement, bien qu'il fût affamé, et il buvait une gorgée de cidre après chaque bouchée de pain...	... Turlendana mangiava i pesci così a uno a uno... Ad ogni due o tre pesci, beveva un sorso di vino.
Levesque lui demanda brusquement:	... — Il vostro nome, signor forestiere?
— Comment que vous vous nommez?	L'interrogato sollevò il capo dal piatto; e rispose, semplicemente:
Il répondit sans lever le nez:	— Io mi chiamo Turlendana.
— Je me nomme Martin.	— Che?
... Etes-vous d'ici?	— Turlendana.
Il répondit:	— Ah!
— J'suis d'ici.	... — Turlendana!... Di qua?
	— Di qua.

Le dernier mari éprouve le besoin de montrer le

revenant dans le pays; il le traîne au cabaret et l'exhibe comme une curiosité aux buveurs:

[p. 196]

— Eh! Chicot, deux fil-en-six, de la bonne, c'est Martin qu'est r'venu, *Martin, celui à ma femme*, tu sais ben, Martin des « Deux Sœurs » qui était perdu.

[p. 436]

Egli traeva il reduce per un braccio, a traverso il fondaco dei bevitori, agitandosi, gridando:

— Ecc'a qua Turlendana, Turlendana marinaro, *lu marito de mógliema*, Turlendana che s'era morto! Ecc'a qua Turlendana! Ecc'a qua Turlendana!

***

Voici *En Mer* [des *Contes de la Bécasse*] comparé avec *Il Cerusico di mare* des *Novelle della Pescara* (1).

Première coïncidence: l'équipage des deux bateaux se compose de six hommes et d'un mousse (d'Annunzio, p. 449; Maupassant, p. 157).

Deuxième trait: la seule mesure pouvant sauver le blessé n'est pas acceptée parce qu'elle compromet le succès de la navigation et de la pêche.

Un passage traduit:

— Tu serais mieux en bas, lui dit son frère. Il

— Va a basse! – gridò Ferrante a Gialluca...

(1) Dans le recueil de 1886, cette nouvelle de d'Annunzio est intitulée *Il martirio di Gialluca*.

descendit, mais au bout d'une heure il remonta, ne se sentant pas bien tout seul. Et puis, il préférait le grand air...

Gialluca discese nella stiva...

Dopo mezz'ora Gialluca riapparve su 'l ponte...

Egli amava meglio stare all'aperto.

***

Il y a aussi un souvenir de la même nouvelle de Maupassant (*En Mer*) dans l'*Eroe* (1): « L'Ummálido », qui, en aidant au transport d'une lourde statue de saint, a la main prise sous la masse énorme:

[p. 159]

Ils se jetèrent sur la corde, s'efforçant de dégager le membre qu'elle broyait. Ce fut en vain...

Javel cadet s'était laissé tomber sur les genoux, les dents serrées, les yeux hagards. Il ne disait rien.

Les amarres s'ammollirent, enfin, et on dégagea le bras inerte, sous la manche de laine ensanglantée.

[pp. 138-139]

I compagni, tutt'insieme, fecero forza per sollevare il peso...

... L'Ummálido era caduto in ginocchio... Così, in ginocchio, egli teneva gli occhi fissi alla mano che non poteva liberare, due occhi larghi, pieni di terrore e di dolore; ma la sua bocca torta non gridava più.

Finalmente la statua fu sollevata, e l'Ummálido ritrasse la mano schiacciata e sanguinolenta che non aveva più forma.

L'Ummálido, comme le héros de Maupassant,

(1) Publié sous le même titre dans l'édition de 1886.

se coupe lui-même le bras qu'il sent perdu, et l'offre à « Sante-Gunzelve » (1).

Décidément, ce que me disait ces jours-ci, à propos des plagiats de d'Annunzio, le professeur I. Della Giovanna, est vrai: s'il fallait tenir compte de toutes les dettes littéraires des écrivains, on ferait pâlir les chiffres du Grand Livre de la Dette publique.

Cela n'est guère consolant; mais la puissance créatrice du cerveau humain est moindre de ce que l'on croit. Créer, c'est presque toujours refaire, et refaire, c'est souvent empirer, quand il s'agit de littérature et d'art.

(1) « Un altro artista, di diverso temperamento, volgendo lo sguardo a simili spettacoli, ne avrebbe colto alcuni lati ed altri trascurato : avrebbe rappresentato quella vita secondo l'interessamento del suo intelletto e del suo cuore... Avrebbe saputo volgere a spettacolo comico l'opera dei cerusici di mare, non portando fino allo strazio ed alla morte il martirio di Gialluca. Ma il d'Annunzio non s'impensierisce, non ricerca in là, non piange, non ride, non si sdegna : la sua sola emozione sembra che sia nel non averne nessuna » (Croce, op. cit. 1904).

L'étude de M. Croce est excellente, mais elle a le défaut d'un continuel et fatigant enthousiasme. Faut-il réellement admirer tout ce que fait d'Annunzio? Faudra-t-il même s'extasier, par exemple, devant cette dédicace à un employé du Ministère du Trésor, qui aime à faire de belles promenades dans la Campagne romaine et de vilains vers : *A Luigi Mazzara — in memoria delle belle cavalcate nell'Agro — offro questo libro che odora di sale marino e di sudore equino.* Gabriele d'Annunzio. *Roma. Gennaio 1904.* — Il s'agit d'un exemplaire du second volume des *Laudi* (Milan, Treves, 1903).

Selon M. Maynial (1) les profondes ressemblances de tempérament qui existent entre Maupassant et D'Annunzio sont très suffisantes pour expliquer les analogies de leur inspiration *sans faire accuser de plagiat d'Annunzio (sic!)*, ainsi que l'ont déjà fait souvent des esprits peu charitables. Si, ajoute M. Maynial, les deux écrivains se sont plus d'une fois rencontrés, « c'est parce que les mêmes choses les in-« téressaient dans la vie, c'est parce que les mêmes « thèmes leur étaient suggérés par la nature du pays « où ils vécurent leurs premières impressions ».

Les citations parallèles dont nous venons d'étayer ce chapitre rendent assez inacceptables les conclusions de M. Maynal. Ces conclusions témoignent du moins d'une grande largeur d'esprit...

(1) *Mercure de France*, novembre 1904.

GUY DE MAUPASSANT CONDUISANT EN BATEAU
MADAME COLETTE DUMAS D'HAUTERIVE (FILLE D'ALEXANDRE DUMAS FILS)
ET MADAME BIZET

(Photographie communiquée par le Comte Joseph Primoli, ami de Guy).

LE VOYAGE DE MAUPASSANT EN ITALIE [1]

(1885)

1. En m'envoyant les notes pour ce chapitre, M. Pinchon a eu la bonté de m'écrire, le 16 octobre 1904:

« J'ai fouillé en votre faveur dans ma collection et je vous livre ces documents, à peu près introuvables aujourd'hui, parce que j'ai pensé que dans un ouvrage publié par un auteur italien, tout ce qui, dans la vie de Guy, se rapporte à votre pays, aurait pour vous un intérêt tout particulier. Veuillez y voir une nouvelle preuve de sympathie pour l'historien sincère de mon vieil ami ».

MAUPASSANT a consacré plusieurs articles de journaux à raconter ses impressions de voyage en Italie. Le premier, portant le titre *Venise*, parut dans le *Gil Blas* du 5 mai 1885. Il est daté de Venise, 29 avril.

En voici le début: « Venise! Est-il une ville qui ait été plus admirée, plus célébrée, plus chantée par les poètes, plus désirée par les amoureux, plus visitée et plus illustre!

« Venise! Est-il un nom dans les langues humaines qui ait fait rêver plus que celui-là?

« Il est joli d'ailleurs, sonore et doux; il évoque d'un seul coup dans l'esprit un éclatant défilé de souvenirs magnifiques et tout un horizon de songes enchanteurs.

« Venise! Ce seul mot semble faire éclater dans l'âme une exaltation; il excite tout ce qu'il y a de poétique en nous, il provoque toutes nos facultés d'admiration. Et quand nous arrivons dans cette ville singulière, nous la contemplons infailliblement

avec des yeux prévenus et ravis, nous la regardons avec nos rêves.

« Car il est presque impossible à l'homme qui va par le monde de ne pas mêler son imagination à la vision des réalités. On accuse les voyageurs de mentir et de tromper ceux qui les lisent. Non, ils ne mentent pas, mais ils voient avec leur pensée bien plus qu'avec leur regard.

« Aucun coin de la terre n'a donné lieu plus que Venise à cette conspiration de l'enthousiasme ».

Le second article a pour titre *Ischia.* Paru dans le *Gil Blas* le 12 mai 1885, il est daté de Naples, 5 mai. Il contient la description de Naples et le récit d'une excursion à Ischia, et commence ainsi:

« Naples s'éveille sous un éclatant soleil. Elle s'éveille tard, comme une belle fille du Midi, endormie sous un ciel chaud. Par ses rues, où jamais on ne voit de balayeur, où toutes les poussières faites de tous les débris, de tous les restes des nourritures mangées au grand jour, sèment dans l'air toutes les odeurs, commence à grouiller la population remuante, gesticulante, criante, toujours excitée, toujours enfiévrée, qui rend unique cette ville si gaie ».

Après avoir été visiter les ruines d'Ischia, à la suite d'un récent tremblement de terre, Guy rentre à Naples à la nuit tombante.

« Les étoiles paraissent peu à peu dans l'espace obscurci. Mais là-bas, un phare colossal s'allume. Au milieu du ciel, un phare étrange jette de moment en moment des lueurs sanglantes, de grandes gerbes de clarté rouge s'élançant en l'air et retombant comme une écume de feu. C'est le Vésuve ».

Ce fut dans le *Figaro* du 13 mai 1885 que fut publié le troisième article: *La Sicile, Palerme*, dont voici quelques passages:

« On sait combien est fertile et mouvementée cette terre qui fut appelée le grenier de l'Italie, que tous les peuples envahirent et possédèrent l'un après l'autre...

« C'est autant que l'Espagne le pays des oranges, le sol fleuri dont l'air au printemps n'est qu'un parfum; et elle allume chaque soir au dessus des mers le fanal monstrueux de l'Etna, le plus grand volcan d'Europe...

« Mais ce qui fait d'elle, avant tout, une terre indispensable à voir et unique au monde, c'est qu'elle est d'un bout à l'autre un étrange et divin musée d'architecture ».

Puis, à propos de la Chapelle Palatine, « le plus surprenant bijou religieux rêvé par la pensée humaine et exécuté par des mains d'artistes, enfermé dans la lourde construction du palais royal, ancienne forteresse construite par les Normands », il écrit:

« Ce qui fait si violente l'impression produite par les monuments siciliens, c'est que l'art de la décoration y est plus saisissant au premier coup d'œil que l'art de l'architecture. L'harmonie des lignes et des proportions n'est qu'un cadre à l'harmonie des nuances. On éprouve en entrant dans nos cathédrales gothiques une sensation sévère, presque triste. Leur grandeur est imposante; leur majesté frappe mais ne séduit pas. Ici on est conquis, ému, par ce quelque chose de presque sensuel que la couleur ajoute à la beauté des formes.

« Les hommes qui conçurent et exécutèrent ces églises lumineuses et sombres pourtant, avaient certes une idée tout autre du sentiment religieux que les architectes des cathédrales allemandes ou françaises; et leur génie spécial s'inquièta surtout de faire entrer le jour dans ces nefs si merveilleusement décorées de façon qu'on ne le sentît pas, qu'on ne le vît point, qu'il glissât, qu'il effleurât seulement les murs, qu'il y produisît des effets mystérieux et charmants, et que la lumière semblât venir des murailles elles-mêmes, des grands ciels d'or peuplés d'apôtres ».

Plus tard, Maupassant, mettant à profit ses souvenirs, publia, dans le *Gil Blas* du 6 septembre 1885, un article intitulé: *Temples Grecs*, dont voici le commencement:

« Tant de poètes ont chanté la Grèce que chacun de nous en porte l'image en soi; chacun croit la connaître un peu; chacun la voit en songe telle qu'il la désire. Pour moi la Sicile a réalisé ce rêve; elle m'a montré la Grèce; et quand je pense à cette terre si artiste il me semble que j'aperçois de grandes montagnes aux lignes douces, aux lignes classiques et, sur les sommets, des temples, ces temples sévères, un peu lourds peut-être, mais admirablement majestueux qu'on rencontre partout en cette île ».

Le *Gil Blas* du 29 septembre 1885 publia *Le soufre*, qui commence ainsi:

« Si, comme on le croyait jadis, le diable habite dans un vaste pays souterrain plein de soufre en fusion, où il fait bouillir les damnés, c'est en Sicile assurément qu'il a établi son mystérieux domicile ».

Suit une description du pays, de l'exploitation du soufre, dont la conclusion est:

« De la barque, en revenant, j'avais découvert une île cachée derrière Lipari. Le batelier la nomma "Salina". C'est sur elle qu'on récolte la Malvoisie. Je voulus boire à sa source même une bouteille de ce vin fameux. On dirait du sirop de soufre. C'est bien là le vin des volcans, épais, sucré, doré et tellement soufré que le goût vous en reste au palais jusqu'au soir, le vin du Diable! ».

Enfin le 12 janvier 1886 parut dans le *Gil Blas* un article intitulé: *Sur une Vénus.* Il s'agit de la Vénus de Syracuse, découverte en 1804 et conservée au musée de cette ville, sur laquelle Maupassant donne ses impressions:

« Des gens traversent des continents pour aller en pèlerinage à quelque statue miraculeuse — moi j'ai porté mes dévotions à la Vénus de Syracuse.

« Dans l'album d'un voyageur j'avais vu la photographie de cette sublime femelle de marbre; et je devins amoureux d'elle comme on est amoureux d'une femme. Je la voulus voir et j'allai, là-bas, dans la petite ville antique et charmante, bâtie sur un îlot, au bord d'un golfe bleu, enfermée par trois enceintes où passent des bras de mer...

« En pénétrant dans le musée, je l'aperçus au fond d'une salle et belle comme je l'avais devinée.

« Elle n'a point de tête, un bras lui manque; mais jamais la forme humaine ne m'est apparue plus admirable et plus troublante.

« Ce n'est pas la femme poétisée, la femme idéalisée, la femme divine ou majestueuse comme la Vé-

nus de Milo; c'est la femme telle qu'elle est, telle qu'on l'aime, telle qu'on la désire, telle qu'on veut l'étreindre.

« Elle est grasse avec la poitrine forte, la hanche puissante, et la jambe un peu lourde; c'est une Vénus charnelle qu'on rêve couchée en la voyant debout. Son bras tombé cachait ses seins; de la main qui lui reste elle soulève une draperie dont elle couvre, avec un geste adorable, le lieu secret du culte vénérien. Tout le corps est fait, conçu, penché pour ce mouvement; toutes les lignes s'y concentrent; toute la pensée y va. Ce geste simple et naturel, plein de pudeur et d'impudicité, qui cache et montre, voile et révèle, attire et dérobe, semble définir toute l'attitude de la femme sur terre.

« Et le marbre est vivant. On le voudrait palper, avec la certitude qu'il cédera sous la main, comme de la chair.

« Les reins surtout sont inexprimablement animés et beaux. Elle se déroule avec tout son charme, cette ligne onduleuse et grasse des dos féminins, qui va de la nuque aux talons, et qui montre, dans le contour des épaules, dans la molle douceur des flancs, dans le puissant et joli soulèvement de la croupe, dans la rondeur décroissante des cuisses et dans la légère courbe du mollet aminci jusqu'aux chevilles, toutes les modulations de la grâce humaine.

« Une œuvre d'art n'est supérieure que si elle est en même temps un symbole et l'expression exacte d'une réalité.

« La Vénus de Syracuse est une femme et c'est en même temps le symbole de la chair...

« Elle n'a pas de tête! Qu'importe, le symbole est devenu plus complet. C'est un corps de femme, rien qu'un corps de femme, qui exprime toute la poésie réelle de la caresse.

« Schopenhauer a dit que la nature, voulant perpétuer l'espèce, a fait de la reproduction un piège.

« Cette forme de marbre, vue à Syracuse, c'est bien le piège humain tel que l'a deviné l'artiste grec, la femme qui cache et montre l'affolant mystère de la vie » (1).

Voilà en résumé les principaux passages des articles qu'inspira à Maupassant son excursion en Italie. La façon dont il l'a racontée, en artiste et en poète, fait bien pâlir les petites anecdotes qu'on rapporte sur lui à propos de ce voyage et de son séjour en des hôtels où il ne tenait pas à poser pour la galerie. Il avait autre chose en tête et dans le cœur.

(1) À propos de la Vénus, il faut mettre le lecteur en garde contre une confusion que pourraient lui causer les dictionnaires, qui signalent dans le Musée de Syracuse la *Vénus Callipyge*. Or la Vénus bien connue sous ce nom, conservée au Musée de Naples, en plus des qualités que dévoile son surnom grec, a malheureusement une tête moderne, tandis que celle que décrit Maupassant n'en a pas. On trouve une reproduction de la Vénus de Syracuse dans l'*Histoire des Grecs* de Duruy, nouvelle édition, 1889, tome III, p. 589.

NOTES SUR MAUPASSANT

QUELQUES dates.

Le 19 février 1879 (Maupassant a 29 ans) première représentation de l'*Histoire du vieux temps* au théâtre Ballande (jouée souvent, depuis, dans les salons, et passée au répertoire de la Comédie-Française; elle a paru séparément chez Tresse en 1879, en une plaquette rarissime de 16 pages, in-8°, et a été imprimée ensuite à la fin du volume *Des Vers*).

En 1880, *Boule de Suif* (dans les *Soirées de Médan*) et le recueil de poésies *Des Vers.*

En 1881, *La Maison Tellier.*

En 1882, *Mademoiselle Fifi* (1).

En 1883, *Les Contes de la Bécasse, Une Vie, Émile Zola.*

En 1884, *Clair de Lune, Les sœurs Rondoli, Miss Harriet, Au Soleil.*

En 1885, *Yvette, Contes du Jour et de la Nuit, Bel-Ami, Contes et Nouvelles.*

En 1886, *La petite Roque, Monsieur Parent.*

En 1887, *Toine, Le Horla, Mont-Oriol.*

(1) 1882 édition Kistemaecker, 1883 édition Havard.

En 1888, *Le Rosier de Madame Husson, Sur l'Eau, Pierre et Jean.*

En 1889, *La Main gauche, Fort comme la Mort.*

En 1890, *L'Inutile Beauté, La Vie errante, Notre Cœur.*

Le 4 mars 1891, première représentation de *Musotte* au Gymnase (comédie en trois actes en prose, en collaboration avec M. Jacques Normand).

Le 6 mars 1893 (quatre mois, exactement, avant la mort de Guy et quatorze mois après son internement à la Maison du Dr Blanche) première représentation de *La paix du ménage*, comédie en deux actes.

Romans inachevés: *L'Angélus* et *L'Ame étrangère* (fragments publiés par la *Revue de Paris*).

Journaux et revues où ses contes, nouvelles, romans et impressions de voyages ont paru: *Le Figaro, Le Gaulois, Le Gil Blas, L'Écho de Paris, La Revue des Deux-Mondes, La Nouvelle Revue, La Revue de Paris, La Revue Bleue* (ont paru dans cette dernière revue: *Au Soleil, Zola, Flaubert, Histoire d'une fille de ferme, Les femmes et l'esprit en France*).

Un certain nombre d'études, de critiques et de récits de voyages n'ont pas été réunis par Maupassant en volumes.

***

Ont écrit sur Maupassant: Hugues Le Roux, Fernand Gregh, Charles Lapierre, Robert Pinchon, René Doumic, Gustave Larroumet, G. Pellissier, Brissot,

Jules Lemaître, Georges Brandès, Emile Faguet, Chantavoine, Simond, Zola, Tolstoï, Lombroso, Morselli, Nordau, A. G. Bianchi, etc. etc. (1).

***

Voici les noms des artistes qui ont illustré l'édition Ollendorff des *Œuvres complètes* (2).

F. Bac: *Bel-Ami, Mont-Oriol.*

A. Leroux: *Une Vie.*

André Brouillet: *Fort comme la Mort.*

René Lelong: *Notre Cœur, La Maison Tellier, Les Sœurs Rondoli.*

Geo-Dupuis: *Pierre et Jean, Les Dimanches d'un bourgeois de Paris.*

Lucien Barbut: *Contes de la Bécasse.*

Ch. Morel: *Miss Harriet.*

Jeanniot: *Boule de Suif.*

Lucien Métivet: *Clair de Lune.*

Julian-Damazy: *Le Horla, Monsieur Parent.*

Lobel-Riche: *La Main gauche.*

Cortazzo: *Yvette.*

L. Vallet: *Mademoiselle Fifi.*

Grandjouan: *La Petite Roque.*

M. de Lambert: *L'Inutile Beauté.*

V. Rottembourg: *Toine, Le Rosier de Madame Husson.*

(1) Il y a, en outre, plusieurs écrits biographiques ou critiques cités *sub voce* « Maupassant » dans l'excellent *Manuel* de M. Georges Vicaire (Paris, 1903).

(2) La gravure est toujours de G. Lemoine.

V. Bocchino: *Contes du Jour et de la Nuit.*

Ch. Huard: *Le Père Milon.*

Lanos: *La Vie errante. Sur l'Eau.*

A. Suréda: *Au Soleil.*

H. Goussé: *Musotte. La Paix du Ménage. Histoire du vieux temps.*

G. Fraipont: *Des Vers.*

***

Monsieur le docteur Balestre m'écrivait, le 21 septembre 1901:

« Connaissez-vous un admirable fragment de Guy intitulé: *Le Moulin?* Ces vers n'ont été publiés que par le *Gaulois* au moment de l'inauguration du buste de Guy au parc Monceau à Paris.

« Malgré leur grande beauté, ils sont assez ignorés. A tout hasard, je vous les donne de mémoire:

LE MOULIN (*fragment*).

..... tandis que devant moi
Dans la clarté douteuse où s'ébauchait sa forme,
Debout sur le coteau, comme un monstre vivant
Dont la lune, sur l'herbe, étalait l'ombre énorme,
Un immense moulin tournait ses bras au vent.
D'où vient qu'alors je vis, comme on voit dans un songe
Quelque corps effrayant qui se dresse et s'allonge
Jusqu'à toucher du front le lointain firmament,
Le vieux moulin grandir si démesurément
Que ses bras, tournoyant avec un bruit de voiles,
Tout à coup se perdaient au milieu des étoiles

Pour retomber, brillant d'une poussière d'or
Qu'ils avaient dérobée aux robes des comètes,
Puis, comme pour revoir leurs sublimes conquêtes,
A peine descendus, ils remontaient encor.

***

Le Figaro, samedi 2 novembre 1901:

« Mlle Blanche Toutain (1) a tenu parole et Maupassant, en cette journée d'hier consacrée aux pieux ressouvenirs, a reçu les fleurs promises.

« A une heure, alors que le parc Monceau est presque vide de flâneurs, la petite étoile du Vaudeville descendait de voiture dans la grande allée, et, traversant la pelouse, se rendait rapidement vers le monument où l'auteur d' *Yvette* reçoit l'éternel hommage de la symbolique admiratrice assise au bas de la stèle.

« Dans les bras de cette statue de marbre, Blanche Toutain a déposé la grosse touffe de violettes qu'elle tenait à la main, en levant timidement les yeux vers les traits figés de l'écrivain, de celui dont elle réalise si joliment une des plus délicates conceptions.

« Et tandis que les rares témoins de la scène s'approchaient curieusement, la petite Yvette disparaissait dans les verdures du fond et regagnait vite sa voiture close, afin qu'on ne vît pas qu'elle avait les yeux pleins de larmes...

« Et sur tout cela le plus joli soleil fané d'automne ».

(1) L'artiste dramatique bien connue, créatrice du rôle d'*Yvette* de Maupassant en 1901.

*
* *

Le Figaro, 2 novembre 1901:

« Le succès d'*Yvette* au Vaudeville a ramené Maupassant dans "l'actualité". Un des amis qui le connurent aux jours de belle humeur et de belle santé raconte dans le *Français* (1) quelques-unes de ces farces où le pauvre grand écrivain excellait, et dont plusieurs furent célèbres il y a vingt ans:

"J'ai souvenance d'un retour picaresque dans un train bondé de coulissiers et de bons bourgeois cossus, en villégiature à Saint-Germain et à Chatou.

"Les journaux, à ce moment, n'étaient pleins que des noirs complots et des attentats des nihilistes. Je vois, comme si cela datait d'hier, le compartiment absolument complet, et, dans un coin, à côté de moi, Maupassant, coiffé d'un chapeau mou, chaussé de gros souliers de chasse et feignant d'être aux cent coups, fronçant les sourcils, louchant sans cesse sur la petite caisse en bois blanc qu'il tenait entre les genoux et qui renfermait simplement une pendule de voyage absolument détraquée.

"Par moments, il m'effleurait d'un brusque coup de coude, me chuchotait assez fort, afin que l'on n'en perdît pas un mot autour de nous, les théories les plus subversives, les instructions les plus apeurantes, parlait de bombes, de dynamite, de machine

(1) Je n'ai jamais pu trouver cet article du *Français* de 1901. Peut-être la citation du *Figaro* n'est-elle pas exacte.

infernale, du bon petit joujou précieux qu'il avait là pour faire danser à la société son entrechat suprême. Le tout avivé d'un accent russe incomparable.

"Et je vous laisse à deviner la grimace qui enlaidissait nos voisins, et comme ils surveillaient nos moindres mouvements, avec comme des crispations intérieures de coliques. Cela réussit tellement bien que nous eûmes l'extrême joie d'être cueillis au saut du train, fouillés, interrogés par le commissaire à qui l'on nous avait en hâte dénoncés.

"Je crois que Maupassant n'a jamais ri d'aussi bon cœur que ce jour-là" ».

***

Je savais par notre commun ami Primoli, neveu de la Princesse Mathilde, et par le *Journal* des Goncourt, que Maupassant avait été souvent invité à Saint-Gratien.

Son Altesse Impériale la Princesse Mathilde a bien voulu m'écrire en effet, deux ans avant sa mort, cette lettre, qui est un éloge simple et sincère de Guy de Maupassant:

« Saint-Gratien (Seine-et-Oise), 9 septembre 1901.

« Monsieur,

« J'ai beaucoup connu M. Guy de Maupassant; je le voyais souvent même ici. Je l'aimais beaucoup et sa perte m'a été on ne peut plus sensible: mais je n'ai rien de particulier à vous dire sur lui. Je le regrette beaucoup: il était simple et ferme.

« Veuillez, Monsieur, recevoir l'expression de mes meilleurs sentiments.

« MATHILDE ».

C'est le comte Joseph Primoli qui a fait connaître Maupassant à Alexandre Dumas fils. Celui-ci avait dit à Primoli qu'il se serait volontiers rencontré avec Guy de Maupassant. Primoli invita alors à déjeuner, chez Durand, Alexandre Dumas fils, Paul Bourget, Guy de Maupassant et Louis Ganderax. Depuis, Alexandre Dumas fils « était presque paternel avec Guy », m'écrit l'ami de Maupassant, le docteur Balestre.

Dumas fit ce jour-là, paraît-il, un feu de file de mots charmants; beaucoup des choses spirituelles et des observations philosophiques qui lui échappèrent à ce déjeuner furent employées, après, par Paul Bourget, dans ses romans.

Bourget et Maupassant se voyaient souvent. Bourget, dans ses livres, parle souvent de l'auteur de *Bel-Ami*. C'est Maupassant, par exemple, qui lui dit un jour:

— « Quand vous chercherez un coin tranquille où « travailler, allez donc à Rapallo, sur la rivière de « Gênes. C'est exquis, vous verrez, et comme on y « est bien pour écrire!... ».

Et Bourget (1), qui a daté le 8 octobre 1890 sa *Physiologie de l'amour moderne* de Rapallo, partit de Nice et par Vintimille, Savone et Gênes vint à Rapallo. Il décrit la voie ferrée qui « contourne tout « le golfe à travers l'un des plus pittoresques pay-

(1) Il le raconte dans la nouvelle *Dualité* (*Un homme d'affaires*, Plon, 1900).

« sages de mer et de montagnes qui se puissent rêver. « Point de fleuves. Presque point de ruisseaux. Cet « Appennino qui tombe à pic dans la Méditerranée ne « permet guère que des cours d'eau se forment... « Cette rivière de Gênes dévale de la sorte, aussi sau- « vage, aussi rude que l'autre, celle de notre Pro- « vence, est voluptueuse et molle; cette sauvagerie « et cette rudesse ont leur attrait... Au sortir du « long tunnel qui troue l'épaisseur du Cap de Por- « tofino, j'aperçus vers les quatre heures de l'après- « midi, Rapallo tapi au bord de sa baie, entre le « promontoire et la montagne, parmi les citronniers « de ses jardins; j'éprouvai une impression d'intime « allégresse où il y avait de la détente nerveuse et de « l'espérance. Mentalement je dis merci au souvenir « de Maupassant et je pensai: Oui, comme je serai « bien là pour travailler, si l'Hôtel a seulement ses « fenêtres sur cet admirable cap... ».

Paul Bourget raconta en 1893 sa visite au tombeau de Mérimée, à Cannes:

« Je suivis, pour gagner le cimetière, un chemin où m'attendait un triste souvenir, car cette même route je l'avais longée, quelques années plus tôt, pour aller surprendre Guy de Maupassant, alors dans toute la force de son génie, et nous avions passé une des belles après-midi de cet hiver-là sur son bateau, le *Bel-Ami*, qui a si longtemps attendu, immobile et ses voiles pliées autour de son mât, dans le silencieux port d'Antibes, son maître devenu fou » (1).

(1) *Essais de psychologie contemporaine: Henry Beyle.* Édition in-8°, 1899, p. 268 (Paris, Plon éditeur).

Quand, dans ses livres, M. Paul Bourget écrit le nom de Maupassant, il trouve toujours des expressions émues et touchantes.

Dans les *Notes sur l'Amérique*, par exemple (1), en décrivant le paquebot américain qui le transporte au Nouveau-Monde, M. Bourget écrit:

« Si habitué soit-on à ce que le tragique et inquiet Maupassant appelait « la vie errante » (2), il y a dans cette saute subite hors de tout *home* une vague sensation de mélancolie, ou plutôt, car le mot serait bien gros pour un effet de simple resserrement nerveux, c'est comme une petite crise d'involontaire retour sur soi-même... ».

Ailleurs (3), en décrivant une rade américaine où les yachts qui y sont rangés constituent « une petite flotte », M. Bourget dit que « les uns sont presque aussi grands que les paquebots d'une compagnie transatlantique » et que les autres, petits, « bijoux de navires... sont des yoles à voiles, des cutters pontés qui me rappellent le *Bel-Ami*, le cabinet de travail flottant de Maupassant... ».

Le *tragique et inquiet Maupassant*! On ne saurait mieux le définir!

***

Voici une anecdote que Joseph Primoli a racontée à Diego Angeli, et que celui-ci m'a aimablement

(1) *Outre-Mer*, tome 1er, Lemerre éd., Paris, 1895, p. 3.

(2) *La Vie errante* est en effet le titre d'un des livres de voyages de Maupassant.

(3) Page 87, *ibidem*.

répétée (1). Tout de même, elle n'est pas facile à placer dans un livre. Mais elle est tellement caractéristique, que je vais faire tous les efforts possibles pour l'insérer dans ce volume tout en tâchant de ne choquer personne.

Donc, Guy de Maupassant et Paul Bourget étaient en même temps de passage à Rome. Bien entendu, avant le mariage de M. Bourget. Joseph Primoli les pilotait dans *Cosmopolis*, un peu partout. Un soir, ces trois messieurs décident de visiter les bouges et les milieux interlopes de la Ville Éternelle. Primoli conduit ses deux amis dans une... comment dire cela?... dans une *Maison Tellier* d'ordre infime: une maison à soldats, tout près du palais Primoli, rue Tor di Nona, en face du Pont Saint-Ange.

Ces demoiselles font des frais, tâchent de charmer leurs hôtes. Maupassant, séduit par les appas plantureux d'une des filles, quitte avec elle le salon. En rentrant, après quelques instants, il trouve Bourget assis tout penaud, dans un coin: dans le même

(1) C'est Giulio De Frenzi (Luigi Federzoni) qui m'a mis sur la piste de cette anecdote. — Il s'intéresse beaucoup à Maupassant. Pour lui, *Boule de Suif* et *Bel-Ami* sont des chefs-d'œuvre, et leur auteur est « le plus grand écrivain français de la seconde moitié du siècle ». A côté de celui du critique de Bologne, plaçons le jugement de son et de mon ami Luciano Zùccoli, le romancier et le polémiste bien connu. Selon lui, les contes de Maupassant sont tous beaux, quelques-uns admirables. *Une Vie* lui plaît, *Bel-Ami* ne lui plaît pas beaucoup, *Fort comme la Mort* lui déplaît tout à fait.

coin et dans la même position dans lesquels Maupassant l'a laissé, tout à l'heure.

Alors, l'écrivain normand lui crie gaiement: — *A présent, mon cher, je comprends votre psychologie!*

***

Tous les livres de Madame Lecomte du Nouy sont pleins de souvenirs personnels sur Maupassant, de passages de lettres et de pensées de l'auteur d'*Une Vie*. Maupassant est le héros d'*Amitié amoureuse*. Mais c'est surtout dans le volume intitulé *En regardant passer la vie*... qu'on trouve des documents intéressants sur lui.

Ce livre est charmant. Ce ne sont ni des mémoires, ni un journal, ni des articles documentés, ni quoi que nous connaissions déjà; c'est tout simplement la conversation aimable et un peu mélancolique d'une femme de talent et d'un homme d'esprit qui devisent, un jour, des êtres et des choses d'autrefois qu'ils ont connus, haïs ou aimés. Ils en parlent simplement, avec une tendresse un peu voilée par l'amer regret qu'ils ont de ne plus les sentir là, et pourtant avec l'âpre consolation de revivre pour un instant les minutes de jadis; et c'est une adorable teinte grise de passé lointain qui baigne et imbue déjà ces souvenirs d'hier.

Qu'elles sont finement dessinées, ces silhouettes d'artistes, de littérateurs, de peintres ou d'acteurs, et comme, dans ce pêle-mêle vivant et bigarré, on sent bien la vie, et la vraie vie, l'humble vérité de chacune de ces existences! Cela est proprement

parfait de style et de tenue littéraires, et si un reproche devait être formulé, ce serait à coup sûr celui de cette perfection même. Dans cette conversation à bâtons rompus entre deux êtres qui ont beaucoup vu et beaucoup retenu de la vie, nous eussions aimé plus de franche insouciance, plus de laisser aller, moins d'apprêt littéraire, moins de répliques convenues destinées à préparer la tirade ou l'anecdote.

Ces réserves faites, je suis heureux de dire ici tout le plaisir – plaisir rare et savoureux – que causent certaines pages d'aimable et fine discussion à propos des abeilles, de Maupassant, de George Sand, de l'idée de Dieu et de la théorie de l'hérédité. En vérité, voici qui est bien parisien, n'est-ce pas ? Et vous reconnaîtrez dans ce pot-pourri, menu de la conversation d'un salon à la mode, l'aimable esprit des deux protagonistes qui conversent sous nos yeux pour leur plaisir et le nôtre (1).

Mais il n'y a aucun volume de Mme Lecomte du Nouy où Maupassant ne paraisse pas, plus ou moins.

Elle écrit par exemple, dans son dernier roman: « J'ai autrefois entendu dire à Guy de Maupassant: *Les drames que nos imaginations créent sont au-dessous de la réalité; nous ne pouvons pas écrire la vérité: la simple vérité est trop romanesque et trop terrifiante...* » (2).

(1) J. Bertaut (*Revue hebdomadaire*, 21 février 1903).

(2) *La Joie d'aimer...* par Mme Lecomte du Nouy, Paris, Calmann-Lévy, 1904, p. 180. Le livre est daté: *Les Bouleaux, Gourieux 1901. — La Bicoque, Etretat 1904.* *Les Bouleaux* sont la villa de M. Amic, l'éminent auteur d'une belle étude sur *George Sand*, le collaborateur de

⁂

M. Robert Pinchon, l'ami de Maupassant, m'envoie en août 1904 le programme d'un spectacle du *Théâtre Normand* où l'on a récemment représenté *Une Répétition*, la pièce inédite de Maupassant que M. Pinchon a citée dans la *Préface* de son *Théâtre* et dans sa lettre publiée dans ce volume.

La couverture de ce *Programme*, dessinée par M. R. Pinchon fils, un jeune peintre à ses débuts mais qui révèle déjà un vrai talent, représente le château de Miromesnil pris du côté de la Tourelle où Guy est né, et *La Guilette*, sa villa d'Étretat.

Voici un extrait de ce *Programme*:

« Le *Théâtre Normand* (1) a inscrit dans son pre-

Mme Lecomte, le compagnon de voyage de Maupassant en Sicile. — *La Bicoque* est la villa que Mme Lecomte du Nouy habitait déjà lorsque Maupassant fit construire et habita *La Guilette*, après avoir demeuré pendant longtemps chez sa mère, à la Villa des Verguies. La Guilette a été vendue après la mort de Guy à un propriétaire qui a accordé à M. Pinchon la permission de faire, il y a quelques années, les photographies qui sont reproduites dans ce volume.

(1) Salle du Théâtre Français — THÉATRE NORMAND — du 6 au 30 mai 1904

(1re année)

MARCEL NEUILLET, *Directeur artistique.*

TABLEAU DE LA TROUPE

Administration: M. Marcel Neuillet, Directeur artistique; MM. L. Stréliski, régisseur général, Meunier, Con-

mier programme *Une Répétition*, comédie inédite de Guy de Maupassant, mettant ainsi son entreprise sous le patronage du célèbre écrivain normand.

« Guy de Maupassant naquit près de Dieppe, au château de Miromesnil que ses parents habitèrent pendant quelques années; plus tard Mme de Maupassant fixa sa résidence à Étretat, où son fils fut élevé, dans ce Pays de Caux dont il a su si bien décrire, en ses livres, la nature et les mœurs.

« C'est à Étretat, quand la fortune lui eut souri, qu'il fit construire sa villa *La Guilette*, où il fit de longs séjours jusqu'à ce que sa santé exigeât le climat plus doux de la Provence; Normand de naissance, il resta toujours attaché à la Normandie; son nom devait donc être au premier rang des auteurs du *Théâtre Normand*.

trôleur général, Derobert, Chef machiniste; Mme Nantya, Souffleuse.

Personnel artistique: MM. Fréd. Lombard, 1er rôle en tous genres (Bruxelles), Paul Escoffier, Fort jeune 1er rôle (Lyon-Bordeaux), Marcel Neuillet, 1er comique (Rouen-Marseille), V. Bourbon, jeune 1er rôle (Lyon), Ometz, grand 1er comique (Arts, Bordeaux), L. Stréliski, jeune 1er comique (Nantes), de Préfonds, jeune 1er amoureux (Nancy), H. Daragon, rôle de genre, Saint-Paul, amoureux; Mmes Germaine Verly, jeune 1er rôle (Athénée, Paris), Cande-Sureau, 1er rôle en tous genres (Variétés, Marseille), Francine Vasse, jeune 1re ingénuité (Rouen), Derval-Stréliski, 1re ingénuité (Toulouse), Alice Aubray, 1e soubrette (Capucines, Paris), Mary Lillois, grande coquette (Français de Toulouse), Jeanne Halley, amoureuse, 2e soubrette (Rouen), Ange, Utilité.

« Si Maupassant est célèbre comme conteur et romancier, l'auteur dramatique, en lui, est moins connu.

« La Comédie-Française a mis assez récemment à son répertoire son exquise *Histoire du Vieux Temps*, représentée en 1879 au *Théâtre de Ballande*, et elle a fait connaître *La Paix du Ménage*, pièce écrite aussi depuis longtemps.

« Car c'est pour le théâtre que Guy de Maupassant commença à travailler. Les directeurs, en dédaignant ses premiers essais, l'ont forcé à changer de voie; il est devenu le grand écrivain que l'on connaît et qu'on admire. Mais peut-être doit-on regretter qu'il ait été détourné de l'art dramatique, dont il se sentait la vocation.

« Il m'écrivait en 1876: "Je ne m'occupe pas de "théâtre en ce moment. Décidément les directeurs ne "valent pas la peine qu'on travaille pour eux! Ils "trouvent, il est vrai, nos pièces charmantes, mais ils "ne les jouent pas. C'est assez te dire que Raymond "Deslandes juge ma *Répétition* trop fine pour le "Vaudeville".

« Mieux inspirée, la Direction du *Théâtre Normand*, appréciant la finesse de l'œuvre, a eu le bon esprit de la faire jouer. Il convient de la féliciter d'avoir enfin fait briller au feu de la rampe cette jolie comédie qui a attendu une trentaine d'années les bravos du public ».

La note que je viens de reproduire est de monsieur Robert Pinchon.

C'est M. Ometz, du *Théâtre des Arts* de Rouen, qui a été le créateur du rôle de *Destournelles* dans

Une Répétition. Voici la distribution de la première représentation, du 6 mai 1904:

UNE RÉPÉTITION

Comédie en un acte, en vers, de GUY DE MAUPASSANT

Destournelles	MM. OMETZ.
René Lapierre	STRELISKI.
Mme Destournelles . .	Mlle FRANCINE VASSE.

***

Les amis de Maupassant ne furent pas nombreux. Tout d'abord et avant tout autre, Flaubert.

Puis: Émile Zola, Paul Bourget, Pol Arnault, Albert Cahen, Robert Pinchon, Joseph Primoli, Henri Roujon, Oudinot, Robert de Bonnières, J. K. Huysmans, A. de Joinville, Léon Fontaine, Léon Hennique, Henri Céard, Paul Alexis, Paul Hervieu, Octave Mirbeau, René Billotte, René Maizeroy (le baron Toussaint), X. Charmes, Lavedan, Alexandre Dumas fils, Auguste Dorchain, le docteur Landolt, Cazalis, Mme Lecomte du Nouy (1), Mme Adam, Mme Brainne (2). A cette

(1) Femme de l'architecte et belle-sœur du peintre de ce nom. Elle est séparée de son mari. Elle a toujours été entourée des jeunes écrivains contemporains les plus en vogue: Paul Bourget, Marcel Prévost, Paul Hervieu, etc. Sans avoir eu une grande beauté, elle a été très séduisante. C'est d'ailleurs une personne douée d'une belle intelligence. Ugo Ojetti en a fait un éloge enthousiaste, dans un article sur Maupassant.

(2) C'est à elle qu'*Une Vie* est dédiée. Sa belle-fille, Mme ALICE BRAINNE, m'ecrit de Paris, le 3 août 1904: «Ma

liste, Mme Laure de Maupassant ajoutait, dans une lettre qu'elle m'écrivit en septembre 1901, le poète Léon Dierx, – l'auteur d'*Amoureuse*: George de Porto-Riche – et le prince d'Essling, Masséna, alors duc de Rivoli.

Guy de Maupassant était très lié avec Mme Juliette Adam.

Il allait souvent chez S. A. I. la Princesse Mathilde, fille du Roi Jérôme de Westphalie.

Il fréquentait les Goncourt, mais on ne saurait les inclure dans une liste d'*amis*.

***

Voici l'opinion de Lombroso et de Morselli sur Maupassant:

Cesare Lombroso, directeur de l'*Archivio di psichiatria, scienze penali ed antropologia criminale*, m'écrivait de Turin le 28 août 1901:

« Onorevole Barone, Non ho presente l'inchiesta « Bianchi (1): nè credo avervi partecipato. — Il mio giu- « dizio sulla questione (sulla persona non ebbi campo « di studio) è nell'*Uomo di Genio*, 6a edizione, Bocca.

« Devmo LOMBROSO ».

belle-mère, Mme Brainne, à qui Maupassant a dédié *Une Vie*, est morte en 1883. Je ne l'ai pas connue. Je sais que Maupassant fut un des intimes de son foyer, et, aussi, l'ami de feu mon mari. Malheureusement, il mourut fort peu de temps après mon mariage. Si je le vis peu, j'en entendis très familièrement et beaucoup parler... ».

(1) *La patologia del Genio e Guy de Maupassant*, di A. G. BIANCHI, Milano, 1892, Max Kantorowicz editore, 88 p. in-8.

Enrico Morselli m'écrivait de Nervi le 25 août 1901:

« Egregio Barone, Il libro di A. G. Bianchi, *Pa-*
« *tologia del Genio*, fu pubblicato dall'editore Max
« Kantorowicz, di Milano. Io credo ora l'editore fal-
« lito, ma il libro facile a trovarsi (1).

« Là v'è la mia opinione *d'allora* (un po'diversa
« da quella d'oggi) sul genio: — quanto al Maupas-
« sant non ho cambiato d'avviso: — per me egli è il
« più grande scrittore francese da Flaubert in poi,
« fors'anco da Balzac: — un vero genio di *chiarezza*,
« di *precisione*, di *concisione*.

« Finì paralitico, ma la sua paralisi generale pro-
« gressiva fu probabilissimamente *acquistata* pel ge-
« nere di vita che conduceva (2): nove volte su dieci
« c'è la *sifilide* di mezzo!... Vorrei diffondermi per-
« chè l'argomento mi è sommamente simpatico, ma...
« siamo in vacanza e adesso lavoro allo *spiritismo*.

« Buon estate dal Suo

« E. Morselli ».

***

Chez Tolstoï - Trois jours à Iasnaïa-Poliana (juillet 1901). Souvenirs publiés par Paul Boyer dans *Le Temps* du 28 août 1901.

Le soir, au thé. — « Parlons donc un peu, me dit Tolstoï, de votre littérature d'à présent. Je ne la comprends pas toujours, je ne la reconnais par tou-

(1) Il existe à la Bibliothèque Nationale *V. E.* de Rome.

(2) Le docteur Glatz, qui a soigné Maupassant à Champel en 1891, me disait à Nice en 1904: « Maupassant brûlait sa chandelle par les deux bouts... Par son train de vie, il était *un candidat à la paralysie générale* ».

jours. Trop souvent elle me paraît manquer des qualités qui sont le plus proprement françaises, la chaleur de conviction, l'ardeur du raisonnement, la clarté.

« Vos grands maîtres du dix-huitième siècle, Voltaire, Diderot, Rousseau, ont écrit tant de fortes pages, belles, *utiles pour chacun, morales*! Que sont auprès d'eux vos "philosophes" de maintenant? Oui, je sais, les "mages de la jeunesse"; certes, ils sont pleins de bonnes intentions, et tout ce qu'ils disent est même vrai, mais vrai d'une vérité trop banale: truismes qu'on a maintes fois lus déjà, morale et sociologie à l'usage des bourgeois; sans compter qu'ils n'ont pas le moindre talent. Vraiment je trouve plus d'intérêt à lire les écrits des socialistes, des anarchistes surtout: on peut être ou ne pas être de leur avis; mais ce qu'ils disent a au moins le mérite de n'avoir pas été dit avant eux.

« Et vos romanciers ne me satisfont guère plus. Que me font ces toutes menues histoires d'une dame qui s'ennuie, d'un monsieur qui ne sait pas lui-même s'il aime ou n'aime pas? Vous écrivez trop de romans, aussi! Et c'est si facile d'écrire un roman! Il faudrait laisser ce petit jeu aux anciens ministres... On me parlait récemment d'un fort gentil garçon qui, paraît-il, joue très convenablement du violoncelle; ne voilà-t-il pas qu'il s'avise d'écrire un roman, un grand roman dans l'une de nos "jeunes" Revues? Et il est à pleurer, son roman! Un autre avait débuté, il y a de cela quelque quinze ans, par deux bons volumes de critique; et lui aussi il a voulu écrire des romans! Mais il ne s'est donc trouvé personne pour lui dire que ce n'était pas son affaire? »

Avoir ou n'avoir pas de talent, ces mots reviennent souvent dans la bouche de Tolstoï. Vous rappelez-vous la préface qu'il a écrite pour la traduction russe des œuvres de Maupassant, de Maupassant qu'il a aimé au point d'avoir pensé, quand il l'a su malade, à venir consoler son inconsolable détresse, ce qui n'a pas empêché un illustre critique de parler dans un grave journal (ce n'est pas *Le Temps*) du « grand romancier si antipathique à Tolstoï »? Dans cette préface, antérieure de plusieurs années à *Qu'est-ce que l'art?* Tolstoï définit les conditions de l'œuvre d'art en littérature, et il en nomme trois, sans plus, qui soient essentielles: avoir quelque chose à dire, que ce quelque chose soit d'intérêt général et moral, enfin *avoir du talent*, simplement.

« Je voudrais aussi vous parler de vos poètes. Mais que vous en dire? Je ne comprends plus. Avoir eu un Victor Hugo, un Musset, un Lamartine, et s'enthousiasmer pour ceux de maintenant! Non, je ne comprends plus, je ne comprends plus! »

Et Tolstoï revient aux grands romanciers français du dix-neuvième siècle, à Stendhal, à Balzac, à Flaubert.

« Oui, ceux-là ont été les vrais maîtres. Et j'admire aussi Zola, le Zola des premiers romans, le Zola d'avant le *Docteur Pascal*. Tourguénief le tenait en haute estime; il avait raison. J'aime moins Daudet. Les Goncourt? Je connais assez peu leurs romans; mais j'ai lu leur *Journal*: on n'en dira jamais trop de bien. Tenez, l'an passé, dans la *Revue Blanche*, j'ai lu un très bon roman: les *Mémoires d'une femme de chambre*, par Octave Mirbeau. L'auteur est connu,

me dites-vous? Je ne le savais pas. Oui, son roman est très bon et d'intérêt vraiment humain. Je me rappelle la premiere chute de cette pauvre fille, en Bretagne; la scène est d'une beauté saisissante.

« Mais qu'on ne me parle pas de l'évolution du roman, qu'on ne me dise pas que Stendhal explique Balzac, et qu'à son tour Balzac explique Flaubert. Tout cela, ce sont des inventions de critiques. J'aime beaucoup vos critiques français, et ce sont les seuls que je lise; ce n'est pas que les plus notoires d'entre eux ne soient en retard de quarante bonnes années pour tout ce qui touche aux questions religieuses ou sociales; mais leurs "essays" sont joliment écrits et je les lis avec plaisir. N'empêche que je ne partage pas leurs idées sur la succession Stendhal-Balzac-Flaubert. Les génies ne procèdent point les uns des autres: les génies naissent indépendants, toujours ».

Puis, avec cette admirable sincérité qui donne tant de charme à son entretien:

« Oh! pour ce qui est de moi, je sais ce que je dois aux autres; je le sais et je le dis; aux autres, à deux surtout: Rousseau et Stendhal.

« On n'a pas rendu justice à Rousseau; on a méconnu la générosité de sa pensée; on l'a calomnié de toutes manières. J'ai lu tout Rousseau, oui, tous les vingt volumes, y compris le *Dictionnaire de musique*.

« Je faisais mieux que l'admirer; je lui rendais un culte véritable: à quinze ans, je portais au cou son portrait en médaillon comme une image sainte... Telles pages de lui me vont au cœur; je crois que je les aurais écrites.

« Stendhal? Je ne veux voir en lui que l'auteur de la *Chartreuse de Parme* et de *Le Rouge et le Noir*; ce sont là deux incomparables chefs-d'œuvre. Et plus que nul autre je suis son obligé : je lui dois d'avoir compris le guerre. Relisez dans la *Chartreuse de Parme* le récit de la bataille de Waterloo. Qui donc avant lui avait décrit la guerre comme cela, c'est-à-dire comme elle est réellement ? Vous rappelez-vous Fabrice traversant la bataille sans y comprendre " rien du tout " et comme lestement les hussards le font passer par-dessus la croupe de son cheval, de son beau " cheval de général " ? Plus tard, au Caucase, mon frère, officier avant moi, m'a confirmé la vérité de ces descriptions de Stendhal; il adorait la guerre, mais n'était point de ces naïfs qui croient au pont d'Arcole. " Tout cela, me disait-il, c'est du panache ! Et il n'y a point de panache à la guerre ". Très peu de temps après, en Crimée, je n'eus qu'à regarder pour voir par mes propres yeux. Mais, je le répète, pour tout ce que je sais de la guerre, mon premier maître c'est Stendhal ».

Et c'est ainsi que parle l'homme qui a écrit *La Guerre et la Paix.*

***

29 août 1901. Seine Inférieure.
Étretat – 2, route du Hâvre.

Monsieur,

Je n'ai que quelques lettres insignifiantes de mon pauvre ami et qui sont sans intérêt pour le public. Mes souvenirs personnels sont d'un ordre tout à fait

intime et ne sauraient être publiés. Quant aux amis de Guy, MM. Zola, de Goncourt, la Princesse Mathilde étaient de leur nombre. Mme Brainne est morte depuis longtemps. A presque tous il a dédié quelque nouvelle et vous trouverez leurs noms dans son œuvre. Enfin, en ce qui me concerne, j'ai revu à la maison du Dr Blanche mon pauvre ami pour la dernière fois le 13 janvier de l'année de sa mort. Il avait la camisole de force et ne m'a pas reconnu. C'est, Monsieur, tout ce que je puis vous dire sur le malheureux Maupassant. Mille regrets de ne pouvoir vous donner de plus amples renseignements.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

POL. ARNAULT.

***

Paris, le 29 octobre 1903.
4, rue Volney.

Monsieur,

A dire vrai, je n'ai point oublié ma promesse de chercher, parmi les lettres de mon pauvre ami de Maupassant, quelques-unes qui pourraient intéresser vos lecteurs. J'ai cherché; mais je n'en ai pas trouvées.

Vous en comprendrez facilement la raison. Habitant Paris tous deux et nous rencontrant souvent, nous n'avions pas besoin d'une correspondance épistolaire bien suivie. Ce n'est que lorsque son mal s'aggravait, lorsqu'à côté des souffrances physiques, des inquiétudes de toutes sortes commençaient à torturer

le pauvre Guy, qu'il m'écrivait plus souvent. Mais ces lettres contiennent toutes des choses intimes que le secret professionel autant que la discrétion amicale m'interdisent de divulguer.

Quant à mes relations avec de Maupassant, je vous dirai que je connaissais depuis longtemps l'auteur par ses œuvres, lorqu'il s'adressa à moi pour quelques troubles visuels. Ce mal, en apparence insignifiant (dilatation d'une pupille), me fit prévoir cependant, à cause des troubles fonctionnels qui l'accompagnaient, la fin lamentable qui attendait fatalement (dix ans plus tard) le jeune et autrefois si vigoureux et vaillant écrivain.

La profonde pitié que je ressentais pour lui était peut-être pour quelque chose dans la sympathie que je lui manifestais et à laquelle il répondit si bien, qu'une franche amitié ne tarda pas à s'établir entre nous.

Pendant les premières années, il était facile de remédier, par des verres appropriés, à la gêne visuelle qu'il éprouvait. Mais plus tard elle augmenta, et des troubles plus graves du système nerveux s'y joignirent. Le caractère du plus gai des auteurs s'assombrit; des visions terribles le hantaient, d'abord par intervalles seulement. Ses œuvres, où des observations des plus justes, des raisonnements des plus logiques, exprimés en un langage sobre, et admirable de clarté, sont subitement interrompus par des contes tout à fait incohérents, en portent la triste empreinte.

Mais je chasse ces souvenirs d'autant plus pénibles que de Maupassant m'était plus cher, pour me le rappeler à l'époque de sa santé, au moins relative.

Il est impossible d'imaginer un convive plus entrain un compagnon de promenade plus gai. Nul ne savait, comme lui, organiser un dîner, composer la société, diriger la cuisine, décorer la table et mener la conversation la plus intéressante et la plus spirituelle.

Mais, où je l'aimais le plus, c'est *seul*, soit dans un de ses intérieurs qu'il meublait avec tant de goût, soit dans une de ses villas au bord de l'eau, qu'il choisissait si bien. C'est alors que se révélaient la profonde noblesse de son caractère, sa finesse, son goût exquis, qualités que ceux qui ne lisent que certains de ses contes, ou ne connaissent que certaines anecdotes, plus ou moins véridiques, de sa vie de garçon, ne soupçonnent même pas.

Je ne nie point que je trouve bien des pages de ses descriptions inutiles, inesthétiques, regrettables. Aussi étais-je enchanté, lorsque de Maupassant m'annonça, avec une visible satisfaction, qu'une société de bibliophiles avaient l'intention de faire une édition de luxe de quelques-uns de ses contes.

Cette excellente idée n'a, hélas! pas été réalisée, et les éditions des œuvres de Maupassant laissent de plus en plus à désirer.

Je me demande si les admirateurs de ce puissant écrivain ne pourraient pas provoquer une édition digne de lui d'un choix judicieux de ses œuvres.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Dr E. Landolt.

***

2 septembre 1901.

Monsieur,

En invoquant auprès de moi le nom de Maupassant et en vous présentant sous les auspices de Joseph Primoli, vous ne pouviez manquer de trouver auprès de moi l'accueil le plus sympathique. Je serais charmé de vous être agréable, mais, à vrai dire, je ne crois pas pouvoir augmenter de beaucoup le trésor de documents que vous cherchez à amasser. Il est parfaitement exact que je fus à peu près le seul ami qui ait approché le pauvre malade durant ses mois de réclusion à la maison de santé du Dr Blanche. Il y occupait, dans un des pavillons du jardin, une chambre assez spacieuse et bien aérée ayant vue sur la cour sablée et sur le parc.

Que vous dirais-je de cette lente agonie? Le spectacle d'une belle intelligence qui s'éteint n'est-il pas le plus affligeant qui soit? Et est-il bien utile d'en évoquer le lamentable souvenir? Matériellement Maupassant était mieux soigné et plus intelligemment surveillé chez le Dr Blanche qu'il n'eût pu l'être chez lui, et il n'y a pas souffert davantage, car certainement les semaines les plus douloureuses de ses dernières années furent celles qui précédèrent à Cannes sa tentative de suicide: époque terrible où, dans des lettres poignantes, il décrivait le dédoublement de sa personnalité, une moitié de son être

constatant avec une lucidité tragique l'effondrement de l'autre.

La maladie était très avancée déjà lors de l'entrée à la maison de santé de Passy, et la notion du réel acheva promptement de s'effacer dans ce cerveau naguère si lumineux. Il me reconnaissait néanmoins et ne me laissait jamais partir, même lors de ma dernière visite qui précéda sa fin de quelques jours seulement, sans me dire: « Mes hommages chez vous, cher ami » (1).

Je n'ai pas connu le Maupassant des années de joyeuses folies et de prime jeunesse; notre intimité ne datait que de huit à dix ans, mais elle fut dès l'abord très étroite, attiré que je fus par les rares qualités de cœur que la simple lecture de ses œuvres littéraires ne laissait entrevoir qu'imparfaitement: dans ses rapports de camaraderie aussi bien que dans ses relations féminines, Maupassant fut le plus sûr, le plus discret et le plus délicat des amis. Il donnait sans compter, en dépit des ingratitudes accumulées et il s'ingéniait à faire plaisir, ce qui est la marque rare des âmes vraiment généreuses.

Vous me demandez, Monsieur, si Maupassant aimait la musique ? Non: cet art lui était totalement étranger; tout au plus était-il sensible – lui-même l'avouait sans détour – au rythme du tambour et du clairon scandant la marche d'un régiment passant sous ses fenêtres.

Nous avons pourtant été sur le point de collaborer à un drame lyrique et je pourrais vous mon-

(1) Madame Cahen est née Warschawsky.

trer une lettre curieuse qu'il m'écrivit à ce sujet ; mais hélas! c'est ici que je me vois contraint à tromper vos espérances. J'ai entendu à tant de diverses reprises mon ami manifester une réprobation absolue contre les publications posthumes en général et en particulier contre la publication des correspondances privées: il a tant regretté de ne pouvoir s'opposer à celle des lettres de Flaubert ; il m'a si manifestement déclaré sa défense absolue de laisser publier une œuvre quelconque après sa mort, que, tout en déplorant une décision qui prive le public de pages exquises, je considère qu'il est de mon devoir strict de m'y conformer. Agir différemment serait, de ma part, presque une trahison.

Je suis certain, Monsieur, que vous me comprendrez, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments empressés.

ALBERT CAHEN (1).

(1) *La Fronde* du 1er mars 1903 donnait la nouvelle qui suit :

« Nous apprenons la mort de M. Albert Cahen d'Anvers, décédé à Cannes à l'âge de quarante-cinq ans. Il était le frère de M. Raphaël Cahen d'Anvers qui fut victime d'un accident d'automobile.

« M. Albert Cahen d'Anvers était un musicien de talent. Il composa plusieurs ouvrages; l'un d'eux, le *Vénitien*, fut créé à Rouen, au théatre des Arts, l'autre *La Femme de Claude*, tiré du roman d'Alexandre Dumas, fut représenté à l'Opéra-Comique de la place du Châtelet.

*
* *

Aix-les-Bains, 27 septembre 1904.

Monsieur,

J'ai été beaucoup trop le médecin de Maupassant, que j'ai eu la tristesse en effet de conduire chez le docteur Meuriot, pour qu'il me soit permis de vous envoyer mes souvenirs sur sa fin si douloureuse et sur mes relations avec lui, bien peu intéressantes du reste pour le public.

Quant à ses lettres, il m'avait exprimé toujours le désir qu'elles ne fussent jamais publiées; celles que j'ai eues de lui, je les ai détruites en partie pour me conformer à sa volonté. Elles ne renfermaient rien cependant qui ne fût tout à son honneur; et si elles exprimaient ses souffrances physiques et par instants ses mélancolies profondes, elles témoignaient aussi de la générosité et de la délicatesse de son cœur, et d'une sensibilité morale qu'il n'aimait pas laisser voir, ni soupçonner même. J'avais la plus haute estime pour son caractère comme la plus grande admiration pour son intelligence. En vous disant cela, monsieur, certainement je ne vous apprends rien que tous ses amis déjà n'aient pu vous dire. J'attends avec une curiosité impatiente le portrait que vous préparez de lui et auquel vous apportez tant d'attention et de soins.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

H. Cazalis.

M. le Baron Lombroso.

***

Tours, 13 octobre 1904.

Mon cher ami,

Vous me demandez mon opinion sur Maupassant: je me garderai bien de vous la développer, expliquer et exposer. Car cela supposerait qu'elle est originale et à moi personnelle. Or il me semble que Maupassant, en ceci comme en bien d'autres choses à peu près unique, est l'écrivain sur lequel les jugements se contredisent le moins. On peut ne pas l'aimer, mais je ne vois guère qui ne l'admire, et sensiblement pour les mêmes raisons. C'est un génie trop clair et trop fort pour que les sentiments qu'il fait naître soient hésitants, confus, ou contradictoires. Je crois donc que les miens sont à peu près ceux de beaucoup d'autres. Et je ne voudrais pas redire ce que vous trouveriez ailleurs fort bien et mieux dit, si vous aviez besoin d'une autre appréciation que la vôtre.

Mais je vous dirai volontiers que parmi tant de livres que j'admire, il en est un que j'aime mieux que tous les autres; non pas que je le juge supérieur et plus fort. Je ne me soucie pas de distribuer des prix.

Mais nulle part ailleurs, on ne voit vivre, avec son âme si souple, si riche et si diverse, le large sentiment de la vraie vie, pitoyable et contradictoire: la fine analyse des sensations rares, et le goût des idées claires et des théories simples: dans nul autre

de ses livres on ne saisit ainsi Maupassant tout entier. Avez-vous deviné que je veux parler de *Sur l'Eau?*

Ce n'est ni un roman, ni un journal, ni un voyage, et on y parle d'amour, de sentiments intimes et de paysages, avec une variété de ton, une liberté d'allure qui repose des livres artificiels et de la littérature. Et l'on y aperçoit que ce faiseur de beaucoup de contes égrillards et joyeux était surtout une âme tendrement subtile, et pourtant triste et simple.

Mais je m'arrête, car vraiment j'aurais peur de vous redire ce que vous avez pu sentir comme moi; on n'a plus le droit de découvrir Maupassant, comme fit M. Jules Lemaître, il y a quelques années, avec beaucoup d'esprit, il est vrai.

Il vaut mieux, comme vous le faites, éclairer, par des recherches nouvelles, les points obscurs de sa vie et de son caractère. Je regrette de n'avoir sur lui rien d'inédit à vous apprendre.

Très cordialement à vous.

PAUL ARBELET.

***

M....., 14 octobre 1904.

Mon cher ami,

Savez-vous que vous me demandez une chose difficile? Mon avis en quelques lignes sur Maupassant, et ce que je préfère de lui. Je vous répondrai comme ce monsieur à qui une dame demandait: — Que pen-

sez-vous de Voltaire? — Est-ce pour un mariage? — Oui, est-ce pour un mariage, est-ce pour l'*impression*, que vous me demandez mon sentiment sur ce pauvre grand écrivain? En ce cas, comme je ne suis pas critique de profession, ni chroniqueur, je vous répondrai qu'un modeste professeur d'histoire, un « infatigable éditeur », un « encombrant copiste », (entre ces deux termes varie à mon égard l'opinion contemporaine; mes amis emploient le premier; mes... bons amis, le second), qu'un pauvre provincial n'a pas le droit d'avoir des opinions ostensibles et publiques sur Maupassant. Maupassant n'est pas dans ma vitrine; et si je m'avisais de parler de lui, et d'aller tripoter dans la vitrine qui n'est point mienne, oh là là, quel concert d'ironies! Il n'y a que G. Deschamps qui puisse impunément parler de tout. Donc, cher ami, pour le public, je n'ai aucune opinion sur Maupassant.

Que si c'est pour vous tout seul, alors je vous dirai que je trouve Maupassant un de nos plus grands écrivains, qui égale parfois Molière et se rapproche d'autres fois de Rabelais. Moins copieux que Balzac, il est plus précis de contour; moins profond que Flaubert, il est plus spontané; moins puissant que Zola, il est plus humain. Il a admirablement peint trois espèces de types humains: le paysan normand, le petit bourgeois parisien, le fêtard (mâle et femelle). Il y a des esquisses inoubliables, d'une vie extraordinaire, d'un relief étonnant: madame Tellier, Prédolé, Norbert de Varennes, la comtesse Obardi, « ce cochon de Morin », le banquier de « Mont-Oriol », le père Oriol, Bel-Ami, Lesable et le beau Maze, et tant d'autres. Il a une puissance des-

criptive étonnante et une force d'humanité qui émeut, quand il met en scène la maladie, la mort, l'amour, toutes les choses tragiques et sexuelles de la nature: la mort de Forestier est un chef-d'œuvre, la mort du peintre Olivier dans *Fort comme la Mort*, les lettres qui brûlent (*ibidem*). Certaines anecdotes de mauvais lieux font frémir. Il a la grande sensualité: dans la bête humaine il voit non pas le côté ridicule comme Armand Silvestre, ni le côté corrompu, comme Mendès, mais le geste (auguste du semeur!) le geste animal dans toute sa beauté. Il a des instantanés de descriptions, des croquis merveilleux. Voyez comme il est plus *direct* que Bourget, comme il l'a battu toutes les fois qu'il a traité les mêmes sujets: *Pierre et Jean, André Cornélis*; *Notre Cœur, Un Cœur de Femme.* Ah oui! c'était un vrai maître. Et quel contraste entre cet homme puissant, bâti en athlète, sportsman, si bien carré dans la vie, et son obsession de la folie (*Fou? Le Horla, Les Membres qui déménagent*, etc.), qui a fini par le détraquer et le tuer.

Et je serais bien embarrassé pour vous dire ce que je préfère: peut-être *Bel-Ami, Yvette, La Maison Tellier*; et *Une Vie, Notre Cœur* et *Fort comme la Mort* commençaient une évolution, dont il aurait fallu voir la fin. On ne pouvait pas encore dire que ce fût un progrès. Mais tout ceci je vous l'écris au courant de la plume, en citant pêle-mêle des souvenirs...

Votre bien cordialement dévoué

L. G. P.

***

22 ottobre 1904.

Illustre amico,

Non oso dire se preferisco il Maupassant novelliere o il Maupassant romanziere; mirabile il primo, potente il secondo. Nella società dei letterati so che si dà la palma al novelliere, e di fatti il Maupassant nello *scorcio* non ha rivali. Ma quando penso a quei libri così lucidi, profondi e solidi che s'intitolano *Pierre et Jean*, *Une Vie*, *Bel-Ami* (il capolavoro), *Notre Cœur*, *Fort comme la Mort*, io affermo che i letterati hanno torto e che come fibra di romanziere, quella dell'infelice scrittore è di prim'ordine.

Nella letteratura del secolo XIX il Maupassant è fra i pochi che abbiano intesa la formola realista e l'abbiano contenuta nei giusti limiti; forse è il solo che abbia veramente congiunto a una penetrante forza d'indagine un sano equilibrio artistico. Nella letteratura francese egli grandeggia d'anno in anno, anche perchè è scrittore eminentemente nazionale, per la sua limpida chiarezza, pel saggio disegno delle sue opere, per la sua logica. Ma noi non possiamo ancora *assegnargli un posto*; noi non siamo ancora la posterità. Certamente se mi attentassi a fare da profeta, esprimerei il convincimento che l'opera sua non è di quelle che muoiono.

Voglia gradire i sensi della mia profonda stima.

Devotissimo
DOMENICO OLIVA.

***

Mio caro amico,

Che cosa vuole mai ch'io Le possa dire di nuovo su Guy de Maupassant ch'è un nome veramente consacrato per l'immortalità? Ciò che renderà imperitura nei secoli venturi *tutta* la sua opera, in blocco, e non questo o quel libro, questa o quella novella, è la vita che è in fondo ad essa, la vita che la ispira e che la informa, su cui la creta dell'artista si modellò e da cui, foggiata, ricevette il soffio animatore, la vita infine semplice e pura, in tutte le sue miserie ed in tutte le sue ricchezze, in tutti i suoi orrori ed in tutti i suoi splendori. L'« umile verità » che è in ogni pagina del Maupassant, l'accento di sincerità che le vivifica tutte, ecco le due forze onnipossenti che non lasceranno mai scomparire l'opera del novelliere della *Maison Tellier*, del romanziere di *Une Vie*. La letteratura non entra per nulla in questa magnifica opera letteraria. In ogni suo libro il Maupassant fu sempre un grande scrittore e non fu mai un letterato; la differenza è essenziale. C'è la vita dentro quest'opera, la vita meravigliosamente osservata ed espressa da un grande artista che sa celare tutti i lenocinii della sua arte. Il contatto fra noi lettori e la verità e la vita che ci son presentate è immediato e completo. Ne volete una prova? Pochi scrittori voi ammirate meno del Maupassant durante la lettura d'un suo romanzo o d'una sua novella. Voi non ammirate che più tardi, chiuso il libro, perchè la rappresentazione di vita ch'egli vi

faceva nelle sue pagine era così viva che non vi consentiva mai un attimo per ricordarvi che dietro quella rappresentazione v'era uno scrittore e un artista. Volete un'altra prova che l'opera del Maupassant altro non fu che vita? Ben fu osservato che i due suoi grandi temi sono l'amore e la morte. Non sono ora questi i due poli della vita? Gli antichi celebrarono i « due divini fanciulli ». E Maupassant riprese a svolgere questi *motivi* eterni. Talchè la sua opera è divisa in due parti ben distinte: quella che rappresenta la gioia d'amare e quella che rappresenta il terrore di morire. E Maupassant è per tutto questo un grande artista profondamente umano del quale non sapremmo davvero che cosa preferire: se il romanzo di costumi parigini (*Bel-Ami*) o il romanzo di psicologia femminile (*Une Vie*); se i romanzi di osservazione e d'analisi (*Notre Cœur, Fort comme la Mort, Pierre et Jean*) o il romanzo di vita provinciale (*Mont-Oriol*), se le novelle infine nella linea della *Maison Tellier* o quelle che son nella linea dell'*Horla*. Maupassant è uno scrittore immortale, che diverrà classico domani. Le opere di tali scrittori non hanno pagine che si dimentichino per via. Possiamo tuttavia preferirne alcune: e nelle mie letture infatti io ritorno spesso alle angoscie sentimentali d'Oliviero Bertin nel *Fort comme la Mort* e al così profondo dramma umano di *Monsieur Parent*, che in una notte terribile getta fuori di casa il figlio appena nato, credendolo a torto dell'amante di sua moglie, al tragico quadro di *Boule de Suif* e all'ilarità frenetica e prepotente d'una novella come *Une soirée*, che è nel volume postumo di Maupassant in-

titolato *Le père Milon.* Ah! e come non amare questa opera? Essa non è d'uno scrittore ch'abbia considerato l'arte come un delizioso gioco d'intelligenza, ma di un uomo che ha compreso dover essere l'arte l'espressione della vita. E questa ne' suoi libri il Maupassant ha espressa meravigliosamente, nelle forme placide e perfette delle opere destinate alla immortalità.

Roma, 4 novembre 1904.

LUCIO D'AMBRA.

***

Fragment d'un article sur Maupassant par Blanche Roosevelt, publié dans *Woman's World* en 1888-1889 (1):

« M. de Maupassant a beaucoup voyagé, mais il n'avait jamais visité l'Angleterre avant l'été de 1886. Il fut spécialement invité comme hôte du baron Fer-

(1) Rouen, 19 décembre 1904.

Cher ami,

Je reçois de ma fille, qui est en Angleterre, la traduction d'un article sur Maupassant qu'elle a trouvé par hasard dans la Revue anglaise *Woman's World* de 1888-89. C'est une étude littéraire, signée Blanche Roosevelt. Le commencement ne contient rien d'original sur Guy, ses premiers ouvrages, sa demeure rue Montchanin; mais la fin est consacrée au récit d'un voyage qu'il fit en Angleterre, dont j'avais tout à fait perdu le souvenir et que j'ai pris plaisir à lire.

Comme vous rapportez dans votre livre ses excur-

dinand de Rothschild et ce fut au magnifique château de Wadesden qu'il connut le charme de la vie anglaise à la campagne. Son hôte avait organisé une société distinguée pour se rencontrer avec lui, et selon l'auteur français, cette visite fut "un des plus intéressants événements de sa vie". Après être resté en Hampshire il retourna à la ville, et à la surprise générale il dit qu'il ne "ferait" pas Londres, mais qu'il désirait aller le lendemain à Oxford. "Mon ami, Paul Bourget, dit-il, m'écrit: Vous devez voir Oxford, la seule ville du moyen âge du Nord. Ce sera un charme pour vous; ne manquez pas de la voir". Le jour suivant nous prîmes un train de bonne heure, et, quoiqu'en août, l'air était humide, le vent fort et le temps affreux. Avant d'arriver, un accident retarda le train, une terrible tempête s'éleva et nous atteignîmes la ville moyenageuse en tout autre état qu'une joyeuse humeur. M. de Maupassant grelottait de froid et pour citer ses propres mots "mourait de faim". "J'aime les an-

sions en Afrique, en Italie, il sera peut-être intéressant pour vous de pouvoir signaler sa visite à Oxford. Je vous envoie donc une copie de la traduction de ma fille. Je n'en garantis pas l'exactitude absolue, mais elle suffira à vous donner une idée de l'anecdote. L'auteur, Blanche Roosevelt, d'après une biographie, est une femme de lettres américaine, née vers 1860. Elle a publié chez Ollendorff, en 1887, un roman, *La Reine du cuivre*, et un ouvrage sur Gustave Doré, traduit de l'anglais par M. Du Seigneux.

Mes amitiés bien cordiales.

R. Pinchon.

tiquités, disait-il, mais d'abord le déjeuner – le déjeuner!" Le repas fut admirable et prolongé. Pendant ce temps, la pluie tomba avec une furie torrentielle et la ville entière semblait une vaste épave de la nature. En dépit de cet aspect décourageant, notre auteur s'écria: " Maintenant, allons visiter; je l'ai promis à Bourget ". Un guide nous informa que, quoique les collèges fussent fermés, ni le vent ni le temps ne pouvait altérer la beauté de la ville du moyen âge. Notre choix pour une voiture fut malheureux; le cocher était ivre et le véhicule délabré. Mais nous avançâmes hardiment. Maupassant tournant le dos aux chevaux, grelottait et regrettait l'Afrique, quand la voiture s'arrêta brusquement et le cocher trempé ouvrit la portière d'un coup terrifiant. Il dit d'une voix entrecoupée par le hoquet: " Ceci est le Sheldoman ". M. de Maupassant ne comprenait pas l'anglais; mais l'accent lui irrita les nerfs et je pensai que le reste de notre journée finirait en convulsions. Le classique Jéhu, quoique ne s'expliquant pas la cause de notre hilarité, sourit en manière de réponse, s'écarta cérémonieusement et commença l'histoire stéréotypée de l'institut. A d'autres places, d'autres histoires étaient répétées d'une même manière. Finalement, moitié riant, moitié suffocant, M. de Maupassant entra dans un tel état que je craignis d'être arrêtés comme fous et je proposai de retourner.

« A la gare, un télégramme facétieux fut envoyé à Paul Bourget, et nous nous précipitâmes dans le train quand le garde fermait les portières. Arrivés à Londres, nous informâmes M. de Maupassant

qu'ayant " fait " Oxford, une grande place historique restait à visiter, et on le mena au Musée de Mme Tussaud. Après avoir passé l'après-midi dans la " Chambre des Horreurs " la journée fut terminée par un dîner et une visite au Théâtre « Savoy ». Quoique connaissant l'antipathie de Maupassant pour le drame chanté, nous pensâmes que, pour rendre hommage à l'Angleterre, il devait entendre une opérette anglaise. A la fin il se dit réellement charmé. Le jour suivant je reçus cette note: " J'ai trop froid, cette ville est trop froide. Je la quitte pour Paris; au revoir; mille remercîments ". Et c'est de cette manière qu'un auteur français vit l'Angleterre. Je donnais à un poète célèbre la description de la manière dont Maupassant avait vu Oxford et j'ajoutais: " N'était-ce pas comique? " – " Comique? " s'écria-t-il; " je pense que c'était tragique! " » (1).

***

J'ai dit, dans ce même volume (p. 290), que la famille du comte de Maupassant, vivant à Paris, n'est pas une même famille avec celle de Guy, et qu'il s'agit d'un fils de Monsieur Nau, fait comte par le Pape et autorisé par la famille de Maupassant à prendre le nom de sa mère née de Maupassant.

(1) Cette Revue à cessé de paraître. L'article est accompagné de trois dessins: 1° Une vue du cabinet de Guy, signée G. Fraipont. Probablement le dessin paru dans la *Revue Illustrée*, Paris, 1er avril 1888; 2° Un portrait d'après une photographie de Mélandri; 3° Une vue de la Guilette, signée R. Jones.

Il y a actuellement une comtesse veuve de Maupassant, née de Hübner, et un comte de Maupassant, décoré du Mérite Agricole (1). Les journaux ont parlé récemment de lui à propos de la somme de cent mille francs que le comte de Maupassant vient d'offrir au département de la Loire-Inférieure pour contribuer à la construction d'un pont transbordeur sur la Loire, à la hauteur de la commune de Clermont (2).

Les fiançailles de mademoiselle Mélanie de Hübner avec le comte de Maupassant ne furent pas gaies. Elles eurent lieu le samedi 30 avril 1859; le mercredi 4 avril le comte de Hübner, père de la fiancée et ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, quittait Paris, l'empereur Napoléon III ayant déclaré la guerre à l'Autriche. A huit heures de matin, le comte de Hübner partait de Paris, salué, à la gare « respectueusement et avec une expression de tristesse. Des femmes pleuraient... C'est qu'on n'avait pas encore oublié les larmes et le sang que la guerre de Crimée avait fait verser, et l'on se demandait, sans y rien comprendre [*sic!*] pour quelle raison la France avait cherché querelle à l'Autriche ».

C'est un Autrichien, et un bon Autrichien qui parle. Les Italiens, de leur côté, n'oublient pas la noblesse du langage de Napoléon III, commençant par ces mots la proclamation du 3 mai 1859:

(1) Ils demeurent à Paris, dans le huitième arrondissement, 69, rue de Monceau.

(2) Note tirée à mon intention, par M. Robert Pinchon, du *Populaire*, journal de Nantes, du 4 octobre 1904.

« L'Autriche, en faisant entrer son armée sur le territoire du roi de Sardaigne, notre allié, nous déclare la guerre... C'est l'Autriche qui a amené les choses à cette extrémité, qu'il faut qu'elle domine jusqu'aux Alpes, ou que l'Italie soit libre jusqu'à l'Adriatique... ».

M. de Hübner écrivait, ces jours-là, dans son journal, publié par MM. Plon et Nourrit en 1904 sous le titre: *Neuf ans de souvenirs d'un Ambassadeur d'Autriche à Paris* (*1851-1859*):

« *Mardi 26 avril 1859*: Banneville déclare à Buol que le passage du Tessin par les Autrichiens sera considéré comme une déclaration de guerre contre la France... En vue de la guerre le projet de mariage de ma fille Mélanie, avec M. Léon de Maupassant, est définitivement abandonné...

« *Vendredi 29*: ... Dans la soirée, M. de Maupassant se présente de nouveau pour demander ma fille Mélanie en mariage...

« *Samedi 30*: ... Aujourd'hui, ma fille Mélanie s'est fiancée avec M. de Maupassant. Je suis à la fois charmé et attristé.

« *Lundi 2 mai*: Beaucoup de visites d'adieux faites et reçues. Des félicitations pour le mariage de ma fille Mélanie!

« *Mardi 3*: Mon dernier jour à Paris... Le soir signature du contrat de mariage de Mélanie.

« *Mercredi 4*: A huit heures de matin, départ de Paris... ».

SOUVENIRS INTIMES DE M. CH. LAPIERRE

APRÈS MM. Jules Lemaître, Paul Bourget, Émile Faguet et d'autres, on aurait mauvaise grâce à venir parler de Maupassant et de ses œuvres, si les souvenirs personnels que laisse une longue fréquentation dans des circonstances variées (1) n'autorisaient

(1) Voici quelques détails sur l'auteur de ces Souvenirs. C'est à l'obligeance de M. PINCHON que nous les devons :

Rouen, 25 octobre 1904.

Cher Monsieur et Ami,

Vous me demandez quelques notes sur Ch. Lapierre, qui fut l'ami de Gustave Flaubert et par lui connut plus tard Guy de Maupassant. Je m'empresse de vous transmettre ce que je sais et quelques renseignements nouveaux que j'ai pu recueillir.

Charles Lapierre, né à Gisors, dans le département de l'Eure, le 21 mai 1828, était fils d'un imprimeur de cette ville.

Il fit ses études au Lycée de Rouen, et commença ensuite sa carrière dans le journalisme au *Moniteur du Loiret*, à Orléans. Là, il se lia d'étroite amitié avec un jeune professeur, Charles Brainne, récemment sorti de

cet espoir d'ajouter quelques traits à l'attachante physionomie d'un de nos premiers écrivains modernes.

Aussi loin qu'ils remontent, celui qui est mort en 1893 pour la seconde fois, après une longue agonie dans une maison de santé, m'apparaît bien tel que l'a

l'École normale, et qui, comme ses camarades Edm. About et Fr. Sarcey, se fit une jolie place dans la presse.

Ch. Lapierre et Ch. Brainne, né aussi à Gisors en 1827, devaient plus tard devenir beaux-frères, en épousant les deux sœurs, Mlles Rivoire.

Après un court séjour au *Courrier de l'Eure*, Charles Lapierre entra en 1856 au *Nouvelliste de Rouen* dirigé par M. Rivoire, et ayant épousé sa fille, devint rédacteur en chef du journal, qui soutenait le régime impérial; après la mort de M. Rivoire en 1871, il en prit la direction jusqu'en 1892.

Je ne sais quelle fut l'origine de ses relations d'amitié avec G. Flaubert qui était de cinq ou six ans plus âgé que lui, mais je peux vous donner cette indication: Quelques mois après son entrée au *Nouvelliste*, Lapierre publia en feuilleton, à partir du 9 novembre 1856, *Mme Bovary*, le roman de Flaubert dont la *Revue de Paris* avait commencé la publication un mois auparavant dans son numéro du 1er octobre.

Car c'est bien là la date, vérifiée dans la *Revue* même, de l'apparition de *Mme Bovary*, que les bibliographies s'obstinent à indiquer comme de 1857.

Dans ce même numéro du *Nouvelliste* du 9 novembre 1856, on trouve sous la signature de Ch. Lapierre un compte-rendu enthousiaste de *Madame de Montarcy*, le drame de Louis Bouilhet, l'ami intime de Gustave Flaubert. On en avait donné à l'Odéon, le 7 novembre, la première représentation à laquelle Lapierre avait été assister

dépeint M. Zola, plutôt petit, bien pris dans sa taille, vigoureux, la moustache fournie et frisée, la chevelure épaisse, le regard fixe à la fois observateur et vague, le front carré, le facies d'un petit taureau breton, disait Flaubert. Il donnait l'impression d'un

par raison de sympathie sans doute, puisqu'il ne faisait pas dans son journal la critique dramatique.

C'est à cette époque qu'on peut vraisemblablement fixer le commencement de leur liaison; car Ch. Lapierre, au moment de la mort de Flaubert, à Croisset près de Rouen, écrivait dans le *Nouvelliste* du 9 mai 1880: « Nous ne saurions dire avec quel serrement de cœur nous vîmes étendu sur un canapé, dans cette vaste bibliothèque où il passait la plus grande partie de sa vie laborieuse, et comme endormi à la suite de fatigue d'esprit, le pauvre grand ami dont une profonde affection nous avait fait partager depuis plus de vingt ans les joies comme les épreuves ».

Toujours est-il, pour en revenir à votre sujet, que c'est par Flaubert que Maupassant fut mis en rapport avec Lapierre et sa famille, où il trouva l'accueil le plus affable

Charles Lapierre, grand et bel homme, écrivain de talent, était surtout un causeur charmant.

Il aimait beaucoup à s'entretenir avec Guy, qui saisit dans ces conversations familières le germe de plusieurs jolis contes comme *Ce Cochon de Morin, La Maison Tellier* et *Le Rosier de Mme Husson.*

Ce dernier personnage, au dire de Ch. Lapierre, « a existé à Gisors tel que l'a décrit l'humour de l'auteur qui avait donné d'abord pour titre à cette nouvelle la conclusion moqueuse: Un bienfait n'est jamais perdu ».

Après avoir cédé en 1892, pour raison de santé, la direction du *Nouvelliste de Rouen*, Ch. Lapierre écrivit

beau gars. Rien de particulier dans ses origines. Il était d'une bonne famille de Lorraine. Son grand-père, propriétaire à la Neuville-Champ-d'Oisel, près Rouen, où il était venu diriger assez habilement une exploitation agricole, s'était signalé par son opposition à l'Empire. Son père, auquel il ressemblait physiquement, était intéressé dans une charge d'agent de change à Paris. Il y avait une certaine aisance dans la famille. Guy avait un frère cadet, Hervé, qui s'engagea, puis quitta le service militaire après avoir obtenu les galons de maréchal des logis, et, plus tard, s'établit horticulteur à Antibes (1).

au *Journal des Débats* des articles littéraires dont l'un sur Gustave Flaubert, le 4 juillet 1893, un autre sur Guy de Maupassant le 10 août suivant.

Quelques jours après la publication de cet article, Ch. Lapierre expirait, le 19 août 1893, cruellement frappé par la mort d'un fils unique, et son adversaire politique, le *Journal de Rouen*, faisait ainsi son éloge:

« Ch. Lapierre ne laisse pas d'ennemis. Il avait eu cependant au cours des trente-six années qu'il a passées au *Nouvelliste de Rouen* bien des occasions de s'en faire en froissant des amours propres et des intérêts. Or, même avec ses confrères, les polémiques, où il excellait, n'altéraient pas l'aménité des relations ».

Dans cette notice un peu longue, j'ai dépassé peut-être la mesure des renseignements que vous attendiez. Vous en userez comme il vous plaira.

Cordialement vôtre

ROBERT PINCHON.

(1) Entre Nice et Cannes. C'est une ville de 11,000 habitants, située au N.-E. de la presqu'île de la Garoupe ou Cap d'Antibes, qui sépare le fameux Golfe-Juan du golfe

De bonne heure une séparation était intervenue entre leurs parents, séparation très amiable, car M. de Maupassant père venait passer quelque temps aux vacances chez sa femme, à Étretat, mais comme invité, condition qui était nettement établie et acceptée. Dès cette époque Guy allait voir à Croisset Flaubert, non pas, n'en déplaise à Larousse, en qualité de neveu ou de filleul, mais parce qu'il était le neveu de son ami intime Lepoittevin et le fils de Mme Laure de Maupassant avec laquelle Flaubert avait été élevé et à laquelle l'unissait une amitié fraternelle.

Guy ne manifestait pas tout d'abord de grandes velléités littéraires. Il était entré dans les bureaux du Ministère de la Marine, et de la plume qui devait écrire des chefs-d'œuvre, il écrivait insoucieusement des copies d'instructions aux Arsenaux, rêvant à de furieuses bordées en Seine. Un peu plus tard, il fut attaché au Ministère de l'Instruction publique par

de Nice, entre deux échancrures de la côte: l'une est dominée au sud par le monticule de Notre-Dame de la Garoupe; l'autre, l'anse de Saint-Roch, forme une baie circulaire de 600 mètres. Depuis la démolition de ses remparts, Antibes est devenu une station hivernale où la bâtisse est très active.

Sur la route de la Plage, il y a la villa et le jardin Thuret, merveilleux jardin botanique de sept hectares. Tout près, le château Thénard, « Villa Magnifique », dont l'horticulteur est bien connu. Non loin, la *Villa Eilen-Roc*, dont les jardins aux plantes exotiques sont merveilleux. Hervé de Maupassant avait savamment choisi son séjour! [A. L.].

M. Bardoux. L'ami de Flaubert lui joua le tour malicieux de le nommer officier d'académie, ce dont Guy ne se vantait pas. C'était l'époque où il était pris de cette rage de sport nautique qui ne devait l'abandonner que devant les défaillances de sa santé. Il faisait partie d'une joyeuse équipe qui faisait parler d'elle entre Argenteuil et Bezons. On attendait le dimanche avec une impatience fébrile. Ce fut, on peut le dire, le plus heureux temps de sa jeunesse, et on en retrouve le reflet dans cette jolie nouvelle, *Mouche*, où il reproduit, avec quel charme de style, un épisode grivois de la navigation de ces forbans d'eau douce. Il y a encore des survivants de l'équipe. Le barreur « La Toque » est sous-bibliothécaire à Rouen (1), « N'a-qu'un-œil » est aujourd'hui commissaire priseur à Paris, un autre, M. de J... (2), est inspecteur à la Compagnie de l'Est. « Mouche » est morte mère de famille, son rêve.

Une seule chose pouvait distraire Maupassant du canotage, c'était le théâtre. Il avait pour complice de sa passion Robert P[inchon], avec lequel il fit, en 1873, pour son début, une comédie-libre, en un acte, quelque chose comme une *Lisistrata* en diminutif. Le sujet était scabreux, si la forme était châtiée (3). Il nous suffira de dire que l'action se pas-

(1) M. Pinchon, depuis bibliothécaire-adjoint.

(2) M. Lapierre fait erreur: C'est *Petit Bleu* qui est commissaire-priseur, et c'est M. A de Joinville que Maupassant a désigné sous le surnom: *N'a-qu'un-œil*. [R. PINCHON].

(3) Cette pièce *libre* me fait penser aux pièces de vers érotiques de Maupassant. *Ma Source, La Femme à*

sait dans un harem parisien. Les acteurs étaient Robert Pinchon, Guy de Maupassant qui faisait un rôle de femme, MM. Maurice Leloir, D... et F... etc. La pièce fut jouée deux fois dans une maison particulière, à Étretat (1), devant un public peu nombreux, mais choisi: Tourguéneff, Flaubert, Claudius Popelin, Meilhac, etc. (2).

Flaubert tout en s'amusant de ces fantaisies de jeunesse ne laissait pas que de rabrouer l'auteur en lui prêchant l'amour du travail et le culte des lettres avec la sainte frayeur de l'adjectif parasite et redondant. C'est alors que celui-ci fit paraître, après l'avoir soumis à son contrôle, un recueil de poésies intitulé: *Des Vers*, dans lequel se révélait sous une

barbe, etc., publiées dans le *Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle* (Bruxelles, 1881). Ils ne sont pas cités dans la liste des *Œuvres* de Guy. [A. L.].

(1) Autre erreur: cette pièce n'a pas pu être jouée à Étretat, chez *Madame de Maupassant*! Elle a été jouée dans les ateliers de Maurice Leloir et de Georges Becker, à Paris. [R. Pinchon].

(2) La *comédie libre* citée par M. Lapierre est la même que celle dont parle M. Céard dans l'article reproduit dans ce même volume (p. 246-252). Elle fut jouée pour la première fois, comme M. Robert Pinchon l'a dit dans la préface de son *Théâtre*, chez Maurice Leloir en *1875* et reprise chez Georges Becker deux ans après, en *1877*, date donnée par Céard, qui n'assistait pas à la première représentation. Cette dernière date n'est donc pas en somme inexacte ; mais celle de Lapierre est fausse (1873) et doit être rectifiée. Quant à l'indication d'Étretat, c'est là encore une erreur de M. Lapierre, dont je dois la rectification à M. Pinchon. [A. L.].

forme exquise toute une sève d'imagination légèrement sensuelle. Le livre fut poursuivi par ordre du parquet d'Étampes, et la mesure dont il avait été l'objet ne fut rapportée que sur les instances de Raoul Duval, Cordier, sénateur, etc. À son début, Guy avait ainsi, sans la chercher, la bonne fortune d'une réclame et il recevait en guise de préface une lettre du « patron », Flaubert, félicitant son disciple d'entrer dans la carrière avec le même appareil de justice que l'auteur de *Madame Bovary* (1).

Mais l'œuvre qui devait mettre tout de suite

(1) A propos de Flaubert et de *Madame Bovary*, notre ami Lucio d'Ambra (Renato Manganella) vient de raconter dans l'*Italie* du 6 décembre 1904 cette gaffe très amusante:

« Être un professeur distingué, un avisé critique littéraire, un éminent académicien, et laisser passer à la première page d'un livre la plus énorme, la plus inattendue, la plus majestueuse des erreurs de plume, c'est jouer de déveine et c'est aussi détenir le record de la gaffe.

« Gustave Flaubert est né à Rouen le 12 décembre 1821.

« Son père, fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine, « après avoir fait ses études de médecine à Paris, s'était « établi à Rouen et y était devenu le très considérable et « même célèbre docteur *Bovary*, chirurgien en chef de « l'Hôtel-Dieu de Rouen et y demeurant.

« Flaubert fils de Bovary! Telle est la découverte sensationnelle inscrite, dans son *Gustave Flaubert* des « Grands Écrivains Français » de la Maison Hachette, par l'érudit, le perspicace, l' « immortel »... cherchez!... Émile Faguet! »

Maupassant hors pair fut *Boule de Suif*, qui parut dans les *Soirées de Médan*...

Quoique la forme soit le principal dans une œuvre littéraire, surtout celle de Maupassant, il n'est pas sans intérêt pour le public, friand des moindres détails en ce qui concerne un auteur favori, de savoir quelle part de vérité se trouve dans des productions présentées comme des tableaux de la vie réelle. Nous pouvons dire que si Maupassant modifiait, groupait, amplifiait, il n'inventait pas. Il s'emparait d'un fait, en saisissait tout de suite la moralité toujours ironique, et à l'aide de son style impeccable, lui donnait un singulier relief. La plupart de ses nouvelles, *Le Rosier de Madame Husson*, *Ce Cochon de Morin*, *Le Pain maudit*, *Mouche*, etc.; des romans comme *La Maison Tellier*, *Une Vie*, *Mont-Oriol*, etc. sont des récits exacts, à quelques nuances près. *Le Rosier de Madame Husson* a existé à Gisors dans l'Eure, tel que l'a décrit l'humour de l'auteur qui avait d'abord donné pour titre à cette nouvelle la conclusion moqueuse: *Un bienfait n'est jamais perdu.* Il en est de même de *Ce Cochon de Morin* dont l'aventure s'est déroulée entre Étretat et les Andelys il y a une vingtaine d'années. *La Maison Tellier*, que Maupassant a placée à Fécamp, existe à Rouen (rue des Cordeliers) et la cérémonie qui fait la scène principale de cette légende sur laquelle nous passerons rapidement s'est passée à Quincampoix à trois lieues de la ville. Le fond des nouvelles *Le Port*, *Boitelle*, *La Négresse* (1), *Le Crime du Père Boniface*, *Walter*

(1) *Boitelle* et *La Négresse* sont une seule nouvelle; nous en avons indiqué ailleurs la source exacte. [A. L.].

Schmapp, etc. a été fourni par Robert Pinchon. Mais la principale source d'alimentation a été pour Maupassant le salon de Mme B[rainne], qui par elle-même, par son beau-frère M. L[apierre] et quelques amis, a donné la plus forte provision de sujets, jusqu'aux deux derniers romans: *Fort comme la Mort* et *Notre Cœur*, qui procèdent d'autres inspirations ou confidences.

Nous avons lu dans un article ému que M. Paul Bourget lui a consacré « qu'il ne prenait jamais de notes ». Cependant Guy de Maupassant nous a dit souvent à nous-mêmes, qu'il ne se couchait jamais sans avoir noté tout ce qui l'avait frappé dans la journée. Il n'y a peut-être là qu'une contradiction apparente en ce sens qu'il ne dressait pas de plan de ses œuvres, mais fixait simplement sur le papier un point de repère pour ce qui avait attiré son attention. Son cerveau opérait ensuite comme un réflecteur pour reproduire tous les détails avec une étonnante précision. Dans son livre *Sur l'Eau*, confession mélancolique qu'il faut consulter si l'on veut bien connaître l'homme et l'écrivain, il se définit ainsi:

« Je porte en moi cette seconde vue qui est en « même temps toute la force et toute la misère des « écrivains. J'écris parce que je comprends, et je « souffre de tout ce qui est parce que je le connais « trop – et surtout parce que sans le pouvoir goûter « je le regarde en moi-même dans le miroir de ma « pensée ».

Cette faculté pouvait difficilement se percevoir derrière son air indifférent et comme absent en dépit duquel il ne perdait rien de ce qu'il avait intérêt à

entendre. De temps à autre, rarement un éclat de rire qui sonnait étrangement semblait une concession faite au savoir-vivre. Il parlait peu et comme ennuyé sauf dans les derniers temps où souffrant et aigri il s'exprimait avec humeur sur certains hommes et certaines choses. Ne fût-ce que par un effet de la méfiance où l'avait tenu un précédent dont nous nous étions souvent entretenus, la publication irrespectueuse pour sa mémoire des boutades les plus lâchées de Flaubert. Maupassant était en garde dans sa correspondance contre les épanchements et il nous étonnerait qu'on pût trouver dans ses lettres matière à piquer la curiosité du public. Il ne se laissait aller que fort rarement dans ce genre d'écrits de nature intime à des dissertations littéraires et aux jeux d'esprit qu'aurait pu suggérer le désir de plaire à une femme, même quand il était en coquetterie réglée avec elle. Il préférait s'en tirer par une brève formule comme dans l'histoire des six poupées que lui avait envoyées la comtesse P... à Cannes. C'était plus prudent.

Et puisque nous sommes au chapitre de la galanterie nous pouvons sans trop nous risquer sur le terrain de la vie privée, essayer de ramener par ce que nous savons de sa vie, la légende à la réalité. Maupassant nous apparaît d'abord comme « un gourmand de la vie » ainsi qu'il s'appelait lui-même quand il avait vingt-trois ans. « En certains jours », écrit-il, « j'éprouve l'horreur de ce qui est jusqu'à désirer la mort; en certains autres, au contraire, je jouis de tout à la façon d'un animal ». C'est d'abord la phase de tous les sports, du canotage, des joyeuses

parties dans lesquelles *Mouche* joue son rôle, mais qu'on a exagérées, en parlant d'équipées nocturnes, de prouesses herculéennes où aurait sombré sa santé. Le succès de ses Nouvelles l'expose à toutes les tentations de la presse, mais il ne s'y laisse aller que tout autant que le permet son flair normand. S'il traverse les milieux de journaux galants, c'est pour y cueillir ce type parisien d'une civilisation faisandée: *Bel-Ami*, pour lequel son frère Hervé, l'ancien sous-officier à longues moustaches blondes qui ne fut ni journaliste, ni boulevardier, ni gendre par force d'un banquier juif, lui servira de modèle, rien qu'au physique bien entendu. Il se donnera le cruel plaisir de mêler à l'action deux femmes qui ont plus ou moins flirté autour de sa réputation naissante. Pour son roman *Une Vie* il lui suffit de grouper autour d'une histoire vraie jusqu'à la cabane roulante du berger, moins le dénouement tragique, tous les incidents d'une existence brisée dans ses affections et qui par une série de rapprochements se rattachait dans son esprit à l'idée primitive de *Cœur Simple* de Flaubert.

Puis, le talent de Maupassant s'affine. La sensibilité est venue avec la souffrance. Les premiers symptômes de la maladie datent de loin; étrange névrose qui affecte successivement tous les organes et qui semble être un héritage maternel (1). Sa mère, d'une intelligence supérieure, en a souffert toute sa

(1) Qu'on rapproche ce passage de M. Lapierre de la note de Morselli à mes *Documents*, là où il est question d'une tentative de suicide par Madame Laure de Maupassant. [A. L.].

vie, et cependant, malgré des crises qui l'ont mise souvent en danger de mort, elle est arrivée à un âge qui la fait survivre à ses deux fils (1). Il eût fallu à Maupassant pour combattre les effets de l'hérédité toute autre chose que l'existence nerveuse et surchauffée qu'il menait, que les efforts intellectuels nécessaires pour produire vingt-sept volumes en quinze années. Au fur et à mesure que le mal sévissait, il s'agitait pour y échapper, changeant brusquement de résidence, abandonnat Étretat et Paris pour le Midi, Cannes, Antibes, les pays du soleil dont il rapportait de merveilleuses descriptions, épuisant la variété des médecins spécialistes et des régimes et, ce que pis est, s'appliquant à lui-même sans relâche le don d'observation qu'il possédait, et épiant avec un effort croissant sur son organisme les progrès du mal, avec le fantôme incessant de la folie devant les yeux (2).

Peu à peu, l'ironie, qui dans ses premières œuvres se produisait avec une gaieté rabelaisienne, glissait à l'hypocondrie et l'écrivain se pleurait ainsi lui-même dans ce passage de *Qui sait*, une nouvelle étrange qui termine le recueil intitulé: *L'Inutile Beauté.*

« J'ai vécu seul... par suite d'une sorte de gêne qu'insinue en moi la présence des autres. Je ne re-

(1) Madame de Maupassant est morte en 1903, plus de dix ans après Guy et après que Monsieur Lapierre eut publié l'article des *Débats* sur son ami Maupassant.

(2) Je viens de soumettre la fin de ces souvenirs de M. Lapierre au professeur Morselli; il m'envoie des notes que je publie textuellement, tout en le remerciant de sa précieuse et aimable collaboration. [A. L.].

fuse pas de voir du monde, de causer, de dîner avec des amis, mais, lorsque je les sens depuis longtemps près de moi, même les plus familiers, ils me lassent, me fatiguent, m'énervent, et j'éprouve une envie grandissante, harcelante de les voir partir ou de m'en aller — d'être seul.

« J'aime tant être seul que je ne puis supporter le voisinage d'autre être dormant sous mon toit » (1).

On voit à quel degré de misanthropie il est arrivé et ce qu'il faut penser des chroniqueurs qui se proclamèrent ses amis, en vertu de la familiarité banale des relations dans le monde de la presse. Maupassant eut des camarades; je n'oserais affirmer, moi qui l'ai connu intimement, qu'il ait eu un seul ami (2) comme l'était, par exemple, Bouilhet de Flaubert, qui fut malade de sa mort. Ceux qui ont cherché à établir pour le talent comme pour le caractère un rapprochement entre le maître et le disciple se heurtent à une autre différence que nous signalerons en passant. Flaubert, quand il sort de la retraite dans laquelle il s'est confiné pour la gestation intellectuelle, s'épanouit au grand air. Pour lui, la littérature est un sacerdoce, c'est un croyant: il ne doit pas en tirer parti. Le

(1) « Non si sa se questa misantropia – caratteristica dei caratteri *timidi* e degli *orgogliosi* – fosse in Guy de Maupassant connaturata o venuta tardi. In questo caso, sarebbe un sintomo premonitorio della *futura* pazzia ». [Note d'E. Morselli, 1904].

(2) « Sembra dunque che fosse d'indole misantropica. Lo sono in genere tutti i pensatori più originali. Amiel esagerò il tipo del filosofo misantropo ! » [E. Morselli].

jour où Dalloz pour la publication de ses trois contes dans le *Moniteur*, lui remit un billet de mille francs, il vint me le montrer avec un étonnement naïf. « Cela rapporte donc, la littérature? C'est un emballé ». Maupassant est un « avisé ». En lui, l'écrivain est doublé d'un Normand. Il sait fort bien débattre ses intérêts, préparer les voies à des éditions multiples. Il ne dédaignera pas, au besoin, un peu de réclame, la protestation contre le monopole de la librairie Hachette dans les gares de chemins de fer, la menace non réalisée d'un procès au *Figaro* (1).

On lui a reproché d'avoir dit qu'il n'écrivait que pour gagner de l'argent. Il y avait là quelque affectation. Il agissait ainsi par un sentiment de méfiance engendré par l'hypocondrie, mais qui n'entama jamais son esprit de famille. Il ne fut pas seulement un excellent fils plein d'égards et de sollicitude pour sa mère, mais nous avons connu dans tous les détails le dévouement généreux dont il fit preuve pour son frère. Il le plaça à la tête d'une exploitation horticole dont il fit tous les frais (2), et lorsque Hervé fut atteint d'une paralysie générale (3) dont le point de

(1) C'est à cette menace non réalisée d'un procès au *Figaro* que se réfèrent les lettres de Maupassant et de Straus à Jacob, publiées dans ce même volume (*Documents sur Maupassant*). [A. L.]

(2) A Antibes, près de Cannes. [A. L.].

(3) « L'esistenza di una paralisi generale nel fratello è indizio di predisposizione ereditaria, ma la causa vera della malattia fu in ambedue, certamente, la *sifilide*. Questa sarebbe da cercare nella storia di Guy de Maupassant » [E. Morselli].

départ fut une insolation, il le conduisit dans une maison de santé où il payait largement sa pension. Plus tard (1) les sacrifices se continuèrent en faveur de sa belle-sœur et de ses nièces (2). Dans la disposition d'esprit où se trouvait Maupassant, on devine quelle impression la mort de son frère, arrivée peu après, fit sur son esprit « inquiet, tourmenté, hypertrophié par le travail ». Il veut être riche pour se donner toutes les satisfactions, car il lui semble que ses jours sont comptés (3).

« Ah! » écrit-il dans *Sur l'Eau*, « j'ai tout convoité sans jouir de rien. Il m'aurait fallu la vitalité d'une race entière, l'intelligence diverse éparpillée sur tous les êtres, toutes les facultés, toutes les forces, et mille existences en réserve, car je porte en moi tous les appétits et toutes les curiosités et je suis réduit à tout regarder sans rien saisir ».

Est-il rien de plus triste que de le voir ainsi suivant peu à peu la pente de la maladie, caresser la chimère de la fortune et des grandeurs! Cette dernière se manifeste dans la troisième phase de son existence, celle de ses relations avec un monde qui

(1) Hervé mourut le 13 novembre 1889, un peu moins que quatre ans avant Guy. [A. L.].

(2) C'est *sa nièce* qu'il faut lire, car Hervé n'eut qu'une fille, Mademoiselle Simone de Maupassant. J'écris *Simone* à l'anglaise, quoique Simonne soit le vrai nom, car tous, dans la famille de Guy, écrivent *Simone*. [A. L.].

(3) « Il desiderio di « diventare ricco » è il germe del delirio nella paralisi, che è « la malattia del secolo XIX », ossia del secolo del predominio della borghesia danarosa o avida di danaro ». [E. Morselli].

réveille en lui le souvenir d'origines dont il se souciait peu jusqu'alors. Il est le favori de quelques salons « select » où l'on se dispute son amitié, où l'on entoure le malade de soins et d'attentions. La princesse X... à Cannes le promène en voiture ; la comtesse Z... lui envoie des remèdes qu'elle a fait préparer elle-même. Dans ce milieu et par suite d'une défaillance du cerveau, Maupassant se laisse aller à un snobisme qui se traduit par certains détails et dont ses familiers n'osent pas rire, tels que ses armes au fond de son chapeau et son domestique François, cet impayable Frontin, qui croit flatter les idées de son maître quand il vous dit, majestueusement: « Monsieur le Marquis sort de rentrer » (1).

Ces signes échappent au vulgaire, et comment en serait-il autrement quand *Notre Cœur* est venu affirmer de nouveau l'intégrité de cette merveilleuse intelligence? Comment admettre que l'admirable peinture de cette mondaine parisienne dont la sécheresse et la coquetterie sont mises avec tant d'art en opposition avec l'amour humble et naïf d'une servante, sont l'œuvre d'un cerveau sur lequel la paralysie a déjà mis sa griffe? (2). Nous l'avons vu heureux de ce succès qui mettait le comble à sa réputation. Il avait

(1) « Il *delirio* non è, spesso, che un' ipertrofia del *carattere*: la pazzia ordinariamente nulla crea *ex novo*, ma perverte, turba, *esagera*, annichilisce *ciò che preesistera*. È già in delirio di grandezza e di fasto per la malattia che si avanza ». [E Morselli].

(2) « Periodi di remissione si osservano abbastanza spesso nel *primo* stadio della paralisi : anche nel *secondo*; ma dopo, non più ! » [E Morselli].

encore un reste de gaieté en pensant aux recherches de ceux qui voulaient y voir un roman à clef. C'était peu de temps avant l'inauguration du monument de Flaubert, dans son logis de la rue Boccador. Quoiqu'il n'aimât pas à parler de ses œuvres, il me disait comment trois personnes lui avaient servi de modèles pour son type de sculpteur, comment quatre femmes avaient posé à leur insu devant lui pour la mondaine, comment certain mari d'une élégante le pourchassait en lui demandant: « Avouez-moi que c'est ma femme que vous avez voulu représenter ». Question fort indiscrète si l'on se rappelle l'épisode de l'auberge du Mont Saint-Michel.

Les chercheurs d'explications, les enquêteurs d'énigmes à déchiffrer ont voulu trouver dans ce roman la trace d'un amour mystérieux et déçu qui aurait abreuvé d'amertume les derniers jours de Maupassant. C'est encore là une légende qu'il faut abandonner (1). L'instinct d'observation méfiante et maladive qu'il apportait en toutes choses lui servait en quelque sorte d'armure contre toute affection dominatrice. Il poussait, d'ailleurs, l'amour de l'indépendance jusqu'à la sauvagerie, et aucune femme ne doit se vanter d'avoir éveillé en lui une passion qui lui enlevât sa liberté d'esprit, différant encore en cela de Flaubert qui aima, en souffrit et oublia difficilement. On connut à Maupassant deux liaisons qu'il délia de la même façon: par la fuite. Dans la

(1) MM. Balestre et R. Pinchon, qui connaissent bien l'histoire intime de Maupassant, ne sont pas du tout de cet avis, on l'a vu. [A. L.].

seconde, la personne qui lui servit quelque temps de secrétaire lorsqu'il avait les yeux malades, put se croire indispensable et l'avoir attaché par deux forts liens: l'habitude et une sorte de reconnaissance. Elle fut douloureusement détrompée lorsqu'elle apprit un beau jour que Maupassant était parti sur son *yacht*. Il ne revint que longtemps après. C'était sa façon d'éviter *le collage*, comme il disait.

Tout au plus pourrait-on faire une exception à ce parti pris en faveur d'une de celles qu'il baptisait de femmes « complexes » dont le salon lui était cher par la plus délicate et la plus prévenante des hospitalités et pour lesquelles il se flattait de n'éprouver cependant qu'une amitié platonique ou plutôt une curiosité affectueuse.

Sans être initié aux détails de sa vie, il était impossible depuis plusieurs années de le suivre assidûment dans ses productions sans être frappé des plus sinistres pressentiments. On dirait que le *Horla* est écrit par un pensionnaire de la maison du docteur Blanche (1). Il y a des pages de *Sur l'Eau* qui sont navrantes tant elles ressemblent à des cris de détresse. Il se raconte, s'accuse, se plaint, maudit le talent qu'il a de traduire ses impressions avec une impitoyable fidélité. Il cherche ailleurs un refuge et c'est à ce propos que se manifestent chez lui les troubles religieux dont parle M. Bourget. Il fait alors à notre connaissance son livre de chevet de l'*Imitation de Jésus-Christ*, mais la désespérance

(1) « Sì, vi sono descritti fenomeni di allucinazione, di sdoppiamento del pensiero, ecc. ». [E. Morselli].

l'emporte et pour se soustraire à ce cauchemar qui l'oppresse, il a recours au suicide (1): il n'y échappe que pour aller revêtir la camisole de force.

Qu'il y a loin de ces lamentations de *Sur l'Eau*, cette autre « Confession d'un enfant du siècle », à cette robuste confiance que montrait Maupassant, lorsqu'en 1886 ou 1887, à Nice, il me disait dans tout l'épanouissement du succès: « Je n'écrirai pas dans la *Revue des Deux-Mondes*. Je ne serai pas de l'Académie. Je ne serai pas décoré. Je ne me marierai pas ».

Sur un point il avait failli à son programme; il avait écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il n'avait pas été décoré, mais on lui avait donné le ruban violet qu'il ne porta qu'une fois dans une soirée ministérielle. Quant à l'Académie, M. Alexandre Dumas fils jouait à son égard le rôle du démon tentateur, et il nous semblait bien qu'il eût vaincu ses résistances. C'eût été le cas de rééditer le vers: *Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.*

Pauvre Maupassant! Tant de talent et d'éclat pour aboutir à une si triste fin!

(1) « Ma era già alienato! Il suicidio nei paralitici avviene solo nel primo stadio, quando dura ancora o è possibile la consapevolezza della propria misera sorte!... ». [E. Morselli].

ENTRÉE DU CHALET DE L'ISÈRE
où Guy de Maupassant tenta de se suicider.
(Phot. du Baron LUMBROSO).

LA

TENTATIVE DE SUICIDE DE MAUPASSANT

D'APRÈS LES JOURNAUX DE 1892

C'EST dans le *Chalet de l'Isère,* sur la route de Grasse, aux portes et sur la colline de Cannes, que Guy de Maupassant tenta de se suicider, la nuit du 1er au 2 janvier 1892. Je reproduis dans ce volume une photographie de ce chalet, exécutée par moi en 1904. C'est un souvenir (bien précieux et plein de mélancolie) d'un ami disparu, offert aux amis du malheureux et grand écrivain. Il m'est venu l'idée de mettre dans cette petite vue la gracieuse figure d'une femme, qui visite pieusement la dernière demeure de Guy de Maupassant, car c'est bien là qu'il a cessé de vivre de sa vie intellectuelle. De même le sculpteur du monument du Parc Monceau à Paris associa à l'écrivain l'image d'une de celles dont Guy a si bien su comprendre et analyser l'âme.

TENTATIVE DE SUICIDE DE M. GUY DE MAUPASSANT (1).

Depuis quelque temps, on avait de fâcheuses nouvelles de la santé de M. Guy de Maupassant. L'éminent écrivain, qui habite Cannes, avait, disait-on,

(1) Le *Petit Niçois*, Nice, mardi 5 janvier 1892.

traversé plusieurs crises qui avaient mis ses jours en péril. Cette nouvelle fut communiquée aux journaux parisiens, mais elle fut démentie presque aussitôt.

En effet, au moment même où l'on annonçait – il y a de cela environ trois semaines – que M. Guy de Maupassant était dangereusement malade et qu'il avait perdu la raison, nous apprenions que le romancier était à Nice auprès de sa mère.

Mais il y avait malheureusement trop de vérité dans toutes les nouvelles mises en circulation et qui n'avaient pas d'ailleurs surpris les intimes de M. Guy de Maupassant. Nous savions que, il y a quelques jours à peine, le malheureux écrivain avait été en proie à de terribles accès qui avaient complètement troublé sa raison. Nous savions aussi que dans une de ces crises, M. Guy de Maupassant avait tenté de se suicider en s'ouvrant la gorge avec un rasoir. On avait pu cacher ce pénible événement à sa mère et c'était là le motif de notre silence. Mais la nouvelle ayant été divulguée aujourd'hui, nous n'avons plus les mêmes motifs pour la tenir cachée.

C'est dans la matinée du 31 décembre [*sic!*] que l'auteur de tant d'œuvres charmantes a essayé de mettre à exécution son sinistre projet.

Se trouvant seul un moment dans sa chambre, il saisit un rasoir et se déchira la gorge. Mais une surveillance rigoureuse était exercée autour de lui et un serviteur ne tarda pas à pénétrer dans l'appartement de son maître.

Un médecin immédiatement appelé prodigua les premiers soins au blessé, dont la blessure était heureusement peu grave.

Aujourd'hui, l'état de M. Guy de Maupassant est relativement satisfaisant; la blessure est cicatrisée, mais la surexcitation du romancier est toujours grande, et dès qu'il pourra supporter le voyage, l'infortuné sera enfermé dans une maison de santé.

Il est inexact, ainsi qu'on l'a prétendu, que M. Guy de Maupassant ait déjà tenté de se suicider avec un revolver, avant de se servir d'un rasoir. On avait soin de ne laisser aucune arme à la portée de sa main depuis que sa raison était troublée.

On nous télégraphie de Cannes:

Cannes, 8 h. soir.

La blessure que s'est faite M. Guy de Maupassant n'est pas grave. On a dû employer la camisole de force à l'égard de M. de Maupassant, qui est fou furieux et qui va être conduit dans une maison de santé.

Cannes, 10 h. soir.

Un grand nombre de visiteurs se sont présentés pendant la journée à la maison de M. Guy de Maupassant, dont l'état est toujours le même. J'ai appris par un ami que M. de Maupassant songeait depuis quelque temps au suicide. En effet il fit venir récemment son avoué de Paris et prit des dispositions testamentaires. Depuis quelques jours, il était dans un état de grande surexcitation, mais, grâce aux précautions prises, on avait pu empêcher toute tentative.

Guy de Maupassant (1).

On a lu dans tous ses détails le navrant récit de la maladie mentale qui vient de secouer et de tordre, en de redoutables crises, Guy de Maupassant, un des premiers romanciers de l'époque. En voyant sombrer tant de belles facultés dans l'abîme de la folie, on éprouve un sentiment de pitié profonde, on songe à ces damnés de l'Enfer du Dante « qui ont perdu le bien de l'intelligence »,

Che han perduto il ben dell'intelletto,

et l'on se demande malgré soi quelle fatalité pèse sur eux, quel crime ils ont commis pour subir un pareil châtiment.

À l'heure où nous écrivons, il n'y a plus guère d'espoir de rétablissement. La raison est éclipsée; elle ne vibrera plus dans ce cerveau paralysé, elle ne brillera plus dans ces yeux éteints. Des accès de folie furieuse succèdent à des périodes d'abattement et de prostration. Le déséquilibre est complet. La crise finale est proche. La mort morale semble venue; et le nom inscrit en tête de cet article apparaît déjà comme l'épitaphe d'un tombeau. Beaucoup de réflexions se pressent en présence du dénouement fatal que l'on prévoit, devant cette brusque interruption d'une œuvre commencée; et l'on s'étonne que tant de riches promesses aient pu sombrer si vite dans le néant, qu'un terrain qui paraissait si fécond soit devenu tout à coup aride et stérile.

(1) Le *Petit Niçois*, mercredi 6 janvier 1892.

GRILLE ET JARDIN DU CHALET DE L'ISÈRE
(Phot. du Baron Lumbroso).

On s'étonne qu'un écrivain si distingué, un des maîtres de l'art, à l'imagination puissante, à la palette colorée, ait contracté, jeune encore, un profond dégoût de la vie. Riche, célèbre, doué de merveilleuses aptitudes pour aimer et pour vivre, il a succombé au spleen et à la misanthropie. Quelque germe morbide rongeait secrètement ce beau fruit? Quel était-il ?

Lorsqu'on voit périr en pleine jeunesse de grands poètes comme Musset ou de grands musiciens comme Mozart et Donizetti, on comprend qu'ils ont épuisé trop tôt la vie; mais cette vie on la retrouve dans leurs œuvres immortelles; ces œuvres ruissellent d'amour, d'espérance et de foi. Ils avaient un idéal dans l'art comme ils en avaient un dans la vie; et si cet idéal a pu tuer l'homme, il a du moins fait vivre, il a immortalisé l'artiste.

Guy de Maupassant, lui, appartenait à une école qui avait répudié tout idéal et qui par là tarissait toute source de vie. Il était disciple de Flaubert, le maître le plus dangereux que puisse se proposer la jeunesse: d'une perfection désespérante dans la forme, mais d'une effroyable sécheresse dans le fond. Il n'y a dans son œuvre ni pitié, ni miséricorde : rien que la stérilité d'une dérision constante cachée sous la splendeur des images. Commencée par *Madame Bovary*, dont le dénouement a quelque chose d'impitoyable, elle s'achève dans *Bouvard et Pécuchet* cruelle parodie des aspirations humaines, véritable blasphème contre l'esprit.

Flaubert écrivait, dit-on, en haine des imbéciles, mais il agrandissait à l'infini le cercle des imbéci-

les; et l'on arrive ainsi très facilement à la haine du genre humain, à la haine de la vie.

Il ne reste d'admiration et d'amour que pour un petit nombre d'élus. C'est ce qu'on a appelé le *mandarinat* littéraire, où le talent, quelquefois considérable, s'allie trop souvent avec l'orgueil et son corollaire immédiat, le mépris.

Rien de plus stérile que ces sentiments. Sans l'amour, sans une active charité, sans la possibilité de s'attendrir sur autrui, il n'y a pas d'art véritable. L'impassibilité voulue de l'artiste dessèche tout, afflige et désole celui auquel il s'adresse et l'avilit au lieu de l'élever, de le fortifier, de le grandir.

Au fond de l'œuvre de Maupassant, parfois d'une vérité saisissante, il y a une cruelle désespérance; et presque tous ses romans laissent au lecteur un arrière-goût d'amertume. Lui-même, à force de dérision et de mépris, était arrivé au doute le plus complet; il n'aimait plus rien, ne croyait plus à rien. La nature se décolorait à ses yeux et n'avait plus de charme pour lui. Le néant seul l'attirait au point d'affronter le suicide dans le plus cruel accès de désespoir.

Il nous semble voir là une terrible leçon. C'est une maladie morale et non un trouble physique qui emporte ce malheureux artiste. Il a conscience d'avoir gâché sa vie, et par conséquent manqué le but de son art. Peut-être a-t-il trop tard compris que le doute est infécond et que, seule, la foi engendre les grandes choses, les grandes œuvres comme les grandes actions.

VICTOR GARIES.

***

Suivant le *Figaro*, M. Guy de Maupassant serait interné dans la maison du Dr Blanche aussitôt qu'il serait possible de le faire rentrer à Paris (1).

***

M. Guy de Maupassant à Paris (2).

M. Guy de Maupassant est arrivé hier matin (7) à Paris dans un état de prostration complet: il a été reçu à la gare par le Dr Cazalis et par l'éditeur Ollendorff, qui l'ont conduit immédiatement à la maison du Dr Blanche. Le malade a été aussitôt examiné par les Drs Muriot (*sic*), Blanche et Groult (*sic*) qui ont constaté que la plaie du cou était en voie de guérison, mais que l'état mental de M. de Maupassant est très grave.

Le Dr Blanche a pansé la blessure du cou; pendant l'opération, le malade s'est endormi profondément.

***

Le Dr Meuriot, médecin adjoint du Dr Blanche, estime que la folie de M. de Maupassant date au moins de deux ans; le mal germait lentement et se

(1) Le *Petit Niçois*, jeudi 7 janvier 1892.
(2) *Ibid.*, vendredi 8 janvier 1892 (par dépêche).

montre maintenant dans son affreuse réalité. Le Dr Meuriot est convaincu que la guérison, si elle se réalise, sera fort longue (1).

***

Meilleures nouvelles... La blessure est presque complétement guérie et le malade consent à présent à prendre des aliments en quantité suffisante (2).

(1) Le *Petit Niçois*, samedi 9 janvier 1892 (par dépêche).

(2) *Ibid.*, mercredi 13 janvier.

QUELQUES PAGES DE MAUPASSANT[1]

1883-1890

(1) Nous publions ici quelques articles non réimprimés dans les *Œuvres de Guy de Maupassant*, et quelques pages de ses livres, reproduites depuis par divers journaux ou revues (*La Revue Bleue, Le Gaulois du Dimanche, Le Petit Journal*, etc., etc.), de façon à ne pas éveiller les justes susceptibilités des éditeurs. Tout de même, et tel qu'il est, ce petit choix suffira à donner une idée des différents genres et des différents styles de l'écrivain.

Romanciers contemporains : M. Émile Zola (1).

I.

Il est des noms qui semblent destinés à la célébrité, qui sonnent et qui restent dans les mémoires. Peut-on oublier Balzac, Musset, Hugo, quand une fois on a entendu retentir ces mots courts et chantants? Mais, de tous les noms littéraires, il n'en est point peut-être qui saute plus brusquement aux yeux et s'attache plus fortement au souvenir que celui de Zola. Il éclate comme deux notes de clairon, violent, tapageur, entre dans l'oreille, l'emplit de sa brusque et sonore gaieté. Zola! quel appel au public! quel cri d'éveil! et quelle fortune pour un écrivain de talent de naître ainsi doté par l'état civil!

Et jamais nom est-il mieux tombé sur un homme? Il semble un défi de combat, une menace d'attaque,

(1) Cette étude fait partie de la collection des *Célébrités contemporaines* éditée par la maison Quantin (brochures in-16, avec portrait et fac-similé; couverture coloriée). [A. L.].

un chant de victoire. Or qui donc, parmi les écrivains d'aujourd'hui, a combattu plus furieusement pour ses idées? qui donc a attaqué plus brutalement ce qu'il croyait injuste et faux? (1) qui donc a triomphé plus bruyamment de l'indifférence d'abord, puis de la résistance hésitante du grand public?

La lutte fut longue pourtant, avant d'arriver à la renommée; et, comme beaucoup de ses aînés, le jeune écrivain eut de bien durs moments.

Né à Paris, le 2 avril 1840, Émile Zola passa à Aix son enfance et ne revint à Paris qu'en février 1858. Il y termina ses études, échoua au baccalauréat et commença alors la terrible lutte avec la vie. Elle fut acharnée, cette lutte; et pendant deux ans le futur auteur des *Rougon-Macquart* vécut au jour le jour, mangeant à l'occasion, errant à la recherche de la fuyante pièce de cent sous, fréquentant plus souvent le Mont-de-piété que les restaurants, et, malgré tout, faisant des vers, des vers incolores, d'ailleurs, sans curiosité de forme ou d'inspiration, dont un certain nombre viennent d'être publiés par les soins de son ami Paul Alexis.

Il raconte lui-même qu'un hiver il vécut quelque temps avec du pain trempé dans l'huile, de l'huile d'Aix que des parents lui avaient envoyée; et il déclarait philosophiquement alors: « Tant qu'on a de l'huile, on ne meurt pas de faim ».

(1) Que le lecteur se rappelle la date de cette étude: *1883*. Elle précède de quinze ans à peu près *La Vérité est en marche, rien ne l'arrêtera!* et la campagne si courageuse de Zola dans le *Figaro*. [A. L.].

D'autres fois il prenait sur les toits des moineaux avec des pièges et les faisait rôtir en les embrochant avec une baguette de rideau. D'autres fois, ayant mis au *clou* ses derniers vêtements, il demeurait une semaine entière en son logis, enveloppé dans sa couverture de lit, ce qu'il appellait stoïquement « faire l'Arabe ».

On trouve dans un de ses premiers livres, *La Confession de Claude*, beaucoup de détails qui paraissent bien personnels, et qui peuvent donner une idée exacte de ce que fut sa vie en ces moments.

Enfin il entra comme employé dans la maison Hachette. A partir de ce jour, son existence fut assurée, et il cessa de faire des vers pour s'adonner à la prose.

Cette poésie abondante, facile, trop facile, comme je l'ai dit, visait plus la science que l'amour ou que l'art. C'étaient, en général, de vastes conceptions philosophiques, de ces choses grandioses qu'on met en vers parce qu'elles ne sont point assez claires pour être exprimées en prose. On ne trouve jamais, dans ces essais, ces idées larges, un peu abstraites, flottantes aussi, mais saisissantes par une sensation de vérité entrevue, de profondeur un instant découverte, de vision sur l'infini intraduisible, qu'affectionne M. Sully-Prudhomme, le véritable poète philosophe, ni ces si ténus, si menus, si fins, si délicieux et si ouvragés marivaudages d'amour où excellait Théophile Gautier. C'est de la poésie sans caractère déterminé, et sur laquelle M. Zola ne se fait du reste aucune illusion. Il avoue même avec franchise qu'au temps de ses grands élans lyriques en alexandrins,

alors qu'il *faisait l'Arabe* en ce belvédère d'où son œil découvrait Paris entier, des doutes parfois le traversaient sur la valeur de ses chants. Mais jamais il n'alla jusqu'au désespoir; et, en ses plus grandes hésitations, il se consolait par cette pensée ingénument audacieuse: « Ma foi, tant pis! si je ne suis pas un grand poète, je serai au moins un grand prosateur ». C'est qu'il avait une foi robuste, venue de la conscience intime d'un robuste talent, encore endormi, encore confus, mais dont il sentait l'effort pour naître, comme une femme sent remuer l'enfant qu'elle porte en elle.

Enfin il publia un volume de Nouvelles, *Les Contes à Ninon*, d'un style travaillé, d'une bonne allure littéraire, d'un charme réel, mais où n'apparaissent que vaguement les qualités futures et surtout l'extrême puissance qu'il devait déployer dans sa série des *Rougon-Macquart*.

Un an plus tard, il donnait *La Confession de Claude*, qui semble une sorte d'autobiographie, œuvre peu digérée, sans envergure et sans grand intérêt; puis *Thérèse Raquin*, un beau livre d'où sortit un beau drame; puis *Madeleine Férat*, roman de second ordre où se rencontrent pourtant de vives qualités d'observation.

Cependant Émile Zola avait quitté depuis quelque temps déjà la maison Hachette et passé par le *Figaro*. Ses articles avaient fait du bruit, son *Salon* avait révolutionné la république des peintres, et il collaborait à plusieurs journaux où son nom se faisait connaître du public.

Enfin il entreprit l'œuvre qui devait soulever tant

de bruit: *Les Rougon-Macquart*, qui ont pour sous-titre: *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire.*

L'espèce d'avertissement suivant, imprimé sur la couverture des premiers volumes de cette série, indique clairement quelle était la pensée de l'auteur:

« Physiologiquement, *les Rougon-Macquart*, sont la lente succession des accidents nerveux qui se déclarent dans une race à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent, selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices. Historiquement, ils partent du peuple; ils s'irradient dans toute la société contemporaine; ils montent à toutes les situations, par cette impulsion essentiellement moderne que reçoivent les basses classes en marche à travers le corps social; et ils racontent ainsi le second empire à l'aide de leur drames individuels, du guet-apens du coup d'État à la trahison de Sedan ».

Voici dans quel ordre virent le jour les divers romans, parus jusqu'ici, de cette série:

La Fortune des Rougon, œuvre large qui contient le germe de tous les autres livres.

La Curée, premier coup de canon tiré par Zola et auquel devait répondre plus tard la formidable explosion de *l'Assommoir*. *La Curée* est un des plus remarquables romans du maître naturaliste, éclatant et fouillé, empoignant et vrai, écrit avec emportement, dans une langue colorée et forte, un peu surchargée

d'images répétées, mais d'une incontestable énergie et d'une indiscutable beauté. C'est un vigoureux tableau des mœurs et des vices de l'empire depuis le bas jusqu'au haut de ce que l'on appelle l'échelle sociale, depuis les valets jusqu'aux grandes dames.

Vient ensuite *le Ventre de Paris*, prodigieuse nature morte où l'on trouve la célèbre *symphonie des fromages*, pour employer l'expression adoptée. *Le Ventre de Paris*, c'est l'apothéose des halles, des légumes, des poissons, des viandes. Ce livre sent la marée comme les bateaux pêcheurs qui rentrent au port, et les plantes potagères avec leur saveur de terre, leurs parfums fades et champêtres. Et des caves profondes du vaste entrepôt des nourritures montent entre les pages du volume les écœurantes senteurs des chairs avancées, les abominables fumets des volailles accumulées, les puanteurs de la fromagerie: et toutes ces exhalaisons se mêlent comme dans la réalité, et on retrouve, en lisant, la sensation qu'ils vous ont donnée quand on a passé devant cet immense bâtiment aux mangeailles: le vrai ventre de Paris.

Voici ensuite *la Conquête de Plassans*, roman plus sobre, étude sévère, vraie et parfaite, d'une petite ville de province dont un prêtre ambitieux devient peu à peu le maître.

Puis parut *la Faute de l'abbé Mouret*, une sorte de poème en trois parties, dont la première et la troisième sont, de l'avis de beaucoup de gens, les plus excellents morceaux que le romancier ait jamais écrits.

Ce fut alors le tour de *Son Excellence Eugène Rougon*, où l'on trouve une superbe description du Baptême du prince impérial.

Jusque-là, le succès était lent à venir. On connaissait le nom de Zola; les lettrés prédisaient son éclatant avenir; mais les gens du monde, quand on le nommait devant eux, répétaient: « Ah oui! *la Curée*! », plutôt pour avoir entendu parler de ce livre que pour l'avoir lu, du reste. Chose singulière: sa notoriété était plus étendue à l'étranger qu'en France; en Russie surtout, on le lisait et on le discutait passionnément: pour les Russes il était déjà et il est resté LE ROMANCIER français. On comprend d'ailleurs la sympathie qui a pu s'établir entre cet écrivain brutal, audacieux et démolisseur, et ce peuple nihiliste au fond du cœur, ce peuple chez qui l'ardent besoin de la destruction devient une maladie, une maladie fatale, il est vrai, étant donné le peu de liberté dont il jouit comparativement aux nations voisines.

Mais voici que *le Bien public* publie un nouveau roman d'Émile Zola, *l'Assommoir*. Un vrai scandale se produit. Songez donc! l'auteur emploie couramment les mots les plus crus de la langue, ne recule devant aucune audace, et, ses personnages étant du peuple, il écrit lui-même dans la langue populaire, l'argot.

Tout de suite des protestations, des désabonnements arrivent: le directeur du journal s'inquiète, le feuilleton est interrompu, puis repris par une petite Revue hebdomadaire, *la République des lettres*, que dirigeait alors le charmant poète Catulle Mendès.

Dès l'apparition en volume du roman, une immense curiosité se produit, les éditions disparaissent, et M. Wolff, dont l'influence est considérable sur les lecteurs du *Figaro*, part bravement en guerre pour l'écrivain et son œuvre.

Ce fut immédiatement un succès énorme et retentissant. *L'Assommoir* atteignit en fort peu de temps le plus haut chiffre de vente auquel soit jamais parvenu un volume pendant la même période.

Après ce livre à grand éclat, il donna une œuvre adoucie, *Une page d'amour*, histoire d'une passion dans la bourgeoisie.

Puis parut *Nana*, autre livre à tapage dont la vente dépassa même celle de *l'Assommoir*.

Enfin les dernières œuvres de l'écrivain sont *Pot-Bouille* et *Au bonheur des dames*.

II.

Zola est, en littérature, un révolutionnaire, c'est-à-dire un ennemi féroce de ce qui vient d'exister.

Quiconque a l'intelligence vive, un ardent désir de nouveau, quiconque possède enfin les qualités actives de l'esprit est forcément un révolutionnaire, par lassitude de choses qu'il connaît trop.

Élevés dans le romantisme, imprégnés des chefs-d'œuvre de cette école, tout secoués d'élans lyriques, nous traversons d'abord la période d'enthousiasme, qui est la période d'initiation. Mais, quelque belle qu'elle soit, une forme devient fatalement monotone, surtout pour les gens qui ne s'occupent que de littérature, qui en font du matin au soir, qui en vi-

vent. Alors un étrange besoin de changement naît en nous; les plus grandes merveilles même, que nous admirions passionnément, nous écœurent parce que nous connaissons trop les procédés de production, parce que nous sommes du bâtiment, comme on dit. Enfin nous cherchons autre chose, ou plutôt nous revenons à autre chose; mais cet « autre chose », nous le prenons, nous le remanions, nous le complétons, nous le faisons nôtre; et nous nous imaginons, de bonne foi parfois, l'avoir inventé.

C'est ainsi que les lettres vont de révolution en révolution, d'étape en étape, de réminiscence en réminiscence: car rien maintenant ne peut être neuf. MM. Victor Hugo et Émile Zola n'ont rien découvert.

Ces révolutions littéraires ne se font pas toutefois sans grand bruit; car le public, accoutumé à ce qui existe, ne s'occupant de lettres que par passe-temps, peu initié aux secrets d'alcôve de l'art, indolent pour ce qui ne touche point ses intérêts immédiats, n'aime pas à être dérangé dans ses admirations établies et redoute tout ce qui le force à un travail d'esprit autre que celui de ses affaires.

Il est d'ailleurs soutenu dans sa résistance par tout un parti de littérateurs sédentaires, l'armée de ceux qui suivent par instinct les sillons tracés, dont le talent manque d'initiative. Ceux-là ne peuvent jamais rien imaginer au delà de ce qui existe, et, quand on leur parle des tentatives nouvelles, ils répondent doctoralement: « On ne fera pas mieux que ce qui est ». Cette réponse est juste; mais, tout en admettant qu'on ne fera pas mieux, on peut bien convenir qu'on fera autrement. La source est la même,

soit; mais on changera le cours, et les circuits de l'art seront différents, ses accidents autrement variés.

Donc Zola est un révolutionnaire, mais un révolutionnaire élevé dans l'admiration de ce qu'il veut démolir, comme un prêtre qui quitte l'autel, comme M. Renan soutenant, en somme, la religion, dont bien des gens l'ont cru l'ennemi irréconciliable.

Ainsi, tout en attaquant violemment les romantiques, le romancier qui s'est baptisé naturaliste emploie les mêmes procédés de grossissement, mais appliqués d'une manière différente.

Sa théorie est celle-ci: Nous n'avons pas d'autre modèle que la vie, puisque nous ne concevons rien au delà de nos sens; par conséquent, déformer la vie est produire une œuvre mauvaise, puisque c'est produire une œuvre d'erreur.

L'imagination a été ainsi définie par Horace:

> Humano capiti cervicem pictor equinam
> Jungere si velit, et varias inducere plumas
> Undique collatis membris, ut turpiter atrum
> Desinit in piscem mulier formosa superne...

C'est-à-dire que tout l'effort de notre imagination ne peut parvenir qu'à mettre une tête de belle femme sur un corps de cheval, à couvrir cet animal de plumes et à le terminer en hideux poisson, soit à produire un monstre.

Conclusion: Tout ce qui n'est pas exactement vrai est déformé, c'est-à-dire devient un monstre. De là à affirmer que la littérature d'imagination ne produit que des monstres, il n'y a pas loin.

Il est vrai que l'œil et l'esprit des hommes s'accoutument aux monstres, qui, dès lors, cessent d'en être puisqu'ils ne sont monstres que par l'étonnement qu'ils excitent en nous.

Donc, pour Zola, la vérité seule peut produire des œuvres d'art. Il ne faut donc pas imaginer; il faut observer et décrire scrupuleusement ce qu'on a vu.

Ajoutons que le tempérament particulier de l'écrivain donnera aux choses qu'il décrira une couleur spéciale, une allure propre, selon la nature de son esprit. Il a défini ainsi son naturalisme: « La nature vue à travers un tempérament »; et cette définition est la plus claire, la plus parfaite qu'on puisse donner de la littérature en général. Ce tempérament est la marque de fabrique; et le plus ou moins de talent de l'artiste imprimera une plus ou moins grande originalité aux visions qu'il nous traduira.

Car la vérité absolue, la *vérité sèche*, n'existe pas, personne ne pouvant avoir la prétention d'être un miroir parfait. Nous possédons tous une tendance d'esprit qui nous porte à voir tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; et ce qui semble vérité à celui-ci, semblera erreur à celui-là. Prétendre faire vrai, absolument vrai, n'est qu'une prétention irréalisable, et l'on peut tout au plus s'engager à reproduire exactement ce qu'on a vu, tel qu'on l'a vu, à donner les impressions telles qu'on les a senties, selon les facultés de voir et de sentir, selon l'impressionnabilité propre que la nature a mises en nous.

Toutes ces querelles littéraires sont donc surtout des querelles de tempérament; et on érige le plus

souvent en questions d'école, en questions de doctrine, les tendances diverses des esprits.

Ainsi Zola, qui bataille avec acharnement en faveur de la vérité observée, vit très retiré, ne sort jamais, ignore le monde. Alors que fait-il? Avec deux ou trois notes, quelques renseignements, venus de côtés et d'autres, il reconstitue des personnages, des caractères; il bâtit ses romans. Il imagine enfin, en suivant le plus près possible la ligne qui lui paraît être celle de la logique, en côtoyant la vérité autant qu'il le peut.

Mais, fils des romantiques, romantique lui-même dans tous ses procédés, il porte en lui une tendance au poème, un besoin de grandir, de grossir, de faire des symboles avec les êtres et les choses. Il sent fort bien d'ailleurs cette pente de son esprit; il la combat sans cesse pour y céder toujours. Ses enseignements et ses œuvres sont éternellement en désaccord.

Qu'importent, du reste, les doctrines, puisque seules les œuvres restent; et ce romancier a produit d'admirables livres qui gardent quand même, malgré sa volonté, des allures de chants épiques. Ce sont des poèmes sans poésie voulue, sans les conventions adoptées par ses prédécesseurs, sans aucune des rengaines poétiques, sans parti pris; des poèmes où les choses, quelles qu'elles soient, surgissent égales dans leur réalité et se reflètent, élargies, jamais déformées, répugnantes ou séduisantes, laides ou belles indifféremment, dans ce miroir grossissant, mais toujours fidèle et probe, que l'écrivain porte en lui.

Le Ventre de Paris n'est-il pas le poème des nourritures; *l'Assommoir*, le poème du vin, de l'alcool

et des soûleries? *Nana* n'est-il pas le poème du vice? Qu'est donc ceci, sinon de la haute poésie, sinon l'agrandissement magnifique de la gueuse?

« Elle demeurait debout au milieu des richesses entassées de son hôtel, avec un peuple d'hommes abattus à ses pieds. Comme ces monstres antiques dont le domaine redouté était couvert d'ossements, elle posait ses pieds sur des crânes; et des catastrophes l'entouraient: la flambée furieuse de Vandeuvres, la mélancolie de Foucarmont perdu dans les mers de Chine, le désastre de Steiner réduit à vivre en honnête homme, l'imbécillité satisfaite de La Faloise, et le tragique effondrement des Muffat, et le blanc cadavre de Georges veillé par Philippe sorti la veille de prison. Son œuvre de ruine et de mort était faite; la mouche envolée de l'ordure des faubourgs, apportant le ferment des pourritures sociales, avait empoisonné ces hommes rien qu'à se poser sur eux. C'était bien, c'était juste: elle avait vengé son monde, les gueux et les abandonnés. Et, tandis que dans une gloire son sexe montait et rayonnait sur ces victimes étendues, pareil à un soleil levant qui éclaire un champ de carnage, elle gardait son inconscience de bête superbe, ignorante de sa besogne, bonne fille toujours ».

Ce qui a déchaîné, par exemple, contre Émile Zola les ennemis de tous les novateurs, c'est la hardiesse brutale de son style. Il a déchiré, crevé les conventions du « comme il faut » littéraire, passant au travers, ainsi qu'un clown musculeux dans un cerceau de papier. Il a eu l'audace du mot propre, du mot cru, revenant en cela aux traditions de la vigoureuse

littérature du XVIe siècle: et, plein d'un mépris hautain pour les périphrases polies, il semble s'être approprié le célèbre vers de Boileau:

J'appelle un chat un chat, etc.

Il semble même pousser jusqu'au défi cet amour de la vérité nue, se complaire dans les descriptions qu'il sait devoir indigner le lecteur, et le gorger de mots grossiers pour lui apprendre à les digérer, à ne plus faire le dégoûté.

Son style, large, plein d'images, n'est pas sobre et précis comme celui de Flaubert, ni ciselé et raffiné comme celui de Théophile Gautier, ni subtilement brisé, trouveur, compliqué, délicatement séduisant, comme celui de Goncourt; il est surabondant et impétueux comme un fleuve débordé qui roule de tout.

Né écrivain, doué merveilleusement par la nature, il n'a point travaillé, comme d'autres, à perfectionner jusqu'à l'excès son instrument. Il s'en sert en dominateur, le conduit et le règle à sa guise; mais il n'en a jamais tiré ces merveilleuses phrases qu'on trouve en certains maîtres. Il n'est point un virtuose de la langue, et il semble même parfois ignorer quelles vibrations prolongées, quelles sensations presque imperceptibles et exquises, quels spasmes d'art certaines combinaisons de mots, certaines harmonies de construction, certains incompréhensibles accords de syllabes produisent au fond des âmes des raffinés fanatiques, de ceux qui vivent pour le Verbe et ne comprennent rien en dehors de lui.

Ceux-là sont rares, du reste, très rares, et incompris de tous quand ils parlent de leurs tendresses

pour la phrase. On les traite de fous, on sourit, on hausse les épaules, on proclame: « La langue doit être claire et simple, rien de plus ».

Il serait inutile de parler musique aux gens qui n'ont point d'oreille.

Émile Zola s'adresse au public, au grand public, à tout le public, et non pas aux seuls raffinés. Il n'a point besoin de toutes ces subtilités: il écrit clairement, d'un beau style sonore. Cela suffit...

Aucun écrivain n'est plus connu, plus répandu aux quatre coins du monde. Dans les plus petites villes étrangères on trouve ses livres chez tous les libraires, en tous les cabinets de lecture. Ses adversaires les plus enragés ne contestent plus son talent, et l'argent dont il a tant manqué entre maintenant à flots chez lui.

Émile Zola a donc la rare fortune de posséder de son vivant ce que bien peu arrivent à conquérir: la célébrité et la richesse. On pourrait compter les artistes sur qui ce bonheur est tombé, tandis que ceux qui sont devenus illustres après leur mort, et dont les œuvres n'ont été payées à prix d'or qu'à leurs arrière-héritiers, sont innombrables.

III.

Zola a aujourd'hui quarante-deux ans. Sa personne répond à son talent. Il est de taille moyenne, un peu gros, d'aspect bonhomme, mais obstiné. Sa tête, très semblable à celle qu'on retrouve dans beaucoup de vieux tableaux italiens, sans être belle, présente un grand caractère de puissance et d' intel-

ligence. Les cheveux courts se redressent sur un front très développé, et le nez droit s'arrête, coupé net comme par un coup de ciseau trop brusque au-dessus de la lèvre supérieure ombragée d'une moustache noire assez épaisse. Tout le bas de cette figure grasse, mais énergique, est couvert de barbe taillée près de la peau. Le regard noir, myope, pénétrant, fouille, sourit, souvent méchant, souvent ironique, tandis qu'un pli très particulier retrousse la lèvre supérieure d'une façon drôle et moqueuse.

Toute sa personne ronde et forte donne l'idée d'un boulet de canon; elle porte crânement son nom brutal, aux deux syllabes bondissantes dans le retentissement des deux voyelles.

Sa vie est simple, toute simple. Ennemi du monde, du bruit, de l'agitation parisienne, il a vécu d'abord très retiré en des appartements situés loin des quartiers agités. Il s'est maintenant réfugié en sa campagne de Médan, qu'il ne quitte plus guère.

Il a cependant un logis à Paris où il passe environ deux mois par an. Mais il paraît s'y ennuyer et se désole d'avance quand il va lui falloir quitter les champs.

A Paris comme à Médan, ses habitudes sont les mêmes, et sa puissance de travail semble extraordinaire. Levé tôt, il n'interrompt sa besogne que vers une heure et demie de l'après-midi, pour déjeuner. Il se rassied à sa table vers trois heures jusqu'à huit, et souvent même il se remet à l'œuvre dans la soirée. De cette façon, pendant des années il a pu, tout en produisant près de deux romans par an, fournir un article quotidien au *Sémaphore de Mar-*

seille, une chronique hebdomadaire à un grand journal parisien et une longue étude mensuelle à une importante Revue russe.

Sa maison ne s'ouvre que pour des amis intimes et reste impitoyablement fermée aux indifférents. Pendant ses séjours à Paris, il reçoit généralement le jeudi soir. On rencontre chez lui son rival et ami, Alphonse Daudet, Tourguénef, Montrosier, les peintres Guillemet, Manet, Coste, les jeunes écrivains dont on fait ses disciples, Huysmans, Hennique, Céard, Rod et Paul Alexis, souvent l'éditeur Charpentier. Duranty était un habitué de la maison. Parfois apparaît Edmond de Goncourt, qui sort peu le soir, habitant très loin.

Pour les gens qui cherchent dans la vie des hommes et dans les objets dont ils s'entourent les explications des mystères de leur esprit, Zola peut être un *cas* intéressant. Ce fougueux ennemi des romantiques s'est créé, à la campagne comme à Paris, des intérieurs tout romantiques.

A Paris, sa chambre est tendue de tapisseries anciennes; un lit Henri II s'avance au milieu de la vaste pièce éclairée par d'anciens vitraux d'église qui jettent leur lumière bariolée sur mille bibelots fantaisistes, inattendus en cet antre de l'intransigeance littéraire. Partout des étoffes antiques, des broderies de soie vieillies, de séculaires ornements d'autel.

A Médan, la décoration est la même. L'habitation, une tour carrée au pied de laquelle se blottit une microscopique maisonnette, comme un nain qui voyagerait à côte d'un géant, est située le long de

la ligne de l'Ouest; et d'instant en instant les trains qui vont et viennent semblent traverser le jardin.

Zola travaille au milieu d'une pièce démesurément grande et haute, qu'un vitrage donnant sur la plaine éclaire dans toute sa largeur. Et cet immense cabinet est aussi tendu d'immenses tapisseries, encombré de meubles de tous les temps et de tous les pays. Des armures du moyen âge, authentiques ou non, voisinent avec d'étonnants meubles japonais et de gracieux objets du XVIIIe siècle. La cheminée monumentale, flanquée de deux bonshommes de pierre, pourrait brûler un chêne en un jour; et la corniche est dorée à plein or, et chaque meuble est surchargé de bibelots.

Et pourtant Zola n'est point collectionneur. Il semble acheter pour acheter, un peu pêle-mêle, au hasard de sa fantaisie excitée, suivant les caprices de son œil, la séduction des formes et de la couleur, sans s'inquiéter, comme Goncourt, des origines authentiques et de la valeur incontestable.

Gustave Flaubert, au contraire, avait la haine du bibelot, jugeant cette manie niaise et puérile. Chez lui, on ne rencontrait aucun de ces objets qu'on nomme « curiosités », « antiquités » ou « objets d'art ». A Paris, son cabinet, tendu de perse, manquait de ce charme enveloppant qu'ont les lieux habités avec amour et ornés avec passion. Dans sa campagne de Croisset, la vaste pièce où peinait cet acharné travailleur n'était tapissée que de livres. Puis, de place en place, quelques souvenirs de voyage ou d'amitié, rien de plus.

Les abstracteurs de quintessence psychologique n'auraient-ils pas là un curieux sujet d'observation?

En face de sa maison, derrière la prairie séparée du jardin par le chemin de fer, Zola voit, de ses fenêtres, la grand ruban de la Seine coulant vers Triel, puis une plaine immense et des villages blancs sur le flanc de coteaux lointains, et, au-dessus, des bois couronnant les hauteurs. Parfois, après son déjeuner, il descend une charmante allée qui conduit à la rivière, traverse le premier bras d'eau dans sa barque *Nana* et aborde dans la grande île, dont il vient d'acheter une partie. Il a fait bâtir là un élégant pavillon, où il compte, l'été, recevoir ses amis.

Aujourd'hui il semble presque avoir abandonné le journalisme: mais ses adieux à la bataille quotidienne ne sont point définitifs, et nous le reverrons, au premier jour, reprendre dans la presse la lutte pour ses idées; car il est lutteur par instinct, et pendant des années il a combattu sans relâche et sans la plus petite défaillance. Il a réuni, du reste, en volumes, tous ses articles de principes, et ils forment son *œuvre critique.*

Ses idées, très nettes, sont exposées avec une rare vigueur. Ses *Documents littéraires*, ses *Romanciers naturalistes*, *Nos auteurs dramatiques* peuvent être classés parmi les documents de critique les plus intéressants et les plus originaux qui soient. Sont-ils indiscutablement concluants? A cela on pourrait répondre: « Quelque chose est-elle indiscutablement concluante? Est-il une seule indiscutable vérité? ».

Pour compléter l'énumération de ses livres de discussion, citons *Mes Haines, le Roman expéri-*

mental, *le Naturalisme au théâtre*, en enfin *Une Campagne*.

Le théâtre est une de ses préoccupations. Il sent, comme tout le monde, que c'en est fait des anciennes ficelles, des anciens drames, de tout l'ancien jeu. Mais il ne semble pas avoir encore dégagé la formule nouvelle, pour employer son expression favorite, et ses essais jusqu'à ce jour n'ont pas été victorieux, malgré le mouvement qui s'est fait autour de son drame *Thérèse Raquin*.

Ce drame terrible a produit, dans le début, un effet de saisissement profond. Peut-être l'excès même de l'émotion a-t-il nui au succès définitif. On a essayé plusieurs fois de le reprendre sans parvenir à une complète réussite. La seconde pièce de Zola, *les Héritiers Rabourdin*, a été jouée au théâtre Cluny, sous la direction d'un des hommes les plus audacieux et les plus intelligents qu'on ait vus de longtemps conduire une scène parisienne, M. Camille Weinschenk. La pièce, applaudie, mais insuffisamment interprétée, ne resta guère sur l'affiche.

Enfin *le Bouton de Rose*, au Palais-Royal, fut une vraie chute, sans espoir de retour.

Zola vient, en outre, de terminer un grand drame tiré de *la Curée*; plus, dit-on, une autre pièce encore. Il se pourrait que le rôle principal de la première de ses œuvres fût destiné à Mme Sarah Bernhardt.

Quel que soit le succès futur de ses essais dramatiques, il semble prouvé dès à présent que ce remarquable écrivain est doué surtout pour le roman, et que cette forme seule se prête en tout au développement complet de son vigoureux talent.

La Rouille (1).

Il n'avait eu, toute sa vie, qu'une inapaisable passion: la chasse. Il chassait tous les jours, du matin au soir, avec un emportement furieux. Il chassait hiver comme été, au printemps comme à l'automne, au marais, quand les règlements interdisaient la plaine et les bois; il chassait au tiré, à courre, au chien d'arrêt, au chien courant, à l'affût, au miroir, au furet. Il ne parlait que de chasse, rêvait chasse, répétait sans cesse : « Doit-on être malheureux quand on n'aime pas la chasse! »

Il avait maintenant cinquante ans sonnés, se portait bien, restait vert, bien que chauve, un peu gros mais vigoureux; et il portait tout le dessous de la moustache rasé pour bien découvrir les lèvres et garder libre le tour de la bouche, afin de pouvoir sonner du cor plus facilement.

On ne le désignait dans la contrée que par son petit nom : M. Hector. Il s'appelait le baron Hector Gontran de Coutelier.

Il habitait, au milieu des bois, un petit manoir, dont il avait hérité; et bien qu'il connût toute la noblesse du département et rencontrât tous ses représentants mâles dans les rendez-vous de chasse, il ne fréquentait assidûment qu'une famille: les Courville, des voisins aimables, alliés à sa race depuis des siècles.

(1) Pages 55-71 de l'édition originale Victor Havard; recueil intitulé *Mademoiselle Fifi*, 1883.

Dans cette maison il était choyé, aimé, dorloté; et il disait: « Si je n'étais pas chasseur, je voudrais ne point vous quitter ». M. de Courville était son ami et son camarade depuis l'enfance. Gentilhomme agriculteur, il vivait tranquille avec sa femme, sa fille et son gendre, M. de Darnetot, qui ne faisait rien, sous prétexte d'études historiques.

Le baron de Coutelier allait souvent dîner chez ses amis, surtout pour leur raconter ses coups de fusil. Il avait de longues histoires de chiens et de furets dont il parlait comme de personnages marquants qu'il aurait beaucoup connus. Il dévoilait leurs pensées, leurs intentions, les analysait, les expliquait: « Quand Médor a vu que le râle le faisait courir ainsi, il s'est dit: " Attends, mon gaillard, nous " allons rire ". Alors, en me faisant signe de la tête d'aller me placer au coin du champ de trèfle, il s'est mis à quêter de biais, à grand bruit, en remuant les herbes pour pousser le gibier dans l'angle où il ne pourrait plus échapper. Tout est arrivé comme il l'avait prévu; le râle, tout d'un coup, s'est trouvé sur la lisière. Impossible d'aller plus loin sans se découvrir. Il s'est dit: " Pincé, nom d'un chien! " et s'est tapi. Médor alors tomba en arrêt en me regardant; je lui fais un signe, il force. — Brrrou — le râle s'envole — j'épaule — pan! — il tombe; et Médor, en le rapportant, remuait la queue pour me dire: " Est-il joué, ce tour-là, monsieur Hector? " »

Courville, Darnetot et les deux femmes riaient follement de ces récits pittoresques où le baron mettait toute son âme. Il s'animait, remuait les bras, gesticulait de tout le corps; et quand il disait la

mort du gibier, il riait d'un rire formidable, et demandait toujours comme conclusion: « Est-elle bonne, celle-là? ».

Dès qu'on parlait d'autre chose, il n'écoutait plus et s'asseyait tout seul à fredonner des fanfares. Aussi, dès qu'un instant de silence se faisait entre deux phrases, dans ces moments de brusques accalmies qui coupent la rumeur des paroles, on entendait tout à coup un air de chasse: « Ton ton, ton taine ton ton », que le baron poussait en gonflant les joues comme s'il eût tenu son cor.

Il n'avait jamais vécu que pour la chasse et vieillissait sans s'en douter ni s'en apercevoir. Brusquement, il eut une attaque de rhumatisme et demeura deux mois au lit. Il faillit mourir de chagrin et d'ennui. Comme il n'avait pas de bonne, faisant préparer sa cuisine par un vieux serviteur, il n'obtenait ni cataplasmes chauds, ni petits soins, ni rien de ce qu'il faut aux souffrants. Son piqueur fut son garde-malade, et cet écuyer qui s'ennuyait au moins autant que son maître, dormait jour et nuit dans un fauteuil, pendant que le baron jurait et s'exaspérait entre ses draps.

Les dames de Courville venaient parfois le voir; et c'étaient pour lui des heures de calme et de bien-être. Elles préparaient sa tisane, avaient soin du feu, lui servaient gentiment son déjeuner, sur le bord du lit; et quand elles partaient il murmurait: « Sacrebleu! vous devriez bien venir loger ici ». Et elles riaient de tout leur cœur.

Comme il allait mieux et recommençait à chasser au marais, il vint un soir dîner chez ses amis; mais

il n'avait plus son entrain ni sa gaieté. Une pensée incessante le torturait, la crainte d'être ressaisi par les douleurs avant l'ouverture. Au moment de prendre congé, alors que les femmes l'enveloppaient en un châle, lui nouaient un foulard au cou, et qu'il se laissait faire pour la première fois de sa vie, il murmura d'un ton désolé: « Si ça recommence, je suis un homme foutu ».

Lorsqu'il fut parti, Mme de Darnetot dit à sa mère: « Il faudrait marier le baron ».

Tout le monde leva les bras. Comment n'y avait-on pas encore songé? On chercha toute la soirée parmi les veuves qu'on connaissait, et le choix s'arrêta sur une femme de quarante ans, encore jolie, assez riche, de belle humeur et bien portante, qui s'appelait Mme Berthe Vilers.

On l'invita à passer un mois au château. Elle s'ennuyait. Elle vint. Elle était remuante et gaie: M. de Coutelier lui plut tout de suite. Elle s'en amusait comme d'un jouet vivant et passait des heures entières à l'interroger sournoisement sur les sentiments des lapins et les machinations des renards. Il distinguait gravement les manières de voir différentes des divers animaux, et leur prêtait des plans et des raisonnements subtils comme aux hommes de sa connaissance.

L'attention qu'elle lui donnait le ravit; et, un soir, pour lui témoigner son estime, il la pria de chasser, ce qu'il n'avait encore jamais fait pour aucune femme. L'invitation parut si drôle qu'elle accepta. Ce fut une fête pour l'équiper; tout le monde s'y mit, lui offrit quelque chose; et elle apparut vêtue

en manière d'amazone avec des bottes, des culottes d'homme, un jupe courte, une jaquette de velours trop étroite pour la gorge, et une casquette de valet de chiens.

Le baron semblait ému comme s'il allait tirer son premier coup de fusil. Il lui expliqua minutieusement la direction du vent, les différents arrêts des chiens, la façon de tirer les gibiers : puis il la poussa dans un champ, en la suivant pas à pas avec la sollicitude d'une nourrice qui regarde son nourrisson marcher pour la première fois.

Médor rencontra, rampa, s'arrêta, leva la patte. Le baron, derrière son élève, tremblait comme une feuille. Il balbutiait : « Attention, des per.... des per... des perdrix ».

Il n'avait pas fini qu'un grand bruit s'envola de terre, — brrr, brrr, brrr — et un régiment de gros oiseaux monta dans l'air en battant des ailes.

Mme Vilers, éperdue, ferma les yeux, lâcha les deux coups, recula d'un pas sous la secousse du fusil: puis, quand elle reprit son sang-froid, elle aperçut le baron qui dansait comme un fou, et Médor rapportant deux perdrix dans sa gueule.

A dater de ce jour, M. de Coutelier fut amoureux d'elle.

Il disait en levant les yeux : « Quelle femme ! » et il venait tous les soirs maintenant pour causer chasse. Un jour, M. de Courville, qui le reconduisait et l'écoutait s'extasier sur sa nouvelle amie, lui demanda brusquement: « Pourquoi ne l'épousez-vous pas? » Le baron resta saisi: « Moi? moi? l'épouser?... mais... au fait... ». Et il se tut. Puis serrant précipi-

tamment la main de son compagnon, il murmura: « Au revoir, mon ami », et disparut à grands pas dans la nuit.

Il fut trois jours sans revenir. Quand il reparut, il était pâli par ses réflexions, et plus grave que de coutume. Ayant pris à part M. de Courville: « Vous avez eu là une fameuse idée. Tâchez de la préparer à m'accepter. Sacrebleu, une femme comme ça, on la dirait faite pour moi. Nous chasserons ensemble toute l'année ».

M. de Courville, certain qu'il ne serait pas refusé, répondit: « Faites votre demande tout de suite, mon cher. Voulez-vous que je m'en charge? » Mais le baron se troubla soudain; et balbutiant: « Non... non..., il faut d'abord que je fasse un petit voyage... un petit voyage... à Paris. Dès que je serai revenu, je vous répondrai définitivement ». On n'en put obtenir d'autres éclaircissements et il partit le lendemain.

Le voyage dura longtemps. Une semaine, deux semaines, trois semaines se passèrent, M. de Coutelier ne reparaissait pas. Les Courville, étonnés, inquiets, ne savaient que dire à leur amie qu'ils avaient prévenue de la démarche du baron. On envoyait tous les deux jours prendre chez lui de ses nouvelles; aucun de ses serviteurs n'en avait reçu.

Or, un soir, comme Mme Vilers chantait en s'accompagnant au piano, une bonne vint, avec un grand mystère, chercher M. de Courville, en lui disant tout bas qu'un monsieur le demandait. C'était le baron, changé, vieilli, en costume de voyage. Dès qu'il vit son vieil ami, il lui saisit les mains, et, d'une voix

un peu fatiguée: « J'arrive à l'instant, mon cher, et j'accours chez vous, je n'en puis plus ». Puis il hésita, visiblement embarrassé: « Je voulais vous dire... tout de suite... que cette... cette affaire... vous savez bien... est manquée ».

M. de Courville le regardait stupéfait. « Comment? manquée? Et pourquoi? » — « Oh! ne m'interrogez pas, je vous prie, ce serait trop pénible à dire, mais soyez sûr que j'agis en... en honnête homme. Je ne peux pas... Je n'ai pas le droit, vous entendez, pas le droit, d'épouser cette dame. J'attendrai qu'elle soit partie pour revenir chez vous: il me serait trop douloureux de la revoir. Adieu ».

Et il s'enfuit.

Toute la famille délibéra, discuta, supposa mille choses. On conclut qu'un grand mystère était caché dans la vie du baron, qu'il avait peut-être des enfants naturels, une vieille liaison. Enfin l'affaire paraissait grave: et pour ne point entrer en des complications difficiles, on prévint habilement Mme Vilers, qui s'en retourna veuve comme elle était venue.

Trois mois encore se passèrent. Un soir, comme il avait fortement dîné et qu'il titubait un peu, M. de Coutelier, en fumant sa pipe le soir avec M. de Courville, lui dit: « Si vous saviez comme je pense souvent à votre amie, vous auriez pitié de moi ».

L'autre, que la conduite du baron en cette circonstance avait un peu froissé, lui dit sa pensée vivement: « Sacrebleu, mon cher, quand on a des secrets dans son existence, on ne s'avance pas d'abord comme vous l'avez fait; car, enfin, vous pouviez prévoir le motif de votre reculade, assurément ».

Le baron confus cessa de fumer.

« Oui et non. Enfin, je n'aurais pas cru ce qui est arrivé ».

M. de Courville, impatienté, reprit:

« On doit tout prévoir ».

Mais M. de Coutelier, en sondant de l'œil les ténèbres pour être sûr qu'on ne les écoutait pas, reprit à voix basse:

« Je vois bien que je vous ai blessé et je vais tout vous dire pour me faire excuser. Depuis vingt ans, mon ami, je ne vis que pour la chasse. Je n'aime que ça, vous le savez, je ne m'occupe que de ça. Aussi, au moment de contracter des devoirs envers cette dame, un scrupule, un scrupule de conscience m'est venu. Depuis le temps que j'ai perdu l'habitude de... de... de l'amour, enfin, je ne savais plus si je serais encore capable de... de... vous savez bien... Songez donc? voici maintenant seize ans exactement que... que... que... pour la dernière fois, vous comprenez. Dans ce pays-ci, ce n'est pas facile de... de... vous y êtes. Et puis j'avais autre chose à faire, j'aime mieux tirer un coup de fusil. Bref, au moment de m'engager devant le maire et le prêtre à... à... ce que vous savez, j'ai eu peur. Je me suis dit: Bigre, mais si... si... j'allais rater. Un honnête homme ne manque jamais à ses engagements; et je prenais là un engagement sacré vis-à-vis de cette personne. Enfin, pour en avoir le cœur net, je me suis promis d'aller passer huit jours à Paris.

« Au bout de huit jours, rien, mais rien. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'ai pris ce qu'il y avait de mieux dans tous les genres. Je vous assure

qu'elles ont fait ce qu'elles ont pu... Oui... certainement elles n'ont rien négligé... Mais que voulez-vous, elles se retiraient toujours... bredouilles... bredouilles... bredouilles.

« J'ai attendu alors quinze jours, trois semaines, espérant toujours. J'ai mangé dans les restaurants un tas de choses poivrées, qui m'ont perdu l'estomac, et... et... rien... toujours rien.

« Vous comprenez que, dans ces circonstances, devant cette constatation, je ne pouvais que... que... que me retirer. Ce que j'ai fait ».

M. de Courville se tordait pour ne pas rire. Il serra gravement les mains du baron en lui disant: « Je vous plains », et le reconduisit jusqu'à mi-chemin de sa demeure. Puis, lorsqu'il se trouva seul avec sa femme il lui dit tout, en suffoquant de gaieté. Mais Mme de Courville ne riait point; elle écoutait, très attentive, et lorsque son mari eut achevé, elle répondit avec un grand sérieux: « Le baron est un niais, mon cher; il avait peur, voilà tout. Je vais écrire à Berthe de revenir, et bien vite ».

Et comme M. de Courville objectait le long et inutile essai de leur ami, elle reprit: — « Bah! quand on aime sa femme, entendez-vous, cette chose-là... revient toujours ».

Et M. de Courville ne répliqua rien, un peu confus lui-même.

Fou? (1).

Suis-je fou? ou seulement jaloux? je n'en sais rien, mais j'ai souffert horriblement. J'ai accompli un acte de folie, de folie furieuse, c'est vrai; mais la jalousie haletante, mais l'amour exalté, trahi, condamné, mais la douleur abominable que j'endure, tout cela ne suffit-il pas pour nous faire commettre des crimes et des folies sans être vraiment criminel par le cœur ou par le cerveau?

Oh! j'ai souffert, souffert, souffert d'une façon continue, aiguë, épouvantable. J'ai aimé cette femme d'un élan frénétique... Et cependant est-ce vrai? L'ai-je aimée? Non, non, non. Elle m'a possédé âme et corps, envahi, lié. J'ai été, je suis sa chose, son jouet. J'appartiens à son sourire, à sa bouche, à son regard, aux lignes de son corps, à la forme de son visage; je halète sous la domination de son apparence extérieure; mais Elle, la femme de tout cela, l'être de ce corps, je la hais, je la méprise, je l'exècre, je l'ai toujours haïe, méprisée, exécrée: car elle est perfide, bestiale, immonde, impure: elle est *la femme de perdition*, l'animal sensuel et faux chez qui l'âme n'est point, chez qui la pensée ne circule jamais comme un air libre et vivifiant; elle est la bête humaine, moins que cela: elle n'est qu'un flanc, une merveille de chair douce et ronde qu'habite l'Infamie.

(1) Pages 145-155 de l'édition originale Victor Havard; recueil intitulé *Mademoiselle Fifi*, 1883.

Les premiers temps de notre liaison furent étranges et délicieux. Entre ses bras toujours ouverts je m'épuisais dans une rage d'inassouvissable désir. Ses yeux, comme s'ils m'eussent donné soif, me faisaient ouvrir la bouche. Ils étaient gris à midi, teintés de vert à la tombée du jour, et bleus au soleil levant. Je ne suis pas fou; je jure qu'ils avaient ces trois couleurs.

Aux heures d'amour ils étaient bleus, comme meurtris, avec des pupilles énormes et nerveuses. Ses lèvres, remuées d'un tremblement, laissaient jaillir parfois la pointe rose et mouillée de sa langue qui palpitait comme celle d'un reptile; et ses paupières lourdes se relevaient lentement, découvrant ce regard ardent et anéanti qui m'affolait.

En l'étreignant dans mes bras je regardais son œil et je frémissais, secoué tout autant par le besoin de tuer cette bête que par la nécessité de la posséder sans cesse.

Quand elle marchait à travers ma chambre, le bruit de chacun de ses pas faisait une commotion dans mon cœur; et quand elle commençait à se dévêtir, laissant tomber sa robe, et sortant, infâme et radieuse, du linge qui s'écrasait autour d'elle, je sentais tout le long de mes membres, le long des bras, le long des jambes, dans ma poitrine essoufflée, une défaillance infinie et lâche.

Un jour, je m'aperçus qu'elle était lasse de moi. Je le vis dans son œil, au réveil. Penché sur elle, j'attendais chaque matin ce premier regard. Je l'attendais, plein de rage, de haine, de mépris pour cette brute endormie dont j'étais l'esclave. Mais quand le

bleu pâle de sa prunelle, ce bleu liquide comme de l'eau, se découvrait, encore languissant, encore fatigué, encore malade des récentes caresses, c'était comme une flamme rapide qui me brûlait, exaspérant mes ardeurs. Ce jour-là, quand s'ouvrit sa paupière, j'aperçus un regard indifférent et morne qui ne désirait plus rien.

Oh! je le vis, je le sus, je le sentis, je le compris tout de suite. C'était fini, fini, pour toujours. Et j'en eus la preuve à chaque heure, à chaque seconde.

Quand je l'appelais des bras et des lèvres, elle se retournait ennuyée, murmurant: « Laissez-moi donc! » ou bien: « Vous êtes odieux! » ou bien: « Ne serai-je jamais tranquille! ».

Alors, je fus jaloux. Mais jaloux comme un chien, et rusé, défiant, dissimulé. Je savais bien qu'elle recommencerait bientôt, qu'un autre viendrait pour rallumer ses sens.

Je fus jaloux avec frénésie; mais je ne suis pas fou; non, certes, non.

J'attendis; oh! j'épiais; elle ne m'aurait pas trompé; mais elle restait froide, endormie. Elle disait parfois: « Les hommes me dégoûtent ». Et c'était vrai.

Alors je fus jaloux d'elle-même; jaloux de son indifférence, jaloux de la solitude de ses nuits; jaloux de ses gestes, de sa pensée que je sentais toujours infâme, jaloux de tout ce que je devinais. Et quand elle avait parfois, à son lever, ce regard mou qui suivait jadis nos nuits ardentes, comme si quelque concupiscence avait hanté son âme et remué ses désirs, il me venait des suffocations de colère, des

tremblements d'indignation, des démangeaisons de l'étrangler, de l'abattre sous mon genou et de lui faire avouer, en lui serrant la gorge, tous les secrets honteux de son cœur.

Suis-je fou ? — Non.

Voilà qu'un soir je la sentis heureuse. Je sentis qu'une passion nouvelle vivait en elle. J'en étais sûr, indubitablement sûr. Elle palpitait comme après mes étreintes; son œil flambait, ses mains étaient chaudes, toute sa personne vibrante dégageait cette vapeur d'amour d'où mon affolement était venu.

Je feignis de ne rien comprendre, mais mon attention l'enveloppait comme un filet.

Je ne découvrais rien, pourtant.

J'attendis une semaine, un mois, une saison. Elle s'épanouissait dans l'éclosion d'une incompréhensible ardeur; elle s'apaisait dans le bonheur d'une insaisissable caresse.

Et, tout à coup, je devinai! Je ne suis pas fou. Je le jure, je ne suis pas fou!

Comment dire cela? Comment me faire comprendre? Comment exprimer cette abominable et incompréhensible chose?

Voici de quelle manière je fus averti.

Un soir, je vous l'ai dit, un soir, comme elle rentrait d'une longue promenade à cheval, elle tomba, les pommettes rouges, la poitrine battante, les jambes cassées, les yeux meurtris, sur une chaise basse, en face de moi. Je l'avais vue comme cela! Elle aimait! Je ne pouvais m'y tromper!

Alors, perdant la tête, pour ne plus la contempler, je me tournai vers la fenêtre, et j'aperçus un valet

emmenant par la bride vers l'écurie son grand cheval, qui se cabrait.

Elle aussi suivait de l'œil l'animal ardent et bondissant. Puis quand il eut disparu, elle s'endormit tout à coup.

Je songeai toute la nuit; et il me sembla pénétrer des mystères que je n'avais jamais soupçonnés. Qui sondera jamais les perversions de la sensualité des femmes? Qui comprendra leurs invraisemblables caprices et l'assouvissement étrange des plus étranges fantaisies?

Chaque matin, dès l'aurore, elle partait au galop par les plaines et les bois; et chaque fois, elle rentrait alanguie, comme après des frénésies d'amour.

J'avais compris! j'étais jaloux maintenant du cheval nerveux et galopant; jaloux du vent qui caressait son visage quand elle allait d'une course folle; jaloux des feuilles qui baisaient, en passant, ses oreilles; des gouttes de soleil qui lui tombaient sur le front à travers les branches; jaloux de la selle qui la portait et qu'elle étreignait de sa cuisse.

C'était tout cela qui la faisait heureuse, qui l'exaltait, l'assouvissait, l'épuisait et me la rendait ensuite insensible et presque pâmée.

Je résolus de me venger. Je fus doux et plein d'attentions pour elle. Je lui tendais la main quand elle allait sauter à terre après ses courses effrénées. L'animal furieux ruait vers moi; elle le flattait sur son cou recourbé, l'embrassait sur ses naseaux frémissants sans essuyer ensuite ses lèvres; et le parfum de son corps, en sueur comme après la tiédeur

du lit, se mêlait sous ma narine à l'odeur âcre et fauve de la bête.

J'attendis mon jour et mon heure. Elle passait chaque matin par le même sentier, dans un petit bois de bouleaux qui s'enfonçait vers la forêt.

Je sortis avant l'aurore, avec une corde dans la main et mes pistolets cachés sur ma poitrine, comme si j'allais me battre en duel.

Je courus vers le chemin qu'elle aimait; je tendis la corde entre deux arbres; puis je me cachai dans les herbes.

J'avais l'oreille contre le sol; j'entendis son galop lointain; puis je l'aperçus là-bas, sous les feuilles comme au bout d'une voûte, arrivant à fond de train. Oh! je ne m'étais pas trompé, c'était cela! Elle semblait transportée d'allégresse, le sang aux joues, de la folie dans le regard; et le mouvement précipité de la course faisait vibrer ses nerfs d'une jouissance solitaire et furieuse.

L'animal heurta mon piège des deux jambes de devant, et roula, les os cassés. Elle! je la reçus dans mes bras. Je suis fort à porter un bœuf. Puis, quand je l'eus déposée à terre, je m'approchai de Lui qui nous regardait; alors, pendant qu'il essayait de me mordre encore, je lui mis un pistolet dans l'oreille... et je le tuai... comme un homme.

Mais je tombai moi-même, la figure coupée par deux coups de cravache; et comme elle se ruait de nouveau sur moi, je lui tirai mon autre balle dans le ventre.

Dites-moi, suis-je fou?

Une scène du voyage de Jeanne et de Julien en Corse, dans « Une Vie » (1).

...Mais le sentier s'annonçait horrible. Julien proposa: « Si nous montions à pied? » Elle ne demandait pas mieux, ravie de marcher, d'être seule avec lui après l'émotion de tout à l'heure.

Le guide partit en avant avec la mule et les chevaux, et ils allèrent à petits pas (2).

La montagne, fendue du haut en bas, s'entr'ouvrait. Le sentier s'enfonce dans cette brèche. Il suit le fond entre deux prodigieuses murailles: et un gros torrent parcourt cette crevasse. L'air est glacé, le granit paraît noir et tout là-haut ce qu'on voit du ciel bleu étonne et étourdit.

Un bruit soudain fit tressaillir Jeanne. Elle leva les yeux; un énorme oiseau s'envolait d'un trou: c'était un aigle. Ses ailes ouvertes semblaient toucher les deux parois du puits et il monta jusqu'à l'azur où il disparut.

(1) Pages 97-100 de l'édition originale.

(2) Jeanne était ravie d'être seule avec Julien. Le guide partit en avant... D'Annunzio a sans doute songé à cette scène lorsqu'il raconte que, quand Maria Ferres et Andrea Sperelli, le jour de la « Festa di Maria Vergine del Rosario », vont à Vicomile, ils laissent Francesca et traversent seuls la forêt. *Une Vie* est de 1883, *Il Piacere* est de 1889. Voir les pages 265-266 de l'édition Treves. [A. L.].

Plus loin, la fêlure du mont se dédouble; le sentier grimpe entre les deux ravins, en zigzags brusques. Jeanne légère et folle allait la première, faisant rouler des cailloux sous ses pieds, intrépide, se penchant sur les abîmes. Il la suivait, un peu essoufflé, les yeux à terre par crainte du vertige.

Tout à coup le soleil les inonda; il crurent sortir de l'enfer. Ils avaient soif, une trace humide les guida, à travers un chaos de pierres, jusqu'à une source toute petite canalisée dans un bâton creux pour l'usage des chevriers. Un tapis de mousse couvrait le sol alentour. Jeanne s'agenouilla pour boire; et Julien en fit autant.

Et comme elle savourait la fraîcheur de l'eau, il lui prit la taille et tâcha de lui voler sa place au bout du conduit de bois. Elle résista; leurs lèvres se battaient, se rencontraient, se repoussaient. Dans les hasards de la lutte ils saisissaient tour à tour la mince extrémité du tube et la mordaient pour ne point lâcher. Et le filet d'eau froide, repris et quitté sans cesse, se brisait et se renouait, éclaboussait les visages, les cous, les habits, les mains. Des gouttelettes pareilles à des perles luisaient dans leurs cheveux. Et des baisers coulaient dans le courant.

Soudain Jeanne eut une inspiration d'amour. Elle emplit sa bouche du clair liquide, et, les joues gonflées comme des outres, fit comprendre à Julien que, lèvre à lèvre, elle voulait le désaltérer.

Il tendit sa gorge, souriant, la tête en arrière, les bras ouverts; et il but d'un trait à cette source

de chair vive qui lui versa dans les entrailles un désir enflammé (1).

Jeanne s'appuyait sur lui avec une tendresse inu-

(1) Six ans plustard, D'ANNUNZIO écrivait dans *Il Piacere*, page 417:

« — Lasciami alzare! — pregò Maria [*Donna Maria Ferres y Capdevilla*]... Voglio che tu [*Andrea Sperelli*] beva il mio tè. Sentirai. Il profumo t'arriverà all'anima...

Ella versò in una tazza la bevanda e glie la offerse, con un sorriso misterioso.

— Bada. C'è un filtro.

Egli rifiutò l'offerta.

— Non voglio bere a quella tazza.

— Perchè?

— Dammi tu... da bere.

— Ma come?

— Così. Prendi un sorso e non inghiottire... Prendi un bel sorso. Così.

Ella teneva le labbra serrate, per contenere il sorso; ma le ridevano i grandi occhi a cui le lacrime recenti avevan dato maggior fulgore.

— Ora, versa, a poco a poco.

Egli trasse nel bacio, suggendo, tutto il sorso. Come sentiva mancarsi il respiro, ella sollecitava il lento bevitore stringendogli le tempie.

— Dio mio! Tu mi volevi soffocare.

S'abbandonò sul cuscino, quasi per riposarsi, languida, felice.

— Che sapore aveva? Tu m'hai bevuta anche l'anima. Sono tutta vuota.

...Allora ella anche volle provare. Bevve da lui con delizia. Poi esclamò, premendosi una mano sul cuore e mettendo un lungo respiro:

— Quanto mi piace!... ».

sitée: son cœur palpitait: ses seins se soulevaient: ses yeux semblaient amollis, trempés d'eau. Elle murmura tout bas: « Julien... je t'aime! » et, l'attirant à son tour, elle se renversa et cacha dans ses mains son visage empourpré de honte.

Il s'abattit sur elle, l'étreignant avec emportement. Elle haletait dans une attente énervée: et tout à coup elle poussa un cri, frappée, comme de la foudre, par la sensation qu'elle appelait.

Ils furent longtemps à gagner le sommet de la montée tant elle demeurait palpitante et courbaturée, et ils n'arrivèrent à Évisa que le soir, chez un parent de leur guide, Paoli Palabretti.

C'était un homme de grande taille, un peu voûté, avec l'air morne d'un phtisique. Il les conduisit dans leur chambre, une triste chambre de pierre nue, mais belle pour ce pays, où toute élégance reste ignorée: et il exprimait en son langage, patois corse, bouillie de français et d'italien, son plaisir à les recevoir, quand une voix claire l'interrompit: et une petite femme brune, avec de grands yeux noirs, une peau chaude de soleil, une taille étroite, des dents toujours dehors dans un rire continu, s'élança, embrassa Jeanne, secoua la main de Julien en répétant: « Bonjour, Madame, bonjour, Monsieur, ça va bien? »

Elle enleva les chapeaux, les châles, rangea tout avec un seul bras, car elle portait l'autre en écharpe, puis elle fit sortir tout le monde, en disant à son mari: « Va les promener jusqu'au dîner ».

M. Palabretti obéit aussitôt, se plaça entre les deux jeunes gens et leur fit voir le village. Il trai-

nait ses pas et ses paroles, toussant fréquemment, et répétant à chaque quinte: « C'est l'air du Val qui est fraîche, qui m'est tombée sur la poitrine ».

Il les guida, par un sentier perdu, sous des châtaigniers démesurés. Soudain il s'arrêta, et, de son accent monotone: « C'est ici que mon cousin Jean Rinaldi fut tué par Mathieu Lori. Tenez, j'étais là, tout près de Jean, quand Mathieu parut à dix pas de nous. " Jean, cria-t-il, ne va pas à Albertacce; n'y va pas, Jean, ou je te tue, je te le dis ".

« Je pris le bras de Jean: " N'y va pas, Jean, il le ferait ".

« C'était pour une fille qu'ils suivaient tous deux, Paulina Sinacoupi [*sic*].

« Mais Jean se mit à crier: " J'irai, Mathieu; ce n'est pas toi qui m'empêcheras ".

« Alors Mathieu abaissa son fusil, avant que j'aie pu ajuster le mien, et il tira.

« Jean fit un grand saut des deux pieds comme un enfant qui danse à la corde, oui, Monsieur, et il me retomba en plein sur le corps, si bien que mon fusil m'échappa et roula jusqu'au gros châtaignier là-bas.

« Jean avait la bouche grande ouverte, mais il ne dit plus un mot, il était mort ».

Les jeunes gens regardaient, stupéfaits, le tranquille témoin de ce crime. Jeanne demanda: « Et l'assassin? »

Paoli Palabretti toussa longtemps, puis il reprit: « Il a gagné la montagne... » (1).

(1) Voici le jugement d'un homme qui lit fort peu de romans, d'un historien, sur *Une Vie*:

« Comme toujours, superbement écrit, rondement mené. Mais quelle tristesse! Tout est déception, tout est

Un Prophète (1).

En lisant *Le Prêtre de Némi*, drame religieux et philosophique, histoire bizarre d'une sorte de prophète qui prêche, sous la plume de M. Renan, la sagesse et la justice sept cents ans avant l'ère chrétienne, en voyant surtout les paysages charmants dans lesquels le grand écrivain français a enveloppé son étrange sujet, le souvenir m'est venu d'un livre lu à Rome (2) au printemps dernier et qui contient aussi l'histoire saisissante d'un prophète.

M. le professeur Barzellotti raconte dans son intéressante étude la vie singulière d'un illuminé, d'un fondateur de religion né en 1835 à Arcidosso, province de Grosseto (Toscane) et mort en martyr il y a quelques années à peine. On se rappellera sans doute le fait de cette mort dont nous avons ignoré jusqu'ici les détails.

perfidie, tout est fange autour de Jeanne: son mari, sa bonne, son amie, sa mère, son fils!

« Il est vrai qu'il y a Jeanne même et son père: il est vrai que le roman conclut par ces mots: " La vie, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit "; mais en attendant *le mauvais de la vie* a rempli celle de Jeanne, pour remplir ensuite les yeux et le cœur de ceux qui en lisent l'histoire ».

(1) Le *Figaro* du 1er janvier 1886. C'est à M. le professeur Giacomo Barzellotti lui-même que je dois la connaissance et la communication de cet article tout à fait ignoré de Guy de Maupassant. [A. L.].

(2) Maupassant ne lisait pas l'italien. [A. L.].

Si cet inspiré était venu à une époque de foi, il est probable qu'il aurait entraîné des peuples et converti à sa doctrine une succession de générations car on retrouve en lui les traits originaux des grands semeurs de croyances et ce singulier mélange de franchise et de charlatanisme qu'il faut pour séduire les hommes.

Né en 1835 sur les confins des États Pontificaux, David Lazzaretti montra, dès son enfance, une sensibilité et une imagination tellement remarquables que les habitants du pays l'avaient surnommé « Mille Idées ».

N'est-ce point là une marque qu'on retrouve chez tous les fondateurs de religions ?

Il fit preuve de très bonne heure d'une tendance à l'exaltation religieuse dont on signala, paraît-il, des traces héréditaires dans sa famille et il eut à l'âge de treize ans une apparition.

C'était pendant les événements de 1848: un personnage mystérieux le rencontra et lui prédit tous les événements futurs de son existence.

Mais sa vie active et pénible dut arrêter le développement de sa vocation d'illuminé.

Il fut dans sa jeunesse une sorte de barde célèbre déjà par ses poèmes rustiques, par ses chants, par sa beauté et par sa force physique.

Comme il transportait d'ordinaire du charbon et de la terre de Sienne sur le dos de ses trois mulets, les habitants des pays qu'il traversait se réunissaient autour de lui pendant ses haltes pour l'écouter déclamer les chants du Tasse ou de l'Arioste et parfois aussi ses propres vers.

Il avait les yeux bleus, les cheveux et la barbe noirs, la taille haute et sa vigueur était telle qu'il se débarrassa, un jour de foire, de trois colosses qui l'attaquaient, en leur lançant un tonneau plein de vin qu'il souleva comme un panier vide.

Son adresse à manier le bâton et sa vie aventureuse le rendaient populaire. Des légendes commençaient à courir sur lui, comme il s'en forme toujours sur ceux qui ont ou qui doivent avoir de l'action sur les foules et il exerçait déjà une influence personnelle singulière sur tous ceux qui l'entouraient ou qui l'approchaient.

A cette époque cependant, sa vocation de prophète semble subir un arrêt car il se mit à blasphémer, mais ses blasphèmes, loin de lui nuire, accrurent encore sa réputation, augmentèrent son autorité. Le blasphème, d'ailleurs, n'est-il pas une des formes de la foi?

Nier violemment, n'est-ce pas attester qu'on peut croire avec passion? Insulter un Dieu, c'est presque lui rendre hommage: c'est montrer qu'on le craint puisqu'on le brave, c'est affirmer qu'on croit à sa puissance puisqu'on l'attaque. Entre blasphémer et croire, il y a juste la même différence qu'entre aimer et haïr. Ceux-là seuls qui peuvent aimer ardemment sont capables de haine furieuse: et si l'on passe de la haine à l'amour, l'amour alors devient excessif.

A vingt-deux ans, David Lazzaretti se maria et il devint père.

En 1860, il s'engagea comme volontaire, il prit part au combat de Castelfidardo et composa des hymnes patriotiques que ses amis répétaient en chœur.

Au mois d'avril 1868, David eut une nouvelle apparition qui détermina la direction de sa vie et il se retira en solitaire sur une montagne déserte et sauvage de la Sabine, non loin de Rome. Il vécut là en ermite errant, changeant sans cesse de retraites, se contentant des moindres nourritures.

Au cours de cette vie vagabonde, il rencontra un prussien, Ignace Micus, qui vivait depuis quinze ans dans l'ermitage de Sainte-Barbe et qui paraît avoir été un homme bizarre et supérieur.

Il est à remarquer comme cette terre italienne est bien une terre religieuse qui appelle les ermites et les fait éclore ainsi qu'un fruit naturel de ce sol miraculant.

Micus eut sur les idées de Lazzaretti une influence profonde et peut-être décisive.

C'est lui qui semble avoir mis en son esprit cette graine étrange du mysticisme qui envahit une âme, comme la folie. Jusque-là en effet David n'était qu'un exalté: à partir de sa rencontre avec Ignace Micus il devint un mystique.

Ignace s'attacha à son nouvel ami, quitta pour lui sa retraite, l'accompagna plus tard en son pays natal où il mourut au milieu des disciples de David. Il fut assisté à ses derniers moments par un médecin qui déclara au professeur Barzellotti que ce Prussien était un homme vraiment remarquable et très mystérieux.

Le séjour de Lazzaretti sur la montagne de la Sabine fut rempli de visions. Il reçut d'abord la visite d'un guerrier qui lui indiqua dans la grotte même habitée par David, l'endroit où étaient en-

fouis ses os. Lazzaretti appela à son aide l'archiprêtre voisin et tous deux, s'étant mis à creuser, découvrirent en effet des ossements humains qu'ils enterrèrent en lieu saint.

Le guerrier satisfait apparut une seconde fois au solitaire, mais il n'était plus seul, s'étant fait accompagner de la Sainte Vierge et de Saint Pierre. Comme remercîment du service rendu il raconta à David sa très curieuse histoire qu'on trouvera tout au long dans l'étude du professeur Barzellotti.

C'est ici que pour la première fois nous allons constater chez le prophète italien une de ces supercheries familières aux faiseurs de miracles. Saint Pierre avant de remonter au ciel lui imprima sur le front le signe bizarre que voici) + (. A partir de ce moment, il deviendra bien difficile de démêler exactement ce qui se passe dans l'esprit de cet illuminé, de faire la part de la bonne foi, du mysticisme exalté et sincère et en même temps la part de la ruse naïve et native, de la ruse campagnarde du paysan toscan, ingénument crédule et roué, aussi simple que pratique. Il a passé, sans doute, par une série d'évolutions et de transformations, par une suite d'étapes où tantôt il se croyait vraiment un envoyé du ciel et tantôt s'ingéniait à se faire prendre pour un apôtre sans être lui-même absolument certain de sa mission.

Peu à peu, il s'est mis à jouer son rôle, employant tous les moyens que lui suggérait sa finesse et son intelligence, convaincu parfois que ce rôle lui était imposé par Dieu et comprenant parfois aussi qu'il en imposait à ses concitoyens. Puis il est entré len-

tement dans la peau du personnage ainsi qu'on dit au théâtre: il s'est pris pour un Messie; la conscience de la comédie jouée s'est noyée dans l'acclamation de la foule, dans la popularité grandissante, dans l'admiration générale pour ne plus lui laisser que l'orgueil de son triomphe et la certitude de sa mission. L'exaltation se développant en lui comme une ivresse qui grandit l'a mené sûrement à la folie mystique aiguë.

Le souvenir des apparitions du guerrier de la Sainte Vierge et de Saint Pierre a été fixé par un tableau appelé « La Madone de la Conférence », nom que Lazzaretti avait donné à son entretien avec ces personnages célestes et ce tableau fut exposé dans une chapelle érigée *ad hoc* dans le voisinage de la grotte par l'archiprêtre de Montorio.

Les reproductions de ce tableau sont pieusement conservées dans les demeures des paysans disciples de David.

Précédé par le récit de ces visions miraculeuses, le prophète rentra dans son pays natal où il devint l'objet de la vénération de tous. On l'appelait l'*homme du mystère* et de très loin des fervents accouraient pour le voir et l'écouter.

Sa renommée s'étendit de jour en jour, favorisée même par le clergé. L'archiprêtre d'Arcidosso le promenait par le pays en le montrant comme l'*homme de Dieu.*

David alors établit sa demeure sur l'une des montagnes les plus élevées autour du Monte Amiata (1).

(1) Maupassant dit « Amiato ».

le Monte Labro que les Lazzaristes appellent aujourd'hui Monte « Labaro » (Drapeau).

Sur ce sommet désert et inculte, la population voulut ériger, sous sa direction, une tour, un ermitage et une petite église dont les ruines subsistent encore. On vit plus de 300 hommes travailler sous les ordres du Saint. Cet ermitage devint bientôt le centre de réunion des adeptes du prophète qui fonda entre eux plusieurs sociétés.

Dans tout fondateur de religion, il y a un législateur et souvent un socialiste. C'est à ce moment de la vie de David Lazzaretti que se développèrent ces deux tendances de son esprit.

Il fit donc des lois et des règlements, établit une association de secours mutuels et une autre association tout à fait communiste dont faisaient partie plus de 80 familles. Ces familles de paysans et de petits propriétaires mirent en commun tous leurs biens. On crut même à ce moment en Italie que le mouvement Lazzarettiste était un mouvement agraire, tandis qu'il n'était en réalité qu'une évolution religieuse à laquelle prenaient part de petits propriétaires plutôt que des prolétaires.

Cependant le prophète, comprenant que tout prestige finit par s'affaiblir, que toute influence finit par s'user, voulut redonner une force nouvelle à son autorité, et il tenta d'autres aventures avec cet instinct de la mise en scène qui ne lui fit jamais défaut.

Le 5 janvier 1870, après avoir soupé avec ses disciples, vêtus comme lui de robes étranges et avoir prédit même que l'un d'eux l'avait trahi, il partit subitement et alla vivre en solitaire dans l'île de Monte-Cristo.

A son retour, après quarante jours d'absence, il reçut une véritable ovation.

Mais son nouveau séjour à Monte Labro dura peu. Il partit alors pour la France où il demeura huit années à la Chartreuse de Grenoble d'abord et puis dans les environs de Lyon où il retrouva un de ses fervents disciples, M. Léon Duvachat, ancien magistrat, qui l'avait connu en Italie et lui avait donné 14.000 francs pour la tour de Monte Labro.

M. Duvachat l'accueillit avec sa famille et le logea, se chargea de l'éducation de ses enfants Turpino et Bianca et fit traduire et imprimer à ses frais les ouvrages du prophète *Les fleurs célestes*, *Ma lutte avec Dieu* et le *Manifeste aux princes chrétiens* (Lyon, librairie Pitrat aîné). Dans le manifeste aux princes chrétiens, David prédisait à l'Europe les successives apparitions de sept têtes de l'Antéchrist dont chacune signifierait un ennemi du parti légitimiste français et du pouvoir temporel des papes. Il y avait le cardinal Hohenlohe, le père Hyacinthe, Bismarck, etc.

Il résulta d'ailleurs du procès intenté à Sienne aux Lazzarettistes en 1879 et qui se termina par leur acquittement, qu'un accord existait entre les disciples français et italiens de David pour favoriser une aventure politique combinée entre les partis cléricaux des deux pays.

Une chose curieuse à noter dans les écrits de David et qui rattache selon M. Barzellotti les utopies de ce prophète à la tradition mystique du moyen âge, c'est la prédiction du prochain règne du Saint-Esprit. Cette prédiction fait partie en effet de la doctrine

de Joachim di Fiore cité par Dante et étudié par M. Renan.

L'histoire de David aurait ressemblé à celle de beaucoup d'illuminés si une mort tragique n'était venue consacrer sa mémoire et transformer le prophète en martyr.

Après avoir été encouragé par le clergé de son pays, il vit ses ouvrages condamnés par les autorités ecclésiastiques. Puis on l'invita lui-même à se soumettre, ainsi que les deux prêtres qui dirigeaient la petite communauté de Monte Labro.

Exaspéré par cette opposition et n'espérant plus pouvoir exécuter la réforme politique et religieuse qu'il avait rêvée, avec l'appui de l'Église, il devint un révolté et imagina aussitôt un nouveau plan de réforme qui tendait à une République universelle appelée le *Règne de Dieu*, le siège de la Papauté ayant été transporté par lui de Rome à Lyon.

Son exaltation toucha alors à la folie. Après avoir quitté la France pour se rendre à Rome où il se disait appelé par le Saint-Office, il déclara qu'il était le Christ lui-même, chef et juge revenu au monde, et il prédisait la modification prochaine de l'univers entier.

A Rome, il parut se soumettre, mais à peine revenu sur sa montagne, il se mit à prêcher violemment sa réforme, en réclamant le partage des terres.

Il transforma les rites de sa petite église et vit chaque jour augmenter le nombre de ses disciples.

L'opposition du clergé et de la partie riche de la population devint alors passionnée. D'un autre côté, son parti exigeait la réalisation de ses prophé-

ties et David se résolut à frapper un grand coup sur les esprits.

Ayant réuni tous ses disciples sur sa montagne, il les tint en prière pendant quatre jours et quatre nuits, puis, quand il les eut exaltés par toutes sortes d'exercices pieux et de pénitences il se mit à leur tête et descendit vers la plaine.

Ils étaient plusieurs centaines d'hommes et de femmes vêtus de robes symboliques et chantant des psaumes au son des fanfares.

Les paysans accouraient sur leur passage et se joignaient à eux, s'attendant à des miracles, à des choses surprenantes et surhumaines. Et le cortège grossi sans cesse allait, traversait les villages, en poussant des clameurs de piété sauvage.

Alors le bruit se répandit dans le pays que cette horde de gens exaltés pillait et ravageait les demeures. Beaucoup d'hommes prirent les armes. D'autres s'enfuirent.

C'était au lendemain de l'attentat de Passanante sur le roi Humbert; les esprits étaient inquiets et troublés; on prenait peur pour un rien.

Le chef de la police de cette contrée, surpris par le descente de cette procession de fanatiques, ne sachant guère à quelle sorte de gens il avait affaire alla à leur rencontre avec les quelques carabiniers dont il pouvait disposer.

A la vue des soldats, les Lazzarettistes, sans armes d'ailleurs, poussèrent des vociférations et lancèrent quelques pierres, comme il arrive toujours, quand le peuple soulevé se trouve en face de la troupe.

Les carabiniers, effrayés à leur tour et se croyant menacés, firent feu et le prophète atteint d'une balle tomba mort au milieu de ses disciples dont plusieurs avaient été blessés.

Cette fin tragique mit l'auréole du martyr sur le front de l'illuminé, consacra sa doctrine et fortifia la foi de ses adeptes.

Ses disciples, encore assez nombreux aujourd'hui, attendent toujours la réalisation de ses promesses.

L'étude de ces derniers croyants termine l'ouvrage du professeur Barzellotti, qui montre vraiment d'une façon saisissante la figure de ce Paysan-Prophète égaré dans notre siècle, figure bizarre du moyen âge qui apparaît étrangement au milieu des mœurs, des coutumes et des costumes modernes dans un paysage presque biblique, un de ces paysages latins où les grands peintres de la Renaissance italienne nous ont accoutumés à voir des miracles.

Les femmes et l'esprit en France (1).

Je déjeunais au bout d'une longue table dans l'hôtel du Bailli de Suffren et je continuais à lire mes lettres et mes journaux quand je fus distrait par les propos bruyants d'une demi-douzaine d'hommes assis à l'autre extrémité.

C'étaient des commis-voyageurs.

(1) Écrit en 1887. Publié en janvier 1888.

Ils parlèrent de tout avec conviction, avec autorité, avec blague, avec dédain, et ils me donnèrent nettement la sensation de ce qu'est l'âme française, c'est-à-dire la moyenne de l'intelligence, de la raison, de la logique et de l'esprit en France.

Un d'eux, un grand à tignasse rousse, portait la médaille militaire et une médaille de sauvetage. – Un brave. – Un petit gros faisait des calembours sans répit et en riait lui-même à pleine gorge avant d'avoir laissé aux autres le temps de comprendre. Un homme à cheveux ras réorganisait l'armée et la magistrature, réformait les lois et la constitution, définissait une république idéale, – pour son âme de placeur de vins. Deux voisins s'amusaient beaucoup en se racontant leurs bonnes fortunes, des aventures d'arrière-boutique ou des conquêtes de servantes.

Et je voyais en eux toute la France, la France légendaire, spirituelle, mobile, brave et galante.

Ces hommes étaient des types de la race, types vulgaires qu'il me suffisait de poétiser un peu pour retrouver le Français tel que nous le montre l'histoire, cette vieille dame exaltée et menteuse.

Et c'est vraiment une race amusante que la nôtre par des qualités très spéciales qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

C'est d'abord notre mobilité qui diversifie si allègrement nos mœurs et nos institutions. Elle fait ressembler notre pays à un surprenant roman d'aventures dont la suite à demain est toujours pleine d'imprévu, de drame et de comédie, de choses terribles ou grotesques.

Qu'on se fâche et qu'on s'indigne, suivant les opinions qu'on a, il est bien certain que nulle histoire au monde n'est plus amusante et plus mouvementée que la nôtre.

Au point de vue de l'Art pur – et pourquoi n'admettrait-on pas ce point de vue spécial et désintéressé en politique comme en littérature? – elle demeure sans rivale. Quoi de plus curieux et de plus surprenant que les événements accomplis seulement depuis un siècle?

Que verrons-nous demain? Cette attente de l'imprévu n'est-elle pas, au fond, charmante, car tout est possible chez nous, même les plus invraisemblables drôleries et les plus tragiques aventures.

De quoi nous étonnerions-nous? Quand un pays a eu des Jeanne d'Arc et des Napoléon, il peut être considéré comme un sol miraculeux.

Et puis nous aimons les femmes. Nous les aimons bien, avec fougue et avec légèreté, avec esprit et avec respect.

Notre galanterie ne peut être comparée à rien dans aucun autre pays.

Celui qui garde au cœur la flamme des derniers siècles entoure les femmes d'une tendresse profonde, douce, émue, et alerte en même temps. Il aime tout ce qui est d'elles, tout ce qui vient d'elles, tout ce qu'elles sont, et tout ce qu'elles font. Il aime leurs toilettes, leurs bibelots, leur parures, leurs ruses, leurs naïvetés, leurs perfidies, leur mensognes et leurs gentillesses. Il les aime toutes, les riches comme les pauvres, les jeunes et même les vieilles, les brunes, les blondes, les grasses, les maigres. Il se sent à son

aise près d'elles, au milieu d'elles. Il y demeurerait indéfiniment, sans fatigue, sans ennui, heureux de leur seule présence.

Il sait, dès les premiers mots, par un regard, par un sourire, leur montrer qu'il les aime, éveiller leur attention, aiguillonner leur désir de plaire, leur faire déployer pour lui toutes leurs séductions. Entre elles et lui s'établit aussitôt une sympathie vive, une camaraderie d'instinct, comme une parenté de caractère et de nature.

Entre elles et lui commence une sorte de combat de coquetterie et de galanterie, se noue une amitié mystérieuse et guerroyeuse, se resserre une obscure affinité de cœur et d'esprit.

Il sait leur dire ce qui leur plaît, leur faire comprendre ce qu'il pense, leur montrer sans les choquer jamais, sans jamais froisser leur frêle et mobile pudeur, un désir discret et vif, toujours éveillé dans ses yeux, toujours frémissant sur sa bouche, toujours allumé dans ses veines. Il est leur ami et leur esclave, le serviteur de leurs caprices et l'admirateur de leur personne. Il est prêt, à leur appel, à les aider, à les défendre comme des alliés secrets. Il aimerait se dévouer pour elles, pour celles qu'il connaît peu, pour celles qu'il ne connaît pas, pour celles qu'il n'a jamais vues.

Il ne leur demande rien qu'un peu de gentille affection, un peu de confiance ou un peu d'intérêt: un peu de bonne grâce ou même de perfide malice.

Il aime, dans la rue, la femme qui passe et dont le regard le frôle. Il aime la fillette en cheveux qui va, un nœud bleu sur la tête, une fleur sur le sein,

l'œil timide ou hardi, d'un pas lent ou pressé, à travers la foule des trottoirs. Il aime les inconnues coudoyées, la petite marchande qui rêve sur sa porte, la belle nonchalante étendue dans sa voiture découverte.

Dès qu'il se trouve en face d'une femme, il a le cœur ému et l'esprit en éveil. Il pense à elle, parle pour elle, tâche de lui plaire et de lui faire comprendre qu'elle lui plaît. Il a des tendresses qui lui viennent aux lèvres, des caresses dans le regard, une envie de lui baiser la main, de toucher l'étoffe de sa robe. Pour lui, les femmes parent le monde et rendent séduisante la vie.

Il aime à s'asseoir à leurs pieds pour le seul plaisir d'être là: il aime rencontrer leur œil, rien que pour y chercher leur pensée fuyante et voilée: il aime écouter leur voix uniquement parce que c'est une voix de femme.

C'est par elle et pour elle que le Français a appris à causer, à avoir de l'esprit toujours.

Causer, qu'est cela? Mystère! C'est l'art de ne paraître jamais ennuyeux, de savoir tout dire avec intérêt, de plaire avec n'importe quoi, de séduire avec rien du tout.

Comment définir ce vif effleurement des choses par les mots, ce jeu de raquette avec des paroles souples, cette espèce de sourire léger des idées que doit être la causerie?

Seul au monde le Français a de l'esprit, et seul au monde il le goûte et le comprend.

Il a l'esprit qui passe et l'esprit qui reste, l'esprit des rues et l'esprit des livres.

Ce qui demeure, c'est l'esprit dans le sens large du mot, ce grand souffle ironique ou gai répandu sur notre peuple depuis qu'il pense ou qu'il parle; c'est la verve terrible de Montaigne et de Rabelais, l'ironie de Voltaire, de Beaumarchais, de Saint-Simon, et le prodigieux rire de Molière.

La saillie, le mot est la monnaie très menue de cet esprit-là. Et pourtant c'est encore un côté, un caractère tout particulier de notre intelligence nationale. C'est un de ses charmes les plus vifs. Il fait la gaieté sceptique de notre vie parisienne, l'insouciance aimable de nos mœurs. Il est une partie de notre aménité.

Autrefois on faisant en vers ces jeux plaisants, aujourd'hui on les fait en prose. Cela s'appelle, selon les temps, épigrammes, bons mots, traits, pointes, gauloiseries. Ils courent la ville et les salons, naissent partout, sur le boulevard comme à Montmartre. Et ceux de Montmartre valent souvent ceux du boulevard. On les imprime dans les journaux. D'un bout à l'autre de la France ils font rire, car nous savons rire.

Pourquoi un mot plutôt qu'un autre, le rapprochement imprévu, bizarre, de deux termes, de deux idées ou même de deux sons, une calembredaine quelconque, un coq-à-l'âne inattendu ouvrent-ils les vannes de notre gaieté, font-ils éclater tout d'un coup, comme une mine qui sauterait, tout Paris et toute la province?

Pourquoi tous les Français riront-ils, alors que tous les Anglais et tous les Allemands ne comprendront pas notre amusement? Pourquoi? Uniquement parce que nous sommes Français, que nous avons

l'intelligence française, que nous possédons la charmante faculté du rire.

Chez nous, d'ailleurs, il suffit d'un peu d'esprit pour gouverner. La bonne humeur tient lieu de génie. Un bon mot sacre un grand homme et le fait grand pour la postérité. Tout le reste importe peu. Le peuple aime ceux qui l'amusent et pardonne à ceux qui le font rire.

Un seul coup d'œil jeté sur le passé de notre patrie nous fera comprendre que la renommée de nos grands hommes n'a jamais été faite que par des mots heureux. Les plus détestables princes sont devenus populaires par des plaisanteries agréables, répétées et retenues de siècle en siècle. Le trône de France est soutenu par des devises de mirliton.

Des mots, des mots, rien que des mots, ironiques ou héroïques, plaisants ou polissons, les mots surnagent sur notre histoire et la font paraître comparable à un recueil de calembours.

Clovis, le roi chrétien, s'écria, en entendant lire la Passion:

— Que n'étais-je là avec mes Francs!

Ce prince, pour régner seul, massacra ses alliés et ses parents, commit tous les crimes imaginables. On le regarde cependant comme un monarque civilisateur et pieux.

— Que n'étais-je là avec mes Francs!

Nous ne saurions rien du bon roi Dagobert, si la chanson ne nous avait appris quelques particularités, sans doute erronées, de son existence.

Pépin, voulant déposséder du trône le roi Childéric, posa au pape Zacharie l'insidieuse question

que voici: « Lequel des deux est le plus digne de régner, celui qui remplit dignement toutes les fonctions de roi sans en avoir le titre, ou celui qui porte ce titre sans savoir gouverner? ».

Que savons-nous de Louis VI? Rien. Pardon. Au combat de Brenneville, comme un Anglais posait la main sur lui en s'écriant: « Le roi est pris! » ce prince, vraiment Français, répondit: « Ne sais-tu pas qu'on ne prend jamais un roi, même aux échecs! ».

Louis IX, bien que saint, ne nous laissa pas un seul mot à retenir: aussi son règne nous apparaît-il comme horriblement ennuyeux, plein d'oraisons et de pénitences.

Philippe VI, ce niais, battu et blessé à Crécy, alla frapper à la porte du château de l'Arbroie, en criant: « Ouvrez, c'est la fortune de la France! ». Nous lui savons encore gré de cette parole de mélodrame.

Jean II, prisonnier du prince de Galles, lui dit, avec une bonne grâce chevaleresque et une galanterie de troubadour français: « Je comptais vous donner à souper aujourd'hui; mais la fortune en dispose autrement et veut que je soupe chez vous ».

On n'est pas plus gracieux dans l'adversité.

« Ce n'est pas au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans », déclara Louis XII avec générosité.

Et c'est là, vraiment, un beau mot de roi, un mot digne d'être retenu par tous les princes.

François Ier, ce grand nigaud, coureur de filles et général malheureux, a sauvé sa mémoire et entouré son nom d'une auréole impérissable, en écri-

vant à sa mère ces quelques mots superbes, après la défaite de Pavie: « Tout est perdu, madame, fors l'honneur ».

Est-ce que cette parole, aujourd'hui, ne nous semble pas aussi belle qu'une victoire? N'a-t-elle pas illustré le prince plus que la conquête d'un royaume? Nous avons oublié le nom de la plupart des grandes batailles livrées à cette époque lointaine: oubliera-t-on jamais: « Tout est perdu, fors l'honneur »?

Henri IV: Saluez, messieurs, c'est le maître! Sournois, sceptique, malin, faux bonhomme, rusé comme pas un, plus trompeur qu'on ne saurait croire, débauché, ivrogne et sans croyance à rien, il a su, par quelques mots heureux, se faire dans l'histoire une admirable réputation de roi chevaleresque, généreux, brave homme, loyal et probe.

Oh! le fourbe, comme il savait jouer, celui-là, avec la bêtise humaine!

« Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu sans toi! ».

Après une parole semblable, un général est toujours prêt à se faire pendre ou tuer pour son maître.

Au moment de livrer la fameuse bataille d'Ivry: « Enfants, si les cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire! ».

Pouvait-il n'être pas toujours victorieux, celui qui savait parler ainsi à ses capitaines et à ses troupes?

Il veut Paris, le roi sceptique; il le veut, mais il lui faut choisir entre sa foi et la belle ville: « Bast!

murmura-t-il, Paris vaut bien une messe! ». Et il changea de religion comme il aurait changé d'habit. N'est-il pas vrai que le mot fit accepter la chose? « Paris vaut bien une messe » fit rire les gens d'esprit, et l'on ne se fâcha pas trop.

N'est-il pas devenu le patron des pères de famille en demandant à l'ambassadeur d'Espagne, qui le trouva jouant au cheval avec le dauphin: « Monsieur l'ambassadeur, êtes-vous père? ».

L'Espagnol répondit: « Oui, sire ».

« — En ce cas, dit le roi, je continue ».

Mais il a conquis pour l'éternité le cœur français, le cœur des bourgeois et le cœur du peuple, par le plus beau mot qu'ait jamais prononcé un prince, un mot de génie, plein de profondeur, de bonhomie, de malice et de sens.

« Si Dieu m'accorde vie, je veux qu'il n'y ait si pauvre paysan en mon royaume qui ne puisse mettre la poule au pot, le dimanche ».

C'est avec ces paroles qu'on prend, qu'on gouverne, qu'on domine les foules enthousiastes et niaises. Par deux paroles, Henri IV a dessiné sa physionomie pour la postérité. On ne peut prononcer son nom sans avoir aussitôt une vision de panache blanc et une saveur de poule au pot.

Louis XIII ne fit pas de mots. Ce triste roi eut un triste règne.

Louis XIV donna la formule du pouvoir personnel absolu. « L'État, c'est moi ».

Il donna la mesure de l'orgueil royal dans son complet épanouissement: « J'ai failli attendre ».

Il donna l'exemple des ronflantes paroles politi-

ques qui font les alliances entre les peuples: « Il n'y a plus de Pyrénées ».

Tout son règne est dans ces quelques mots.

Louis XV, le roi corrompu, élégant et spirituel, nous a laissé la note charmante de sa souveraine insouciance: « Après moi, le déluge! ».

Si Louis XVI avait eu l'esprit de faire un mot, il aurait peut-être sauvé la monarchie. Avec une saillie, n'aurait-il pas évité la guillotine?

Napoléon Ier jeta à poignées les mots qu'il fallait aux cœurs de ses soldats.

Napoléon III éteignit avec une courte phrase toutes les colères futures de la nation en promettant: « L'empire, c'est la paix! ». L'empire, c'est la paix! affirmation superbe, mensogne admirable! Après avoir dit cela, il pouvait déclarer la guerre à toute l'Europe sans rien craindre de son peuple. Il avait trouvé une formule simple, nette, saisissante, capable de frapper les esprits et contre laquelle les faits ne pouvaient plus prévaloir.

Il a fait la guerre à la Chine, au Mexique, à la Russie, à l'Autriche, à tout le monde. Qu'importe? Certaines gens parlent encore avec conviction des dix-huit ans de tranquillité qu'il nous donna. « L'empire, c'est la paix ».

Mais c'est aussi avec des mots, des mots plus mortels que des balles, que M. Rochefort abattit l'empire, le crevant de ses traits, le déchiquetant, l'émiettant, ne laissant plus debout qu'une silhouette de souverain ridicule et moribond.

Le maréchal de Mac-Mahon nous a laissé un souvenir de son passage au pouvoir: « J'y suis, j'y

reste ». Et c'est par un mot de Gambetta qu'il fut à son tour culbuté: « Se soumettre ou se démettre ».

Avec ces deux verbes, plus puissants qu'une révolution, plus formidables que des barricades, plus invincibles qu'une armée, plus redoutables que tous les votes, le tribun renversa le soldat, écrasa sa gloire, anéantit sa force et son prestige.

Quant à ceux qui nous gouvernent aujourd'hui (1), ils tomberont, car ils n'ont pas d'esprit: ils tomberont, car au jour du danger, au jour de l'émeute, au jour de la bascule inévitable, ils ne sauront pas faire rire la France et la désarmer.

De toutes les paroles historiques, il n'en est pas dix qui soient authentiques. Qu'importe! pourvu qu'on les croie prononcées par ceux à qui on les prête.

Dans le pays des bossus
Il faut l'être
Ou le paraître,

dit la chanson populaire.

Conversation philosophique tirée de « l'Inutile Beauté » (2).

C'était à l'Opéra, pendant un entr'acte de *Robert le Diable*. Dans l'orchestre, les hommes debout, le chapeau sur la tête, le gilet largement ouvert sur la

(1) Maupassant écrit en 1887. [A. L.].

(2) Chapitre III, p. 30-47 de l'édition Victor Havard, 1899.

chemise blanche où brillaient l'or et les pierres des boutons, regardaient les loges pleines de femmes décolletées, diamantées, emperlées, épanouies dans cette serre illuminée où la beauté des visages et l'éclat des épaules semblaient fleurir pour les regards au milieu de la musique et des voix humaines.

Deux amis, le dos tourné à l'orchestre, lorgnaient, en causant, toute cette galerie d'élégance, toute cette exposition de grâce vraie ou fausse, de bijoux, de luxe et de prétention qui s'étalait en cercle autour du grand-théâtre.

Un d'eux, Roger de Salins, dit à son compagnon Bernard Grandin:

— Regarde donc la comtesse de Mascaret comme elle est toujours belle.

L'autre, à son tour, lorgna, dans une loge de face, une grande femme qui paraissait encore très jeune, et dont l'éclatante beauté semblait appeler les yeux de tous les coins de la salle. Son teint pâle, aux reflets d'ivoire, lui donnait un air de statue, tandis qu'en ses cheveux noirs comme une nuit, un mince diadème en arc-en-ciel, poudré de diamants, brillait ainsi qu'une voie lactée.

Quand il l'eut regardée quelque temps, Bernard Grandin répondit avec un accent badin de conviction sincère:

— Je te crois qu'elle est belle !

— Quel âge peut-elle avoir maintenant?

— Attends. Je vais te dire ça exactement. Je la connais depuis son enfance. Je l'ai vue débuter dans le monde comme jeune fille. Elle a... elle a... trente... trente... trente-six ans.

— Ce n'est pas possible!

— J'en suis sûr.

— Elle en porte vingt-cinq.

— Et elle a eu sept enfants.

— C'est incroyable.

— Ils vivent même tous les sept, et c'est une fort bonne mère. Je vais un peu dans la maison qui est agréable, très calme, très saine. Elle réalise le phénomène de la famille dans le monde.

— Est-ce bizarre? Et on n'a jamais rien dit d'elle?

— Jamais.

— Mais son mari? Il est singulier, n'est-ce pas?

— Oui et non. Il y a peut-être eu entre eux un petit drame, un de ces petits drames de ménage qu'on soupçonne, qu'on ne connaît jamais bien, mais qu'on devine à peu près.

— Quoi?

— Je n'en sais rien, moi. Mascaret est grand viveur aujourd'hui, après avoir été un parfait époux. Tant qu'il est resté bon mari, il a eu un affreux caractère, ombrageux et grincheux. Depuis qu'il fait la fête, il est devenu très indifférent, mais on dirait qu'il a un souci, un chagrin, un ver rongeur quelconque, il vieillit beaucoup, lui.

Alors, les deux amis philosophèrent quelques minutes sur les peines secrètes, inconnaissables, que des dissemblances de caractères, ou peut-être des antipathies physiques, inaperçues d'abord, peuvent faire naître dans une famille.

Roger de Salins, qui continuait à lorgner Madame de Mascaret, reprit:

— Il est incompréhensible que cette femme-là ait eu sept enfants?

— Oui, en onze ans. Après quoi elle a clôturé, à trente ans, sa période de production pour entrer dans la brillante période de représentation, qui ne semble pas près de finir.

— Les pauvres femmes!

— Pourquoi les plains-tu?

— Pourquoi? Ah! mon cher, songe donc! Onze ans de grossesses pour une femme comme ça! quel enfer! C'est toute la jeunesse, toute la beauté, toute l'espérance de succès, tout l'idéal poétique de vie brillante, qu'un sacrifice à cette abominable loi de la reproduction qui fait de la femme normale une simple machine à pondre des êtres.

— Que veux-tu? c'est la nature!

— Oui, mais je dis que la nature est notre ennemie, qu'il faut toujours lutter contre la nature, car elle nous ramène sans cesse à l'animal. Ce qu'il y a de propre, de joli, d'élégant, d'idéal sur la terre, ce n'est pas Dieu qui l'y a mis, c'est l'homme, c'est le cerveau humain. C'est nous qui avons introduit dans la création, en la chantant, en l'interprétant, en l'admirant en poètes, en l'idéalisant en artistes, en l'expliquant en savants qui se trompent mais qui trouvent aux phénomènes des raisons ingénieuses, un peu de grâce, de beauté, de charme inconnu et de mystère. Dieu n'a créé que des êtres grossiers, pleins de germes des maladies, qui, après quelques années d'épanouissement bestial, vieillissent dans les infirmités, avec toutes les laideurs et toutes les impuissances de la décrépitude humaine. Il ne les a faits,

semble-t-il, que pour se reproduire salement et pour mourir ensuite, ainsi que les insectes éphémères des soirs d'été. J'ai dit « pour se reproduire salement »; j'insiste. Qu'y a-t-il, en effet, de plus ignoble, de plus répugnant que cet acte ordurier et ridicule de la réproduction des êtres, contre lequel toutes les âmes délicates sont et seront éternellement révoltées. Puisque tous les organes inventés par ce créateur économe et malveillant servent à deux fins, pourquoi n'en a-t-il pas choisi d'autres qui ne fussent point malpropres et souillés, pour leur confier cette mission sacrée, la plus noble et la plus exaltante des fonctions humaines. La bouche, qui nourrit le corps avec des aliments matériels, répand aussi la parole et la pensée. La chair se restaure par elle, et c'est par elle, en même temps, que se communique l'idée. L'odorat, qui donne aux poumons l'air vital, donne au cerveau tous les parfums du monde: l'odeur des fleurs, des bois, des arbres, de la mer. L'oreille, qui nous fait communiquer avec nos semblables, nous a permis encore d'inventer la musique, de créer du rêve, du bonheur, de l'infini et même du plaisir physique avec des sons! Mais on dirait que le Créateur, sournois et cynique, a voulu interdire à l'homme de jamais anoblir, embellir et idéaliser sa rencontre avec la femme. L'homme, cependant, a trouvé l'amour, ce qui n'est pas mal comme réplique au Dieu narquois, et il l'a si bien paré de poésie littéraire que la femme souvent oublie à quels contacts elle est forcée. Ceux, parmi nous, qui sont impuissants à se tromper en s'exaltant, ont inventé le vice et raffiné les débauches, ce qui est encore une manière de ber-

ner Dieu et de rendre hommage, un hommage impudique, à la beauté.

Mais l'être normal fait des enfants ainsi qu'une bête accouplée par la loi.

Regarde cette femme! n'est-ce pas abominable de penser que ce bijou, que cette perle née pour être belle, admirée, fêtée et adorée, a passé onze ans de sa vie à donner des héritiers au comte de Mascaret?

Bernard Grandin dit en riant:

— Il y a beaucoup de vrai dans tout cela; mais peu de gens te comprendraient.

Salin s'animait.

— Sais-tu comment je conçois Dieu? – dit-il – comme un monstrueux organe créateur inconnu de nous, qui sème par l'espace des milliards de mondes, ainsi qu'un poisson unique pondrait des œufs dans la mer (1). Il crée parce que c'est sa fonction de Dieu; mais il est ignorant de ce qu'il fait, stupidement prolifique, inconscient des combinaisons de toute sorte produites par ses germes éparpillés. La pensée humaine est un heureux petit accident des hasards de ses fécondations, un accident local, passager, imprévu, condamné à disparaître avec la terre, et à recommencer peut-être ici ou ailleurs, pareil ou différent, avec les nouvelles combinaisons des éternels recommencements. Nous lui devons, à ce petit accident de l'intelligence, d'être très mal en ce monde qui n'est pas fait pour nous, qui n'avait pas été préparé pour

(1) Cette page de Maupassant a eu l'avantage d'exaspérer le prude et sévère critique de la *Revue des Deux-Mondes*, M. René Doumic. Voir son étude sur *Maupassant*. [A. L.].

recevoir, loger, nourrir et contenter des êtres pensants, et nous lui devons aussi d'avoir à lutter sans cesse, quand nous sommes vraiment des raffinés et des civilisés, contre ce qu'on appelle encore les desseins de la Providence.

Grandin, qui l'écoutait avec attention, connaissant de longue date les surprises éclatantes de sa fantaisie, lui demanda:

— Alors, tu crois que la pensée humaine est un produit spontané de l'aveugle parturition divine?

— Parbleu! une fonction fortuite des centres nerveux de notre cerveau, pareille aux actions chimiques imprévues dues à des mélanges nouveaux, pareille aussi à une production d'électricité, créée par des frottements ou des voisinages inattendus, à tous les phénomènes enfin engendrés par les fermentations infinies et fécondes de la matière qui vit.

Mais, mon cher, la preuve en éclate pour quiconque regarde autour de soi. Si la pensée humaine, voulue par un créateur conscient, avait dû être ce qu'elle est devenue, si différente de la pensée et de la résignation animales, exigeante, chercheuse, agitée, tourmentée, est-ce que le monde créé pour recevoir l'être que nous sommes aujourd'hui aurait été cet inconfortable petit parc à bestioles, ce champ à salades, ce potager sylvestre, rocheux et sphérique, ou votre Providence imprévoyante nous avait destinés à vivre nus, dans les grottes ou sous les arbres, nourris de la chair massacrée des animaux, nos frères, ou des légumes crus poussés sous le soleil et les pluies.

Mais il suffit de réfléchir une seconde pour comprendre que ce monde n'est pas fait pour des créa-

tures comme nous. La pensée éclose et développée par un miracle nerveux des cellules de notre tête, toute impuissante, ignorante et confuse qu'elle est et qu'elle demeurera toujours, fait de nous tous, les intellectuels, d'éternels et misérables exilés sur cette terre.

Contemple-la, cette terre, telle que Dieu l'a donnée à ceux qui l'habitent. N'est-elle pas visiblement et uniquement disposée, plantée et boisée pour des animaux? Qu'y a-t-il pour nous? Rien. Et pour eux, tout: les cavernes, les arbres, les feuillages, les sources, le gîte, la nourriture et la boisson. Aussi les gens difficiles comme moi n'arrivent-ils jamais à s'y trouver bien. Ceux-là seuls qui se rapprochent de la brute sont contents et satisfaits. Mais les autres, les poètes, les délicats, les rêveurs, les chercheurs, les inquiets, ah! les pauvres gens!

Je mange des choux et des carottes, sacrebleu, des oignons, des navets et des radis, parce que nous avons été contraints de nous y accoutumer, même d'y prendre goût, et parce qu'il ne pousse pas autre chose, mais c'est là une nourriture de lapins et de chèvres, comme l'herbe et le trèfle sont des nourritures de cheval et de vache. Quand je regarde les épis d'un champ de blé mûr, je ne doute pas que cela n'ait germé dans le sol pour des becs de moineaux ou d'alouettes, mais non point pour ma bouche. En mastiquant du pain, je vole donc les oiseaux, comme je vole la belette et le renard en mangeant des poules. La caille, le pigeon et la perdrix ne sont-ils pas les proies naturelles de l'épervier? le mouton, le chevreuil et le bœuf, celles des grands carnassiers, plutôt que des viandes engraisseés pour

nous être servies rôties avec des truffes qui auraient été déterrées spécialement pour nous, par les cochons?

Mais, mon cher, les animaux n'ont rien à faire pour vivre ici-bas. Ils sont chez eux, logés et nourris, ils n'ont qu'à brouter ou à chasser et à s'entremanger selon leurs instincts, car Dieu n'a jamais prévu la douceur et les mœurs pacifiques; il n'a prévu que la mort des êtres acharnés à se détruire et à se dévorer.

Quant à nous! Ah! ah! il nous en a fallu du travail, de l'effort, de la patience, de l'invention, de l'imagination, de l'industrie, du talent et du génie pour rendre à peu près logeable ce sol de racines et de pierres. Mais songe à ce que nous avons fait, malgré la nature, contre la nature, pour nous installer d'une façon médiocre, à peine propre, à peine confortable, à peine élégante, pas digne de nous.

Et plus nous sommes civilisés, intelligents raffinés, plus nous devons vaincre et dompter l'instinct animal qui représente en nous la volonté de Dieu.

Songe qu'il nous a fallu inventer la civilisation, toute la civilisation, qui comprend tant de choses, tant, tant, de toutes sortes, depuis les chaussettes jusqu'au téléphone. Songe à tout ce que tu vois tous les jours, à tout ce qui nous sert de toutes les façons.

Pour adoucir notre sort de brutes, nous avons découvert et fabriqué de tout, à commencer par des maisons, puis des nourritures exquises, des sauces, des bonbons, des pâtisseries, des boissons, des liqueurs, des étoffes, des vêtements, des parures, des lits, des sommiers, des voitures, des chemins de fer, des machines innombrables; nous avons, de plus, trouvé les sciences et les arts, l'écriture et les vers. Oui, nous

avons créé les arts, la poésie, la musique, la peinture. Tout l'idéal vient de nous, et aussi toute la coquetterie de la vie, la toilette des femmes et le talent des hommes, qui ont fini par un peu parer à nos yeux, par rendre moins nue, moins monotone et moins dure l'existence de simples reproducteurs pour laquelle la divine Providence nous avait uniquement animés.

Regarde ce théâtre. N'y a-t-il pas là-dedans un monde humain créé par nous, imprévu par les Destins éternels, ignoré d'Eux, compréhensible seulement par nos esprits, une distraction coquette, sensuelle, intelligente, inventée uniquement pour et par la petite bête mécontente et agitée que nous sommes.

Regarde cette femme, Mme de Mascaret. Dieu l'avait faite pour vivre dans une grotte, nue, ou enveloppée de peaux de bêtes. N'est-elle pas mieux ainsi? Mais, à ce propos, sait-on pourquoi et comment sa brute de mari, ayant près de lui une compagne pareille et, surtout après avoir été assez rustre pour la rendre sept fois mère, l'a lâchée tout à coup pour courir les gueuses?

Grandin répondit:

— Eh! mon cher, c'est probablement là l'unique raison. Il a fini par trouver que cela lui coûtait trop cher, de coucher toujours chez lui. Il est arrivé, par économie domestique, aux mêmes principes que tu poses en philosophe.

On frappait les trois coups pour le dernier acte. Les deux amis se retournèrent, ôtèrent leur chapeau et s'assirent.

INDEX

Lettre de Madame LAURE DE MAUPASSANT (*fac-simile*) . . . . . Pag. 5
Dédicace 7
La statue de Maupassant, par NESTOR (HENRY FOUQUIER) 17
La maladie et la mort de Maupassant. Détails inédits. 29
Notes sur la mère de Maupassant. Souvenirs de Mademoiselle RAY, des Docteurs BALESTRE et DOUVRE et de MM. BRISSON et LEMAÎTRE 105
Guy de Maupassant et son théâtre. Souvenirs de M. PINCHON 129
L'enfance et la jeunesse de Maupassant, par M. AD. BRISSON 137
Guy de Maupassant jugé par M. G. PELLISSIER . . 167
Guy de Maupassant d'après les GONCOURT 175
L'inauguration du monument de Rouen (27 mai 1900) 187
Bibliographie de Guy de Maupassant. 229
H. Taine et Maupassant 277
L'enfance de Guy. Détails inédits racontés à Mademoiselle Ray et au Docteur Balestre par Madame LAURE DE MAUPASSANT 287

Maupassant à Paris. Notes par ÉD. MAYNIAL . . . 341
Guy de Maupassant et « Boule de Suif » 349
Guy de Maupassant et Aurélien Scholl 361
Maupassant et M. Éd. Rod 367
Maupassant et la *Revue des Deux-Mondes* . . . 377
Documents inédits sur Guy de Maupassant. Lettres de MAUPASSANT, de ses parents, de ses éditeurs (1881-1894) 389
Maupassant et Flaubert 491
Le Tombeau de Maupassant 507
Maupassant et les plagiats de G. d'Annunzio . . 519
Le voyage de Maupassant en Italie (1885) . . . 545
Notes sur Maupassant et ses amis Bourget, Primoli, Pinchon, Cahen d'Anvers, Pol Arnault, Cazalis. Jugements de Domenico Oliva, L. G. P...., Paul Arbelet, Lucio d'Ambra. 555
Souvenirs intimes de M. CHARLES LAPIERRE . . . 601
La tentative de suicide de Maupassant d'après les journaux de 1892 623
Quelques pages de Maupassant 633

DU MÊME AUTEUR

Napoleone e l'Inghilterra. Saggio sulle origini del Blocco continentale e sulle sue conseguenze economiche. Con un' Appendice di documenti e con una Bibliografia relativa alla lotta economica tra la Gran Bretagna e la Francia. — Roma, 1897.

Bibliografia ragionata per servire alla Storia dell'Epoca Napoleonica. — 6 volumi (1894-1904).

Miscellanea Napoleonica. — 6 serie.

Correspondance de Joachim Murat (1791-1808). Préface de M. Henry Houssaye, de l'Académie française. — 1 vol., in-8°. Turin, Roux éditeur.

Stendhal e Napoleone. Prefazione di Gustavo Larroumet. — 1 vol., Roma, Bocca, 1903.

Vingt Jugements sur Stendhal. Henry Beyle plagiaire. — 1 vol., 1902.

Napoleone II. Parte I. Roma, Bocca, 1903. Parte II, 1905.

Mélanges Marengo. Préface de M. Gustave Larroumet, de l'Institut. — 1903.

Les Amants de Venise (G. Sand et Musset). In-folio. — 1902.

Scaramucce e Avvisaglie. Saggi storici e letterari di un bibliofilo. (Una dolorosa storia del Seicento. — Plagi, Imitazioni e Traduzioni. — Giuseppe Mazzini a Londra ed a Parigi nel 1847. — Contro le teorie antimilitariste). Con una lettera di Alessandro D' Ancona. — 1903.

L' Agonia di un Regno. - Gioacchino Murat al Pizzo (1815). Volume primo. L' Addio al Regno di Napoli. - Prefazione di Giuseppe Mazzatinti (G. Murat a Forlì). — Roma, Bocca, 1904.

Il Processo dell'Ammiraglio Di Persano, con una Prefazione ed un' Appendice di documenti inediti sulla Campagna navale di Lissa (1866). — 1 vol. in-4°, Roma, Fratelli Bocca, editori, 1905.

Le Duc d'Otrante et son portefeuille inedit. — 1 vol. in-12°. Rome, Forzani et C. imprimeurs du Sénat, 1905.

PQ
2353
L8

Lumbroso, Alberto
Souvenirs sur Maupassant

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 20 04 13 013 1